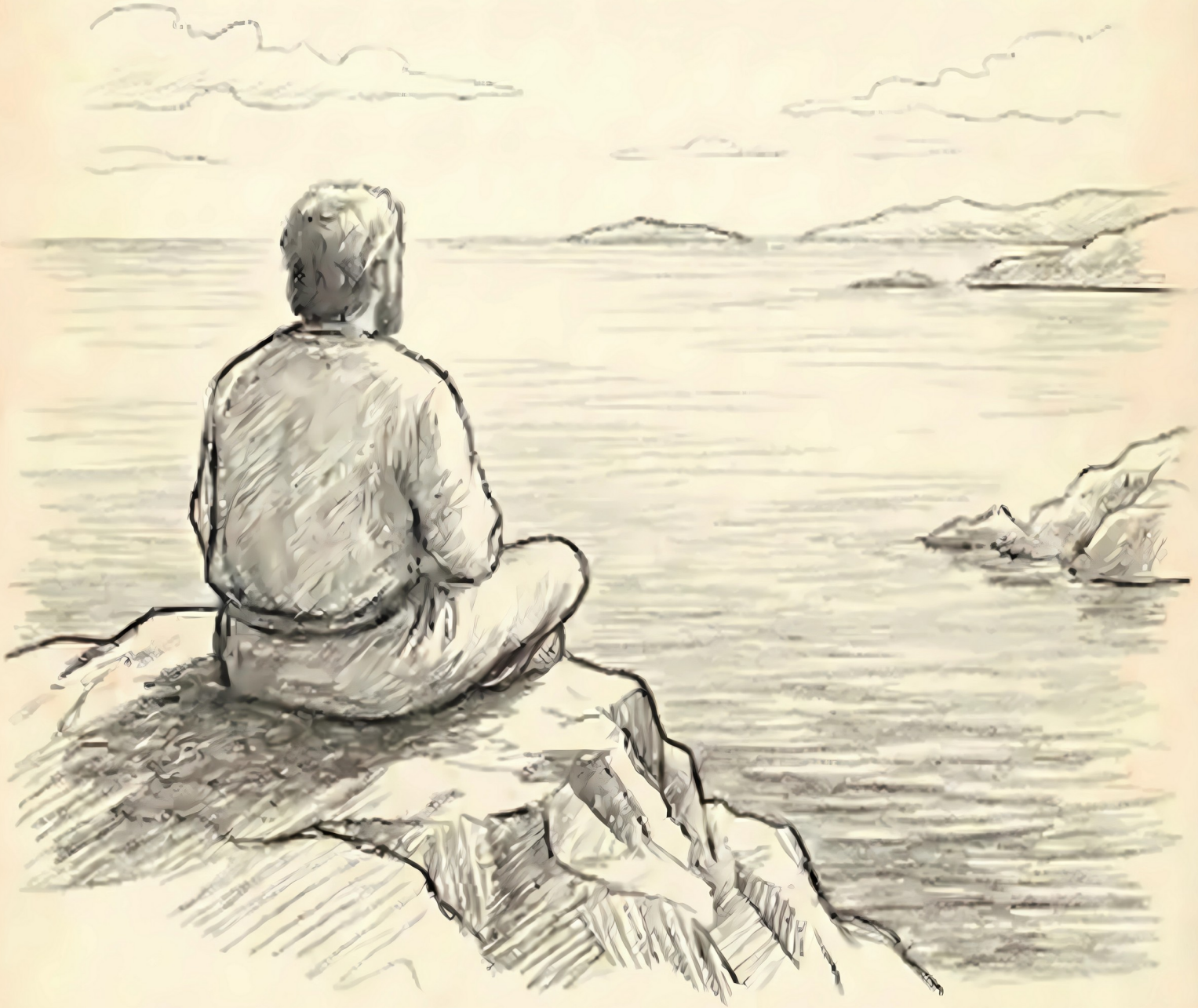
# L'APOCALYPSE

*expliquée par les écritures*

VOLUME 4

chapitres 17 à 22



par Robert Govett

# L'APOCALYPSE

## *expliquée par les écritures*

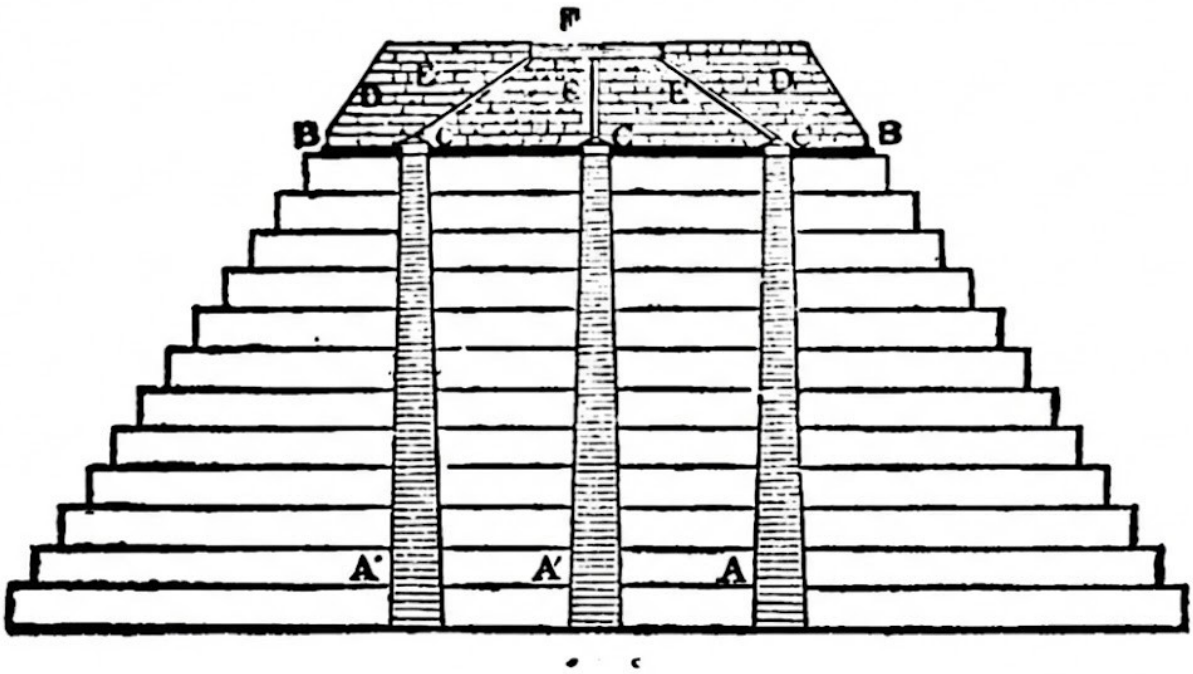
Volume 4

Chapitres 17 à 22

*par Robert Govett*

*Cette traduction a été réalisée par intelligence artificielle à partir de l'œuvre d'un auteur décédé depuis plus de 70 ans et désormais libre de droits.*
*Elle peut être partagée, copiée et imprimée librement et gratuitement, à la condition de ne pas la modifier et de conserver cette déclaration.*
*Retrouvez ce document et d'autres ressources sur* ***voirjesus.com.***

Le sigle **[NBP]** (Note de Bas de Page) identifie les notes figurant dans l'édition originale.




PAGE 400.

## ÉLÉVATION FRONTALE DE LA VILLE.

A A A, les routes menant à chacune des portes.
B B, le mur.
C C C, les portes.
D D, la ville, terrasse sur terrasse.
E E, les rues menant des portes à F,
la place centrale.

**INTRODUCTION.**

SELON quel principe l'Apocalypse doit-elle être interprétée ? De notre réponse à cette question dépendent principalement le succès ou l'échec.

1. Doit-on la considérer comme un volume de vérité expérimentale, nous racontant les conflits que chaque âme chrétienne traverse ? Telle est l'idée exprimée par M. Williams dans le passage suivant :

« Nous serons en effet impliqués dans une confusion inextricable, à moins que nous ne gardions clairement à l'esprit la nature de la guerre chrétienne et spirituelle, et que nous ne nous rappelions combien elle est parfaitement distincte de ces accomplissements de la prophétie dans l'Ancien Testament, où la ligne de démarcation tranchée consistait en un signe extérieur, comme la circoncision ; ou en une distinction locale, comme celle de la Terre Sainte, et d'Amalek, de Tyr, et de l'Égypte, et consorts ; par quoi, comme avec les animaux purs et impurs, était exposée la ligne large qui existera finalement entre les justes et les méchants ; mais dans la guerre chrétienne, dans l'accomplissement des prophéties spirituelles, il ne peut en être ainsi ; et le supposer, c'est retourner au judaïsme.

Car comment tout un peuple, rangé sous une seule bannière, avec des distinctions nationales ou locales, ou sous l'obéissance aux rois et aux capitaines d'armées, peut-il être tout entier, sans exception, composé d'enfants de perdition, et du Malin, et opposé à un « camp des saints » visible et local, où le rempart matériel enfermerait un « peuple tout entier juste ». Tout ce qui est de cette nature revient à confondre les choses spirituelles avec les types corporels ; comme si les influences de Satan devaient être exclues, et les opérations du Bon Esprit confinées au temps et au lieu dans les royaumes chrétiens. Mais par-dessus tout, ce mode d'interprétation de la prophétie consiste à éloigner de nous ce qui est le plus intimement proche, et à regarder un conflit dans lequel nous sommes nous-mêmes engagés comme une scène à distance, qui ne nous intéresse que comme un futur frappant. » *The Apocalypse*, par Williams, p. 307.

Les erreurs de ce passage sont de celles qui apparaîtront immédiatement à la plupart. Le Père a-t-Il donné à Son Fils bien-aimé, et Celui-ci à Son Église, un livre qui ne devait décrire que des combats intérieurs, lesquels avaient été menés des milliers de fois avant qu'il ne soit donné ? Non : le dépôt sacré nous enseigne les choses « qui doivent arriver bientôt. » Il nous parle d'un temps où notre dispensation aura passé ; et quand le Juif et sa terre, et les principes de l'Ancien Testament seront à nouveau en activité.

2. Ou bien interpréterons-nous la prophétie de manière mystique ? Alors nous pourrions prendre pour guide le Leader des « Amis » :

« Or, puisque toutes les nations ont bu à la coupe de la Prostituée, et que tout le monde a adoré la Bête, (sauf ceux dont les noms sont écrits dans le livre de Vie dès la fondation du monde, qui ont adoré Dieu en esprit et en vérité, comme Christ l'a commandé,) l'« Évangile éternel » doit être, et est, prêché à nouveau (comme Jean le Divin a prévu qu'il le serait) à toutes les nations, tribus, langues et peuples. Et cet « Évangile éternel » tourmente la Prostituée, et fait enrager elle et la Bête ; oui, la Bête qui a pouvoir sur « les langues » qui sont appelées « l'original » (!)* pour les commander : par lesquelles ils font des « théologiens », comme ils les appellent. Mais tous ceux qui reçoivent « l'Évangile », la puissance de Dieu qui met en lumière la vie et l'immortalité, ils en viennent à voir par-dessus la Bête, le Diable, la Prostituée et le Faux Prophète (qui les a obscurcis), et tous leurs cultes et ordres ; et en viennent à être héritiers de l'Évangile, la puissance de Dieu, qui était avant que la Bête, la Prostituée, le Faux Prophète et le Diable ne fussent, et sera quand ils seront tous partis, et jetés dans le lac de feu : » *G. Fox's Journal*, ii, 115.

Peu de gens se soucieront de s'aventurer plus loin dans ce tunnel sombre. Nous tournerons-nous vers l'interprétation mystique de Swedenborg ? Sur Apoc. vi, 1, il dit :

« "Et je vis quand l'Agneau ouvrit le premier sceau", signifie, exploration de la part du Seigneur de tous ceux sur lesquels le dernier jugement est sur le point d'être exécuté, quant à leur compréhension de la Parole, et de là quant à leur état de vie. Ceci est signifié, parce que maintenant suit dans l'ordre l'exploration de tous ceux sur qui le dernier jugement est sur le point d'être accompli quant à leurs états de vie, et cela de la part du Seigneur selon la Parole. »

« "Et je vis et voici un cheval blanc", signifie, compréhension de la vérité et du bien d'après la Parole en eux. "Et celui qui était assis sur lui avait un arc", signifie, qu'ils avaient la doctrine de la vérité et du bien d'après la Parole, avec laquelle ils combattaient contre les faussetés et les maux qui viennent de l'enfer. "Et une couronne lui fut donnée", signifie, l'insigne de leur guerre. "Et il partit vainqueur et pour vaincre", signifie, la victoire sur les maux et les faussetés pour l'éternité : » *Spiritual Exposition of the Apocalypse* : Clissold, ii, 107, 110.

Si G. Fox est sombre, Swedenborg est l'obscurité des ténèbres : et c'est en vain que nous tâtonnerons pour trouver la lumière dans cette caverne souterraine.

Le premier aspect de la partie prophétique nous révèle la vérité — à savoir que des événements extérieurs, affectant la terre que nous foulons et ses habitants, qu'ils soient pieux ou pécheurs, sont ici prédits ; et les expositeurs en général sont d'accord sur ce point comme premier principe.

3. Mais beaucoup ne voient dans la portion prophétique du livre qu'une histoire de l'Église (ou de la Chrétienté européenne) ; et en appellent aux Annales Romaines de Gibbon pour prouver qu'elle est, dans l'ensemble, déjà accomplie. Ces vues sont prouvées erronées dans l'exposition qui suit. En raison de ce faux point de départ, ils sont obligés d'expliquer les sceaux, les trompettes et les coupes, de manière à leur faire signifier des événements non miraculeux. Et de là, ils sont contraints d'adopter l'idée que le livre est « un livre de symboles ». Regardant dans l'histoire du passé, et voyant quel rôle prééminent les Papes ont joué, ils sont conduits à les considérer à la fois comme la Bête Sauvage et comme la Prostituée. Et, puisque les Papes ont commencé à être grands si tôt, et ont continué à régner si longtemps, ils sont poussés à interpréter la Bête Sauvage comme une série d'hommes ; et les mille deux cent soixante jours doivent être étendus en années, afin de répondre aux nécessités du cas. Des hommes de grande lecture et d'une grande ingéniosité ont peiné sur les ruines de cette Babylone pour trouver des briques avec lesquelles construire une théorie qui réponde à la description divine ; mais pour la plupart des penseurs et des étudiants de la Parole de Dieu, leurs édifices sont abandonnés comme incapables de résister à un examen.

4. Il reste donc que nous considérions la portion prophétique du livre comme étant sur le point de s'accomplir dans le futur. Mais si nous pouvons prendre les descriptions comme signifiant réellement ce qu'elles semblent être, alors des miracles d'un caractère prodigieux sont prédits. Si le livre se réfère au futur, nous adoptons le principe littéral. Nous affirmons QUE NOUS DEVONS INTERPRÉTER TOUT CE QUE NOUS TROUVONS LITTÉRALEMENT, SAUF LÀ OÙ L'ABSURDITÉ S'ENSUIVRAIT. Mais l'absurdité peut être alléguée là où nous n'en voyons aucune. Comment déciderons-nous alors ? En posant cette question — Un événement identique ou semblable s'est-il déjà produit littéralement ? Pour certains, l'avènement du Sauveur sur un cheval blanc venant du ciel semble absurde ; nous leur demandons s'il n'est pas vrai que Jésus a autrefois littéralement monté un âne ?

Sur ce grand principe de littéralité, Moses Stuart observe avec justesse :

« Au moins ceci semble être clair : car qu'y a-t-il de plus certain en herméneutique [interprétation] que le fait que chaque passage doit être interprété littéralement, à moins qu'il n'y ait une raison bonne et convaincante qu'il ne puisse l'être : » p. 174.

Le livre est une « Révélation », — l'action de retirer un voile du futur. Alors la description doit être littérale ; car le symbole est un « mystère » et à moins que son interprétation ne soit donnée par l'auteur, nous sommes fort susceptibles de nous égarer. i, 20. La charge de la preuve incombe donc à ceux qui interprètent symboliquement. L'affirmation que le symbole constitue l'élément principal du livre a poussé la plupart des chrétiens à déclarer que l'Apocalypse est « un livre scellé ». Or, ceci est directement contraire à ce que Jésus Lui-même en affirme. « Et Il me dit : NE SCELLE PAS les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche : » xxii, 10. La prophétie emblématique est une prophétie scellée : notre prophétie n'est donc pas symbolique. Lorsqu'elle est considérée comme une histoire de l'église dans le passé, elle est sombre et incertaine. Mais elle donne de la lumière quand nous considérons Israël comme la clé, et le littéral comme le véritable mode d'interprétation. Et alors le livre est rempli de miracles, et nous parle du futur.

Comment Jean comprendrait-il cette série d'événements ? Est-ce que lui et ceux de son temps qui étaient si familiers avec les miracles, et avec leurs promesses, auraient interprété les plaies prédites comme des événements communs ? Sommes-nous mieux informés de la pensée de notre Seigneur que les inspirés ? L'apôtre a-t-il écrit ce qui, pris littéralement, annonce le miraculeux, et pourtant voulait-il qu'il soit lu de manière à éviter le surnaturel ? Le Jour du Seigneur, si longtemps prédit, sera « grand et très terrible ». Sera-t-il tel seulement par l'occurrence de phénomènes naturels ? Des « spectacles effrayants et de grands signes » doivent apparaître dans le ciel, avant que notre Seigneur ne descende. Luc xxi, 11. Ne peuvent-ils pas être du nombre ? Les plaies qui doivent s'abattre sur Israël doivent être « merveilleuses ». « C'est une chose terrible que Je ferai avec toi », dit Dieu à Moïse, lorsqu'Il conclut avec le Médiateur l'Alliance des Merveilles. Ex. xxxiv. Que dirons-nous des Deux Témoins ? Les coups qu'ils frappent sur les eaux, l'air, la terre, ne sont-ils qu'une prédication naturelle et douce de la bonne nouvelle ? Les paires de témoins précédentes vers Sodome, l'Égypte, la Samarie, Jérusalem, portaient avec elles le miracle. Ceux-ci n'en auront-ils aucun ?

« Aucun symbole ne se trouve-t-il donc dans le livre ? » Il y en a, bien qu'ils ne soient pas appelés « symboles », mais « mystères ». Et ici, il sera bon de dire quelques mots sur le sujet des symboles. Qu'est-ce qu'un symbole ? Sa signification se dégrade de plus en plus par un usage négligent, jusqu'à ce qu'il ne signifie plus rien de plus que quelque chose qui est significatif.

Quelle est la définition qui en est donnée par les Dictionnaires ? Johnson dit de lui : « Un type : ce qui comprend dans sa figure une représentation de quelque chose d'autre. » « Le sel comme incorruptible était le symbole de l'amitié ; s'il tombait accidentellement, cela était considéré comme de mauvais augure, et leur amitié sans durée : Brown. »

Webster dit : « Le signe ou la représentation de toute chose morale par les images ou les propriétés des choses naturelles. Le lion est le symbole du courage, l'agneau est le symbole de la douceur ou de la patience.»

« Ainsi, dans l'Eucharistie, le pain et le vin sont appelés symboles du corps et du sang de Christ. »

Ces définitions sont vraies pour autant qu'elles vont, mais, je pense, elles peuvent être rendues plus distinctes. Je dirais que : (1.) « Un symbole est un objet de la vue, (2) conçu pour représenter quelque chose d'une nature différente de lui-même. »

(1.) Ce doit être un objet visible. Les étoiles que Jean vit étaient des symboles des ministres des églises ; les lampes étaient symboliques des églises ; la Femme du chapitre xvii était le symbole d'une ville.

Contre cette définition M. Lord commet une offense quand il dit — « Le silence était symbolique » : p. 186. Le silence était plein de sens, mais ce n'était pas un objet de la vue.

À nouveau, il dit : « La période d'un acte symbolique doit nécessairement être symbolique, de même que l'agent, l'objet, l'instrument, la scène, et l'action elle-même » : p. 515. Non ! Le temps n'est pas un symbole, car il n'est pas un objet de la vue : bien qu'il puisse être symbolisé par un objet visible. « Les trois sarments sont trois jours » : Gen. xl, 12. « Les sept bonnes vaches sont sept années » : xli, 26.

« Les vents dans l'Écriture », dit Hengstenberg, « sont le symbole des jugements divins » : i, p. 287. Non. Comme Jean ne vit pas les vents, ils ne sont pas symboliques.

Des parties subordonnées ou des accompagnements de l'objet principal de la vue peuvent être symboliques. Ainsi la couleur rouge du cheval et du dragon sont symboliques de l'effusion de sang et du meurtre.

(2.) Il est également nécessaire pour un symbole qu'il soit significatif de quelque chose de différent de lui-même. Là où un objet visible est le représentant de quelque chose du même genre, ce n'est pas un symbole. Les quatre créatures vivantes sont des animaux représentatifs ; ce sont des spécimens, non des symboles. La mer de verre est une mer représentative, non une mer symbolique.

Aucun mot utilisé par Jean dans sa description n'est symbolique. Un symbole est une chose ; une métaphore est un mot utilisé au figuré. Quand le Sauveur conseille à l'ange de se procurer de « l'or », des « vêtements » et du « collyre », ce sont des figures, non des symboles. Ils n'ont pas été montrés en vision à Jean ; c'étaient des mots naturels, significatifs de bénédictions spirituelles.

Contre cette vérité Barnes commet une offense, lorsqu'il dit : « Le mot Babylone, et le mot mère, étaient symboliques » : p. 504.

Un symbole n'est pas exposé par une métaphore. Barnes pense que les premières coupes ont été accomplies lors de la première Révolution française. Il allègue, comme preuve de cette interprétation, les figures que Burke utilise pour la décrire — « la fièvre d'un jacobinisme aggravé », « une peste, avec son esprit fanatique de prosélytisme ». Mais la métaphore est une figure de style ; et l'ulcère que Jean vit infligé aux hommes n'est pas un symbole.

Plusieurs ont poussé le symbolisme si loin dans ce livre, qu'ils considèrent la cité de Dieu comme un symbole. « La ville du prophète (Ézéchiel) décrit donc l'église militante dans son progrès vers la gloire millénaire : la cité de l'apôtre décrit l'église triomphante dans sa gloire et sa perfection finales » : Gauntlett.

La raison de l'usage des symboles est que certaines choses ou personnes ont deux places ; l'une, celle qu'elles occupent réellement en ce moment ; l'autre, celle vers laquelle elles se dirigent. Dans de tels cas, l'objet est décrit littéralement dans sa place réelle ou propre, mais symboliquement par rapport à sa place future, ou lorsqu'il est éloigné de sa véritable localité. Ainsi les églises étaient réellement sur terre, et sont donc adressées littéralement là. Mais elles avaient aussi une place représentative dans le ciel ; et là elles sont vues symboliquement, comme des étoiles et des lampes.

Dans le chapitre xi, nous lisons ce qui concerne la « grande ville », Jérusalem sur terre, et des actes littéraux accomplis dans l'enceinte de ses murs. Dans le chapitre xii, la même ville nous est montrée dans le ciel, mais parce qu'elle s'y trouve alors qu'elle est éloignée de sa place, elle est représentée comme une femme, et les gloires qui l'accompagnent sont également symboliques.

La Femme du chapitre xvii possède deux places, et elles sont toutes deux sur terre. Lorsqu'elle est vue pour la première fois, elle est Babylone en mystère, éloignée de sa place. Mais dans le chapitre xviii, elle est décrite comme la ville littérale ; car elle est retournée à son ancienne place littérale sur les bords de l'Euphrate.

Ce livre est un livre de crise, traçant, dans sa partie prophétique, une période s'étendant entre les dispensations de la lettre et de l'esprit ; et de là découlent les deux modes différents de présentation. Les deux

peuples de Dieu, celui de la lettre et celui de l'esprit, s'y trouvent, et de Ses rapports avec chacun d'eux découlent les phases littérale et symbolique du livre.

« Femme » et « étoile » sont utilisées à la fois littéralement et symboliquement à différents endroits dans ce livre. « Femme » est pris littéralement dans ces mots « elles avaient des cheveux comme des cheveux de femmes » — « la femme Jézabel » — et en xiv, 4.

Les étoiles sont symboliques, là où Jésus les explique : mais elles sont littérales, lorsqu'on les voit tomber du ciel, et là où le tiers d'entre elles est frappé.

« Mais comment saurons-nous quand prendre les mots littéralement, et quand nous devrions les considérer comme des symboles ? Pourquoi les bêtes sauvages du quatrième sceau seraient-elles littérales ? et les Bêtes Sauvages du chapitre xiii seraient-elles symboliques ? »

La question est bonne : et l'on y répond facilement. Le quatrième cavalier est envoyé pour tuer « par l'épée, et par la famine, et par la peste, et par les bêtes sauvages de la terre. » Ces choses peuvent-elles être prises littéralement sans absurdité ? Oh oui : ce sont les quatre jugements terribles de Dieu, menacés littéralement dans l'Ancien Testament. Mais il serait absurde de considérer les deux Bêtes Sauvages d'Apoc. xiii comme littérales ; car elles agissent et parlent d'une manière dont aucune bête sauvage n'a jamais agi ou parlé, ni ne le pourrait. Elles sont assises sur un trône, blasphèment le nom de Dieu et Son tabernacle, appellent à la fabrication d'une image, et à l'impression d'une marque sur leurs adorateurs, en plus d'opérer des miracles. Une intelligence, donc, au-delà de celle qui est accordée aux créatures brutes, est la preuve que les Bêtes Sauvages y sont symboliques.

La présente interprétation évite les vues violentes des deux côtés. Certains voudraient faire de l'église tout, et du Juif rien : certains voudraient mettre de côté l'église tout à fait, et faire du Juif le tout en tout. Certains affirmeraient que même la période millénaire a déjà été accomplie. Certains s'attendraient à ce que les églises commencent à exister, quand le jour de la colère de Dieu sera tombé sur le monde mauvais. Certains trouveraient tous les événements décrits dans les circonstances du temps de Jean : certains ignorent totalement le lien.

Moses Stuart ne voit dans le livre de l'Apocalypse que l'anxiété de Jean pour le bien-être des églises au temps de la persécution de Néron. « Beaucoup défaillaient, et étaient prêts à apostasier, sous les afflictions qu'ils subissaient de la part des Juifs d'un côté, et de la part des Romains de l'autre. Jean se met donc à l'œuvre pour consoler ses contemporains ; il les assure que leurs deux persécuteurs seront retranchés, et que l'église triomphera finalement. Il est insensé de s'attendre à des événements littéraux minutieux qui répondraient aux divers sceaux, trompettes et coupes. Ceux-ci ne sont que pure draperie : comment cela consolerait-il les chrétiens abattus du temps de Jean, de savoir quoi que ce soit sur les Papes et les Jésuites dans les siècles à venir ? »

Or, cette théorie dégrade l'Apocalypse en un livre commun, ne valant pas l'étude. Et Jean a fait l'éloge de ce volume d'une manière bien grandiloquente par rapport à tous les autres ; bien plus, il a introduit blasphématoirement le nom de Dieu, comme affirmant son utilité particulière, et sa profondeur de sagesse. Tout ce qu'il contient de vérité peut être compris en une demi-douzaine de lignes.

Non ! quoi qu'il en soit, si le livre est inspiré, cela ne peut être. Lui seul peut l'exposer correctement, celui qui croit qu'il est, comme Dieu le décrit, un livre d'une profondeur de sagesse merveilleuse, dont il est loin d'avoir épuisé les trésors cachés.

C'est un livre à exposer, non par l'histoire romaine, mais par l'Écriture. L'histoire romaine et grecque illustrent souvent des passages particuliers ; mais elles ne peuvent faire davantage. L'histoire est pleine de principes et d'actes semblables de la part de Dieu et de l'homme, et présente des principes similaires, et des tendances vers des résultats semblables. Mais le plein développement de la prophétie ne peut se produire que

pendant le grand et terrible jour de la colère de Jéhovah. Ceci fournit également la raison pour laquelle nous ne devons pas interpréter le livre comme symbolique, et tirer nos interprétations des Évangiles, et spécialement de celui de Jean. Non ! l'Évangile de Jean témoigne de l'église, et du jour du mystère et de la miséricorde. Mais quand la prophétie s'ouvre, le temps de la patience de Dieu est passé ; et les témoins du jour de Sa grâce sont retirés de leur position.

De là, l'Apocalypse doit être interprétée par les rapports de Dieu dans l'Ancien Testament sous la loi, et dans la justice ; et nous pouvons être sûrs que nous avons raison dans nos conclusions, quand nous sommes en conformité avec les actes passés de Dieu, et Ses actes futurs menacés, que ce soit dans l'Ancien Testament ou dans le Nouveau. À la fin de cette Introduction, la preuve est pleinement établie en ce qui concerne la ressemblance de l'Apocalypse avec l'ancien Exode.

Ces dernières années, sous l'étude plus zélée de la prophétie, les vues Prétéristes se sont effacées, et disparaissent rapidement. Mais d'autres ont surgi récemment, qui voudraient effectuer une alliance entre les interprétations Courante et Futuriste. Ils déclarent qu'il y a deux accomplissements de la portion prophétique de l'Apocalypse, un accomplissement prolongé, ayant lieu pendant les siècles qui se sont écoulés depuis Domitien ; et un accomplissement bref, qui doit prendre effet pendant les temps de crise dans lesquels nous nous trouvons. Nous devons comprendre la Révélation à la fois comme un livre symbolique, et comme un livre littéral. Dans les jours passés, les sceaux, les trompettes et les coupes ont été accomplis symboliquement ; dans le jour à venir, ils seront accomplis littéralement. Les indications de temps ont été accomplies selon la théorie d'un an pour un jour : elles seront encore accomplies en jours littéraux.

Or, ceci ne résistera pas au test d'un examen sérieux. Pas un seul des sceaux, des trompettes ou des coupes n'a encore été prouvé accompli à la satisfaction d'enquêteurs impartiaux. La colère de Dieu ne doit pas avoir un accomplissement prolongé ; c'est Son œuvre courte. Rom. ix, 28.

Une considération de la division triple de l'Apocalypse donnée par notre Seigneur en i, 19, montrera qu'aucune fusion de ce genre entre les deux systèmes n'est possible. Ce verset nous dit que le plan de Dieu embrasse deux dispensations principales ; et que la seconde ne doit pas commencer avant que celle qui existait alors ne soit passée. Après que les églises ont été mises de côté, un changement fondamental de dispensation a lieu. La miséricorde est maintenant le principe d'action de Dieu envers le monde, et les églises sont les témoins que Dieu est assis sur un trône de GRÂCE. Mais, avec le quatrième chapitre apparaît le trône de JUSTICE ; et avec lui l'attitude du Sauveur, la scène au ciel, et la perspective depuis le ciel, tout change. Avec le changement de la part de Dieu, il y a aussi un changement dans Ses témoins. Avec le retrait des églises de leur poste d'honneur, Israël entre dans la place vacante.

Et en accord avec cela se trouve tout le courant de la prophétie. Qui peut croire sérieusement que les Deux Témoins sont chrétiens dans l'esprit ? Est-il conforme au Sermon sur la Montagne de tuer par le feu quiconque tente de nous nuire ? Est-ce que des ministres chrétiens ont reçu les pouvoirs sur les éléments que ceux-ci possèdent ? Témoignons-nous de Dieu comme du Dieu de la terre ? Ne sommes-nous pas plutôt témoins d'un Père dans le ciel ? La mort d'un chrétien est-elle sa mort politique ? Sa résurrection et son ascension sont-elles une élévation aux privilèges de la citoyenneté terrestre ? Que ceux-là le croient qui le peuvent ! « Cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. » « Notre citoyenneté est dans les cieux. »

Ces vues sont, dans un cas, liées à la croyance que Louis Napoléon est l'Antichrist. Cette idée offense une déclaration claire de l'apôtre Paul. Quand les chrétiens de Thessalonique étaient troublés par l'information que le jour redoutable de la Colère Divine s'était déjà abattu sur le monde, l'apôtre les console par l'assurance que ce jour ne viendrait pas avant que Jésus ne soit descendu, et n'ait pris avec Lui Ses fidèles vigilants hors de la scène de malheur. 2 Thess. ii ; Apoc. iii, 10 ; xii, xiii. Aussi sûrement donc qu'il n'y a pas encore eu d'enlèvement des saints, le Jour du Seigneur et ses terreurs n'ont pas encore commencé. Et si ce jour n'est pas

arrivé, l'Antichrist, qui est le centre, et une cause principale, de cette saison de colère, ne peut pas être apparu.

« Mais la personne qui doit, un jour futur, devenir l'Antichrist ne peut-elle pas être maintenant présente sur terre incognito ? » Non ! L'apôtre dans Apoc. xvii, 10, 11, déclare que l'Antichrist est, — comme le Christ, — une personne qui a autrefois vécu sur terre, et qui s'en est allée. Il « était », il « n'est pas », « il sera présent ». Et sa présence ne doit être qu'après que l'apostasie a eu lieu, et que les membres vigilants de l'église ont été retirés.

Il y a plusieurs liens de parenté entre les événements du temps de Jean et l'Apocalypse. Il semble que ce soit un principe des rapports prophétiques de Dieu, que chaque voyant soit instruit pour prédire la portion du futur qui ressemble le plus aux circonstances de son propre temps. Ainsi David, persécuté par Saul couronné, témoigne du reste des Juifs troublés par le roi pervers qui doit encore paraître. Ainsi Ésaïe, témoin des vanteries et des menaces de Rabshaké, est chargé de prophétiser sur l'Antichrist à venir, ses prouesses militaires, ses vanteries vaines et glorieuses, et sa fin terrible.

La propre histoire de Jean est liée aux chapitres xiii et xvii. Il vivait à une époque où les empereurs romains assumaient orgueilleusement les titres et l'adoration de la Divinité, et exigeaient de leurs sujets qu'ils adorent leurs statues. Mais alors, ils étaient loin d'être soutenus par la pleine puissance de Satan : son jour n'était pas encore venu. La résurrection ne devait pas alors être accordée à l'un de ces rois impies*, pas plus que le pouvoir miraculeux n'était conféré à la prêtrise païenne. La pleine force du pouvoir de l'empereur n'était pas non plus déchaînée contre Jean, le témoin du Seigneur. Il ne fut accordé à l'empereur que de bannir, non de tuer.

***NBPJ****Est-ce que βασιλευς , pour l'oreille de Jean, ou à son époque, signifiait une « forme de gouvernement » ?*

Les liens de parenté entre l'Évangile de Jean et l'Apocalypse sont nombreux et intéressants. L'Évangile commence par l'échec du peuple de Dieu de la Loi, et continue en parlant de la grâce apportée au Gentil. L'Apocalypse parle de l'échec du peuple de Dieu parmi les Gentils, et de Son retour à Israël. La grâce échoue dans ses effets légitimes sur le monde, et alors la justice se lève pour frapper. Jean, qui rend témoignage de ces choses, est à la fois Juif et Chrétien. Celui qui fut suscité par Dieu pour porter, dans son Évangile et ses Épîtres, le grand témoignage contre le Gnosticisme, nous découvre dans son Apocalypse que le Dieu du Nouveau Testament est aussi le Dieu de l'Ancien.

Dans l'Évangile, la doctrine de Dieu se révélant comme le Père et le Fils est plaidée, et refusée par les Juifs. Dans l'Apocalypse, l'unité de la Divinité est affirmée, et niée par le monde. Dans l'Évangile de Jean, Jésus est présenté comme le Fils de Dieu, et est rejeté en ce caractère : dans l'Apocalypse, quelqu'un vient comme Dieu en son propre nom, méprisant un supérieur ou un égal, et le monde l'accepte.

L'Évangile découvre le Fils qui manifeste le Père, et les œuvres qu'Il fait au nom du Père sont pleines de grâce. Dans l'Évangile, l'eau est changée en vin : dans l'Apocalypse, qui décrit le jour de la colère, l'eau est changée en absinthe, et en sang. Dans l'Évangile, le temple à Jérusalem est purifié par le Christ : dans l'Apocalypse, il est souillé par l'Antichrist. Dans l'Évangile, la résurrection est promise : dans l'Apocalypse, elle est accomplie. Dans l'histoire de la vie de Jésus, le fils de l'officier est guéri de la fièvre, l'homme paralytique guéri par une parole, l'aveugle recouvre la vue.

Dans le jour à venir, les maladies et la mort sont envoyées, et les ténèbres ferment tous les yeux. Jésus, lorsqu'Il est sur terre, nourrit cinq mille hommes dans le désert : le trône de justice dans le jour à venir envoie la famine sur les villes populeuses. Pourtant, il y a une manifestation d'une semblable miséricorde ; car le peuple de Dieu d'Israël, fuyant dans le désert, y est nourri pendant trois ans et demi. Dans le jour de la miséricorde, Jésus marche sur la mer, et calme ses tempêtes. Dans le jour de la colère, les vents sont

déchaînés sur l'océan, et le tiers des navires est détruit. Pourtant, ici aussi il y a de la miséricorde ; car une compagnie des victorieux, se tenant comme Pierre sur la mer, par la puissance de Christ, nous est montrée en haut. Dans la vie de Jésus, l'un est présenté à Jérusalem qui ressuscite le quatrième jour après sa mort ; dans le temps de la méchanceté, un signe semblable est donné, et les Deux Témoins sont tués à Jérusalem, et ressuscitent le quatrième jour. Une grande foule s'assemble à Jérusalem pour voir Lazare ressuscité par le Vrai Christ : dans le jour de la colère, une vaste assemblée encombre les rues de la Ville Sainte, pour voir les Deux Témoins tués par le Faux Christ. Le corps du Sauveur est confié au tombeau ; les corps de Ses Témoins sont jetés dehors sans sépulture. Jésus, quand Sa vie est visée, se cache. Les Témoins frappent de mort ceux qui complotent contre eux.

Dans les deux cas des actes de Dieu, des résultats spirituels sont attendus de la part de ceux à qui ces merveilles sont montrées. Mais l'évidence dans les deux cas tombe sur des cœurs peu disposés, et ils avancent dans leur carrière de destruction.

Après que le dernier témoignage est offert à Israël par Jésus, Il S'enferme seul avec Ses disciples, et leur adresse des paroles d'exhortation et de réconfort. De même, l'ouverture du livre (chapitres i-iii) montre le Seigneur en privé avec Son église, et parlant à celle-ci.

La parole du Seigneur au traître est un secret. Tout aussi secret est le nombre 666, et le nom de la seconde Bête Sauvage.

Quand le Traître et sa bande de soldats s'approchent pour arrêter le Sauveur, à Sa parole ils reculent et tombent. Quand le même Traître, en conjonction avec son chef, le Faux Christ, s'avance pour combattre contre Jésus avec tous les rois de la terre à ses côtés, il est fait prisonnier, et ses forces sont taillées en pièces ; non avec l'épée du disciple, mais du Maître. Dans le jour de la grâce, Jésus, la Parole de Dieu, rend Sa vie avec douceur comme l'Agneau, et sur Son vêtement les exécuteurs jettent le sort. Mais, dans le jour de la justice, la Parole de Dieu vient comme le Lion de Juda, et Son vêtement est trempé dans le sang des ennemis, tandis que ceux qui Le percèrent à mort se lamentent.

Jérusalem et Rome sont toutes deux liguées contre le Seigneur dans les jours de Sa chair. « Nous n'avons d'autre roi que César », est le cri d'Israël en son temps d'incrédulité. Dieu S'en souvient au jour de Sa colère, et ils regrettent ce choix terrible ; tandis que Rome nous est découverte comme étant engloutie dans le brûlant mécontentement du Seigneur.

Le TEXTE généralement suivi est celui de Tregelles. Ses lectures sont pour la plupart confirmées par le remarquable Manuscrit Sinaïtique récemment publié, et par le Manuscrit du Vatican annexé à l'édition du Cardinal Mai.

Les lectures plus précises sont arrivées très opportunément pour aider à l'étude plus correcte du livre. Quand les observations des astronomes étaient peu nombreuses et rudimentaires, peu nombreux et rudimentaires étaient leurs instruments ; mais à mesure que leurs observations progressaient en précision, le besoin s'est fait sentir d'outils plus précis. Les vraies lectures du livre sont maintenant assez bien établies. Je diffère de Tregelles principalement en ce qui concerne le chapitre v, 9.

Quelle est la DATE de l'Apocalypse ? Si l'on peut se fier à l'histoire ecclésiastique, elle fut écrite sous le règne de Domitien. Comme l'observe avec justesse le Dr Davidson : « Le courant de l'évidence externe ancienne est clairement et décidément du côté de la date domitienne. Durant les trois premiers siècles, et la première moitié du quatrième, il n'y a pas la moindre allusion à une autre tradition que celle-là : » p. 605, vol. 3.

La date néronienne a été saisie par les critiques sous l'idée qu'elle rendrait compte des « sept rois » du chapitre xvii, 10, 11. J'espère avoir disposé de cet argument dans mon commentaire sur ce texte.

En faveur de la date plus tardive, on peut citer la concordance de Matt. xxiv, 7, 8, avec les quatre premiers sceaux. Or, cette portion de la prophétie de notre Seigneur ne devait pas commencer avant la destruction du temple par les Romains. Le retrait d'une pierre d'une autre pierre devait se produire après des guerres et des bruits de guerres, et après l'apparition de faux Christs. Mais nul ne devait se méprendre sur cet événement comme étant la fin. De même donc que le passage de Matt. xxiv se réfère à une période postérieure à la destruction romaine de Jérusalem, il en est de même pour les sceaux.

Je conclus en m'efforçant de montrer que la dernière grande œuvre de Dieu est étroitement liée à Sa précédente. J'espère que le lecteur excusera ici toute répétition de déclarations qui pourraient apparaître çà et là dans le corps de l'ouvrage.

Le Sauveur nous a informés que la Pâque doit encore être accomplie dans le royaume de Dieu. Luc xxii, 15, 16. Rien que par cela, il semblerait probable que l'histoire de l'Exode de l'ancien peuple de Dieu était, comme ses sacrifices et sa sacrificature, typique d'une meilleure délivrance encore à venir. Car Dieu a mis de côté l'ancienne alliance, et S'est suscité un autre peuple, un peuple céleste ; tandis que le Fils de Dieu a versé le sang d'une meilleure alliance.

Cette anticipation est correcte ; et je m'efforcerai brièvement d'en exposer certains traits.

La première grande ressemblance entre l'Exode et l'Apocalypse s'ouvre à nous dans la première scène présentée. Moïse est un exilé d'Égypte à cause de la colère du roi, et un gardien de brebis dans le désert, lorsqu'il reçoit sa mission de Jéhovah. Ex. iii. Ses frères sont dans le trouble ; la vie de leurs enfants est en péril à cause de l'édit de Pharaon. Jean aussi est un exilé par l'édit du grand roi du monde, ses frères gémissent en Égypte, et il est dans le désert, mais séparé de son troupeau.

Moïse, alors qu'il est près de la Montagne de Dieu, aperçoit un buisson en feu, mais il ne se consumait point. Lorsqu'il se détourne pour le contempler de plus près, Dieu s'adresse à lui du milieu du buisson. Jean, dans l'esprit au jour du Seigneur, entend une voix d'un son surnaturel, lui ordonnant d'écrire ce qu'il verrait. Se tournant pour regarder dans la direction de la voix, il aperçoit un Fils d'Homme au milieu de sept lampes allumées.

Il fut ordonné à Moïse de retirer ses souliers, car Celui qui parlait était le Dieu de ses pères, qui avait vu les épreuves de Son peuple, et était descendu pour le délivrer. Moïse devait être envoyé vers Pharaon comme l'instrument de la délivrance de son peuple.

À Jean, Jésus Se révèle avec des titres de Divinité (i, 17, 18) ; et comme Jean ne pouvait quitter l'île et rassembler les principaux pasteurs du troupeau de Christ, il lui fut ordonné d'écrire et de leur envoyer les messages de leur Seigneur. Mais l'apôtre ne devait pas être le libérateur, et ce n'était pas encore le temps pour le troupeau de s'échapper de sa grande tribulation.

Moïse reçut l'ordre de rassembler les anciens d'Israël, pour les informer du nom du Dieu qui lui était apparu, et pour les assurer que le Très-Haut les ferait sortir du pays dans lequel ils étaient affligés, et les introduirait dans un autre et meilleur pays. Il devait ensuite exiger du roi qui les tenait captifs qu'ils fussent autorisés à aller dans le désert pour servir leur Dieu.

Moïse n'osa regarder Dieu : mais Jean fut autorisé à contempler et à décrire le Fils de l'Homme en qui toute la plénitude de la Divinité habitait. À Moïse il est dit : « Ne t'approche pas » : Jean tombe aux pieds de Jésus, et il lui est dit de ne pas craindre. Jésus, dans Ses messages aux Églises, parle de Sa venue pour les délivrer de leurs troubles, et donne des aperçus de la patrie meilleure, c'est-à-dire céleste. Le nom de Jésus indique la supériorité de la nouvelle alliance ; le Fils de Dieu habite dans la nature humaine, les anges des églises sont supérieurs aux anciens d'Israël ; et les sept lampes d'or et leurs supports dans le sanctuaire céleste de la meilleure alliance sont supérieurs au buisson du désert terrestre.

Les messages du Seigneur à Ses églises dans les chapitres ii et iii trouvent leurs parallèles en plusieurs endroits de l'Exode et des trois livres suivants. Jésus parle à Ses frères comme quelqu'un qui est dans la maison du roi, et plaide avec eux en compassion et en droiture, comme le fit Moïse dans sa première tentative pour les délivrer ; mais Jésus ne frappe pas le persécuteur égyptien avant que le temps ne soit pleinement venu. Il n'est pas non plus obligé de s'enfuir ; et ses frères écoutent ses paroles, et ne nient point son autorité. Ex. ii, 11-14. La position du nouveau peuple est bien supérieure à celle de l'ancien. À l'ancien Israël, Moïse est chargé de dire que s'ils étaient obéissants, ils seraient faits nation de Dieu, et rois, et prêtres. xix, 3-6. Mais le nouveau peuple est déjà fait rois et prêtres par le sang. Le Seigneur vient à eux, comme Jéhovah vint autrefois à Israël au Mont Sinaï. Comme préparation à cette visite, ils devaient se sanctifier et laver leurs vêtements. Mais la descente de Jéhovah fut pour Israël à un moment fixé : pour nous le jour est incertain, et de là l'appel à la vigilance. Et bien que notre position de rois et de prêtres pour Dieu, déjà établie par la foi dans le sang de Christ, soit inaltérable, il y a pourtant amplement place pour que des promesses et des menaces s'accomplissent dans le jour millénaire, durant lequel les hommes doivent manger le fruit de leurs œuvres. On verra à la fin si nous avons obéi à la voix de Dieu, si nous avons été baptisés, et si nous sommes prêts pour le jour de la résurrection.

Les promesses aux églises contiennent de nombreuses allusions à l'Exode. Le vainqueur doit goûter à des fruits meilleurs que ceux d'Eschcol ; pour lui est réservée la manne cachée dans le temple de Dieu en haut ; à lui peut être donné un meilleur onyx, et un nom plus noble que celui qui ornait l'épaule du Souverain Sacrificateur. Pour le victorieux, un meilleur festin doit être dressé que celui des Soixante-Quatorze sur le Sinaï ; et le temple et la cité de Dieu surpasseront de loin les tentes et le tabernacle autour de la Montagne terrestre de Dieu. Les disciples étaient appelés à porter le témoignage de Dieu à des Juifs impies, qui n'étaient pas meilleurs que les Égyptiens d'autrefois : qu'ils ne regardent pas à leur colère ; car Christ veillerait à ce qu'ils fussent couverts d'une gloire plus grande que celle qui fut accordée à Moïse et à Aaron aux yeux de Pharaon, quand leur moment de délivrance fut venu. Apoc. iii, 8, 9 ; Ex. xi, 8. Qu'ils prennent garde de tomber dans les péchés auxquels Balaam et Balak ont tenté ; car Jésus est un Phinées plus grand, plus terriblement armé pour venger. Il est aussi un Josué plus grand, capable et désireux de donner à Ses vainqueurs un pouvoir plus grand que celui que ce capitaine conquérant donna à son armée. Jos. x, 24, 25.

Les commandements du Sauveur à Ses églises se réfèrent également à la scène de Ex. xxiv, où les anciens et les prêtres sont montés vers Dieu. Moïse et Josué sont appelés à une plus grande hauteur, et alors Moïse ordonne que les Soixante-douze demeurent là où ils sont jusqu'à ce qu'il revienne. Apoc. ii, 25. Si quelqu'un souhaitait les voir, il devait venir vers les anciens : les anciens ne devaient pas descendre vers eux. De même, les saints doivent garder leur position céleste, et ne pas descendre vers le monde.

Nous passons maintenant à la partie prophétique de l'Apocalypse, commençant au chapitre iv. Ici, un certain nombre de fils d'accomplissement s'entrecroisent.

Il y a deux grandes apparitions de Dieu : la première est celle déjà remarquée, destinée au peuple céleste. Durant la période des choses qui sont (laquelle demeure jusqu'à ce jour), le peuple terrestre se tient rejeté par Dieu à cause de son incrédulité : ce sont de faux Juifs.

Mais au chapitre iv, une nouvelle dispensation s'ouvre : le temps du jugement, où les églises sont retirées de leur lieu de témoignage à cause de leur infidélité, est arrivé ; et le peuple terrestre est de nouveau reconnu, parce que le temps où Dieu agit en justice est venu, et qu'ils sont les témoins de la justice comme Son attribut permanent.

Jean prend à nouveau la position de Moïse : mais il est appelé à une plus grande hauteur, pour voir le changement dans les actes de Dieu. Le Seigneur entre dans le temple céleste, comme auparavant Il descendit sur le Sinaï ; et Jean est appelé au sommet de la Montagne comme Moïse l'a été. (xix, 13, 20.) À la place du Seigneur dans la nuée sur la Montagne, nous avons maintenant le trône dans le temple entouré d'anciens, les

sept flambeaux de feu, et la cuve et les chérubins. Le trône est le trône de justice, et ses manifestations sont semblables à celles du Sinaï. Au Sinaï, Dieu, qui avait jusqu'à cette période traité avec Son peuple dans la grâce, commença à agir, après Son pacte avec eux, sur le nouveau principe de justice. Et ainsi, le chapitre iv inaugure le nouveau principe d'équité appliqué à la fois au peuple de Dieu et au monde en général. De là, les anciens célèbrent la dignité de Dieu, et déclarent leur propre indignité de siéger en Sa présence. Le temps est maintenant venu où Dieu a entendu le gémissement de Ses saints, et leur grande tribulation est terminée : Sa nouvelle alliance est venue. Il semblerait, par conséquent, que la montée de Jean en iv, 2, fût typique de l'enlèvement des saints, bien qu'ils ne soient pas vus comme un corps en haut avant le chapitre vii.

Le chapitre v nous présente la nouvelle alliance comme un don souverain de Dieu, et donc bien supérieure à l'ancienne qui s'adressa d'abord à l'homme pour son acceptation. Nul autre qu'un seul n'est digne de voir et de découvrir ses mystères. Jésus S'avance alors comme le grand antitype de Moïse. Le trône répond au buisson dans le désert ; mais Il est digne de s'approcher ; Dieu est descendu pour délivrer, et Jésus est Son envoyé pour plaider avec les Pharaons de la terre, pour secourir Ses saints des deux Testaments, et pour les introduire dans le bon pays. Les noms de Jésus sont ceux par lesquels Il se tient en relation avec le peuple terrestre : mais Il est vu comme le Ressuscité tout près du trône de Dieu. Il n'est pas besoin de Lui enseigner le nom de Dieu, ni de Lui communiquer la connaissance ou la puissance, comme ce fut le cas pour Moïse. Il possède la plénitude de l'Esprit, tant en intelligence qu'en force. Il n'est pas nécessaire qu'Il rassemble les anciens : ils sont déjà réunis devant Lui, et ils écoutent Sa voix. Ex. iii, 16-18. Il ne fait aucune objection comme le fit Moïse ; mais il procède immédiatement à l'accomplissement de Sa tâche. Il apparaît comme l'Agneau mis à mort et ressuscité : rappelant à la fois, (1.) l'Agneau de la Pâque, par lequel Israël fut racheté d'Égypte ; (2.) l'Agneau du sacrifice quotidien, par lequel ce peuple était maintenu dans sa position devant Dieu après son rachat, et dans le pays ; et (3.) les sacrifices à l'ouverture de l'ancienne alliance sous Moïse au Sinaï. Ex. xxiv. Il n'est pas besoin qu'Il montre des prodiges pour faire croire les anciens du ciel : ils Le voient immédiatement comme le digne Libérateur, Le proclament comme tel, et célèbrent les gloires de Son peuple céleste qu'Il a secouru. Or, si lorsque Moïse rassembla les anciens et ouvrit sa mission à Israël, tant les anciens que le peuple crurent et adorèrent, combien plus en est-il ainsi quand Jésus présente aux anges et à leurs chefs la mission qui Lui est confiée par le Très-Haut. Ex. iv, 29-31. Le peuple de Son rachat entre dans ses gloires royales et sacerdotales sur le fondement de la dignité du Sauveur.

Après que l'office de libérateur est accepté par Moïse, il quitte Madian avec son bâton, sa femme et ses fils, monté sur un âne, pour exécuter le message donné. Ainsi Jésus apparaît dans le premier sceau ouvert comme le cavalier sur le cheval, sortant du ciel, comme le guerrier couronné et juste armé de l'arc, et certain de la victoire, pour délivrer le peuple de Dieu par la puissance, et pour les établir dans leur terre promise. Ex. iv, 18-23. Les ennemis qui cherchaient autrefois Sa vie sont tous morts.

Les quatre chevaux sortant du ciel vers la terre répondent aussi aux descentes de Moïse de la Montagne de Dieu. Alors le Médiateur avait à traiter avec le peuple professant de Dieu : maintenant la terre entière vient sous l'observation et l'action du trône. Dans Ex. xxxii, 27-29, Moïse, en colère contre l'idolatrie d'Israël, envoie l'épée parmi eux, et beaucoup sont retranchés. Ainsi l'Agneau envoie le guerrier avec l'épée sur le cheval rouge, pour venger les péchés de la terre ; probablement avec une référence particulière à son idolâtrie.

Dans le cri des âmes de dessous l'autel, nous reconnaissons la longue patience de Dieu envers la terre : Il ne l'a pas jugée pour ses péchés : mais le temps est maintenant presque arrivé. Dès que la terre aura montré son esprit meurtrier contre Son peuple encore ici-bas, Sa colère face au sang des martyrs apparaîtra dans une vengeance terrible. Ceci est donc parallèle à Ex. ii, 23-25 ; iii, 9, 10 ; vi, 5.

Le sixième sceau, quand la terre et le ciel sont ébranlés, et que toute la terre est terrifiée, répond à la scène de la descente du Seigneur sur le Sinaï. Ex. xix. Dieu a séparé par une barrière le temple du ciel de la terre, et il n'y a plus maintenant de danger que l'homme s'approche pour regarder, mais Dieu veut montrer Sa terrible

justice, et appeler hautement tous les Pharaons de la terre, et tous ses habitants, à amender leurs voies. « Toute la montagne tremblait violemment » : xix, 18. La terre a peur, comme Israël l'avait en ce jour-là.

« Et tout le peuple voyait les tonnerres, et les éclairs, et le son de la trompette, et la montagne fumante : et quand le peuple vit cela, ils se retirèrent et se tinrent loin : » Ex. xx, 18.

Israël désira alors qu'un Médiateur pût leur parler, et leur dire la pensée de Dieu. Mais dans le sixième sceau, le Médiateur a parlé, et ils connaissent Son nom, mais ne se confient pas en Lui, et n'ont pas lavé leurs robes. Dieu est plus terrible maintenant qu'alors ; alors Il ne faisait que publier Ses exigences : maintenant Il S'approche pour infliger des peines aux désobéissants.

Apoc. vii nous ramène à Ex. xviii. Israël est délivré d'Égypte, et est campé devant le Mont Sinaï. Jethro apporte à Moïse sa femme et ses deux fils : ils se rencontrent dans un sentiment de grande amitié, et se réjouissent ensemble. Dans Apoc. vii, les anges répondent à Jethro, et on les voit servir les deux peuples de Dieu, se réjouissant de leur joie, et attribuant leur délivrance au Très-Haut. La semence terrestre d'Abraham comme le sable, et sa semence céleste comme les étoiles du ciel, sont ensemble placées sous nos yeux.

Les premiers-nés d'Israël sont présentés à notre attention dans ce chapitre : car Dieu est maintenant sur le point de séparer les Égyptiens de Son peuple, comme Il le fit lors des plaies au temps de Moïse. Au quatrième fléau, Goshen fut exempt des souffrances infligées à l'Égypte. Le Très-Haut marque, non pas les portes de leurs maisons avec du sang, mais les fronts de Son peuple terrestre avec Son sceau. La Nouvelle Alliance a introduit, non pas l'ancienne marque de la circoncision, mais les dons miraculeux du Saint-Esprit, qui procèdent du Christ élevé au ciel. Actes ii. La Nouvelle Alliance est appliquée au reste de Son peuple Israël ; et maintenant Il les scelle comme Siens, non par l'aspersion du sang et de l'eau comme au Sinaï, mais avec ce meilleur sceau spirituel.

Ensuite, Son peuple céleste, délivré tout à fait d'Égypte, apparaît. Dans la grande assemblée au Sinaï, il y avait deux classes ; le peuple et les prêtres, qui s'approchaient plus près encore de Dieu. Ex. xix, 21, 22, 24. Les sauvés en haut apparaissent en robes blanches, car ils se sont lavés, non dans l'eau, mais dans le sang ; non dans le sang d'un agneau terrestre, mais dans celui de l'Agneau de Dieu. Ils ont lavé leurs robes, ayant autrefois habité dans la maison lépreuse ; mais maintenant ils l'ont quittée. Lév. xiv, 47. Le meilleur sang les a admis en la présence du Seigneur, et les a consacrés pour être prêtres du temple que le Seigneur a déjà bâti. Dieu Lui-même dresse leur tente ; ils sont Ses Lévites habitant dans Son tabernacle. Ils portent des palmes ; car ils célèbrent une fête au Seigneur. Ex. v, 1. Ils sont aussi joyeux qu'Israël sur les bords de la Mer Rouge, attribuant à Dieu et à l'Agneau leur salut. Ils ont laissé derrière eux l'Égypte et sa longue tribulation ; ils sont encore sous des tentes, il est vrai ; mais ils n'ont à endurer aucune des afflictions du désert. Le Médiateur qui les a conduits dehors pour rencontrer Dieu à la Montagne, les introduira enfin dans leur patrie et leur cité.

Après cette vue de ceux qui ont été secourus en haut, nous sommes à nouveau mis en contact avec la terre. (Apoc. viii.) Le silence dans le ciel à l'ouverture du septième sceau répond à l'effet que le sixième sceau produit manifestement sur la terre. Cette scène de terreur s'adressait à l'homme, comme l'appel de Jéhovah à Pharaon pour qu'il laisse aller Son peuple s'était adressé à l'Égypte. Pharaon ne s'interrompit point dans sa carrière d'oppression pour cette exigence ; et la terre avance bientôt à nouveau dans sa course de persécution. Le roi égyptien opprima plus terriblement la sainte nation à la suite de cet appel ; il reprocha à Moïse son intervention ; et Moïse à son tour fait des reproches à Dieu. Nous avons quelque chose de semblable dans le cas présent ; bien qu'il n'y ait point de péché maintenant de la part de l'ange. La terre retourne secrètement à ses voies mauvaises, après que son accès de terreur est passé : ceci est indiqué en haut par le fait que Dieu fait distribuer sans bruit les instruments de combat à Ses hommes de guerre. La pression des persécuteurs en bas apparaît en haut dans les prières des saints troublés pour la vengeance. L'ange médiateur les présente pour acceptation au trône de justice. Les morts avaient réclamé la colère ; les vivants appuient maintenant

leur pétition : les roues du char de Dieu se mettent donc en mouvement. Amalek assaille Israël à Rephidim. Moïse est en haut avec les mains levées : la défaite d'Amalek doit être effectuée.

Pharaon, lorsqu'il fut mis au défi par Dieu, demanda un signe, comme preuve que la revendication ne provenait pas seulement de l'imagination des hommes. Alors la verge de Moïse fut jetée à terre ; en touchant la terre, elle devint un serpent. Ex. viii. Ainsi l'ange jette son encensoir (ou son feu) sur la terre ; et là, des effets surnaturels et désastreux s'ensuivent. Il y a aussi une référence à la descente de Moïse de la Montagne après qu'Israël eut fait le veau. Il plaidait en leur faveur pendant qu'il était en haut ; mais en descendant, il devint indigné, et lança les tables de l'alliance au bas de la Montagne ; obligeant le peuple coupable à boire de leur veau pécheur en parsemant ses cendres sur l'eau.

Les quatre premières trompettes sont manifestement semblables aux plaies d'Égypte ; non seulement en elles-mêmes, mais dans leur connexion. La grêle et le feu de la première trompette correspondent à la sixième plaie d'Égypte : les deuxième et troisième trompettes avec la première des plaies égyptiennes. L'obscurcissement des corps célestes ressemble étroitement à la plaie des ténèbres sur le pays du Nil.

La plaie des sauterelles de l'Apocalypse combine certains des traits des deuxième, quatrième et septième plaies envoyées sur Pharaon. Mais plus nous avançons dans la série, plus les afflictions apocalyptiques dépassent en sévérité celles d'autrefois. La plaie des grenouilles sortant du fleuve Nil était une affliction dégoûtante : mais combien sont effrayants les cavaliers-esprits sortant du fleuve Euphrate, lancés pour tuer le tiers des hommes !

À la fin de ce malheur, Dieu, qui dans l'Exode remarque, d'une affliction à l'autre, l'état du cœur du roi et son endurcissement ; nous dit maintenant que la terre n'a pas été conduite à la repentance par ces punitions terribles, mais qu'elle doit être assaillie de nouveau. Elle adore des idoles et des démons au lieu de Dieu ; il n'est donc pas étonnant que les crimes des hommes envers leurs semblables soient proportionnellement nombreux et lourds.

Le dixième chapitre de l'Apocalypse semble reprendre au moins trois lignes de l'histoire précédente de l'Exode.

1. La pause introduite avant le troisième et dernier malheur répond à la pause faite par Dieu, avant que le massacre des premiers-nés d'Égypte n'ait lieu. Alors Moïse est très en colère, et voit la face du roi pour la dernière fois. Ex. xi. Ainsi l'ange devant nous a des pieds comme des colonnes de feu, et sa voix est le rugissement de colère du lion, auquel répondent les tonnerres du ciel. Alors aussi Moïse, qui avant ce temps avait porté des messages à Pharaon, se tourne maintenant vers Israël, et leur ordonne de préparer la pâque, car le temps de leur sortie était venu. Ceci correspond au livre ouvert étant livré par l'ange à Jean, et mangé par lui.

Il y a aussi une ressemblance voulue avec les deux descentes de Moïse de la Montagne, telles que décrites dans Ex. xxxii et xxxiv respectivement.

2. Lors de la première de ces occasions, il descend avec indignation ; et sa voix forte appelle des échos de colère du camp. Les Lévites ceignent leurs épées, et tuent à son commandement. Il portait alors les tables ouvertes du don de Dieu : mais Israël n'était pas prêt à les recevoir, et elles sont brisées. La vue du veau, et le culte au pied de la Montagne, excitent son indignation. Au lieu de leur faire manger le livre de l'alliance, il force les idolâtres à boire de l'œuvre mauvaise de leurs mains. Et aussi doux qu'ait pu être le goût de leur péché au début, il fut ensuite amer en effet.

À ce moment-là, le Seigneur frappe le peuple à cause du veau, mais remet, à l'intercession de Moïse, Sa pleine vengeance à un jour encore à venir. Alors s'ensuit une conversation entre le Seigneur et Moïse (Ex. xxxiii), laquelle correspond au dixième chapitre de l'Apocalypse. Moïse se tient en dehors du camp idolâtre, tout comme Jean n'a aucune part avec le monde idolâtre coupable. Pour Moïse, le Seigneur a une faveur ;

Il lui montre Sa gloire, et renouvelle avec lui l'alliance après que ses tables furent brisées tant littéralement que moralement. Dieu voulait lui montrer Sa gloire, — cela était doux : mais Il ferait des choses terribles avec Israël, et cela était amer.

3. Mais la seconde occasion est celle sur laquelle les particularités de la vision apocalyptique sont les mieux mises en lumière. L'alliance avec le peuple ayant été rompue par leur péché national, elle est renouvelée avec le Médiateur seul, comme représentant d'Israël. Moïse plaide en faveur d'Israël comme l'ange à l'autel (chap. viii), et obtient enfin une nouvelle alliance qu'il descend sur la terre dans sa main. Son visage brille, et il est obligé de couvrir l'éclat d'un voile ; tout comme l'ange descend avec un visage brillant comme le soleil, tout en étant revêtu d'une nuée. Comme l'ange parle de la septième trompette comme du temps de repos ; ainsi Moïse, dès qu'il descend, parle du septième jour. Il ordonne à Israël de faire à Dieu une demeure ; et ils reçoivent le précepte avec joie, et versent leurs offrandes jusqu'à ce qu'il soit temps de leur ordonner de cesser. Mais l'alliance, bien que commencée dans la gloire, était le ministère de la mort, et sa fin fut amère.

Le onzième chapitre de l'Apocalypse parle du temple, de l'autel et des parvis ; et des Deux Témoins. De même, Moïse après sa descente parle de la fabrication du tabernacle, et des deux serviteurs de Dieu, Betsaleel et Oholiab, — par lesquels ces choses devaient être préparées.

Dans l'alliance des merveilles (Ex. xxxiv, 10), dont Dieu décrit l'accomplissement dans ce livre de l'Apocalypse, Jéhovah promet que, si Israël était obéissant, Il chasserait les nations païennes de leur pays ; et nul ne l'envahirait dans son état sans défense, quand les mâles seraient montés aux fêtes. Mais Israël a rompu l'alliance, et les Gentils possèdent maintenant leur temple et leur cité. (Apoc. xi, 2.)

La mission de Betsaleel et Oholiab ne semble pas entrer si profondément dans ce chapitre de l'Apocalypse, parce qu'ils témoignèrent et travaillèrent pour Dieu quand Israël était dans un esprit droit, et n'avait pas besoin d'être châtié.

Mais Moïse et Aaron étaient les deux témoins de Dieu en Égypte parmi les ennemis ; et c'est pourquoi l'histoire de leurs coups frappant Pharaon et son pays par diverses plaies se reflète fortement ici. Leurs vies n'étaient pas en danger, pour autant que nous le sachions ; mais Pharaon lors de sa dernière entrevue le menaça.

Le dixième chapitre de l'Apocalypse répondait, comme nous l'avons vu, au fait que Moïse prenait congé du roi juste avant le massacre des premiers-nés. Le chapitre xi décrit ce massacre, et la pâque précédente. Jésus est, nous le savons, le véritable Agneau de la pâque : mais il fut ordonné par Dieu que si quelqu'un était impur, une seconde pâque soit célébrée pour lui. Nomb. ix, 6-14. C'est la seconde pâque : Israël est impur par le corps mort de Jésus, dont le sang réclame vengeance contre eux, et dont le péché contre Jésus ce chapitre commémore. Apoc. xi, 8. Les Deux Témoins sont alors les victimes de la pâque, prises d'entre les brebis et d'entre les boucs. Israël est testé par eux, et rompt les commandements donnés concernant cette fête. Avant que l'Agneau ne soit mis à mort, il était exigé qu'il soit gardé quatre jours. Ici, Dieu veut que les Deux Témoins prophétisent pendant près de quatre ans. Mais Israël hait les victimes de la pâque, et cherche à les tuer avant le temps. Dieu les garde donc jusqu'à ce que ces jours soient passés, et Sa vengeance trouve ceux qui voudraient enfreindre cette loi. Ils sont consumés par le feu sortant de la bouche de la victime.

Israël devait solennellement, à l'heure fixée, tuer l'agneau. Mais ici la Bête Sauvage les tue. Les Juifs et les Gentils jettent les corps morts aux chiens, au lieu de les considérer comme saints : au lieu d'herbes amères et de pain sans levain, ils se réjouissent de leur mort, et mêlent le sang du sacrifice de Dieu* avec le levain de malice et de méchanceté. Aucune portion de l'agneau ne devait être laissée à la corruption : mais ces pécheurs leur refusent un lieu de sépulture, afin qu'ils puissent se corrompre plus rapidement.

***[NBP]*** Je ne veux pas dire sacrifice expiatoire.*

Il fut ordonné à Israël de manger la pâque en hâte, comme des pèlerins et des voyageurs prêts à partir. Mais ces Égyptiens sont installés sur la terre, et professent recevoir leur portion ici. De là, ils haïssaient les prophètes pour leur témoignage sur la résurrection, et la patrie céleste. Les deux prophètes plantèrent des pointes acérées dans leur portion terrestre, et la rendirent amère aux habitants de la terre. Leur voie d'incrédulité était ténèbres et épines.

Ces terrestres ne croient pas à la résurrection, mais ils la verront ; et la portion des justes est une terreur pour eux : car ils ont outragé le serviteur, et haï son Maître. Suit alors la vengeance — le massacre des premiers-nés d'Égypte — « sept mille noms d'hommes. » v. 13. Les maisons des habitants de la terre deviennent leurs sépulcres. La Nouvelle Alliance est vue ici dans son avancée sur l'ancienne. L'Ancienne Alliance présentait la mise à mort de la pâque, et la direction de la nuée donnée au peuple terrestre de Dieu. Mais maintenant que le Seigneur des témoins, — l'unique Agneau-Pâque expiatoire — a été mis à mort à Jérusalem, il y a la résurrection de la victime mise à mort, et une entrée dans la nuée pour ceux qui ont été mis à mort pour la cause de Dieu. À la mort et à la résurrection de Jésus, il y eut un tremblement de terre ; mais maintenant la résurrection est liée au massacre, et les plaies d'Égypte sont jointes à la puissance de la Nouvelle Alliance.

Puis vient l'annonce d'une autre plaie encore, répondant à la défaite de Pharaon à la Mer Rouge. v. 14. Et alors nous entendons l'annonce de l'accomplissement de la Pâque dans le royaume de Dieu. v. 15. Ceci semble correspondre à la montée de Moïse dans la nuée, quand la gloire de Dieu, comme un feu dévorant, demeura sur le Sinaï pendant six jours. Ex. xxiv, 15-18.

Le discours des anciens en haut semble ressembler grandement à l'état des choses quand le cœur de Pharaon fut endurci pour poursuivre Israël, quand Dieu se glorifia sur l'armée rebelle, et délivra pleinement Son peuple hors d'Égypte, fermant pour toujours la porte à leurs persécuteurs. v. 16-18.

Au douzième chapitre de l'Apocalypse, une nouvelle série commence ; et pourtant une série étroitement liée à ce qui a précédé. Quand la nuée fut enlevée, c'était un signe qu'Israël devait voyager. La nuée fut retirée, dans le chapitre précédent (v. 12), et maintenant par conséquent Israël est représenté par la Femme, et elle s'enfuit dans le désert. Après le massacre des premiers-nés, le roi d'Égypte et son peuple ne pouvaient plus retenir les douze tribus en esclavage ; mais ils les pressaient de les expulser. Ainsi ce chapitre nous donne la fuite dans le désert, comme résultat du retranchement des Égyptiens. Israël, quand il fut expulsé, partit chargé de la gloire de l'Égypte — or, argent, pierres précieuses et vêtements. Ainsi la Femme devant nous est vêtue du soleil d'or, a la lune d'argent sous ses pieds, et sur sa tête une couronne d'étoiles.

Mais elle est en travail et en danger. Actes vii, 17, 18. Ainsi nous sommes ramenés à l'ouverture de l'Exode. Là, le récit nous parle des douleurs des tribus, et des afflictions de la femme enceinte. Ex. i, 11—16. Après la description de cet état de choses en général, un exemple plus particulier sur ces deux points est donné. i, 22 ; ii, 1, 2.

Après la Femme emblématique apparaît le terrible Dragon, possédant une grande puissance mondiale, intelligence et vigilance. Et dans l'Exode, en réponse à cela, nous trouvons un roi subtil, qui cherche à détruire les naissances mâles d'Israël. Vient alors d'abord leur délivrance en général, et après cela un cas spécial de secours et d'élévation. L'enfant de la Femme au ciel doit gouverner toutes les nations ; il est enlevé vers le trône en haut. L'enfant de Jokébed est délivré de son arche sur les eaux, et emmené dans la maison du grand roi de la terre. La fuite de la Femme est nommée deux fois ; et ainsi il y a une fuite de Moïse dans le désert, avant qu'il n'y conduise Israël. Ex. ii, 15.

De la guerre dans le ciel, telle que développée dans la Nouvelle Alliance, nous n'avons que peu de traces dans l'Ancien. Pourtant le Seigneur, quand Il frappa l'Égypte, voulut frapper ses dieux aussi. (Ex. xii, 12.) Et quand Israël devait passer la mer, ils sont exhortés à regarder vers Jéhovah, et ils n'auraient nul besoin de guerroyer ; car Dieu combattrait pour eux. En conséquence, leurs ennemis sont engloutis dans les

profondeurs, et ne se tiennent plus jamais devant eux, tout comme Satan et son armée sont rejetés du ciel pour ne plus jamais y retourner.

Le chant de triomphe des anges en haut sur l'Enfant-mâle secouru est un écho du chant de Moïse et de son peuple sur les bords de la Mer Rouge. Le sang du meilleur Agneau introduit ces ressuscités dans les lieux célestes ; ils sont les premiers-nés de Dieu présentés dans Son temple ; ils sont ceux qui se sont nourris de Son Agneau, mangeurs de pain sans levain. Ayant échappé d'Égypte, ils sont habitants de tentes en haut : (xii, 12,) ils sont arrivés à Succoth, sur leur chemin vers leur repos dans le pays. Quand les mangeurs de levain sur la terre sont abattus dans leurs maisons, et que les lamentations sont dans toutes les rues, les mangeurs de pain sans levain sont habitants de tentes au ciel, et pleins de joie.

Dans l'ancien Exode, le roi fut retranché, et toute son armée avec lui. Mais la nouvelle alliance découvre un ennemi plus terrible, et sa défaite en haut n'est pas sa destruction, ni la destruction de son armée. Elle excite son ire, et devant elle la Femme s'enfuit, tandis qu'il la poursuit. Ici nous avons une fois de plus le rassemblement de l'armée de Pharaon, et sa poursuite d'Israël. Ex. xiv, 4-9. L'armée du roi d'Égypte fut engloutie dans la mer ; comme l'armée que Satan envoie après les fugitifs du peuple de Dieu est engloutie par un tremblement de terre ; probablement celui-là même décrit dans le chapitre précédent.

Dans Apoc. xiii nous avons le magicien en chef luttant avec l'ange du Seigneur. Ex. vii, 11. L'ange prit sa position sur la mer et sur la terre ; Satan se tient sur ce qui se trouve entre les deux. L'ange était en colère, Satan l'est aussi. L'ange a limité le temps de Satan ; et par conséquent le Méchant s'agite. L'ange avait envoyé ses Deux Témoins d'en haut ; et, après qu'ils eurent été mis à mort, les avait ressuscités d'entre les morts. Ce magicien « fait de même par ses enchantements » ; et voici ! l'un de ses témoins est mis à mort, et pourtant sort de la mer, car sa blessure mortelle est guérie. La terre est effrayée par la résurrection des Deux Témoins de l'ange : elle admire et se réjouit de la résurrection de ceux-ci. Les Témoins de l'ange étaient deux oliviers et deux lampes : mais ces deux d'en bas sont des Bêtes Sauvages, uniquement et totalement. Le premier de ceux-ci, après sa montée, l'emporte sur les deux prophètes de l'ange ; et ainsi il semble que le miracle de Moïse soit inversé, et que la verge du magicien ait englouti celle du Seigneur. Mais l'issue prouve seulement combien les desseins de Jéhovah dépassent nos pensées : et combien la venue du Fils a fait progresser les plans de Dieu. Le nouvel Exode est un départ hors de la terre vers le ciel, au-delà du pouvoir de Satan ; et alors vient l'expulsion de Satan hors de la terre elle-même.

Ce chapitre de l'Apocalypse, d'un autre point de vue, est Pharaon et ses magiciens, non pas ignorants de Jéhovah, mais Le défiant et blasphémant ; tandis que le peuple de Dieu est livré entre Sa main.

Dans la seconde Bête Sauvage, et son image, nous voyons un reflet de la scène devant le Sinaï, quand Aaron tomba de son poste céleste sur la Montagne, et devint le fabricant et le prophète d'une idole. Ex. xxxii. Grandes furent les réjouissances et la fête alors, les cris et la danse. Mais l'autre témoin de Dieu tint ferme ; et l'épée mit fin au festival.

Dans la juxtaposition des deux Bêtes Sauvages d'Apoc. xiii, nous voyons la ligue de Balak et de Balaam renouvelée : mais elle est maintenant complète. Aucun scrupule de conscience ne fait hésiter le prophète pervers. Aucun ange ne l'avertit sur son chemin. Ces avertissements furent autrefois donnés, mais il passa outre. Son successeur est au-delà de la repentance. Auparavant, il y avait un grand manque de sympathie entre Balaam et son royal protecteur : maintenant, tous deux sont d'un même cœur pour faire le mal. Balaam parlait comme un agneau, et agissait comme un serpent. Mais les transgresseurs sont maintenant arrivés au comble ; et leurs séducteurs ont la conscience cautérisée, et conduisent les aveugles dans la fosse.

Dans les 144 000 du chapitre xiv, un certain nombre de lignes semblent se rejoindre. C'est ici la gerbe des prémices ; c'est la compagnie des premiers-nés particulièrement rachetés ; ce sont les Nazaréens de la nouvelle alliance. Ce sont les 72 invités de l'ancienne alliance multipliés 2000 fois. Ex. xxiv. Ceux-ci, avec leur chef, répondent à Marie et sa compagnie, avec des tambourins et des danses. Ils chantent au Seigneur un

cantique de joie nouveau et inconnu. Ils sont sortis d'Égypte : ils voient la destruction prête à surprendre Pharaon et ses adjoints. De l'Évangile prêché par l'ange à ceux qui sont établis sur la terre, n'avons-nous pas un type dans le message du Seigneur avant que la terrible tempête de grêle ne fût envoyée ? Ex. ix, 13-22. On vit alors ceux qui craignaient le Seigneur parmi les nations. N'avons-nous pas aussi un parallèle dans la scène de la maison de Rahab ? C'était alors l'heure du jugement de Dieu venue : il y eut quelqu'un qui crut en Jéhovah comme Dieu dans le ciel en haut, et sur la terre en bas. Jos. ii, 11.

La chute de Jéricho nous donne un gage de la destruction de Babylone ; la figure principale du tableau est Rahab la Prostituée. Rahab se repentit : mais Babylone continue dans sa fornication, et est retranchée.

L'adorateur de la Bête Sauvage ou de son image boira du vin de la colère, et sera tourmenté dans le feu et le soufre. De ceci, une esquisse, hardie et vigoureuse, est donnée dans le traitement que Moïse fit de l'image qu'Aaron avait fabriquée. « Il prit le veau qu'ils avaient fait, et le brûla au feu, et le broya en poudre, et le répandit sur l'eau, et fit boire les enfants d'Israël : » Ex. xxxii, 20.

Nous obtenons un autre aperçu de ce sujet redoutable dans la colère menacée contre ceux qui prirent des richesses prohibées et maudites de Jéricho. Israël brûla la ville ; et ensuite celui qui avait pris de la chose maudite fut lapidé et brûlé.

De la béatitude des morts en ce jour-là, n'avons-nous pas une ligne ou deux données, dans la montée des ossements de Joseph hors d'Égypte, au milieu de l'armée triomphante du Seigneur ? Ex. xiii, 19.

Vient ensuite la Moisson, l'accomplissement de la promesse des prémices. Celui qui est assis sur la nuée blanche n'est-il pas le Fils de l'Homme, l'ange de la meilleure alliance, le Moissonneur alors comme il fut le Semeur autrefois ? La Moisson de la nouvelle alliance est meilleure que celle de l'ancienne ; et bien plus nobles sont son grenier, son moissonneur, et son festin.

Les quinzième et seizième chapitres de l'Apocalypse nous révèlent la version du Nouveau Testament des scènes de miséricorde et de jugement à la Mer Rouge. Le grand Pharaon du treizième chapitre a poursuivi le reste qui ne s'était pas échappé dans le désert, comme la Femme l'avait fait. Il les a enfermés par derrière, et devant eux était la mer : la seule voie d'échappement passait par elle.

Le Grand Antichrist exige de tous l'adoration de lui-même, sous peine d'infliger la mort. Tandis que tous les habitants de la terre non-élus lui rendent hommage et reçoivent sa marque, il y en a qui, plus craintifs du vrai Dieu et de Ses menaces, soutenus par l'assurance du caractère infondé des prétentions du Faux Christ, refusent d'adorer, ou de se marquer de son nombre. Ils sont mis à mort : c'est là leur passage à travers la Mer Rouge : c'est là leur victoire. C'est pourquoi ils sont contemplés dans cette vision comme ayant passé par la mort dans la résurrection. Sur eux la Mer Rouge n'a aucun pouvoir, la Seconde Mort ne peut les toucher ; la leur est l'entrée dans le royaume millénaire. La mer ici est plus terriblement rouge qu'autrefois ; car son éclat est celui du feu. Ils se tiennent avec des harpes pour célébrer le Dieu qui ressuscite les morts. Ils sont placés là pour voir le terrible engloutissement de leurs ennemis dans les profondeurs du mécontentement Divin. Car ces chapitres exposent la colère de Dieu à son comble. Le sang de l'innocent et du saint réclame vengeance : le nombre et les classes des martyrs sont complets. La plaie de la Mer Rouge n'offre aucune ouverture pour la repentance ou l'évasion : ils sont empêtrés dans la mer ; Dieu distribue la destruction à Ses ennemis. Comme ils enfermèrent Son peuple, ne lui laissant aucune avenue de sortie ; ainsi, par conséquent, le Seigneur des Armées agit envers eux. Il regarde à travers la colonne de nuée, alors que le matin est maintenant apparu dans la résurrection ; et d'abord Il les trouble, et ensuite Il les détruit. Cette parole aux anges — « Allez, versez vos coupes de colère » — répond à l'ancienne direction donnée à Moïse — « Étends ta main sur la mer, afin que les eaux reviennent sur les Égyptiens, sur leurs chars, et sur leurs cavaliers. »

Les plaies qui suivent sont disposées selon le modèle des calamités égyptiennes : seulement elles sont plus terribles. Jéhovah fait boire aux persécuteurs, les adorateurs d'un autre dieu, la coupe de Sa fureur pendant

qu'ils sont vivants, avant qu'Il ne les livre au feu et au soufre pour toujours. Ces plaies sont d'une manière merveilleuse liées à l'ouverture du tabernacle, et à la dédicace du temple de Salomon. Sous cet éclairage, les coupes sont les libations du vin de l'indignation de Dieu, versées sur le sacrifice avant qu'il ne soit mis à mort.

Le Cantique de Moïse anticipe de grands effets sur les nations voisines suite à la catastrophe de la Mer Rouge ; le cantique de la nouvelle alliance anticipe des choses plus grandes encore de cette désolation plus redoutable. « Toutes les nations viendront et se prosterneront devant Toi : car Tes jugements ont été manifestés. » Ce n'est pas la miséricorde, mais le jugement qui ramène la terre à ses sens. Jusqu'à la fin du millénium, ce coup terrifiant pèsera sur la conscience et les craintes de l'humanité.

Le Nil, lorsqu'il devint un instrument de vengeance, fit monter des grenouilles jusque dans les chambres du roi.

Quand l'Euphrate est frappé à la fin, des grenouilles plus pernicieuses entrent dans les chambres des rois, et les rassemblent pour la bataille contre Dieu. Dans les derniers jours, les hommes sont bien plus endurcis que dans les premiers. Les Égyptiens, en voyant Dieu combattre contre eux, firent demi-tour pour s'enfuir hors de Son filet. Mais à la fin, les hommes blasphèment le Dieu qu'ils voient être leur ennemi ; et s'assemblent pour combattre contre Son Vice-roi.

Dans cette ouverture de l'Euphrate pour la colère, nous voyons une nouvelle représentation du passage à travers la Mer Rouge et le Jourdain. Les ennemis entrent dans les eaux pour leur destruction. De même que, lorsque Israël passe le Jourdain, les rois s'assemblent pour combattre avec Josué ; ainsi en est-il maintenant.

La série des Coupes se termine par une plaie de grêle. Or, cette affliction fut envoyée, à la fois sur l'Égypte, et sur les rois rassemblés pour la bataille contre Josué. C'est ce dernier récit qui est particulièrement placé devant nous dans les chapitres suivants.

En décrivant les effets de ce dernier et plus grand des tremblements de terre, Babylone est amenée une seconde fois à notre attention. Là-dessus, une longue digression ou épisode de deux chapitres nous instruit concernant cette cité mauvaise, et son double aspect.

Babylone, la Prostituée et la Séductrice, répond à Gabaon. Tandis que les cinq rois s'assemblent pour combattre avec Josué, Gabaon tremble. Ses hommes voient qu'une destruction instantanée est imminente ; ils se mettent donc à l'œuvre pour gagner une issue pour eux-mêmes, par ruse et subtilité. Leur stratagème réussit ; ils ont fait la paix avec Israël, et doivent donc être épargnés. Jos. ix. À elle Rome correspond : elle professe craindre Dieu, et être en paix avec Lui par Christ. Mais le Josué de la Nouvelle Alliance n'est pas trompé comme celui d'autrefois. Il connaît le caractère feint de sa soumission, et l'expose. Tandis qu'Il est en haut, comme l'était Moïse le médiateur autrefois, elle tombe dans l'idolâtrie comme celle d'Israël. Mais elle n'est pas avertie : Israël fut requis, après son péché, d'ôter ses ornements, de peur que Dieu ne monte en un moment et ne les consume. Et à cette injonction ils menèrent deuil, et nul ne mit ses ornements. Ex. xxxiii, 4-6. Mais cette femme audacieuse et sans foi, coupable d'idolâtries fréquentes, et y attirant les autres, se pare de toute la bravoure de ses vêtements et de ses bijoux, juste au moment où la vengeance a tiré son épée. C'est pourquoi le coup s'abat sur elle plus terriblement que sur Israël au Sinaï. Jéhovah envoie Ses ennemis pour exécuter Sa colère, et elle est entièrement brûlée par le feu par le Faux Christ et ses dix rois dévoués.

Babylone occupe aussi la place d'Acan dans le camp de Josué. Ce convoiteux d'autrefois fut séduit par un beau manteau de Babylone, deux cents sicles d'argent, et un lingot d'or, faisant partie du butin de la Jéricho maudite. Acan cacha son pillage ; elle affiche le sien ouvertement. Sa présence dans l'armée arrêta la conquête du pays, et apporta le massacre et l'effroi sur l'armée du Seigneur. Et ce ne fut que lorsque, par la découverte de la cause par Jéhovah, le mal fut ôté, que l'armée du Seigneur l'emporta. Mais le Josué de la Nouvelle Alliance a un discernement plus clair que celui d'autrefois, et Il voit et prédit l'Acan de son camp ;

et Il purge l'impudent amant du monde, avant que Ses armées ne descendent du ciel pour infliger la rétribution à son rival usurpateur.

Dans les cinq rois qui se liguent contre Josué, nous voyons un type du Faux Christ et de ses dix rois. Les rois des Amoréens étaient amèrement hostiles contre Gabaon, parce que c'était une ville grande et royale (Apoc. xvii, 18), et qu'elle avait fait la paix avec Josué. De même, à la fin, le Faux Christ et ses rois consument Rome la cité royale, à cause de sa profession de Christianisme. Gabaon, en péril par leur attaque, appelle à grands cris Josué à l'aide ; et est délivrée de la destruction. La Grande Prostituée n'envoie aucun cri vers son Chef professé, s'appuie réellement sur le Faux Christ, et est par lui mise à mort et brûlée.

Le premier sort de Babylone est le massacre et l'incendie par les mains de l'homme. Et cela correspond au massacre et à l'incendie par Josué de Jéricho, d'Acan avec tous ses dépouilles, et d'Aï.

Le dix-huitième chapitre de l'Apocalypse montre Babylone comme entièrement désolée, après la destruction apportée sur Rome par l'assaut des rois. Mais la Babylone mystique fait place à la Babylone littérale ; et elle aussi doit être balayée de la scène, car la justice visite la terre entière pour la nettoyer par son épée. Aï [« Ruines »] est le lieu suivant assailli par Josué, après que Jéricho est brûlée.

Dans l'appel à Israël de sortir de Babylone littérale, de peur qu'ils ne soient consumés dans la visitation de Dieu, nous voyons un renouvellement des directions de Josué aux espions d'entrer dans Jéricho avant qu'elle ne tombât, et d'en faire sortir la femme de foi, et ceux qui lui appartenaient. Nous avons aussi un aperçu des paroles de Moïse à Israël, après que les faux prêtres se furent élevés contre les vrais. « Éloignez-vous, je vous prie, des tentes de ces hommes méchants, et ne touchez à rien de ce qui est à eux, de peur que vous ne périssiez dans tous leurs péchés. » Les obéissants quittèrent alors la tente de Coré, et la terre s'ouvrit et engloutit le tout. Tout Israël s'enfuit à leur cri tandis qu'ils descendaient, de peur qu'un semblable jugement ne surprenne les spectateurs. De même, quand Babylone est engloutie dans le dernier grand tremblement de terre, les rois et les marchands qui sont d'un même esprit qu'elle, se tiennent loin, effrayés par l'atrocité de son sort soudain. Babylone, lourde du poids de ses siècles de péchés, s'enfonce dans la terre, tandis que le ciel se réjouit du jugement. La fumée d'Aï capturée ne monta que pour un temps : la fumée de Babylone, pour toujours.

Dans le festin d'Apoc. xix, et la réjouissance en haut, nous trouvons une reproduction des scènes d'allégresse au pied de la Montagne de Dieu, quand Jethro, avec la femme et les fils de Moïse, rencontra le chef victorieux de l'armée du Seigneur. Ex. xviii.

L'adoration de l'ange par Jean trouve son atténuation et sa contrepartie dans l'adoration que Josué rendit à l'ange de l'armée de Dieu, juste avant qu'il ne marchât vers Jéricho. Jos. v, 13-15. Mais là, l'ange était l'Ange Incréé de l'alliance : l'autre n'était que le compagnon de service de Jean.

Dans la descente du Sauveur comme le chef guerrier venant du ciel avec Ses armées, nous voyons une nouvelle version de la marche de Josué depuis Guilgal contre les rois confédérés assemblés à Gabaon ; et de sa seconde bataille aux eaux de Mérom. Jos. x, xi.

Dans la bataille du grand jour du Seigneur des Armées, les deux grands instigateurs de cette entreprise impie sont mis à part pour un sort spécial : tout comme dans l'extermination des Madianites, nous lisons le sort infligé au Faux Prophète, Balaam. Et dans la vengeance du Seigneur sur Aï, nous lisons la portion séparée de déshonneur et de malheur mesurée au roi d'Aï.

Après la grande bataille d'Harmaguédon, Satan est jeté dans l'abîme pour mille ans. Ceci est reflété dans l'histoire de la grande bataille de Josué à Gabaon. Là, les cinq rois ligués se cachèrent dans une caverne à Maquéda. Josué donna l'ordre que de grandes pierres fussent roulées à l'entrée de la caverne, et que des sentinelles y fussent placées pour empêcher la fuite des fugitifs. Le flot de la victoire roule toujours, jusqu'à ce qu'enfin le peuple retourne en paix au camp de Josué à Maquéda. « Nul ne remua sa langue contre aucun

des enfants d'Israël. » Alors le capitaine victorieux leur ordonne d'ouvrir l'entrée de la caverne, fait sortir les rois captifs, met leurs cous sous les pieds de ses hommes de guerre, les pend, et les enterre dans la caverne. Ainsi, après que les mille ans sont passés, Satan sort de son lieu de captivité, seulement pour recevoir avec ses complices son jugement final et son sort. Après ce jour décisif, dans lequel sept autres rois et leurs villes sont entièrement détruits, aucun adversaire ne s'élève au temps de Josué.

La gloire millénaire accordée aux favoris de Christ est typifiée pour nous dans le partage du pays entre les tribus ; « et le pays se reposa de la guerre : » Jos. xi, 23 ; xii. Nous la voyons encore plus évidemment dans la gloire donnée au fidèle Caleb, que le Seigneur avait gardé en vie et fort comme jamais, à qui Josué assigne la ville d'Hébron, et sur qui il accorde sa bénédiction. xiv. Nous pouvons voir un autre aspect du même jour dans l'établissement de nombreux chefs subordonnés à Moïse, au désir de Jethro, pendant qu'ils campent devant le Sinaï. Ils devaient être des hommes dignes de leurs postes de confiance. Jésus n'a besoin d'aucune instruction de la part des anges, mais suscite immédiatement un corps de chefs subordonnés à Lui-même. Ex. xviii.

Nous avons d'autres traits du même jour béni dans le sabbat de repos commandé, au septième mois, la septième année, et le jubilé.

L'invasion finale du pays et de la cité d'Israël par Gog et Magog est typifiée dans le troisième et dernier signe de la mission qui fut accordée par Jéhovah à Moïse. Il devait prendre de l'eau du fleuve, et la répandre sur la terre, et l'eau deviendrait du sang sur la terre. Ex. iv, 9. Les eaux ici sont symboliques des nations, et le fait qu'elles soient répandues sur la terre sèche typifie leur invasion du territoire saint ; et le changement des eaux en sang représente le retranchement total des hommes. C'était le dernier des signes donnés à Moïse, ceci est le dernier des signes du règne de Jésus : immédiatement après vient l'embrasement de la terre. Le dernier prodige de Moïse serait satisfaisant pour Israël : ce dernier jugement fixera pour toujours les esprits des nations de la nouvelle terre. Aucun envahisseur ne montera plus jamais après cela contre la cité céleste de Dieu. Les deux premiers signes donnés à Moïse consistaient en des chutes et des rétablissements ; le bâton devint un serpent, mais fut changé en bâton à nouveau. La main lépreuse redevint saine. Mais pour le sang répandu sur la terre, il n'y a pas de restauration en eau à nouveau. Aucun reste n'est laissé de la dernière confédération coupable.

De la disparition finale du ciel et de la terre après le dernier éclat de péché, le Seigneur a donné une indication dans Ses rapports avec la maison lépreuse. Mais cela est pleinement exposé dans le commentaire donné au chapitre xx.

Après le jugement final, et la disparition de la vieille terre, la nouvelle cité de Dieu descend sur la nouvelle terre. C'est le meilleur tabernacle de la Nouvelle Alliance, apportant, par ses prêtres, de bien plus grandes bénédictions à la nouvelle terre, que l'ancien tabernacle et Aaron n'en ont procuré à Israël. Les termes de la nouvelle alliance, fondés sur l'unique sacrifice et la sacrificature de Jésus, sont alors énoncés.

Dans la nouvelle terre de Dieu se trouvent de meilleures fontaines que celles d'Elim, des eaux plus bénies que celles de Rephidim ou de Meriba. Du feu terrible de Dieu dans sa vengeance sur le péché final, des gages furent donnés dans les commandements de brûler les villes idolâtres, et les personnes coupables d'inceste ou d'autres crimes affreux. Ex. xxxii, 20 ; Lév. xx, 14 ; xxi, 9 ; Deut. vii, 5 ; xii, 3 ; xiii, 16.

Des types de la gloire finale de la Nouvelle Jérusalem furent accordés dans le tabernacle du Seigneur. La gloire de le Seigneur brilla d'abord sur la Montagne, puis dans le tabernacle. Enfin la cité est placée sur la Montagne de Dieu, et Sa gloire l'éclaire pour toujours. Son luminaire fut préfiguré par le chandelier du sanctuaire ; ses murs et ses portes par le parvis et son unique entrée. Mais ces choses seront plus complètement exposées lorsqu'elles arriveront au cours régulier de l'exposition.

# L'APOCALYPSE EXPOSÉE

# Chapitre 17

## LA GRANDE PROSTITUÉE

LES CHAPITRES xvii et xviii, avec une partie du xix, forment un tout. Les divisions principales sont probablement les suivantes :

CHAPITRE 17

1. La Prostituée et la Bête Sauvage, vers. 1-6.

2. Explication des Deux, vers. 7-18.

CHAPITRE 18

3. Le cri du Premier Ange, vers. 1-3.

4. Voix du Ciel, vers. 4-20.

5. Le Second Ange, vers. 21-24.

CHAPITRE 19

6. Joie sur la chute de Babylone, vers. 1-8.

7. La fausse adoration de Jean interdite, vers. 9-10.*

***[NBP]****Elle se tient connectée aux grandes divisions précédentes, de la manière suivante :*

*CHAPITRES 12-14*
*12 Jérusalem, et Satan contre elle*
*13. La Bête Sauvage en relation avec la terre.*
*14 La vengeance de Dieu sur la terre. Babylone tombée.*

*CHAPITRES 15,16*

*15. Échapper à la Bête Sauvage.*
*16. La fureur finale de Dieu sur la terre. Babylone détruite.*

*CHAPITRES 17,18*

*Ce qu'est Babylone : ou son double aspect.*

L’explication donnée par l’ange concernant la Prostituée et la Bête Sauvage consiste en sept points ; quatre d’entre eux concernent la Bête Sauvage et ses adjoints ; et les trois restants se rapportent à la Prostituée.

I. La Bête Sauvage.

1. La Bête Sauvage, vers. 8.
2. Les Sept Têtes, vers. 9, 10.
3. La Bête Sauvage, vers. 11.
4. Les Dix Cornes, vers. 12-14.

II. La Femme.

5. Les Eaux, vers. 15.
6. Les Cornes, la B.S. et la Prostituée, v. 16, 17.
7. La Femme, vers. 18.

Comparons maintenant la Femme du chapitre xii avec celle qui est devant nous.

1. Toutes deux sont mères ; l’une est mère de l’Enfant-mâle enlevé vers Dieu, et de la bonne semence encore sur la terre. L’autre est « Mère des prostituées et des abominations de la terre ». Elle possède les récompenses de la prostitution ; tandis que l’autre ressent les douleurs de l’enfantement. Le siège de l’une est dans un désert de la terre, et là elle est ivre. La place de l’autre est le ciel, et là elle est en travail. La Femme au ciel est guettée par le Dragon à sept têtes et dix cornes. La Femme de la terre est soutenue par la Bête Sauvage à sept têtes et dix cornes. Le vêtement de l’une est céleste ; celui de l’autre est terrestre. La Femme au ciel est assaillie par la guerre de la part du Dragon, mais elle est préservée. La Femme de la terre est combattue par la Bête Sauvage et ses rois, et détruite.
2. Toutes deux sont en contact avec des rois. L’une est foulée aux pieds par eux, l’autre commet la fornication avec eux.
3. Toutes deux sont liées au Grand Antichrist. Dans un cas, il détruit les Deux Témoins : dans l’autre cas, il détruit la ville elle-même.
4. Toutes deux appartiennent à la dernière grande crise. Jérusalem est le signe que celle-ci est proche. Elle nous est présentée comme étant à la fois au ciel et sur la terre, car elle amène la crise pour les deux. Mais Babylone, dans sa dernière forme, est la preuve que la crise est pleinement venue : lorsqu’elle est renversée, le roi et le royaume apparaissent.

Une troisième Femme nous est aussi découverte dans ce livre — l’Épouse de Christ, la Nouvelle Jérusalem. Ceci complète le circuit.

1. Nous avons la Femme au ciel avec son ennemi le Dragon. Cela nous donne Jérusalem l’ancienne, le centre terrestre de puissance et de promesse de Dieu. Elle est vue pendant le jour de malheur. chapitre xii.
2. Nous avons ensuite la Bête Sauvage, et la Prostituée ; l’Épouse prétendue. chapitres xvii, xviii. C’est le centre de l’homme.

3. Nous avons ensuite la vraie Épouse, et son époux, l'Agneau, le centre permanent pour la nouvelle terre. chapitres xxi, xxii.

Mais notre objet actuel est la Prostituée. Son caractère et son double sort nous sont racontés dans deux chapitres successifs, parce qu'elle est frappée par deux coups consécutifs : l'un de la main des hommes, et l'autre, le coup final, de la main de Dieu.

Dans le chapitre xvii, elle nous est montrée dans sa position médiévale, si nous pouvons l'appeler ainsi ; la place, c'est-à-dire, qu'elle occupe pendant le temps du « mystère : » (Éph. iii, 1-9). Le coup qui s'abat sur elle de la part de l'Antichrist, quand son temps de manifestation est venu, est le sujet spécial du premier des deux chapitres.

Le second des deux chapitres (chap. xviii) la décrit telle qu'elle apparaît sous le règne de la Bête Sauvage ; et donne sa position lorsqu'elle est frappée par la destruction venant du ciel.

### Ch 17.1-2

*« Et l'un des sept anges qui avaient les sept coupes vint, et il parla avec moi, disant : "Viens ici, je te montrerai le jugement de la Grande Prostituée qui est assise sur beaucoup d'eaux : avec laquelle les rois de la terre ont forniqué, et les habitants de la terre ont été enivrés du vin de sa fornication." »*

Ce sera peut-être la manière la plus simple de conduire le lecteur aux traits principaux de cette scène de la prophétie, que d'esquisser les positions maîtresses de Babylone.

1. Babylone est littérale. La Babylone de l'Euphrate nous est bien connue par les mentions qui en sont faites dans l'Ancien Testament. Elle fut la première grande ville de l'homme. Là fleurit le premier grand monarque rebelle, Nimrod. Là les hommes furent centrés dans l'incrédulité, et de là furent-ils dispersés. Mais après le cours des âges, et la colère de Dieu contre le royaume de Juda, Babylone devint la grande métropole du premier royaume des Gentils, et Nebucadnetsar en était le chef. Elle fut la puissante opposante d'Israël, l'instrument de la vengeance de Dieu en détruisant la ville et le temple de Dieu, et en emmenant Son peuple en captivité. Après cela, Babylone elle-même fut graduellement rendue déserte, et l'est restée pendant des siècles. Babylone a-t-elle cessé alors d'exister ? Sinon, qu'est-elle devenue pendant ce temps ? Car ici, elle est supposée non seulement être en existence, mais être connue comme la cité souveraine, ayant la suprématie sur les rois de la terre.
2. La réponse est que la ROME PAÏENNE a succédé à la place de l'ancienne Babylone, comme capitale du quatrième empire des Gentils, après que la souveraineté fut retirée de Babylone. Elle prit la place de Babylone dans son idolâtrie, et dans la fière élévation de ses empereurs à l'égalité avec la Divinité. Elle occupe aussi la même place en ce qui concerne Israël. Elle fut l'instrument dans la main juste de Dieu pour emmener le Juif en captivité, pour désoler le sanctuaire et la ville du Très-Haut. Que Rome soit désignée est confessé par la plupart. Sa situation sur sept collines en est une preuve positive. De plus, le moment précis où Jean la considère est clair, d'après la série des empereurs qui est donnée. « L'un est ». C'est son point de contact avec le jour de Jean.
3. Mais le Christianisme était désormais répandu, et avait été présenté à Rome depuis des années, quand Jean écrivit. Il est très remarquable que Jésus, lorsqu'Il s'adresse à Ses sept églises, les place toutes en Asie, et ne reconnaît alors spécifiquement aucune église Sienne à Rome ; bien que Paul, par

l'Esprit, l'eût fait quarante ans auparavant. Ceci semble suggérer que le chandelier en avait déjà été retiré. L'entrée de l'Évangile, et la destruction de Jérusalem et de son temple, amenèrent la position des choses ici supposée. Le Christianisme, après une longue persécution, fut nominalement reçu par Rome. Il devint la religion de l'empire. Rome était nationalement chrétienne. Au lieu d'être une église, ou une assemblée des appelés hors du monde mauvais environnant, elle fut en profession entièrement à Christ, Sa ville et Son église principales. Coïncidemment avec cela, le gouvernement temporel fut transféré de Rome à Constantinople ; et par de fréquentes incursions des barbares, Rome fut amenée au plus bas degré de dépression. Les empereurs grecs conservèrent la domination sur elle, avec plus ou moins de pouvoir, jusqu'à l'an 726 de notre ère.

L'occasion de la rupture avec Constantinople est des plus significatives, si on la considère à la lumière de ce chapitre. L'empereur grec Léon l'Isaurien, rassemblant un concile à Constantinople, proclama le culte des images illégal et hérétique. Mais son décret contre cela fut résisté très farouchement par la Rome superstitieuse et ses pontifes. Pour la défense des images, Rome se révolta contre l'empereur, et plaça l'Évêque de Rome à sa tête. Dès lors, le progrès de Rome dans les ténèbres et la corruption fut constant : pourtant son influence, au lieu de diminuer, augmenta. Sa domination pendant le sombre moyen âge fut presque incontestée. La Rome païenne régnait par l'épée : la ROME PAPALE régnait par la fausse doctrine. C'est le temps que l'ange suppose être passé, lorsqu'il dévoile à Jean la scène de son jugement. Elle avait été longtemps assise sur beaucoup d'eaux, la prostituée amante de nombreux rois, et la séductrice de nombreuses nations. Au jour de Jean, Rome était simplement une ville païenne, gouvernant le monde. Mais l'entrée du Christianisme, et sa profession de celui-ci alors qu'elle est immergée dans la mondanité et plongée dans l'idolâtrie, la rend prostituée. C'est en ce caractère qu'elle remplit le temps du « Mystère ». Son attitude païenne, telle que présentée dans ce chapitre, s'interrompt au sixième empereur. Il régnait. Un autre de même esprit devait encore venir. Il n'est pas encore apparu. Dès qu'il le fera, la phase suivante de la prophétie se produira.

4. À la clôture de la période de la patience de Dieu, elle occupe la place décrite par Jean. Elle est couverte de gloire mondaine et entourée de nations admiratrices. Elle est ivre du sang des saints de Dieu. Elle est alors en ligue avec le dernier grand précurseur de l'Antichrist, ou la septième tête de la Bête Sauvage. Son effusion de sang aux jours des empereurs païens n'est pas remarquée. C'est en tant que prostituée, parée de tous ses atours et follement applaudie, qu'elle boit et qu'elle est enivrée du sang. Ceci est encore futur. Rome n'est pas sur ses gardes maintenant, et elle ne boit pas ouvertement le sang. À cette période surgissent dix rois infidèles, qui haïssent l'aspect révoltant de la religion affiché par elle, et sont en inimitié même avec les portions de la vérité chrétienne qu'elle conserve. Le royaume revient à un empereur de la vieille trempe païenne. Lui et ses dix rois sont en pleine harmonie morale, et conviennent de détruire la ville. C'est chose faite : et avec ceci se termine le chapitre xvii.

5. Les quelques reliques dispersées de la vieille Rome s'enfuient vers la Babylone littérale sur l'Euphrate. Et celle-ci, en tant que grande ville commerciale du monde, en contact, non avec le nouveau peuple de Christ de l'Évangile (comme dans le chapitre précédent), mais avec le peuple ancien et littéral de Dieu, Israël, est détruite par Dieu.

Ainsi notre sentier passe par la Rome païenne et la Rome papale, jusqu'à l'ère de l'Antichrist et la destruction de Rome ; après quoi, la Babylone littérale apparaît à nouveau sur la scène, et est finalement consumée.

Nous revenons aux détails. L'agent qui apparaît sur cette scène est l'un des anges à qui appartient l'exécution de la dernière colère de Dieu. Les serviteurs de Dieu ne sont pas, comme les exécuteurs des princes humains, dépourvus d'intelligence. Ils voient le dessein et la justice de Ses jugements. Il y a un lien étroit entre ce chapitre et les sept Coupes : c'est sous la dernière d'entre elles que la Grande Babylone est retranchée.

Les deux chapitres devant nous sont donc rétrogressifs. Ils nous exposent la position occupée par Babylone lors de chacune de ses deux catastrophes. Car, comme nous l'avons vu, Babylone tombe deux fois. La première fois, xiv, 8 ; la seconde fois, xvi, 17. Le chapitre xvii étend donc notre vue du premier renversement : le xviii e, notre vue du second. L'ange ordonne à Jean de « Venir ici », et il lui montrera alors la Grande Prostituée. Ce mot indique qu'il quitte une scène pour une autre. Il semblerait qu'avant cela il ait été au ciel, contemplant de là l'effusion de la libation de colère sur le sacrifice déjà dévoué. Maintenant, à nouveau, il est emmené sur la terre.

Le jugement de la Grande Prostituée doit lui être montré : c'est le grand objet de la vision. Son histoire n'intervient que pour fournir une raison au coup de la justice divine. Le temps du « Mystère » est supposé être terminé. Le Mystère épargne la méchanceté, par miséricorde : mais la justice rappelle les péchés à la mémoire, et révèle Dieu dans Sa vengeance sur la transgression.

Babylone prend deux aspects différents. L'un en tant que Prostituée, sous lequel elle est d'abord présentée. « Elle est tombée, Babylone la Grande, qui a fait boire à toutes les nations du vin de la colère de sa fornication » : xiv, 8. C'est sa phase tout au long du chapitre xvii. Elle est presque entièrement mystique : nous avons la « Bête Sauvage », les « cornes » et les « têtes », la « femme » et la « coupe », et les « eaux ». Elle est la prostituée, en tant que professant être la grande église et le témoin de Christ. Au lieu de garder son caractère de vierge chaste, se tenant à l'écart des plaisirs, des honneurs et des gains du monde, elle s'y est totalement plongée, et afin de les obtenir, elle a sacrifié son allégeance et sa loyauté envers Christ.

Elle est la « Grande Prostituée ». Sa grandeur provient de cette infidélité envers Christ. La grandeur signifie une magnitude politique, ou des dimensions aux yeux du monde. Si elle était restée fidèle aux lois de Christ, elle serait toujours restée petite, insignifiante, méprisée, une pauvre troupe de croyants témoignant pour la venue et la souveraineté de Christ contre un monde incrédule et rebelle. Mais elle s'est immédiatement lancée dans la course aux bonnes choses du monde, et en en obtenant une large part, est devenue grande. Elle est l'exemple le plus éminent de l'accomplissement de la parabole du grain de sénevé ; dans laquelle Jésus a prédit que de Sa doctrine, si contraire à toute grandeur mondaine, surgirait un système directement opposé en esprit et en pratique. Et comme cette grandeur ne peut être obtenue que par l'abandon des principes de Christ, elle ne peut être maintenue que par l'épée de la justice, alors que l'église devrait être témoin de la miséricorde, l'exhibant dans ses rapports avec le monde.

Elle est ensuite représentée comme « assise sur beaucoup d'eaux ». Jean ne mentionne pas qu'il a vu ces eaux : mais l'ange nous dit qu'elles furent vues par lui. vers. 15. « Les eaux que tu as vues, où la Prostituée est assise, sont des peuples, et des foules, et des nations, et des langues ». La Babylone littérale était bâtie sur l'Euphrate, un « grand fleuve ». Le fleuve de Rome, le Tibre, n'était pas grand. Mais sa ressemblance avec l'ancienne Babylone, comme assise sur de grandes eaux, était mystique : elle était assise sur beaucoup d'eaux, considérée comme la souveraine de nombreuses nations.

« Les rois de la terre », dont on parle toujours indéfiniment, ne formant aucun nombre constant, doivent être soigneusement distingués des dix rois de l'Antichrist. Les rois de la terre existaient même au jour de Jean, et ils étaient alors gouvernés par la femme avec la force des armes. xvii, 18.

Mais entre ce jour de Jean et son sort, qui est ici montré, il devait subsister une période intermédiaire, passée par elle dans les péchés spécialement décrits dans ce verset.

1. Elle fornique avec les rois de la terre. Le livre de l'Apocalypse traite particulièrement des rois du ciel, et de leur Souverain, le Roi des rois. i, 5, 6 ; v, 10.

Maintenant, le corps de ceux qui doivent être rois plus tard, doit, pendant cette dispensation du mal, se garder comme une vierge chaste pour Christ. 2 Cor. xi, 2 ; Rom. vii, 4. Comme ensevelis par le baptême quant à la chair et à la loi, et fiancés de cœur à Jésus le ressuscité, ils doivent attendre le Fils de Dieu venant du ciel.

La position, d'autre part, occupée par « les rois de la terre » tout au long de la présente dispensation du mystère, est une position de réelle séparation d'avec Christ. Jésus suppose que Ses fidèles seraient appelés devant les rois seulement lorsqu'ils seraient mis en jugement comme perturbateurs et criminels. « Vous serez amenés devant des gouverneurs et des rois à cause de moi, pour leur servir de témoignage (Grec) et aux Gentils » : Matt. x, 18 ; Marc xiii, 9. Les apôtres menacés citent comme caractéristique de la présente dispensation, aussi bien que de leur position à ce moment-là, le passage — « Les rois de la terre se sont levés, et les chefs se sont rassemblés, contre le Seigneur, et contre Son Christ » : Actes iv, 26.

Les chrétiens doivent (1.) obéir aux rois dans les choses civiles. Rom. xiii ; 1 Pi. ii, 13-17. Ou (2.) souffrir, si ce qui est mal leur est imposé.

Le second Psaume supplie les rois d'offrir une pleine dévotion à Jéhovah et à Son Christ ; mais on ne lui accorde qu'un égard apparent, qui finit par une opposition ouverte. Lorsqu'ils sont appelés pour la première fois par Dieu au sixième Sceau, ils se cachent avec une mauvaise conscience, comme Adam et sa femme ; (vi, 15,) et finalement on les trouve avec des armes à la main rassemblés contre Jésus.

La prière pour les rois est commandée ; non pas pour qu'ils soient convertis et obéissants à la foi ; mais pour que le peuple de Dieu sous leur autorité puisse jouir de la tranquillité. 1 Tim. ii, 2. Mais si les rois ne veulent pas s'unir à Christ, en dépouillant leur royauté comme étant incompatible avec le Sermon sur la Montagne, la fausse église s'avilira devant eux. Rome a pris des étrangers au lieu de son époux. Elle a cherché à plaire aux rois terrestres, et leur a donné ses affections et son obéissance. Elle a prostitué les rites et les promesses de Christ aux mondains : elle a abandonné les principes de Christ pour l'argent et l'honneur, tout comme la servante vend sa vertu.

Les rois peuvent comprendre une religion d'État, avec sa pompe et ses formes ; et peuvent patronner Rome comme le centre du Christianisme, grande en antiquité, en renommée, et en prétentions mondaines. Les rois ont virtuellement dit : « Accréditez-nous, nous et notre peuple, comme chrétiens, et nous vous accréditerons comme l'église de Christ ».

L'église est considérée comme coextensive à la nation : et le chef de l'une est le seigneur de l'autre. La tant admirée « UNION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT » est donc décrite ici. L'union de l'Église et de l'État est l'union de l'église et du monde ; et le pouvoir concédé aux gouverneurs du monde dans la régulation des affaires du peuple de Christ, est la fornication ici supposée. Aucune église de Christ ne peut abattre ses haies, en admettant les impies à sa communion et à ses rites ; et en permettant aux rois d'être comptés, en vertu de leur office, comme ses chefs, en retour d'un patronage royal, de richesses et d'honneurs ; sans commettre le péché ici supposé.*

***[NBP]****C'est une circonstance des plus significatives, que dans un livre traitant ouvertement de l'Union de l'Église et de l'État, et considérant particulièrement le témoignage de l'Apocalypse sur le sujet, ce chapitre-ci et le suivant ne sont pas remarqués !*

Rome fut la première coupable de cette faute ; et, de sa pratique et de son exemple, cette offense s'est répandue dans d'autres nations. Rome a introduit son christianisme corrompu dans les nations, par le pouvoir des princes : c'est ainsi que le romanisme est entré en Angleterre, sous le moine Augustin. Une religion nominale et nationale en est le résultat. Cet état de choses se termine avec l'expulsion de Satan du ciel vers la terre. Alors ses plans changent ; et deviennent ouverts et précipités, à cause de la brièveté du temps. Coïncidemment, les dix rois du Faux Christ surgissent, et détruisent la Babylone de l'occident.

Sa place est alors transférée à l'orient. Un reste s'échappe de la Babylone mystique vers la Babylone littérale. Alors la Babylone littérale est renversée par le terrible tremblement de terre final. Elle a, en ce jour-là, dépouillé toute marque d'appartenance à Christ, et tombe en tant que grande ville du monde, pleurée par tous les mondains. Ceci est une brève esquisse de ce qui sera plus pleinement développé.

Quelle ville dite chrétienne a eu tant à faire avec les rois que Rome ? Cette vérité est clairement énoncée et pleinement affirmée par un historien bien connu et digne de confiance. « C'était, comme nous l'avons vu, seulement par le consentement et avec l'assistance des principaux souverains catholiques, que tant de choses [au Concile de Trente] furent accomplies : et dans l'union du catholicisme avec la royauté réside l'une des conditions principales de son développement ultérieur » : Ranke's Popes, i, 358. « Les Papes virent clairement qu'ils ne pouvaient réussir à soutenir leur puissance déclinante, ou à la rétablir lorsqu'elle était tombée, que par l'aide des souverains temporels ; ils ne caressaient aucune illusion à cet égard, mais firent de leur politique le fait de former une union étroite avec les princes de l'Europe » : ii, 43. Une citation de quelques instructions de Grégoire XIII est ensuite donnée, qui le confirme pleinement.

Elle est appelée seulement une prostituée, non une adultère ; parce que, bien que professant être fiancée à Christ, Christ ne l'a jamais reçue.

Au moment où Jean contemple le sort de la Prostituée, cette période de fornication avec les rois est passée. Durant le moyen âge, et juste avant la fin, Rome, qui a perdu sa grandeur militaire, gouverne par une influence illicite, telle que la prostituée l'exerce sur ses amants. Il est probable que cette influence atteindra son apogée juste avant que le coup destructeur ne la surprenne.

Mais son péché a un autre aspect.

« Les habitants de la terre ont été enivrés du vin de sa fornication. »

Pour les rois elle est la prostituée : pour ses sujets, elle est la distributrice de vin. Pour ceux qui font de la terre leur lieu de repos, elle est un centre d'influence : elle ne les gouverne pas par une puissance guerrière, mais par la force de la doctrine. À mesure que l'amour du monde augmente, la puissance de Rome augmentera sur ceux qui ont l'esprit mondain.

Sa doctrine est forte comme le vin ; et l'homme est aussi disposé à y prendre part qu'il l'est à boire du vin. L'humanité doit avoir une religion d'un genre ou d'un autre : et la religion de Rome est adaptée à son goût déchu. L'influence de Rome sur les rois est une sorte d'influence personnelle, telle que celle d'une prostituée : son pouvoir sur les nations est plus distant, comme celui du vin.

Une fois que la doctrine de Rome est reçue, elle exerce une influence puissante, que ce soit sur l'individu ou sur la communauté. Elle enivre : elle produit des vues, des sentiments et une conduite faussés.

Sa doctrine est « le vin de la fornication ». Le Christianisme est trop saint, strict, plein d'abnégation, humiliant, pour les hommes par nature. Rome découvre aux nations un moyen de jouir du monde au plein, tout en ayant la croyance flatteuse qu'ils sont les serviteurs de Christ. Son vin est celui de la fornication : car sa doctrine provient de sa mondanité ; et la grandeur terrestre, la splendeur, la religion physique et la doctrine de l'efficacité sacramentelle en sont les résultats. Les hommes doivent être justifiés par leurs œuvres, et des prêtres humains se tiennent entre Dieu et le pécheur.

Elle occupe prématurément, et donc sur de faux principes, la place qui sera plus tard donnée à la Jérusalem terrestre pendant le millénium, et à la Jérusalem céleste après cette période bénie. Et comme elle prend illicitement cette position, elle est ainsi un contraste avec la sainte Jérusalem.

Celle-là éclaire, et guérit les nations. xxi, 24 ; xxii, 2. Celle-ci obscurcit leurs yeux, et les infecte de lèpre.

Il y a une différence remarquable entre la lecture de ce verset et celle précédente de xiv, 8. Là, nous avons l'affirmation qu' « elle a fait boire à toutes les nations du vin de la colère de sa fornication ». Ici, c'est simplement « le vin de sa fornication ». La raison de l'omission du mot en italique est probablement parce que celui-là indique sa conduite pendant le temps de la patience de Dieu ; l'autre se réfère au jour de la vengeance, quand son vin de fornication attire la colère divine.

Il me semble que ce trait de l'histoire de Rome n'est pas encore accompli. Qu'il prédit une période d'enthousiasme bruyant, tumultueux, universel à travers les nations de l'Europe, en faveur des doctrines de Rome. Elles boiront copieusement de sa coupe de mensonge, et crieront ses louanges. Aucun état de choses tel que celui supposé dans ces paroles ne s'est, je suppose, encore produit. Les nations nominalement chrétiennes détourneront leurs oreilles de la vérité, et se tourneront vers les fables. Les légendes romaines ne sont alors que le préparatif pour le rejet final de Christ, qui est ici exposé dans l'ascension de l'Antichrist. Déjà les symptômes de ceci sont visibles. La religion demande les embellissements de l'art. Les vérités spirituelles de Christ tombent de plus en plus froidement sur de nombreuses oreilles. Mais les principes et les pratiques de Rome feront danser devant les yeux des hommes de fausses visions de joie, de paix et d'unité. L'homme ivre est lent à raisonner, et l'histoire du passé ne dessillera pas les yeux des hommes sur les vrais principes de Rome et leurs effets lugubres. Une réaction forte et terrible suit.

Nous pouvons maintenant remarquer les ressemblances et les contrastes entre les églises faussement ainsi appelées, et la vraie.

Les églises apparaissent d'abord comme un « mystère », sous la figure de supports de lampes. Elles sont ensuite littéralement adressées comme des corps de croyants, après l'explication de la signification du mystère. Babylone apparaît d'abord comme un mystère, puis comme une ville littérale adressée comme le sujet de la colère de Dieu. Pour « le mystère de la Femme » et de la Bête Sauvage, nous avons « le mystère des sept supports de lampes » et le Seigneur Jésus : l'Agneau étant le contraste voulu avec la Bête Sauvage. Les sept collines de Rome semblent répondre aux sept églises d'Asie, et les dix rois de Babylone aux sept conducteurs ou anges des églises. Seulement, les dix cornes sont sur la tête de la Bête Sauvage ; les sept anges sont des étoiles dans la main de Christ. Jésus explique le mystère dans un cas ; un ange de colère le secret de l'autre. Les vraies églises sont liées au « Témoin Fidèle, le premier-né d'entre les morts, le prince des rois de la terre ». La fausse église est liée aux Faux Témoins, à celui qui est faussement né d'entre les morts, dont tous s'étonnent sauf les élus, le seigneur de la terre, et particulièrement des dix rois.

Les sept églises sont en communion avec celui qui prend les noms de Dieu, et reçoit l'adoration à juste titre : la fausse église, avec celui qui prend les titres de Dieu blasphématoirement. Le Fils de l'Homme marche au milieu des supports de lampes d'or. La Bête Sauvage porte la Prostituée. Jean tombe comme mort devant Jésus dans l'esprit d'adoration. La terre s'étonnera et adorera la Bête Sauvage.

1. Éphèse ne pouvait supporter les méchants, et rejeta les faux prétendants à l'apostolat. Babylone endure la communion avec le grand ennemi de Christ, et ne refuse pas le prétendant blasphémateur. Maintenant, comme l'issue pour le vainqueur est qu'il mangera de l'arbre de vie qui est au milieu du paradis de Dieu ; ainsi pour elle il est adjugé que « les fruits après lesquels son âme a convoité s'éloigneront d'elle » et elle devient une désolation totale, comme lorsque Dieu renversa Sodome et Gomorrhe.

2. Smyrne est dans le trouble jusqu'à la mort. Babylone s'assied dans le plaisir, et inflige la mort. Smyrne est blasphémée par de faux Juifs ; *elle* est en communion avec le grand proférateur de blasphèmes. Smyrne est dans la pauvreté ; mais riche envers Dieu. *Elle* est riche envers l'homme, mais tout à fait pauvre envers Dieu. Et comme le vainqueur ne devait pas être blessé par la seconde mort, elle, en tant que vaincue, doit être précipitée comme une grande meule de moulin, et sa fumée doit monter pour toujours.

3. Pergame habitait là où était le trône de Satan, et pourtant tint ferme le nom de Christ au milieu de la persécution. *Elle* est en ligue avec le trône de Satan, et avec l'Antichrist qui est typifié par Balaam. Les enseignants de la doctrine de Balaam se trouvaient à Pergame. Elle commet la fornication, et adore des idoles. Pergame fut appelée à se repentir, sinon Christ combattrait contre elle. Contre la Prostituée, les dix rois montent par l'ordination de Christ, et la détruisent.

Le lecteur peut établir lui-même la comparaison avec les autres églises.

### Ch 17.3

*« Et il m'emmena dans un désert en esprit : et je vis une femme assise sur une bête sauvage écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. »*

La première enquête qui surgit de ces paroles est celle-ci : à quoi devons-nous rattacher les mots « en esprit»?

1. Nos traducteurs les rattachent aux mots « il m'emmena ». Pour cette construction, on peut invoquer le cas parallèle de xxi, 10 : « Et il m'emmena en esprit sur une grande et haute montagne. » Mais là, l'ordre des mots indique que c'est là la véritable construction.

2. Ici, l'ordre des mots les rattache naturellement au mot « désert ». Et alors le sens serait que Jean fut emmené dans « un désert spirituel ». Bien que, pour l'aisance et la beauté de l'interprétation, je préférerais l'autre rattachement, il me semble pourtant que celui-ci est le vrai.

La femme du chapitre xii est vue, spirituellement, dans le ciel.

Qu'on observe qu'il n'est pas dit que Jean est porté dans « le désert ». La signification de cela serait assez définie. Cela désignerait le désert au sud et à l'est de la Palestine, dans lequel Israël erra après sa sortie d'Égypte. Ex. iii, 1 : xiv, 3, etc. C'est là le désert indiqué dans le cas de la précédente Femme et de sa fuite. chapitre xii. Mais là, l'article s'y trouve. Celui-là serait appelé « le désert de l'orient ». Mais Ésaïe parle du « désert de l'occident » : (Hébreu) Ésa. xxi, 1.

1. Il n'est nul besoin de preuve que Rome demeure dans un désert spirituel. Sa mondanité et son idolâtrie ont produit cela.

2. Mais il est aussi très digne d'observation que Rome est assise au milieu d'un désert littéral : et ainsi l'extérieur et le visible sont la contrepartie du spirituel.

« La campagne environnante, appelée la Campagne de Rome, a été heureusement désignée comme un "désert de marbre", à travers lequel coule le Tibre (en comptant du mont Soracte jusqu'à Ostie) sur une distance d'environ cinquante milles : » *Burgess's Topography and Antiquities of Rome*, p. 1.

« Coules-tu, » dit Byron, « vieux Tibre, à travers un désert de marbre ? Lève-toi avec tes ondes jaunes, et voile sa détresse. »

« Nous entrâmes dans la Campagne Romaine ; une plaine ondulée, (comme vous le savez,) où peu de gens peuvent vivre ; et où pendant des milles et des milles, il n'y a rien pour soulager la terrible monotonie et la tristesse. De tous les genres de pays qui pourraient par possibilité s'étendre aux portes de Rome, celui-ci est le cimetière le plus apte et le plus convenable pour la Ville Morte. Si triste, si calme, si maussade, si secret dans sa manière de recouvrir de grandes masses de ruines et de les cacher, si semblable aux lieux déserts où les hommes possédés par les démons allaient autrefois, et hurlaient, et se déchiraient aux jours anciens de Jérusalem. Nous eûmes à traverser trente milles de cette Campagne, et pendant vingt-deux nous avançâmes

sans cesse, ne voyant rien d'autre que, de temps à autre, une maison isolée ou un berger à l'aspect patibulaire : » *Dickens' Pictures from Italy*, p. 163. Voir aussi Gibbon, vi, 643 ; et *Rome in the 19th Century*, i, 99.

Cette désolation du pays adjacent commença vers le temps où les Papes s'élevèrent à un pouvoir spécial. Au jour de Jean, c'était une région florissante. Elliott sur l'Apoc. iv, 34, 35.

La Femme au ciel s'enfuit devant son ennemi, de son lieu de repos dans la terre de promesse, vers le désert. La véritable mère de nous tous demeure au milieu du Paradis de Dieu. Autour de Rome s'étend un désert à la fois moral et naturel. Comment cette parole est-elle accomplie — Il change « une terre fertile en aridité, à cause de la méchanceté de ceux qui l'habitent » : Psa. cvii, 34. Mais cet appel à la repentance passe inaperçu. Elle demeure dans le désert avec l'ennemi de Dieu.

Jean voit « une femme ». Cela est déclaré plus tard signifier une « ville ». v. 18. Elle est assise ou repose sur « une bête sauvage écarlate ». Le moment auquel elle est ainsi contemplée se situe après que la période prophétique de ce livre a commencé, et que le trône d'Apoc. iv est dressé. Jérusalem est à son ancienne place, et Dieu juge la terre.

La couleur écarlate est significative de la puissance impériale. (1.) Le Roi de Babylone promet à l'interprète de l'écriture sur le mur qu'il « sera vêtu d'écarlate, et aura une chaîne d'or au cou, et sera le troisième gouverneur du royaume » : Dan. v, 7. (2.) Elle était aussi utilisée par Rome, avec la même signification. Les soldats romains dépouillèrent Jésus, « et lui mirent un manteau écarlate » : Matt. xxvii, 28.

Cette couleur caractérise la Bête Sauvage. Qu'entend-on par elle ? C'est la même appellation que celle que nous avons eue auparavant. La Bête Sauvage a deux formes.

1. La forme Territoriale — ou le « Saint Empire Romain » comme on l'appelle sous la Papauté. La Femme monte l'empire en tant que territoire, tandis que les têtes personnelles de l'empire, ou les empereurs païens de Rome, sont en suspens. Cette phase de la Bête Sauvage est supposée dans la double signification des têtes ; comme nous le verrons tout à l'heure.

2. Mais l'aspect principal de la Bête Sauvage est l'aspect personnel. La Bête Sauvage, telle qu'expliquée par l'ange, est une série des chefs suprêmes du territoire ou de l'empire.

Il est évident au premier coup d'œil que toute interprétation digne de confiance doit établir une séparation tranchée entre la Femme et la Bête Sauvage. La Femme est détruite par la Bête Sauvage. La Bête Sauvage demeure et est détruite après que les réjouissances au ciel sur la ville détruite sont passées. xix, 3, 19.

La Bête Sauvage présentée à la fin est l'Antichrist personnel, soit sous sa septième, soit sous sa huitième tête, ou sous les deux — cette dernière vue étant probablement la vraie. La septième tête (ou le prédécesseur immédiat de l'Antichrist) s'élève en grandeur en soutenant la Femme au début. La septième tête est retranchée par assassinat, et la huitième tête, ou le Faux Christ, prend alors sa place, et en conjonction avec les dix rois la détruit.

La Femme monte la Bête Sauvage. Les puissances temporelle et ecclésiastique coopèrent à la fin, juste avant que l'ecclésiastique ne soit renversée. La puissance ecclésiastique apparaît comme une femme : elle conserve quelques traces d'ordre et d'une église. Lui est un monstre, sans loi, même quant à sa forme. Bien qu'elle soit une femme, cependant, elle ne redoute pas le monstre, et ne l'abhorre pas non plus. Elle endure son non-respect des lois et son impiété envers Dieu. Elle est en communion avec la Bête Sauvage qui persécute la Femme du chapitre xii.

Cette Bête Sauvage impériale est pleine de « noms de blasphème ». La signification de ceci a déjà été découverte dans le passage similaire précédent au chapitre xiii. La Bête Sauvage personnelle est coupable des deux sortes de blasphème ; celui qui s'exalte soi-même, et celui qui abaisse Dieu. Mais les noms de

blasphème vus ici par Jean sont des titres appartenant à Dieu seul, attribués à la créature. Le genre de blasphème est donc le premier.

La Bête Sauvage en est « pleine ». Chaque empereur qui était adoré ajoutait des titres d'hommage impie à ceux donnés aux précédents. Rome elle-même aussi, le centre territorial de la Bête Sauvage territoriale, était adorée comme une déesse, en conjonction avec l'empereur. « Parmi les cités de cette sorte, il n'y en avait point de plus célèbres que la déesse Rome, et cela non seulement dans la ville de Rome, mais aussi dans d'autres villes de l'empire romain, comme Nice, Éphèse et Alabanda, où des temples et des autels lui furent érigés. Aucune divinité n'était plus adorée à Rome que la déesse Rome elle-même : » *Montfaucon*, liv. ii, pt. 2, vol. 1, 185 ; Tite-Live xliii, 6, av. J.-C., 169 ; Tacite *Ann.* v, 38, 56 ; Suétone *Auguste* § 52 ; *Néron* § 57. La ville de Rome conserve encore des ruines de ces édifices blasphématoires.

Des inscriptions, qui ont survécu aux ruines des âges, montrent combien ces titres blasphématoires donnés aux empereurs étaient communs et largement répandus. À Assos, sur la frise d'un temple se trouvent les mots : « Le PRÊTRE du DIEU AUGUSTE CÉSAR ». À nouveau : « L'archonte des Panhellènes, et PRÊTRE du DIEU HADRIEN PANHELLÉNIOS : » *Fellows' Asia Minor*, pp. 49, 145. À Edebessus : « Le DIEU COMMODE, LE DIEU MARC AURÈLE ANTONIN AUGUSTE, Sauveur et Bienfaiteur », se trouve sur un monument public. À Termessus, se trouve l'inscription suivante : « Sa patrie, aux frais publics, honore LE PRÊTRE DE LA DÉESSE ROME et de Bacchus : » *Spratt and Forbes's Lycia*, p. 284.

Josèphe dit d'Hérode : « Il bâtit Césarée, qui s'appelait autrefois la Tour de Straton. Près de là se trouvaient des édifices tout au long du port circulaire, faits de la pierre la plus polie, avec une certaine élévation, sur laquelle fut érigé un temple, qui était vu de très loin par ceux qui naviguaient vers ce port, et contenait deux statues, L'UNE DE ROME, L'AUTRE DE CÉSAR. La ville elle-même fut appelée Césarée : » *Ant.* xv, 9, § 6.

Mais la Bête Sauvage est caractérisée davantage. Elle a « sept têtes ». Ceci reviendra devant nous tout à l'heure. C'est la Bête Sauvage des chapitres xi et xiii.

« Et dix cornes ». Leur explication plus complète viendra après.

### Ch 17.4

*« Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et dorée d'or, et de pierres précieuses, et de perles, ayant une coupe d'or dans sa main pleine d'abominations, et des souillures de sa fornication. »*

Son vêtement est caractéristique d'elle-même. C'est la représentation extérieure de ce qu'elle est à l'intérieur.

Les couleurs sont significatives. « Pourpre et écarlate ». Ces couleurs étaient utilisées dans :

1. Le culte juif. « Et du bleu, et de la pourpre, et de l'écarlate, ils firent des vêtements de service, pour faire le service dans le lieu saint, et firent les vêtements saints pour Aaron : comme le Seigneur l'avait commandé à Moïse. Et il fit l'éphod d'or, de bleu, et de pourpre et d'écarlate, et de fin lin retors : » Ex. xxxix, 1, 2. Elle imite le judaïsme : mais c'est une mauvaise copie. Le bleu céleste, et le blanc immaculé, sont omis.
2. Ces couleurs sont utilisées par les rois. « Des vêtements de pourpre étaient sur les rois de Madian, » quand Gédéon les mit en déroute. Juges viii, 26. La couverture du char de Salomon était de pourpre. Cant. iii, 10. C'était la couleur du luxe et de la magnificence. Esth. i, 6 ; Luc xvi, 19. Le Mauvais

Riche était « vêtu de pourpre et de fin lin, et faisait chaque jour brillante chère ». Lucien dit : « Mais ce chef ne les divise pas non plus, et ne met pas fin à la lutte : car je conclus de son vêtement de pourpre qu'il est l'un des chefs : » *De Gymn.* ii, 885.

3. Remarquons cependant la « pourpre » par elle-même. C'était la couleur de l'autorité romaine. De là, la large bande de cette couleur sur la poitrine était la marque d'un sénateur romain : la bande étroite, celle du chevalier.

Les robes de l'empereur étaient de pourpre, et la prise de l'empire est appelée « assumer la pourpre ». Pour un homme, porter cette couleur était regardé comme l'équivalent d'aspirer à la souveraineté.

4. La pourpre, physiquement considérée, est une couleur mixte : elle est composée de bleu et de rouge. Dans sa signification spirituelle, elle représente le mélange ou la confusion du bleu céleste, avec le rouge terrestre d'Édom. Et en ce temps-là, Rome unit le terrestre et le céleste. Un empereur préside la ville, le centre de la terre. Le « Saint Empire Romain » est restauré sous son chef impérial. Et un pape y régnant aussi, en fait le centre céleste professé de la terre.

La signification de l'« écarlate » a déjà été considérée. À ce qui a été dit, il faut ajouter que c'est la couleur des Papes et des Cardinaux. « J'ai fait (dit Barnes) faire cette enquête auprès d'un gentilhomme intelligent qui avait passé beaucoup de temps à Rome, sans qu'il connaisse mon dessein. "Qu'est-ce qui frapperait un étranger en visitant Rome, ou qu'est-ce qui serait susceptible d'arrêter particulièrement son attention comme remarquable là-bas ?" et il répondit sans hésiter : "La couleur écarlate." C'est la couleur du vêtement des cardinaux — leurs chapeaux, et leurs manteaux, et leurs bas, étant toujours de cette couleur.

C'est la couleur des voitures des cardinaux, le corps entier de la voiture étant écarlate, et les harnais des chevaux de même. À l'occasion des fêtes publiques et des processions, de l'écarlate est suspendu aux fenêtres des maisons le long desquelles les processions passent. La couleur intérieure du manteau du pape est écarlate ; sa voiture est écarlate, le tapis sur lequel il marche est écarlate. Une grande partie du vêtement de la garde du corps du pape est écarlate, et personne ne peut prendre une image de Rome sans voir que cette couleur est prédominante. J'ai parcouru un volume de gravures représentant les principaux officiers et personnages publics de Rome. Il y en avait peu dans lesquels la couleur écarlate ne se trouvait pas, comme constituant quelque partie de leur vêtement : dans un bon nombre, la couleur écarlate prévalait presque entièrement. » Voir aussi *Fisk's Tour*, p. 40 ; *Rome in the 19th Century*, et Burgess.

Les rachetés se réjouissant de la Prostituée jugée sont vêtus de blanc pur : le vêtement de Babylone typifie ses péchés criants. « Quoique vos péchés soient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige : » Ésa. i, 18.

Elle est « dorée d'or ». Cela dénote sa profusion et son extériorité. Elle n'est pas d'or à l'intérieur, mais seulement recouverte légèrement par celui-ci. Elle n'est pas incorruptible et éternelle, mais sa destruction est proche. Les Pharisiens étaient des sépulcres blanchis, ayant un aspect extérieurement, un autre au-dedans. Son « or, ses pierres précieuses et ses perles » étalent sa mondanité incurable : ces ornements sont hors de saison dans ce présent siècle mauvais. Pierre, son chef présumé, dirige ainsi les femmes chrétiennes : « Que leur parure ne soit pas l'ornement extérieur de la tresse des cheveux, et du port de l'or, et de l'ajustement des vêtements : » 1 Pi. iii, 3. De même le grand apôtre de l'incirconcision dit : « De la même manière aussi, que les femmes se parent d'un vêtement modeste, avec pudeur et sobriété, non avec des cheveux tressés, ou de l'or, ou des perles, ou un vêtement coûteux, mais (ce qui convient à des femmes professant la piété) avec de bonnes œuvres : » 1 Tim. ii, 9.

Alors cette femme mauvaise est le contraste direct de l'image tracée d'un chrétien.

Ce passage est remarquablement illustré par ce qui arrive lors de la consécration du Pontife Romain, telle que décrite par le livre officiel. « Le pontife élu est conduit au sacrarium, et est dépouillé de sa tenue

ordinaire, et revêtu des robes papales. » « La couleur de celles-ci, » dit Wordsworth, « y est minutieusement décrite ; qu'il suffise de dire que cinq articles différents dont il est alors revêtu, sont écarlates. Un autre vêtement est spécifié, et celui-ci est couvert de perles. Sa mitre est alors mentionnée, et celle-ci est ornée d'or et de pierres précieuses. »

Les ornements sont par eux-mêmes inadaptés à notre dispensation. C'est un temps de douleur : Jésus est absent. Le monde est plein de péché, et sous la domination de Satan. Spécialement cela est vrai des derniers temps, dans lesquels les jugements de Dieu pour le péché sont répandus sur la terre. Quand Israël avait péché par l'idolâtrie du veau d'or, le Seigneur leur dit : « Je monterai au milieu de toi en un moment, et je te consumerai : c'est pourquoi maintenant ôte tes ornements de dessus toi, afin que je sache ce que je te ferai. Et les enfants d'Israël se dépouillèrent de leurs ornements près du mont Horeb : » Ex. xxxiii, 5, 6.

Ainsi cette débauchée, coupable d'idolâtrie et d'effusion de sang, est retranchée en un moment, encerclée de tous ses ornements.

La cité terrestre dans sa militance est ornée de toutes les trois sortes de lustre céleste. (xii.) Elle [la Prostituée], de toutes sortes de parures terrestres. Au lieu du soleil, elle n'a que de l'or ; au lieu de la lune, des « pierres précieuses » ; au lieu des étoiles, des « perles ». Elle est une copie fausse, polluée et faible de deux choses :—

(1.) De la gloire sacerdotale juive.

(2.) C'est une pauvre contrefaçon de l'épouse de l'Agneau.

« Il lui fut accordé qu'elle soit revêtue [non de pourpre et d'écarlate, mais] de fin lin, éclatant et blanc ; car le fin lin sont les actes de justice des saints : » xix, 8. L'Épouse n'est pas dorée d'or, comme une mince couche posée sur un matériau d'une description inférieure, mais : « La cité était d'or pur, semblable à du verre transparent », « Les fondements de la cité étaient garnis de toutes sortes de pierres précieuses. » « Et les douze portes étaient douze perles. » Les ornements de la Prostituée sont le don des rois ses amants. Ceux de l'Épouse sont accordés par son époux, l'Agneau. Ses décorations sont de saison, après que l'empire de Satan est renversé, et quand Christ règne dans la joie. L'Épouse descend du ciel sur la nouvelle terre. La Prostituée est précipitée de la terre dans l'abîme.

« Ayant une coupe d'or dans sa main, pleine d'abominations, et des souillures de sa fornication. »

Elle ne porte pas de couronne, ni ne manie de sceptre : son pouvoir est d'influence seule. Cette coupe n'est pas une coupe littérale. Rome est une personne mystique : sa coupe l'est aussi. Elle ne porte aucune coupe littérale : une coupe littérale n'enivrerait pas non plus spirituellement les nations. De plus, son contenu nous est découvert, et il est spirituel. Elle professe être pèlerine et étrangère sur la terre, mais possède réellement son cœur établi dans le monde. La pure religion de Jésus, elle l'a donc dégradée jusqu'à une mondanité totale. De cette mondanité a jailli son idolâtrie, son mélange de l'église et du monde ; appelant chrétiens les empereurs, et les rois, et les empires, et les royaumes. Elle a soumis la soi-disant église de Christ à la domination terrestre, et au gouvernement des non-convertis. Elle reçoit en retour le soutien et la gloire du monde. Elle gouverne la terre maintenant, au lieu d'obéir à Christ : et au lieu de souffrir, vit dans le luxe.

« Les abominations et les souillures sont les transactions honteuses de cette politique rusée par laquelle Rome a réduit les nations à un état d'impuissance totale : » Hengstenberg.

Oui, elle ne leur a pas seulement ôté leur pouvoir, mais elle les a corrompues. Sa mondanité l'a fait forniquer avec les rois ; sa fornication avec les rois a réagi pour produire de nouvelles corruptions de doctrine. Que n'importe qui lise l'histoire des Papes, et il ne sera pas en peine de découvrir les abominations dont il est parlé.

Il est très remarquable que le Pape ait frappé une médaille, dans laquelle Rome est représentée comme une femme tendant UNE COUPE, avec la devise : « Elle siège sur l'univers ».

Elliott a donné la planche de ceci. Elle tient la coupe de séduction, Dieu lui donnera la coupe de colère. De l'ancienne Babylone le Seigneur dit :

« Babylone a été une coupe d'or dans la main du Seigneur, qui a enivré toute la terre : les nations ont bu de son vin ; c'est pourquoi les nations sont folles : » Jér. li, 7.

Ceci est vrai plus encore de la Babylone moderne. Elle a ôté la coupe de Christ aux « laïcs », pour leur en donner une de son propre cru.

On peut observer que la Prostituée et la Bête Sauvage sont mentionnées ensemble à plusieurs reprises : mais elle n'est jamais mentionnée avec le Faux Prophète. N'est-ce pas parce que le Faux Prophète, qui monte de la terre plus tard que la Bête Sauvage, ne surgit pas avant qu'elle n'ait été balayée d'Italie ?

### Ch 17.5

*« Et sur son front (elle a) un nom écrit, un mystère—BABYLONE LA GRANDE, LA MÈRE DES PROSTITUÉES ET DES ABOMINATIONS DE LA TERRE »*

Le nom écrit sur son front n'est pas le nom de Dieu, car elle n'est point Sa servante. C'est un nom qui décrit son caractère spirituellement.

Les auteurs anciens nous disent qu'il n'était pas rare que les prostituées eussent leurs noms affichés sur un bandeau passant sur leur front.

Le nom écrit ici nous donne le nom spirituel de la cité, tout comme « Sodome et Égypte » sont les noms spirituels de Jérusalem. C'est son nom tel qu'elle est vue par Dieu. Rome se professe être la principale église de Christ : mais Jésus la regarde comme la cité haïssable de l'Ancien Testament, destinée à être détruite.

Le nom du cavalier sur le cheval vert était Peste. Sa nature était décrite par son nom. vi, 8. Le nom de l'étoile qui empoisonna les eaux est Absinthe. viii, 11. Abaddon et Apollyon décrivent la nature du roi auquel ils appartiennent. Ainsi le nom de Babylone décrit le caractère de la Femme en question.

C'est un mystère, ou un secret. Le Saint-Esprit n'a pas jugé bon de dire ouvertement : c'est ROME. Il ne donne pas non plus à Jérusalem son nom direct et habituel parmi les hommes. Il donne donc à Rome un nom mystique. De même qu'au chapitre premier, les étoiles étaient un mystère, mais signifiaient littéralement les anges des sept églises : ainsi ici, Babylone, en tant qu'éloignée de son lieu littéral, est présentée de façon mystique. Par ce titre, Rome est jetée dans sa véritable connexion spirituelle avec l'Ancien Testament. Elle est en esprit « Babylone la Grande ».

L'Agneau et son Épouse sont le mystère correspondant. L'épouse de l'Antichrist est la grande cité des Gentils : celle de Christ est la Nouvelle Jérusalem.

Voyez en ceci une confirmation de l'interprétation précédente de la marque de la Bête Sauvage. Ici, la Femme est mystique, non littérale ; ce à quoi répond le fait que le nom sur son front est un « mystère ». Mais au chapitre xiii, la marque de la Bête Sauvage sur le front est imprimée sur « tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves ». Or, là, les hommes sont pris littéralement : la marque est donc littérale.

Dans cette partie prophétique du livre, il y a deux mystères : « le mystère de Dieu », devant être achevé à la septième trompette : (x, 7 :) et « le mystère de la Femme », qui est du caractère opposé, et remplit l'espace depuis peu après le jour de Jean jusqu'au retour du Sauveur. C'est « le mystère d'iniquité » dont Paul nous avertit.

Rome n'est plus maintenant professément ce qu'elle était sous les empereurs. Elle est, selon sa propre description, le centre du peuple de Christ, alors qu'auparavant elle était leur grande persécutrice. Mais elle est en esprit toujours ce qu'elle était. C'est maintenant le temps du « Mystère du Christ : » Éph. iii, 3, 4. Et durant cette période, l'iniquité du monde est dissimulée derrière un masque chrétien. Nous entendons parler de « nations chrétiennes : » des millions de personnes se croient à Christ parce qu'elles ont été aspergées dans leur enfance ; tandis que leurs cœurs sont en inimitié avec Dieu, et qu'ils sont amants du monde. Les nations dites chrétiennes apparaissent devant Dieu non comme Ses enfants, mais (ainsi qu'Il les a décrits à Daniel) comme des bêtes sauvages ravisseuses et assoiffées de sang.

La gloire de Babylone s'en alla quand l'empire devint celui des Grecs. L'empire fut transféré à Rome quand le royaume passa des mains des successeurs d'Alexandre. Babylone sombra alors dans la poussière. Mais Rome hérita de l'esprit de Babylone : devant Dieu, elle était « Babylone la Grande », bien que, lorsque l'Évangile vint, elle semblât avoir été gagnée à cela.

Rome est Babylone.

1. En relation avec le Juif. Comme Babylone frappa la Terre Sainte et ses habitants, et brûla la Maison Sainte, emportant les vases sacrés vers ses temples d'idoles ; ainsi fit Rome. Deux de ses généraux entrèrent dans le Saint des Saints : (1.) Pompée, et (2.) Titus. Caligula le tenta, mais le temps de la troisième et dernière invasion n'était pas encore venu. Cela fut tenté aussi par certains des rois grecs. De ces deux sources, les deux derniers méchants procèdent.

Les Juifs croient qu'Israël ne sera restauré qu'après la chute de Rome ; tout comme ils ne furent rachetés de Babylone qu'après qu'elle fut prise par Cyrus. Et l'on observe avec justesse quel grand obstacle au rétablissement spirituel d'Israël vers la vérité est présenté par le culte des saints et des anges de Rome, par ses images, ses statues et la croix. Les empereurs de Rome ressemblent terriblement aux rois de Babylone.

2. En relation avec les fils spirituels d'Abraham. Rome a persécuté les saints, les a emmenés captifs et les a mis à mort. Elle a souillé et détruit le temple spirituel.

3. Elle est le chef de l'empire des Gentils. Elle est la cité de Nimrod. Il apparaît à nouveau en mystère ; non comme le vaillant chasseur, mais comme la Bête Sauvage blasphémant. Et, comme Wordsworth l'observe, des grandes cités qui existaient au jour de Jean, à peine une seule survit, sinon Rome.

La Prostituée est la « Nouvelle Babylone » comme l'épouse est la « Nouvelle Jérusalem ». Mais la Nouvelle Babylone retourne à son ancien lieu. De même que durant le temps du Mystère le Seigneur a retiré Son temple et Sa cité, de même Satan a retiré les siens.

La Prostituée est « BABYLONE », ce qui signifie « CONFUSION : » Gen. xi, 7-9. Elle a confondu tout ce qu'elle aurait dû garder séparé et distinct. Elle a confondu l'église et le monde, la Loi et l'Évangile, la parole de l'homme et la Parole de Dieu, le ciel et la terre, la miséricorde et la justice, la dispensation de notre rejet et la joie millénaire, les anciens de l'église avec les prêtres d'autrefois, et les promesses au Juif avec les bénédictions de l'église.

Rome avait un nom secret, connu seulement de ses pontifes et de ses grands hommes, et studieusement gardé caché. Son nom *Roma*, s'il est transféré en hébreu, signifie « l'élevée ». Or, sur « quiconque est élevé », le Jour de la Colère doit tomber. Ésa. ii, 12.

Elle est un volcan endormi de paganisme, sur le point d'éclater à nouveau, quand le Romanisme aura atteint sa lueur finale de triomphe.

4. À Babel, autrefois, se trouvait le point d'union pécheur des hommes. Gen. xi. Ainsi Rome est le centre d'unité du christianisme corrompu. L'ancienne Babylone avait beaucoup d'idoles : ainsi en avait la Rome païenne : ainsi en a la Rome papale. Babylone, comme Wordsworth l'observe, était entourée de marais et de marécages, qui créent un voisinage morne et malsain. Il en est de même pour Rome.
5. Elle est « Babylone LA GRANDE ».

Jésus a enseigné à Ses disciples à être petits à leurs propres yeux, et les a instruits dans des doctrines tout à l'opposé de la grandeur mondaine.

Rome, en tant que centre d'empire, est « la Grande Babylone : » en tant que centre professé de l'Église de Christ, elle est la grande Prostituée. Le mélange du christianisme avec l'empire mondain est une prostitution spirituelle aux yeux de Christ. Tous les maux de sa doctrine ont surgi de cette racine. Le Romanisme est la doctrine de Jésus, levée par la chair et le monde. Elle a pris pour elle-même la place millénaire de Jérusalem : elle est la rivale de Jérusalem sous Salomon. C'est pourquoi, quand le royaume de Christ vient, elle est détruite comme la cité de Son ennemi.

Dieu a reconnu Jérusalem autrefois comme le centre, à la fois du gouvernement royal et du culte divin. Mais, dans cette dispensation, tenter d'unir les deux est une confusion. Le fait que Rome se fasse la Ville Sainte, le lieu du Souverain Sacrificateur et du roi ; le centre des pèlerinages et des jubilés ; c'est porter des haillons arrachés au manteau de Jérusalem. Le Très-Haut ne reconnaît jamais Rome, sinon comme le centre de l'empire des Gentils. Ce livre, lorsqu'il nous représente le christianisme, ne mentionne de façon très significative jamais Rome. Il ne parle même d'aucune église d'Europe, mais de sept églises favorisées d'Asie.

« La Mère des Prostituées de la terre »

Il est très remarquable que le Pape ne fasse pas une seule fois son apparition dans toute la description de Jean. La méchanceté est d'une description féminine, non masculine. Le grand grief du Saint-Esprit porte sur la fausse doctrine. Le Pape et le Romanisme sont le développement de (1.) la Justification par les œuvres. Comme résultat de cela, (2.) la sacrificature d'une classe de chrétiens intervient, afin de satisfaire la colère divine.

Elle n'est pas seulement une prostituée elle-même, elle est « la mère des prostituées de la terre ». Elle a donné l'exemple en unissant l'église et le monde : et d'autres établissements nationaux ont suivi dans son sillage. Jésus reconnaît les églises de croyants séparées du monde comme des lumières. Mais les assemblées nationales, tenant pour acquis que toute la nation est élue et sainte, sont une tache sur la vérité ; une honte pour le nom de Christ. Rome s'appelle elle-même dans le Crédo du Pape Pie, « mère et maîtresse de toutes les églises ». Elle est en effet la mère de nombreuses assemblées s'appelant églises, mais elles ne sont pas reconnues par Christ comme des vierges chastes. Elles sont « de la terre », et sont des « prostituées ».*

***[NBP]*** « En ce moment, il y a un Évêque de Babylone consacré par le Pape » Newton, p. 270.*

Comment saurons-nous qui sont ses filles ? Elles ont Rome pour mère. Toute église qui reconnaît Rome pour sa mère est une prostituée. Ces églises qui ont été établies par des missions venant de Rome sont ses filles. L'église de Corinthe était la fille de l'église d'Antioche. Or d'où l'Angleterre fut-elle évangélisée ? L'histoire nous informe que ce fut de Rome, Mosheim i, 141. Le moine Augustin convertit nominalement certains de ses royaumes au christianisme. Il est vrai qu'un christianisme plus pur avait, dans un jour antérieur, été

proclamé avant qu'Augustin ne foulât ses rivages. Mais le système dominant qui engloutit tous les résultats précédents fut celui de Rome. Jusqu'au règne de Henri VIII, l'Angleterre était l'un des royaumes qui était tributaire du siège romain. D'où vient le titre ecclésiastique du Roi d'Angleterre—« Défenseur de la Foi » exposé sur ses monnaies ?

Moralement, cette soi-disant église est une prostituée, laquelle, aimant le monde plus que Jésus, consent à prendre le magistrat civil comme son chef, ouvrant sa communion aux mondains, et les appelant chrétiens. Le chef civil, en retour des rites chrétiens et du nom de Christ, donne aux ministres rang et richesse. Alors le témoignage de l'église au monde sur son iniquité et son danger face à l'apparition de Christ cesse, et le sel a perdu sa saveur.

Daniel contempla Babylone comme le siège du pouvoir civil mondain. Jean la contempla comme le lieu du pouvoir spirituel abusé par la mondanité : ou la doctrine de Christ pervertie afin d'obtenir les choses du monde.

« Et des abominations de la terre »

« Abominations » signifient, dans le langage de l'Ancien Testament, les idoles. Il y a deux sortes d'abominations : (1.) celles du christianisme corrompu, et (2.) « l'abomination de la désolation » établie par l'Antichrist. Matt. xxiv, 15. Sa coupe est « pleine » d'abominations. C'est le signe d'un jugement tout proche.

« De nombreux autels sous un seul toit indiquent de nombreux objets de culte ; et le polythéisme de l'Église de Rome se manifeste dès la première vue de l'intérieur de leurs cathédrales : » Douglas's *Errors*, pp. 80, 81.

Rome est donc décrite comme la patronne de l'idolâtrie. Et il est fort intéressant de noter un peu en détail la confirmation donnée à cela par l'histoire. Plusieurs des empereurs grecs de Constantinople se mirent en devoir de s'opposer à l'idolâtrie qui entrait comme un fleuve dans ce qui s'appelait l'église chrétienne. Ce fut là la source de l'indépendance et du pouvoir modernes de Rome. « Au huitième siècle de l'ère chrétienne, une querelle religieuse, le culte des images, poussa les Romains à affirmer leur indépendance : leur évêque devint le père temporel aussi bien que spirituel d'un peuple libre : » Gibbon vi, 519.

L'empereur Bardane publia un ordre stipulant que toutes les images soient retirées des lieux de culte chrétien. Le Pape Constantin exprima son mépris pour l'édit en plaçant quelques tableaux peints pour l'occasion sous le portique de Saint-Pierre ; et assembla un concile à Rome, qui condamna l'empereur comme apostat.

Après la mort de Bardane, Léon l'Isaurien commanda le retrait des images des « églises ». La guerre civile en fut la conséquence. Les moines conduisirent la populace à considérer leur allégeance à l'empereur comme dissoute par son apostasie.

« Les pontifes romains, Grégoire I et II, furent les auteurs et les meneurs de ces commotions civiles et de l'insurrection en Italie. Le premier, sur le refus de l'empereur de révoquer son édit contre les images, le déclara, sans hésitation, indigne du nom et des privilèges d'un chrétien, et l'exclut ainsi de la communion de l'église : et pas plus tôt cette sentence formidable ne fut rendue publique, que les Romains, et d'autres provinces italiennes qui étaient sujettes à l'empire grec, violèrent leur allégeance, et prenant les armes, soit massacrèrent, soit bannirent tous les députés et officiers de l'empereur : » Mosheim's *Ecclesiastical History*, i, p. 184.

Constantin Copronyme succéda à Léon. Son règne de trente-quatre ans fut « employé dans la lutte contre les idoles, contre les moines qui les protégeaient, et contre l'influence pernicieuse de Rome, laquelle était active et constante dans le soutien des deux ». Sous le règne de la meurtrière et débauchée Irène, un Concile Général fut assemblé à Nicée, « par lequel les images furent rétablies dans leurs honneurs d'autrefois, grâce aux efforts unis des moines et de la populace, ainsi que du Pape et de l'impératrice ». « Le premier succès sur la raison et la religion renaissantes avait été obtenu sous les auspices d'Irène ; de même la seconde et mortelle

blessure fut infligée par la témérité d'une seconde femme. L'accusation est vraie et remarquable ; mais les efforts vigoureux et systématiques d'une longue succession de Papes pour la même cause excuseront aisément l'aveuglement de deux impératrices : » Waddington's *Church History*, pp. 188, 191.

L'idolâtrie alors, partout où on la trouve liée au nom de Christ, peut retracer sa parenté jusqu'à Rome. Les images miraculeuses sont garanties par elle. Ses doctrines emporteront ceux qui entendent avoir leur portion sur la terre et maintenant. C'est pourquoi ce chapitre décrit l'issue pour la chrétienté.

### Ch 17.6

*« Et je vis la femme ivre du sang des saints, et du sang des martyrs de Jésus : et je m'étonnai en la voyant, d'un grand étonnement »*

L'attitude visible de la Prostituée nous est d'abord donnée, et ensuite son histoire précédente et future est racontée. Elle est d'abord mondaine, puis elle abandonne sa liberté aux rois, et est soutenue par eux dans le luxe et l'honneur ; puis elle égorge les saints de Dieu, et enivre les nations. Ensuite vient la juste vengeance du Seigneur, et elle est détruite. Quand le mauvais serviteur boit avec les ivrognes, il bat les serviteurs. Matt. xxiv, 49. La Prostituée enivre les autres, et tue les serviteurs de Christ.

Elle « est ivre du sang des saints » En aimant le monde, elle hait les renouvelés en esprit. Ce n'est pas une légère gorgée de sang qui l'enivre : elle est longue et profonde. Sa soif de sang n'est pas occasionnelle, et n'est pas vite rassasiée. Pendant de nombreuses années, le Très-Haut a contenu les persécutions de Rome : ce n'est qu'en secret qu'elle a pu tuer. Mais ceci prédit un temps où ceux qui refusent ses superstitions seront retranchés en nombre. Rome a cuvé ses anciennes libations de sang, et elle est calme et méfiante. Ceci prédit un jour où elle aura le pouvoir de détruire tous ceux qui ne s'inclineront pas devant Trente, et devant le Jésuite. Alors elle s'imaginera que tout est sûr. Rien ne peut lui résister : la prudence sera jetée aux vents.

Son caractère meurtrier manifeste dégoûtera ses amis : son incrédulité manifeste multipliera les infidèles. Alors son heure de destin aura sonné.

Quand Jérusalem quitte la scène en tant que verseuse de sang innocent, Rome y entre. La Rome papale en effet refuse nominalement de verser le sang. Elle ne tue pas les hérétiques elle-même : elle insinue seulement son plaisir, afin que les rois et les empereurs soient ses exécuteurs. Mais Dieu méprise ce mince prétexte, et dépose à sa porte la culpabilité du sang versé. Jézabel fit mettre Naboth à mort, bien que la lettre fût écrite au nom d'Achab.

Il est instructif de ce point de vue, de remarquer qu'il n'est pas dit qu'elle verse le sang, mais qu'elle le boit. Il est versé par son autorité, et elle s'en réjouit. Quand le massacre de la Saint-Barthélemy eut lieu, et que les protestants à travers la France furent massacrés, Rome ordonna des services religieux d'actions de grâces, et frappa des médailles en commémoration de l'événement joyeux.

Rome a été la source de deux persécutions :

1. Païenne, ou impériale.
2. Papale.

C'est de la dernière que le Saint-Esprit parle. Les empereurs sont en suspens pendant le long intervalle entre la sixième et la septième tête de la Bête Sauvage (B.S.). Pendant ce temps, la Femme coquette avec les rois de la terre. Après une cessation miséricordieuse, prolongée jusqu'à nos jours, les persécutions papales reprennent ; et continuent jusqu'à ce que la tête impériale soit restaurée, et détruise la Femme. Alors le

paganisme reprend son emprise religieuse sur les hommes, et sa puissance est déployée pour persécuter et retrancher les serviteurs du Très-Haut.

Dans le dernier verset du chapitre suivant, Babylone est déclarée coupable du sang des « prophètes » : ici, du sang des saints seulement.

D'où il apparaît que la prophétie est restaurée sur la terre entre ce point de temps et la fin. Un prophète est plus qu'un saint.

Par « les saints », distincts des « martyrs de Jésus », je suppose que nous devons comprendre les serviteurs juifs de Dieu, qui ont été présentés tôt à notre attention. (vii)

Les témoins de Jésus ne peuvent que témoigner contre Babylone. Ils sont haïs par conséquent : car elle ne veut pas se repentir. Ils sont tués par elle comme « hérétiques » : mais Jésus les reconnaît comme Ses « martyrs ».

L'ivresse est honteuse chez un homme, plus encore chez une femme. L'ivresse du sang est plus horrible encore, et l'ivresse du sang des saints la désigne comme une fureur incurable de méchanceté.

Comment se fait-il que l'église qui (comme l'affirment les Romanistes) doit être le guide de tous les Chrétiens, ne soit jamais nommée en tant qu'église dans tout ce livre prophétique, qui doit éclairer le peuple de Christ jusqu'à Son retour ? Comment se fait-il, selon la théorie de Rome, que l'apôtre Jean apparaisse seul, et que « St Pierre » ne soit jamais nommé, ni les Papes comme ses successeurs dans l'apostolat ?

Jean, alors qu'il contemplait, fut stupéfait. Si complètement la probabilité était renversée, si totalement la Prostituée avait outragé tous les commandements du Sauveur, qu'il s'émerveilla et fut frappé d'horreur par la méchanceté et l'impudence de sa prétendue soumission à Christ.

Quel extraordinaire, que du corps doux et humble des quelques persécutés de Christ à Rome s'élève un homme professant avoir autorité sur le Saint Empire Romain, et posséder le droit de diriger même l'Empereur ! Quel merveilleux, que tout en s'affirmant être l'église de Christ, elle persécute à mort les croyants en Jésus plus farouchement que les empereurs païens ! Quel étrange, qu'un disciple professé de l'Agneau, tolère les blasphèmes de la Bête Sauvage (B.S.), et monte sur son dos !

Quel affreux, que de l'église de Rome autrefois reconnue par Dieu, surgisse un tel dévouement absolu au monde ! que la pauvreté et l'humilité soient échangées contre les richesses et la puissance, la domination contre la souffrance, la diffusion des ténèbres et de la superstition à la place de la lumière et de la simplicité, l'idolatrie à la place du culte de la foi, et qu'au lieu de donner sa vie pour Christ, il y ait le versement du sang de ceux qui sont aimés par Jésus ! Une prostituée riche, dominante, assoiffée de sang, ivre, alliée au Faux Christ, usurpe la place de la vierge fidèle et patiente, attendant son seigneur !

Qu'une église de Christ, établie pour rendre témoignage au monde de son péché et de son destin, soit si totalement perdue qu'elle s'abaisse à ses pires maux, méritait en effet l'étonnement ! Qu'au lieu du jeûne et de la tenue de veuve, elle se revête du style même interdit, et soit submergée par l'ivresse. Qu'au lieu de la tribulation venant des rois du monde elle reçoive leurs sourires, qu'au lieu de souffrir pour l'amour de Christ elle détruise le propre peuple du Seigneur, c'était merveilleux en effet !

Babylone dans son premier aspect (chapitre xvii), est la tentative d'union du Christianisme avec le fait de « demeurer sur la terre » au sens apocalyptique. Mais au chapitre xviii, nous avons les habitants de la terre pleinement développés ; et le Christianisme, même dans sa forme extérieure, a disparu. Jean pouvait pleurer sur les défaillances des églises de son temps, et Jésus pouvait leur envoyer des messages cinglants, mais elles n'étaient pas sans espoir : elle l'est.

Jean s'étonne de la Femme ; le monde s'étonne de la Bête Sauvage (B.S.). Celui de Jean est un étonnement d'horreur ; celui du monde est l'étonnement de l'admiration.

### Ch 17.7

*« Et l'ange me dit : Pourquoi t'es-tu étonné ? Je te dirai le mystère de la Femme, et de la Bête Sauvage qui la porte, qui a les sept têtes et les dix cornes. »*

Cecil appelait le Romanisme « le chef-d'œuvre de Satan ». Mais une merveille plus grande doit succéder au Romanisme. Dans les derniers jours, le Romanisme et le Faux Christ doivent être ligués pour détruire les hommes. Alors l'un d'eux est déchaîné pour détruire l'autre.

« Je te dirai le mystère de la Femme et de la Bête Sauvage. » Les deux parties sont des secrets de Dieu. Mais la merveille principale est la conjonction des deux, et leur relation finale l'un envers l'autre.

L'ange expliquerait ce qui était symbolique. Son explication doit donc être prise littéralement.

Babylone au chapitre xvii, est Babylone mystique, ou Rome. Dans le chapitre suivant, c'est Babylone littérale. L'explication de l'ange cesse avec le chapitre xvii. La disparition du mystère est caractéristique de l'Apocalypse. Il y a mystère tant que l'église dure : quand le Juif retourne à sa place, la littéralité revient à nouveau.

Le mystère de la Bête Sauvage est la partie principale. D'abord l'union de la Femme et de lui-même est vue, puis leur séparation est révélée. L'Antichrist commence en apparaissant comme le soutien de ce qu'à la fin il renverse.

La Femme est une personnification de la puissance spirituelle centrée à Rome, et se manifestant principalement dans les âges sombres. La Bête Sauvage est une personnification de la puissance temporelle centrée à Rome. C'est la raison pour laquelle les deux sont mis en un contact si étroit. Les sept têtes sont communes aux deux ; à la cité, en un sens ; à l'Antichrist, en un autre. Comme la Femme est littéralement une cité, elle a sept collines, comme caractéristique de sa résidence. Comme la Bête Sauvage est un roi, il a six rois pour ses compagnons.

Dans ce chapitre, la vie précédente du Faux Christ nous est ouverte. Dans les chapitres xi et xiii, son histoire commence par sa montée de l'abîme. Ceci nous parle de ses prédécesseurs, et de sa vie antérieure.

Les sept têtes et les dix cornes de la Bête Sauvage sont parallèles à l'unique tête et aux sept cornes de l'Agneau. Elles répondent aussi à Jésus avec les sept étoiles et les sept supports de lampes. Comme les étoiles et les lampes étaient symboliques, et furent expliquées, ainsi le sont les têtes et les cornes de l'Antichrist. La Femme au ciel (xii) et l'Agneau ne sont pas expliqués. Ils sont connus depuis longtemps.

### Ch 17.8

*« La Bête Sauvage que tu as vue était et n'est pas, et elle est sur le point de monter de l'abîme, et d'aller en perdition : et les habitants de la terre s'étonneront, ceux dont les noms n'ont pas été écrits dans le livre de vie dès la fondation du monde, quand ils verront la Bête Sauvage, parce qu'elle était, et n'est pas, et sera présente. »* ***

***[NBP]**** *Και παρεσται. Ainsi lisent les meilleurs MSS. et les éditions critiques.*

L’explication de l’ange concernant la Femme et la Bête Sauvage est inversée. Il commence par décrire d’abord la Bête Sauvage, et procède ensuite à la Prostituée.

Il y a deux sens donnés à la Bête Sauvage, (1.) un sens général, (2.) un sens spécial. (1.) Dans le sens général, la Bête Sauvage signifie l’empire romain. (2.) Dans le sens spécial, elle signifie un empereur particulier de Rome, exerçant tout le pouvoir de l’empire. C’est à la Bête Sauvage dans le sens spécial que les explications de l’ange s’appliquent. C’est la même Bête Sauvage personnelle qui est apparue au chapitre xiii. Qui est la personne indiquée, cela sera montré tout à l’heure.

Il est le dernier des têtes successives : mais il n’est pas aussi le premier d’entre elles. Christ seul est « le premier et le dernier ».

Il « était ». Il a autrefois existé comme un homme sur la terre. Il est mort, et en tant que mort, on ne le trouve plus sur la terre. Il est le Grand Faux Christ, qui prétend être Dieu. Ses titres triples sont en comparaison voulue avec le titre triple de Dieu : « Celui qui était, et qui est, et qui doit venir ».

Mais la Bête Sauvage « était, et n’est PAS », bien qu’elle doive revenir. Ce mot donne alors sa relation avec le passé. Il en est de même pour notre Seigneur : « Et si vous voyez le Fils de l’homme monter où il était auparavant ? » Jean vi, 62. « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l’a point connu » : Jean i, 10. « Je suis celui qui vit, et j’étais mort, et voici je suis vivant aux siècles des siècles » : i, 18. Il n’est pas dit : « La Bête Sauvage sera, et ne sera pas », mais « était, et n’est pas ». Les deux mots se rapportent à la terre, et au temps de la vision.

« Et n’est pas »

Ceci donne sa relation avec le présent, ou le temps auquel l’ange parlait. C’est la conséquence naturelle du mot précédent — « Il était ». Son jour est passé : on ne le trouve plus parmi les hommes.

« Mon fils [Benjamin] ne descendra point avec vous, car son frère est mort et il est resté seul ». « Joseph n’est plus, et Siméon n’est plus, et vous prendriez Benjamin » : Gen. xlii, 36-38. Hérode « envoya tuer tous les enfants qui étaient à Bethléhem ». Alors fut accomplie la parole que « Rachel pleurait ses enfants et ne voulait pas être consolée, parce qu’ils ne sont plus » : Matt. ii, 18. Aussi Psa. xxxix, 13. Ainsi est-il en contraste avec Jésus : « Nous le verrons tel qu’il EST » : 1 Jean iii, 2.

Un passage remarquablement illustratif de ceci peut être trouvé dans le poème de J. Montgomery sur le « Navire Naufragé » :

« Ce seul mémorial de leur sort Demeure : ILS ÉTAIENT, et ils NE SONT PLUS. »

Et Rogers, dans son poème de *Ginevra*, parlant de sa disparition soudaine, dit que rien n’était connu,

« Sauf qu’elle n’était plus. »

L’expression peut sembler impliquer un départ mystérieux de la terre, comme celui de Romulus. Après être apparu en public lors d’une occasion sacrée, le roi romain disparut soudainement. « Et », dit Tite-Live, « à partir de ce moment, Romulus ne fut plus sur la terre ». Il en fut ainsi de la mort de Néron. Elle eut lieu si secrètement que la véritable histoire de son décès ne fut connue que de très peu de personnes. Une disparition mystérieuse s'attache aussi à Cyrus le Grand. *Vaux’s Nineveh*, p. 90.

« Elle est sur le point de monter de l’abîme »

Ces mots nous instruisent sur le lieu où elle se trouve maintenant. C'est un esprit désincarné, et comme il fut un homme méchant sur terre, il se trouve parmi les âmes damnées dans l'Hadès, dans la partie spécialement assignée aux perdus. Mais lui, contrairement au reste des hommes, est sur le point de paraître sur terre une fois de plus.

« Elle est sur le point de monter de l'abysse » — ou la grande caverne centrale de la terre. Sa montée l'amène à nouveau sur la terre. Ceci nous montre qu'une personne, non un empire, est ici visée. Il retourne à Rome, où il demeurait autrefois. Il accomplit en partie la parabole de l'esprit malin qui retourne dans la maison qu'il a quittée, avec un péché sept fois plus grand.

« Et d'aller en perdition. » Il ne vit pas éternellement comme conséquence de son évasion du séjour des morts. Cela est vrai des saints, mais pas de lui. Il n'est pas non plus jeté à nouveau dans la fosse qu'il a quittée.

Ayant été revêtu à nouveau d'un corps, il est jeté dans l'éternel « lac de feu » : xix, 22 ; xx, 10. L'abîme, ou la fosse sans fond, est spécialement conçu comme le lieu temporaire de confinement pour les âmes des défunts de l'humanité. Ainsi se tient-il en contact étroit avec « l'homme de péché », qui est aussi « le fils de Perdition » : 2 Thess. ii, 3.

Le même ordre est observé dans la punition de Satan. Il est d'abord jeté dans l'abîme. Puis, péchant à nouveau après son retour autorisé sur terre, il est jeté dans le lac de feu.

Ainsi son histoire future pour toute l'éternité est exposée devant nous. Son futur a deux aspects ; l'un lié à son temps de règne sur terre ; l'autre, après que la colère de Dieu l'a de nouveau rattrapé pour toujours.

Cette restauration surnaturelle à sa place et à son pouvoir sur terre causera de l'étonnement aux hommes du monde. Et pour cause ! Combien parmi les morts sont revenus à la vie ? spécialement, parmi les morts méchants ? Ici nous pouvons bien demander à ceux qui font de la Bête Sauvage un empire — Qu'est-ce qui serait le plus susceptible de créer un étonnement universel : (1.) La restauration d'un empire ? Ou (2.) la résurrection d'un homme ? Si c'est le dernier, alors cette interprétation est la vraie. Et ceci est confirmé par xiii, 3 : « Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort ; et sa blessure mortelle fut guérie : et tout le monde s'étonna après la bête ».

Les nations ont été enivrées par la doctrine de la Prostituée. Cela est passé. Son pouvoir était naturel, et les hommes ne s'en émerveillent pas. Mais l'histoire et le pouvoir de la Bête Sauvage contiennent le surnaturel ; et la réponse à cela dans l'esprit de l'homme est l'étonnement. La résurrection de la Bête Sauvage met fin à toute l'influence de la grande Prostituée. N'est-ce pas alors ce que nous devrions attendre, que Dieu, après l'apparition de l'Antichrist, utilise le miracle en contre-action et en punition ? Cela n'offre-t-il pas une raison puissante pour laquelle le Très-Haut donnerait un avertissement solennel à tous ?

Cette puissante illusion fascine tous sauf les élus. La résurrection réelle de Jésus et son droit au sceptre attirent les acclamations, l'étonnement et l'adoration des anges et de toute la création (chapitre v). Le Ressuscité de Satan attire l'étonnement et l'adoration de tous les perdus.

Les élus ont leurs noms écrits dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'Agneau. À travers la plus grande partie de l'Apocalypse, la prophétie du Sauveur sur le mont des Oliviers nous accompagne. En cela aussi, le soin du Seigneur Souverain pour ses élus apparaît. « Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, et ils feront de grands signes et des prodiges ; de sorte que, s'il était possible, ils séduiraient même les élus » : Matt. xxiv, 24.

La résurrection réelle passée du Saint de Dieu est le fondement du salut pour les élus. La future résurrection apparente du Méchant de Satan est le fondement de la damnation pour les non-élus du dernier jour. Car ils refusent Jésus et sa vérité. Ils acceptent avec tout l'empressement de l'esprit le Séducteur et son mensonge.

Ici donc nous sommes mis en relation avec l'Homme de Péché de Paul. Il doit séduire et détruire tous ceux qui refusent Jésus ressuscité. « Celui-là même dont la venue est selon l'opération de Satan avec toute puissance et signes et prodiges de mensonge, et avec toute séduction d'injustice dans ceux qui périssent ; parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité, pour être sauvés. Et pour cette cause Dieu leur enverra une

puissante illusion, pour qu'ils croient au mensonge : afin qu'ils soient tous damnés, ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais ont pris plaisir à l'injustice » : 2 Thess. ii, 9-12.

Jésus est lié à Jérusalem, le centre d'opération de Dieu dans le gouvernement et le culte. Le Faux Christ est en contact spécial avec la rivale de Jérusalem — Rome.

Telle est notre vue sur l'Antichrist, telle est notre vue sur l'Apocalypse. 1. S'il n'est à nos yeux qu'un potentat ecclésiastico-politique naturel, les plaies envoyées sur lui peuvent être simplement naturelles et politiques. Le livre est alors figuratif, symbolique, et presque tout accompli. 2. S'il est possédé d'un pouvoir surnaturel et que son histoire finale est surnaturelle, alors la partie prophétique du livre n'est pas encore accomplie, et le miracle le traverse de part en part.

L'étonnement des hommes éclate lorsqu'ils voient la Bête Sauvage. Elle est cachée à présent. Elle ne doit pas être « révélée » avant que l'apostasie de la foi de Christ n'ait commencé. Alors, de ce péché principal des hommes, l'Homme de Péché surgira. Jusqu'à présent, l'iniquité n'existe qu'en mystère. Il y a un obstacle qui empêche à la fois l'apostasie parmi les hommes, et le Faux Christ de faire son apparition, jusqu'à ce que le péché soit arrivé à son comble. « Et alors sera révélé l'Inique, que le Seigneur consumera par l'esprit de sa bouche, et qu'il frappera d'impuissance par la manifestation de sa Présence » : 2 Thess. ii, 8. (Grec.)

Le fondement de l'étonnement des hommes est ensuite énoncé.

« Parce qu'elle était et n'est pas, et sera présente »

L'empire romain, en tant qu'il est un territoire, demeure toujours, et peut être vu. Il n'était pas vrai de l'empire romain, quand Jean écrivait, qu'il avait existé, n'existait plus, et était sur le point de réapparaître. L'ange dit que la Femme présentée aux yeux de l'apôtre régnait alors sur la terre. Mais les rois apparaissent parmi les vivants, et ensuite s'en vont au tombeau, et leur place ne les connaît plus. La restauration de celui qui a autrefois vécu, régné, et qui a disparu depuis longtemps de la vue des mortels, créerait en effet l'étonnement.

« Elle sera présente »

Ainsi à nouveau il est amené dans la correspondance la plus étroite avec l'Homme de Péché de Paul — Lui aussi est absent de la terre, empêché d'apparaître, jusqu'à ce que le temps de sa « PRÉSENCE » vienne. Le mot « elle sera présente » est justement au futur, comme répondant à la déclaration « elle est sur le point de monter de l'abîme ». Alors elle devient présente. De même que Christ est caractérisé par sa relation au passé, au présent et au futur, ainsi l'est-il lui-même.

« Celui qui est, et qui était, et qui doit venir. » « Il était, et n'est pas, et sera présent. » « Je suis celui qui vit, et j'étais mort, et je suis vivant aux siècles des siècles. »

Peut-être la signification du langage peut-elle être mise en lumière en présentant Jésus dans des termes similaires à ceux utilisés pour la Bête Sauvage. « L'Agneau que tu as vu était, et n'est pas, et est sur le point de descendre du ciel, et tous ses saints dont les noms sont dans le livre de vie admireront et adoreront ».

Sa description dans la première partie du verset est quadruple ; à la fin elle consiste en trois parties.

Au commencement du verset, le futur de l'Antichrist est divisé en deux parties ; à la fin il ne prend qu'un seul aspect. La raison est claire. La dernière description ne prend note que de ce qui est merveilleux pour les hommes. Qu'il soit jeté dans le feu de l'enfer pour toujours, après son péché affreux, n'est pas un étonnement.

Sa montée de l'abîme court alors parallèlement avec sa présence. Il est « d'en bas », et sa Présence a lieu quand l'abîme est ouvert.

Jésus est « d'en haut » et sa Présence d'éclat apparaît quand le ciel est ouvert.

Voici la traduction des pages 48 à 51, réalisée mot à mot avec le style d'un expert en théologie biblique du XIXe siècle, en respectant scrupuleusement vos consignes de mise en page.

### Ch 17.9

*« Ici est (vue) l'intelligence qui a de la sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise »*

Une expression similaire s'est produite à la fin du chapitre xiii. « Ici est la sagesse. » Là, cela se rapportait au nombre de la Bête Sauvage : ici, à ses têtes. Qu'entend-on par elles ?

Elles ont deux significations ; (1.) territoriale, et (2.) personnelle. Car un empire consiste conjointement en un territoire et en des hommes.

(1.) La Bête Sauvage, dans son sens général en tant qu'empire romain, possède un territoire qui demeure toujours. Les têtes de la terre sont des montagnes : les têtes d'un empire considéré comme territoire, sont les montagnes de sa métropole.

Dans ce sens, le mot « tête » [sommet] est utilisé dans l'Ancien Testament. Israël se déplaça « de Bamoth dans la vallée, » vers « la tête [le sommet] du Pisga, qui regarde vers Jeshimon : » Nomb. xxi, 20. « Tu es pour moi Galaad, et la tête [le sommet] du Liban : » Jér. xxii, 6. « La tête [le sommet] du Carmel se desséchera : » Amos i, 2 ; ix, 2. Ainsi nous parlons de Flamborough Head, Beachy Head, Lizard Head.

Les têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise. Les têtes sont d'abord remarquées en tant qu'elles se rapportent à la Femme. Elles la désignent clairement comme étant Rome. Les noms des sept collines sont : Aventin, Cælius, Esquilin, Janicule, Palatin, Quirinal, Viminal.

Par elles, Rome est constamment caractérisée, tant dans les temps anciens que modernes. Romulus inclut quatre collines dans sa ville : Servius Tullius, trois de plus. Le nombre sept est particulièrement en accord avec notre livre. La Nouvelle Jérusalem n'a qu'une montagne (xxi, 10), comme l'Agneau n'a qu'une tête.

Rome était, comme le dit le Dr Wordsworth, à l'époque de Jean « habituellement appelée la ville aux sept collines ». Elle était célébrée comme telle lors d'un festival national annuel. Il n'y a guère de poète latin de quelque importance qui n'ait parlé de Rome comme de la ville assise sur sept montagnes.

« Virgile, Horace, Tibulle, Properce, Ovide, Silius Italicus, Stace, Martial, Claudien, Prudence — en bref, la voix unanime de la poésie romaine pendant plus de cinq cents ans, commençant à l'époque de Saint Jean, proclama Rome comme la ville aux sept collines »

« Ce n'est pas tout. L'Apocalypse est illuminée par une autre source, également commune au monde entier — je veux dire les monnaies »

« Sur les médailles impériales de cette époque qui sont encore conservées, nous voyons Rome figurée comme une femme sur sept collines, précisément comme elle est représentée dans l'Apocalypse »

La monnaie de Vespasien, décrite par le Capitaine Smyth (*Roman Coins*, p. 310), représentait « Rome assise sur sept collines ; à la base Romulus et Rémus allaités par la louve : en face, le Tibre personnifié : » pp. 279, 280.

Horace dit : « Les dieux, qui regardent avec faveur les sept collines. »

Tibulle — « Ô taureaux, paissez sur l'herbage des sept collines »

Properce : « La haute cité sur sept pics, qui régit le monde entier. »

Ovide : « Mais Rome regarde tout le globe depuis ses sept montagnes, le siège de l'empire et la demeure des dieux »

Celles-ci suffiront comme témoignages païens.

Les Pères considéraient Rome comme Babylone. « Qui, » dit le Dr Wordsworth, « est une autorité plus compétente sur ce sujet que Saint Jérôme, qui passa de nombreuses années à Rome, et fut secrétaire d'un évêque de cette ville. Il reconnaît Rome dans Babylone. Il parle d'elle comme de la Prostituée de l'Apocalypse. "Quand je demeurais à Babylone," dit-il, "et résidais dans les murs de l'adultère écarlate, et avais la liberté de Rome, j'entrepris un ouvrage concernant le Saint-Esprit, que je me proposais d'inscrire à l'Évêque de cette ville." »

Nous nous tournons maintenant vers l'autre luminaire de cet âge, Saint Augustin. Dans son plus grand ouvrage, celui « Sur la Cité de Dieu », il appelle Rome « une seconde Babylone ». « Babylone, » dit-il, « est une Rome antérieure, et Rome une Babylone ultérieure. Rome est une fille de Babylone, et par elle, comme par sa mère, il a plu à Dieu de subjuguer le monde, et de l'amener sous une seule domination : » pp. 294, 5.

Les commentaires les plus anciens sur l'Apocalypse considèrent Rome à être Babylone.

De nombreux écrivains romains de la plus haute éminence admettent la même interprétation ; comme Bellarmin, Baronius, Bossuet, Hug.

Bellarmin dit : « De plus Jean dans l'Apocalypse appelle partout Rome Babylone, comme Tertullien l'a remarqué (contre Marcion, livre 3), et comme on peut clairement le déduire du xviie chapitre de l'Apocalypse, où Babylone est dite être assise sur sept monts, et être possédée de l'autorité sur les rois de la terre. Car il n'y avait aucune autre cité que Rome qui, au jour de Jean, professât l'autorité sur les rois de la terre, et il est notoire que Rome fut bâtie sur sept collines : » *De Rom. Pont.* ii, 2. Cité par Wordsworth.

Mais comment les Romanistes éludent-ils alors une vérité si destructrice pour les prétentions de leur église ?

1. En affirmant que la référence est à la Rome païenne, non à la Rome papale. La Rome papale est l'infaillible sainte mère de toutes les églises. Sur quoi le Dr Wordsworth demande très pertinemment : S'il en est ainsi, comment se fait-il que Jean, tout en écrivant sur Rome, ne distingue pas entre Rome comme païenne, et Rome comme siège du Siège universel ? Comment se fait-il que, tout en peignant en couleurs sombres l'iniquité de la Rome païenne, il n'ait pas dit un mot aux églises pour qu'elles soient guidées par Rome, et par son évêque infaillible ? 2. Ces écrivains romains supposent que la prophétie de la destruction de Rome (chapitre xvii) fut accomplie environ 300 ans après l'Apocalypse. S'il en est ainsi, alors nous disons : Rome n'est tombée que pour « devenir la demeure des démons, et le repaire de tout esprit impur : » xviii.

La femme est assise sur ces collines. C'est donc principalement une ville, non un système. C'était une ville des siècles avant qu'elle ne soit liée au Romanisme ; et son histoire est ici indiquée, avant qu'elle n'acceptât le Christianisme. C'est pourquoi il est dit : « Sur lesquelles la Femme est assise » ; pas encore la Prostituée. Elle est la Prostituée seulement en tant que professant être chrétienne. Elle est appelée « la Femme » à nouveau dans le dernier verset de ce chapitre, où la référence est à nouveau faite aux temps pré-chrétiens.

Le temps présent est utilisé pour les collines et la Femme, parce qu'ils demeurent — « La femme est assise » sur elles. Mais, concernant les têtes considérées comme des rois, les trois temps, passé, présent et futur, sont utilisés. « Les cinq sont tombés : l'un est. » « Il sera présent »

**Ch 17.10**

*« Et ce sont sept rois : les cinq sont tombés ; l'un est ; l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il doit continuer un peu (de temps) »*

(2.) Nous sommes maintenant introduits à l'autre signification des sept têtes. Comme l'empire romain consiste en des hommes, les têtes sont des têtes d'hommes, ou des rois. Les têtes, en tant qu'elles se rapportent à la cité, sont des montagnes, lesquelles sont contemporaines et permanentes. Les têtes, en tant qu'elles se rapportent aux hommes, sont successives, et ne demeurent point.

Que le mot « tête » soit utilisé dans l'Ancien Testament en ce sens, cela se prouve aisément. « Moïse choisit des hommes capables d'entre tout Israël, et les établit têtes sur le peuple, chefs de milliers, chefs de centaines, chefs de cinquantaines, et chefs de dizaines » : Ex. xviii, 25. « Et ils se dirent l'un à l'autre : Établissons-nous une tête [un capitaine] et retournons en Égypte » : Nomb. xiv, 4. Aussi Josué xxi, 1 ; xxii, 21. Juges xi, 8, 9, etc.

Les deux sens se rencontrent ensemble dans un même passage. « La tête de la Syrie [un territoire] est Damas [sa capitale], et la tête de Damas [son chef] est Retsin » ; « La tête d'Éphraïm est Samarie, et la tête de Samarie est le fils de Remalia » : Ésa. vii, 8, 9.

De la double signification d'un symbole ou d'un type, nous avons un autre exemple dans Gal. iv, 24, 25. La femme Agar est à la fois une montagne et une alliance.

Les têtes de Rome sont donc sept « Rois », ou empereurs. Ils sont couramment interprétés comme signifiant des « formes de gouvernement ». Ceci est manifestement erroné.

1. Le mot « roi » n'est jamais ainsi utilisé, ni dans l'Ancien Testament, ni dans le Nouveau, ni chez les auteurs classiques.
2. Les sept formes de gouvernement spécifiées n'étaient pas régulièrement successives, comme le sont ces rois. Le dictateur apparaît à des périodes irrégulières de l'histoire.
3. Si les têtes sont des formes de gouvernement, les cornes le sont aussi ; car elles aussi sont des « rois » : v. 12.
4. Il serait étrange, en vérité, si « rois » signifiait d'abord une « forme de gouvernement » en général, et devait ensuite être compté dans son sens réel de « rois » comme l'une de ces formes de gouvernement.
5. Comme les sept collines sont d'une seule espèce, il en est de même des sept rois. 6. Le léopard de Daniel a quatre têtes. Dan. vii, 6. Ce ne sont pas quatre formes de gouvernement, mais quatre rois. 7. Certains voudraient compter les empereurs chrétiens comme l'une des sept formes. Cela ne se peut : car les sept entiers appartiennent à Satan, xii, 3 ; xiii, 1, 2. Les sept empereurs étaient tous du côté de Satan. Pour la même raison, les sept têtes ne peuvent être des royaumes chrétiens ; car elles appartiennent à Satan.

Comment y avait-il des noms de blasphème sur les formes de gouvernement antérieures ? « Mais il y eut plus de sept empereurs. Pourquoi seulement sept sont-ils choisis ? » Il y eut plus de sept églises : pourquoi seulement sept furent-elles choisies ?

Si nous considérions le sens d'un auteur non inspiré, notre tâche serait facile. Nous fonderions notre preuve sur l'évidence interne, et dirions : « Il est clair que l'écrivain vivait et écrivait au jour du sixième empereur de Rome. Il s'attendait à ce qu'un seul empereur de plus surgît, et qu'alors Jésus apparût et régnât ».

C’est ainsi que les critiques argumentent sur les ouvrages apocryphes, tels que le Livre d’Esdras, le Livre d’Hénoch, etc. Et certains ont argumenté ainsi avec l’Apocalypse. Moses Stuart raisonne ainsi :

« L’Apocalypse fut écrite au jour de Néron. Jules César fut le premier empereur, Auguste le second, Tibère le troisième, Caligula le quatrième, Claude le cinquième, Néron le sixième. Il était la personne attendue pour être l’Antichrist. Son nom forme 666. On anticipait en ce jour-là qu’il réapparaîtrait et régnerait. »

1. Mais, en raisonnant ainsi, nous sommes jetés en contradiction avec le témoignage externe. Si le témoignage peut être cru, Jean écrivit l’Apocalypse au jour de Domitien : non pendant que le sixième César régnait, mais pendant que le douzième était sur le trône.

2. Si nous voulons fouler aux pieds cette série de preuves, nous n’en sommes pas plus proches d’un lieu de repos. Nous sommes en désaccord avec le témoignage interne du livre lui-même. Si le livre fut écrit au jour de Néron, Néron est le sixième empereur. « L’un EST. » Alors il ne peut être aussi l’Antichrist : car l’Antichrist « n’est PAS », et doit encore monter, et être présent.

3. De plus, vous détruisez l’inspiration du livre. À Stuart nous devrions dire : I. « Vous partez de la théorie que nous avons ici une conjecture humaine sur le futur. Vous considérez la chose prédite — la résurrection de Néron d’entre les morts — comme une pure absurdité. Pourtant Jean l’a crue et l’a prédite. Et enfin, l’événement ne cadre pas avec la prophétie, le temps de l’accomplissement est passé, et la prédiction n’est pas accomplie. Que devient alors l’inspiration du livre ? » « Le fait est que vous essayez de forcer la serrure de Dieu avec une clé humaine. Dieu "prend les sages dans leur propre ruse". Le livre est le Sien. »

II. « Vous pouvez en effet altérer légèrement la théorie. Vous pouvez dire : Il fut écrit juste après la mort de Néron, réelle ou supposée, au moment même où le bruit de son retour était répandu. Auguste doit être regardé comme le premier empereur. » Mais cela ne vous servira de rien.

1. Alors Néron n’est pas le sixième empereur, mais le cinquième. Il peut alors être l’un des cinq qui étaient tombés, et « ne sont pas ». Mais comment disposez-vous des autres rois ? Qui était le sixième roi régnant alors ? Galba. Qui était le septième ? Othon. Qui était le huitième ? l’Antichrist ? — Vitellius ! Était-il l’Antichrist attendu ? Était-il l’un des cinq empereurs précédents ? Non. Alors votre théorie cloche de toutes parts.

1. Le témoignage externe contredit votre point de départ. Le livre fut écrit au jour de Domitien.

2. Votre vue s’oppose au témoignage interne.

3. Vous mettez l’histoire et la prophétie en désaccord.

4. Vous détruisez l’inspiration du livre. Après avoir suscité de grands espoirs, le résultat déçoit totalement. La théorie est manifestement fausse.

Les points brillants de la théorie tombent à leur vraie place, quand la vue correcte est donnée. Ils ne sont pas seulement brillants, mais vrais. Mais lui seul peut les utiliser, celui qui voit en eux, non une rumeur insensée, mais la pensée même de Dieu. NÉRON EST LA PERSONNE PRÉDITE. IL RESSUSCITERA D’ENTRE LES MORTS, ET SERA L’ANTICHRIST.

Nous revenons à l’exposition. « Ce sont sept rois »

Il est très remarquable que l’histoire de Rome commence par la mention de sept rois. (1.) Romulus, (2.) Numa, (3.) Tullus Hostilius, (4.) Ancus Martius, (5.) Tarquin l’Ancien, (6.) Servius Tullius, (7.) Tarquin le Superbe. Alors le règne des rois prit fin. Ceux-ci avaient des statues érigées dans le grand édifice national de Rome. « Parmi les sept rois dont les statues se trouvaient au capitole, » dit Niebuhr, « Ancus Martius était le quatrième » : p. 249. « À Brutus une statue de bronze fut érigée au capitole, au milieu des sept rois. » De ceci

nous pourrions construire un nouvel argument, à savoir que les sept têtes de la Bête Sauvage qui sont « sept rois », ne signifient pas sept formes de gouvernement.

Parmi les nombreux empereurs de Rome, comment devons-nous choisir les sept ? La tâche est difficile. Mais peu est dit des « cinq qui étaient tombés », et c'est à l'égard de ceux-ci que la difficulté réside principalement. Mais il y a, je crois, deux principes pour nous guider.

1. Ils doivent être des rois qui ont assumé les « noms de blasphème », ou ont été adorés comme des dieux. xiii, 1.

2. Ils furent aussi, si je ne me trompe, et comme une conséquence morale, retranchés par une mort violente. Ceci est affirmé de cinq d'entre eux. « Les cinq sont tombés. » Le sixième, s'il était Domitien, fut aussi tué. Le septième, encore à venir, doit (comme nous le savons par xiii, 3, 14) être retranché par la violence.

Que le mot « tombé » s'applique avec le plus de force à une mort violente, cela sera prouvé par les exemples suivants. Éhoud tue Églon. Ses serviteurs le trouvent tué. « Voici, leur seigneur était tombé mort par terre » : Juges iii, 25. De Sisera, tué par Jaël, nous lisons : « À ses pieds il s'inclina, il tomba : là où il s'inclina, là il tomba mort » : ver. 27. « La beauté d'Israël est tuée sur tes hauts lieux : comment sont tombés les puissants » : 2 Sam. i, 19, 25, 27, etc. Aussi Apoc. xviii, 2.

La tête blessée à mort et tuée au chapitre xiii est un homme, et non une montagne. Les cinq têtes qui étaient « tombées » se réfèrent, par parité de raison, à des hommes. « L'un est, l'autre n'est pas encore venu », décrivent les têtes comme successives ; non contemporaines, comme le sont les montagnes.

Les cinq premiers seraient donc :

1. Jules César, assassiné. Il fut adoré comme un dieu. Il est compté comme le premier empereur par Suétone, Dion Cassius et Josèphe.*

***[NBP]*** *« César Auguste, souverain sacrificateur et tribun du peuple ordonne ainsi : Puisque la nation des Juifs a été trouvée reconnaissante envers le peuple romain non seulement en ce temps, mais aussi dans les temps passés, et principalement Hyrcan le souverain sacrificateur, sous mon père, César l'empereur, » etc. : Joseph. Ant. xvi ; vi, 2.*

2. Tibère.*

***[NBP]*** *« Certains sont d'avis qu'un poison lent lui fut donné par Caïus. D'autres disent que pendant l'intermission d'une fièvre dont il se trouvait saisi, la nourriture lui fut refusée. D'autres rapportent qu'il fut étouffé par un oreiller jeté sur lui » : Suétone, § 73. Si ces rapports ne sont pas considérés comme tenables, alors Romulus serait le premier. Il fut à la fois assassiné et adoré.*

3. Caligula, assassiné.

4. Claude, empoisonné.

5. Néron, se suicida.

Il peut être ajouté que, parmi les deux empereurs suivants, Galba fut tué, et Othon se suicida.

« L'un est »

Ces mots se réfèrent au temps où l'ange expliquait la vision. Jean écrivait quand le sixième des empereurs, selon les conditions supposées par l'ange, était vivant. Cette tête était Domitien. Elle était coexistante avec « les choses qui sont », ou les sept églises. La persécution découla de là vers Jean lui-même. Domitien fut le dernier des douze Césars, comme Jean fut le dernier des douze « apôtres de l'Agneau ».

Il n'est pas étonnant qu'il y ait dans l'Apocalypse une mention des empereurs, quand l'un d'eux persécutait l'apôtre qui a écrit ceci. Une expression emphatique en hébreu correspond au mot utilisé ici. Elle signifie, est vivant. « L'un est. » « Il est vrai que je suis ton proche parent, toutefois il y a un parent plus proche que moi » : Ruth iii, 12 ; 2 Sam. ix, 1 ; Jonas iv, 11.

Combien il est remarquable que Dieu ne compte que sept Césars sur les douze comptés par l'homme ! Douze est le nombre de l'éternité : sept le nombre de la perfection dispensationnelle seulement.

Bien que cinq têtes soient tombées, elles sont encore supposées demeurer, afin de caractériser la Bête Sauvage : et aussi parce qu'elles demeurent géographiquement, comme des montagnes.

Domitien fut terriblement extravagant dans son usurpation blasphématoire des titres divins ; lui aussi fut retranché par la main de l'assassin.

« L'autre n'est pas encore venu »

Combien de temps devait s'écouler avant que cette plénitude du mal n'apparût, cela n'est pas dit. La septième tête n'est pas encore apparue. Elle ne peut apparaître qu'un peu de temps avant le véritable Antichrist. Elle prépare la voie pour le Grand Usurpateur. Elle restaure la succession perdue des Empereurs de Rome. Elle ne vient que lorsque l'apostasie du Christianisme a lieu, ou a été complétée.

La Bête Sauvage régnait sous sa sixième tête — six étant le nombre de la méchanceté. Alors vient un intervalle, et la Femme prend la place des têtes, et règne par influence. Le pouvoir de l'épée est retiré. La Femme devient la Grande Prostituée dans l'intervalle entre le sixième et le septième roi. Pendant que la méchanceté de l'église nominalement chrétienne arrive à son comble, les Empereurs païens de Rome sont en suspens.

En vérité, il est fort remarquable que le premier empereur qui professa le Christianisme quitta Rome, ou la Femme, transférant son siège de gouvernement ailleurs. Les six empereurs incarnaient l'esprit de l'empire romain impie. Il fut autrefois païen ; il est devenu professément chrétien : il redeviendra païen.

Le Livre de l'Apocalypse ne nous donne pas, comme on le suppose généralement, une histoire de l'empire romain. Au contraire, il y a un vide immense après le sixième empereur ; et l'histoire de l'empire se trouve fusionnée dans les quelques traits qui nous sont dits de la Prostituée. Comme, après Sédécias, il se produisit, et continue encore, un large vide dans les rois de la lignée de David, d'où le Christ est issu ; de même en est-il des rois de Rome, d'où doit sortir le Faux Christ. Tandis que Jérusalem gît désolée, et que ses rois ont cessé, les rois de Rome ont cessé aussi. Restaurez Jérusalem, quand « le Mystère » est passé, et la puissance antagoniste surgit aussi.

« Et quand il viendra, il doit continuer un peu de temps »

Ces mots parlent de quelqu'un qui n'est pas encore né : car il n'a pas même encore fait son apparition. Le septième n'était donc pas Othon. Il y a ici évidemment place pour le large intervalle de siècles. Quand le temps sera venu, un empereur romain, au début semblant acquiescer au Romanisme, surgira, dont les penchants païens deviendront cependant de plus en plus apparents, jusqu'à ce qu'enfin il se professe être le Seul Vrai Dieu. C'est un roi puissant et victorieux. Mais cette prétention impie soulève des ennemis. Il « tombe », comme les six précédents. Il est assassiné par l'épée. xiii, 3, 14. Mais son corps mort revient à la vie. Le véritable Antichrist est alors sur la scène.

Ce récit de la question explique comment de tels résultats prodigieux peuvent être effectués dans un espace aussi court que trois ans et demi. Ce ne sont pas des temps de préparation. L'Antichrist se montre d'un coup sur un théâtre pleinement préparé. La ligne a été posée depuis longtemps ; les fils électriques sont à leurs places ; chaque contact fait frémir le monde.

### Ch 17.11

*« Et la Bête Sauvage qui était, et n'est pas, est elle-même aussi le huitième, et est (l'un) des sept, et s'en va en perdition »*

La Bête Sauvage est un mystère tout autant que la Femme. « La Bête Sauvage » a deux significations, tout comme les sept têtes. L'étoile et le chandelier, ou l'ange et l'église, se rapportent l'un à l'autre comme la Bête Sauvage et ses têtes.

1. Parfois la Bête Sauvage signifie généralement l'empire romain. xiii, 1. Comme tel, il possède sept têtes et dix cornes. La Femme est assise sur lui en tant que tel : comme « une bête sauvage de couleur écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes » : xvii, 3, 7.
2. Mais elle signifie aussi la dernière ou huitième tête ; c'est-à-dire, l'empereur individuel qui est l'Antichrist. Le chef de l'empire est identifié à l'empire. Il exerce tout son pouvoir, et exprime son esprit.

(1.) C'est en ce sens qu'elle est d'abord utilisée. « La Bête Sauvage qui monte de l'abîme fera la guerre contre les Témoins, et les tuera. » xi, 7. Ici, c'est l'empereur individuel. L'empire n'est pas dans l'abîme.

(2.) Ceci apparaît à nouveau lors de la seconde grande occasion où il est traité de la Bête Sauvage. « Je vis l'une de ses têtes comme mise à mort, et la plaie de sa mort fut guérie, et toute la terre s'étonna après la Bête Sauvage » : xiii, 3. Ici, la mise à mort et le rétablissement de la mort prouvent qu'un individu est visé. Mais, après le rétablissement, la tête devient la Bête Sauvage ; et il en est parlé ainsi jusqu'à la fin du chapitre.

(3.) Dans l'explication de l'ange au chapitre xvii, l'empereur individuel est traité presque exclusivement. La vue précédente (ver. 8) de la Bête Sauvage Spéciale ou Individuelle donnait son aspect personnel : celle-ci nous découvre son aspect royal. Elle nous enseigne la place qu'il occupe parmi les Rois de Rome.

« Lui-même est le huitième. » C'est une personne dont il est parlé, non une chose.

La septième tête n'est pas l'Antichrist proprement dit. Il le précède immédiatement, et lui prépare la voie, comme Jean-Baptiste le fit pour Jésus. Il est la tête couronnée du chapitre xiii, qui est blessée à mort.

L'Antichrist est la huitième tête. Huit est le nombre de la résurrection. Le huitième jour, Jésus ressuscita. La huitième note en musique est une résurrection ou une récurrence de la note tonale. Le huitième jour est une récurrence du premier précédent. C'est une nouvelle personne qui surgit, par comparaison avec la précédente. Dans les cas précédents de résurrection, la même personne qui fut tuée est ressuscitée. Cela serait nécessaire à une résurrection parfaite. Mais il n'en est pas ainsi dans la résurrection de Satan. Dieu ne permet pas d'approximation plus proche que celle-ci.

L'Antichrist était originellement l'un des cinq rois qui vécurent, et à la mort disparurent de la terre. Sa réapparition fait de lui le huitième. « Il est sur le point de monter de l'abîme. » Ceci marque son mode de réapparition. « Il sera présent. » Ceci le marque à nouveau sur la terre.

Il n'y a que sept rois, mais voici un huitième, qui est l'un des sept. Voici une énigme de la fabrication de Dieu, un mystère. La septième tête de la Bête Sauvage surgira, régnera un court laps de temps, et sera

retranchée par l'épée. Mais il sera réanimé, surgira d'entre les morts, et deviendra ainsi la huitième tête. Ce n'est pas, à proprement parler, une nouvelle tête, car c'est l'une des sept têtes : mais c'est une vie nouvelle ; et comme la mort est comptée comme la fin de tout, cette réapparition du septième est regardée comme le huitième. Ce n'est pas, toutefois, strictement la réapparition de la septième tête. Car bien que le corps du septième Roi de Rome soit réanimé, l'âme qui rendra l'animation au cadavre n'est pas l'âme du septième roi, mais l'âme de l'un des cinq premiers rois qui était déjà mort au jour de Jean.

Il y a sept corps, et sept âmes, mais il y a huit vies : et le cadavre qui est restauré à la vie est animé par une autre âme que celle par laquelle il était originellement habité. Car si c'était la propre âme du septième roi qui retournait dans son propre corps, elle ne pourrait accomplir les paroles mystérieuses de Dieu. Car le dernier roi, l'Antichrist, est « la Bête Sauvage qui était et n'est pas ». « Est » est le contraire de « n'est pas ». « Est » signifie est vivant ; comme cela est admis par tous ; « l'un est ». « N'est pas » signifiera alors « a vécu, et est mort ». Or, il ne peut être vrai du septième roi qu'« il était, et n'est pas ». Non, du septième roi il est écrit : « Il n'est pas encore venu, et quand il viendra, il doit continuer un peu de temps ». Il ne peut donc pas être la Bête Sauvage qui était venue, et avait quitté sa place sur la terre.

Peut-être est-ce là la signification de cette mystérieuse prophétie. Ésa. xiv, 29. Le septième roi est celui qui frappe Israël. Son sceptre est brisé par l'assassinat. Mais ne vous réjouissez pas, car de lui sort un pire, même le huitième roi. Il sera pour Israël un fléau plus terrible que le septième roi. Il sera le serpent brûlant et volant pour l'aspic qui le précéda.

Le huitième est « l'un des sept ».

Ces paroles sont dites d'une personne, comme dans Actes xxi, 8. « Nous entrâmes dans la maison de Philippe l'Évangéliste, qui était l'un des sept. » Ici « diacres » doit être suppléé, comme le montre Actes vi. Dans notre cas présent, « rois » doit être entendu.

Pourquoi n'est-il pas dit : « Il est l'un des cinq ? » Car il peut être clairement prouvé qu'il doit en être ainsi.

Il n'est pas le sixième. Le sixième « est ». La Bête Sauvage, ou huitième tête, « était, et n'est pas ».

Il n'est pas le septième, car le septième « n'est pas encore venu ». Il est de la première division par conséquent ; l'un des cinq tombés. Ainsi il « était, et n'est pas ».

Il règne deux fois. D'abord naturellement, comme un homme. Enfin apparaissant à nouveau dans le corps, et gouvernant le monde. Il n'occupe pas, en ressuscitant, son vieux corps. Celui-là est corrompu. Il entre dans le corps, à peine froid, du septième chef récemment tué. Une âme nouvelle réanime l'ancien corps. Mais le huitième chef est du même esprit et des mêmes tendances que le septième, et pousse avec une énergie irrésistible et surnaturelle les desseins de son impie prédécesseur. Tout comme les deux Témoins — Hénoch et Élie — accomplissent des plans commencés durant leur vie antérieure sur terre, de même Néron apparaît semblable à lui-même.

Il semble probable que tandis que la septième tête est en paix extérieurement au début avec la Prostituée, la huitième tête ne l'est jamais : mais que dès qu'elle se lève, et parmi ses premiers actes, elle détruit la Femme.

À nouveau, comme la prétention de Jésus d'être le Fils de Dieu, affirmée devant ceux qui Le condamnèrent comme coupable de blasphème, fut prouvée vraie par Sa résurrection d'entre les morts ; de même les prétentions à la Divinité faites par la septième tête semblent être prouvées par la résurrection de la Bête Sauvage. Cette idée remplit chaque condition de l'énigme sacrée. Elle donne une idée affreuse de la grande illusion, qui engloutira tant de milliers de personnes dans la perdition. Elle s'approche si près des lettres de créance authentiques de Jésus le vrai Messie, que, comme les cœurs des hommes sont en sa faveur, elle ne peut manquer de réussir.

Ici aussi nous découvrons la force de cette scène tristeque Jean, en tant qu'Évangéliste, fut inspiré de nous donner. Pilate est réticent à condamner Jésus, déterminé, si possible, à Le laisser aller. À cette jonction alors, le nom de César est utilisé par les Juifs. « Si tu laisses aller cet homme, tu n'es pas ami de César : quiconque se fait roi parle contre César. » Ceci pousse Pilate à juger Jésus formellement au lieu désigné. « Voici votre roi ! » dit-il. Ces paroles furent prononcées probablement au moment où Jésus revenait de chez Hérode, vêtu des insignes de la royauté.

« Crucifie-Le ! » est la réponse. « Crucifierai-je votre roi ? » « NOUS N'AVONS D'AUTRE ROI QUE CÉSAR »

Alors Jésus fut livré pour être crucifié. Jean xix, 12-15.

Dieu prend le Juif au mot. Le Fils de David est rejeté : un roi des Gentils est reconnu. Ils auront donc un César pour leur roi et leur Dieu, à la place du Fils de David, et du Fils de Dieu. Et alors sera accompli l'avertissement de Samuel. « Vous crierez en ce jour-là à cause de votre roi que vous vous serez choisi : et le Seigneur ne vous entendra pas en ce jour-là » : 1 Sam. viii, 18.

Jésus et César pareillement vivants sont présentés aux Juifs. Ils préfèrent César. « Mets Jésus à mort ». C'est fait. Jésus et César en résurrection sont tous deux placés à nouveau devant les Juifs. César est une fois de plus accepté par tous, sauf par les élus d'entre eux. Dieu leur donne un roi dans Sa colère, et le retranche dans Son courroux.

Un Gentil doit être à la tête du royaume, tant que les quatre Bêtes Sauvages des Gentils ont la domination. Le Juif doit régner après, et Jésus en tant que « Roi des Juifs ».

Les six premiers empereurs définissent la période jusqu'au jour de Jean. Puis vient le vide de siècles. La septième tête est encore attendue. Quand elle vient, celle-là, et les dix cornes donnent la grande crise du jour du Seigneur.

« Et s'en va en perdition. »

Ce trait effrayant est répété deux fois. Il est « l'Homme de Péché », le pire des hommes. De peur que sa grandeur ne nous éblouisse, son sort terrible est laissé dans notre esprit.

C'est une personne ; non un empire, non une cité. Les personnes seules doivent être damnées. Babylone est jetée dans l'abîme ; mais il n'est jamais dit de Babylone qu'elle « s'en va en perdition ».

### Ch 17.12

*« Et les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu de royaume ; mais ils reçoivent autorité comme rois une heure avec la Bête Sauvage. »*

Les versets 12-14 exposent devant nous l'attitude morale des dix cornes : leur haine du Vrai Christ, leur amour du Faux Christ.

« La Bête Sauvage — les têtes — les cornes, » tel est l'ordre observé par le Saint-Esprit, ver. 7, et dans l'explication. C'est l'ordre naturel, la partie la plus digne ayant la préséance. Les têtes sont les empereurs universels, dont il ne peut y avoir qu'un seul à la fois. Les cornes sont nombreuses : elles peuvent être aussi nombreuses qu'il plaira à l'empereur.

« Les sept têtes sont sept rois. »

« Les dix cornes sont dix rois. »

Ils sont tous deux rois dans le même sens : ils diffèrent relativement, comme le principal et le subordonné. Si les dix sont des individus, les sept rois le sont aussi. S'ils sont des royaumes, les sept têtes le sont aussi.

Les dix rois se distinguent des sept, comme étant (1.) contemporains, (2.) subordonnés, et (3.) militaires. Ils ne possèdent probablement aucun territoire établi, et ne résident ni ne gouvernent.

Comme la corne d'un animal est inférieure à la tête dont elle est un appendice puissant, ainsi ces dix rois sont inférieurs aux sept qui les ont précédés. De là, ils sont placés dans une classe à part.

Les sept têtes sont des rois de rois. Rome permettait à certains rois sujets de conserver leurs diadèmes en subordination à elle-même.

Ceux-ci ne sont pas rois de Rome, comme l'étaient les sept précédents. Et d'après l'expression « ils reçoivent autorité comme rois, » il semblerait qu'ils ne sont pas réellement en possession d'un territoire et d'une métropole où ils résident. Ils sont, j'imagine, des rois de guerre : un point illustré par l'histoire de Napoléon, dont les généraux, par la guerre, s'élevèrent au rang de rois. Cet empereur avait dans son camp, dit Croly, « CINQ rois, quatre princes, vingt et un ducs » : *On the Apocalypse*, p. 116.

(1.) Ces dix rois répondent aux vingt-quatre rois subordonnés qui entourent le trône de la Majesté en haut, chapitre iv ; et qui déposent leurs couronnes aux pieds de Christ.

(2.) Ils occupent la même position que les rois sans nombre du millénium, qui règnent avec le Christ pendant les mille ans.

(3.) Ils sont, peut-être, en correspondance plus immédiate avec les douze apôtres de Jésus, à qui Il a dit : « Quand le Fils de l'Homme sera assis sur le trône de Sa gloire, vous aussi serez assis sur des trônes jugeant les douze tribus d'Israël » : Matt. xix, 28.

Ils sont « dix rois ». L'Interprétation Courante a changé cela en « dix royaumes. » Cela ne peut être admis. De plus, elle ne peut dire quels sont les dix royaumes. Soixante listes différentes en ont été données.

(1.) L'observation de l'ange est faite en explication d'un secret, et doit être prise strictement.

(2.) La substitution de « royaumes » produit une absurdité. « Ce sont dix royaumes, qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent autorité comme royaumes. » « Car Dieu a mis dans leurs cœurs (personnes) d'accomplir Sa volonté, et de s'accorder et de donner leur royaume à la Bête Sauvage » : 17. La distinction entre « roi » et « royaume » est maintenue partout dans ce livre. « Il a fait de nous des rois et des prêtres pour Dieu » : i, 6. « Moi Jean .... votre compagnon dans la tribulation, et dans le royaume, et la patience en Jésus » : 9. Ainsi également xi, 15 ; xii, 10.

(3.) Ils n'entrent en existence en tant que rois qu'en compagnie de la dernière tête. Quelles ténèbres ont été répandues autour de ce livre, en changeant le concret en abstrait : en mettant des « systèmes » pour des personnes ! Si nous voulons gagner en clarté, nous devons rendre ce qui est défini dans la prophétie aussi défini dans l'exposition. Comme Jésus et Ses douze apôtres étaient des personnes — comme Napoléon et ses douze maréchaux étaient des personnes — ainsi la Bête Sauvage et ses dix rois seront des personnes. Si un système d'interprétation ne tient qu'en substituant « royaumes » à « rois », et qu'un autre l'interprète tel qu'il est écrit, tous les yeux impartiaux discerneront de quel côté réside la vérité.

Dix est un nombre incomplet, et le royaume tombe rapidement. Douze est le nombre de l'éternité.

C'est seulement par la substitution de « royaumes » pour « rois » que l'idée courante de l'Apocalypse étant une histoire de l'église, ou de la chrétienté, peut être défendue. Une fois perçu que le Saint-Esprit ne parle que d'un ensemble de rois contemporains régnant en même temps que la brève domination de l'Antichrist, l'erreur fondamentale est découverte.

Ces dix rois ne sont pas les mêmes que « les rois de la terre. » Ceux-ci existaient bien avant que l'Apocalypse ne fût écrite.

« Et la femme que tu as vue est cette grande cité, qui règne sur les rois de la terre » : Apoc. xvii, 18.

Ils étaient des rois de territoire : non des aventuriers militaires s'élevant au pouvoir royal.

Les dix sont contemporains : comme les mots de ce verset l'indiquent. Les sept têtes sont successives : et les étapes de la succession nous sont indiquées. Mais ceux-ci s'élèvent à l'autorité royale quand la huitième tête le fait. Ils deviennent probablement rois à l'assassinat de la septième tête : tout comme à la mort d'Alexandre, ses généraux devinrent rois. Comme les douze apôtres et les rois sans nombre du millénium ne deviennent rois des hommes que lorsque Jésus apparaît : il en est de même pour ces satellites du Faux Christ.

« Les rois de la terre » se retrouvent tout au long du livre. Jésus tire l'un de Ses titres d'eux. Il est « le prince des rois de la terre » ; i, 5. Les dix rois se trouvent dans ce seul chapitre. Les « dix rois » ne se trouvent jamais avec l'adjonction « de la terre » attachée à eux. « Les rois de la terre » ne se trouvent jamais avec le numéral défini « dix » préfixé. Comme les commentateurs ont peiné en vain pour comprimer les rois de l'empire romain dans le nombre dix, ils auraient dû percevoir, dans le déplacement des frontières et des nombres des monarques de l'Europe, qu'ils étaient tombés plutôt parmi les « rois de la terre » indéfinis, que parmi les dix définis et permanents.

Dans ce chapitre, deux grands partis nous sont découverts, qui ne sont pas interchangés.

(1.) La « Prostituée » et les « rois de la terre ».

(2.) « La Bête Sauvage » et les « dix rois ». « Les rois de la terre » ne se trouvent jamais avec la Bête Sauvage, jusqu'à ce que la Femme soit détruite, et que les trois démons opérant des miracles les aient persuadés de combattre contre Dieu et Son Christ. Les rois de la terre sont des rois nominalement chrétiens, aimant la Prostituée, et l'imaginant être l'épouse de Christ. Les dix rois blasphèment Christ dès le début, et haïssent la Prostituée, parce qu'ils la prennent pour Son épouse. Ils font la guerre à l'Agneau par leur penchant originel : les rois de la terre ont besoin de la force du miracle pour être persuadés : ils sont aussi probablement jaloux de la prééminence et de la supériorité des dix rois. Il n'est jamais dit que les dix rois forniquent avec la Femme. Il n'est jamais dit que les rois de la terre la haïssent. Il n'y a pas de mystère concernant « les rois de la terre ». Les dix cornes font partie du mystère de la Bête Sauvage, et reçoivent donc l'explication de l'ange. Comme la Bête Sauvage n'apparaît pas dans le chapitre suivant, ses dix rois n'apparaissent pas non plus. Mais Babylone et les rois de la terre s'y trouvent. Ils sont les amis durables de la Femme, impuissants à la sauver. Les dix rois sont ses ennemis surgis soudainement, qui apparaissent juste dans la crise de son jugement. L'amitié entre eux et la Bête Sauvage est parfaite : mais ne dure pas des siècles. L'amitié des rois de la terre pour la Prostituée est imparfaite, mais elle dure depuis des âges.

« Qui n'ont pas encore reçu de royaume »

Ceci est énoncé comme le contraste avec les cinq têtes qui avaient déjà régné, et avec celle qui régnait alors. C'est aussi en contraste avec la permanence de la Bête Sauvage, considérée comme l'empire. Ces dix surgissent seulement à sa clôture.

Ici le pouvoir est distingué de la personne. Ces personnes « reçoivent autorité comme rois. »

Avant la bataille dans le ciel, les cornes ne sont pas couronnées. Après que Satan est jeté en bas, et quand l'Antichrist est établi, les cornes sont couronnées. Elles ne sont pas vues couronnées dans le chapitre xvii. Car la vue de l'ange sur les têtes commence avant la crise.

Je conclus donc que ces dix sont tous, ou la plupart d'entre eux, des généraux du septième roi, qui assument le pouvoir souverain lorsqu'il est assassiné. La résurrection qui s'ensuit les lie avec dévouement au huitième roi.

« Mais ils reçoivent autorité comme rois »

C'est-à-dire qu'ils possèdent la fonction royale non dans son intégralité, mais avec une réserve. Les rois sont seigneurs de territoire, chefs de personnes. Ceux-ci ont pouvoir sur les personnes, mais aucun territoire ni métropole établis. « Ils reçoivent autorité » — le futur exprimé comme un présent. Ils reçoivent l'autorité de Dieu. Ce n'est qu'une variante de l'expression incorporant le même sens que : « Il leur fut donné de gouverner».

Le territoire peut être considéré comme celui de la Bête Sauvage. Ils mènent ses guerres, et partent pour ses expéditions.

Ils ne sont qu'une copie mutilée des vingt-quatre anciens, et des rois de la création de Jésus. Car ils ne sont pas aussi « prêtres ». La Bête Sauvage n'a pas de prêtre. Son second en autorité est un prophète. La sacrificature, ou la nécessité d'un médiateur à cause de la chute, est niée par l'Antichrist.

« Une heure avec la Bête Sauvage »

Ici, le roi individuel est visé. Ce n'est pas le royaume : car celui-là a toujours subsisté. Mais dans ce lieu, la huitième tête est identifiée à la Bête Sauvage. Ils s'élèvent avec la huitième tête. Ils reçoivent l'autorité « ensemble avec la Bête Sauvage ». « Ils donnent leur autorité à la Bête Sauvage » ; non à l'empire en général, mais à la huitième tête.

Comme la huitième tête doit encore surgir, et comme même la septième n'est pas venue ; eux non plus ne sont pas venus. La Bête Sauvage ou huitième tête « était, et n'est pas » encore. De là, les « sept têtes et les dix cornes » décrivent l'empire romain dans sa dernière attitude ; juste avant que le Sauveur n'apparaisse et ne le détruise.

Ils règnent « une heure » — un temps bref — les trois ans et demi de la Bête Sauvage. Ainsi le temps de l'Antichrist et de ses dix rois n'est que, au maximum, le temps de la vie d'un individu : c'est-à-dire que la théorie de l'an-jour, avec sa série de rois et ses nombreux siècles, est fausse. L'« heure » de la Bête Sauvage est de 1260 jours. L'Antichrist et ses dix rois sont-ils individuels, ou une série ? Avec quelle théorie cette expression s'accorde-t-elle le mieux ? Le chapitre xiii, comme l'observe B. Newton, découvre une scène postérieure à ce chapitre. Dans le chapitre xvii, la Bête Sauvage soutient la Prostituée. Dans le xiii, il est suprême. Dans le xvii, la Prostituée est l'objet d'attraction pour les nations. Dans le xiii, la Bête Sauvage est lui-même adoré. Le chapitre xvii ne fixe aucune limite précise quant au temps ; le xiii limite sa course à 1260 jours.

### Ch 17.13

*« Ceux-ci ont une seule pensée, et ils donnent leur puissance et leur autorité à la Bête Sauvage. »*

Ceci, comme l’observe Hengstenberg, est une exposition supplémentaire des mots : « Avec la Bête Sauvage. » Ils ne sont pas seulement contemporains, mais d’un même accord.

Une telle scène n’a encore jamais été contemplée. Les rois de l’Europe, même en leur accordant d’être dix, n’ont jamais été d’une seule pensée avec les Papes régnants. Jamais il n’y eut dix rois unanimes avec l’empereur régnant de la Rome païenne.

La jalousie, les querelles, les divisions, la faiblesse ont été les conséquences constantes des confédérations de rois. Ceci, le spectacle habituel de la nature humaine, fut abondamment vu parmi les généraux d'Alexandre et de Napoléon, et dans les confédérations dont Guillaume d'Orange était le chef.

Qu'est-ce donc qui donne cette unanimité à dix rois indépendants ? Quelle puissance formidable les rend tous disposés à prendre la place subordonnée ? et à travailler de cœur et d'âme pour un roi supérieur ?

Cette concorde, si merveilleuse aux yeux du monde, surgit de deux causes, (1.) une cause externe ; et (2.) une cause interne.

(1.) La cause externe est la résurrection de la huitième tête. Celui qu'ils servent n'est point un simple mortel, comme les princes du monde en général. Il est prouvé « Divin », à leurs yeux, par Sa résurrection d'entre les morts. Rois bien qu'ils soient, ils adorent et obéissent, tout comme leurs sujets. Celui qu'ils ne considéraient autrefois que comme le grand roi et le général victorieux est maintenant investi de l'éclat de la divinité.

(2.) La cause interne est la puissance de Satan par ses esprits malins exercée sur leurs cœurs. Comme le Saint-Esprit est l'auteur de l'unité véritable, telle qu'elle subsista dans l'église quand Il descendit en puissance à la Pentecôte, ainsi Satan est l'auteur, lorsqu'il y est autorisé, de cet enthousiasme faux mais puissant en faveur de ce qui est mal, lequel de temps à autre a emporté les multitudes. Telle fut l'unanimité des premiers disciples de Mahomet.

De cette unanimité jaillit une grande partie du caractère terrible de ces temps-là. Les décrets de l'Antichrist ne sont point obéis avec exactitude dans son voisinage immédiat, pour devenir de moins en moins appliqués à mesure qu'ils parviennent dans des régions éloignées de sa présence. Non : ces lieutenants qui sont les siens exécutent sa volonté aux coins les plus reculés de son empire.

Ils furent notés dans le verset précédent comme étant ses contemporains. Ici il est montré qu'ils sont de la même pensée. Ils sont spirituellement opposés à Dieu et à Son Christ : toute leur attitude et leur esprit sont infidèles. Mais l'ascension soudaine de ce météore de la nuit les enchante. Ils dévouent à sa cause la force physique des armées à leur commandement — « la puissance ». Ils utilisent leur influence personnelle dans sa cause — « l'autorité ». Ce spectacle d'union est une force morale prodigieuse. La nature humaine semble être enfin sublimée ; son égoïsme dissipé par un attachement fervent au Grand Usurpateur. Il ne sera dépassé que par l'amour et l'unité des rois de l'élévation de Jésus, durant son règne millénaire.

Ceux-ci sont remplis de l'esprit de l'Antichrist ; et l'Antichrist nie à la fois le Père et le Fils. Le Mahométisme nie la même doctrine.

Le cxiième chapitre du Coran s'énonce ainsi :

« Dis : Dieu est UN Dieu ; le Dieu Éternel ; Il n'engendre pas, et n'est point engendré, et il n'y a personne qui Lui soit semblable. » Mais Mahomet parlait respectueusement de Jésus, et du Dieu d'Israël. Ceux-ci blasphémeront les deux. Mahomet était véhément contre l'idolâtrie : ceux-ci l'établiront, la rendant obligatoire sous peine de mort.

Ils sont les chefs militaires du royaume de l'Antichrist : comme le Faux Prophète est le ministre du culte public, le chef ecclésiastique.

Leur unité de sentiment envers la Bête Sauvage, et leur haine de la Prostituée et de Christ, jaillissent d'un seul et même état d'esprit. Ils haïssent l'Agneau suprêmement ; parce qu'Il est le grand ennemi du Faux Christ. Ils haïssent la Prostituée, parce qu'elle est un témoin sur la terre dans quelque faible mesure du Vrai Christ.

Le fait de donner leur puissance à la Bête Sauvage est le résultat d'une pleine confiance en lui et d'une affection envers lui. Ils détruisent ensuite la Prostituée, et combattent ensuite contre Christ.

Le prêt de leur puissance royale à la Bête Sauvage est une guerre virtuelle avec Christ ; car les deux sont diamétralement en opposition. Mais si les dix royaumes de l'Europe avaient donné leur puissance aux Papes, cela n'aurait point été une guerre virtuelle avec Christ.

Il y a deux grands mystères dans la partie prophétique de ce livre : et il y a une guerre dans chacun d'eux.

1. La guerre angélique contre Satan pour la Femme mystique au ciel.
2. La guerre de la Bête Sauvage contre Christ, après sa destruction de la Prostituée mystique.

Cette dernière est pleinement décrite au chapitre xix. Elle a été prédite en xvi, 14, 16.

### Ch 17.14

*« Ceux-ci combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, car Il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois ; et ceux qui sont avec Lui sont les appelés, et les élus, et les fidèles. »*

Dans ces versets, les noms de « Bête Sauvage » et d'« Agneau » sont mis en le plus étroit contact. Ils célèbrent aussi la grande collision des deux chefs de la terre. La guerre ouverte avec Christ est le dernier acte des dix rois. Ils combattent d'abord contre la Prostituée, et l'emportent sur elle. Cela les gonfle de pensées vaines sur leur puissance, et ils sont encouragés à attaquer Christ Lui-même. Ils attaquent la Prostituée par haine envers Christ, et s'attendent à ce qu'Il la défende. De là, leur victoire les enivre, comme s'il s'agissait d'une victoire sur le Fils de Dieu Lui-même.

Les rois de la terre confessent le nom de Christ : sur leurs monnaies ils déclarent qu'ils règnent « par la grâce de Dieu » (*Dei Gratia*), et comptent les dates de leurs règnes par « l'an de notre Seigneur » A.D. Ils sont donc une série tout à fait différente de ceux-ci. Les rois de la terre ont besoin de toute la puissance des ambassadeurs de Satan, et du miracle, pour les engager à combattre contre Christ. Les dix ont déjà un penchant vers cette guerre, dès qu'ils se dévouent à la Bête Sauvage.

Les sept têtes, par leurs titres blasphématoires, se sont dressées contre Dieu en général. Les dix cornes sont des antagonistes particuliers du Fils de Dieu. Ils nient le Père et le Fils. Et ils se sont attachés à l'Antichrist comme au « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs ». Mais c'est là le titre de Jésus, qui doit maintenant être affirmé, et soutenu par la puissance divine : c'est pourquoi ils sont mis en collision directe avec le Fils de Dieu.

Beaucoup s'imaginent que si Rome est seulement détruite, la terre se déclarera aussitôt pour Christ. Cette prophétie, au contraire, montre que Rome sera détruite à cause de quelques restes de vérité qu'elle détient ; et qu'après sa destruction, un système de doctrine et de culte, de l'impiété la plus ouverte, et une damnation certaine pour tous ceux qui l'embrassent, succédera. Comme les dix rois sont si cordialement dévoués à la Bête Sauvage, ils sont tout aussi complètement remplis d'inimitié contre le Vrai Christ. Les deux grands chefs se tiennent en évidence enfin : et il n'y a point de neutralité. Ceux-ci ne s'arrêtent pas avant la violence réelle contre Christ.

Alors qu'ils s'arment pour le Faux Christ, ils combattent aussi contre le Vrai. Une troupe avec des lanternes, des flambeaux, et des armes, sortit contre Jésus et Ses apôtres aux jours de Sa chair. Maintenant dix armées menées par le Faux Christ en personne L'assaillent alors qu'Il vient du ciel. L'Agneau seul est nommé ; car la guerre est spécialement dirigée contre Lui-même.

Alors Jésus défendit à Ses disciples de combattre. Maintenant Il dirige les armées destructrices du ciel, et tue Ses ennemis ; car le temps de la patience est passé. Alors l'oreille blessée fut guérie : maintenant les oiseaux se repaissent de Ses ennemis.

Nous sommes ensuite informés de l'issue de la guerre. « L'Agneau les vaincra. » La victoire de la Parole de Dieu, et de la miséricorde manifestée dans l'Évangile, est passée depuis longtemps. « L'heure du jugement de Dieu est venue. » Les méchants de la terre se rassemblent en ordre de bataille : la force est donc déployée pour vaincre la force. Jésus les vainc en tant que Roi : c'est pourquoi Ses titres et Son armée sont nommés. Le Romanisme empiète sur les fonctions de Jésus comme prêtre : ceux-ci S'opposent à Lui par les armes comme Roi.

Les oiseaux de proie sont gorgés de la chair de ces rebelles : de nouveaux rois prennent leur place, nommés par Christ Lui-même. Le mot (νικησει) nous ramène aussitôt en arrière au premier sceau et au Cavalier sur le Cheval Blanc, qui sortit victorieux et pour vaincre (ινα νικηση). Sa dernière victoire est vue quand Il sort à nouveau comme le Cavalier sur le Cheval Blanc. L'Agneau « vainc ». Il gagne la victoire par Lui-même. Les armées du ciel Le suivent, mais l'épée de Sa bouche est ce qui abat les nations, et Ses pieds foulent le pressoir de la colère divine.

Les raisons de la victoire sont ensuite assignées. Elles sont deux.

(1.) L'une se réfère aux prétentions du Grand Vainqueur, (2.) l'autre à l'excellence de Son armée.

« Car Il est Seigneur des seigneurs, et Roi des rois »

Ce sont les titres de droit de Jésus : Il les détient par la nomination de Son Père. Il a été proclamé « digne ». Et le Jour du Seigneur est le jour de la justice, soutenant ce qui est droit. Comme ce sont là Ses prétentions légitimes, elles doivent écraser toute opposition hostile. Ses titres légitimes seront manifestés comme réels, dans la destruction de chaque ennemi. C'est pourquoi, quand Jésus descend du ciel pour faire la guerre, Ses gloires sont à nouveau affirmées. « Il a sur Son vêtement et sur Sa cuisse un nom écrit, "ROI DES ROIS, ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS" » : xix, 16.

La Prostituée ne peut tenir contre les dix rois, parce qu'elle n'a pas Jésus à ses côtés. Les rois de la terre sont incapables ou peu disposés à l'assister dans son profond besoin. L'histoire des dix rois est ici achevée : on ne les voit plus. Quand la grande bataille du Dieu des armées se produit, nous lisons seulement ce qui concerne « les rois de la terre », rassemblés contre Christ. xix, 18. L'attitude des dix rois en ce jour-là avait été précédemment décrite, et n'avait pas besoin d'être répétée.

« Et ceux qui sont avec Lui sont les appelés, et les élus, et les fidèles. »

Dans ces mots, contemplez la supériorité de Son armée. Dans l'histoire d'Israël, nous lisons souvent que des « hommes d'élite » étaient emmenés au combat par les généraux et les rois d'Israël, et que la victoire était ainsi obtenue. Mais trois épithètes affirment les qualités supérieures des forces de Jésus. Ils sont « appelés, élus, fidèles ». S'ils sont les armées de xix, comme je le suppose, ils sont tous ressuscités d'entre les morts. Si je ne me trompe, les trois mots sont destinés à nous dire que des élus issus des trois dispensations précédentes — la Patriarcale, la Mosaïque, la Chrétienne — composent les légions de Christ. L'Antichrist unit les réprouvés de ces trois dispensations : le Christ, je le crois, combine les élus de ces mêmes dispensations. Ce ne sont pas tous les sauvés qui composent l'armée : c'est une élection parmi les élus de toutes les dispensations.

Ils sont « appelés », désignés par leur nom : « élus », parmi beaucoup d'autres : « fidèles », comme manifesté par leur vie maintenant passée. Ils viennent avec Christ du ciel, dans des corps de résurrection. Ils forment « les armées qui sont dans le ciel » : xix, 14. Ils apparaissent comme un seul corps contre l'armée rassemblée

du Faux Christ. Seuls ils combattirent, et vécurent : mais maintenant ils sont rassemblés par Celui qui est « Résurrection et Vie ».

Ces trois désignations sont toutes appliquées aux membres de l'église de Christ. Mais certains des élus ressuscités de la Loi semblent être inclus. « Le juste se réjouira lorsqu'il verra la vengeance : il lavera ses pieds dans le sang du méchant » : Psa. Lviii, 10.

### Ch 17.15

*« Et il me dit : Les eaux que tu as vues, où la Prostituée est assise, sont des peuples, et des foules, et des nations, et des langues »*

La seconde division de l'explication de l'ange commence à ce point. Elle est indiquée par la légère coupure introduite par les mots d'ouverture : — « Et il me dit ». Le mystère incluait à la fois la Bête Sauvage et la Prostituée. Les secrets se rapportant à LA BÊTE SAUVAGE ont été dévoilés dans les quatre premières divisions. Les trois restantes nous découvrent ce qui est symbolique dans la FEMME et son jugement.

La première série de découvertes était disposée en quatre divisions. Les dernières sont digérées en trois parties :

1. Les Eaux.
2. Les Cornes et la Bête Sauvage en relation avec la Prostituée.
3. La Femme.

Jean devait voir le jugement de Babylone la Grande. Mais Babylone était située dans une terre bien arrosée, sur le Grand Fleuve Euphrate. « Toi qui habites sur beaucoup d'eaux, abondante en trésors, ta fin est venue, et la mesure de ta convoitise : » Jér. li, 13. « Aux fleuves de Babylone, là nous nous assîmes : » Ps. cxxxvii, 1. De son abondante irrigation naissaient sa fertilité et sa richesse. C'est pourquoi, quand son jugement viendrait, « Une sécheresse est sur ses eaux ; et elles seront taries : » Ésa. l, 38.

Mais comment cela se vérifie-t-il pour Rome ? Son fleuve n'est pas un grand fleuve : elle n'est pas assise sur beaucoup d'eaux. Il était nécessaire, par conséquent, d'expliquer comment ce trait de Babylone appartient à Rome.

La session de la Femme sur beaucoup d'eaux n'est mentionnée que par l'ange. « Viens ici, je te montrerai le jugement de la Grande Prostituée qui est assise sur beaucoup d'eaux. » Jean ne nous dit pas qu'il les vit : bien que l'ange dise qu'il les vit. « Les eaux que tu as vues ».

La Prostituée est assise sur les eaux. Mais la Prostituée est un être mystique : les eaux le sont donc aussi par conséquent. La Babylone la Grande de ce chapitre est « Babylone un Mystère ». Les eaux sont donc des eaux mystiques : de là leur signification est exposée pour nous. « Ce sont des peuples et des foules ».

Comme la Babylone littérale tirait sa splendeur et sa grandeur de ses eaux naturelles, ainsi Rome obtient la sienne des peuples et des nations qu'elle a assujettis à son empire spirituel. Ainsi Dieu dit de l'Assyrien, représenté mystiquement comme un cèdre, — « Les eaux le rendirent grand : » Ézéch. xxxi, 4.

Ceci nous révèle le secret de la grandeur de Babylone et de sa fornication. Si elle s'était contentée de ne rassembler que les élus de Christ, elle n'aurait jamais été ni une « prostituée » ni « grande ».

La Prostituée est assise sur les eaux. Trois formes de sa session sont mentionnées.

1. Elle est assise sur la Bête Sauvage : sur elle elle repose politiquement.
2. Elle est assise sur ses sept têtes, qui sont sept montagnes, sur lesquelles la cité repose naturellement. xvii, 9.
3. Elle est assise sur des eaux mystiques, alors qu'elle est aussi située dans un « désert ». Les eaux sont son point de repos ecclésiastique. Observez la différence entre la première et la dernière des trois mentions de cette partie. « Les eaux que tu as vues, où LA PROSTITUÉE est assise. » « LA FEMME que tu as vue est la grande cité ».

Elle est assise sur les eaux à la fin, en tant que Prostituée, en vertu de son pouvoir dérivé du Christianisme corrompu. Elle gouvernait les rois de la terre autrefois simplement comme la cité païenne militaire.

Comme les élus de ces quatre divisions de la terre appartiennent à Christ, et sont rassemblés vers Lui dans Son temple, (v, 9 ; vii, 9,) ainsi les réprouvés sont à elle. Quand elle est retranchée, ces mêmes quatre divisions d'hommes sont transférées d'elle à la Bête Sauvage. « Il lui fut donné autorité sur toute tribu, et peuple, et langue, et nation : » xiii, 7. Il y a sept variations de cette formule quadruple : v, 9 ; vii, 9 ; x, 11 ; xi, 9 ; xiii, 7 ; xiv, 6 ; xvii, 15.

Combien est remarquablement confirmatoire de ce passage cette monnaie, déjà remarquée, frappée par Rome, dans laquelle se représentant elle-même comme une femme tendant une coupe, la devise est : « Elle est assise sur l'univers ».

Elle « est assise sur beaucoup d'eaux ». Le temps présent note son attitude au moment du jugement.

### Ch 17.16-17

*« Et les dix cornes que tu as vues et* la Bête Sauvage, ceux-ci haïront la Prostituée, et la rendront désolée et nue, et mangeront sa chair, et la brûleront par le feu. Car Dieu a mis dans leurs cœurs d'accomplir Sa pensée, et d'avoir une seule pensée, et de donner leur royaume à la Bête Sauvage jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. »*

***[NBP]**** *Και. A.B. Également le MS. Sinaïtique, 33. MSS. cursifs, la Vulgate en MS., et cinq autres versions : Griesbach, Lachmann, Scholtz, Tischendorf, et Tregelles.*

Les dix cornes ont été décrites précédemment dans leur relation avec la Bête Sauvage : et nous avons été informés de leur dévotion entière envers lui. Nous apprenons maintenant leur relation avec la Prostituée ; c'est une relation d'inimitié. Elle est l'une des ennemies de la Bête Sauvage, et est, par conséquent, une ennemie des leurs.

Très importante est la lecture, « ET la Bête Sauvage ». Elle repose sur des fondements sûrs, tant externes qu'internes.

1. C'est la lecture la plus difficile : celle reçue a évidemment surgi de la difficulté de la comprendre.
2. Elle repose sur l'autorité des meilleurs MSS. et sur la décision des éditeurs critiques.

La Bête Sauvage est distincte des dix rois. La Bête Sauvage ici n'est pas, comme on le prend généralement, l'empire romain divisé en dix royaumes. La Bête Sauvage diffère de la Femme.

Les dix rois sont subordonnés à la Bête Sauvage, ils sont des cornes de sa tête† . La lecture reçue, « Les dix cornes que tu as vues sur la Bête Sauvage, celles-ci haïront », etc., — en ferait les principaux moteurs.

***[NBP]†*** *Des « rois de la terre », cela n'est jamais dit.*

La Bête Sauvage est l'empereur spécial, individuel.

La Femme est la Prostituée, ou le dernier développement de la cité. Alors que l'empereur et sa ville étaient tous deux païens, il y avait harmonie entre les deux, comme au jour de Jean. Mais la Femme est devenue nominalement chrétienne, depuis que Jean a écrit sur l'empereur païen régnant : « L'un est ».

Dans ce changement réside donc la racine de l'inimitié de la Bête Sauvage ou huitième tête. Il était païen quand il vivait sur terre : il retourne sur terre avec les mêmes prédilections religieuses. Est-ce Néron ? Imaginez avec quel dégoût et quelle inimitié il apprendrait que Rome était devenue chrétienne ! Que sa Rome avait imbibé cette superstition magique et exécrable, qu'il se plaisait à persécuter jusqu'à la mort !

Sept actes appartiennent à ces dix rois, et ces sept sont divisés en quatre et trois : quatre se référant à la Prostituée ; trois à la Bête Sauvage.

1. Ils haïssent la Prostituée.
2. La rendent désolée.
3. Mangent sa chair.
4. La brûlent par le feu.

5. Ils accomplissent la volonté de Dieu.
6. Forment une seule pensée.
7. Donnent leur royaume à la Bête Sauvage.

Avec le Faux Christ surgissent de nouveaux rois. Ils sont le résultat de l'infidélité engendrée par les superstitions romaines : la réaction de l'intelligence du dernier âge contre les doctrines et fables de vieilles femmes. Ils regardent le Romanisme comme le Christianisme, et le rejettent. Ce sont des aventuriers militaires, et leurs actes sont des guerres. En cela, ils se distinguent du Faux Prophète, qui n'est nommé ni dans le chapitre xvii ni dans le xviii.

La première section de l'explication donnée par l'ange décrivait les agents du jugement de la Prostituée. Celle-ci décrit l'infliction réelle.

« CEUX-CI » donc, « haïssent la Prostituée ».

Le mot « ceux-ci » est emphatique. Il embrasse à la fois l'empereur et ses rois sujets. Ils haïssent dès le début. Leur inimitié n'est pas le résultat de la persuasion d'autrui : ils n'ont jamais ressenti d'autre sentiment. Les dix princes haïssent la Prostituée, (1.) parce qu'elle est réellement haïssable. Son enseignement et sa pratique sont choquants, même pour une conscience naturelle non éclairée. Ses doctrines dégoûtent la raison naturelle. La Transsubstantiation fait des infidèles de tous ceux qui veulent utiliser leur entendement. Son enfermement des Écritures parce qu'elles témoignent contre elle, en dépit des nombreuses preuves qu'elles étaient destinées à être lues par tous les chrétiens, est un autre scandale.

Ses doctrines, spécialement les dernières ou doctrines jésuites maintenant en vigueur*, sont affreuses et horribles.

***[NBP]*** Voir la Theologia Moralis de Liguori, et Pascal the Younger.*

Sa soif de sang, sa vénalité, sa tromperie, sa tyrannie, sa convoitise, révolteront même l'esprit charnel. Ses actes, spécialement dans les derniers jours, quand elle sera prise au dépourvu par un succès momentané, lui susciteront des ennemis, féroces et forts. Les dix rois qui s'élèvent après la première intoxication des hommes par ses doctrines, trouveront que les amis sont devenus des ennemis, et qu'elle peut être balayée de la terre avec l'applaudissement du plus grand nombre.

(2.) Ils la haïssent donc pour ce qui est mal en elle : mais ils la haïssent aussi pour ce qu'il reste encore de vérité en elle. Elle témoigne toujours de la Trinité dans l'Unité, de Jésus comme Fils de Dieu, de Son incarnation, de Sa mort et de Sa résurrection ; et de la descente du Saint-Esprit. Ces vérités cardinales s'opposent aux prétentions de la Bête Sauvage. Il est le seul vrai Dieu ; il nie à la fois le Père et le Fils. Sur ces points, le Pape ne peut capituler et rester Pape : il s'y est engagé, et doit tenir ou tomber avec eux. L'horizon doit donc être balayé de toute trace de Christianisme, avant que le mensonge mortel de Satan ne puisse avoir libre jeu. La haine de l'empereur et de ses dix rois la détruit donc rapidement.

Les rois de la terre sont des amis tièdes de la Prostituée, et n'interviennent pas pour la défendre de la brûlante inimitié de l'Antichrist. Le Christ et l'Antichrist sont des maîtres opposés. Les dix rois aiment le faux Christ, et par conséquent haïssent le vrai : ils haïssent aussi tout ce qui parle de Lui.

En preuve que la Babylone mystique est brûlée avant que l'Antichrist n'apparaisse sous ses pleines et hideuses couleurs, nous pouvons citer l'ordre des événements au chap. xiv. Là, l'annonce de sa première chute est donnée juste après l'appel aux nations d'adorer le vrai Dieu, et avant l'avertissement contre l'adoration du Faux Christ. Le Pape, en somme, loin d'être l'Homme de Péché, est, dans une certaine mesure, un obstacle à sa manifestation. Le septième empereur peut temporiser avec la Prostituée pendant qu'elle monte la Bête Sauvage : mais le huitième n'a nul besoin de dissimulation ; il blasphème et agit sa haine sur-le-champ. La puissance païenne impériale et précédemment régnante de Rome détruit la puissance ecclésiastique subséquente, et sa demeure.

Les dix cornes se tiennent évidemment distinguées des rois de la terre†. Les rois de la terre commettent la fornication avec la Prostituée d'âge en âge. Les dix rois individuels la haïssent. Les dix n'apparaissent sur la scène que lorsque le grand Antichrist le fait. Les rois de la terre ont été placés devant nous dès le sixième sceau. vi, 15. La Femme (pas encore la Prostituée) régnait sur « les rois de la terre » au jour de Jean (18ème verset de ce chapitre). Après sa destruction, ils pleurent sur sa ruine. Les dix rois n'apparaissent que dans ce chapitre, et leur identification avec l'Antichrist apparaît de manière proéminente.

Que les dix cornes et la Bête Sauvage soient tous deux des personnes, cela est indiqué clairement par ce mot — « Ceux-ci haïront la Prostituée ». Le genre est masculin, bien que les mots précédents, « Bête Sauvage » et « Cornes », soient neutres. Ils « haïssent ». Cela témoigne qu'ils sont des hommes, possédant les affections ordinaires de l'humanité. Nous employons des preuves semblables pour convaincre les personnes que le Saint-Esprit est une personne. Que les mêmes arguments suffisent ici aussi.

Leur haine, jointe comme elle l'est à la puissance, est terriblement mise en acte.

« Ils la rendent désolée. »

Elle habite dans le désert. La Campagne de Rome est déjà un désert morne ceignant la ville. Ils parachèvent la désolation. Ils détruisent la vie et ses demeures, dans le seul endroit habitable de la Campagne ; et le tout devient alors une désolation uniforme.

Ils la rendent « nue ».

Elle apparaît, avant son jugement, magnifiquement parée. Cet appareil est dépouillé : sa richesse est saisie. Ses iniquités secrètes, ses crimes par principe, sont mis à nu. Les agissements de ses couvents et inquisitions sont découverts. Les « instructions secrètes » de ses agents et leurs résultats voient le jour. Des aperçus des horreurs dans son enceinte ont été obtenus quand l'infidélité, forte de sa puissance militaire, s'est emparée de ses prisons à Madrid et à Rome.

Un flot d'invasion guerrière assaille la Femme au ciel (xii), mais elle est préservée. Ici, un flot sortant de la bouche de la Bête Sauvage attaque la Femme de la terre, et elle est détruite. C'est une meurtrière, une sorcière, et une empoisonneuse : il n'y a point de ville de refuge pour elle.

Ils « mangeront sa chair ». Ceci se réfère, je suppose, à la destruction de ses habitants, et de ses grands hommes en particulier. Les dix sont des bêtes sauvages, et agissent avec la sauvagerie qui leur est propre. La cité est regardée comme une femme. Peut-être Psa. xxvii, 2, s'il est référé à l'arrestation de Jésus, rendra-t-il nos vues sur cette expression plus définies.

Le Grand Agent de la colère sur elle est Apollyon, le Destructeur. Au chapitre xi, il détruit les Témoins ; au xiii, les saints ; et ici la Prostituée.

« Et la brûleront par le feu. » Nous ne lisons rien d'une défense faite par elle : c'est une femme. Rome a été plusieurs fois châtiée par le fer et le feu. C'est la dernière fois. C'est universel : elle ne relève plus jamais la tête. Rome fut partiellement brûlée par l'un des cinq premiers rois.

De Néron, Suétone écrit ainsi :

« Il n'épargna cependant ni le peuple, ni la ville elle-même. Quelqu'un disant dans la conversation : "Quand je serai mort, que le feu dévore le monde" ; "Au contraire", dit-il, "que ce soit pendant que je suis vivant". Et il agit en conséquence : car, prétendant s'offenser de la laideur des vieux bâtiments, avec l'étroitesse et le tournant des rues, il mit le feu à la ville si ouvertement que beaucoup d'hommes de rang consulaire surprirent ceux de sa chambre à coucher avec de l'étoupe et des torches pour allumer dans leurs maisons, mais n'osèrent pas s'en mêler. Y ayant près de sa Maison Dorée quelques greniers, dont il désirait extrêmement s'approprier le terrain, ils furent battus avec des béliers, parce que les murs étaient tous de pierre ; et ensuite mis à feu, en vue de propager les flammes. Pendant six jours et sept nuits cette terrible dévastation continua, le peuple étant obligé de fuir vers les tombes et les monuments pour se loger et s'abriter. À cette occasion, un nombre prodigieux de bâtiments majestueux, les maisons de généraux célèbres dans les temps anciens, et même alors encore embellies par les dépouilles de guerre, furent tous réduits en cendres ; ainsi que les temples des dieux, qui avaient été voués et dédiés par les rois de Rome, et ensuite dans les guerres avec les Carthaginois et les Gaulois ; en bref, tout ce qui était remarquable dans l'antiquité et méritait d'être vu. Ce feu, il le contempla du haut d'une tour dans la maison de Mécène, et "étant prodigieusement diverti", comme il le disait, "par la beauté de la flamme", il chanta le poème de la destruction de Troie, dans le costume qu'il utilisait sur la scène. Pour tirer parti de cette calamité, par le pillage et la rapine, il promit d'enlever les corps de ceux qui avaient péri dans le feu, et de déblayer les décombres à ses propres frais, ne permettant à personne d'approcher les restes de leur argent ou de leurs biens » : *Life of Nero Claudius Cesar*, § xxxviii.

Néron a-t-il brûlé Rome, quand il était empereur dans ses jours de chair ? Combien sûrement la brûlerait-il avec ces raisons fortes le poussant, s'il ressuscitait d'entre les morts ! De son premier incendie de Rome jaillit sa persécution des Chrétiens qu'il brûla vifs dans ses jardins. Il ne ferait que poursuivre ses actions antérieures s'il brûlait la Rome nominalement chrétienne.

Après ces trois coups, sur sa richesse, sur ses habitants, et sur leurs habitations, leur œuvre est pleinement accomplie. Comme Rome a brûlé bien des saints, ainsi sera-t-elle brûlée ! Comme par les rois elle devint

grande, par les rois sera-t-elle abattue. Comme par les rois elle tua le peuple de Christ, par eux sera-t-elle détruite. « De la mesure dont vous mesurez, on mesurera pour vous. »

Les menaces ici proférées contre Babylone reçoivent beaucoup d'illustration de l'exécution de menaces semblables de Dieu contre Samarie et Jérusalem. Ézék. xxiii, 10-29. Les traits principaux rapportés dans l'histoire inspirée de la destruction babylonienne sont : (1.) le massacre des jeunes et des vieux, (2.) l'enlèvement des vases du temple, (3.) le pillage des trésors du roi et de ses nobles, (4.) l'incendie de la maison de Dieu et des maisons des hommes, (5.) et enfin, la captivité du peuple. 2 Chron. xxxvi, 19. Ce qui dans le cas de Jérusalem n'était cependant que partiel et temporaire, est dans celui de Babylone, total et éternel.

Ainsi Babylone est en contraste avec la vraie Épouse. La Prostituée est rendue nue, l'Épouse est vêtue de fin lin. La Prostituée est détruite par les rois : l'Épouse est admirée et honorée par les présents des rois de la terre.

## Ch 17.

*« Car Dieu a mis (littéralement "donné") dans leurs cœurs de faire Sa pensée, et d'avoir une seule pensée, et de donner leur royaume à la Bête Sauvage, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies »*

D'un certain point de vue, c'est l'œuvre de Satan ; d'un autre, c'est celle de Dieu. Satan utilise parfois les amis de Dieu pour faire ses mauvaises actions. Mais Jéhovah surpasse tout, et fait en sorte que Ses ennemis accomplissent Ses desseins. « Cependant il ne le pense pas ainsi, et son cœur n'en juge pas ainsi » : Ésa. x, 7. Qu'un empereur pille et détruise sa propre métropole, et que ses dix rois sujets s'accordent tous pour le lui conseiller et pour l'exécuter, est étrange. Le monde connaît et aime ce qui est sien, et la Prostituée est du monde : pourtant ces mondains la détruisent.

Les cornes de la Bête Sauvage ne sont pas, comme celles de l’Agneau, possédées d’yeux. Elles accomplissent aveuglément le dessein de Dieu. Obstinées dans leurs propres buts pécheurs, remplies de haine envers le vrai Dieu et Son Fils, elles accomplissent pourtant, de leur propre volonté, avec zèle Ses desseins.

La destruction de Rome semble un objet utile, nécessaire, même de leur point de vue. Ils voudraient détruire ce dernier vestige du Christianisme, cet obstacle sur le chemin de la réception des prétentions du Faux Christ. Ils pensent ainsi aussi prouver que Christ est incapable de défendre Sa propre cause. La destruction de Rome, qu’ils identifient au Christianisme, leur semble, ainsi qu’au monde, une preuve de l’infériorité de Jésus en puissance face à la Bête Sauvage. Ainsi les Philistins regardaient la servitude de Samson et la capture de l’arche comme une preuve de la puissance supérieure de leurs dieux.

Mais ils accomplissent réellement la juste indignation de Dieu contre ce qui porte Son nom si faussement. Il a prédit la punition de Babylone par eux. Comme Nebucadnetsar et Titus accomplirent Sa colère contre Jérusalem, « la cité bien-aimée » — à cause de sa culpabilité ; ainsi, bien plus, Se vengera-t-Il Lui-même sur cette coupable.

Si les rois de la terre étaient les mêmes que les dix, n’aurions-nous pas eu une mention des raisons du changement de leur esprit, passant de l’amour à la haine ?

« Et d’avoir une seule pensée. »

Les mots peuvent être traduits : « Faire un seul décret ». Ils sont quelque peu douteux. Ils sont omis par une autorité de poids. Ils ressemblent tellement à la clause précédente qu’ils peuvent en avoir jailli. Mais ils

peuvent aussi avoir été perdus par la similitude de la conclusion de la clause : et ils complètent les sept actes des confédérés. Il est difficile en vérité de comprendre leur signification. « Avoir une seule pensée » est la traduction littérale des mots, si nous prenons le dernier mot subjectivement, comme nous l'avons fait auparavant. « Faire un seul décret » — donnerait un meilleur sens, mais alors nous faisons en sorte que le dernier mot prenne un sens objectif. Je suis enclin à penser que le sens objectif dans ces deux cas serait le meilleur ; et que nous devrions traduire cela par « décret ». « Dieu l'a mis dans leurs cœurs de faire Son décret, et de faire un seul décret ». Car il me semble qu'il y a une référence aux histoires d'Esdras et de Daniel, dans lesquelles se trouvaient un roi suprême et des rois subordonnés. « Artaxerxès, roi des rois, à Esdras, le sacrificateur..... je fais un décret » ; « Ils bâtirent et achevèrent, selon le décret du Dieu d'Israël, et selon le décret de Cyrus » : vii, 12, 13 ; vi, 14. À nouveau : « Tous les chefs du royaume..... ont consulté ensemble pour établir un statut royal, et pour faire un décret ferme » : Dan. vi, 7. Ce n'est cependant pas d'une grande importance pour le sens général du passage. Leur unité de but et d'opération est garantie.

Ils « donnent leur royaume à la Bête Sauvage ».

Ces mots semblent impliquer, ce qui est certainement le cas, que toute autorité procédant d'une autre tête et d'un autre centre est ressentie comme étant autant soustraite à la leur. Ils donnent leur domination au Faux Christ. La Babylone mystique professe posséder le vrai Christ comme son Chef et son Dieu : c'est un motif principal pour eux de la détruire.

Ils « donnent » leur royaume à la Bête Sauvage. Ils sont indépendants de lui, mais font volontairement passer toute leur autorité vers lui. Bien qu'ils soient rois, toute leur puissance royale est dévouée à amener les autres en sujétion envers lui. Il est impossible d'être même un chrétien nominal, et en même temps un disciple du Faux Christ. Par conséquent, le nom même du Christianisme, et son bastion, seront balayés.

Ils donnent leur « royaume », non leurs « royaumes ». Ils transfèrent à l'Antichrist non pas un territoire, mais leur puissance royale. Ils considèrent que le royaume de l'Antichrist n'est pleinement venu qu'après que la Prostituée est détruite. De là le zèle des onze. Sa destruction est un moyen pour le règne de la Bête Sauvage. Dans ce fait de « donner leur royaume à la Bête Sauvage », ils sont différents des rois sujets du vrai Christ. Ceux-là ne posséderont aucun pouvoir indépendant du vrai Roi des rois. « Nous recevant un royaume qui ne peut être ébranlé, retenons la grâce » : Héb. xii, 28. « Je vis des trônes, et ils s'assirent dessus, et le jugement leur fut donné » : xx, 4. Mais la puissance ainsi donnée sera joyeusement exercée pour le vrai Christ.

Cette unité de volonté et de puissance chez les dix rois subsiste seulement « jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies ». Il peut y avoir, il y a, une unité dans l'erreur et le péché. C'est une chose étrange, elle est présentée à nos yeux comme une merveille morale. L'erreur et le péché sont égoïstes, désunissant, explosifs, disruptifs dans leur nature essentielle. Mais ils ont alors le pouvoir de geler ensemble les perdus en un seul corps compact, pendant que dure cette longue nuit arctique de trois ans et demi.

Les dix s'accordent, non seulement en principe, et dans les buts qu'ils doivent viser, mais aussi dans les moyens d'y parvenir. Combien rarement une telle unanimité se trouve-t-elle chez ceux qui sont habitués à commander, et spécialement chez des rois indépendants ! Cette unité est le fléau de Dieu, envoyé en vengeance, pour punir le refus par les hommes du vrai Christ et de Sa vérité. Pendant trois ans et demi, les liens de l'erreur sont serrés : alors leur unité et leur puissance sont toutes deux brisées. Après qu'ils ont combattu contre Christ et été vaincus, après que les douleurs de l'enfer les saisissent, leur puissance s'en est allée, et leur approbation mutuelle est changée en haine.

### Ch 17.18

*« Et la femme que tu as vue est la grande cité, qui possède la royauté sur les rois de la terre. »*

Cinq fois l’ange désigne les objets par « tu as vu ». L’ange ne dit pas : « La Prostituée que tu as vue », mais « la Femme ». À la fin, il explique l’avenir à Jean, avec une référence aux « choses qui sont », ou au présent tel qu'il est connu de l'apôtre. De là, il s'élève pour prédire l'avenir, puis revient par ces derniers mots au jour de Jean. Le grand agent du méfait précédent était la cité connue de Jean par sa grandeur, sa domination et sa connexion avec six empereurs.

Au commencement, Jean la décrit par son nom comme un simple objet de vue. « Je vis une femme. » Mais l'ange la décrit par son caractère moral, « la Grande Prostituée ».

Tandis que l'ange la dépeint comme la cité païenne, il l'appelle « la femme ». « Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise, et ce sont sept rois. » C'est sa relation avec les empereurs païens connus de Jean. Mais après qu'elle se professe être à Christ, abusant de son influence qui en découle, elle est « la Prostituée ». « Les eaux où la Prostituée est assise ». « Ceux-ci haïront la Prostituée ». Quand la dispensation change, et que son « jugement » est montré, elle est « la Prostituée ».

Entre le jour de Jean et le jour de son renversement, elle devient professément de Christ, et pourtant conserve sa grandeur et sa mondanité. Comme étant pleine de l'amour du monde, et vivant pour lui, elle n'est pas une vierge chaste, mais une grande Prostituée.

Elle est « la Grande Cité ».

Elle et Jérusalem sont les deux grandes cités de ce livre, xi, 8 ; xvi, 10. Mais Jérusalem est « la Ville Sainte » : xi, 2. Elle [Rome] est l'impie. Jérusalem est « la cité bien-aimée » : xx, 9. Elle est la haïe. Elle se tient aussi en contraste spécial avec la Nouvelle Jérusalem. Celle-là est appelée seulement « la Ville Sainte » : xxi, 2-10 ; xxii, 19. Jamais elle n'est appelée « la grande ». La lecture ordinaire en xxi, 10, est apocryphe. La Nouvelle Jérusalem est « la cité de Dieu » : iii, 12. Elle est la cité des hommes. Elle était « grande » en renommée, en armes, en arts, en taille, en richesse, en magnificence de bâtiments.

Que Rome fût une grande cité au jour de Jean, cela ne fait aucun doute. Elle était en possession également de l'autorité royale sur les rois de la terre. Sa désignation locale ferme l'explication : elle en scelle la somme. C'est une autre preuve irréfragable que Rome est désignée. Nulle autre que Rome n'était, au jour de Jean, maîtresse du monde. Alors que certains ont objecté que Constantinople, aussi bien que Rome, est bâtie sur sept collines ; cette marque suffit à discriminer — Constantinople n'était pas alors en existence : encore moins régnait-elle sur le monde. Observez que c'est la cité, non l'empereur, qui est dite régner sur le monde ; parce que la cité était l'unité qui devait demeurer depuis le jour de Jean jusqu'au Jour du Seigneur ; tandis que ses chefs devaient changer. Il est très remarquable aussi que, tandis que les empereurs sont décrits comme ses chefs, les Papes ne le sont pas. Il n'y a aucune désignation du prêtre-roi, qui balance la crosse et le sceptre pendant les temps du « Mystère ».

Observez encore, la cité est dite régner sur « les rois de la terre ». Immédiatement avant, notre œil avait été fixé sur les dix rois. Maintenant nous revenons à la description indéfinie, qui marque une autre classe de rois. Les dix n'étaient pas alors levés : les rois de la terre l'étaient. Elle ne gouverne jamais les dix : ils possèdent l'autorité sur elle. Sans résistance, apparemment, elle, quand le temps est mûr, devient leur proie. Les rois de la terre sont successifs, et sur une série innombrable elle règne par la puissance.

Que Rome gouvernât les rois de la terre au jour de Jean, cela est clair par toute évidence. Eusèbe, dans son discours flatteur des jours de Constantin, nous donne une vue à la fois de la prostitution commençante avec les rois, et du point qui nous occupe.

« Les souverains suprêmes, sensibles à l'honneur qui leur est conféré par lui, crachent maintenant sur les faces des idoles ». « Ils confessent aussi Christ le Fils de Dieu comme le roi universel de tous, et le

proclament le Sauveur dans leurs édits, inscrivant ses actes de justice et ses victoires sur les impies, avec des caractères royaux sur des registres indélébiles et au milieu de cette ville qui détient l'empire sur la terre » : Livre x, 4.

Que Rome régnait à la naissance de notre Seigneur, cette parole le fait savoir : « Il sortit un décret de César Auguste pour que tout le monde soit recensé » : Luc ii, 1. « Les Juifs lui dirent donc [à Pilate, le lieutenant de l'empereur] : Il ne nous est pas permis de mettre personne à mort » : Jean xviii, 31. À Éphèse, demeure habituelle de Jean, elle régnait. « Nous risquons d'être mis en accusation pour le tumulte d'aujourd'hui, n'y ayant aucune cause par laquelle nous puissions rendre compte de cet attroupement » : xix, 40. Le roi Agrippa et Bérénice apparaissent subordonnés à Festus. « Alors Agrippa dit à Festus : Je voudrais aussi entendre l'homme moi-même. » « Demain, dit-il, tu l'entendras » : Actes xxv, 22.

Trois grandes divisions de temps sont donc supposées dans ce chapitre.

1. Le propre jour de Jean. En tant que cité païenne, liée à des empereurs païens, elle régnait sur les rois de la terre.
2. Le courant des empereurs cesse. Elle devient la cité nominalement chrétienne, et maintenant fornique avec les rois de la terre. Son épée est brisée ; elle règne par ses charmes. Cette position, elle la conserve jusqu'à l'heure de son jugement. Elle la détient maintenant.
3. Son sort arrive. Simultanément un empereur païen surgit, et dix aventuriers militaires, qui deviennent rois, et lui sont dévoués. Ceux-ci la détruisent. Sa fin est toute proche, dès que le septième roi surgit.

Combien il est remarquable que Rome tienne dans sa main et rende témoignage à ce livre prophétique, qui la décrit, la condamne et célèbre son sort. Dieu a prévu ses bruyantes prétentions, et avertit Son peuple contre elle. Ses douze nouveaux termes de communion ajoutés par le crédo du Pape Pie, ne sont pas de Dieu, mais des ingrédients de sa coupe d'abomination. Dans plusieurs d'entre eux, l'idolâtrie est ouvertement maintenue. Le cinquième Article déclare que dans l'hostie, une fois consacrée, est contenue la Divinité même de Jésus, et qu'elle doit être adorée. Le septième affirme : « De même que les saints régnant ensemble avec Christ doivent être vénérés et invoqués, et qu'ils offrent des prières pour nous, et que leurs reliques doivent être vénérées ». Le huitième dit : « J'affirme très fermement que les images de Christ, de la mère de Dieu toujours vierge, et aussi des autres saints, peuvent être possédées et conservées, et qu'un honneur et une vénération dus doivent leur être rendus. »

Est-il étonnant qu'elle tente de verrouiller le livre qui découvre et dénonce ainsi son péché ? N'est-elle pas « la mère des abominations » ?

Je voudrais maintenant examiner brièvement l'explication donnée de ce chapitre par l'Interprétation Courante.

Nous avons vu que plusieurs choses doivent être distinguées les unes des autres, afin d'arriver à une juste compréhension du sujet. (1.) Les rois de la terre doivent être séparés des (2.) dix rois du Faux Christ. (3.) La Bête Sauvage territorialement doit être discriminée de (4.) la Bête Sauvage personnellement, et de ses (5.) dix cornes. (6.) La Prostituée doit être distinguée quant au temps de (7.) la Femme.

Or ces choses, la soi-disant « Interprétation Protestante » les confond. Très légèrement, tant M. Elliott que le Dr Cumming passent sur ce chapitre. Il ne cadrera pas avec leurs théories : spécialement avec l'explication rapportée par l'ange.

Comparons donc les deux vues à l'aide des différents points d'explication donnés à Jean.

1. La Bête Sauvage considérée personnellement. En ce caractère, elle était, n'est pas, est maintenant dans l'abîme, mais doit en sortir, doit causer un étonnement universel, et être jetée dans le lac de feu.

L'Interprétation Courante fait en sorte que cela signifie les dix royaumes papaux, avec le pape à leur tête. Elliott, ii, 397. Babylone, la Prostituée, l'Antichrist se trouvent dans Rome, et la papauté. ii, 405. La Femme est Rome considérée comme le Siège Papal. iv, 28.

Mais cette description par Jean ne s'accordera pas avec un empire. Aucun empire n'est dans l'abîme ; aucun n'en montera pour être damné. L'ascension d'aucun empire, après sa précédente inexistence, ne causerait un étonnement universel, et l'adoration de Satan.

2. Tournons-nous vers les Sept Têtes considérées comme Sept Rois.

M. Elliott et l'interprétation commune transforment ici les sept « rois » en sept formes de gouvernement. Ont-ils une autorité quelconque de l'Écriture pour ce faire ? Aucune, absolument : seulement cela est nécessaire à leur cause.

Quelles sont ces sept formes ? Tous ne sont pas d'accord sur ce point, mais on pense communément que (1.) les rois, (2.) les consuls, (3.) les dictateurs, (4.) les décemvirs, (5.) les tribuns militaires, (6.) les empereurs feront l'affaire. Ce que peut être la septième tête crée une difficulté. Mede pensait que c'était le Demi-César. Jenour pense que ce sont les Papes et Charlemagne. M. Elliott considère que ce sont les empereurs romains diadémés : la huitième tête est les Papes.

Essayons ce système. La huitième tête est aussi la Bête Sauvage, comme nous l'avons vu. ver. 11. Les Papes sont-ils aussi l'empire romain ? La huitième tête au jour de Jean « était et n'est pas ». Des Papes avaient-ils existé avant le temps de Jean, et avaient-ils pris fin avant lui ? La huitième tête est une nouvelle tête, pourtant elle est l'une des cinq précédentes. Les Papes se trouvent-ils parmi les cinq formes de gouvernement énumérées ? Elle s'en va en perdition. Une forme de gouvernement peut-elle être damnée ? Jean parlerait-il d'une forme de gouvernement comme « Lui » ?

3. Remarquons ensuite les Dix Cornes et la Bête Sauvage sous la huitième tête.

« Les dix royaumes papaux de l'Europe constituent le corps de la Bête Sauvage », dit M. Elliott. ii, 100. Mais ils sont aussi les dix cornes de la huitième tête. Comment peuvent-ils être à la fois le corps et les cornes ? Le Pape étant aussi la tête et le corps, ou la Bête Sauvage ?

Les dix cornes, nous dit l'ange, sont « dix rois » : 12. Au verset 10, les rois furent changés en formes de gouvernement. Ici, cette explication ne servira pas. Ils sont donc transformés en dix royaumes.

Les dix royaumes n'ont jamais encore été identifiés, et ne le seront jamais. L'interprétation avance sur des béquilles à chaque pas. D'abord en ce qui concerne la (1.) durée. Chaque mot qui nous est dit par l'ange les concernant conduit à la croyance en la brièveté de leur existence. Ils apparaissent seulement avec la dernière tête personnelle de l'empire. Ils ne règnent que pour « une heure ». Tant les Papes que les royaumes papaux ont duré 1500 ans. (2.) Pourquoi sont-ils cherchés en Europe seule ? L'empire romain était-il borné par l'Europe ? Les dix orteils de la grande image ne se trouvent-ils que sur un seul pied ?

(3.) Ont-ils été unanimes entre eux, et dans leur sujétion aux Papes tout au long de ces 1500 ans ? Rien qui y ressemble : il y eut des guerres les uns avec les autres, des querelles et des guerres avec le Pape : sa Sainteté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; les excitant parfois à la guerre, leur conseillant parfois vainement la paix. Est-ce que les dix royaumes ont jamais remis leur puissance aux Papes ? Jamais. A-t-il été prédit que dix royaumes avec tous leurs rois pendant quinze siècles s'accorderaient avec la série des Papes contemporains ? S'il en était ainsi, les champions de l'Interprétation Courante seront-ils assez bons pour montrer comment Dieu a accompli Sa parole ? Ils « donnent leur puissance à la Bête Sauvage ». La Femme est la papauté ; la Bête Sauvage est aussi la papauté.

(4.) De nouveau, en ce qui concerne la subordination. Les dix rois appartiennent à la huitième tête, ou à la Bête Sauvage ; jamais à la Femme. Ici la confusion de l'Interprétation Courante se montre largement. Elle

identifie la Prostituée, la Bête Sauvage, l'Antichrist. La puissance donnée par les dix rois à la Bête Sauvage est confondue avec les rois de la terre fornicant avec la Femme ; bien qu'au point de temps représenté par l'évangéliste, le péché de sa fornication avec les rois de la terre soit passé depuis longtemps, et que le jugement sur elle vienne des dix rois du Faux Christ. La puissance donnée à la Bête Sauvage, la haine de la Prostituée, la guerre contre Christ, sont toutes manifestations du même esprit. Cela peut-il être établi selon l'Interprétation Courante ? Les rois papaux s'en remettent aux Papes parce qu'ils l'estiment le serviteur de Christ.

La confusion des dix rois de la huitième tête avec les rois indéfinis de la terre a déjà été exposée. Ces derniers aiment la Prostituée, ils sont les instruments de sa grandeur. Les rois de la terre professent servir Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau. Les dix rois servent cordialement le dernier empereur païen, et lui seul : ils nient le Père et le Fils. À son service, ils sont lancés dans une guerre ouverte contre l'Agneau. Ils donnent toute leur puissance au mâle, qui détruit par le feu la femelle à l'heure du jugement. Les rois de la terre coquettent avec la femelle pendant le temps de la miséricorde. Les dix cornes n'appartiennent jamais à la Femme, ou à la cité : elles ne font que l'encorner à mort à la fin.

I. C'est ici le point où la confusion de l'Interprétation Courante finit en un suicide incomplet. Dans sa vue, la Bête Sauvage, les dix rois, la Femme, ne sont que des vues différentes de la même chose. Mais le Saint-Esprit place largement l'Antichrist et ses dix rois contre la Prostituée. Ils la haïssent, ils détruisent.

« Les dix cornes que tu as vues ET la Bête Sauvage, CEUX-CI haïront la Prostituée ». La Bête Sauvage n'est pas la Femme ; il la déchire : il la brûle. Les dix rois ne sont pas les rois de la terre. Ils ne font qu'un avec l'Antichrist, et lui prêtent toute leur vigueur pour annihiler la Femme. Selon l'Interprétation Courante, le pape et les dix rois papaux font la guerre et détruisent le siège papal ! Le pape hait le patrimoine de Saint-Pierre : il hait, il détruit l'Église de Rome ! Les princes papaux la brûlent unanimement ! Ici l'interprétation est coincée par des montagnes de chaque côté. L'artillerie de Dieu la flanque, et la domine de front et de revers. Nous exigeons qu'elle se rende à discrétion.

II. Il y a aussi une difficulté supplémentaire. Dans le chapitre suivant, les rois de la terre sont vus se lamentant sur la cité alors qu'elle brûle. xviii, 9, 10. Comment cela ? Mettent-ils le feu à son bûcher funéraire par haine, pour ensuite se lamenter sur elle par amour ? Ici, un précipice s'ouvre devant l'Interprétation Courante. Dit le Dr Cumming : « Je ne vois pas comment cela peut signifier que les rois de la terre la détruiront, car ils sont représentés comme des pleureurs lors de sa ruine, non comme des brûleurs hâtant cette ruine : je ne peux penser que les grands de la terre puissent être visés, car il est parlé d'eux comme pleurant lors de sa chute, non précipitant et accomplissant cette chute » : p. 436.

III. Les dix rois sont dits donner leur royaume à l'Antichrist après la destruction de la Prostituée. ver. 16, 17. Est-ce que les puissances papales, après la destruction de l'Église de Rome, en conjonction avec le Pape, confèrent leur puissance aux papes ? Si les papes sont l'Antichrist, les rois papaux, en détruisant la Prostituée, détruisent l'Antichrist !

Je voudrais maintenant signaler le lien entre les deux personnes remarquables, dont chacune prend le titre affreux de « Fils de Perdition ».

Dans le xiiime de l'Apocalypse, nous trouvons deux individus confédérés, qui par leur influence conjointe effectuent la rébellion de l'homme contre Dieu.

1. Le premier d'entre eux est un ROI. À lui Satan donne son trône*. C'est un guerrier. Il l'emporte contre les saints et contre les Deux Témoins. Le monde demande avec défi : « Qui est capable de faire la guerre contre lui ? » Il est adoré : tous sauf les élus s'inclinent en adoration devant lui. Une image, commémorant son étonnant retour à la vie, doit être adorée, sinon la partie refusant est tuée.

***[NBP]*** Dans Apoc. xvii, 10, il est déclaré être un roi de Rome.*

Or quelque chose répondant remarquablement à ce royal antagoniste de Dieu avait son siège à Rome au jour de Jean, et au temps précédent de l'apôtre Paul. Plusieurs des empereurs de ce temps prétendaient et recevaient l'adoration. Pour eux des temples furent bâtis, et des statues érigées pour le culte. Ils étaient seigneurs du monde, possédant toute la puissance militaire du plus puissant empire qui ait surgi. Ils guerroyèrent avec les saints. Mais ils ne possédaient aucune puissance miraculeuse : ils ne vinrent jamais à Jérusalem ; ils se contentèrent d'être un dieu parmi les nombreux dieux du paganisme. Il n'en est pas ainsi de l'usurpateur qui doit surgir.

2. Mais dans le xiiime de l'Apocalypse, il y a aussi le portrait d'un autre agent. Il est entièrement subordonné au premier. Il engage le monde à adorer le roi de l'établissement de Satan. Il opère des miracles, il organise l'idolâtrie ; il impose les peines à tous les défaillants. Ceci donne ce que nous pouvons appeler l'élément ecclésiastique du royaume de Satan.

Or quand les empereurs, ces prétendants ouverts aux titres et à l'hommage dus à Dieu, disparurent de Rome, une autre série, et une série ecclésiastique, s'éleva à leur place*. Les Papes, les serviteurs professés de Jésus, sous le prétexte de gouverner l'église, contrecarrèrent la volonté de Christ, enseignèrent une fausse doctrine et persécutèrent Son peuple, utilisant le pouvoir civil contre eux. Ainsi Judas, avec la profession de sujétion à Jésus, mena contre Lui le pouvoir civil. À certains égards donc les Papes répondent à Judas. Mais Judas ne correspond pas au roi du royaume de Satan ; mais au prophète, qui exerce, avec le consentement du roi, tout le pouvoir du royaume.

***[NBP]*** Il est observable que l'empereur qui le premier établit le Christianisme, quitta aussi volontairement Rome. Et peu après, la puissance et le nom d'empereur s'en allèrent aussi.*

Et Paul, dans 2 Thess. ii, décrit l'Affreux Prétendant qui prétend être Dieu, non le puissant agent qui appuie ces prétentions.

Pendant le temps actuel de mystère, seul l'usurpateur ecclésiastique, qui professe sa soumission à Christ, est toléré. Le défi ouvert à Christ, et l'exigence d'un culte exclusif n'étaient pas adaptés au moyen âge, ni à nos temps. Mais quand l'apostasie dressera la tête, le royal prétendant à la Divinité apparaîtra de nouveau, soutenu alors par la puissance miraculeuse de Satan. Alors Satan, chassé du ciel, n'agira plus avec le secret qui caractérise maintenant ses plans. Le roi satanique trouve que même les faibles restes de Christianisme conservés à Rome font obstacle à ses plans, et abat de son siège l'ombre de la seconde bête sauvage ou ecclésiastique. L'autre véritable « Fils de Perdition » surgit maintenant, et exécute au plein tous les desseins du blasphémateur royal. Alors le filet est tiré sur les fils des hommes — la Trinité Infernale, le Dragon, la Bête Sauvage et le Faux Prophète, règnent sur les hommes.

Ainsi aussi ils se partagent les dignités de Jésus. Jésus est prêtre et roi. Il officie maintenant comme prêtre en haut, en faveur de Son église. Et, pendant ce temps, quelqu'un imitant Sa dignité sacerdotale a régné ici-bas. Mais Jésus est aussi roi. Quand Son temps pour assumer cet office sera venu, un autre surgira pour le Lui disputer ; et pour un bref temps le roi de Satan, et le prophète de Satan, organiseront un royaume de ténèbres, ressemblant à celui destiné au Vrai Christ par la promesse de Dieu. Mais Rome a été détruite à la clôture du dernier chapitre. La Babylone littérale prend maintenant sa place.

# Chapitre 18

## LE SECOND RENVERSEMENT DE BABYLONE

Ce chapitre est étroitement lié au dernier. En conjonction avec lui, il forme un seul grand sujet. Ses divisions principales sont au nombre de trois.

1. ANNONCE PAR L'ANGE DE LA RUINE DE BABYLONE, 1-3.
2. VOIX DU CIEL, 4-20.
3. L'ANGE ET LA MEULE, 21-24.

Une controverse s'est élevée entre les étudiants de la prophétie au sujet de la Babylone de l'Apocalypse.

1. Une partie voudrait la trouver en Rome. Ils voient des preuves qu'elle est cette métropole, dans sa localité, son vêtement, son breuvage, ses amants, ses rois et ses collines, et sa domination. Ces points n'appartiennent pas à Babylone, ni dans sa localité ni dans son histoire.
2. Pourtant, d'un autre côté, Rome n'était pas une grande cité commerciale, comme la Babylone de ce chapitre est décrite l'être. Son port est maintenant ruiné, et la malaria menace de la transformer rapidement en une désolation totale.
3. D'autres voient donc la Babylone littérale dans la description donnée. Ils sont persuadés qu'elle renaîtra de ses ruines, et sera le grand emporium de commerce que Jean dépeint. Ils indiquent les prophéties contre elle encore non accomplies. Elle ne fut pas « soudainement » renversée, comme cela fut prédit. Ésa. xlvii, 11 ; Jér. li, 8. Aucun fils d'homme ne devait y habiter, aucun Arabe n'y devait dresser sa tente. Aucune pierre n'en devait être tirée ; mais le feu et la fumée devaient monter d'elle pour toujours. Ésa. xiii.

Or, pourquoi ces vues s'entrechoqueraient-elles ? Toutes deux possèdent une base de vérité. Il y a place, oui, nécessité pour les deux. Il y a DEUX DESTRUCTIONS DE BABYLONE : l'une, de la Babylone mystique, qui a subsisté pendant le temps du « Mystère » ; et l'une de la Babylone littérale, qui doit survivre à la Babylone mystique, et être détruite après elle.

Correspondant à ces deux positions différentes se trouve le style différent de la prophétie au chapitre xvii, par rapport à celui trouvé dans ce chapitre. Le premier traitait principalement de symboles : une prostituée, et une bête sauvage, des têtes, des cornes, des eaux, une coupe, et ainsi de suite. À ceux-ci, l'ange ajoute des explications, afin que nous sachions qu'ils ne devaient pas être pris littéralement.

Mais dans ce chapitre, les cornes et les têtes, et la Bête Sauvage, n'apparaissent point. Aucune explication n'est donnée. Pourquoi cela ? Parce qu'il n'y a point de mystère à expliquer : c'est-à-dire que c'est littéral. Le mystère repose sur le chapitre xvii, car il décrit la cité de l'homme pendant le temps du mystère de Dieu. Mais il ne repose pas sur le chapitre xviii : car à ce moment-là, le mystère s'est enfui. Babylone la Prostituée est passée : mais Babylone, la cité des temps anciens, réapparaît. Le retranchement des branches sauvages du bon olivier est la période de la greffe des branches naturelles une fois de plus.

Comme Dieu se retire de l'église pour revenir vers Israël, ainsi Satan se retire de la Babylone mystique vers la littérale, et la détruit, parce qu'elle fait obstacle à l'apparition de son royaume. Les deux Babylones font obstacle au royaume de Dieu, et sont donc renversées par Lui, avant que Son royaume ne vienne.

Les gloires de l'ancienne Jérusalem sont reprises et surpassées de loin par la nouvelle : de même les péchés de l'ancienne Babylone sont repris et surpassés de loin par la nouvelle, ou Babylone mystique.

Le lien de réconciliation entre les deux vues opposées se trouve dans la vision de l'Épha. Zach. v, 5-11. Celle-ci semble décrire le reste de Rome fuyant de l'Europe vers Babylone, y étant accueilli et y florissant.

### Ch 18.1

*« Et après ces choses, je vis un autre ange descendant du ciel, ayant une autorité grande ; et la terre fut éclairée par sa gloire. »*

Le chapitre précédent décrivait la destruction de la Babylone mystique par les dix rois de l'Antichrist. C'est donc là le point de temps indiqué. Mais la Babylone littérale subsiste et fleurit encore. Sa chute doit être déclarée ensuite. « Un autre ange » reprend la note de malheur. Est-ce Jésus, qui a été plusieurs fois caractérisé par cette expression ? La difficulté de le prendre ainsi est celle-ci — que la voix du ciel qui suit immédiatement semble être celle de notre Seigneur, car elle parle du peuple de Dieu comme de « mon peuple ». Mais la voix est différente de celle de l'ange. Ne pourrait-elle pas être alors la voix du Père ? Contre cela s'élève l'objection qu'il est dit, peu après — « Fort est le Seigneur Dieu qui l'a jugée ». Mais peut-être cette objection n'est-elle pas insupérable. C'est un ange différent de l'interprète du dernier chapitre, qu'il lui est deux fois interdit d'adorer.

Ce chapitre se lie à la dernière coupe (fiole), et rapporte pour nous en détail les effets du dernier tremblement de terre, en tant qu'il affecte la Babylone littérale. Le chapitre précédent est rattaché à la première chute de Babylone, nommée en xiv, 8. L'ange est « possédé d'une grande autorité ». Pourquoi cela est-il affirmé ? Est-ce pour montrer que ce n'était pas par manque de puissance que Rome a été autorisée par l'ange à périr ? Cela a-t-il une référence à l'autorité des dix rois, et de la Bête Sauvage, avec lesquels le Seigneur doit maintenant lutter ? xvii, 12, 13 ; xviii, 2. Il est digne de remarque que des voix célestes célèbrent l'autorité du Christ de Dieu, quand Satan est chassé du ciel, (xii, 10,) comme ici l'autorité de Celui à qui « toute autorité Lui a été donnée dans le ciel et sur la terre » est affirmée. « La terre fut éclairée par sa gloire. » La terre doit-elle briller de la gloire d'un ange créé ? Assurément non. Il y a une référence à plusieurs passages de l'Ancien Testament. « Béni soit le Seigneur Dieu, le Dieu d'Israël, qui seul fait des choses merveilleuses. Et béni soit Son nom glorieux pour toujours : et que toute la terre soit remplie de Sa gloire, Amen, et Amen » : Psa. lxxii, 18, 19. À nouveau, « Voici, la gloire du Dieu d'Israël vint du chemin de l'orient : et Sa voix était comme un bruit de beaucoup d'eaux : et la terre brillait de Sa gloire » : Ézéch. xliii, 2. Ces trois descriptions du Dieu d'Israël sont toutes reprises dans l'Apocalypse. Sa venue de l'orient comme « un autre ange » nous est montrée. vii, 2. Sa voix, comme le son de beaucoup d'eaux, est mentionnée. i, 15. Et enfin, la terre brille de Sa gloire. Deux fois l'illumination par la gloire est mentionnée ailleurs, et toujours de Dieu. xxi, 23 ; xxii, 5. C'est l'ange du chapitre x, dont le visage brillait comme le soleil.

Alors il était revêtu d'une nuée. Maintenant cette couverture s'est dissipée. La destruction de la Prostituée montre l'avènement de la vraie épouse comme étant proche.

**Ch 18.2-3**

*« Et il cria d'une voix forte, disant : Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la Grande ; et elle est devenue l'habitation des démons, et la prison de tout esprit impur, et la prison de tout oiseau impur et détesté. Car toutes les nations ont bu du vin de la fureur de sa fornication, et les rois de la terre ont commis la fornication avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis par la puissance de son luxe. »*

Les paroles de cet ange sont divisées en sept parties.

1. « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la Grande :
2. Et elle est devenue l'habitation des démons,
3. Et la prison de tout esprit impur,
4. Et la prison de tout oiseau impur et détesté.
5. Parce que du vin de la fureur de sa fornication toutes les nations ont bu ;
6. Et les rois de la terre ont commis la fornication avec elle :
7. Et les marchands de la terre se sont enrichis par la puissance de son luxe. »

Ainsi le discours est divisé en deux groupes de trois, avec une partie précédente. Les trois premiers décrivent la condition désolée de la cité : les trois derniers les causes morales de cette désolation.

Le cri de l'ange d'une « voix forte », (ou, comme Hengstenberg lirait, « en puissance »), semble ajouter une confirmation qu'il s'agit de Jésus Jéhovah, et lier l'ange de ce chapitre à celui du chapitre x.

« La voix de l'Éternel est sur les eaux. [Le pied droit de l'ange, quand il crie, est sur la mer, x, 2, 3,] le Dieu de gloire tonne : [quand il a crié, les tonnerres ont répondu d'en haut,] la voix de l'Éternel est sur les grandes eaux. La voix de l'Éternel est avec puissance. » (marge) Psa. xxix, 3, 4.

Un ange parle avec puissance, afin que les nations puissent entendre. Il expose les raisons des deux chutes de Babylone. Rien d'autre que le caractère double de Babylone, et une double chute, n'expliquera ces chapitres.

1. La nécessité de deux Babylones avec une chute pour chacune apparaît à la face de cette prophétie. Car après que les dix rois ont entièrement brûlé la Prostituée, il est dit au peuple de Dieu de sortir d'elle, et de se venger d'elle. Après la destruction de Babylone par les dix rois, elle siège encore en reine, dans le marché du commerce, et se promet à elle-même qu'elle ne verra aucun deuil.
2. Comme il y a deux Jérusalem, l'Ancienne et la Nouvelle dans ce livre ; ainsi y a-t-il deux Babylones, l'Ancienne et la Nouvelle.
3. Il y a deux mentions de la chute de Babylone, outre celles trouvées dans les chapitres xvii et xviii. La première est donnée presque aussitôt que le Faux Christ apparaît, et avant que les dernières coupes ne commencent. xiv, 8. La dernière est remarquée à la dernière coupe, juste avant que Jésus n'apparaisse dans les nuées, pour retrancher l'Antichrist et sa troupe. xvi, 10.
4. L'un des premiers actes de la Bête Sauvage, comme nous l'avons vu, est de détruire la Prostituée comme opposée à son empire. Alors son culte est établi. Le sort de la Prostituée se produit donc trois ans et plus avant que la Babylone littérale ne soit retranchée. La Prostituée est détruite avant que les

fioles de malheur ne descendent sur les adorateurs du Faux Christ. Ceci, avec tous ses péchés, ne fait pas partie de sa culpabilité.

La Babylone de l'Ancien Testament, et la Babylone mystique du Nouveau Testament, se rencontrent toutes deux ici ; et le sort des deux est placé côte à côte : comme aux jours de la chair de notre Seigneur, la Pâque et la Cène du Seigneur se rencontrèrent dans la chambre haute. Luc xxii, 15-30.

5. De même que le « Malheur, malheur, malheur » trois fois répété de l'aigle annonçait les trois trompettes qui devaient suivre, de même le « Elle est tombée, elle est tombée » pointe vers deux chutes de Babylone. Les paroles terribles, « Elle est tombée, elle est tombée », sont au passé indéfini. Je suppose que le temps contemplé comme celui de la sentence angélique se situe après que les deux sorts sont passés. Mais ses paroles suivantes décrivent spécialement la désolation de Rome comme le résultat de son incendie par les dix rois. La Jérusalem de Dieu est mesurée ; (xxi, 15-17,) car elle doit demeurer pour toujours. Aucune partie de Babylone n'est mesurée, car tout doit être détruit. La Jérusalem d'en bas a une partie de son temple mesurée. Mais aucun temple ici n'est mesuré, car elle n'en a aucun que Dieu reconnaisse. La cathédrale de Saint-Pierre à Rome ne peut donc pas être « le temple de Dieu » dans lequel l'Antichrist doit s'asseoir.

Par l'incendie des rois, Dieu a livré Rome pour être un désert. L'homme, l'homme vivant, ne devrait plus jamais y habiter. Comme c'est un désert, les démons en prennent possession. Ils aiment la solitude et la désolation. « Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos » : Matt. xii, 43. Les démoniaques de Gadara ne demeuraient point « dans aucune maison, mais dans les sépulcres » : Luc viii, 27.

Ésaïe, décrivant Babylone, dit : « Les satyres y danseront » : xiii, 21. La LXX traduit ceci : « Des démons y danseront ».

Rome est devenue aussi « la prison de tout esprit impur ». Mais les « démons » ne sont-ils pas des « esprits impurs » ? Ils le sont. Ce sont des expressions qui sont continuellement utilisées comme presque équivalentes. Matt. xii, 28, 43 ; Marc i, 27, 34, 39 ; Matt. ix, 33, 34 ; x, 18. Pourtant, il semblerait d'après ce passage qu'il y a des esprits impurs qui ne sont pas strictement des « démons ». Les démons, pris strictement, sont des esprits qui n'ont jamais été incorporés. Mais il y a des esprits de morts ; ou des esprits humains qui, de leur vivant, étaient des hommes méchants. Ce sont ceux-là, je suppose, qui sont ici distingués des démons. Ceci jette de la lumière sur cette prophétie de la grande apostasie future, selon laquelle certains abandonneront la foi, s'attachant à des « esprits séducteurs, et à des enseignements de démons qui disent des mensonges par hypocrisie » : 1 Tim. iv, 1, 2.

Le mot « tout » est attaché à la description, pour nous faire savoir que plus que les compagnons déchus de Satan sont visés. Dans les deux dernières descriptions de la désolation de Babylone, « tout » apparaît : dans les deux dernières causes de sa ruine, « de la terre » apparaît.

Babylone devient une « prison » pour de tels êtres. Ils sont enfermés dans son enceinte, semblerait-il, par Dieu. Ces êtres ruinés sont emprisonnés au milieu des ruines. Ces esprits de morts sont confinés à la cité des morts.

Comme la cité céleste est la libre demeure des anges et des saints rachetés et ressuscités ; ainsi cette cité impie est la sombre geôle pour les perdus.

Bossuet, afin de se débarrasser des terribles malheurs qui encerclent ici Rome, s'est efforcé de prouver que la description ne se réfère pas à la Rome papale, mais à la Rome païenne : et que la destruction de Rome a eu lieu au commencement des âges sombres. Mais le filet de Dieu entremêle toujours ses pieds. S'il en est ainsi, depuis ce jour-là, Rome est devenue l'habitation, non des saints et des anges, mais des démons et de tout esprit impur !

« Et la prison de tout oiseau impur et détesté. » Comment pouvons-nous l'appeler « la prison » de tout oiseau ? Ne devons-nous pas altérer le sens du mot ici ? Nos traducteurs l'ont pensé ; et ont par conséquent rendu le même mot grec d'abord par « repaire » [hold], et ensuite par « cage ». Mais « prison » est le seul sens de ce mot dans le Nouveau Testament.

Et ici il s'applique aussi, quoique moins strictement ; Dieu les confinera aux désolations de Rome et de sa campagne. Ils aiment et choisissent les ruines, et au-delà d'elles ils ne s'aventureront pas ; spécialement quand la vie et la joie millénaires rempliront toutes les autres parties de la terre.

Ceci est prédit par les prophètes de l'Ancien Testament également.

« Mais les bêtes sauvages du désert y coucheront ; et leurs maisons seront remplies de créatures lugubres ; et les hiboux y demeureront, et les satyres y danseront. Et les bêtes sauvages des îles crieront dans leurs maisons désolées, et les dragons dans leurs palais agréables : et son temps est près de venir, et ses jours ne seront pas prolongés » : Ésa. xiii, 21, 22.

« Et les épines croîtront dans ses palais, les orties et les ronces dans ses forteresses : et elle sera une demeure de dragons, et un parvis pour les hiboux. Les bêtes sauvages du désert rencontreront aussi les bêtes sauvages de l'île, et le satyre criera à son compagnon ; le hibou aussi y reposera, et se trouvera un lieu de repos. Là le grand hibou fera son nid, et pondra, et couvera, et rassemblera sous son ombre : là aussi les vautours seront rassemblés, chacun avec sa compagne. Cherchez dans le livre de l'Éternel, et lisez : aucun de ceux-ci ne manquera, aucun ne sera sans sa compagne : car ma bouche l'a commandé, et son Esprit les a rassemblés. Et il a jeté le sort pour eux, et sa main le leur a divisé au cordeau : ils le posséderont pour toujours, de génération en génération ils y habiteront » : Ésa. xxxiv, 13-17. Voir aussi Jér. l, 39.

Trois causes sont assignées à sa double chute. La première embrasse la sphère la plus large : les deux autres sont spéciales. « Toutes les nations ont bu du vin de la fureur de sa fornication. » Les copies les plus anciennes lisent : « Les nations sont tombées par le vin de la fureur de sa fornication. » * Ceci décrit l'étendue extrême à laquelle elles en ont bu. Elles sont si enivrées qu'elles ne peuvent se tenir debout.

***[NBP]*** Tregelles dans sa traduction anglaise adopte ceci. Les mots sont extrêmement semblables. πεπωκασι, πεπτωκασι .*

C'est la seule raison assignée au renversement de Babylone, lors de la première occasion où il apparaît. « Un autre, un second ange suivit, disant : Elle est tombée, Babylone la Grande, qui a fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de sa fornication » : xiv, 8.

La seconde raison apparaît comme la raison primaire en xvii, 2. « Je te montrerai le jugement de la grande Prostituée qui est assise sur les nombreuses eaux, avec laquelle les rois de la terre ont commis la fornication, et les habitants de la terre ont été enivrés du vin de sa fornication. » Mais une troisième raison est maintenant ajoutée pour la première fois.

Les idées des hommes sur les raisons de la chute de Babylone sont fausses. « Pourquoi les deux Témoins, en dépit de tous leurs miracles, ont-ils été tués ? Pourquoi la métropole du Christianisme a-t-elle été détruite ? Parce que le Dieu des chrétiens ne pouvait pas défendre les siens contre ce Puissant, le ressuscité d'entre les morts. » Point du tout : mais comme Jérusalem fut retranchée, parce que Dieu est le Dieu de justice, et n'épargnera pas éternellement le pécheur.

Les rois de la terre ont forniqué avec elle. La Rome païenne ne batifolait pas avec les rois. Elle les gouvernait sévèrement par l'épée. La Rome papale est donc ici.

Les rois ne sont pas les vrais disciples de Christ. On ne veut pas dire qu'aucun roi ne peut être sauvé par Christ. Mais si un tel homme voyait la véritable position d'un chrétien, il abandonnerait sa condition de roi, comme étant incompatible avec le Sermon sur la Montagne. Mais par aveuglement envers la volonté de Christ, ils ont dans de nombreux cas pris la direction d'églises professantes de Christ. Mais ce n'est pas là la pensée de notre Seigneur. Une reine doit-elle être le chef d'une église, alors qu'une femme ne doit même pas parler dans l'assemblée chrétienne, encore moins enseigner ? Une série héréditaire de rois doit-elle être les chefs suprêmes de l'église de Christ, bien que tous soient des hommes non convertis ? Le fait qu'aucun roi n'était à la tête d'aucune des sept églises reconnues ici par le Sauveur est suffisant.

« Et les marchands de la terre se sont enrichis par la puissance de son luxe. »

Cette accusation apparaît maintenant pour la première fois. Elle apparaît en conjonction avec la description d'une grande cité commerciale et riche. De ceci, j'en conclus que la description est destinée à s'appliquer non pas à Rome, mais à la Babylone littérale. Elle décrit sa position juste avant la manifestation du Sauveur.

Combien différemment l'écrivain sacré regarde-t-il le commerce et ses opérations largement étendues, par rapport à la vue prise par les hommes d'État ! Ceux-ci le favorisent, s'en vantent, le considèrent comme la gloire d'une nation, la source de sa grandeur et de sa puissance. Il n'est certes pas mauvais en soi de troquer une chose pour une autre : mais tel qu'il est poursuivi dans ses sphères supérieures, il peut à peine être suivi sans que l'âme soit dévouée au monde.

C'était une cité d'un luxe excessif : et le commerce était à l'œuvre dans toutes ses avenues, pour alimenter ce luxe. Ceci nous découvre donc l'égoïsme et la convoitise de la chose. Elle dépensait inutilement, pour ses plaisirs, ce qui aurait soulagé les douleurs de la maladie, et la faim et la nudité de la pauvreté. Les cœurs des habitants étaient fixés sur la terre, et sur les jouissances d'une vie condamnée ; non sur le ciel et la résurrection. Combien peu le luxe excessif est-il considéré comme une provocation envers Dieu ! L'avertissement de la parabole du mauvais riche et de Lazare tombe sur des oreilles peu disposées.

### Ch 18.4-5

*« Et j'entendis une autre voix venant du ciel, disant : "Sortez d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez point à ses péchés, et que vous ne receviez point de ses plaies. Car ses péchés se sont amoncelés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités.»*

« Il y a sept voix venant du ciel : cinq sont impératives : » x, 4, 8 ; xi, 12 ; xiv, 2, 13 ; xviii, 4 ; xxi, 3.

Si l'ange précédent est Christ, cette voix céleste doit être celle de Dieu le Père. Car Il s'adresse au reste qui doit être sauvé en disant : « Mon peuple ». Si l'ange précédent est un ange créé, ceci est la voix de Jésus. C'est ainsi qu'Il a dit des deux prophètes martyrs : « Mes deux témoins » : xi.

Ainsi, au chapitre x, par deux fois, après que Christ a parlé en tant que grand ange, la voix du Père suit depuis le ciel. x, 4. La seconde fois, l'ange jure. 5-7. Et ensuite, une voix du ciel ordonne à Jean de prendre le livre.

Ici commence la seconde division du chapitre. Cette seconde division se décompose également en sept parties :

1. SORTEZ, MON PEUPLE ! ver. 4-8.

2. Les rois se lamentent. ver. 9, 10.

3. Les marchands se lamentent. ver. 11-13.

4. TES FRUITS T'ONT QUITTÉE. ver. 14.

5. Douleur des marchands. ver. 15-17.

6. Douleur des marins. ver. 17-19.

7. RÉJOOUIS-TOI, CIEL ! Ver. 20.

Cet arrangement est très particulier : les sentiments du ciel éclatent trois fois ; les sentiments de la terre quatre fois. La douleur des marchands apparaît deux fois, car ils sont les parties les plus intéressées ; celle des rois et des marins n'apparaît qu'une fois.

« Sortez d'elle, mon peuple. »

De quel peuple est-il question ?

1. Pas de l'Église. Celle-ci n'est plus reconnue, et sa meilleure part est depuis longtemps en haut. Ce peuple de Dieu doit se venger de Babylone : mais l'Église ne doit pas agir ainsi. Les ressuscités sont au ciel, et sont appelés à se réjouir de la vengeance de Dieu exercée sur Babylone sans leur aide. ver. 20.
2. C'est Israël qui est le peuple visé. Ils sont souvent adressés par Dieu par ces mots : spécialement en relation avec Babylone. « En ces jours-là et en ce temps-là (de la destruction de Babylone), dit le Seigneur, les enfants d'Israël viendront, eux et les enfants de Juda ensemble, marchant et pleurant ; ils iront et chercheront le Seigneur leur Dieu ». « Mon peuple a été comme des brebis perdues » : Jér. l, 4, 6. C'est à eux que l'appel est donné :

« Sortez du milieu de Babylone, et allez-vous-en du pays des Chaldéens, et soyez comme les boucs à la tête du troupeau » : ver. 8. Et encore, au chapitre suivant — « Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme : ne soyez pas retranchés dans son iniquité ; car c'est le temps de la vengeance du Seigneur » : 6. Et encore — « Mon peuple, sortez du milieu d'elle, et sauvez chacun votre âme de l'ardente colère du Seigneur » : 45.

La sentence de *Lo-Ammi*, « Pas mon peuple », est maintenant inversée ; car Israël se repent maintenant.

Qu'il s'agisse d'Israël peut être prouvé par d'autres passages.

« Et toi, ô tour du troupeau, forteresse de la fille de Sion, à toi cela viendra, même la première domination : le royaume viendra à la fille de Jérusalem. Maintenant, pourquoi cries-tu si fort ? n'y a-t-il point de roi au milieu de toi ? ton conseiller a-t-il péri ? car la douleur t'a saisie comme une femme en travail. Sois en douleur, et travaille pour enfanter, ô fille de Sion, comme une femme en travail : car maintenant tu sortiras de la ville, et tu habiteras dans les champs, et tu iras même jusqu'à Babylone ; là tu seras délivrée ; là le Seigneur te rachètera de la main de tes ennemis » Michée iv, 8-10.

Le travail et la fuite de Jérusalem ont été exposés au chapitre xii. Sa délivrance doit maintenant avoir lieu à Babylone. Un autre passage apparaîtra tout à l'heure. Le mystère est maintenant terminé ; le peuple de la lettre apparaît à nouveau. Comme l'Euphrate des trompettes et des coupes est littéral, il en est de même pour la ville située sur ses rives.

L'ordre de « sortir d'elle » est donc littéral. Il ne s'agit pas de l'abandon spirituel d'un corps se nommant faussement église de Christ. C'est le voyage local hors d'une ville littérale : comme celui de Lot hors de Sodome, et celui de Rahab hors de Jéricho. Il n'est dit nulle part qu'un seul membre du peuple de Christ se trouve à Rome, sauf pour y être massacré.

Mais comment cet ordre pourrait-il être obéi s'il n'y avait qu'une seule Babylone, et que celle-ci fût une solitude ? Comment certains pourraient-ils être en danger de subir ces jugements s'ils étaient déjà tombés ? Comment le peuple de Dieu pourrait-il se venger s'il n'y avait que des ruines sans habitants ? Quel besoin y aurait-il de les appeler à sortir si la ville était déjà en flammes ? Cela les informe des jugements secrets de Dieu tout proches. La ville doit être engloutie. Un signe est donné pour dire au Juif quand partir. Jér. li, 45, 46.

« Afin que vous ne participiez point à ses péchés »

Avec des milliers de personnes autour de soi s'abandonnant au péché par une incrédulité insouciante, qu'il est facile de suivre le courant ! Qu'il est difficile d'échapper à la contamination ! « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs ».

« Et que vous ne receviez point de ses plaies »

Ici, le jugement est futur, mais tout proche. Le péché et le châtiment sont liés ensemble. Et maintenant est l'heure de la justice. Dieu ne châtie pas, mais Il est sur le point de détruire. Babylone s'oppose aux deux cités de Dieu : la Jérusalem d'en haut, et la Jérusalem d'en bas. Sous ses deux formes, elle a persécuté les deux peuples de Dieu, celui de l'Ancien Testament et celui du Nouveau. Elle est donc détruite avant que la Jérusalem d'en haut, qui unit les deux peuples de Dieu, n'apparaisse.

« Car ses péchés se sont amoncelés jusqu'au ciel »

L'expression est très singulière. Elle semble donner l'idée que chaque péché est un flocon de neige qui adhère aux autres, jusqu'à former une pile dont le sommet atteint le ciel et attire la foudre.

Dans le cas d'autres péchés, une autre figure est utilisée. « La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi » : Gen. iv, 10. « Nous allons détruire ce lieu, parce que le cri contre eux est devenu grand » : Gen. xix, 21 ; Jon. i, 12. « Vous les avez tués avec une fureur qui atteint jusqu'au ciel » : 2 Chron. xxviii, 9.

« Et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. »

L'intervalle entre le premier péché de Babylone à Babel et ce point est si long qu'il semblerait que Dieu ait oublié ses méfaits. Mais il n'en était pas ainsi. Il a pris note, bien qu'Il n'ait pas frappé immédiatement. Ainsi, le péché du veau d'or d'Israël n'est pas encore vengé. Ex. xxxii, 34.

Dieu ne voulait pas détruire Babylone tant qu'Israël y était captif. D'où un ordre donné aux captifs qui était exactement l'inverse de celui-ci :

« Bâtissez des maisons et habitez-les ; et plantez des jardins, et mangez-en le fruit. Prenez des femmes, et engendrez des fils et des filles ; et prenez des femmes pour vos fils, et donnez vos filles à des maris, afin qu'elles enfantent des fils et des filles ; afin que vous y multipliiez, et que vous ne diminuiez pas. Et cherchez la paix de la ville où je vous ai fait transporter captifs, et priez le Seigneur pour elle : car dans sa paix, vous aurez la paix » : Jér. xxix, 5-7.

Dieu ne s'est pas vengé de Rome, car le jour de l'Évangile est un jour de miséricorde. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs offenses » : 2 Cor. v, 19.

Cette parole, « Dieu s'est souvenu de ses iniquités », est un crochet d'or pour relier ceci à xvi, 19. « La grande Babylone vint en mémoire devant Dieu pour lui donner la coupe du vin de l'ardeur de Sa colère. » Cette scène se produit donc immédiatement avant, et lors de la dernière coupe.

**Ch 18.6**

*« Rendez-lui comme elle-même a rendu, et doublez-lui le double selon ses œuvres : dans la coupe qu'elle a mélangée, mélangez-lui le double »*

C'est l'appel de Dieu : mais à qui peut-il être donné ?

Certainement pas à l'Église ; car il lui est expressément enseigné, comme étant sa loi, de ne pas rendre à un homme selon ses mauvais mérites. Le mot même utilisé ici est employé dans Rom. xii, 17, avec la négative qui y est apposée. « Ne rendez à personne le mal pour le mal. » « Prenez garde que personne ne rende à autrui le mal pour le mal » : 1 Thess. v, 15. « Ne rendant pas le mal pour le mal, ou l'injure pour l'injure, mais au contraire bénissant » : 1 Pi. iii, 9. Ce ne sont là que des échos apostoliques du Grand Maître dans le Sermon sur la Montagne. Rendre le bien pour le mal est notre commandement.

Comment alors devons-nous comprendre cela ? Dieu se contredit-Il ? Nullement. Il a deux peuples ; un terrestre, et un céleste. L'un est témoin et agent de Sa justice ; l'autre, de Sa miséricorde. Le temps de la miséricorde et le peuple de la miséricorde sont passés. Le peuple céleste est retiré au ciel. C'est le peuple littéral et charnel de Dieu qui est maintenant interpellé.

Ils sont ministres de la justice. « Œil pour œil » est leur devise. Ils se tiennent au niveau des Deux Témoins, et sont possédés du même esprit de justice. Le passage devant nous est dans la connexion et l'accord les plus clairs avec le Psa. cxxxvii. Le prophète captif parle des douleurs de son peuple dans le pays de Babylone. Puis suit l'appel. « Ô fille de Babylone, la détruite !* heureux celui qui te rendra ce que tu nous as fait. Heureux celui qui saisit tes petits enfants et les écrase contre le roc » : (marg.) 8, 9. Dans ce sentiment, si contraire au sentiment et à la pratique chrétiens, le croyant intelligent peut voir combien il est erroné de faire des Psaumes la norme du culte chrétien.

***[NBP]*** Nos traducteurs rendent : « qui vas être détruite » ; mais l'hébreu n'est pas ainsi. L'étrangeté même de l'expression la place dans l'accord le plus complet avec la désolation précédente de la cité enseignée ici.*

Non pas que la vengeance sur le malfaiteur soit mauvaise. Loin de là. Dieu Lui-même l'a sanctionnée : elle n'est mauvaise que pour le croyant en Christ, et durant la présente dispensation. Elle sera la règle immuable du « Jour de la Justice » et de la dispensation millénaire. Qu'on observe qu'aucun mot de ce genre ne se trouve dans tout le chapitre xviie, qui nous découvre, comme nous le supposons, l'état des choses pendant la dispensation de l'église.

Le peuple interpellé doit « lui doubler le double ». Cela signifie-t-il qu'ils doivent lui donner deux fois plus de punition qu'elle n'en mérite ? Nullement. Cela ne doit pas dépasser son mérite, mais être « selon ses œuvres ». Ses œuvres mauvaises sont donc doubles, comme sa destruction doit l'être aussi. C'est-à-dire que Babylone a deux formes — (1.) la BABYLONE LITTÉRALE — (2.) la Babylone mystique ou ROME. Toutes deux ont détruit le temple à Jérusalem ; toutes deux ont opprimé et tué à la fois Israël et l'église de Dieu. Le reste qui échappe à l'incendie de Rome s'enfuit vers la Babylone littérale, comme la vision de l'épha (Zach. v) le découvre. Par conséquent, les deux sont identifiées moralement et, dans une certaine mesure, politiquement.

De même que les crimes de Babylone sont doubles, double est le coup de Dieu et de l'homme. Le premier coup est venu des dix rois confédérés de l'Antichrist. Le second est donné par Israël juste avant qu'elle ne soit engloutie par Dieu. Les dix rois détruisent sa première forme par haine pour Christ. Israël frappe par

obéissance à Dieu. Les dix rois tirent vengeance de ses péchés occidentaux ; Israël, de ses transgressions en Orient surtout. Le jour est maintenant venu où Dieu rend à chacun « selon ses œuvres » : Matt. xvi, 27 ; Rom. ii, 6.

« Dans la coupe qu'elle a mélangée, mélangez-lui le double » Ceci est une référence en arrière à xvii, 4. Babylone a une coupe d'or dans sa main pleine d'abominations, et de la souillure de sa fornication. Cela, elle l'a donné à boire aux nations. Elle doit maintenant boire elle-même. Le mot « mélanger » se réfère à la fonction de l'échanson dans les temps anciens. On buvait du vin dilué avec de l'eau. Les serviteurs du maître le préparaient.

### Ch 18.7

*« Autant elle s'est glorifiée et a vécu dans le luxe, autant donnez-lui de tourment et de deuil : car elle dit en son cœur : "Je suis assise en reine, et je ne suis point veuve, et je ne verrai jamais le deuil.»*

Dieu est le seul grand objet devant être glorifié par Ses créatures. Cela est ainsi commandé. Matt. v, 16 ; 1 Cor. vi, 20. « Faites tout pour la gloire de Dieu. » C'est pour n'avoir pas rendu gloire à Dieu qu'Hérode fut frappé par l'ange. Actes xii, 23. Quand Nebucadnetsar dit : « N'est-ce pas ici la grande Babylone que j'ai bâtie pour la maison du royaume, par la puissance de ma force, et pour la gloire de ma majesté ? », alors vint la parole : « Le royaume s'est retiré de toi » : Dan. v, 30, 31. Dieu glorifiera, plus tard, Ses saints : mais ils ne doivent pas se glorifier eux-mêmes. Rom. viii, 30.

« Elle a vécu dans le luxe »

C'est le contraste avec la règle de notre dispensation qui est de se renier soi-même. Cela suppose une dépense égoïste au milieu de la douleur et de la pauvreté ; un amour du monde, l'incrédulité envers l'avenir et le mépris des commandements de Dieu. Le riche qui mourut pour ne se réveiller que dans le tourment était ainsi coupable. La simplicité et le renoncement de notre Seigneur et de Paul en étaient le contraste même.

Comme Paul sera glorifié en ce jour-là et rempli de joie, ainsi elle sera remplie de tourment et de deuil. Car c'est le jour où cette note clé doit être frappée : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé » : Matt. xxiii, 12 ; Luc i, 51-53. Ses bonnes choses, elle les a maintenant : « en ce jour-là », elles disparaissent pour toujours.

Elle n'est pas seulement orgueilleuse et luxueuse, mais sûre d'elle-même. Après que la désolation de Rome a été annoncée, Babylone dit encore en son cœur : « Je suis assise en reine ». Ses pensées hautaines montrent qu'elle est proche de sa chute. La confession est la place de la créature pécheresse : l'humilité sied à celui qui est tombé. Quand Laodicée avait de hautes pensées d'elle-même, son rejet par Christ était proche. Mais Babylone est bien pire que Laodicée. Elle a adopté des idoles et versé le sang des saints de Dieu.

« Je suis assise en reine » Tant que Satan règne, elle règne avec lui. Elle est tout à fait satisfaite de régner, alors que Christ est rejeté, en dépit des réprimandes apostoliques. 1 Cor. iv, 8-14. Les humbles de maintenant doivent régner plus tard : la reine de maintenant doit être abaissée. Ses pensées sont l'opposé de celles de Dieu. Elle choisit la gloire maintenant et espère qu'elle demeurera. Son attitude est celle du contentement et du repos ici-bas.

« Et je ne suis point veuve »

Elle n'a aucune attente du retour de Christ, aucun désir pour cela. La terre est sa portion : les rois de la terre sont ses amants. La véritable position du disciple est celle du veuvage. Luc xviii, 1. Christ est absent : la terre est sombre, le ciel est sa demeure.

« Et je ne verrai jamais le deuil. »

Bellarmin fait de la « félicité temporelle » l'une des marques de la véritable église de Dieu.

Bien que Rome ait été si récemment désolée par Dieu ; bien que Babylone, frappée par le Très-Haut, soit restée en ruines pendant des siècles ; elle est convaincue de ne jamais voir de malheur. Bien que remplie de ses péchés, placée face à face avec un Dieu juste en Son heure de colère, elle est au repos dans une fausse sécurité. Bien que les prophètes de Dieu aient annoncé sa perte, elle ne veut pas croire. L'église et la Jérusalem d'en bas ont leurs douleurs maintenant. Jean xvi, 20-22. Leur gloire est à venir. Les saints de la première résurrection et leur cité céleste prendront, avec la pleine sanction de Dieu, dans le jour millénaire, la place de gloire, de puissance et de sécurité ; une place qu'elle usurpe « avant le temps ».

### Ch 18.8

*« C'est pourquoi, en un seul jour, ses plaies arriveront : la peste, et le deuil, et la famine ; et elle sera brûlée par le feu ; car fort est le Seigneur Dieu qui l'a jugée »*

Le passage de l'Ancien Testament que ceci nous remet vivement en mémoire est :

> « Écoute donc maintenant ceci, toi qui es livrée aux plaisirs, qui habites avec insouciance, qui dis en ton cœur : "Je suis, et il n'y en a point d'autre que moi ; je ne serai point assise en veuve, et je ne connaîtrai point la perte d'enfants." Mais ces deux choses t'arriveront en un moment, en un seul jour, la perte d'enfants et le veuvage : elles viendront sur toi dans leur perfection, pour la multitude de tes sorcelleries, et pour la grande abondance de tes enchantements » : Ésa. xlvii, 8, 9.

Il est difficile de comprendre pourquoi aucune mention de sa connexion avec la Bête Sauvage n'est faite ici.

Trois sont ses vantardises : trois est le premier groupe de ses malheurs. Ce que sera le « deuil », en tant que distinct des résultats de la peste et des autres plaies, je ne le vois pas.

La femme au ciel a fui dans le désert et a été nourrie. Celle-ci, dans son abondance, est frappée par la disette. Ces plaies ne s'appliquent pas à un système, mais à une cité. Il peut y avoir des restes de la magnificence de Rome lorsqu'elle fut détruite par les dix rois : mais ce sera un embrasement total lorsque le feu de Dieu sera allumé sur Babylone.

Rome et Babylone ont toutes deux brûlé à la fois la ville et le temple de Jérusalem. Par le feu, elles sont elles aussi consumées. Cette seconde désolation est directement et particulièrement l'œuvre de Dieu. L'homme a lancé le tison auparavant : mais maintenant, c'est la destruction de Dieu. Il prend ici l'un de Ses noms de l'Ancien Testament.

Il est remarquable que le participe soit au temps passé, « le Seigneur Dieu qui l'a jugée ». Cela confirme le caractère double de Babylone. Elle a déjà été frappée ; les dix rois ont ignoramment accompli la pensée de Dieu. La force de Dieu est sur le point d'être déployée dans le coup qui va être porté maintenant. Si la colère humaine fut si désolante, que sera la colère divine ?

**Ch 18.9-10**

*« Et les rois de la terre, qui ont commis la fornication avec elle et ont vécu dans le luxe, pleureront et se lamenteront sur elle, quand ils verront la fumée de son embrasement. Se tenant loin, par crainte de son tourment, disant : "Hélas, hélas ! Ô grande cité, Babylone, cité puissante, car en une seule heure ton jugement est venu ! »*

Dans ces paroles concernant les rois de la terre, nous avons un lien entre ce chapitre et le précédent. « Les rois de la terre », si visibles au chapitre xvii, réapparaissent ici. Mais les nations enivrées de la terre sont confinées à ce chapitre-là ; tandis que les marins et les marchands sont propres à la dernière phase de Babylone. Une autre forme de ce même lien se trouve au verset 3 : (1.) « Toutes les nations ont bu du vin de la fureur de sa fornication, et (2.) les rois de la terre ont commis la fornication avec elle, et (3.) les marchands de la terre se sont enrichis par l'excès de son luxe. » Ici, le premier point est propre au chapitre xvii, le dernier au chapitre xviii, et le maillon central ou de connexion est commun aux deux chapitres.

Les rois de la terre sont ici encore distingués des « dix rois », qui sont inséparables de leur grand Chef. Il n'est jamais dit d'eux qu'ils forniquent avec la Prostituée. Les rois de la terre sont caractérisés aussi par leur amour du luxe, qu'elle partageait avec eux. Pourquoi cet autre acte le plus marqué et le plus singulier de leur part n'est-il pas ajouté : « lesquels l'ont aussi brûlée ? », s'ils en étaient en effet coupables. Ils pleurent sur elle et se lamentent sur elle. Comment se fait-il qu'aucune explication ne soit donnée sur la révolution soudaine et complète de sentiment de leur part ? (1.) Ils l'aiment. (2.) Ils la haïssent et la brûlent. (3.) Ils se lamentent sur son embrasement.

La raison est très simple. Leurs sentiments envers elle sont les mêmes d'un bout à l'autre. C'est une autre partie de rois qui la hait et la brûle. Ils ne se lamentent jamais sur elle : car ils conservent toujours leur haine. Tout est ainsi rendu cohérent.

Ils pleurent et se lamentent (ou « se frappent la poitrine ») sur elle. C'est un chagrin passif. Et pourtant, ce sont des rois. Pourquoi ne déploient-ils pas des pouvoirs actifs pour lui venir en aide ? Des milliers d'hommes attendent leurs ordres ; pourquoi ne donnent-ils pas l'ordre d'éteindre son incendie ? Je suppose que c'est parce qu'il s'agit d'une dévastation divine ; c'est un embrasement que les énergies humaines ne peuvent arrêter.

La destruction de Babylone précède celle de l'Antichrist. Elle est détruite finalement à la septième coupe. Après cela, les rois montent au combat. Peut-être leur douleur face à sa destruction se change-t-elle en rage contre Dieu, son Destructeur. Il se peut que ce soit l'un des motifs allégués par les esprits malins pour la guerre de la terre contre le Seigneur des Armées.

Ils voient « la fumée de son embrasement ». En cela, ils sont semblables à Abraham (Gen. xix, 28), lorsqu'il contempla les preuves du renversement de Sodome. Mais ils n'ont pas la foi d'Abraham : ils ne sont pas en paix avec Dieu. Leurs sympathies sont tout entières pour elle, et contre Christ. Ils sont effrayés pour eux-mêmes et se tiennent loin ; non parce qu'ils craignent que les armées des dix rois ne les assaillent, mais de peur qu'un nouveau choc du dernier grand tremblement de terre ne les précipite eux aussi dans la fosse.

Mais comment se fait-il que les rois de la terre voient la fumée et le feu ? Ordinairement, leurs demeures sont très éloignées les unes des autres. Ils sont apparemment rassemblés par les trois esprits semblables à des grenouilles.

Leurs paroles expriment leurs sentiments. Ils s'affligent sur la cité perdue. Ses péchés, ils ne les voient pas : ils ne considèrent que sa grandeur et sa force mondaines. Elle a laissé un vide qui ne sera pas comblé. Elle a

été retranchée si soudainement que les roues du commerce à travers tout le monde s'arrêtent. Elle semblait si inébranlable, si riche. Qu'est-ce qui est en sécurité, après que Babylone est tombée ?

Les rois de la terre ne se repentent pas de l'avoir incendiée, sinon leurs paroles nous l'auraient fait savoir. S'ils s'étaient repentis, ils auraient tenté de sauver ce qui restait. Une cité si vaste, ils ne pourraient pas, en « une heure », la consumer totalement. Les marchands ou les marins ne blâment pas non plus une main humaine ; comme ils l'auraient fait si une grandeur si nécessaire à leurs gains leur avait été arrachée par une puissance mortelle.

« Babylone la Grande » est le nom de la cité dans les deux chapitres. Dieu et l'homme la dénomment ainsi. Elle est moralement une, bien qu'avec deux aspects physiquement différents. Son premier aspect est la grandeur de la guerre.

Ce n'est pas le renversement d'un système qui est devant nous, mais la destruction d'une cité. Trois fois la soudaineté de son renversement est déplorée. C'est la vérité particulière qui étonne et attriste tant l'esprit des spectateurs. Aucune main humaine n'a fait l'œuvre. Ce fut une destruction instantanée. Ce fut l'effet du grand tremblement de terre de la dernière coupe. C'est de ce point (la fin du chapitre xvi) que les deux vues de Babylone tirent leur origine. De l'engloutissement soudain d'une cité par un tremblement de terre, un exemple est fourni dans le cas de Callao, en Amérique du Sud.

### Ch 18.11-13

*« Et les marchands de la terre pleurent et se lamentent sur elle ; car personne n'achète plus leur cargaison : Cargaison d'or, et d'argent, et de pierres précieuses, et de perles, et de fin lin, et de pourpre, et de soie, et d'écarlate ; et tout bois de citronnier, et tous vases d'ivoire, et tous vases (formés) de bois très précieux, et de cuivre, et de fer, et de marbre. Et de la cinnamome, et de l'amome,* et des parfums, et des onguents, et de l'encens, et du vin, et de l'huile, et de la fine fleur de farine, et du blé, et des bêtes de somme, et des brebis, et des chevaux, et des chariots, et des corps et des âmes d'hommes »*

***[NBP]*** *Και αμωμον. Tregelles. Ainsi Celse, De Medicina, iii, 21 ajoute, après « Cinnamomum, Amomum ».*

Babylone, qui après le Déluge était le grand centre de l'homme, lui a été rendue pour un temps ; puis elle est soudainement retranchée pour faire place au royaume de Dieu. Toute la terre est maintenant moralement « d'un seul langage ». Ce sont des fils de Caïn, qui trouvent leur joie dans sa cité, ainsi que son profit et sa gloire.

L'opposition à l'esprit de commerce que ce livre de Dieu montre incidemment est très remarquable ; surtout en ce qu'elle va à l'encontre des plans avoués des dirigeants et des peuples de notre époque. « Chérir le commerce » est aujourd'hui l'un des grands objectifs admis de l'art politique. Mais ses effets sur l'esprit produisent généralement la convoitise. Le commerce fleurissait au temps de Salomon : mais il n'était pas approuvé par Dieu, et il tendait à l'idolâtrie. Il n'y a pas de commerce dans la nouvelle terre, pour autant que nous puissions en juger.

Les marchands de la terre versent des larmes sur Babylone déchue. Leur bien-être est lié au sien. Leurs espoirs de richesse sont anéantis, maintenant qu'elle est supprimée sans espoir de rétablissement.

C'est une preuve très concluante que Babylone, dans sa dernière phase, n'est pas Rome. La Rome païenne n'était pas une grande cité commerciale ; encore moins la Rome papale. C'est pourquoi les marchands de la terre n'apparaissent pas au chapitre xvii, ou tant que Babylone est mystique.

Rome n'a pas de bon port, et elle n'est pas apte à devenir la grande cité commerciale du monde. Confirmons cette vue par un coup d'œil à l'Écriture. Nous lisons « des navires de Tarsis » et « vers Tarsis ». Mais nous ne lisons pas dans le Nouveau Testament de « navire de Rome » ou allant « à Rome ». Nous lisons deux fois « un navire d'Alexandrie ». L'un d'eux naviguait « vers l'Italie » (Actes xxvii, 6 ; xxviii, 11), comme le point le plus proche accessible pour ceux qui se rendaient à Rome. Nous lisons encore « un navire d'Adramyttium » (Actes xxvii, 2), et un navire traversant vers la Phénicie (Actes xxi, 2), mais jamais d'un navire italien.

Plus encore, la cité devant nous n'est pas grande par ses échanges, produit contre produit, mais par ses importations. Elle est grande par ses achats : le commerce de la terre est au service de son luxe.

Ses importations sont de sept classes : 1. Métaux précieux, etc., pour l'apparat personnel. 2. Articles d'habillement. 3. Ameublement. 4. Aromates. 5. Comestibles. 6. Moyens de transport. 7. Esclaves.

Si nous divisons ces marchandises selon les diverses constructions sous lesquelles le Saint-Esprit les a groupées, il y a cinq compartiments :

1. Articles personnels. 8. (Génitifs.)
2. Ameublement. Trois divisions principales caractérisées par « Tout ». La dernière division subdivisée en quatre. (Accusatifs.)
3. Aromates et comestibles. 11 articles. (Accusatifs.)
4. Moyens de transport. (Génitifs.)
5. Esclaves. (Accusatifs.)

Parmi les articles d'ameublement, nous ne lisons pas de « vases de terre », à cause de leur fragilité lors d'un long voyage, et aussi à cause de leur bas prix. La liste présente des articles de luxe.

### Ch 18.14

*« Et les fruits que ton âme convoitait se sont éloignés de toi, et toutes les choses délicates et magnifiques ont péri pour toi, et on ne les trouvera plus du tout. »*

Ce verset intervient comme une rupture soudaine dans la vision. C'est l'adresse directe de l'ange à Babylone. Il est destiné à séparer la première paire (rois et marchands) de la seconde paire (marchands et marins).

Babylone est située sur un sol d'une grande fertilité, comme tous les voyageurs en témoignent. Le climat est propice à la culture de presque tous les fruits. Ceux-ci seront produits en grande abondance, d'une excellente qualité, et seront largement recherchés.

Mais quand Dieu portera Son coup final, tout disparaîtra : le désert aride reprendra son règne. Dans cette adresse, il y a un contraste voulu avec la cité de Dieu. Là, les habitants se nourrissent de l'arbre de vie ; ses récoltes ne manquent jamais et sont renouvelées douze fois par an. Le fruit est pris littéralement dans les deux cas.

## Ch 18.15-16

*« Les marchands de ces choses, qui se sont enrichis par elle, se tiendront loin, par crainte de son tourment. Disant : "Hélas, hélas ! pour la grande cité, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, et dorée d'or, de pierres précieuses et de perles. Car en une seule heure une si grande richesse a été dévastée. »*

Pour nous donner une haute idée de l'importance de son commerce, les marchands de la terre apparaissent dans deux des sections. Leur perte apparaît de manière proéminente dans la première de celles-ci ; sa destruction, dans la seconde.

Leur raison de se tenir à l'écart est la même que celle ressentie par les rois. Ils célèbrent la gloire de la cité sous l'image d'une femme. Par ces mots, ils s'approchent de très près de la description donnée de la Babylone mystique (chap. xvii). Et ces mots sont sans doute destinés à relier les deux. Le vêtement désigne celle qui le porte : sa splendeur et ses couleurs sont terrestres. La Prostituée de xvii avait été, bien auparavant, pillée et dépouillée par les dix rois : mais la Babylone littérale possède encore ces choses.

Les orateurs ne voient pas la main de Dieu dans le coup. Ils ne disent pas : « Que Ta volonté soit faite ». Ils sont étonnés et affligés par le naufrage soudain de la cité et de leurs propres espoirs.

## Ch 18.17-19

*« Et tout capitaine, et tout passager,* et les matelots, et tous ceux qui exploitent la mer, se tinrent loin, 18. Et s'écrièrent en voyant la fumée de son embrasement : "Quelle cité est semblable à la Grande Cité !" 19. Et ils jetèrent de la poussière sur leurs têtes, et s'écrièrent, pleurant et se lamentant, disant : "Hélas, hélas ! pour la Grande Cité, dans laquelle se sont enrichis tous ceux qui avaient des navires en mer, à cause de ses dépenses somptueuses : car en une seule heure elle a été dévastée !" »*

***[NBP]**** *Πας ο επιτοπον πλεων. Tregelles.*

Quatre autres classes déplorent sa chute. Ce sont des gens de mer. De là, on doit supposer que les marchands sont en général des terriens.

Comme Babylone est un lieu d'une telle splendeur, des passagers d'autres pays s'y rendent pour contempler sa grandeur. Ceux-ci aussi pleurent sur sa chute : l'objet de leur voyage est détruit. Cette énumération des passagers parmi la compagnie des gens de mer porte à croire que les grandes capacités de l'Euphrate en tant que fleuve, navigable pour les navires sur 400 ou 500 milles depuis son embouchure, seront pleinement développées. Il ne faudrait que peu d'efforts pour le rendre navigable avec sécurité sur une si grande distance. Rawlinson's *Herod.* i, 512.

Les paroles des gens de mer les trahissent. Ce sont des hommes incrédules, des « habitants de la terre ». Mammon est leur Dieu. Les hommes de commerce, comme nous le dit la parabole du Vêtement de Noces, n'ont point d'oreilles (en général) pour le souper des noces. Matt. xxii, 5.

Ils ne sont pas, comme Abraham, l'homme de foi, dans l'attente de la cité dont l'architecte et le bâtisseur est Dieu. Autrement, ils ne pourraient s'enquérir : « Quelle cité est semblable à la Grande Cité ? » Ce livre en révèle une bien plus grande et plus glorieuse.

Ils contemplent la dévastation de la grande cité : mais ils la regardent seulement de manière égoïste, en ce qu'elle les affecte eux-mêmes. Les saints en haut voient son péché et la sainteté de Dieu dans la même

calamité. Ils ne réalisent pas non plus le malheur éternel des perdus. Autrement, ils auraient redouté les feux éternels que Dieu allumera pour les impies. Enfin, ils sont frappés de force par l'extrême soudaineté du coup. « En une seule heure », elle tombe. Qui de ses habitants alors pourra s'échapper ?

### Ch 18.20

*« Réjouis-toi sur elle, ciel, et vous les saints,* et vous les apôtres, et vous les prophètes ; car Dieu vous a vengés sur elle. »*

***[NBP]****Ainsi Tregelles.*

Dans ce verset, le peuple de Dieu le plus haut, ou céleste, apparaît. Le peuple terrestre de la justice de Dieu a été appelé, au début du chapitre, à s'échapper d'elle et à tirer vengeance d'elle. Le peuple céleste a été passivement placé dans le ciel, au-delà de tout danger de chute. Ils n'ont pas besoin de tirer vengeance : Dieu l'a fait pour eux. Ils n'ont qu'à se réjouir de Ses actes.

L'ordre de l'ange donné ici est obéi au chapitre suivant, xix, 1-5.

Le « Ciel » comprend maintenant trois classes : « saints, apôtres, prophètes ». Tous ceux-là sont ressuscités d'entre les morts. Le ciel et la terre sont dans un contraste affreux. La terre se réjouit des prophètes de Dieu mis à mort : le ciel se réjouit de la destruction par Dieu de leurs meurtriers. La violence et l'iniquité ne peuvent être tolérées éternellement.

Le mot « saints » inclut les hommes saints des deux Testaments. Les « apôtres » ont aussi été mis à mort. Cela semble prouver la date tardive de l'Apocalypse. Seul Jacques avait été tué à la date antérieure : et il fut mis à mort, non à Babylone, mais à Jérusalem.

Paul fut envoyé à la Babylone mystique, ou Rome : Pierre écrit depuis la Babylone littérale. Les deux grands témoins de ce jour-là furent ainsi postés par Dieu : et ne furent probablement pas mis à mort respectivement dans ces cités. Si aucun apôtre n'a été tué dans la Babylone mystique ou littérale, cela se réfère aux apôtres qui doivent encore être suscités par Dieu. L'« apôtre » semble différer de l'« ange ». L'ange était un apôtre stationnaire d'une église et de ses sœurs adjacentes : l'apôtre était un ange missionnaire.

Le ciel se réjouit sur la double Babylone, et sur ses meurtres affreux des saints.

Elle a aussi tué des « prophètes », tant de l'Ancien Testament que du Nouveau. Daniel, Shadrak, Méshak et Abed-Nego pourraient bien se réjouir de la chute de Babylone. Eunuques là-bas, captifs et en péril de leur vie, bien que sauvés du martyre par miracle, ils auraient sujet de joie. Mais le mot se réfère probablement à des prophètes qui doivent encore être suscités par Dieu, et être mis à mort tant par la Babylone mystique que par la littérale. Babylone, sous ses deux formes, persécute les saints de Dieu jusqu'à la mort.

Ainsi, enfin, le cri des égorgés sous l'autel est exaucé. Dieu a vengé. La cité de la persécution est retranchée pour toujours.

**Ch 18.21-24**

*« Et un seul ange puissant prit une pierre comme une grande meule, et la jeta dans la mer, disant : "C'est ainsi qu'avec élan sera précipitée Babylone la Grande Ville, et elle ne sera plus trouvée du tout. Et les voix des joueurs de harpe et des musiciens, et des joueurs de flûte, et des trompettes, ne seront plus entendues en toi. Et aucun artisan d'aucun art ne sera plus trouvé en toi. Et le son de la meule ne sera plus entendu en toi. Et la lumière de la lampe ne brillera plus en toi. Et la voix de l'époux et de l'épouse ne sera plus entendue en toi. Parce que tes marchands étaient les grands de la terre, parce que par tes sorcelleries toutes les nations ont été séduites. Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre. »*

Dans l'emblème du sort de Babylone, il semble y avoir une référence aux paroles de notre Seigneur : « Mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer » : Matt. xviii, 6. Babylone, en tant que cité mystique, est un obstacle affreux pour les petits de Christ. « Convertis-toi, ou brûle ! » est l'alternative qu'elle proposait à ceux qui souhaitaient obéir au Seigneur. La Babylone littérale l'a précédée sur cette voie, comme le montre l'histoire de Daniel et de ses compagnons. Voici donc que vient son sort.

La grande pierre représente la grande ville. Il faut un ange puissant pour la soulever. Comme cette pierre, avec une accélération continuelle, est descendue dans les profondeurs de la mer, qui n'ont présenté aucun obstacle à son engloutissement total, mais se sont refermées sur elle et en ont caché toute trace ; il en sera de même avec les effets du dernier grand tremblement de terre. La ville descendra avec une vitesse toujours croissante vers les entrailles de la terre fondue par les feux internes. Le tremblement de terre donne le choc qui la déloge de ses fondations. La terre s'ouvrant n'arrête pas plus sa descente que les vagues de la mer n'empêchent l'immersion de la pierre. Elle est retirée de la vue pour toujours, aussi véritablement que Dathan et Abiram avec leur tabernacle, leurs tentes et leurs biens.

Les spectacles et les sons éternellement perdus pour Babylone sont au nombre de cinq ; sa propre disparition totale constitue le sixième de la série des choses qui ne seront plus trouvées. Les raisons de son sort forment le septième et dernier nombre. Ils sont ainsi disposés :

1. Babylone ne sera plus trouvée.
2. Le son du musicien ne sera plus entendu.
3. Aucun artiste ne sera plus trouvé là.
4. Le son de la meule ne sera plus entendu.
5. La lumière de la lampe ne brillera plus.
6. Le cri de l'époux ne sera plus entendu.
7. Parce que ses marchands étaient des princes, etc.

Les musiciens font partie des traits naturels d'une ville gaie et luxueuse. Qu'ils ne soient plus jamais entendus là est une preuve d'une désolation sans fin. Ce sort embrasse à la fois Rome et Babylone. Il est placé aussi comme le contraste marqué avec le ciel, dans lequel Jean entend la voix d'une vaste compagnie de ceux qui chantent sur la harpe. xiv, 2. Il se tient aussi en contraste avec la joie de multitudes sans nombre, qui éclate en haut lors de sa chute. xix, 1-7. Il est très remarquable, cependant, que ni chant de louange ni instrument de musique ne soit mentionné comme étant utilisé dans la cité de Dieu.

Dans sa désolation sans fin réside aussi un contraste avec les villes d'Israël. De celles-ci, Dieu déclare que pour le péché, Il ferait « cesser dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem la voix de joie et la voix d'allégresse, la voix de l'époux et la voix de l'épouse ; car le pays sera un désert » : Jér. vii, 34. Mais à celles-ci, Il promet qu'elles seront à nouveau restaurées.

« Ainsi dit le Seigneur ; On entendra encore dans ce lieu, dont vous dites qu'il sera désolé, sans homme et sans bête, même dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem qui sont désolées, sans homme, sans habitant et sans bête : la voix de joie et la voix d'allégresse, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, la voix de ceux qui diront : Louez le Seigneur des armées : car le Seigneur est bon ; car sa miséricorde dure à toujours : et de ceux qui apporteront le sacrifice de louange dans la maison du Seigneur. Car je ferai revenir les captifs du pays, comme au commencement, dit le Seigneur » : Jér. xxxiii, 10, 11.

Babylone n'aura aucun reste, aucune reconstruction : aucun ouvrier ne lèvera un outil pour la reconstruire. Des artisans et des artistes de diverses sortes furent emmenés captifs de Jérusalem le jour où ses péchés furent arrivés à leur comble. 2 Rois xxiv, 14, 16.

Les moulins utilisés dans les pays orientaux sont des moulins à bras ; les femmes y broient le grain pour l'usage quotidien. C'est le son qui réveille souvent le voyageur au petit matin. Le Saint-Esprit donne d'abord les sons du jour qui seront perdus pour la ville du crime. Ce son, Jéhovah menaça de l'enlever de Judée et des pays voisins par le moyen de Nebucadnetsar. Jér. xxv, 9-11. Mais cette désolation ne devait durer que soixante-dix ans.

Quand le jour s'en va, la lumière des lampes semble joyeuse dans les villes peuplées, au milieu des ténèbres. En vérité, les lampes, ou la lumière artificielle, sont la gloire de la civilisation. Londres est vue de loin par l'illumination générale qui émane de ses becs de gaz dans les rues et dans les vitrines des magasins. Dans Babylone, il n'y aura plus de lumière, plus de lampe : aucun spectacle pour témoigner d'un habitant humain.

Ceci est en contraste voulu avec la cité céleste, et sa population innombrable et permanente. Mais là-bas, ils n'ont pas besoin de lampe ; car lorsque le soleil se couche pour le reste du monde, la nuit ne vient pas sur eux. Un luminaire spécial brille toujours pour les citoyens de la Nouvelle Jérusalem. Et il donne de la lumière aux autres pendant la nuit.

Quand la terre est toute lumière et joie, animée et vocale, Babylone doit être silencieuse le jour, et sombre la nuit. La nuit, les mariages de l'Orient sont célébrés, et les cris de joie de la procession nuptiale montent. Mais cela ne sera plus jamais entendu dans Babylone.

Les raisons de cette sentence de Dieu sont ensuite données. Elles sont au nombre de trois.

La première résonne étrangement aux oreilles d'une nation commerciale comme l'Angleterre. La première offense est l'immense portée et l'étendue de son commerce luxueux. « Tes marchands étaient les grands de la terre. » Les transactions d'affaires étaient si vastes qu'elles enrichissaient de fortunes princières ceux qui habitaient en elle. « Qu'y avait-il là, sommes-nous prêts à dire, de mal en cela ? » Dieu regarde la chose différemment de l'homme. La terre est sous la malédiction. Jésus appelle Ses disciples à être petits et humbles. Matt. xx, 25-28 ; xiii, 31, 32. Devenir grand sur la terre, c'est donc contrevenir à Ses préceptes. Devenir grand sur la terre révèle une incrédulité secrète envers les gloires du ciel, qui sont placées devant les yeux du chrétien. Cela manifeste aussi une incrédulité envers le témoignage prophétique de Dieu, que toute grandeur sur terre est sur le point d'être renversée par « le grand et terrible jour du Seigneur » : Ésa. ii, 10-17.

Jésus, dans le temple, se déclare deux fois contre les marchands qui s'y trouvaient. À la fin, aucun marchand ne doit être trouvé dans la cité de Dieu.

Au chapitre xvii, nous n'avons que des militaires liés aux rois. Ici, les hommes de commerce et les rois sont en étroite juxtaposition. « Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? » est le cri

caractéristique concernant le Faux Christ. Mais au chapitre xviii, les militaires n'apparaissent pas : seuls les sons et les spectacles de la paix sont remarqués.

La seconde accusation contre Babylone est la sorcellerie ou l'envoûtement. Chez beaucoup, toute croyance en cela a disparu : ils tournent l'idée en ridicule. Cependant, le commerce avec les esprits, qui est devenu si courant, rétablira rapidement la croyance : et pas seulement la croyance, mais la pratique. En vérité, cela est déjà utilisé en secret. Babylone en sera le grand centre. Là et en Égypte se trouvent ses pôles traditionnels. Les magiciens constituaient une partie intégrante des officiels de l'État là-bas au jour de Daniel. Dan. i, 20 ; ii, 2, 27, etc. ; Ésa. xlvii. Par ces moyens, Babylone parvient à redevenir la métropole des nations. La prostitution et la fausse doctrine prédominent dans le premier aspect de Babylone : la sorcellerie dans le second. Il ne semble pas que Rome ait jamais été prééminente dans ce crime particulier.

Très remarquablement, le pronom est maintenant changé. Ce n'est plus « en toi », mais « en elle ». C'est le même ange qui parle, apparemment : pourquoi ce changement ? Je suggère que c'est parce que cette caractéristique s'applique également aux deux formes de Babylone, et parce que ces dernières paroles reviennent à Babylone en tant que grande unité devant Dieu. Cela semble confirmé par la joie sur sa chute dans le chapitre suivant, dans lequel elle est considérée comme une grande unité de méchanceté et de meurtre ; et le peuple de Dieu, qu'il soit de l'Ancien Testament ou du Nouveau, se réjouit de sa disparition.

Elle est celle qui tue les « prophètes ». Cela semble, avec plusieurs autres Écritures, prédire la restauration de l'esprit de prophétie. Et si des prophètes sont suscités à nouveau, une fois de plus les mains des hommes, que ce soit à Rome ou à Babylone, se lèveront pour tuer.

Enfin, le sang de tous les égorgés sur la terre est mis à sa porte. « La terre » semblerait ici être limitée à la terre romaine. Ces paroles semblent être l'écho de Jér. li, 47-49.

« C'est pourquoi voici, les jours viennent que j'exercerai mon jugement sur les images taillées de Babylone : et tout son pays sera confus, et tous ses morts tomberont au milieu d'elle. Alors les cieux et la terre, et tout ce qui est en eux, chanteront de joie sur Babylone : car les dévastateurs viendront vers elle du septentrion, dit le Seigneur. Comme Babylone a fait tomber les morts d'Israël, ainsi à Babylone tomberont les morts de toute la terre. »

## SECTION TYPIQUE

## Des chapitres 17 et 18, et jusqu’à 19,10

**1. ÈVE.**

Cette femme (Babylone) est séduite par Satan, et dans la transgression. Pour sa méchanceté, elle est placée non dans le jardin de beauté, mais dans un désert, naturel et spirituel. Babylone est pire qu'Ève, car elle possède plus de lumière. Pour les quatre fleuves issus du seul courant de l'Éden, nous avons la Prostituée assise sur « beaucoup d'eaux ». Pour le serpent, en tant que bête sauvage originelle, nous avons la Bête Sauvage (B.S.), fils de Satan. Au lieu d'un seul mari, elle a de nombreux amants. Ève séduisit son mari dans la transgression : maintenant Babylone enivre les nations, ses fils. Manger de l'arbre de la connaissance était mauvais : mais boire du sang est pire. Le sang des bêtes était interdit : la Prostituée boit le sang des saints. Le vêtement de feuilles de figuier était vain : son vêtement n'est pas le vêtement de peaux de Dieu : mais les gloires interdites de la terre. Ève était la « mère de tous les vivants ». Elle est la « mère des prostituées et des abominations de la terre ». Le serpent est d'abord jeté d'en haut (Apoc. xii), puis elle est frappée. Ses douleurs sont multipliées, ses enfants sont tués.

## 2. CAÏN.

Caïn est d'abord un adorateur de Dieu, puis un meurtrier, qui est condamné par Dieu à quitter son lieu. Ainsi Babylone mystique est mise en cause par Dieu comme meurtrière de Son peuple. Elle sort de Sa présence et erre vers Babylone sur l'Euphrate. Caïn, après sa sentence, bâtit une ville appelée du nom de son fils. Le reste de Rome s'enfuit vers la grande ville de l'Euphrate. Dans la race de Caïn surgissent toutes les découvertes de la civilisation. Les siens sont les gardiens de gros et de petit bétail, les inventeurs d'instruments à cordes et à vent, et les artisans en métaux. Ces choses apparaissent en perfection dans la ville de Babylone de Caïn. Le bétail, et les vases de cuivre et de fer apparaissent dans la liste des marchandises de Babylone. xviii, 12, 13. Les joueurs de harpe et les exécutants d'instruments à vent font partie des joies de la ville luxueuse. xviii, 22. Comme Caïn est un meurtrier, ainsi l'est son fils Lamech. Babylone mystique tue les saints de Dieu. (xvii, 6). Babylone littérale tue Ses saints et Ses prophètes. **xviii, 24**. Bien que meurtrier, Lamech s'estime à l'abri de la vengeance de Dieu. Ainsi fait Babylone, juste au moment où ses péchés ont atteint leur comble. xviii, 7. Lamech a deux femmes : Babylone, supposons-nous, a deux phases : Babylone mystique, ou Rome ; et Babylone littérale, ou la ville de Nebucadnetsar. Lamech est le premier polygame. Babylone est la Grande Prostituée.

## 3. ABRAHAM ET SARA.

Deux fois dans l'histoire d'Abraham, des rois prennent Sara. Deux fois elle est délivrée. La troisième fois est vue ici : le résultat est la Grande Prostituée, qui fornique avec les rois. Deux fois les rois sont réprouvés par Dieu ; et deux fois ils obéissent à Sa voix. Mais cette dernière fois, ils ne regardent pas Son appel : et les jugements descendent.

(1.) La première fois, Abraham, à cause de la famine, descend en Égypte. Gen. xii, 10-20. Il craint la mort par la violence, mais ne la trouve pas. Mais au chapitre xvii, Babylone tue les saints. Abraham donne un rapport faux de sa relation avec Sara : « et la femme fut emmenée dans la maison de Pharaon ». Mais Pharaon est préservé de l'adultère. Il n'en est pas ainsi de Babylone et des rois de la terre. Par le moyen de Sara, Abraham devient riche : « il eut des brebis, des bœufs, des ânes, des serviteurs, des ânesses et des chameaux ». Babylone la Prostituée devient grande et riche par sa fornication.

Alors viennent des plaies sur Pharaon : comme des plaies descendent sur les rois de la terre dans l'Apocalypse. Mais Pharaon craint le mal et ne veut pas pécher. Il avertit sa nation de ne pas offenser. La Grande Prostituée, au contraire, non seulement pèche avec les rois, mais corrompt les nations.

(2.) Une seconde fois, Abraham quitte son lieu et séjourne à Guérar. « Et Abimélec, roi de Guérar, envoya prendre Sara » : Gen. xx. Mais Dieu, dans un songe, avertit le roi : comme ici les rois de la terre sont avertis par les visions de l'Apocalypse. Abimélec craint Dieu et recule devant le crime. Il n'en est pas ainsi des rois de la terre. Abimélec avertit ses hommes, et eux aussi craignent les paroles de Jéhovah. ver. 8. Dans les derniers jours, Babylone enivre toutes les nations. Abraham s'enrichit par les présents d'Abimélec. 14, 16. La Prostituée, par son péché, obtient la gloire de la terre. Abraham et Sara sont tous deux réprouvés par le roi. Il n'en est pas ainsi des rois des derniers jours. Abraham et sa femme ne sont pas détruits par les rois : comme l'est la Prostituée ; parce que Sara est gardée de l'adultère, d'un côté ; et que les rois obéissent à la parole de Dieu, de l'autre. La verge n'était pas encore devenue un serpent.

**4. LOT ET SODOME.**

Sodome est deux fois frappée : d'abord par des rois ; puis directement par le Seigneur. Gen. xiv, xix. Ici sont typifiées les deux désolations de Babylone.

(1.) Son péché principal est la fornication ; et son cri monte vers Dieu. Alors Il envoie contre la ville coupable et ses rois voisins, un roi suprême, Kedorlaomer, et ses rois subordonnés. Nous avons ici en type les rois de la terre, d'une part ; et la Bête Sauvage (B.S.) et ses dix monarques associés, d'autre part. Ils emportent les biens de Sodome ; mais ne la brûlent pas.

(2.) Les captifs sont restaurés ; mais Sodome ne se repent pas. Alors vient la destruction par le coup direct du Saint. Sodome ne tue pas, en effet, les saints de Dieu : mais Lot est en danger ; et n'est sauvé que par une aide surnaturelle. Un message est envoyé pour rassembler le peuple de Dieu du milieu de la ville coupable, et il est obéi. Lot, sa femme et ses filles sortent. Alors descend le feu de Dieu : soudainement elle est retranchée. De loin, Abraham contemple la fumée, comme les Grandes Multitudes au ciel le font ici.

Les filles de Lot enivrent leur père et commettent l'inceste. Ainsi Lot est le père des « Prostituées et des abominations de la terre ». Et dans cette scène, nous avons un type de la Grande Prostituée, de sa coupe mauvaise et de ses filles-prostituées.

**5. JACOB : Gen. xxxiii, xxxiv.**

Jacob achète un champ pour sa tente, à Salem [Paix]. Il devient un colon sur la terre. Il avait bâti une maison auparavant à Succoth. À Salem, le fils d'un Prince du pays souille Dina, sa fille. Cela répond à la fornication de Babylone avec les rois de la terre. Mais Sichem n'est pas aussi mauvais que les rois de la terre. Il désire avoir Dina pour femme. Une négociation s'ensuit alors avec les hommes de la ville. Les partisans de Hamor désirent unir le service de Dieu et de Mammon, comme Babylone le ferait. Ils sont circoncis afin d'obtenir les gains du monde. Alors s'élèvent deux des fils de Jacob, qui frappent la ville et emmènent Dina. Ceux-ci répondent aux dix rois qui haïssent la ville-prostituée et la détruisent. « Faites-lui comme elle vous a fait ».

**6. JUDA : Gen. xxxviii.**

L'inceste de Juda avec Tamar semble répondre à l'offense des rois de la terre. Il l'estime être une prostituée ; et elle agit comme telle. Comme Babylone, elle quitte les vêtements de veuve. Elle s'éloigne du lieu après que le péché est commis, et n'est pas trouvée lorsqu'on l'y cherche. Enfin, son péché apparaît, et Juda maintenant, comme l'un des dix rois, dit : « Qu'elle soit brûlée ! » Mais il trouve et reconnaît lui-même une faute plus grande, et l'exécution est épargnée.

**7. MOÏSE.**
**(1.) SINAÏ : Ex. xxxii, xxxiii.**

Au pied de la Montagne, l'idolatrie éclate, mélangée à un culte professé de Jéhovah. Telle est exactement l'attitude de Rome. L'épée de Lévi est appelée pour la venger. Et Dieu envoie Ses plaies par ailleurs. Il n'est pas satisfait. « Vous êtes un peuple au cou roide : je monterai au milieu de toi en un moment, et je te consumerai : maintenant donc ôte tes ornements de dessus toi, afin que je sache ce que je te ferai ». « Et les enfants d'Israël se dépouillèrent de leurs ornements au mont Horeb ».

Mais Rome, après son idolatrie et les plaies de Dieu, est « vêtue de pourpre et d'écarlate, et dorée d'or, de pierres précieuses et de perles ». Après avoir refusé alors l'avertissement par l'épée des dix rois, les menaces de Dieu prennent effet : elle est consumée en un moment.

**(2.) CORÉ : Nomb. xvi.**

Dans le chapitre indiqué, deux rébellions sont mélangées. Coré et ses Lévites résistent à l'autorité d'Aaron le sacrificateur. Dathan et Abiram refusent l'autorité royale de Moïse. Coré et les Lévites ne se contentaient pas d'un simple service dans le tabernacle, mais souhaitaient être sacrificateurs et expier. Telle est aussi la position de Rome. Son Pape et ses prêtres ne se contentent pas de prêcher l'évangile ; mais assument que Dieu est encore en colère contre Son peuple, et que c'est leur part et leur privilège d'expier par le sacrifice. Ils voudraient rendre à Dieu satisfaction, et apporter à Son peuple le pardon par leur médiation sacerdotale. Ils sont coupables aussi d'idolatrie.

Sur leur ville centrale de Rome tombent en conséquence l'épée et le feu. « Un feu sortit d'auprès de l'Éternel, et consuma les deux cent cinquante hommes qui offraient le parfum » : ver. 19. La Bête Sauvage (B.S.) et ses rois « brûlent la Prostituée par le feu ». La destruction de la troupe de Dathan et Abiram est différente. Elle a lieu par la terre ouverte. La ville répond ici au « tabernacle de Coré, Dathan et Abiram ».

« Et il parla à l'assemblée, en disant : Éloignez-vous, je vous prie, des tentes de ces méchants hommes, et ne touchez à rien de ce qui est à eux, de peur que vous ne périssiez dans tous leurs péchés. Ils se retirèrent donc de toutes parts du tabernacle de Coré, Dathan et Abiram : et Dathan et Abiram sortirent, et se tinrent à la porte de leurs tentes, avec leurs femmes, leurs fils et leurs petits-enfants. Et Moïse dit : À ceci vous connaîtrez que l'Éternel m'a envoyé pour faire toutes ces œuvres, car je ne les ai pas faites de ma propre pensée. Si ces hommes meurent de la mort commune à tous les hommes, ou s'ils sont visités selon la visitation commune à tous les hommes, alors l'Éternel ne m'a pas envoyé. Mais si l'Éternel fait une chose nouvelle, et que la terre ouvre sa bouche et les engloutisse avec tout ce qui leur appartient, et qu'ils descendent vivants dans la fosse ; alors vous comprendrez que ces hommes ont provoqué l'Éternel » : Nomb. xvi, 26-30.

Dans le xviiième de l'Apocalypse, nous avons le même appel : « Sortez d'elle, mon peuple, ... afin que vous ne receviez pas de ses plaies ». Avant que ce coup ne soit frappé, « la gloire de l'Éternel apparut à toute l'assemblée » : ver. 19. De la même manière, avant que Babylone littérale ne soit détruite, un ange descend du ciel, « et la terre fut éclairée de sa gloire » : ver. 1.

« Séparez-vous », dit Dieu à Moïse et Aaron, « du milieu de cette assemblée, afin que je les consume en un moment ». Mais Moïse intercède. Il n'y a point d'intercession ici, et une destruction soudaine s'abat sur la ville mauvaise. « Ses plaies arriveront en un jour ». « En une heure ton jugement est venu ». Babylone, comme les tentes des rebelles, est engloutie par la terre qui s'ouvre. Elle tombe comme une pierre dans la mer.

Le résultat de cette terrible visitation fut que « Tout Israël qui était autour d'eux s'enfuit à leur cri ; car ils disaient : De peur que la terre ne nous engloutisse aussi ». Cela ressemble étroitement à la conduite des rois et des marins de la terre, qui se tiennent loin de Babylone lors de sa destruction par le tremblement de terre, sans doute pour la même raison.

Les grands chefs de la rébellion sont trois : Coré, Dathan et Abiram. Les chefs de la grande rébellion de la terre sont trois : Satan, le Faux Christ et le Faux Prophète. Et comme, dans cette conspiration, Dieu frappa l'un d'eux séparément des deux autres ; ainsi, lors de la descente en puissance de Jésus, le Faux Christ et le Faux Prophète sont frappés les premiers, puis Satan.

**8. JOSUÉ.**
**(1.) JÉRICHO : Jos. ii, vi.**

Rahab dans Jéricho répond à Babylone mystique. Elle est une Prostituée, comme Babylone l'est. Mais elle est une prostituée repentante et croyante ; et par conséquent elle abandonne le mal et elle est épargnée. Babylone continue dans ses péchés et elle est détruite.

Israël répond à Rahab la pénitente, et sa fuite nous est montrée dans Apoc. xii et dans xviii, 4. Rahab refuse l'ordre du Roi de Jéricho de faire sortir les espions. Elle les cache, les réconforte et contribue à leur évasion. Mais la Grande Prostituée monte la Bête Sauvage (B.S.) qui tue les Deux Témoins, et elle-même est ivre du sang des saints. Avant que Jéricho ne soit détruite, Rahab et sa famille sont amenées dans un lieu de sécurité. Jos. vi, 22, 23. Ainsi, avant que Babylone ne soit engloutie par Dieu, Israël est averti et fait sortir. Apoc. Xviii, 4.

**(2.) AÏ et ACHAN, (ACHOR :) Jos. vii, viii.**

Après la prise de Jéricho, la conquête d'Aï est également typique. Aï signifie « Une ruine ». Ainsi Babylone, avant son renversement final par Dieu, est décrite comme une ruine. xviii, 1, 2. Certains hommes d'Israël attaquent Aï et sont vaincus. Cela crée la surprise et l'horreur les plus extrêmes dans l'esprit d'Israël et de Josué. Jéhovah était-Il incapable de défendre les Siens ?

Semblable à cela sera la surprise de certains, et la glorification de l'infidèle, quand le Faux Christ et ses dix rois détruiront le centre réputé du Christianisme. Rome est brûlée par le blasphémateur. Mais est-ce que cela prouve un manque de puissance en Dieu pour défendre les Siens ? Aucunement. La raison de sa destruction est la même que celle de la défaite d'Israël.

> « Israël a péché ; ils ont transgressé mon alliance que je leur ai prescrite, ils ont pris des choses dévouées par interdit, ils les ont dérobées et ont dissimulé, et ils les ont cachées parmi leurs bagages. Aussi les enfants d'Israël ne peuvent-ils résister à leurs ennemis ; ils tourneront le dos devant leurs ennemis, car ils sont sous l'interdit ; je ne serai plus avec vous, si vous ne détruisez pas l'interdit du milieu de vous. Lève-toi, sanctifie le peuple. Tu diras : Sanctifiez-vous pour demain ; car ainsi parle l'Éternel, le Dieu d'Israël : Il y a de l'interdit au milieu de toi, Israël ; tu ne pourras résister à tes ennemis, jusqu'à ce que vous ayez ôté l'interdit du milieu de vous » : Jos. vii, 11-13.

La Grande Prostituée s'est rendue maudite en prenant de la chose interdite. Par conséquent, elle ne peut tenir devant ses ennemis. Israël, par le péché d'Achan, est identifié aux nations maudites de Canaan ; et par conséquent il est frappé.

La seconde fois qu'Aï est attaquée, elle est totalement détruite. Elle est brûlée, alors qu'elle est au comble de la confiance en la victoire ; tout comme Babylone est frappée, alors qu'elle se vante de sa stabilité. Comme Aï frappa Israël, elle est elle-même frappée. « Payez-la comme elle vous a payés ». Elle est détruite par le feu, comme Babylone l'est. « Voici, la fumée de la ville montait vers le ciel ». C'est aussi le grand trait de la destruction de Babylone. « Sa fumée monta aux siècles des siècles » : xix, 3. La troupe d'Israélites qui assaille enfin Aï et son roi est de trente mille hommes choisis. Ainsi l'Agneau doit être victorieux de la Bête Sauvage (B.S.) et de ses rois, car la chose maudite est purgée avant qu'Il n'aille au combat, et ceux qui sont avec Lui ne sont pas comme Achan, mais « appelés, et choisis, et fidèles ». La destruction des hommes d'Aï vient soudainement ; la force en embuscade s'élance, et la ville est prise sans résistance. Ainsi « en une heure » vient la chute de la grande Babylone.

Mais nous devons remarquer le péché et le châtiment d'Achan*. Le butin de Jéricho était interdit à Israël : la gloire du monde est interdite au Chrétien. Mais Achan convoita et prit un « beau manteau de Babylone », de l'argent et de l'or. Babylone est parée de pourpre et d'écarlate, et couverte d'or. Achan est secret dans son péché, et cache les biens volés dans sa tente. Babylone est ouverte dans son exhibition de mondanité : « dorée d'or, de pierres précieuses et de perles, ayant une coupe d'or dans sa main ». Pourtant, ses fornications avec les rois sont secrètes : et en elle, comme dans le cas d'Achan, il y a un « mystère ». Ce secret est découvert dans un cas par le sort ; dans l'autre par un ange.

***[NBP]****Le nom devrait certainement être lu Achor, tel qu'on le trouve dans 1 Chron. ii, 7. Cela est clair d'après la remarque de Josué sur son nom, Jos. vii, 25. (Voir l'Hébreu.) C'est la lecture de la Syriaque et du MS du Vatican. Josèphe lit Achar.*

À cause du péché d'Achan, Josué ressent un arrêt dans sa carrière de conquête. Le pécheur doit être purgé avant que la victoire constante ne soit accordée. Mais dans le cas de notre Seigneur, l'Achan dans son camp est retranché avant que Sa bataille n'ait lieu. Achan est conduit avec les matériaux de son péché du lieu du camp à la vallée d'Achor. Là, il est mis à mort. Cela répond au retrait de Babylone de Rome vers les rives de l'Euphrate, où la destruction finale attend Babylone.

Le juste jugement est exercé sur Achan. Le fauteur de troubles est troublé. C'est la sentence de Dieu sur Babylone, et Son peuple l'exécute en partie. « Payez-la comme elle vous a payés ». Il est d'abord lapidé, puis brûlé. L'ange du ciel jette une pierre comme emblème de la chute de Babylone, et deux fois elle est brûlée : par les hommes, et par Dieu. Israël ne se lamente pas sur le pécheur qui a troublé le camp. Mais le monde se lamente sur Babylone, parce qu'il participe au butin.

Josué et les anciens d'Israël déchirèrent leurs vêtements et mirent de la poussière sur leurs têtes devant l'arche de Dieu, quand la première défaite d'Israël survint. Les marins de la terre pleurent ainsi la destruction de Babylone. « Ils jetèrent de la poussière sur leurs têtes, et ils criaient, pleurant et se lamentant : Hélas ! hélas ! la grande ville ! »

Josué et les anciens n'ont aucune communion avec le péché, et ils sont réconfortés, et dirigés sur la manière de l'ôter. Mais Babylone conservera son péché et périra. Et aucun réconfort ne vient à ceux qui la pleurent : le ciel se réjouit de sa destruction.

**(3.) GABAON : Jos. ix, x.**

Les hommes de Gabaon sont trompeurs, et par ruse obtiennent la paix avec Josué. Leur ville répond à Babylone, qui est pleine de tromperie (xviii, 23). Babylone mystique est nominalement une amie de Christ. Les vêtements et l'apparence des ambassadeurs de Gabaon sont le contraste direct de ceux de Babylone. Ils sont vieux, déchirés, rapiécés. Gabaon est une ville grande et royale. Ainsi l'est Babylone, l'impératrice du monde. xvii, 18.

Mais cette paix avec Josué rend Gabaon odieuse aux cinq rois cananéens. Ainsi le Faux Christ et ses dix rois sont en colère contre Rome pour son abandon du paganisme et sa soumission professée à Christ. Dès que les hommes de Gabaon comprennent leur danger, ils envoient une demande urgente d'aide à Josué. Josué écoute, monte soudainement et bat leur armée. Mais Babylone, bien que dans un danger semblable, ne demande pas l'aide de l'Agneau. Elle est réellement l'ennemie de Christ, de concert avec Son chef ennemi, tuant Ses serviteurs et buvant sauvagement leur sang. Par conséquent, elle est livrée à la Bête Sauvage (B.S.) et à ses

dix rois. Leur armée n'est pas détruite avant qu'ils n'aient accompli les desseins de vengeance de Dieu contre Babylone.

Une étude de l'histoire d'Abimélec (Juges ix) s'avérerait, j'en suis persuadé, typique de cette partie prophétique. Abimélec répond au Faux Christ. La ville de Sichem est d'abord dans sa faveur ; elle se tourne ensuite contre lui. Sur quoi, il prend la ville et la sème de sel, en signe de sa désolation perpétuelle. Il brûle la tour du Dieu, qui est distincte de la ville. Ainsi il y a deux désolations de Sichem. Rapidement après cela, lui-même est tué au combat. (Apoc. Xix).

**9. MICHA et DAN : Juges xvii, xviii.**

Un homme et sa mère organisent l'idolatrie en Israël. La femme commence le crime. Ils établissent une ressemblance lointaine du vrai culte de Jéhovah. Ainsi nous sommes introduits dans une scène semblable à celle de la Prostituée et de la Bête Sauvage (B.S.), alors qu'elles sont en amitié ensemble. Par elle, l'idolatrie est diffusée à l'une des tribus d'Israël.

Par une invasion guerrière, le lieu des idoles est transféré du Mont Éphraïm à Dan. Cinq hommes, les chefs de l'entreprise, répondent aux dix rois de la Bête Sauvage (B.S.). Ils fondent sur Laïs et la brûlent.

Le peuple est en sécurité, et il n'y a pas de résistance, et pas de libérateur. Le vol de la maison de Micha par les cinq hommes, sans massacre, est typique des dix rois qui rendent la prostituée « désolée et nue ». Le brûlage de Laïs répond au brûlage de Babylone. Micha et sa maisonnée s'échappent ; car l'iniquité n'est pas encore venue à son comble.

**10. GUIBEA : Juges xix-xxi.**

La concubine du Lévite qui se prostitue répond à la Grande Prostituée du chapitre xvii. Guibea également, la ville de la fornication, présente Babylone sous une autre forme. Pour son péché, onze tribus d'Israël sont rangées en bataille contre elle. Le nombre onze répond à la Bête Sauvage (B.S.) et aux dix rois. Le Lévite dont la haine envers Guibea incite les tribus comme un seul homme à la détruire, répond à la Bête Sauvage (B.S.). Et certainement, le fait qu'il coupe sa concubine en douze morceaux et les envoie aux tribus d'Israël était assez féroce. Ils vengent le péché de Guibea par la bataille et par le brûlage de la ville. Le signe est « une grande flamme, avec de la fumée montant de la ville ». La ville est brûlée par ceux en embuscade, tandis que les Benjamites sont confiants dans la victoire. Cela correspond à la seconde désolation de Babylone. Un reste de Benjamin s'échappe. Mais Babylone est totalement détruite.

**11. SAMSON : Juges xv.**

La femme de Samson devient une prostituée. Quand il le découvre, il brûle le blé des Philistins. Cela répond aux plaies du quatrième sceau, et des première et troisième trompettes, qui sont envoyées par Christ. Les cinq princes des Philistins répondent aux dix rois de la Bête Sauvage (B.S.). Ils prennent à leur compte la querelle de Samson, et brûlent la prostituée et son père. Samson ne la défend pas ; de même que Jésus ne défend pas non plus Babylone ; et Ses ennemis les dix rois font Sa volonté sans le savoir.

Les Philistins haïssent toujours Samson, et montent pour lui faire la guerre, de même que les dix rois, après avoir tué la Prostituée, font la guerre à l'Agneau. Samson apparaît comme l'Agneau pour Israël ; car il permet à son propre peuple de le lier et de le livrer aux Philistins. Ainsi Jésus a été lié comme l'Agneau, et livré par Israël aux Romains. Le reste de l'histoire doit encore être accompli dans notre Seigneur. Jésus est déjà détaché des liens de la mort, parce qu'Il ne pouvait être retenu par elle. L'Esprit de Dieu doit sortir

puissamment sur Lui, quand Ses ennemis seront rassemblés contre Lui ; comme dans Apoc. xix. Samson trouva en cette occasion une mâchoire d'âne fraîche, et avec elle seul tua 1000 hommes. Jésus n'a pas besoin de trouver une arme quelconque ; une épée sort de Sa bouche, et Il foule Ses ennemis comme les raisins. Samson est à demi mort de fatigue et prie. Alors jaillit une fontaine, « et son esprit revint, et il reprit vie ». Ainsi, après la grande bataille vient le réveil d'entre les morts, et les temps de rafraîchissement longtemps promis. « Et il jugea Israël au temps des Philistins vingt ans ». Ainsi aux saints « le jugement est donné », et ils règnent, non pas vingt ans, mais une période cinquante fois plus longue.

**12. SAÜL : 1 Sam. xv.**

Samuel rappelle à Saül son onction pour être roi. Il doit par conséquent exécuter la fureur sur l'ennemi de Dieu, Amalek, qui est aussi l'ennemi d'Israël. « Je me souviens de ce qu'Amalek fit à Israël, lorsqu'il lui ferma le chemin à sa sortie d'Égypte. Va maintenant, frappe Amalek, et dévouez par interdit tout ce qui lui appartient ». Combien cela ressemble étroitement à Apoc. xvi, 19 ! « La grande Babylone vint en souvenir devant Dieu, pour lui donner la coupe du vin de la fureur de Sa colère ». Comme Saül est envoyé pour détruire, ainsi Israël est appelé à « payer » (Babylone) comme elle les a payés.

Saül se tient en embuscade dans la vallée, et ordonne aux Kéniens de s'éloigner, de peur qu'ils ne soient détruits. Ainsi dans l'Apocalypse il est écrit : « Sortez d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies ». Amalek est plein de butin ; et Saül est tenté par lui, et épargne ses bonnes choses et son roi. Il n'en est pas ainsi de Christ. Babylone est totalement engloutie, alors qu'elle est au comble de la prospérité.

À cause de sa désobéissance, le royaume est arraché à Saül. À cause de Son obéissance, le royaume est établi pour Christ, et Il entre dans Son règne immédiatement après. Le Roi d'Amalek est tué par Samuel devant le Seigneur. Ainsi Jésus prend et jette le Faux Christ dans l'étang de feu, après la destruction de Babylone.

**13. DAVID.**
**(1.) TSIKLAG : 1 Sam. xxvii, xxix, xxx.**

Après de nombreuses préservations de sa vie, David tombe dans l'incrédulité et s'enfuit dans le pays des ennemis d'Israël. Il fornique spirituellement avec le roi de Gath : en échange de son patronage et de sa protection, lui offrant virtuellement l'aide de son épée contre Israël. Il demeure un temps dans la ville royale avec Akish, qui répond à la Bête Sauvage (B.S.).

Il est enrichi par le don de la ville de Tsiklag, et il y transporte ses trésors. Pendant qu'il est là, bien qu'il n'égorge pas réellement le peuple de Dieu, comme le fait la Grande Prostituée, il prétend pourtant le faire. Akish se réjouit, pensant que désormais il doit être odieux à Israël.

Enfin, la guerre éclate entre le roi d'Israël et le roi de Gath. Akish prend le parti de David, et lui ferait confiance dans la bataille. Mais les autres princes des Philistins sont jaloux de David, et ne lui permettent pas d'aller avec eux à la guerre. Les représentants de la Bête Sauvage (B.S.) et de ses rois ne sont pas d'accord. L'iniquité n'est pas parvenue à son comble : David n'est pas non plus aussi pécheur que Babylone. L'unanimité de la haine contre la Prostituée ne se produira que lorsque son péché dans les derniers jours sera parvenu à son comble.

David quitte la scène de la lutte sans blessure. Mais il rencontre une calamité qui est typique du destin de Babylone. Tsiklag, quand il y retourne, a été frappée par Amalek, et « brûlée par le feu ». Les habitants avaient été emmenés captifs, et le butin emporté. La ville est désolée, et ses guerriers pleurent. Ils parlent

même de lapider David. Mais tandis que Babylone est pleine d'incrédulité, David s'encourage en son Dieu. Il s'informe, et apprend que la désolation de Tsiklag sera promptement enlevée. S'il poursuivait, il recouvrerait tout ce qu'il avait perdu. Il le fait, et frappe l'armée envahissante, à peine un reste s'échappant. Du butin en découlant, il envoie des portions à Israël, et prépare la voie pour la réception du royaume. Cela semble correspondre à la Grande Bataille d'Apoc. xix, et au règne de Christ qui s'ensuit.

**(2.) BATH-SCHÉBA : 2 Sam. xi, xii.**

Le roi commet l'adultère avec une personne qu'il voit se baigner. Cela répond à Babylone la Prostituée sur les grandes eaux. Elle devient mère ; non pas toutefois comme Babylone, de prostituées et d'abominations ; mais de Salomon, le bien-aimé du Seigneur.

Pour cacher son péché, le roi enivre Urie son mari. Ainsi il typifie celle qui enivre les habitants de la terre avec le vin de la fornication.

Ce plan ne sert à rien : et le roi est ensuite coupable du meurtre d'Urie. En cela, lui et Bath-Schéba répondent à la Grande Prostituée qui est ivre du sang des saints. Tous deux sont des pécheurs écarlates.

Dieu envoie Sa réprimande à David par le prophète ; et David, contrairement à Babylone l'incrédule, écoute le reproche du Seigneur et se repent. Alors vient la promesse : « L'Éternel a pardonné ton péché ; tu ne mourras point ».

Mais un type des malheurs de Babylone est envoyé. Comme sur Babylone, toute insouciante dans son incrédulité, doivent venir en un jour le deuil, la peste et la famine ; de même sur le fils de Bath-Schéba, la maladie jusqu'à la mort est envoyée, et David mène deuil et jeûne. L'enfant est retranché.

« Payez-la comme elle vous a payés » est la sentence sur Babylone. « Maintenant donc l'épée ne s'éloignera jamais de ta maison » est la sentence contre David.

Après cela, Joab combat contre Rabba [la Grande Ville], la ville royale, la ville des Eaux. Il la prend. David rassemble le reste du peuple et en prend possession, transférant la splendide couronne du roi sur sa propre tête. Babylone aussi est détruite, la ville régnante assise sur de nombreuses eaux, et alors le royaume devient celui de Christ.

(3.)Il y a une ressemblance aussi dans l'histoire de Tamar. 2 Sam. xiii. Mais des ressemblances particulières, je ne me sens pas assuré.

**14. SALOMON : 2 Chron. i.**

Le roi sage d'Israël dépasse les limites de Dieu, tant à l'égard de ses concubines que de son commerce. Il tombe dans l'idolatrie. Il devient grand dans le commerce et sa richesse. Dieu lui suscite des ennemis pour ses péchés. Mais il n'est pas détruit, car il n'est pas entièrement infidèle.

**15. JÉHU : 2 Rois ix.**

Ce capitaine est oint par le Seigneur. Il reçoit l'ordre de : « Frapper la maison d'Achab ton maître, afin que je venge le sang de mes serviteurs les prophètes, et le sang de tous les serviteurs de l'Éternel de la main de Jézabel ».

Il correspond à notre Seigneur Jésus, exécutant la vengeance du trône de Dieu, qui est érigé pour faire enquête pour le sang. Comme Jéhu est appelé du milieu d'un cercle d'autres capitaines, ainsi Jésus est choisi

du cercle des anciens, et promu au-dessus de leurs têtes. Le cri des martyrs sous l'autel, si tôt après que Jésus est désigné, semble provenir de leur perception du dessein du trône et de Sa désignation. Les officiers compagnons de Jéhu acquiescent joyeusement à la nomination de Jéhu, et lui prêtent toute leur aide pour obtenir le trône. Ainsi les vingt-quatre anciens reconnaissent joyeusement la suprématie de Jésus. Ils mettent leurs vêtements sous Jéhu au sommet des marches, tout comme les anciens jettent leurs couronnes devant le trône, et offrent à l'Agneau des parfums, des chants et la reconnaissance. Dès qu'il est oint, les trompettes qui le proclament roi sonnent. Jéhu sort avec char et arc, tout comme le cavalier sur le coursier blanc qui porte l'arc. Jéhu sort pour frapper les coupables de Jizréel. Deux rois se rencontrent là : l'un est transpercé par ses flèches, l'autre s'enfuit à Megiddo [Armageddon] et y meurt.

Mais il lui reste encore à détruire Jézabel, dont il connaît les prostitutions et les sorcelleries. Jézabel, unie au roi Achab, répond à la Prostituée montant la Bête Sauvage (B.S.). Elle répand l'idolatrie, rend les anciens d'Israël participants de ses abominations, et verse le sang des saints et des prophètes de Jéhovah. À cause de ceux-ci, il n'y a pas de paix à espérer. Il la trouve sur le mur de Jizréel, mettant ses parures de courtisane, et tout à fait inébranlable dans sa confiance. Il ordonne aux eunuques qui sont de son côté : « Jetez-la en bas ». « Ils la jetèrent donc en bas ». Combien cela est-il frappant en accord avec l'ange lançant la meule dans la mer comme type de la chute de Babylone ! Après sa chute, il entre et festoie : comme, après la destruction de Babylone, vient le souper des noces de l'Agneau.

Les chiens mangent Jézabel près du mur de Jizréel. Ainsi les dix rois dépouillent et mangent la chair de la Grande Prostituée. Une fois le festin terminé, Jéhu tente de l'enterrer, à cause de sa grandeur. « Mais ils ne trouvèrent d'elle que le crâne, les pieds et les paumes des mains ». Mais Babylone ne sera « plus du tout trouvée ».

Après que Jézabel est détruite, Jéhu doit encore retrancher les adorateurs de Baal ; de même que Christ doit tuer les partisans de la Bête Sauvage (B.S.), après la destruction de Babylone. xix, 11-21.

# CHAPITRE 19

## LE SOUPER DES NOCES, ET LA BATAILLE DE DIEU

Les divisions principales du chapitre sont au nombre de deux :

- I. Événements dans le ciel liés à la chute de Babylone. (ver. 1-10).
- II. Le ciel frappant la terre. (du ver. 11 jusqu'à la fin du chapitre).

Cette dernière division forme la première d'une série de sept qui sont, je le crois, disposées ainsi : *

1. Descente de Jésus (11-16) : Le Chef. Les Armées.
2. L'Ange s'adressant aux oiseaux (17, 18).
3. La Bataille (19-21) : Le Chef. Les Armées.
4. Satan capturé : Satan dans l'abîme (xx, 1-3).
5. Règne des ressuscités : Les « Trônes » (4-6).
6. Rébellion de Satan (7-10) : Satan dans l'étang.
7. Le Jugement (11-15) : Le « Trône ».

**[NBP]***Note sur la disposition : Ou bien les divisions sont-elles ainsi groupées ?
Les trois premières comme ci-dessus. Les quatre dernières réunies comme suit :
4. Satan lié. (xx, 1). « Mille ans ». Les nations ne sont plus séduites.
5. Trônes. Le jugement est donné. « Mille ans ». « Les morts ». Première résurrection.
6. Satan délié. Les nations séduites. « Mille ans ».
7. Trône. Le jugement est exécuté. « Les morts ». Seconde résurrection.

Les mots caractéristiques sont : « Et je vis », lesquels sont ainsi disposés, la série s'étendant jusqu'à la fin du chapitre xx :

1. « Et je vis » (xix, 11) : Le ciel ouvert. Jugement des vivants.
2. « Et je vis » (17) : Un ange.
3. « Et je vis » (19).
4. « Et je vis » (xx, 1) : Un ange.
5. « Et je vis », des « trônes » (4) : L'abîme fermé.
6. « Et quand » (7).
7. « Et je vis », un « trône » (11) : Jugement des morts.

## Ch 19.1- 4

*« Après ces choses, j'entendis comme une grande voix d'une multitude nombreuse dans le ciel, disant : "Alléluia ! Le salut, et la gloire, et la puissance appartiennent à notre Dieu. Car Ses jugements sont véritables et justes ; car Il a jugé la Grande Prostituée qui corrompait la terre par sa fornication, et Il a vengé le sang de Ses serviteurs de sa main !" Et une seconde fois ils dirent : "Alléluia !" Et sa fumée monte aux siècles des siècles. Et les vingt-quatre anciens et les quatre êtres vivants se prosternèrent et adorèrent Dieu qui est assis sur le trône, en disant : "Amen, Alléluia ! »*

La première partie de ce chapitre est en étroite affinité avec la fin du chapitre xiv. Nous avons ici, d'abord les gerbes de la Moisson rassemblées dans leur grenier, puis la colère de la Vendange.

La multitude puissante devant nous ne se compose pas seulement des membres de l'église : elle embrasse les sauvés et les ressuscités de toutes les dispensations. C'est la réponse à l'appel de l'ange aux saints, aux apôtres et aux prophètes de se réjouir (xviii, 20). La Grande Multitude en blanc (chap. vii) forme une partie de cette assemblée. La vengeance, envoyée en réponse à l'appel des égorgés sous l'autel, est maintenant en grande partie arrivée. Les grandes cités persécutrices, qui, pendant des siècles, ont entravé l'œuvre de Dieu et tué Son peuple des deux Testaments, sont détruites. Mais un autre persécuteur demeure, qui appellera le Christ du haut du ciel pour le consumer.

« Alléluia » est la note clé de leur louange. C'est un mot hébreu, « Louez l'Éternel ! », qui n'apparaît ici que dans le Nouveau Testament. Dans ce contexte, il se trouve quatre fois ; le chiffre de l'universalité. Le peuple de Dieu de l'Ancien Testament élève ici sa louange. C'est un mot emprunté aux Psaumes, où il revient fréquemment. Il est particulièrement dans l'esprit du Psaume civ, 35 : « Que les pécheurs disparaissent de la terre, et que les méchants ne soient plus ! Mon âme, bénis l'Éternel ! Louez l'Éternel ! »

Enfin, le « salut » est venu de Dieu : Son peuple est béni dans la résurrection. Avec la résurrection vient la « gloire » ; et tant la « gloire » que le « salut » sont la mise en œuvre de la « puissance » de Dieu. Ces choses sont donc joyeusement attribuées à Dieu. « Le salut appartient à l'Éternel : Ta bénédiction est sur Ton peuple » (Psa. iii, 8).

La puissance de Dieu s'exerce dans la justice. C'est une nouvelle dispensation ; le temps de la miséricorde est révolu. Ses « jugements » sont répandus sur toute la terre : Ses jugements sont « véritables ». Il les avait annoncés, et maintenant ils s'accomplissent. Ils sont « justes » : Il a rendu au méchant selon ses mérites. La justice est partie pour la victoire.

L'objet spécial de la louange est le jugement consommé sur le grand ennemi de Dieu, connu de Ses serviteurs de l'Ancien Testament et du Nouveau. La Prostituée est jugée avant que l'Épouse n'apparaisse. La Prostituée est jugée, mais pas encore la Bête Sauvage. Babylone corrompt en paix.

La Bête Sauvage, en tant que roi, rassemble pour la guerre et provoque Dieu au combat. La Prostituée vainc par la ruse, et non par la force ; par une influence secrète, et non par une agence surnaturelle.

Elle a eu l'habitude de corrompre pendant une longue période. Durant le temps de la patience de Dieu, elle a prospéré. Elle a corrompu la terre par de fausses doctrines et un faux culte. Chez Daniel, nous voyons Babylone imposer l'idolâtrie à tout son empire (Dan. iii), et les prétentions de son roi s'élever contre Dieu (Dan. vi). À l'époque du Nouveau Testament, Babylone (ou Rome) a imposé aux nations une idolâtrie christianisée. Elle a mêlé le culte de Dieu et de Son Christ à l'adoration des anges, des saints et des reliques. L'adoration d'un ange, mentionnée peu après et réprouvée, est destinée, je suppose, à faire allusion à ses méfaits.

Tel n'est pas le péché de la Bête Sauvage : sa doctrine et son culte sont totalement faux. Il se proclame lui-même le seul Dieu et blasphème ouvertement le vrai Dieu et Son Fils. La fornication de Rome est l'adoration de « compagnons de service », qu'ils soient anges ou hommes, sur la base de leur sainteté, de leur influence auprès de Dieu et de leur connaissance supérieure. La religion de la Bête Sauvage est l'adoration de l'ennemi de Dieu.

Les destructeurs de la terre sont maintenant détruits. Le sang des serviteurs de Dieu est maintenant réclamé et exigé de la main de leur persécuteur. Les références sont à Deutéronome xxxii, 43 et à 2 Rois ix, 7. Dans le premier de ces textes, il est écrit : « Nations, réjouissez-vous avec Son peuple ! Car Il vengera le sang de Ses serviteurs, Il rendra la vengeance à Ses adversaires, et Il sera miséricordieux pour Sa terre et pour Son peuple. » L'autre est la charge de Dieu à Jéhu contre Jézabel. Il est oint pour « venger le sang de Mes serviteurs les prophètes, et le sang de tous les serviteurs de l'Éternel, de la main de Jézabel. » La justice de Dieu s'est enfin levée, tel un orbe de sang au-dessus de l'horizon.

« Jusqu'à quand, Maître saint et véritable, » disaient les égorgés sous l'autel, « ne juges-Tu pas et ne venges-Tu pas notre sang sur les habitants de la terre ? » On leur avait alors dit d'attendre qu'une autre classe d'égorgés soit complète. Les deux classes de martyrs sont maintenant complètes. En réponse aux titres de Dieu « saint et véritable » là-bas, nous avons ici : « Ses jugements sont véritables et justes ». Le « Pourquoi ne juges-Tu pas ? » est maintenant transformé en : « Il a jugé la Prostituée et a vengé notre sang ».

« À moi la vengeance », dit Dieu. Le Très-Haut venge Ses saints ressuscités ; Son peuple terrestre peut être appelé à se venger lui-même, mais pour ceux-là, c'est Dieu qui agit. Longtemps ils ont attendu, et Dieu a été patient. Mais, comme le disait Luther : « Le sang succède au sang ; mais ce sang noble que Rome se plaît à verser finira par étouffer le Pape avec tous ses royaumes et ses rois ».

Ces deux raisons s'unissent pour opérer le renversement de Babylone sous ses deux formes. La Babylone littérale et la Babylone mystique ont toutes deux corrompu la terre et toutes deux ont versé le sang des saints de Dieu.

« Et une seconde fois ils dirent : Alléluia ». Il y a deux destructions de Babylone : Dieu reçoit deux actes de louange. Deux raisons sont assignées pour glorifier Dieu : d'abord la générale, puis la particulière. Il est remarquable que nous n'ayons aucun récit d'un chant quelconque dans la Nouvelle Jérusalem.

« Sa fumée monte aux siècles des siècles. » L'emploi du présent est très observable. Elle montait alors aux yeux du prophète ; elle le ferait pour toujours. Son sort est celui des perdus, éternel. Comme les hommes de Sodome « subissent la peine d'un feu éternel », ainsi en sera-t-il des hommes de Babylone.

La fumée de l'incendie allumé par les dix rois ne durerait pas éternellement. Mais celle qui provient du tremblement de terre et de ses feux souterrains perdurerait. La Babylone mystique est consumée par le feu et la fumée. La Babylone littérale s'enfonce dans la terre, ébranlée par un puissant tremblement de terre jusque dans ses fondations. Mais la lumière, et un jour perpétuel sans nuit, et douze fondements de pierres précieuses, appartiennent à la cité de sainteté de Dieu. Ses habitants « règnent aux siècles des siècles ».

Les anciens et les *zöa* (êtres vivants) s'unissent maintenant à la louange. Ils ne sont pas l'église ni ses représentants : ils ne sont pas des hommes. C'est la dernière fois qu'ils apparaissent. Ils sont venus avec le trône ; ils cessent avec lui. C'est le dernier aperçu des arrangements célestes avant le millénium. Un autre trône ferme l'histoire de la terre (xx, 11). Les anciens et les animaux se réfèrent à la vieille terre, et à un aspect de celle-ci — celui qui dure pendant l'âge mauvais et le « jour de l'homme ». On ne les voit plus lorsque le royaume est pleinement venu. Pourquoi ? Parce que « ce n'est pas à des anges qu'Il a soumis la terre habitable à venir » (Héb. ii, 5), mais à l'homme. Et comme ceux-ci ne sont pas des hommes, ils disparaissent ; et les hommes, avec le Fils de l'Homme à leur tête, prennent leur place (xx, 4-6). La vengeance nous emmène sur la terre et nous y maintient jusqu'à ce qu'elle soit détruite.

Le verset suivant (5) nous donne la dernière vue du trône de Dieu dans le temple. Lorsque les anciens et les *zöa* cessent leurs louanges, Jésus les reprend. Ils quittent leurs trônes : Lui et Ses saints prennent les leurs. Le trône de Dieu cesse désormais d'agir pour Christ : Christ agit en personne.

Un trône blanc de jugement occupe la position intermédiaire, durant le transfert des sauvés de l'ancienne terre vers la nouvelle. Ensuite, le trône de Dieu et de l'Agneau est placé dans la cité.

« Amen, Alléluia », telle est leur note de joie. Ils commencent leur louange lorsque Jésus prend le livre. Voici leur note finale d'allégresse, maintenant que le royaume est venu à notre Seigneur. Ses prêtres et rois rachetés dont ils parlaient sont maintenant assemblés, prêts à régner.

Le trône a accompli le but pour lequel il a été établi. Il a vengé les ruptures de l'alliance de Noé, et particulièrement l'effusion de sang. Il a désigné le vice-roi de la terre et a défini le temps durant lequel la terre elle-même doit durer.

### Ch 19.5 – 9a

*« Et une voix provenant du trône sortit, disant : "Louez notre Dieu, vous tous Ses serviteurs, et vous qui Le craignent, les petits et les grands." Et j'entendis comme la voix d'une grande multitude, et comme la voix de grandes eaux, et comme la voix de puissants tonnerres, disant : "Alléluia ; car le Seigneur notre Dieu (Seigneur) des armées a régné*. Réjouissons-nous et tressaillez de joie, et donnons-Lui gloire ; car le mariage de l'Agneau est venu,† et Son épouse s'est préparée.‡" Et il lui fut accordé qu'elle soit vêtue de fin lin éclatant et pur ; car le fin lin, ce sont les actes de justice des saints. Et Il me dit : "Écris : Bénis sont ceux qui sont invités au souper du mariage de l'Agneau. »*

***[NBP]****le temps est le premier aoriste.*
*Littéralement, ce serait : " Le Seigneur a régné "*
*† Littéralement : " est venu "*
*‡ Littéralement : " s'est préparée "*

La voix provenant du trône est sans aucun doute celle de notre Seigneur. Il est « au milieu du trône » (vii, 17), et donc bien plus proche que les anciens tout autour. Jésus reconnaît le Père comme Son Dieu ; bien qu'Il soit sur le trône. Il reconnaît aussi les sauvés comme Ses associés. « Louez notre Dieu. » « Mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. »

Le sujet de la louange, ce sont les jugements de Dieu. Jésus autorise une telle louange, Il la dirige. La célébration qui en avait été rendue jusqu'à ce moment-là n'était pas suffisante. Voici donc la dispensation changée ! La vengeance n'est pas encore venue : nous ne devons pas prier pour elle, encore moins devons-nous rendre louange pour elle. Les anges, bien que non vengés par le jugement de Dieu, en rendent grâces ; car il révèle le caractère terriblement glorieux de Dieu. Ils sont également inclus sous la désignation de « serviteurs » de Dieu.

La classe de « ceux qui Le craignent » semble désigner les hommes d'Israël et les dévots parmi les Gentils.

La réponse à cet appel suit instantanément. Deux classes sont adressées, trois résultats suivent. Trois types différents de sons répondent à l'appel. La voix du Sauveur semble s'élever parmi les adorateurs « comme le son de grandes eaux » (i, 15 ; xiv, 2). Car il est ainsi promis : « Je déclarerai ton nom à mes frères : au milieu de l'assemblée je te louerai. Vous qui craignez le Seigneur, louez-Le : vous tous, postérité de Jacob, glorifiez-

Le ; et craignez-Le, vous tous, postérité d'Israël. » « Ma louange sera de toi dans la grande assemblée : je paierai mes vœux devant ceux qui Le craignent » : Ps. xxii, 22, 23, 25. Ceci suit la description de Jésus crucifié et précède l'annonce que toutes les nations se tourneront vers le Seigneur. « Car le royaume appartient au Seigneur ; et Il domine parmi les nations » : 27, 28.

Il n'est pas si facile de dire à quelles parties nous devrions attribuer la « voix comme d'une grande multitude », d'une part ; et « la voix de puissants tonnerres », d'autre part. Dirons-nous que la première appartient à la Grande Multitude du chapitre vii ? Et l'autre aux 144 000, dont les acclamations sont comparées à un puissant tonnerre en xiv, 2 ? Mais dans cette « grande assemblée », il y en a d'autres que ceux-là.

Babylone était assise sur de grandes eaux : voici la voix de grandes eaux. Pour la Prostituée et la Bête Sauvage, nous avons maintenant l'Épouse et l'Agneau.

Que dirons-nous du temps passé utilisé pour décrire le règne de Dieu ? Affirmerons-nous que c'est un idiome hébreu et qu'il doit être pris comme un présent ? Ou affirmerons-nous qu'il doit être pris strictement, et qu'il désigne l'abandon du royaume par le Père et la prise de celui-ci par le Fils ? Le même temps est utilisé dans l'annonce précédente par les anciens à la septième trompette. « Nous Te rendons grâces, Seigneur Dieu des Armées, qui es et qui étais, parce que Tu as pris Ta grande puissance et as régné. » Ici nous avons, non pas l'abandon de la puissance, mais sa reprise. Et il doit en être ainsi ici également. En français, nous exprimerions cela par le présent. « Le Seigneur des Armées a régné » nous indiquerait la cessation de Sa puissance à une date antérieure. Le royaume de Dieu a commencé à partir de ce point. Le jugement de Babylone et le règne de Dieu introduisent la récompense de tous les saints de Dieu.

Maintenant est accomplie la parole du Seigneur sur la Montagne : « Bénis sont ceux qui ont été persécutés pour la cause de la justice : car à eux est le royaume des cieux. » « Réjouissez-vous et tressaillez de joie ; car votre récompense est grande dans le ciel » : Matt. v, 10, 12.

C'est pourquoi chacun appelle l'autre à se réjouir et à donner gloire à Dieu. Ils attribuent à Sa main toutes les dévastations opérées sur la terre, et ils les reconnaissent comme justes.

« Le mariage de l'Agneau est venu. » Ceux qui haïssent Dieu pleurent sur la Prostituée déchue, qui a massacré les saints du Très-Haut. Ici, ceux qui ont été tués pour Dieu se réjouissent sur l'Épouse. « Vous serez affligés, mais votre affliction se changera en joie. » Après que la Prostituée qui a déshonoré le nom de Jésus a été précipitée dans l'abîme, la bien-aimée du Sauveur arrive. Notre Seigneur reçoit Son Épouse en étant Lui-même le grand sacrifice « l'Agneau. » Ainsi, Isaac n'est pas marié avant d'avoir été offert sur le Mont Morija.

L'Épouse ici n'est pas l'Église, comme dans les Épîtres de Paul. Ni la position de l'Église, ni ses relations avec Dieu et avec Christ, ne sont les mêmes que dans les Épîtres de Paul. L'Épouse là-bas est le corps de ceux sauvés par la foi en Jésus monté au ciel, commençant à partir du moment de la descente de l'Esprit le jour de la Pentecôte, jusqu'au jour du rassemblement des saints vers Jésus dans les airs. C'est la grande unité de ceux régénérés par l'opération du Saint-Esprit durant cette dispensation du Mystère de Dieu. Mais dans l'Apocalypse, l'Église n'est jamais présentée comme une unité, pas même dans la partie du livre qui lui est spécialement allouée.

C'est une série de sept parties ; rejetées, ou partiellement acceptées, selon leurs œuvres. Par conséquent, elles se tiennent dans une position évidemment contrastée avec le dessein souverain du Père dans la grâce, avant que le temps ne soit. Éph. i. Elles sont considérées dans les sept épîtres comme les serviteurs de Christ individuellement. Elles ne sont jamais appelées Son Épouse ; mais chaque église est divisée en vainqueurs ou vaincus. C'est une conséquence naturelle de cette différence de position occupée par les saints de l'Église, que l'Épouse de l'Apocalypse ne soit pas l'Épouse des Épîtres pauliniennes. Dans l'Apocalypse, elle est infidèle, et décline vers son extinction. L'Apocalypse est conçue pour nous amener à contempler une

nouvelle dispensation ; et à unir les économies précédentes de Dieu. Les rachetés de Dieu sous l'Ancien Testament, le Nouveau, et le Jour du Seigneur, doivent être présentés dans leur unité, comme appelés par le même Dieu ; et comme habitant enfin dans la même terre et la même cité.

La Prostituée est une cité ; l'Épouse l'est aussi. Il en est de même dans Matt. xxv. Dans la parabole des Dix Vierges, le Sauveur révèle le jugement de cette portion de Son église qui sera trouvée endormie dans la mort. Par conséquent, l'Épouse là-bas ne peut pas être l'Église : c'est la cité de Dieu, comme elle l'est ici. Les saints, à la période de l'Apocalypse à laquelle nous sommes maintenant arrivés, sont dans le temple. La cité n'est pas encore arrivée : l'Épouse est encore dans la maison de son père. Elle descend, quand le royaume arrive.

La cité durant le millénium surplombe la vieille terre. Ces mots introduisent la cité dans la scène, en vue de la bénédiction millénaire. Elle s'établit sur la nouvelle terre seulement quand le péché ne pourra plus jamais entrer. Notre position durant le millénium est transitionnelle ; ou à mi-chemin entre le TEMPLE et la CITÉ. Le temple subsiste durant le millénium : car ceux qui règnent alors sont « prêtres. » Il y a encore le péché, et le besoin d'expiation. Mais sur la nouvelle terre, le temple n'apparaît plus, ni aucune de ses parties.

Seuls certains croyants choisis sont présents au souper du mariage. Comme c'est un privilège, certains, sans doute, de l'église sont présents. Mais s'il en est ainsi, alors l'église entière ne constitue pas l'Épouse : ou tous les croyants en Jésus ressuscité seraient là.

Tous les serviteurs de Dieu, incluant bien sûr l'église, décrivent l'Épouse comme quelque chose de distinct d'eux-mêmes. Comment alors l'Épouse serait-elle une portion des serviteurs de Dieu ?

La période en question est illustrée par les jours de David. C'était un temps de transition : l'ancien tabernacle existait encore séparément de Jérusalem. Au jour de Salomon, la cité et le temple étaient unis. Ainsi durant le millénium, le temple de Dieu existe, distinct de la cité de Dieu. Après les mille ans, la cité est le seul temple.

Qu'est-ce que « se préparer » pour l'Épouse ? Cela semble se rapporter à ses vêtements, ou sa parure nuptiale. L'annonce qui suit est conçue pour nous instruire à ce sujet.

Il lui est accordé d'apparaître en blanc. La cité est le résultat de la sacrificature du Sauveur et de Sa justice. La Grande Multitude confesse sa rédemption due à l'Agneau et à Son sang. Leurs robes étaient sales par elles-mêmes, mais ont été nettoyées par Son sang. Il est accordé alors, comme une faveur, que la cité que les saints doivent habiter soit parée de leurs bonnes œuvres. Ce sont les robes de mariage de l'Épouse : son fin lin blanc. Elles sont « éclatantes » parce que ce sont de bonnes œuvres acceptées de Dieu ; et lustrées, par comparaison avec les mauvaises actions, les vêtements écarlates de la Prostituée (xvii, 4 ; xviii, 12, 16). Elles sont « pures », comme le résultat du lavage dans le sang de l'Agneau (vii, 14).

« Car le fin lin, ce sont les actes de justice des saints. » Les traducteurs, en lisant « la justice des saints », semblent avoir eu l'intention de nous faire comprendre la seule justice de notre Seigneur. Mais le pluriel montre que ce sont les actes individuels et séparés d'obéissance et de grâce des saints qui sont visés. Cette parole : « Toutes nos justices sont comme un vêtement souillé » (Ésa. lxiv, 6) nous dit quelle place les meilleures actions des hommes non justifiés doivent prendre. Mais ici, ce sont les œuvres de ceux acceptés par la foi en Christ. Elles sont requises par Lui, comme un vêtement blanc. iii, 18. La parure écarlate de la Prostituée est, en contraste, les mauvaises actions des méchants de l'église professant faussement. Comme l'Épouse n'est pas l'église, les « actes de justice » ici ne sont pas la justice imputée de Christ.

Il semblerait, d'après cela, que Jésus prend maintenant note des actes saints de Ses saints, en vue de leur récompense : ou comme s'il y avait un enregistrement permanent de leurs actes lié à la cité. Les bienfaits envers les pauvres inscrits sur les murs des bâtiments sacrés appelés églises peuvent servir à illustrer l'idée.

La mention de la parure de la Prostituée précède la description de la Bête Sauvage sur laquelle elle est assise. De même, la parure de l'Épouse précède la description du Roi des rois à venir.

Le même ange qui a découvert la Prostituée à Jean, s'adresse maintenant plus loin à lui, et lui ordonne d'« Écrire ». La notification précédente du souper du mariage est d'une telle importance qu'elle a besoin d'avoir une attention spéciale attirée sur elle.

Qu'est-ce que ce Souper de Noces ?

Beaucoup semblent le considérer comme un autre nom pour la joie millénaire. Mais cela, j'en suis persuadé, est une erreur. C'est une scène secrète, se déroulant dans le ciel, avant que Jésus et Ses ressuscités ne soient manifestés à la terre. Le ciel n'est pas ouvert tant qu'il n'est pas terminé (ver. 11). C'est une période très brève, précédant les mille ans, et l'avènement du Sauveur en gloire.

Si je ne me trompe, c'est l'ouverture de la cité de Dieu aux pas des rachetés. C'est l'antitype de l'ouverture et de la dédicace du tabernacle par Moïse, et du temple par Salomon. Cela répond au retrait de l'arche, au jour de David, hors du tabernacle, vers la cité. Ainsi maintenant, le trône se déplace, je suppose, vers la cité.

Beaucoup semblent imaginer que tous les sauvés prendront part à cette gloire. Une telle idée n'est pas suggérée par les paroles de l'ange. C'est tout le contraire qui semble être voulu : c'est une gloire particulière pour certains invités de manière spéciale. Et ceci est suggéré par les analogies d'événements semblables sur terre. Ce n'est pas tout le peuple d'Israël qui était présent à la dédicace du temple par Salomon. Ce ne sont pas tous les sujets de Sa Majesté, pas même tous ses nobles, qui étaient présents au déjeuner de mariage de la Reine Victoria. C'était un honneur auquel seuls certains invités prenaient part. L'ouverture de tout grand bâtiment est son heure la plus honorable. Ce ne sont pas tous les sujets de Sa Majesté qui étaient présents à l'ouverture de la Grande Exposition. Des milliers de personnes non comptées pouvaient la visiter après sa première ouverture : mais c'était une occasion spéciale, devant être suivie seulement par certains sujets sélectionnés de la reine. C'était un grand honneur d'avoir vu la dédicace du temple de Salomon : combien plus grand celui-ci ?

Béni est celui qui parvient à cet honneur ! Il est dit plus tard : « Béni et saint est celui qui a part à la première résurrection » : xx, 4. Mais c'est une gloire précédant celle-là. Ceux qui parviennent à une place à ce festin de mariage obtiennent, je suppose, assurément une place dans le royaume, comme le plus grand inclut le moins. Mais tous ceux, je le crois, qui règnent comme rois durant le millénium ne sont pas jugés dignes d'être présents ici.

Il semble y avoir une référence en ceci à la promesse faite à la dernière des églises : « J'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et il soupera avec moi » : iii, 20.

### Ch 19.9b – 10

*« Et il me dit : Ce sont les véritables paroles de Dieu. Et je tomba à ses pieds pour l'adorer ; et il me dit : "Garde-toi de le faire : je suis ton compagnon de service et celui de tes frères qui ont le témoignage de Jésus : adore Dieu : car le témoignage de Jésus est l'esprit de la prophétie. »*

Jean ne voit pas le souper du mariage de l'Agneau. Il en est informé de vive voix. Et la raison est, je pense, évidente. C'est afin que nous puissions avoir la cité présentée à nous seulement après le millénium, comme le lieu de repos éternel des ressuscités.

Jusqu'à quel point devons-nous appliquer les paroles : « Ce sont les véritables paroles de Dieu » ? Cela se réfère-t-il seulement à la dernière annonce du souper du mariage de l'Agneau, ou à la vue du renversement de

Babylone ? Je pense que cela se réfère au souper, et que c'est destiné à stimuler nos cœurs pour désirer et chercher une place à celui-ci. Ce qui est requis pour obtenir une place à cette solennité n'est pas nommé ici. Mais la parabole des Dix Vierges le montre.

Par trois fois, une attention particulière est attirée sur des parties de cette révélation par des paroles de même portée : là où la béatitude finale des habitants du nouveau monde est célébrée (xxi, 5), et là où le lot glorieux des résidents de la cité céleste est décrit (xxii, 6). Ces autres exemples peuvent donc nous permettre de voir que le dessein de cette indication est de nous amener à prêter une attention particulière aux paroles qui précèdent immédiatement.

Parce que certains croyants seulement seront participants de cette gloire, il nous convient d'y prêter d'autant plus attention, afin que nous puissions être du nombre des heureux.

Après les premières réjouissances de ceux qui sont au ciel, les anciens offrent à Dieu une adoration acceptée : et une exhortation à un hommage supplémentaire sort du trône. Après les secondes réjouissances vient l'adoration de l'ange par Jean, laquelle est rejetée ; et la raison contre celle-ci est assignée.

Le faux culte est l'un des grands sujets de l'Apocalypse. La prostitution de Babylone est le culte d'autres êtres en plus de Dieu. Cette instance de l'erreur de Jean est donc donnée à dessein pour corriger le culte des anges.

La raison de son offre de cet hommage religieux se trouve sans aucun doute dans la grandeur de la révélation communiquée par l'ange à lui.

Le culte offert est interdit. Un saint ange ne pouvait recevoir cet honneur dû au Très-Haut seul. Seul un ange déchu, tel que Satan, pouvait le désirer (Matt. iii). Et, comme les anges ne peuvent pas le recevoir, les hommes ont l'interdiction de le donner : sous peine d'exclusion du royaume millénaire (Col. ii, 18). Ce faux culte, cependant, n'est pas du caractère virulent et terrible qui appartient à l'adoration du Faux Christ. Adorer celui-ci, c'est la damnation sans échappatoire. Car il est l'ennemi de Dieu et de Son Christ. Il prétend être le seul Dieu ; et ne permet d'adoration qu'envers lui-même.

Il était désirable que le culte des anges soit remarqué avec désapprobation. Car sous la Loi et avant elle, il y avait un ange, qui est aussi appelé « le Seigneur », à qui l'adoration était offerte par des hommes saints d'autrefois, et n'était pas refusée. Nul doute que cet ange était Jésus. Mais Il ne doit plus apparaître ni recevoir d'adoration en tant qu'ange pendant les mille ans. Par conséquent, les compagnons de l'Épouse sont avertis de ne pas transgresser en cette matière, comme l'a fait la Prostituée.

La raison pour ne pas offrir un tel culte est ensuite énoncée. Jean entretenait des idées trop hautes sur la position et la connaissance des anges : des vues trop basses sur sa propre position en tant que prophète de Dieu. L'adoration n'appartient qu'au Maître Suprême : tous les autres sont des serviteurs. Les anges et les hommes sauvés sont des « compagnons de service » : et un serviteur ne doit pas adorer son compagnon.

Ce passage a été mal compris par les Spiritualistes. Wm. Howitt dit que « Saint Jean dans l'Apocalypse nous informe qu'un esprit des morts était l'un des anges qui lui apparurent alors (Apoc. xix, 10). Quand Jean allait se prosterner et adorer l'ange (supposant probablement que c'était Christ qui avait été en communication avec lui), il dit : "Garde-toi de le faire, je suis ton compagnon de service, et de tes frères qui ont le témoignage de Jésus" » (*Spiritual Telegraph* iii, 4, p. 67).

Un autre écrit : « Saint Jean, bien qu'inspiré, fut tellement ébloui par la puissance d'un ange qu'il tomba pour adorer l'être qui lui montrait tant de l'histoire future du monde. Mais l'ange dit : "Garde-toi de le faire, car je suis ton compagnon de service, et de tes frères les voyants, adore Dieu" ; donnant ainsi une illustration brillante de l'assertion de Saint Paul, selon laquelle les voyants désincarnés communiquent et conversent avec ceux qui sont incarnés » (p. 148).

Il est évident alors qu'ils supposent que l'ange affirme être lui-même l'un des frères de Jean ; et par conséquent, qu'il fut autrefois un homme comme Jean. Mais cela provient de la méconnaissance du grec. Un coup d'œil sur celui-ci montre, comme l'observent Hengstenberg et Alford, que le mot « compagnon de service » est celui qui gouverne à la fois « toi » et « tes frères ». « L'ange se décrit lui-même comme le compagnon de service de Jean et de ses frères qui ont le témoignage de Jésus. »

Jean est vu par l'ange comme un prophète, comme le prouvent les paroles finales de son discours. L'ange et lui étaient tous deux serviteurs des serviteurs de Jésus.

« Adore Dieu. »

L'ange ne refuse pas seulement l'adoration pour lui-même, mais il témoigne à qui seul elle est due. « Adore Dieu. » « C'est Lui seul que tu serviras. » Le fait que Jean place l'ange si près d'un pied d'égalité avec Dieu était une offense. Cela empiétait sur la gloire due au Très-Haut : le culte de la créature à son point le plus élevé est ici interdit.

« Car le témoignage de Jésus est l'esprit de la prophétie. »

Comment devons-nous comprendre cette phrase ? Deux significations sont possibles, selon que nous prenons « le témoignage de Jésus » de manière subjective ou objective.

1. « Le témoignage que Jésus délivre. » Comme en i, 1. Subjectif.
2. « Le témoignage concernant Jésus. » Objectif.

    1. Si nous prenons la phrase dans le premier sens, elle signifiera : « Toi et moi, et les prophètes, sommes des témoins envoyés par Jésus. La substance de ce témoignage est l'esprit de la prophétie, communiqué à nous tous. Il m'est donné de t'éclairer ; à toi d'éclairer les autres. Par conséquent, nous occupons le même terrain en référence au Donneur de la prophétie : et nous sommes donc compagnons de service. »

    2. Si nous la prenons objectivement, le sens sera le suivant : « Nous rendons tous témoignage à Jésus : moi, en tant que celui qui dévoile cette communication ; tes frères aussi, les prophètes de la terre, témoignent concernant Ses gloires ; et toi aussi en transmettant aux églises ce compte-rendu de Son règne futur. »

La prophétie se rapporte grandement aux actes et aux positions futurs du Seigneur Jésus : c'est là son grand thème. La différence entre les vues subjectives et objectives est, dans ce cas, de peu d'importance.

Les grandes découvertes faites alors par l'ange, qui ont conduit Jean à l'adorer, ne provenaient que d'un plus grand degré de l'esprit de la prophétie, commun à Jean et aux autres prophètes. C'était une différence d'étendue et de degré, non de principe. Aucune des deux parties ne possédait la source de la prophétie : celle-ci était en Dieu. Ils n'étaient tous deux que des ruisseaux subordonnés provenant de cette source. Ils étaient tous deux serviteurs de Dieu pour administrer la lumière aux autres ; et l'Esprit inspirateur était le Saint-Esprit.

En cela, ils se tenaient en contraste avec le Faux Prophète ; et avec l'esprit de l'Antichrist, qui soutient le Faux Christ. Cela conduit au faux culte aussi bien qu'à la fausse prophétie. Les disciples du Faux Christ refusent le témoignage de Jésus et le culte du Vrai Dieu, et sont peu après trouvés en armes contre Christ.

**Ch 19. 11- 14**

*« Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc, et celui qui était assis dessus s'appelait Fidèle et Véritable, et en justice il juge et combat. Or ses yeux étaient comme une flamme de feu, et sur sa tête étaient beaucoup de diadèmes : ayant un nom écrit que nul ne connaissait que lui-même. Et il était vêtu d'un vêtement trempé de sang ; et son nom s'appelle "La Parole de Dieu". Et les armées qui étaient dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur. »*

1. Les cieux furent ouverts avant cela, dans la dispensation de la miséricorde. Alors Jésus s'était humilié pour être immergé dans le Jourdain, et du ciel ouvert vint la voix du Père rendant témoignage à Son Fils, et le Saint-Esprit de grâce, comme la douce colombe. Maintenant, c'est le temps de la justice et de la colère, et du ciel ouvert vient le Jésus monté au ciel, et le cheval préparé pour le jour de la bataille. « La colère à venir », prédite par Jean-Baptiste, est maintenant arrivée.

2. Les cieux furent ouverts à Étienne le premier martyr. Il contempla alors la gloire de Dieu, et Jésus debout à Sa droite. Son témoignage envers Jésus ainsi vu fut considéré comme un blasphème, et il fut mis à mort. Actes vii, 55-60. Il était en sympathie avec la grâce de Dieu alors manifestée, et pria pour la miséricorde sur ses meurtriers. Mais maintenant la dispensation est altérée, et Jésus sort de la droite de Dieu, et Ses disciples autrefois tués sans résistance doivent maintenant tuer.

3. Les cieux furent ouverts à Pierre au jour de la grâce, et la nappe contenant toutes sortes de créatures, pures et impures, descendit du ciel vers la terre, et fut de nouveau reçue dans le ciel pour y demeurer. La dispensation du Mystère fut alors commencée, et la barrière entre Juif et Gentil fut enlevée jusqu'à ce que le Mystère soit terminé. Cela est maintenant arrivé à sa fin ; et maintenant les créatures impures, purifiées de Dieu il y a longtemps, et aptes à demeurer avec Lui, sortent comme les armées du ciel, et comme chefs d'Israël et des nations.

4. Cette ouverture du ciel est en accomplissement de la parole du Sauveur, que Jean entendit et rapporta comme ayant été dite à Nathanaël. « En vérité, en vérité, je vous le dis, désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme ». Il vient dans les caractères confessés par l'Israélite sans ruse — « Fils de Dieu, et Roi d'Israël » : Jean i, 48-52. Maintenant les choses plus grandes sont venues : un meilleur mariage que celui de Cana : et le disciple n'est pas sous le figuier pour être appelé par Jésus, mais avec Lui descendant du ciel, avec Lui pour régner. Le bon vin a été gardé jusqu'à présent, alors que le vin de la terre a été tari.

Ou regardons la question du point de vue donné dans l'Apocalypse.

1. Premièrement, une porte est ouverte dans le Lieu très saint, et Jean est admis, tandis que le ciel est fermé à la terre. iv, 1.

2. Ensuite, un sceau est ouvert, et un cavalier sur un coursier blanc sort. vi, 1, 2.

3. Puis le temple dans le ciel est ouvert, et les coupes de colère sont versées sur la terre. xi, 19 ; xv, 5. Ces coupes n'ont fait qu'augmenter la méchanceté des hommes, et maintenant cela attire le dernier coup de colère. Les rois de la terre sont rassemblés pour la bataille, sous le Grand Usurpateur-Christ : et maintenant le Vrai Christ et Ses armées sont prêts.

4. C'est pourquoi le ciel lui-même est ouvert, pour permettre la sortie du Grand Chef de l'armée de Dieu et de Son armée.

« Voici, un cheval blanc ». Le cheval dénote la guerre : la couleur blanche la droiture, la justice sans tache. « En justice il combat ». Il est remarquable de voir combien de fois la couleur blanche est attachée à notre

Seigneur dans ce livre. Il est assis sur la nuée blanche comme le Moissonneur juste du ciel, qui a semé la bonne semence. Il est juste que Celui qui a semé moissonne. Il est assis sur le trône blanc, car de là procède le jugement juste.

Beaucoup trébuchent au cheval blanc du Sauveur. Cela confond leurs idées sur ce qui devrait être. Ils ne peuvent penser que cela exalte le Sauveur. Nous n'avons rien d'autre à faire que de croire ce qui est témoigné par Dieu. Le même principe appliqué nous convaincrait qu'il n'était pas pour la gloire de Dieu de prédire Jésus montant sur l'âne ; et prouverait que cela n'aurait jamais pu avoir lieu ; ou que cela doit être considéré comme accompli symboliquement seulement. Zacharie prédit les deux avènements de Jésus à Jérusalem. ix, 9-11. Son avènement sur l'âne était celui « humble ». Mais maintenant il vient « juste et ayant le salut ». Il retranche char et cheval, et arc de bataille ; et sa domination est de mer en mer, et de l'Euphrate jusqu'au bout de la terre, tandis que les prisonniers de l'Hadès, maintenant libérés par le sang de l'alliance, accompagnent sa marche victorieuse.

Il vient comme prédit par le Psalmiste. « Dans ta majesté chevauche prospèrement à cause de la vérité, de la douceur et de la justice ». Ses ennemis tombent sous Lui, Il est exalté au-dessus de Ses compagnons, Son sceptre est un sceptre droit. L'Épouse est à Lui. Ps. xlv.

C'est le même cavalier qui fut précédemment vu sur le cheval blanc. Il avait un arc alors pour le combat à distance ; il a une épée pour le combat rapproché maintenant. La première fois il sortit du ciel, invisiblement pour les hommes de la terre. Maintenant il sort, vu par tous. Il sortit alors comme le guerrier solitaire. Il sort maintenant accompagné par les armées du ciel. Il fut dit au premier sceau que la couronne qui lui était conférée importait à la fois une victoire passée et une future. La victoire future est maintenant proche. Il chevauche comme juge et roi, pour tirer vengeance de ses ennemis.

« Celui qui était assis dessus s'appelait Fidèle et Véritable ». Les noms de Jésus occupent une place proéminente dans ce récit de Son avènement : tout comme les noms de Satan, quand il est jeté en bas, viennent à l'attention. xii, 9 ; xx, 2. Cinq noms sont expressément donnés ; un est caché. Ils sont données à quatre intervalles, notant l'universalité de leur étreinte. Ses noms sont :

1. « Fidèle et Véritable »
2. Un inconnu.
3. « Parole de Dieu »
4. « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs ».

Il est le Fidèle et Véritable, par opposition à Satan le séducteur des nations, au Faux Christ et au Faux Prophète. Le Faux Christ fait la guerre et règne injustement : il tue les saints du Très-Haut. Pas ainsi le Vrai Christ. À Laodicée, Jésus se présente comme « le Témoin Fidèle et Véritable », réprimandant Ses amis égarés. Ici, Il apparaît comme le guerrier et juge Fidèle et Véritable, détruisant les pécheurs volontaires du monde.

« En justice Il juge ». C'est « le jour du jugement », ou de la justice. La justice amène la guerre contre ceux trouvés rangés en bataille contre le Christ : et le jugement contre la population restante de la terre. La force détruit immédiatement ceux qui sont en position de résistance traîtresse. La sentence calme du juge donne la décision concernant le sort de tous les autres.

Dans le monde, ces deux fonctions ont été rarement unies. Le guerrier est rarement le juge ; le juge rarement le guerrier. La civilisation cherche à séparer des qualités aussi différentes que celles requises pour le champ de bataille et le siège du magistrat. Mais Christ possède toutes les perfections et exerce tous les pouvoirs.

Il combat. L'épée sortant de Sa bouche est Son arme de bataille. Il trouve des ennemis rangés en bataille contre Lui. Son titre de roi est refusé, et la guerre est levée contre Lui. Il combat non pas comme les rois en général, par ambition ou par un désir cupide de terres qui ne sont pas siennes ; mais « en justice ». Sans Sa venue, il n'y aurait aucune délivrance pour la terre. Toutes les autres guerres tuent le bon et le mauvais de la même façon. Ici, seul le mal est retranché.

Combien différent de la première apparition du Rédempteur dans le sanctuaire ! Là, Il fut vu comme le sacrificateur, avec ceinture et éphod, étoiles et lampes. Alors Il soignait les saints de Dieu : maintenant Il frappe Ses ennemis.

Pourtant les yeux de feu, et l'épée sortant de la bouche, relient les deux visions. L'œil perçant convient au juge qui lit le cœur. Auparavant, il appliquait ces yeux au peuple de Dieu ; maintenant, à ceux qui sont en dehors du troupeau. Ses yeux lancent des terreurs ; Il est plein d'indignation. Hengstenberg observe que dans la description de notre Seigneur comme sacrificateur, les parties vêtues sont données en premier, puis les non vêtues. Ici, l'ordre inverse prévaut. Pourquoi ?

« Sur sa tête étaient beaucoup de diadèmes ».
Quand il fut vu pour la première fois comme le cavalier sur le cheval blanc, il avait une couronne : maintenant il apparaît avec beaucoup de diadèmes. Il n'est pas seulement guerrier, mais Roi des rois*. Tous les trônes de la terre lui appartiennent. « Alors Ptolémée entra dans Antioche, où il mit deux couronnes sur sa tête, la couronne d'Asie et celle d'Égypte » : 1 Mac. xi, 13. Satan comme le dragon a sept diadèmes sur ses sept têtes. xii, 3. La Bête Sauvage a dix diadèmes sur ses dix cornes. xiii, 1. Jésus en a plus.

Quand Il descendit comme l'ange, l'arc-en-ciel était sur Sa tête. x, 1. Alors Il vint en miséricorde, comme le Témoin. Maintenant Il vient en justice, pour exécuter la colère pour des offenses constatées.

Il avait en outre un nom non révélé, connu de lui seul. Combien absurde pour quiconque d'essayer de découvrir ce que Dieu entend cacher ! Tout ne doit pas nous être fait savoir. Il y avait une référence à cela dans la promesse de Jésus à Philadelphie. « J'écrirai sur lui mon nouveau nom » : iii, 12. Au vainqueur de Pergame, Il promit une pierre avec un nouveau nom écrit dessus, dont tous sauf le receveur ignoreraient. ii, 17. Ceci semblerait donc être l'un des résultats de la victoire de Jésus reçus du Père, comme récompenses de Son triomphe.

***[NBP]*** La tiare papale est une couronne composée de trois diadèmes. Wordsworth. Un diadème est un bandeau d'or porté autour de la tête comme signe de souveraineté.*

Cela répond au nouveau nom de Joseph donné par Pharaon, après avoir interprété un songe qui était un secret pour tous. Il y a aussi une référence à Juges xiii, 18. L'ange qui prédit la naissance de Samson, le libérateur d'Israël, refuse de faire découvrir son nom même à Manoah et à sa femme. Il était secret. Il en est ainsi de celui-ci. La Bête Sauvage a des « noms de blasphème » et « le nom d'un homme ». Jésus a des noms divins, mais non assumés de manière blasphématoire. En tant qu'homme, Il a des noms connus : en tant que possesseur de la nature Divine, Il a un nom inconnu.

« Il était vêtu d'un vêtement trempé de sang ». Ici est une difficulté. Le sang n'est-il pas le résultat du pressoir foulé ? Comment alors est-il nommé avant l'acte qui le teinte de sang ? Je ne saurais dire. Cela semblerait être anticipatif. La référence est au passage bien connu, Ésa. lxiii, 1-6.

« Qui est celui-ci qui vient d'Édom, avec des vêtements teints de Botsra ? celui-ci qui est glorieux dans son vêtement, voyageant dans la grandeur de sa force ? Moi qui parle en justice, puissant pour sauver. Pourquoi es-tu rouge en ton vêtement, et tes habits comme celui qui foule dans la cuve ? J'ai foulé le pressoir seul : et

d'entre le peuple il n'y avait personne avec moi : car je les foulerai dans ma colère, et les piétinerai dans ma fureur ; et leur sang sera aspergé sur mes vêtements, et je tacherai tout mon habit. Car le jour de la vengeance est dans mon cœur, et l'année de mes rachetés est venue. Et j'ai regardé, et il n'y avait personne pour aider ; et je me suis étonné qu'il n'y eût personne pour soutenir : c'est pourquoi mon propre bras m'a apporté le salut ; et ma fureur, elle m'a soutenu. Et je foulerai le peuple dans ma colère, et je les enivrerai dans ma fureur, et j'abattrai leur force jusqu'à la terre ».

Il est étrange que quiconque interprète ceci des souffrances de Jésus sur la croix. Ce n'est pas Son propre sang qui est versé dans la faiblesse et la douceur, mais le sang des ennemis piétinés dans la colère. « Ces miens ennemis, qui ne voulaient pas que je règne sur eux, amenez-les ici et tuez-les devant moi ». Il est sur son chemin vers la bataille. Et « toute bataille du guerrier est avec un bruit confus et des vêtements roulés dans le sang » : Ésa. ix, 5.

« Son nom s'appelle "la Parole de Dieu". » C'est un titre de Jésus donné seulement par Jean ; et ainsi une indication de la paternité de cet apôtre pour l'Apocalypse. Ce n'est pas le nom de « Jésus », Sauveur de Son peuple de ses péchés (Matt. i, 21), mais le locuteur en justice, destructeur de Ses ennemis : exécutant la parole de jugement de Dieu, aussi bien que celle de miséricorde.

Sept points sont notés dans cette description du cavalier.

1. Le Nom du Cavalier.

2. Actes.

3. Yeux.

4. Tête.

5. Nom.

6. Vêtement.

7. Nom.

« Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs » La victoire est remportée par le chef qui précède : ceux-ci ne font que suivre dans son cortège. La « semence de la Femme » brise maintenant la tête du serpent. Il est « l'Éternel des armées » : les armées du ciel sont Siennes. Ses armées d'en haut sont toutes de cavalerie. Les chevaux et les cavaliers d'en bas n'ont pas prévalu (ix), mais la cavalerie du ciel amène le royaume.

Certains de ces guerriers sont-ils membres de l'Église ? Je suppose qu'il y a beaucoup de ce corps, bien que pas de celui-là exclusivement. Ce sont les « appelés, élus et fidèles », qui devaient accompagner le Roi des rois dans Sa conquête des dix rois de l'Antichrist. xvii, 14. De même que Jésus qui était doux et miséricordieux durant le temps de la grâce, combat et juge maintenant, de même font-ils. « Le juste se réjouira lorsqu'il verra la vengeance : il lavera ses pieds dans le sang du méchant. De sorte qu'un homme dira : En vérité il y a une récompense pour le juste : en vérité il est un Dieu qui juge sur la terre » : Ps. lviii, 10, 11. Maintenant ceux qui partagent le royaume entrent comme « les justes » : Matt. x, 41 ; xiii, 43, 49 ; xxv, 37-46 ; Luc xiv, 14. Et c'est « le juste » qui doit laver ses pieds dans le sang du méchant. Jésus règne après la bataille : ils le font aussi. Ils participent donc à la bataille qui précède. Si les 144 000 du chapitre xiv sont de l'église de Christ — alors, comme ils suivent le Seigneur partout où Il va, ils vont avec Lui à la bataille.

« Ils sont vêtus de fin lin, blanc et pur ». Le cheval et le vêtement du Sauveur sont décrits en premier, puis les chevaux et les vêtements de Ses armées. Les deux sont de justes exécuteurs de la loi et de la vengeance guerrière. C’est pourquoi ils deviennent les rois du prochain chapitre, après que la bataille est terminée.

Ils ne portent aucune armure : car les immortels ne doivent craindre aucune blessure. Leur tenue est blanche, trop voyante pour des guerriers mortels sur le champ de bataille : mais adaptée aux justes et aux ressuscités.

Le vêtement de Jésus sur la Montagne de la Transfiguration était blanc et resplendissant : tel est leur vêtement maintenant. Le vêtement de l'Épouse était de fin lin : mais il était emblématique seulement : et par conséquent l'explication de l'emblème est donnée. Ici le vêtement est littéral ; et ainsi aucune explication n'est ajoutée.

### Ch 19. 15 – 16

*« Et de sa bouche sort une épée tranchante, pour qu'avec elle il puisse frapper les nations ; et Il les gouvernera avec une verge de fer : et Il foule le pressoir de l'ardeur de la colère du Dieu des Armées. Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : ROI DES ROIS, ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS. »*

L'épée est l'arme du combat rapproché. D'autres guerriers ceignent leurs épées comme un complément nécessaire à eux-mêmes : ce capitaine la porte comme une partie de lui-même. Tout jugement lui est commis. « Par le souffle de ses lèvres, il fera mourir le Méchant. »

Nous ne sommes pas d'abord directement informés contre qui le Chef et ses forces sont rangés en bataille. Le seizième chapitre nous avait en effet préparés au conflit en termes généraux. Le dix-septième chapitre nous avait montré une autre série d'alliés annexée aux armées de la Bête Sauvage, en la personne des dix rois. Maintenant nous apprenons que l'épée de Christ sans fourreau est tirée contre les Gentils, ou les nations. Ce sont Ses ennemis : Son Père les a rassemblés pour en faire le marchepied de Ses pieds. Israël est maintenant une fois de plus Son peuple. C'est la cause d'Israël qu'Il venge en partie sur les Gentils. Il frappe maintenant, non plus des individus isolés, comme le guerrier terrestre ; mais des nations. C'est maintenant le temps du 2ème Psaume : les nations s'agitent, et sont frappées par Dieu.

« Il les gouverne avec une verge de fer »

C'est le caractère persistant de son règne tout au long du millénium. C'est la justice stricte, déchargeant immédiatement sur le contrevenant la colère qui lui est due. Ce n'est pas la patience et la grâce, comme maintenant ; mais un châtiment destructeur, brisant en morceaux le transgresseur. Cela montre que les nations dans leur ensemble conservent leur attitude non renouvelée. Elles craignent le Roi des rois, et Lui rendent ainsi, pour l'essentiel, obéissance : mais c'est par crainte de la colère, non par motif de conscience, qu'elles sont obéissantes. Le règne millénaire de Jésus et de Ses saints est conduit sur le même principe. Apoc. ii, 27 ; xii, 5. Et cela nous dit quel est en général l'état des Gentils. Avec les Juifs, il n'en est pas ainsi. « Ton peuple sera tout entier composé de justes. »

« Et Il foule le pressoir de l'ardeur de la colère du Dieu des armées. »

Ceci se réfère principalement à la scène dans Ésaïe lxiii, et secondairement à la scène de la Vendange telle que donnée dans l'Apocalypse, xiv. Un ange rassemble les grappes. Mais qui les foulait, pour que le sang coule aussi terriblement que décrit là-bas ? Nous n'en étions pas informés à cet endroit. Il était seulement dit : « Le pressoir fut foulé hors de la ville. » Cela semble être une raison de l'emphase qui, dans l'original, est mise sur le mot « Il ». Les Gentils armés sont détruits par Jésus dans Sa colère. « J'ai foulé le pressoir SEUL. » Remarquez la facilité de la destruction par le Seigneur de Ses ennemis : la chair et le sang cèdent devant Lui, comme les raisins sous le poids d'un homme.

Le nom sur son vêtement et sur sa cuisse semble contenir une double référence.

1. Il pointe en arrière vers le verset 13, « le vêtement trempé de sang », et en rend compte. Après cette mention concernant le vêtement, un nouveau titre suit dans chaque cas.

2. Le nouveau nom de Jésus — « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs », se rapporte à Son aspect venant d'être remarqué, en référence aux Gentils. Pendant des siècles, le royaume a appartenu aux Gentils. Maintenant, le sceptre d'Israël longtemps promis de la tribu de Juda est venu ; et il est roi au-dessus de chaque roi Gentil, et au-dessus de tous ceux qui règnent avec lui. « La cuisse » semble être nommée comme le lieu où se trouve habituellement l'épée du guerrier. Ex. xxxii, 27 ; Juges iii, 16, 21 ; Ps. xlv, 3. Mais comme l'épée sort de la bouche du Sauveur, un nom seul s'y trouve. Mais c'est un nom, pour maintenir lequel l'épée est tirée.

Combien tristement altérée est la position des Gentils par rapport à celle qu'ils occupaient lors de la première apparition de notre Seigneur ! Jean iv. Alors ils étaient comme un champ blanc pour la moisson, attendant et recevant le Messie, tandis qu'Israël était incrédule. Maintenant Israël est revenu à la foi, et ils sont rouges pour la Vendange !

Le fait de frapper les Gentils dans la crise de la bataille avec l'épée, et de les gouverner ensuite par le sceptre de fer, sont deux parties d'un tout. D'abord l'épée contre les ennemis déclarés ; puis la verge contre les sujets rebelles isolés. Cet ordre — d'abord « l'épée », puis « la verge », se retrouve dans les Épîtres précédentes. « L'épée » est mentionnée d'abord à Pergame, puis « la verge » à Thyatire.

Et cela sert à prouver que les saints de l'église prennent part à la bataille qui précède le royaume. Les deux fonctions sont des parties du même cercle. Il ne pourrait pas régner avec Christ, celui qui ne détruirait pas aussi les transgresseurs. Sur les contrevenants isolés, ou les conspirateurs non armés, la vengeance judiciaire prend effet. Mais quand les sujets lèvent la guerre, l'exécution militaire est accomplie. C'est l'accomplissement de cette parole de notre Seigneur concernant lui-même en tant que pierre. « Sur quiconque elle tombera, elle le broiera » : Matt. xxi, 44. La pierre n'est plus passive comme maintenant, mais elle descend des cieux avec un élan formidable. De ses ennemis, aucun reste n'est épargné.

Jésus est « Roi des rois » par opposition aux, et vainqueur des, dix rois de l'Antichrist, et des rois de la terre. Il l'est aussi en tant que roi suprême des ressuscités qui règnent avec Lui. Il est « Seigneur des seigneurs », si je ne me trompe, en référence à toutes les autres autorités, spécialement celles du ciel. 1 Cor. viii, 5.

### Ch 19.17 – 18

*« Et je vis un seul ange debout dans le soleil ; et il cria d'une grande voix, disant à tous les oiseaux qui volent au milieu du ciel : "Venez, rassemblez-vous pour le Grand Souper de Dieu : afin que vous mangiez la chair des rois et la chair des capitaines en chef, et la chair des hommes puissants, et la chair des chevaux et de ceux qui montent sur eux, et la chair de tous, tant des hommes libres que des esclaves, tant des petits que des grands.»**

***[NBP]****Voir Tregelles*

Un seul ange a prédit la chute de Babylone ; un seul maintenant prédit le renversement de la Bête Sauvage.

Il y a un passage dans Ézéchiel qui ressemble grandement à celui-ci.

*« Et toi, fils de l'homme, ainsi dit le Seigneur Dieu ; Parle à tout oiseau emplumé, et à toute bête des champs : Assemblez-vous et venez : rassemblez-vous de tous côtés vers mon sacrifice que je sacrifie pour vous, un grand sacrifice sur les montagnes d'Israël, afin que vous mangiez de la chair et buviez du sang. Vous mangerez la chair des puissants, et boirez le sang des princes de la terre, des béliers, des agneaux et des boucs, des taureaux, tous bêtes grasses de Basan. Et vous mangerez de la graisse jusqu'à ce que vous soyez saoulés, et boirez du sang jusqu'à ce que vous soyez ivres, de mon sacrifice que j'ai sacrifié pour vous. Ainsi vous serez rassasiés à ma table avec des chevaux et des cavaliers,* avec des hommes puissants, et avec tous les hommes de guerre, dit le Seigneur Dieu. Et je mettrai ma gloire parmi les païens, et tous les païens verront mon jugement que j'ai exécuté, et ma main que j'ai posée sur eux. Ainsi la maison d'Israël saura que je suis le Seigneur leur Dieu, dès ce jour-là et à l'avenir » : Ézéch. Xxxix, 17-22.*

***[NBP]****Les oiseaux ne mangent pas de "chars "*

Là, la même scène est présentée telle qu'elle affecte Israël. Là, l'Antichrist est prince de Rosh [Russie], de Méshek [Moscou] et de Toubal [Tobolsk]. Il vient avec une armée immense, envahissant la terre de Palestine. Sur les montagnes d'Israël, il est frappé ; et alors le royaume vient, et Israël ne se détourne plus jamais de Dieu, et n'est plus jamais frappé.

L'offrande de boisson a été versée dans les sept coupes du vin de la colère. Maintenant vient le sacrifice, et le festin sur celui-ci après. Seulement, à ce sacrifice, qui est d'hommes et non de bêtes, les oiseaux de proie sont invités.

Les oiseaux qui volent « au milieu du ciel » sont appelés. C'est cette portion du ciel qui se trouve entre la terre et le ciel véritable ou plus lointain. Les aigles et les vautours planent haut au-dessus des plaines de la terre, et bien au-dessus des oiseaux plus petits. À des distances vastes, ils discernent leur proie et fondent sur elle. La distance par rapport au lieu est une question de peu d'importance pour ceux qui possèdent des ailes si rapides et puissantes. Les oiseaux de nuit détestables habitent dans la Babylone déchue : les oiseaux carnivores actifs descendent sur les armées du Faux Christ. Dans un festin si vaste, il y aura assez pour tous les oiseaux de proie de toute la terre. Et sans doute, y répondant, il y aura un rassemblement surnaturel de ces oiseaux sentant la proie de loin.

Pourquoi les bêtes carnivores ne sont-elles pas également invitées ? Elles sont interpellées dans Ézéchiel. Si je ne me trompe, c'est parce qu'elles manquent d'ailes pour se déplacer depuis de telles distances comme celles impliquées ici.

Pourquoi l'ange-héraut dans ce cas « se tient-il dans le soleil » ? Je ne saurais le dire. Sa voix est un cri, et d'une force puissante, afin qu'elle puisse porter à travers la distance vaste.

« Venez, soyez rassemblés »

De mauvais anges rassemblent les rois pour combattre. Un bon ange rassemble les oiseaux pour se nourrir d'eux. Toutes les créatures appartiennent à Dieu : elles obéissent à Son appel. Elles montrent maintenant leur sympathie contre les ennemis de Dieu. Les hommes défient en ce temps leur Créateur, et par conséquent les animaux inférieurs sont amenés à triompher d'eux.

Les issues de la bataille sont connues avec certitude bien avant que les armées ne soient rassemblées. Ici, il n'y a aucun des « aléas de la guerre ». Ici, ce ne sont pas des vases de terre luttant contre des vases de terre, avec toute spéculation en défaut quant à savoir lequel se révélera victorieux dans la rencontre équilibrée. L'issue est la destruction certaine et entière des ennemis de Dieu. Avant la bataille, le chef n'encourage pas ses forces à combattre, et ne leur ordonne pas de déployer leurs meilleures énergies. Les exécuteurs sont

rassemblés pour se nourrir des carcasses des tués, avant même que la bataille ne soit livrée. Ainsi, le déserteur a sa tombe creusée et son cercueil fabriqué, et on le fait défiler devant, avant que les coups ne soient tirés, ceux qui vont coucher sa tête aux yeux bandés et ses mains entravées dans la poussière.

Le souper de mariage de l'Agneau a lieu en haut. C'est pour Ses amis. Le Grand Souper du Lion de Juda est donné en bas. C'est le festin inaugural pour la création inférieure ; une preuve de la fin de l'âge mauvais par le retranchement de la « génération perverse ». Le souper de la paix et celui de la guerre sont tous deux également réels.

Lors des banquets ordinaires, les hommes mangent la chair des oiseaux : ici, les oiseaux doivent manger la chair des hommes. La souveraineté de l'homme sur la bête et l'oiseau conférée par l'alliance de Noé est maintenant visiblement renversée : les oiseaux de proie festoieront sur les ennemis de Dieu. Ils n'auront même pas d'enterrement ordinaire, comme après les batailles de la terre.

Neuf classes entrent dans cette bataille. Elles sont divisées en cinq et quatre. Cinq fois le mot « la chair de » est utilisé. Au sixième sceau, la plupart des classes actuelles sont apparues. Mais alors elles étaient craintives : maintenant elles sont assez audacieuses pour ranger la bataille contre Dieu.

Les oiseaux alors se nourriront d'eux : le plus grand des hommes sera la nourriture de l'aigle. Les rois et les chefs du combat, les forts et les confiants, seront dévorés. Ni cheval ni cavalier ne s'échappera par la rapidité ou la force. La cavalerie de la terre ne fait pas le poids face à la cavalerie du ciel. Des alliés égyptiens en qui Israël avait confiance, il est dit : « Maintenant les Égyptiens sont des hommes et non Dieu : et leurs chevaux chair et non esprit » : Ésa. xxxi, 3. Mais maintenant il n'en est pas ainsi. Dieu et les ressuscités d'entre les morts sont l'espoir d'Israël.

L'esclavage existe jusqu'à l'apparition du Seigneur. Jeunes et vieux, les insignifiants politiquement et les importants politiquement sont retranchés dans ce carnage terrible.

### Ch 19.19 – 21

*« Et je vis la Bête Sauvage, et les rois de la terre et ses armées, rassemblés pour faire la guerre à celui qui était assis sur le cheval, et à son armée*. Et la Bête Sauvage fut saisie, et avec elle le Faux Prophète qui avait fait les signes en sa présence, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la Bête Sauvage, et les adorateurs de son image. Les deux furent jetés vivants dans l'étang de feu qui brûle avec du soufre. Et le reste fut tué par l'épée de Celui qui est assis sur le cheval, laquelle (épée) sortait de sa bouche ; et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair. »*

***[NBP]*** *“ Ses armées ” Ceci est adopté par Tregelles dans sa traduction, et je pense à juste titre. C’est la variante ( leçon ) la plus difficile. Lachman l’adopte aussi.*

Le Grand Usurpateur-Christ doit maintenant rencontrer le Vrai Christ face à face. Le faux roi des rois est détrôné par le Vrai Roi en personne : jusque-là, le royaume de notre Seigneur ne peut pas venir.

Telle est la bataille devant nous, tel est le royaume qui la suit. Est-il littéral ? ou spirituel ? S'il s'agit d'une bataille spirituelle, alors le règne qui lui succède peut être spirituel. Mais s'il est littéral, alors le règne de Christ est également littéral et personnel. S'agit-il, de la part des ennemis de Christ, d'un rassemblement de personnes ? Alors la venue de Christ et de Ses saints est également littérale et personnelle. La difficulté ressentie par les opposants au règne personnel de Christ commence plus tôt qu'on ne le pense habituellement.

Ils doivent nier la littéralité de l'avènement afin de pouvoir nier de manière satisfaisante la littéralité du règne.

Jean vit les rois de la terre assemblés. Tout le monde habitable est convoqué à cette puissante croisade, non pour Christ, mais contre Lui. Tous sont ligués avec le Faux Christ. Lorsque le Sauveur est présenté comme vice-roi du trône (chap. v), les vingt-quatre rois du ciel sont unanimes en Sa faveur. Maintenant qu'Il vient visiblement prendre le trône, tous les rois de la terre sont ligués contre Lui.

Mais pourquoi les dix rois de l'Antichrist ne sont-ils pas nommés ? Je suppose que c'est parce qu'il a déjà été déclaré qu'ils seraient présents à cette bataille et qu'ils combattraient contre Christ (xvii, 14).

« Et ses armées »

Quel vaste déploiement ! Toute la terre défie Christ ; tous reconnaissent un seul chef ; devant les prétentions du Grand Faux Christ ressuscité d'entre les morts, toutes les autres revendications pâlissent. Les armées de la terre sont à lui, sous sa direction, combattant pour sa cause, et chaque soldat est marqué de son sceau. Les nations sont en colère, et la colère de Dieu est venue. La guerre est l'expression ouverte de la colère. Chacun porte des armes meurtrières ; et à l'intérieur, la haine est prête à les employer.

Ils sont enfin rassemblés, avec l'intention expresse et bien connue de combattre contre Christ. Les craintes des rois et des sujets, si fortement exprimées au sixième sceau, ont disparu. Les hommes étaient nominalement serviteurs de Dieu et de Son Christ alors. Ils sont maintenant professellement et réellement les adorateurs du Faux Christ, au-delà de la repentance de leur part, et au-delà du pardon de la part de Dieu. La colère de Dieu est à son comble, parce que la méchanceté de l'homme est arrivée à son comble.

Des démons ont rassemblé la troupe pour sa destruction. Cette scène est fréquemment décrite par les prophètes juifs : seulement, par eux, elle est exposée dans sa référence à Israël et à la Terre Sainte. Ézéch. xxxviii, xxxix ; et Joël iii, en donneront des exemples.

Jésus est décrit maintenant, non comme « l'Agneau », ni par aucun des noms qui ont juste précédé, mais comme « Celui qui est assis sur le cheval ». Ceci est d'autant plus remarquable que son rival est toujours dénommé « la Bête Sauvage ». Lorsque Christ sortit sur le cheval blanc pour la première fois, aucun ennemi n'était visible. Maintenant, la révolte de la terre n'est plus secrète : la bataille l'expose.

Jésus, en vue de la Moisson, apparaît comme Celui qui est assis sur la nuée (xiv, 14-16). En tant que fouleur de la Vendange, il siège sur le cheval de guerre. La scène prophétique a commencé avec la description du roi assis sur le trône du ciel, invisible pour la terre. Maintenant, les desseins de Dieu et la méchanceté de l'homme sont pleinement développés. Le mystère est terminé : le vice-roi du trône sort visiblement pour la guerre.

Certains jugent inconcevable que des hommes se trouvent assez audacieux pour affronter le Fils de Dieu venant du ciel. C'est seulement parce qu'ils négligent les causes alors en opération. La pleine puissance de Satan est alors en jeu : le miracle est du côté du Faux Christ : et Dieu a envoyé une énergie d'égarement, pour que ceux qui ont haï la vérité du salut puissent aimer le mensonge et être détruits. Combien cela semble presque incroyable, que le lendemain même après que la terre ouverte eut englouti Dathan et Abiram, et que le feu de Dieu eut brûlé les Lévites présomptueux, toute l'assemblée murmure contre Moïse et Aaron ! (Nomb. xvi). Pourtant, il en fut ainsi.

Les hommes sont rassemblés contre l'armée de Christ, aussi bien que contre lui-même. Ils s'attendent à ce que les saints viennent avec Christ. Le Faux Christ les blasphème alors qu'ils sont cachés au ciel (xiii). Lui et ses hommes combattent contre eux, maintenant qu'ils apparaissent dans le ciel. L'apôtre parle des « armées » de l'Antichrist au pluriel. De nombreuses nations, rangées séparément, constituent ses forces. Mais le Saint-

Esprit parle de l'armée de Christ au singulier. Elle est une : tous sont pareillement ressuscités d'entre les morts, immortels dans des corps de résurrection.

L'issue nous est maintenant dite. Les deux chefs humains sont traités en premier. Ils donnent confiance à la vaste assemblée. « Qui est semblable à la Bête Sauvage ? Qui peut combattre contre elle ? » est le cri de ses adhérents. Ici donc, il est montré qu'il est tout à fait impuissant. Il est traîné loin de la tête de ses troupes. Il ne peut les protéger, ni elles lui : il est saisi vivant, prisonnier de guerre. Il n'est pas un système, mais une personne ; tout aussi véritablement que Christ l'est. Il est distinct de son armée, comme Christ l'est.

« Et avec lui le Faux Prophète »

Ceci nous expose en termes clairs ce qu'on entend par la seconde Bête Sauvage du chapitre xiii. Ce n'est pas un système, ni une abstraction, ni un corps d'hommes. C'est un homme, aussi véritablement que Mahomet l'était. Il ne semble pas qu'il soit naturellement belliqueux, mais il accompagne la troupe à la bataille.

Lorsque Jésus fut fait prisonnier, JUDAS menait la force. C'est maintenant son tour d'être arrêté : il est saisi, et un châtiment semblable à celui qui atteint la Bête Sauvage lui est infligé. C'est par son entremise, en grande mesure, que cette troupe de rebelles a été levée. Un esprit mauvais venant de lui-même, aussi bien que de Satan et du Faux Christ, est sorti accrédité par des miracles, pour convoquer rois et sujets à cette guerre (xvi, 13). Sa part mauvaise dans la transaction désespérée devant nous est alors énoncée, afin que son châtiment puisse être vu comme n'excédant pas sa culpabilité. Il était le grand faiseur de miracles au service de la cause du Faux Christ. Jean-Baptiste a rendu témoignage à Jésus sans miracle. Cet homme soutient par des œuvres surnaturelles la divinité de l'Usurpateur. Il est en parfaite sympathie avec lui, et se contente de lui consacrer toutes ses énergies : ses miracles se font en présence du Faux Christ. Il règne dans la suprématie du Faux Christ. Il ne cherche pas à former un parti séparé pour lui-même : la Trinité Infernale se soutient l'une l'autre.

L'effet des miracles, dont nous avons reçu avis au chapitre xiii, est maintenant exposé. Ils ont séduit les hommes. C'étaient de vrais miracles : mais ils les ont conduits à croire au mensonge. Ils les ont séduits jusqu'à la damnation :

ils les ont conduits à être confiants dans leur attitude de défi ouvert envers Dieu et Christ.

Le Faux Prophète séduit ses disciples afin qu'ils croient que le Faux Christ est le Vrai Dieu. Le Faux Prophète sait fort bien qui est la Bête Sauvage : ils furent tous deux pendant des âges compagnons dans l'abîme de la perdition. Mais il sert son dessein de rendre un faux témoignage et de ruiner les hommes. Sans cette tromperie surnaturelle, ils ne se seraient guère embarqués dans une entreprise aussi désespérée.

Il y eut deux hommes particulièrement saints dans les temps de l'Ancien Testament, Énoch et Élie ; et Dieu leur donna un honneur particulier, en les préservant de la mort et en les élevant au ciel. Il y a aussi deux hommes particulièrement méchants parmi les hommes ; et ceux-ci sont autorisés à sortir du lieu de châtiment pour manifester à nouveau leur énorme méchanceté, et en conséquence pour endurer pendant mille ans un tourment spécial. Pour les hommes, il n'y a rien au-delà d'une brève mort pour chaque offense. Mais Dieu sait comment proportionner le châtiment au péché.

La séduction des nations est le fort de Satan ; et le Faux Prophète est son grand instrument pour séduire les nations. Les miracles qu'il opère sont les lettres de créance de la doctrine du Faux Christ, et conduisent les hommes à y croire, tout aussi véritablement que les miracles des apôtres étaient des preuves de la messianité de Jésus, conduisant les hommes à croire en le Fils de Dieu et à L'adorer (Matt. xxiv, 24).

Les personnes séduites sont davantage caractérisées. Les issues vers lesquelles elles ont été menées en conséquence de ces miracles nous sont montrées. Elles sont au nombre de deux.

1. Elles « reçurent la marque de la Bête Sauvage ». Il a été prouvé plus haut que la marque est une marque littérale. Par cela, les disciples du Faux Christ se professent ouvertement ses serviteurs, tout comme par le baptême les croyants en Jésus se professent disciples du Vrai Christ.

Seulement le baptême n'est pas une « marque » : il ne laisse aucune trace derrière lui, comme le fait la marque de la Bête Sauvage. Le Saint-Esprit, par ses dons surnaturels, donnait le sceau au croyant en Jésus (Éph. i, 13 ; iv, 30). Le Faux Prophète, qui occupe la place du Saint-Esprit dans la Trinité Infernale, amène les hommes à s'imprimer sur eux-mêmes la marque qui les scelle serviteurs du Faux Christ. La réception de la marque est mentionnée au passé. C'était un acte momentané, qui avait eu lieu à un certain moment indéfini auparavant.

« Et les adorateurs de son image. »

La réception de la marque était une profession visible de foi en le Faux Christ. C'était en préparation pour son culte constant. C'est pourquoi le participe présent est utilisé ici. Quotidiennement ils adorent le Faux Christ, comme quotidiennement les chrétiens adorent le Vrai Christ.

Mais il n'y a pas seulement le culte de la Bête Sauvage, il y a le culte de « son image ». Cette idolâtrie mortelle commence avec le culte du Faux Christ lui-même. Dès qu'il ressuscite d'entre les morts, le culte l'accueille, lui et son père, Satan (xiii, 4, 8). Alors surgit le Faux Prophète, et il exerce tous ses pouvoirs de miracle pour établir le culte du Faux Messie (xiii, 12). Il lui donne sa dernière forme visible terrible : il exige la fabrication de la grande statue du Ressuscité. Il l'investit du pouvoir de respirer et de parler. Il exige que tous ceux qui refusent d'adorer cette image, la représentante de la Bête Sauvage, soient mis à mort.

Ainsi, la marque et le culte de l'image sont tous deux des caractéristiques concordantes de la même religion de Satan. Les mêmes parties accomplissent les deux actes. Pourquoi alors y a-t-il deux articles ? Un avant le don de la marque ? Un avant le culte de l'image ? Je ne peux y répondre de manière satisfaisante pour moi-même ; bien qu'il soit vrai que les actes soient physiquement tout à fait indépendants l'un de l'autre. Mais c'est peut-être parce que les moins dévoués des adorateurs de la Bête Sauvage peuvent se contenter de la marque seule. C'est tout ce qui est absolument requis par le Faux Prophète afin d'acheter et de vendre, et cela peut leur suffire.

Cette terrible paire de conspirateurs reçoit son châtiment ensemble. Comme ensemble ils séduisent, ensemble en ce jour de justice ils souffrent.

Ceux-ci sont jetés « vivants » dans l'étang de feu. Une grande emphase est mise sur cela dans le grec. C'est un point digne d'une attention particulière. Leurs armées sont tuées. Pourquoi ne le sont-ils pas ? Parce qu'ils ne peuvent pas être tués. Ils sont ressuscités d'entre les morts : ils ne peuvent plus mourir. Ils sont montés de l'abîme avant de commencer à séduire les hommes. Ils sont tous deux des hommes qui vécurent autrefois sur terre. Ils « étaient, et ne sont pas ».

Par conséquent, nous voyons qu'aucun des deux ne peut être un empire, ou un système, ou un corps constitué. Aucun des deux n'est un démon incarné. Ils entrent immédiatement dans « la Géhenne de feu ». Dans leurs corps ressuscités, ils souffrent immédiatement, et pour les mille ans, la pleine peine des damnés. Pour leur péché énorme, ils endurent une vengeance spéciale. De même que certains pour les mille ans sont jugés dignes d'une gloire et d'une récompense spéciales, de même ceux-ci sont jugés dignes d'une colère prééminente. Ils sont les prémices des perdus.

L'étang de feu et de soufre est leur lieu. Il commence donc à exister avant le millénium. Il semble être transféré sur la nouvelle terre, quand l'ancienne cesse d'exister.

Nul autre que des êtres immortels ne pourrait rester vivant dans cette région suffocante et dévorante de flamme et de soufre, une heure durant. Mais ceux-ci s'y trouvent à la clôture du millénium (xx, 10). Ils sont

montés de l'Hadès, le lieu des esprits des défunts : ils sont jetés dans la Géhenne, la demeure éternelle des perdus ressuscités.

Les armées de la Bête Sauvage, n'étant que des hommes dans la chair, sont tuées. Bien que leurs multitudes soient vastes, elles périssent en un moment devant l'épée de Celui qui leur a donné la vie en miséricorde, et qui maintenant la retire en colère.

Leurs corps morts sont livrés aux oiseaux de proie — un signe supplémentaire du déplaisir de Dieu. En vertu de l'alliance avec Noé, la crainte de l'homme devait être placée sur chaque créature vivante. Il devait être leur seigneur. Maintenant, cette crainte est enlevée. Le maître est servi en nourriture à ses esclaves, puisque la vengeance pour le sang, selon l'alliance avec Noé, est venue.

La nation, par ses représentants à Jérusalem, a jeté dehors les deux cadavres des prophètes de Jésus et leur a refusé la sépulture. Jésus n'a pas permis que leurs corps soient dévorés : car Il les a ressuscités d'entre les morts. Mais maintenant, la justice livre les carcasses de Ses ennemis pour être dévorées comme une charogne infecte, par les oiseaux qui se nourrissent de chair. Ses ennemis sont comme du fumier sur la face de la terre. Par multitudes ils pèchent, en multitudes ils périssent.

## SECTION TYPIQUE

**I. MOÏSE :**
**(1.) Ex. xvii, xviii.**

Dans le dix-neuvième chapitre de l'Apocalypse, nous avons les armées de la terre rassemblées contre Dieu, tout comme Pharaon rassembla sa troupe, après qu'Israël fut sorti. Ce chapitre répond à l'engloutissement de la troupe d'Égypte à la mer Rouge. Les Coupes étaient la visitation de Dieu sur l'armée poursuivante alors qu'elle était dans les profondeurs de l'océan. Mais maintenant « le matin » de la résurrection est venu, et le Seigneur submerge la troupe impie. « Il n'en resta pas même un seul ». « Israël vit les Égyptiens morts sur le rivage de la mer ».

Il y a aussi, je le crois, une référence à l'attaque d'Amalek contre Israël, à Rephidim. La troupe du Seigneur défait ses ennemis.

Puis la femme et les fils de Moïse apparaissent sur la scène. Ils sont amenés par Jethro ; qui répond, je le crois, aux anges, et surtout aux vingt-quatre anciens, leurs chefs. Ainsi l'Épouse de Christ est nommée à l'ouverture du chapitre xix ; et les sauvés, « saints, apôtres et prophètes », qu'ils soient de l'ancienne dispensation ou de la nouvelle, sont présentés devant le trône et l'Agneau. « Jethro se réjouit de tout le bien que l'Éternel avait fait à Israël, qu'Il avait délivré de la main des Égyptiens ». Ainsi les anges se réjouissent sur les sauvés en haut.

Ensuite, Aaron et tous les anciens d'Israël mangent le pain avec Jethro devant Dieu. Ainsi « bénis sont les invités au souper du mariage de l'Agneau ».

« Le lendemain », nous avons le jugement d'Israël, qui est organisé d'une meilleure manière, grâce au conseil du beau-père de Moïse. Ceci correspond à la délégation de pouvoir aux saints ressuscités par un plus grand que Moïse, que nous trouvons dans le chapitre suivant.

**(2.) Ex. xxxii.**

Lorsque l'iniquité du Veau eut atteint son comble, Dieu ordonne à Moïse de descendre de la Montagne. Moïse plaida alors en faveur d'Israël contre l'indignation du Seigneur et la destruction des offenseurs, parce qu'ils étaient l'objet de Ses promesses à Abraham. Mais ce sont ici des offenseurs pour lesquels aucun plaidoyer ne peut être élevé.

Jéhovah et Son Vengeur sont d'un même esprit à leur sujet. Moïse descendit en colère. « Dès qu'il fut proche du camp, il vit le veau et les danses : et la colère de Moïse s'enflamma ». Il prend le veau, le brûle, le broie en poudre, et le répand sur l'eau. Ici aussi, nous avons le rappel de « l'image de la Bête Sauvage » et de ses adorateurs. Ce qu'il advient de l'image à la fin, nous n'en sommes pas informés ; mais nous savons que son original et son haut-prêtre sont pris et jetés dans l'étang de feu. Aaron, le haut-prêtre du veau, est quelque peu excusé, comme ayant été contraint à ce péché par la peur pour sa vie. Mais les deux Bêtes Sauvages agissent volontairement, et avec toute la promptitude de l'esprit trompent les autres. Aaron rend les adorateurs du veau nus pour leur honte. L'Épouse est vêtue « de fin lin blanc et pur ».

Moïse appelle ceux qui sont fidèles à Dieu à passer par le camp avec l'épée ; et 3000 sont tués. Jésus seul, par l'épée de Sa bouche, détruit cette troupe innombrable. Comme Josué descend avec Moïse, ainsi les armées du ciel viennent avec Christ. Pour leur service contre les idolâtres, les Lévites sont promus ensuite pour être sacrificateurs et juges : de même que les armées qui viennent avec Jésus sont faites par Lui rois et sacrificateurs pour les 1000 ans.

**II. GÉDÉON : Juges vii, viii.**

Tous ceux qui s'étaient joints à Gédéon ne furent pas autorisés à partir pour la destruction de la troupe de Madian. Le Seigneur choisit trois cents hommes sur 32 000. Même après la proclamation que les peureux devaient s'en aller, et que 10 000 ont profité de la permission, le peuple est encore trop nombreux. Mais trois cents gagneront la journée. Ainsi Jésus ira au combat contre les rois de la terre, et les dix rois de l'Antichrist, avec les « appelés, et élus, et fidèles seulement ».

Au son des trompettes, la troupe des païens est tuée. Mais deux chefs notables des bataillons adverses furent pris. « Ils prirent deux princes des Madianites, Oreb et Zeeb ; et ils tuèrent Oreb sur le rocher d'Oreb, et ils tuèrent Zeeb au pressoir de Zeeb, et ils poursuivirent Madian, et apportèrent les têtes d'Oreb et de Zeeb à Gédéon de l'autre côté du Jourdain ». Quelqu'un peut-il douter que ce passage ait été dicté par l'Esprit de Dieu en référence à la scène de l'Apocalypse ?

Deux chefs sont pris. Leurs noms sont ceux de deux créatures sauvages : OREB, signifiant CORBEAU ; et ZEEB, signifiant LOUP. N'y a-t-il pas une allusion au mystère concernant les deux Bêtes Sauvages dans le point remarqué, que les têtes furent apportées au vainqueur de l'autre côté du Jourdain ? Et ne pouvons-nous pas voir dans ce cas combien il était nécessaire pour l'inspiration de l'Écriture que les mots mêmes soient donnés ? Même si Samuel connaissait tous les événements de la vie de Gédéon, et de cette bataille, comment pouvait-il dire lesquels étaient significatifs du futur, et par conséquent devaient être rapportés, et en quels mots les décrire ? Des multitudes de détails intéressants se sont produits dans chaque grand événement que l'Esprit de Dieu a passés sous silence, parce qu'ils n'étaient pas nécessaires pour l'instruction du peuple de Dieu dans les âges futurs, et n'étaient pas typiques des jugements à venir.

Nous pouvons observer aussi que dans le Livre des Juges, le manque de sympathie envers les libérateurs que Dieu suscite pour Sa nation continue de croître. Dans l'entreprise de Barak, certaines tribus restèrent à l'écart, et Méroz fut maudite. Quand Gédéon délivre Israël, les hommes d'Éphraïm lui cherchent querelle, et Succoth et Penuel lui refusent l'aide. Mais quand Jephthé défait Ammon, les hommes d'Éphraïm combattent avec lui.

Et enfin le peuple du Seigneur, dans sa lâcheté et sa trahison, livre son juge Samson à ses ennemis. Ici, l'inimitié de l'homme contre le grand Libérateur est à son comble : mais il l'emporte.

**III. SAMSON : Juges xiv, xv.**

Dans ses premiers jours, un lion rugit contre Samson : mais il le déchire, sans aucune arme, aussi facilement qu'un chevreau. Ainsi Jésus, sans armes dans le désert, défait le « lion rugissant » qui cherche à dévorer qui il pourra.

Samson continue ensuite vers Thimna, voit sa fiancée et converse avec elle. Ainsi Jésus, après Sa défaite de Satan, s'en alla pour Son message de miséricorde vers Sa nation, Sa fiancée. Après un temps, Samson revient pour prendre sa fiancée, et trouve un essaim d'abeilles et du miel dans le cadavre du lion. Ainsi, quand Jésus revient en miséricorde pour accomplir Ses promesses à Israël, Il trouve ces troupes d'hommes armés et leur butin rassemblés par Satan, le vaincu et le précipité d'en haut. Seul Il prend les abeilles et leur miel ; mais Il donne à d'autres des dépouilles précieuses. Ainsi, « La richesse de toutes les nations d'alentour sera rassemblée, l'or et l'argent, et des vêtements en grande abondance » : Zach. xiv, 14. Voici le miel ; les aiguillons des abeilles, ce Samson n'en tient pas compte. Si grand est le butin, qu'Isaïe dit qu'un lingot d'or sera plus facile à trouver qu'un homme (Ésa. xiii, 12).

**IV. SAÜL : 1 Sam. x, xi.**

Après que Samuel eut inauguré Saül, et que le peuple eut crié son approbation, il écrivit les conditions du royaume dans un livre déposé devant le Seigneur. Il renvoya le peuple, et ils s'en allèrent chez eux. Le roi était le test du peuple : et une troupe d'hommes dont Dieu avait touché le cœur s'en alla avec Saül. Ceux-ci répondent à la Grande Multitude. Mais les enfants de Bélial se montrèrent. Ils méprisèrent son pouvoir de les sauver, et ne lui apportèrent aucun présent. De même les fils du malin se montrent sur la terre, après que Jésus a été établi roi par le trône.

Alors Nahash [LE SERPENT] d'Ammon assiège l'une des villes d'Israël. Les habitants veulent connaître ses conditions, et ils lui obéiraient. Dure était la condition : c'était que l'œil droit de chacun fût crevé. Ceci répond à la marque de la Bête Sauvage sur le front ou la main droite. Cette marque, très remarquablement, est à la fois près du front et sur le côté droit d'un homme. C'était une marque devant être imprimée sur ceux le recevant, et prêts à le servir : non sur ses ennemis avoués par voie de châtiment. À la fin, Satan crève les deux yeux de ses amis : « il séduit le monde entier ».

Le peuple non immédiatement menacé pleure à la triste nouvelle. « Malheur à la terre et à la mer ! » Saül le roi oint en entend parler et est grandement indigné. Les Israélites s'assemblent à son appel. Il envoie l'avis qu'ils auraient de l'aide le lendemain, au moment où le soleil est brûlant. Nous avons, parmi les dernières plaies de Dieu, avant que le Seigneur n'apparaisse, le soleil brûlant les hommes par une grande chaleur, et le trône de la Bête Sauvage est ensuite frappé. Les hommes de Jabès se réjouissent à la nouvelle de la venue de leur libérateur. Mais la terre est plus mauvaise dans les derniers jours. Saül attaque l'ennemi et les détruit totalement. Il y a alors un cri parmi les tribus pour exécuter les hommes qui ont refusé Saül pour leur roi. Saül refusa de permettre cela. Mais cela a lieu quand Jésus descend. Ses ennemis sont ceux qui refusent son règne, et ils sont retranchés. xix, 20, 21.

Samuel propose alors au peuple d'aller à Guilgal, et d'y renouveler le royaume, et ils acceptent. Ainsi, immédiatement après la grande bataille à la descente du Seigneur, le royaume est ouvertement donné à Christ. Saül est fait roi devant le Seigneur à Guilgal, et là, tant le peuple que le roi se réjouissent grandement.

Ainsi aussi le règne du Sauveur est le jour de celui qui vient comme roi au nom du Seigneur, et c'est le jour de joie tant pour le peuple que pour le souverain.

**V. DAVID : 1 Sam. xvii.**

Un grand géant, champion des Philistins, apparaît pour défier Israël et leur roi. Tous ont peur de sa stature, de sa force et de ses paroles vantardes. David seul ne le craint pas, et sort pour le tuer.

Il sort au nom du Dieu d'Israël, dont le Philistin a défié les armées. « Aujourd'hui », (dit David), « l'Éternel te livrera entre mes mains, et je te frapperai, et je t'ôterai la tête, et je donnerai aujourd'hui les cadavres de la troupe des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages de la terre ». Il l'emporte sur le géant et lui coupe la tête. Les ennemis d'Israël s'enfuient.

**VI. SALOMON : 1 Rois viii.**

La dédicace du temple achevé par Salomon correspond, je le crois, au souper du mariage de l'Agneau. Le souper du mariage est, si je ne me trompe, l'ouverture de la cité céleste, comme la Dédicace fut l'ouverture du temple à son Dieu et à Ses sacrificateurs.

Tout Israël n'était pas présent alors, mais seulement ses grands hommes : « les anciens, les chefs des tribus, les chefs des pères des enfants d'Israël ». Comme l'ouverture d'un bâtiment ou d'un chemin de fer, ou d'une exposition nationale est son grand jour de fête, ainsi est l'entrée du Sauveur et de Ses amis choisis le jour le plus glorieux de la cité de Dieu. Heureux ceux qui sont autorisés à être présents. Tous les sauvés y entreront et y habiteront ensuite ; mais la fête de sa dédicace sera passée. La cité de Dieu prend maintenant la place du temple de Salomon. « La gloire de l'Éternel remplit la maison de l'Éternel ». La cité éternelle a « la gloire de Dieu ».

**VII. JÉHU : 2 Rois ix, x.**

Jéhu est oint par la main d'un prophète au milieu des capitaines d'Israël, de même que Jésus est exalté à la place de chef au milieu des anciens du ciel, selon les paroles de la prophétie. Jéhu est oint comme vengeur. Il doit venger le sang des prophètes de Dieu, et le sang de tous les serviteurs du Seigneur, des mains de Jézabel. Ceci nous découvre cet aspect de l'office de notre Seigneur que nous voyons à la fin de ce chapitre. Les chapitres xvii et xviii nous ont montré le renversement de Jézabel la prostituée, sorcière et idolâtre, et son dévraiement par les dix chiens de l'Antichrist. Mais le roi mauvais demeure, représenté par le fils d'Achab. Sur Achab lui-même le coup ne tombe pas, à cause de sa repentance temporaire. Jéhu ne permet à personne de la ville de s'échapper afin de porter des nouvelles à Joram. Ainsi Babylone est entièrement engloutie. Après la chute de Jézabel, Jéhu festoie. Le souper du mariage de l'Agneau succède à la destruction de Babylone.

Le dernier Achab ne se repent pas, et sort sans crainte pour combattre contre Christ. Jéhu, conduisant avec rapidité, rencontre deux chefs, le roi Joram et le roi son allié, et avec sa flèche tue le premier. Il défie les chefs de Jizreël d'établir un roi en opposition à lui. Ils ont peur, et les têtes des fils du roi, « étant soixante-dix personnes », sont déposées en deux monceaux à l'entrée de la porte de Jizreël. Jéhu met à mort de plus quarante-deux (6x7) frères d'Achazia, après les avoir pris vivants. Il rencontre Jonadab, fils de Récab, et l'invite à monter dans son char, et à voir son zèle pour le Seigneur. Ceci répond aux armées du ciel

accompagnant notre Seigneur, qui sont aussi spectatrices de Son zèle à détruire le culte du blasphémateur et de l'imposteur-dieu. Car l'avènement de Jésus, en tant qu'avènement de vengeance, a un aspect religieux aussi bien qu'un aspect martial. Avec le grand Guerrier se déplace le Faux Prophète côte à côte, à la grande bataille du grand jour. Les soldats de Jéhu se précipitent sur les serviteurs de Baal rassemblés et les tuent tous. « Et ils abattirent l'image de Baal ». Ainsi Jéhu détruisit Baal d'Israël. Et après la descente du Sauveur, ni la Bête Sauvage ni son image n'apparaissent plus.

Après ces scènes de vengeance juste, le Seigneur promet à Jéhu que ses fils, jusqu'à la quatrième génération, siégeraient sur le trône d'Israël. Ainsi Jésus et Ses élus règnent, comme résultat de l'enlèvement des méchants. Mais Jéhu est coupable de soutenir les veaux idolâtres, et ne prend garde d'observer les commandements du Seigneur. C'est pourquoi Hazaël de Syrie s'éleva et défit Israël. Mais il en est bien autrement à la fin du règne de Christ. Car lorsque Satan rassemble ses troupes à la fin des mille ans, il est défait finalement, et le royaume est pour toujours assuré à l'Agneau, et à Ses élus.

# Chapitre 20

## L'ENCHAÎNEMENT DE SATAN

### Ch 20.1 – 3

*« Et je vis un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme, et une grande chaîne sur sa main. Et il saisit le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans, et le jeta dans l'abîme, et l'enferma et scella (celui-ci) sur lui, afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis : après cela il doit être délié pour un peu de temps »*

La victoire sur les hommes n'est pas suffisante. L'Esprit Malin, par l'instigation duquel les troupes furent rassemblées et la bataille engagée, doit être arrêté. Faute de quoi, les succès passés ont été transformés en défaites, tôt ou tard. De nouveaux complots ont été tramés par le grand Séducteur ; et de nouveaux outils trouvés pour les mettre à exécution.

La Justice procède alors à se saisir du principal coupable. Le chapitre xii nous a montré le combat entre Satan et Michel, né du premier enlèvement des saints. Des anges combattirent contre des anges ; et Satan et ses armées furent jetés du ciel sur la terre. Il fut grandement courroucé ; et ses plans changèrent soudainement, et devinrent une rébellion rapide et ouverte. La clef de l'abîme lui fut donnée après sa chute, et il ouvrit le puits de l'abîme. Il en sortit de la fumée et les sauterelles, avec leur grand chef, Abaddon — le Destructeur, et l'Antichrist. Avec lui monta aussi le Faux Prophète, et ensemble ils séduisent l'humanité, toute l'énergie de tromperie de Satan étant déployée avec un succès terrible.

Les hommes adorent et sont frappés par Dieu. Ils ne se repentent pas, mais blasphèment ; et à la fin, la ruse et la puissance de Satan conduisent les hommes dans une guerre ouverte contre Dieu et Son Christ. La guerre est le jeu de Satan ; et bien qu'il ait échoué au ciel, il l'essaiera sur terre. L'issue de la bataille nous est maintenant révélée ; et le grand comploteur de trahison est enfin saisi.

La clef qui lui fut prêtée pour un temps fut reprise au ciel. Elle est ramenée sur terre seulement pour être utilisée contre lui.

Il est traité par lui-même : il n'est pas un homme, mais un esprit. On ne le trouve pas, comme les autres, avec des armes à la main. Par conséquent, son traitement est différent : un ange se saisit de lui. Il est au-delà du pouvoir de l'homme de le retenir. Dans le chapitre xii, Michel l'archange et ses anges le jetèrent en bas après une bataille. Maintenant, il n'y a pas de combat : mais un seul ange l'arrête.

Qui est l'ange ? Je n'en suis pas sûr. Il tient la clef de l'abîme, et celle-ci appartient à Jésus. Défaire les œuvres de Satan est l'œuvre spéciale du Fils de Dieu : et ceci est l'un de ses actes principaux. S'il est vrai, comme je le suppose, que les noms et les apparences de Jésus varient selon l'œuvre à accomplir, alors celui-ci pourrait éventuellement être Jésus en tant qu'ange, terrassant le chef des anges déchus lorsqu'il est acculé dans son dernier lieu de retraite.

Mais le point n'est pas d'une grande importance. S'il s'agit d'un ange ordinaire, tous agissent sur l'ordre de Jésus.

Par l'acte des anges, Satan fut vaincu en haut. Par un ange, il est arrêté sur terre. C'est le dernier acte d'un ange en intervention ouverte sur la terre. Le millénium est le temps, non du règne des anges, mais de celui des hommes.

L'ange tient « la clef de l'abîme ». Jésus tient les clefs de l'Hadès, et de l'abîme, ou « la Mort » : i, 18 ; ix, 1, 2, 11 ; xi, 7 ; xvii, 8. Mais maintenant le règne de Satan est terminé ; et le temps de son emprisonnement est venu. L'affreuse méchanceté de l'homme est apparue ; et le temps de la rétribution est arrivé.

Il a en outre « une grande chaîne sur sa main ». La clef est dans la main de l'ange ; la chaîne est enroulée autour d'elle. La chaîne est longue et lourde : car elle doit lier le grand et fort dragon. Son geôlier est dûment équipé pour sa fonction.

Il se saisit de l'esprit déchu. Si je ne me trompe pas, Satan, lorsqu'il sera jeté sur terre, apparaîtra visiblement : aussi visiblement qu'il le fit pour Ève. Le monde ne recevra pas le Saint-Esprit, « parce qu'il ne le voit point ». Il recevra le grand Adversaire : ne sera-ce pas parce qu'il le verra ? Pour montrer que le même être déchu qui tenta Ève dans le jardin est maintenant retiré de la scène de sa méchanceté, tant l'ange que le Tentateur seront, je suppose, vus. Les bons anges se sont rendus visibles : les mauvais anges peuvent le faire aussi. Des anges mangèrent avec Abraham : pourquoi des anges ne pourraient-ils pas être liés ?

Un autre exemple de cet enchaînement d'anges s'est produit précédemment. ix, 14, 15. Et chez Pierre et Jude, des affirmations semblables sont faites. 2 Pi. ii ; Jude 6. Ces anges qui tombèrent longtemps après Satan, et reçurent la prédication de Jésus, quand, en tant qu'esprit, Il entra dans le lieu des esprits, sortent maintenant de leurs ténèbres et de leurs chaînes pour être jugés, et pour être libérés. C'est « le jugement du grand jour ». Satan, après une longue liberté, est jeté dans l'étroite prison dont ils viennent d'être délivrés.

Dans le chapitre xii, Satan est « le grand dragon » ; car entouré de ses milliers d'anges, il livre bataille pour conserver les lieux célestes. Maintenant, il est « le dragon » seulement : il se tient seul. Sa puissance au ciel et sur terre est passée. Il est emprisonné comme le perturbateur du ciel et de la terre. Auparavant, il liait les saints de Dieu dans des chaînes : maintenant, il est lui-même lié. Ils ne furent enchaînés que pour une brève saison : lui pour mille ans.

Le royaume de Christ, qui, après le premier conflit au ciel, est arrivé en haut ; maintenant, après la seconde bataille, est établi sur terre. Son Faux Christ, son Faux Prophète et ses rois sont tous vaincus.

Nous avons entendu parler des victimes de ses persécutions comme habitant dans les lieux célestes, après son expulsion du ciel. Bientôt, nous entendrons parler à nouveau de ses victimes, et de leur exaltation pour régner avec Jésus. À la première bataille, les saints sont montés au ciel. À la seconde, ils descendent sur terre et règnent.

Comme le Sauveur prend quatre noms lors de sa descente, de même quatre noms sont maintenant appliqués au Méchant. Les quatre mêmes noms lui furent appliqués à l'occasion de sa première défaite. xii, 9. Quatre marque l'universalité de son influence, et ses formes variées. Il était puissant, comme le « dragon » ; comme le « serpent ancien » d'Éden, il séduit. Comme « le diable », il accuse faussement. Quand il était en haut, il accusait l'homme ; jeté sur terre, il accuse Dieu ; et enseignés par son esprit, les hommes et son Faux Christ blasphèment. Il est « Satan » en tant que celui qui entrave les plans de Dieu et le bien-être de Son peuple. Ces quatre noms alors le dépeignent comme un seul être, tant sous la Loi que sous l'Évangile, tant au ciel que sur terre. Il est le même être mauvais maintenant qu'il l'était en Éden : et ces noms suggèrent la justice de son châtiment. Ainsi, il est également identifié au dragon vu dans le ciel, et jeté en bas par Michel. (chap. xii.)

Dans le Jardin, l'ordre des sentences de Dieu est : — (1.) D'abord sur le Serpent ; puis (2.) sur la Femme ; puis (3.) sur l'Homme. Ici, l'ordre est (1.) D'abord est frappée la Femme — Babylone ; puis (2.) l'Homme ; et (3.) enfin le Serpent.

Il est lié pour mille ans. Le temps de puissance de Jésus est son temps de faiblesse. Le temps de paix de la terre est son temps d'emprisonnement.

Il est jeté dans « l'abîme ». Il est très remarquable de voir à quel point un style de châtiment différent atteint Satan par rapport à celui qui arrête ses deux coadjuteurs. Ils sont jetés dans l'étang de feu : lui, dans l'abîme. Mais la raison de cette différence est que ses deux assistants étaient déjà dans l'abîme avant qu'il ne les libère. Ils vont par conséquent dans l'enfer proprement dit, ou la Géhenne de feu. Satan lui-même n'a pas encore subi plus que l'expulsion du ciel : l'emprisonnement dans l'abîme est donc sa sentence.

L'ange verrouille et scelle en outre la porte de l'abîme. L'abîme ouvert était le signal des terribles jugements de Dieu sur les hommes. C'était le temps du malheur pour la terre : les sauterelles tourmentaient, et le Faux Christ séduisait. Il resta ouvert tout le temps de la puissance de Satan. L'ange n'a pas à ouvrir l'abîme pour y jeter Satan. Maintenant, l'abîme est fermé et verrouillé à nouveau. Ses flammes sulfureuses et ses terribles exécuteurs ne seront plus libres de sortir.

L'ange le scelle également. Nous ne devons pas supposer que le sceau est mis sur Satan, mais sur la porte. Ainsi fut scellée la pierre qui enfermait Daniel dans la fosse aux lions. Ainsi fut scellée la pierre qui enfermait Jésus dans le tombeau. Dan. vi, 17 ; Matt. xxvii, 66. Alors les dirigeants de la terre manifestèrent leur autorité exercée contre les élus de Dieu, et les prisonniers des hommes furent libérés par Dieu.

Jésus jeté dans le tombeau fut insulté par les hommes comme « ce séducteur » et une garde et un sceau furent mis sur son sépulcre. Mais un ange descendit pour rouler la pierre et pour briser le sceau ; et l'emprisonné des hommes sortit comme le Justifié de Dieu. Le Lion de Juda, et l'Agneau de Dieu, notre Avocat et Sauveur, règne maintenant.

L'ange brisa alors le sceau de Pilate. Mais maintenant, l'homme ne peut briser le sceau de Dieu. Pendant trois jours, les portes de l'Hadès prévalurent pour enfermer le Fils de l'Homme. Mais Jésus prévaut contre Satan, mille ans.

Quel est le but de toutes ces actions ? Que la séduction des nations de la terre par Satan ne puisse plus être poursuivie. La tromperie est son métier constant. Ses anges peuvent séduire des individus : lui séduit des nations. La vérité est contre lui, il est donc poussé à utiliser le mensonge. Il excite de faux espoirs. Il fait des promesses de succès dans le péché, qui ne manqueront pas de finir par la destruction de ses dupes. Il connaît dès le début la colère qui descendra sur lui-même et sur eux : mais il continue malgré tout. Ses tromperies prévalent : le serpent ancien dirige le vieil homme.

Afin donc qu'il y ait la paix sur terre, le grand agitateur est confiné dans le cachot. Tant qu'il est en prison, l'état des nations est douteux. Avec de bonnes influences autour d'elles, et une autorité juste les réprimant, elles sont maintenues dans un ordre tolérable. La crainte les maintient tranquilles, et elles n'ont ni chef ni instigateur dans la méchanceté.

Mais Satan doit être délié à nouveau après que les mille ans sont finis. Pourquoi ? Ceci est tout à fait contraire aux pensées humaines. S'il est une fois arrêté, pourquoi ne pas le détenir en prison pour toujours ? Pourquoi l'autoriser à opérer le mal à nouveau ?

Il ne serait pas nécessaire que nous puissions voir les raisons de ce « doit » de la part de Dieu. Mais je pense que plusieurs raisons très substantielles et satisfaisantes peuvent être assignées.

1. Le grand but de Dieu en ceci et en toutes autres choses, est, non de glorifier l'homme, mais Lui-même. Son dessein est de manifester le gouffre qui sépare le Créateur immuable en sainteté, de la créature changeant perpétuellement vers le mal, chaque fois qu'elle est éprouvée et non soutenue par la grâce souveraine. On s'imaginera probablement, comme certains l'imaginent maintenant, que si Jésus doit apparaître en personne, pour ressusciter les morts, pour gouverner la terre, pour donner l'autorité à Ses saints, pour retrancher Ses ennemis, et pour les montrer brûlant dans l'étang de feu, que personne ne se trouvera assez hardi pour tenter de Lui résister. Dieu entend, au contraire, nous faire découvrir que l'homme, placé dans les circonstances les plus favorables, tombera pourtant s'il

est laissé à son propre choix sous la tentation. Oui, même contre Christ en personne il peut se rebeller !

2. Ceci manifeste la prescience de Dieu. Des âges avant qu'elles n'aient lieu, Dieu a prédit les choses qui seront. Le choix des hommes, et de Satan lui-même, est discerné par Lui de loin. Autant Satan doit désirer déshonorer Dieu, et prouver Ses paroles fausses, autant sa haine de Dieu prévaudra, et c'est ainsi qu'il agira. Dieu sait aussi ce qu'est l'homme, et comment il choisira. L'homme est inchangé dans sa nature, partout où la grâce n'est pas intervenue pour guérir.

3. Ceci nous découvre la méchanceté incurable de Satan, et le caractère durable du péché en général. Bien qu'il prévoie la colère à venir de Dieu, il n'est même pas retenu pour un temps des actes ouverts de rébellion contre Dieu. Le péché outrepasse tous les calculs d'intérêt personnel, tous les résultats passés de l'expérience, toutes les menaces de Dieu.

4. Ceci nous découvre aussi la futilité des idées de beaucoup sur un point de grande importance. Beaucoup ne croiront pas au témoignage de Dieu concernant l'éternité du châtiment. Ils ont confiance en l'efficacité des inflictions pénales sur le pécheur pour le ramener à une juste pensée. « Le feu brûlera les scories du corrompu : l'or finira par apparaître ». C'est une supposition fausse et insensée. Elle est ici niée par la voix de la prophétie. L'intellect puissant de Satan connaît la sainteté immuable de Dieu, voit que tant que Dieu sera saint, et lui-même pécheur, aussi longtemps Dieu doit être contre lui. Il a expérimenté l'emprisonnement pendant mille ans : a ressenti la puissance supérieure du Très-Haut : a appris par le lent écoulement des siècles, combien vains sont tous ses plans, combien la défaite les a uniformément éteints. Assurément alors, nous serions enclins à imaginer qu'il se dira à lui-même — « C'est folie de lutter avec Dieu. Cette lourde captivité de mille ans n'a pas en vérité détruit ma haine de Dieu, mais elle m'a au moins appris la prudence. Je n'offenserai pas contre Lui ouvertement. Je garderai mon inimitié enfermée dans mon propre sein. Je suis une fois de plus en liberté : je ne ferai plus rien de rebelle pour la perdre, et pour attirer la colère finale et éternelle ». Un tel résultat est-il produit ? Rien de la sorte. Il est le tigre : alors qu'il est enfermé dans son donjon, son amour du sang est diminué par sa captivité ; et dès que les portes de sa prison sont desserrées, il repart vers sa jungle et sa proie une fois de plus.

## LE MILLÉNIUM

### Ch 20. 4 - 6

*« Et je vis des trônes, et (des hommes) s'assirent sur eux, et le jugement leur fut donné : et (je vis) les âmes de ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus, et à cause de la parole de Dieu ; et quiconque n'avait pas adoré la Bête Sauvage, ni son image, ni reçu sa marque sur leur front, ou sur leur main, et ils vécurent et régnèrent avec le Christ mille ans. Et le reste des morts ne vécut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis. C'est ici la première résurrection. Béni et saint est celui qui a part à la première résurrection ; sur ceux-ci la seconde mort n'a point de pouvoir, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et régneront avec lui mille ans. »*

Nous sommes maintenant arrivés à une portion très controversée du livre : puisse le Saint-Esprit nous éclairer de conceptions vraies de la période décrite !

Nous demandons d'abord : La résurrection dont il est parlé ici est-elle FIGURÉE ou LITTÉRALE ?

C'est le grand point de controverse sur ce livre. Nous pensons que le cas est très facilement tranché.

I. Nous demandons d'abord — L'interprétation littérale tient-elle ici ? Oui. Est-ce que cela produit une absurdité de supposer que la résurrection puisse être celle de personnes réellement tuées ? Nullement. Alors l'interprétation littérale est la vraie.

II. Ceux qui s'opposent à l'interprétation littérale doivent commencer leur assaut plus haut. Ils doivent montrer que la venue du Sauveur et de Ses saints sur des chevaux au chapitre xix, 11, n'est que figurée. Car, si l'avènement du Seigneur est, comme il y apparaît, littéral et personnel, celui de Ses saints est littéral et personnel aussi ; et la littéralité de leur résurrection est établie.

« Mais croyez-vous qu'une épée littérale sortira de la bouche de Christ ? » Oui, non une épée de fer, mais une qui tuera. Croyez-vous, demandé-je à mon tour, à des oiseaux figurés festoyant sur des cadavres figurés de rois et de nobles ? et à des cavaliers figurés sur des chevaux blancs, qui sont des symboles ?

Les allégoristes voudraient nous faire croire que la résurrection dont il est parlé ici est figurée et corporative. « Le parti de l'Antichrist est renversé, le parti chrétien (ou l'église) est exalté et au pouvoir ».

Or nous répondons d'abord que si cette résurrection peut être expliquée par des métaphores, il en va de même pour toutes les autres. Nous répondons ensuite que si la résurrection est figurée et corporative, la mort qui la précède est figurée et corporative aussi. Nous vous interdisons alors de supposer que la cause de Christ est renversée par la décapitation littérale et le massacre de croyants individuels. Cela est une mort littérale, et vous ne pouvez pas voler notre arme. Il peut y avoir l'extinction figurée et corporative d'un parti, par la disparition des principes qui l'ont créé, dans l'esprit de ses partisans. Cela, vous pouvez le prendre, si vous voulez ; et si vous êtes calvinistes, vous y trouverez une bombe vivante dans le camp.

Nous procédons ensuite à appliquer notre levier. La mort qui est subie par les saints est littérale et individuelle, telle est donc la résurrection. La première proposition n'a pas besoin d'une longue preuve. On ne niera pas que Jésus appelle Ses disciples littéralement et individuellement à mourir pour Lui. Matt. x, 21, 28, 30 ; xxiv, 9 : Apoc. i, 13 ; vi, 11 ; xiii, 15 ; Luc xii, 4, 5, etc. On ne disputera pas non plus que beaucoup ont, en obéissance aux paroles de notre Seigneur, simplement et littéralement donné leur vie pour Son nom. Comme alors la vie abandonnée était littérale et individuelle, littérale et individuelle est la vie restaurée.

La gloire de Dieu est liée à cette vue. Le jour à venir est le jour de « la révélation du juste jugement de Dieu » : Rom. ii, 5. Or Dieu appelle des individus à travailler pour Lui, et leur promet une récompense pour ce service, dans la résurrection et à la venue de Christ. Héb. x, 35 ; Apoc. xi, 18 ; xxii, 12 ; Jean iv, 36. Par ces promesses Il éveille l'espoir ; comme dans le cas de Moïse, qui « avait égard à la rémunération ». Héb. xi, 26. Beaucoup ont pris Dieu au mot, ont fait ce qu'Il leur a commandé, et se sont abstenus de ce qu'Il a menacé, dans cet espoir de récompense. Matt. x, 41, 42. La récompense doit être en proportion du travail accompli. 1 Cor. iii, 8, 14 ; 2 Jean 8. La rémunération doit être en considération de la difficulté surmontée. Matt. v, 46. Son peuple doit éviter d'obtenir sa récompense maintenant, et chercher à la recevoir à la résurrection des justes. Matt. vi, 1-16 ; Luc xiv, 12-14. À celui qui souffre, récompense et consolation doivent être données. Matt. v, 12.

La justice de Dieu exige alors que le paiement promis soit fait au travailleur et à celui qui souffre individuellement, et en proportion du mérite de chacun. Ceci détruit alors la théorie figurée, qui suppose qu'une partie travaille et souffre, et qu'une autre récolte la récompense ; et qui amasse tout ensemble dans un résultat corporatif, sur lequel préside la souveraineté de Dieu, et non Sa justice. Dieu ne se moquera pas de moi en me commandant de mourir d'une mort littérale, et en récompensant un autre par une résurrection figurée.

En conséquence, les promesses sont énoncées individuellement, et non corporativement. « À celui qui vaincra ». « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie ». « Celui qui vaincra... à lui je

donnerai autorité sur les nations ». « Béni et saint est celui qui a part à la première résurrection ». « Celui qui a perdu sa vie à cause de moi la trouvera ».

Que Dieu puisse dans Sa souveraineté désigner qu'un homme doive souffrir et un autre régner, nous ne le nions pas. Nous affirmons seulement que le millénium est le temps de la justice (Rom. ii, 5), et que cela exige que la personne qui a enduré reçoive la récompense, comme cela fut promis. La justice exige que la récompense promise soit payée à l'ouvrier. Celui qui jouit de la béatitude millénaire en jouit parce qu'il est « jugé digne » : Luc xx, 36.

« Telle est la mort précédemment subie, telle est la résurrection », disons-nous encore. Mais cela est nié. « Ce raisonnement », dit M. Young, « est basé sur une mauvaise conception du sens dans lequel le terme mort est employé. Les martyrs sont morts littéralement, personnellement et individuellement : mais ce n'est pas cette mort littérale, personnelle et individuelle qui est mise en opposition avec la première résurrection. Le parti chrétien avait été renversé et écrasé ; leur passage d'une condition dépressive à une condition de force et de victoire est leur résurrection ». p. 97.

C'est une pétition de principe. La résurrection est un terme toujours et nécessairement lié à la mort supposée précédente. Si la mort précédente est littérale, la résurrection suivante est littérale aussi. Or dans ce cas, il est admis que la mort des martyrs est littérale, personnelle et individuelle. Alors leur résurrection est littérale, personnelle et individuelle aussi.

Il n'est pas admis, et il n'est pas prouvé, que la mort des martyrs était figurée et corporative. Par conséquent, la supposition que leur résurrection est figurée et corporative est une structure sans fondement.

Dire aussi que « le parti chrétien avait été renversé et écrasé » omet les particularités du cas. L'Antichrist détruit non seulement des chrétiens individuels, mais des Juifs saints et des Gentils qui lui refusent l'adoration. Il n'est pas prouvé, et cela ne peut l'être, que « le parti chrétien est tué ». Le Sauveur trouve encore une moisson sur la terre, qu'Il récolte. Le millénium n'est pas non plus une restauration du parti chrétien à la force et à la victoire. L'état des choses durant les mille ans est totalement différent des conditions nécessaires à l'existence du christianisme. La foi n'est plus exigée : Jésus est venu : la vue a pris sa place : outre d'autres points remarqués ailleurs.

Mais M. Young ne cédera pas. Il suggère que des mots aussi étroitement liés et entièrement opposés que « mort » et « résurrection » n'ont pas besoin d'être pris dans leur sens étroitement lié et opposé. Il donne des exemples.

« Laisse les morts ensevelir leurs morts » : Matt. viii, 22. « Ici, les termes ne correspondent pas en genre. Les mots doivent véhiculer un sens tel que les morts spirituellement devaient ensevelir ceux qui étaient morts littéralement, car les morts ne pourraient pas être ensevelis par ceux qui étaient morts dans le même sens ».

Ce cas n'est pas pertinent. Ici, il n'y a pas deux mots liés comme « mort » et « résurrection » le sont ; mais un seul mot est pris dans deux sens différents. Nous admettons son exposition : toute autre est impossible. En est-il ainsi dans le cas devant nous ?

Il cite un autre passage. « Christ dit : Quiconque voudra sauver sa vie la perdra ». Ici, la vie et la mort sont mises en opposition. En reniant Christ dans un temps de persécution, un homme sauve sa vie : mais Christ menace qu'il la perdra. Perdre la vie doit être égal à la mort ; et selon la règle posée par nos frères, la vie et la mort devraient être du même genre. Pourtant il est tout à fait évident qu'elles ne le sont pas, à moins que Christ n'ait voulu dire que si un homme se sauvait de la mort par l'apostasie, il perdrait littéralement sa vie, ce qui n'est pas conforme aux faits. Dans la clause suivante, Christ ajoute : « Et quiconque perdra sa vie à cause de moi la trouvera ». Voici le cas d'un homme donnant sa vie corporelle pour l'amour de Christ, un martyr pour Sa cause, et trouvant le bonheur éternel au ciel ; mais la vie perdue est littérale ; la vie trouvée est métaphorique ».

Dans ce passage, nous ne voyons qu'une confirmation de notre doctrine. De quel caractère est la vie ici en question ? Physique ? ou spirituelle ? Quelle est la vie qui est sauvée par la lâcheté dans les jours de persécution ? La vie spirituelle ? Non, mais physique. Quelle est la vie perdue dans le jour millénaire ? Non la vie spirituelle, mais la vie physique. Il est exclu de la résurrection des justes. Quelle est la vie perdue par le courage à l'heure de l'épreuve ? Spirituelle ? Non, mais physique. Quelle est la vie trouvée ? La vie du corps dans le jour millénaire. « Plusieurs corps des saints qui dormaient ressuscitèrent ».

M. Young a un troisième exemple. « Béni et saint est celui qui a part à la première résurrection : sur de tels la seconde mort n'a point de pouvoir ». Sur quoi il raisonne ainsi : « Selon votre principe, la seconde mort ici devrait être du même caractère que la première. Mais la première mort est littérale ; la seconde mort est figurée. Votre principe échoue donc ». Nous pensons que non. Nous supposons que la seconde mort dont il est parlé ici est du même caractère que la première. Toutes deux sont des lieux. La Première Mort est la prison actuelle de l'âme perdue, dont Jésus déclare qu'Il tient la clef. Apoc. i, 18. La Seconde Mort est la prison finale des perdus, après leur résurrection d'entre les morts. xx, 14, 15.

Nous avançons. La seconde résurrection est-elle littérale ou figurée ?

1. Jusqu'ici, il a été admis presque universellement que le jugement des morts (versets 11-15) est une résurrection littérale. Mais si cela est littéral, alors, comme la première résurrection est liée à la seconde, comme une partie au reste d'un grand tout, si la seconde résurrection est littérale, la première l'est aussi. Vous ne pouvez pas avoir la racine réelle d'un arbre figuré ; ou la branche figurée d'un arbre littéral.

2. Nos opposants admettent le principe ; et afin de résister à la littéralité de la première résurrection, ils font de la seconde résurrection une résurrection figurée, aussi bien que la première.
   Voici un énoncé du système. « La seconde résurrection (nulle part ainsi nommée, mais bien sûr impliquée là où il y en a une première) ne se trouve pas dans le 13e verset du 20e chapitre, mais dans le 21e verset du 19e, et dans le 5e du 20e. Les sujets de cette résurrection sont « le reste », ou « le reste des morts ». Dans la défaite des puissances antichrétiennes, « le reste (οι λοιποι) fut tué par l'épée de celui qui était assis sur le cheval » : xix, 21. Lors de l'élévation du parti chrétien, nous lisons : « le reste (οι λοιποι) des morts ne vécut plus jusqu'à ce que les mille ans fussent finis » : xx, 5 ; impliquant que quand les mille ans seraient finis, ils vivraient à nouveau. Et cette [seconde] résurrection est la montée de ceux qui « furent tués par l'épée de celui qui était assis sur son cheval ; laquelle épée sortait de sa bouche ». À la clôture des mille ans, Satan doit être délié de sa prison : et nous trouvons qu'il séduira les nations, et rassemblera une troupe qui sera hostile aux saints. Voici le parti antichrétien, et leur montée est la seconde résurrection.

Les deux résurrections se présentent alors ainsi : Première résurrection — Montée du parti de Christ après un long temps de dépression. Seconde résurrection — Montée du parti de Satan, qui fut tué par l'épée sortant de la bouche du conquérant, après une dépression de mille ans, durant laquelle Satan était lié ».

Il y a aussi une troisième, ou réelle résurrection, après ces deux-là figurées, dont nous traiterons plus tard.

Mais d'abord nous assaillons ce système de la seconde résurrection. Sa vérité ou son erreur tourne autour de l'interprétation de l'expression — « le reste des morts » : xx, 5. Nos antagonistes disent que ce sont les mêmes parties qui sont décrites par une partie de la même phrase grecque au chapitre xix, 21.

« Le reste fut tué par l'épée ». On s'émerveille de voir jusqu'où la nécessité de défendre une position portera des hommes sensés ! Deux restes ne sont pas les mêmes, à moins que les deux touts auxquels ils sont liés ne soient les mêmes. Les touts sont-ils ici les mêmes ? Aussi dissemblables que possible !

Quel est le tout dont il est parlé en premier ? xix, 19. « Et je vis la Bête Sauvage et les rois de la terre et leurs armées rassemblés pour faire la guerre contre celui qui était assis sur le cheval, et contre son armée ». De

l'armée de la Bête Sauvage, le Faux Christ et le Faux Prophète sont pris, et ensuite « le reste » est tué par l'épée. « Le reste » représente donc les soldats vivants de l'Antichrist. L'autre tout est celui des morts ! Certains martyrs et d'autres parmi les morts ressuscitent d'abord, et ensuite le reste des morts, après un intervalle. Voici alors un autre tout tout à fait différent. L'un des touts est composé de vivants : l'autre de morts. Mais supposons que le second et le premier soient les mêmes. « [Le reste des morts] fut tué par l'épée de celui qui était assis sur le cheval, laquelle épée sortait de sa bouche, et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair ». Pourquoi, voici une absurdité totale ! Nous n'avons plus besoin de frapper une interprétation qui porte l'absurdité sur sa face.

Faut-il continuer ? Devons-nous traquer la théorie sans fondement selon laquelle la guerre des nations vivantes qui sont rassemblées par la séduction de Satan est la résurrection des morts ? Les « nations » sont-elles jamais appelées les « morts » ? Les « morts » sont-ils jamais appelés les « nations » ? Est-il dit que Satan séduit les morts ? Que les nations soient vivantes physiquement est clair, car leurs vies sont enlevées par le feu descendant de Dieu : tout comme Nadab et Abihu, et Coré avec ses compagnons sacrificateurs, furent tués. Lév. x, 2 ; Nomb. xvi, 35 ; xxvi, 10.

Dans quel sens devons-nous prendre « les morts » dans la phrase « le reste des morts » ? Comme ceux littéralement morts — certains d'entre eux tués par la « décapitation ». « Le reste des morts » signifie ceux qui sont décrits dans les versets 12 et 13 comme « les morts », tous ceux alors gisant sous la mort. Mais quand l'écrivain sacré se réfère à la troupe de ceux qui étaient précédemment ressuscités, il appelle « les morts », « le reste des morts ».

Combien forcée est l'interprétation de ceux qui ne peuvent pas voir la seconde résurrection des morts là où « les morts » sont nommés quatre fois de suite, à la clôture des mille ans ; et qui pourtant peuvent voir la résurrection des morts là où il n'y a qu'un rassemblement des dupes vivantes de Satan pour la guerre !

Entre les deux alternatives d'interprétation, je me sens confiant qu'un esprit candide ne peut hésiter. Dans l'un des cas, on pense que « le reste des morts » signifie, premièrement, les rebelles vivants de l'armée de l'Antichrist : et ensuite deuxièmement, les rebelles vivants de l'armée de Satan, mille ans après, qui représentent ceux rassemblés longtemps auparavant par le Faux Christ. Quatre fois « les morts » sont mentionnés, pourtant nous devons croire qu'il n'y a aucune référence au « reste des morts », et que le passage ne décrit pas la seconde résurrection !

L'autre vue est simple, scripturaire, cohérente. Certains parmi les morts, en guise de récompense, sont relevés du tombeau mille ans avant les autres. Mais les autres aussi sont enfin convoqués devant Dieu, et sont jugés.

« Le reste des morts », dans l'autre système, ne nous donne ni le reste des morts physiquement, ni celui des morts spirituellement. La seconde résurrection a lieu (suppose-t-on) là où il n'y a aucun mot concernant les morts, ou la résurrection. Elle n'a pas lieu là où la résurrection est impliquée — « Je vis les morts se tenir devant Dieu » — et là où les morts sont nommés. Un rassemblement de méchants vivants est-il jamais appelé une résurrection ?

Pouvons-nous dire : « C'est une vision emblématique d'un futur état florissant de l'Église de Christ » ? Personne ne peut le dire, s'il considère dûment les particularités de l'église.

1. L'église ne dure que pendant le temps du « Mystère », pendant que Christ est absent, pendant qu'Israël est impénitent, et que Jérusalem et son temple gisent désolés. Éph. iii.

Mais ici le mystère est terminé par le son de la trompette, et Dieu agit ouvertement, et cette portion traite d'une bataille littérale et d'un règne littéral qui s'ensuit. Voici le retour de Christ en personne, et le retour de Ses saints en personne et en résurrection. Quand la septième trompette sonne, les nations ne sont pas en soumission à Christ, mais en colère contre Dieu et frappées dans la fureur. C'est alors le temps du jugement des morts et de la récompense aux saints de Dieu. La résurrection n'est donc pas mystique mais littérale.

2. Jésus prédit-Il quelque part qu'après la chute et la corruption de ses églises, elles doivent être restaurées à la sainteté, à la gloire et à la puissance ? Non, Il nous informe que Ses témoins de cette dispensation une fois corrompus, ne doivent jamais être restaurés. Ils sont un sel sans valeur qui a perdu sa saveur et son usage, tant à l'égard de Dieu que de l'homme ; et leur fin est d'être jetés dehors et foulés aux pieds par les hommes. Matt. v, 13 ; Marc ix, 50 ; Luc xiv, 34. « Demeure dans la bonté de Dieu, ou sois retranché », est la seule alternative offerte. Rom. xi, 22. L'église n'est pas demeurée dans la bonté de Dieu : son excision est donc certaine. Le champ de blé une fois moissonné n'est jamais semé à nouveau. Matt. xiii, 24-43.

3. Le principe sur lequel l'église est fondée en est un totalement différent de la période millénaire. Jésus vient alors « en justice pour juger et combattre ». L'évangile est la miséricorde retardant la justice, et traitant avec les hommes non selon leurs mérites, mais avec une grâce infinie apportant le salut aux perdus. Jésus maintenant ne « brise pas le roseau froissé, ni n'éteint le lumignon qui fume ». Mais alors Il brise les nations avec une verge de fer, et les foule comme dans le pressoir de la vengeance de Dieu. Et les saints doivent imiter Christ. Ils gouvernent les nations avec une verge de fer, ils rendent à chacun selon ses œuvres. Ceux qui règnent alors n'exhibent pas du tout l'esprit du martyr. Au lieu de souffrir de la part des méchants et de ne pas régner, ils jugent et frappent les impies.

Encore une fois nous disons, la bataille du chapitre xix et le règne du chapitre xx sont très étroitement liés. Jésus vient comme le guerrier sur un cheval blanc pour combattre et pour diriger. Il est Roi des rois, et sur Sa tête sont beaucoup de diadèmes. Après la bataille, on remarque qu'Il règne. v, 4, 5. Le guerrier en chef est aussi le Roi Suprême. Appliquez le même principe à ceux qui viennent avec Lui. Ils viennent comme des dirigeants de justice sur des chevaux blancs. Dans le chant de Déborah, les gouverneurs viennent sur des ânesses blanches à la bataille. Ceux qui combattent dirigent. Comme ceux-ci guerroient aux côtés de Christ en justice, ainsi après que la bataille est finie, ils règnent. Comme Jésus dirige les nations avec une verge de fer, de même font-ils. Cela fut promis au vainqueur. ii, 26. Comme Jésus est assis sur un trône, ainsi ils sont avec Lui, comme cela fut promis. iii, 21. Ils devaient être comme Lui, s'ils étaient vainqueurs. Jésus a vaincu deux fois (vi, 2), ainsi ont-ils fait : d'abord sur la terre, et maintenant dans la résurrection.

Quand ce règne « avec une verge de fer » peut-il être accompli ? Pas dans les temps de l'évangile. C'est en contraste parfait avec le système de l'évangile. 2 Tim. ii, 24-26. Peut-il avoir lieu après que la perfection est venue dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre ? Non. Aucun des impies et des indisciplinés n'y entre. Cela ne peut donc être que dans la période intermédiaire du millénium.

Le résultat de la guerre de Satan au chapitre xix est que beaucoup de trônes sont placés, beaucoup de morts ressuscitent, et les vivants sont jugés. Le résultat de la guerre du chapitre xx est qu'un seul trône se tient, et les morts ressuscitent généralement et sont jugés par un seul. Si le jugement et la résurrection dans le premier cas ne sont pas réels et personnels, ils ne le sont pas non plus dans l'autre.

Dans ce règne des rois avec Christ, contemplez un parallèle avec la domination précédente du Faux Christ et de ses dix rois. Comparez avec ceux-ci ce qui est dit des dix rois de l'Antichrist. xvii, 12-17. Ces rois innombrables de Christ sont des rois qui n'ont pas encore reçu de domination, mais la reçoivent pendant la même saison que l'Agneau. Ils ont un seul esprit, reçoivent leur autorité de l'Agneau et l'utilisent pour Lui. Ils combattent côte à côte avec l'Agneau, et contre le Faux Christ et ses dix rois ; ils les vainquent en tant que guerriers, et prennent leur place en tant que rois. Ils ne sont pas tous les rachetés de Christ, mais des hommes choisis parmi eux.

L'Antichrist et ses dix rois haïssent la cité-prostituée, et la brûlent. L'Agneau et Ses rois aiment la cité bien-aimée, et veillent sur elle comme le camp des saints, et la défendent contre l'assaut de Satan.

L'unanimité de l'Antichrist et de ses dix rois était le résultat des conseils de Dieu, et dura pendant les trois ans et demi. L'unanimité du Vrai Christ et de Ses rois fait aussi partie du conseil de Dieu, et celle-ci dure tout

au long des mille ans. En cela, Jésus se tient bien au-dessus de la Bête Sauvage. Seuls les dix sont en parfaite sympathie avec l'Antichrist : mais non seulement les douze apôtres de Christ sont en parfaite harmonie avec Lui, mais tous ceux qui règnent avec Lui, et qui répondent aux précédents rois de la terre.

Ceux-ci sont particulièrement appelés à régner : car les anciens rois qui dirigeaient les nations sont tous retranchés, pour leur méchanceté en combattant contre Christ. Des restes des nations demeurent : qui doit régner sur eux ? Ceux-ci, les ressuscités, comme promis, ii, 26 ; iii, 21 ; v, 9, 10 ; xi, 18 ; xii, 5.

Ceux qui ont été tués dans la grande bataille sont-ils des « principes » ? Est-ce que des principes se rassemblent, par des esprits malins, pour combattre ? Le sang des principes coule-t-il jusqu'aux mors des chevaux ? Est-ce que des oiseaux de proie mangent la chair des principes ? Sinon, ces guerriers sont des rois littéraux, et ils sont littéralement tués pour le péché. Jésus mène alors une armée littérale contre eux ; et de nouveaux rois littéraux prennent la place des anciens. Le règne est littéral.

La question peut être résumée brièvement ainsi. Selon les vues anti-millénaristes, la présente dispensation doit continuer jusqu'à la fin du monde. De plus en plus l'évangile doit croître, et soumettre enfin toutes les nations à son empire, tandis que les croyants deviennent de plus en plus des modèles de tout ce qui est bon et saint. D'où viendra alors l'embrasement du globe pour le péché ? Où est le mal de la part de l'homme, et la colère de la part de Dieu, qui doivent être les causes de la destruction du monde ? Selon cette vue, Christ ne devrait revenir que pour accueillir Son peuple, et eux pour Le recevoir avec joie. Que disent les Écritures sur le second avènement de notre Seigneur ? Joël iii ; Ésa. xiii, xxiv ; Matt. xxiv, etc.

En bref, les promesses faites à diverses classes ne peuvent être accomplies tant que notre dispensation dure. Développer cela pleinement reviendrait à écrire un volume. Je dois être bref.

1. Les promesses faites à JÉSUS ne peuvent être accomplies dans notre dispensation. Dans cette dispensation, Jésus doit demeurer en haut comme le sacrificateur dans le lieu saint de la meilleure alliance. Ps. cx. Mais Il doit aussi s'asseoir sur le trône de David, et diriger la maison d'Israël. Luc i, 32. Or le trône de David ne fut jamais en haut : en vérité David n'est jamais encore monté au ciel. Actes ii, 34. Jésus doit aussi donner des trônes à Ses douze apôtres. Matt. xix, 28. Mais ceux-ci, ils ne peuvent les avoir que dans la résurrection, et en retournant sur la terre, où les tribus d'Israël doivent être.
   Encore une fois, Jésus est assis avec le Père, attendant dans l'esprit de grâce envers Ses ennemis, jusqu'à ce que le temps vienne où ils doivent être faits Son marchepied. Héb. x, 13. Mais quand il y a un changement de la grâce vers la justice, la dispensation est changée : le jour du salut, le temps favorable est passé, l'Évangile est fini, et le jour de la vengeance de Dieu commence.

2. Nos promesses ne peuvent être accomplies dans la présente dispensation. Tant que l'Évangile dure, Satan est en liberté. La miséricorde est montrée à ce grand criminel, aussi bien qu'à tous les autres. Mais Satan sera écrasé sous nos pieds, quand la justice prendra son tour. Rom. xvi, 20. Alors notre dispensation est fermée. Nous attendons jusqu'à ce que Christ vienne : ce n'est qu'alors que notre devoir cesse. Luc xix, 13 ; xii, 35, 36. Mais l'avènement de Christ met fin à notre marche par la foi, et une nouvelle dispensation entre en scène. 2 Cor. v, 7. Nous attendons la résurrection, et le règne sur le monde. Rom. viii, 23 ; 1 Cor. vi, 2, 3. Mais il nous est interdit de régner et de juger maintenant. 1 Cor. iv ; Matt. vii, 1. L'humilité, le service et la souffrance sont le sentier du chrétien tout au long de la période actuelle.

3. Dans cette dispensation, les promesses à ISRAËL ne peuvent être accomplies. Cette dispensation est le temps du secret de Dieu, durant lequel tous ceux qui croient en Christ, Juifs ou Gentils, forment un seul corps, jouissant ensemble des mêmes privilèges. Éph. iii. Mais les prophètes juifs prédisent un temps où Israël s'élèvera bien au-dessus des nations, les Gentils étant leurs serviteurs. Ésa. xiv, 2 ; lx, 1-16. Alors l'ancienne distinction entre Juif et Gentil est ravivée. Cela suppose une nouvelle

dispensation et des principes subversifs de celle-ci.
Israël se repentira-t-il durant le jour glorieux de l'Évangile ? Non. Mais jusqu'à cette repentance du Juif, les temps de rafraîchissement et de restauration ne peuvent venir. Actes iii, 19-21. Quand ils se repentent, Christ doit quitter le ciel, ver. 20 ; Matt. xxiii, 39. Mais le retour de Christ met fin aux arrangements actuels de Dieu.

4. À présent, les promesses de Dieu à JÉRUSALEM ne peuvent être accomplies. Jésus a posé le principe de notre dispensation à la femme samaritaine quand Il a dit que maintenant Dieu devait être adoré comme le Père, également par les hommes de tous les climats, et en tout lieu. Jean iv, 20, 21. Jérusalem, tant que ce principe subsiste, n'est plus la ville sainte, le lieu du temple, le centre du vrai culte. Elle est livrée aux Gentils, à cause de l'incrédulité d'Israël. Mais les prophètes fourmillent de passages qui parlent de sa gloire comme « la cité du Grand Roi » à venir, quand elle doit être le foyer d'attraction pour toutes les nations, le lieu de la demeure de Dieu, de Ses fêtes et de son culte. Ésa. ii ; Ps. cii ; cxxii ; cxlvii ; Ésa. xxxiii, 20 ; lxii, etc.

5. Enfin, pendant que Christ est absent, et qu'Israël est incrédule, la gloire du TEMPLE ne peut être accordée. Même quand il sera rebâti, il ne sera que leur propre maison déserte, jusqu'à ce que Jésus revienne. Matt. xxiii, 38. Il ne sera que le lieu de l'Antichrist, le Grand Usurpateur, le rival de Dieu jusqu'alors. 2 Thess. ii. Mais il doit être le lieu des pieds du Seigneur, la maison de prière pour toutes les nations, jamais plus souillé. Ps. lxviii ; cxxii ; Ésa. ii ; lx ; Zach. xiv ; Ézéch. xl-xlviii, etc.

Et maintenant pour descendre aux détails du passage. Remarquons la composition de la première phrase. Elle est irrégulière : la construction commencée d'abord n'est pas menée jusqu'à la clôture.

« Je vis des trônes, et les âmes des décapités ». (Cas accusatif). « Et quiconque n'adora pas... vécurent ». (Cas nominatif).

Trois classes sont nommées dans le verset.

1. La première est indéfinie. « Des hommes s'assirent sur les trônes ».

2. La seconde consiste en des martyrs anciens pour la cause de Dieu.

3. La troisième est composée de ceux qui luttent contre le dernier ennemi, l'Antichrist même.

À ces trois parties, la résurrection et la royauté sont assignées.

Le royaume vint à Satan d'abord. Sien était le trône sur la terre (ii, 13), et les saints qui étaient sous son pouvoir furent tués. Enfin il est jeté du ciel, et désigne ouvertement la Bête Sauvage, ou le Faux Christ, pour s'asseoir dessus. xiii, 2. L'Antichrist s'associe dans la gloire du royaume dix rois subordonnés, qui règnent avec lui aussi longtemps qu'il le fait. xvii, 12.

Alors le Très-Haut agit contre ce trône, et le déshonore par les ténèbres lancées contre lui, et les plaies envoyées sur ses sujets. xvi, 10. Le trône de justice a maintenant renversé « le trône d'iniquité » (Ps. xciv, 20) et ses trônes conjoints. Luc i, 52.

Puis vient le règne de Dieu et de Son Christ. « Le trône de son père David » sur Israël doit être enfin accordé à Jésus selon la promesse de Dieu. Luc i, 32 ; Actes ii, 30. Jésus est vu comme « le Prince des rois de la terre » : Apoc. i, 5. Le temps est venu où les saints des lieux célestes prennent le royaume. Dan. vii, 17-27. Devant le trône de gloire de Jésus, le reste des nations vivantes du globe, qui ne sont pas montées en guerre contre Christ, sont rassemblées et jugées. Matt. xxv, 31-46.

Et comme le Faux Christ a associé dix rois à lui-même durant le temps de son royaume, ainsi Jésus accorde à Ses douze apôtres, selon Sa promesse, douze trônes, et chacun dirige une tribu d'Israël. Matt. xix, 28 ; Luc xxii, 30. La localité dans laquelle ils sont assis est Jérusalem. « Car là sont placés les trônes de jugement ;

même les trônes de la maison de David » : Ps. cxxii, 5 ; Jér. iii, 17 ; Ézéch. xliii, 7 ; Zach. vi, 13 ; Ésa. xxxi, 8, 9 ; xxxii, 1-4.

Les trônes des vingt-quatre anciens en haut ont disparu : on ne les voit plus. Voici des trônes sans nombre placés sur la terre. Et deux autres changements ont lieu.

Au jugement des morts, un seul trône est vu, et une seule personne l'occupe. Dans la nouvelle cité et la nouvelle terre, qui apparaissent après le jugement des morts, le trône est placé dans la cité, et il est « le trône de Dieu et de l'Agneau ». Le trône du ciel ne descend pas sur la vieille terre, parce que l'iniquité éclate à nouveau, et la terre est détruite.

Quelles sont alors les conditions pour obtenir un siège sur l'un de ces trônes ? Les occupants de ceux-ci ne sont mentionnés ici qu'indéfiniment. Ce sont, je le crois, les mêmes parties qui sont descendues avec Christ comme Son armée. Cela apparaîtrait plus clairement si nous lisions les versets 1-3 de ce chapitre comme une parenthèse. L'armée de guerriers qui vient avec Christ règne avec Christ. Comme ceux qui combattirent avec Josué héritèrent de la terre avec Josué ; ainsi ceux qui guerroyent avec Christ règnent avec Lui. Comme ceux qui furent les fidèles soldats de David partagèrent avec lui la gloire de son royaume, ainsi en est-il ici. Combattre contre les ennemis et juger les sujets sont les deux fonctions premières d'un roi.

Ainsi disent les hommes d'Israël : « Néanmoins le peuple refusa d'obéir à la voix de Samuel ; et ils dirent : "Non, mais nous aurons un roi sur nous, afin que nous soyons aussi comme toutes les nations, et que notre roi puisse nous juger, et marcher devant nous, et combattre nos batailles" » : 1 Sam. viii, 19, 20.

Les deux classes d'actions sont ainsi exprimées au commencement de l'avènement du Sauveur. « En justice Il juge et combat » : xix, 11. Comme, quand Jésus combat, ils combattent ; de même, quand Il règne, ils règnent. Comme alors le nombre de l'armée de Christ est indéfini, de même l'est le nombre des trônes. Car pour rendre le parallèle entre le Faux Christ et le Vrai complet, tandis que la Bête Sauvage a dix rois spéciaux, « les rois de la terre » en général rejoignent ses bannières à la fin. Et ainsi Jésus a, comme compagnons rois, non seulement les douze apôtres, mais un nombre indéfini d'autres.

« Tous les croyants régneront-ils donc avec Christ ? » Nullement. Le royaume des mille ans n'est jamais dit appartenir à ceux qui croient seulement. Il n'y a pas peu de textes adressés aux croyants qui déclarent que certaines classes d'entre eux n'entreront pas dans le royaume.

1. Ceux dont la justice (active) ne surpassera pas celle des Pharisiens. Matt. v, 20.
2. Ceux qui, bien que professant le nom de Christ, ne font pas la volonté de son Père. Matt. vii, 21.
3. Ceux coupables de discorde, d'envie et de contestation. Luc ix, 46-50 ; Marc ix, 33-50 ; Matt. xviii, 1-3.
4. Les riches disciples. Matt. xix, 23 ; Luc vi, 24 ; xviii, 24.
5. Ceux qui nient le millénium. Luc xviii, 17 ; Marc x, 15.
6. Les non-baptisés. Jean iii, 5.
7. Voir aussi, 1 Cor. vi, 9, 10 ; Gal. v, 19-21 ; vi, 7, 8 ; Matt. x, 32, 39 ; xvi, 26 ; xviii, 17, 18 ; Luc ix, 26.

« Mais seuls les martyrs auront-ils part au royaume millénaire ? » C'est rendre la porte trop étroite, comme l'autre la rend trop large. Ceux qui souffrent pour Christ, même si ce n'est pas jusqu'à la mort, régneront avec Christ. Rom. viii, 17 ; 2 Tim. ii, 11, 12. Les vainqueurs en Christ généralement y auront part. Apoc. ii, 26, 27. Ceux qui « reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice régneront dans la vie par le seul Jésus

Christ » : Rom. v, 17. (Voir grec). Mais beaucoup d'autres textes décrivent ceux qui participeront à la première résurrection.

« Et le jugement leur fut donné. » L'expression n'est pas commune. Ordinairement nous sommes engagés dans l'exécution de la justice de la part de ceux à qui l'autorité a été impartie. Alors nous lisons un sentiment tel que le suivant. « Et David régna sur tout Israël ; et David exécuta le jugement et la justice envers tout son peuple » : 2 Sam. viii, 15. « Parce que l'Éternel t'a aimé, Il t'a fait roi, pour faire le jugement et la justice » : 1 Rois x, 9. Observez combien l'expression est étroitement liée au fait de régner, dans ces deux passages.

Aux jours de leur chair, les croyants reçurent la sentence de juges impies. « Je comparais et je suis jugé », dit Paul, concernant l'espérance de la résurrection. Actes xxvi, 6. Mais maintenant la résurrection est venue, et Paul siège, et exécute le jugement. Le temps prédit est venu, où Christ a « renversé les puissants de leurs trônes, et élevé les humbles » : Luc i, 52. (Grec). Voir aussi Jér. lii, 9.

L'expression est parallèle aux nombreuses occasions dans ce livre où nous lisons : « Il fut donné ». « Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre » : vi, 8. « Le dragon lui donna sa puissance et son trône » : xiii, 2.

« Le pouvoir lui fut donné sur toutes tribus » : xiii, 7. Comme l'un de nos opposants l'a dit : « Le pouvoir de juger leur est donné. Le règne de l'injustice et de l'oppression a été longtemps continué durant l'ascendance de la cause antichrétienne : maintenant le règne de la justice doit commencer ».

Ils règnent dans l'état éternel dans le même sens qu'ils le font alors. xxii, 5. « Ils régneront aux siècles des siècles », est-il dit des citoyens de la cité céleste. Cela est-il dit littéralement des individus ? De même l'est ceci. « Ils régneront sur la terre » : v, 10.

Et il semble y avoir une référence directe à Dan. vii. « Le jugement fut établi, et des livres furent ouverts » : 10. « Les saints des lieux célestes (Héb.) prendront le royaume et posséderont le royaume pour toujours, même aux siècles des siècles » : 18. Le Faux Christ prévalut « Jusqu'à ce que l'ancien des jours vienne, et que LE JUGEMENT FUT DONNÉ aux saints des lieux célestes : et que le temps vint où les saints possédèrent le royaume » : 22. (Voir aussi v. 27, et ii, 37). Ainsi la dernière portion du verset expose la première. Nous apprenons que les trônes que Jean vit n'étaient pas un simple spectacle de royauté ; mais que le pouvoir royal de décider des causes, de passer sentence, et de réguler les nations, accompagnait les insignes extérieurs de souveraineté.

Ceci est d'autant plus remarquable, en contraste avec les précédentes injonctions de Dieu à Son église. Jésus interdit à Ses disciples d'agir en magistrat civil, comme inapproprié à la présente dispensation de miséricorde, et à leur propre condition pécheresse actuelle. « Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés » : Matt. vii, 1, 2 ; v, 40. « Ne jugez rien avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne » : 1 Cor. iv, 5. Et l'apôtre blâme les croyants corinthiens qui étaient déjà rassasiés, et riches, et « régnaient comme des rois », tandis que les apôtres avaient faim, soif, étaient nus, en danger de mort. Il désirait en effet que les deux pussent régner ensemble. 1 Cor. iv, 8-14. Mais tout règne maintenant, pendant que notre Seigneur est rejeté, est l'exercice du jugement « avant le temps ». Il y a un jugement en effet de ceux au dedans de l'église ; mais, en ce qui regarde le monde, l'apôtre le décline. « Qu'ai-je à faire de juger ceux de dehors ? ne jugez-vous pas ceux de dedans ? Mais ceux de dehors, Dieu les jugera »* : 1 Cor. V, 12, 13.

***[NBP]*** Ainsi lisent les meilleurs manuscrits, et les éditions critiques*

Jésus lui-même, quand il Lui fut demandé de décider dans un procès civil, refusa. « Homme, qui m'a établi pour être votre juge, ou pour faire vos partages ? » Luc xii, 14. Il refusa de juger parce que, comme Il le dit, Il n'est pas venu pour juger, mais pour sauver le monde. Jean xii, 47.

Mais maintenant Jésus est envoyé avec puissance pour régner, et pour tout soumettre à Son Père. C'est la dispensation prédite, où le pouvoir doit être transféré des anges aux hommes. « Car ce n'est pas à des ANGES qu'Il a soumis la terre habitable à venir dont nous parlons, mais quelqu'un a témoigné quelque part, disant : "Qu'est-ce que l'HOMME, pour que Tu Te souviennes de lui ?" » « Tu as mis toutes choses sous ses pieds » : Héb. ii, 5, 8.

D'où maintenant est accomplie la parole : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde ? » « Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Combien plus les choses qui appartiennent à cette vie ? » 1 Cor. vi, 2, 3.

Comme auparavant il avait été dit : « Rappelle-leur d'obéir aux magistrats », et « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures » ; de même maintenant, ceux qui étaient sujets deviennent dirigeants. Le point de temps où le transfert du pouvoir des anciens gouverneurs de la terre aux nouveaux a lieu est par conséquent remarqué distinctement.

Ces deux clauses sont donc équivalentes à l'affirmation du règne de ceux qui y sont désignés. « Je vis des trônes, et (des hommes) s’assirent sur eux, et le jugement leur fut donné ». Elles se rapportent à l'armée qui vient avec Christ. Elles témoignent du règne d'un grand corps de saints, avant que les paroles concernant la résurrection n'apparaissent. Il y a deux mentions de saints de positions différentes régnant avec Christ : une dans ces deux clauses ; une à la fin du verset. Il n'était pas nécessaire de parler de la résurrection de la troupe qui descendait avec Jésus : il était clair que les cavaliers n'étaient pas des esprits désincarnés.

« Et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités ». « Comment », disent certains, « une âme peut-elle être vue ? » Très facilement : l'âme ou le spectre ressemble au corps qu'il a quitté, et est parfaitement un objet de vue, bien qu'il ne puisse être manipulé. Ainsi Saül vit l'âme ou le spectre de Samuel. Ainsi Jésus prouva à Ses disciples qu'Il n'était pas une apparition, en leur permettant de Le toucher.

Jean vit les âmes « des décapités ». C'est, je suppose, une référence aux âmes sous l'autel qu'il avait précédemment contemplées (vi, 9). Elles demandaient alors vengeance contre les habitants de la terre, et demandaient pourquoi cela tardait si longtemps ?

Il leur fut répondu, d'abord, en recevant une robe blanche chacune. Bien que l'homme les eût condamnées, Dieu les justifiait ; et le délai n'était pas dû au fait qu'Il considérait leur cri comme injuste ou injustifié. Elles reçoivent ensuite l'ordre d'attendre, jusqu'à ce que le nombre total de martyrs soit complété ; deux classes (semble-t-il) devaient encore leur être ajoutées. Or, ceux faits martyrs par Rome et par la Bête Sauvage étaient maintenant au complet. Ils avaient été vengés par les plaies envoyées sur la terre, et maintenant ils ressuscitent, sont glorifiés et récompensés pour leurs souffrances.

Pourquoi est-il remarqué si spécialement que Jean vit les âmes de ceux « décapités avec une hache », il n'est pas facile de le dire. Ce n'est pas destiné à exclure ceux tués par d'autres modes de mort. Autrement l'apôtre Pierre serait exclu, parce qu'il fut crucifié ; l'apôtre Jacques, et Jean-Baptiste, car ils furent tués non par une hache, mais par une épée ; et Jean lui-même, qui fut mis dans un chaudron d'huile bouillante mais s'échappa vivant. De même, les deux Témoins seraient exclus, car ils doivent être crucifiés ; ainsi que ceux qui ont enduré la mort plus terrible par le feu. La décapitation par la hache est probablement mentionnée parce qu'elle était, ou parce qu'elle sera, le mode de mort le plus commun pour les saints. Les Romains flagellaient avec les verges du licteur, puis décapitaient avec sa hache. Cette vue est confirmée par le mot utilisé concernant ceux sous l'autel : d'eux, il est seulement dit qu'ils furent « tués », le mode de mort étant laissé indéfini.

Ici donc, les martyrs seuls apparaissent. Mais ils ne sont que l'une des trois classes. Et la difficulté éprouvée par Burgh et d'autres à l'égard de ce passage — comme si les martyrs seuls devaient participer à la première résurrection — est née du fait d'avoir négligé la classe précédente, qui n'est pas composée exclusivement de ceux tués pour Christ. Les béatitudes du Sermon sur la Montagne, et beaucoup d'autres passages, prouvent que d'autres aussi participeront aux joies de ce jour de gloire. « Heureux les pauvres en esprit : car le royaume des cieux est à eux » ; c'est-à-dire, le royaume millénaire. Ainsi est-il promis à ceux qui font la volonté de Dieu (Matt. vii, 21), et à ceux qui la cherchent avec force (xi, 12). De même, le Sauveur promet une récompense à « la résurrection des justes » pour ceux qui font des festins non pour recevoir un retour maintenant, mais pour ceux qui ne peuvent pas leur rendre. Luc xiv, 12, 14. Jésus, dans les Sept Épîtres, promet principalement une récompense aux œuvres : ici, la consolation est offerte principalement à ceux qui souffrent pour Lui.

Pourquoi ces serviteurs de Dieu furent-ils tués ?

« À cause du témoignage de Jésus ». Ceci les marque comme martyrs du Nouveau Testament. Jean se décrit lui-même comme souffrant ainsi pour son témoignage. Apoc. i, 2, 9. Ils firent le bien, et en souffrirent. C'est notre étrange vocation : tout à fait en contraste avec celle des hommes sous la loi de Moïse, où l'obéissance devait gagner l'honneur et une récompense présente. Deut. iv, 6. Ceux-ci furent tués non pour le péché, mais pour la sainteté. Ces porteurs du drapeau de trêve de Jésus dans le camp des rebelles furent assassinés par ceux qu'ils étaient venus servir. Ainsi, ils ressemblent à Christ, et sont par Son Père « jugés dignes » de régner avec Jésus. Ils ont perdu leur vie pour Lui. Mille ans compensent la perte de dix ou vingt ans pour l'amour de Jésus.

Voyez ici l'accomplissement de cette parole favorite de Jésus, si souvent rapportée par le Saint-Esprit : « Celui qui aura trouvé sa vie (âme) la perdra ; et celui qui aura perdu sa vie (âme) à cause de moi la trouvera » : Matt. x, 39 ; (grec ;) xvi, 25, 26 ; Marc viii, 35-37 ; Luc ix, 24 ; xvii, 33 ; Jean xii, 25. Ceux qui ont donné leur vie pour Christ reçoivent la béatitude particulière des mille ans : ceux qui ont sauvé leur vie en refusant de témoigner pour Christ, ou en Le reniant, perdent la vie — ils ne sont pas admis à la gloire des mille ans.

Il y en eut d'autres tués « pour la parole de Dieu ». Ceci distingue les saints de l'Ancien Testament. Ils sont décrits dans les mêmes termes au cinquième sceau. Le royaume de Christ encercle les martyrs de Dieu, tant sous la Loi que sous l'Évangile. De même, les béatitudes du Sauveur incluent les deux. « Heureux ceux qui ont été persécutés pour la cause de la justice. Heureux serez-vous, lorsqu’on vous outragera, qu’on vous persécutera et qu’on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de moi » : Matt. v, 10, 11.

Les paroles suivantes nous indiquent un autre groupe.

« Et quiconque n’avait pas adoré la Bête Sauvage, ni son image, ni reçu la marque sur leur front ou sur leur main, et ils vécurent et régnèrent avec le Christ mille ans. »

Une nouvelle classe nous est ici présentée : une nouvelle construction l'introduit. Le Faux Christ est l'ennemi que Jésus trouve en possession du terrain à Son retour. Cet ennemi renverse le romanisme, détruit Rome, et rétablit le paganisme dans tous ses traits anciens. « Adore, ou meurs », telle est son exigence. Le mode d'adoration et sa rigueur individuelle apparaissent ici. Chacun doit adorer la Bête Sauvage et son image, et recevoir sa marque, ou porter son nom sur sa personne. Mais il y en a quelques-uns qui, soutenus par l'Esprit de Dieu et craignant les menaces terribles de ce livre, refusent de l'adorer. À ceux-là appartient une place dans le royaume millénaire, à quelque dispensation qu'ils aient été assignés à l'origine, qu'ils soient croyants en Jésus, nés sous la loi de Moïse, ou habitants des terres païennes.

Pendant que le dragon et son roi règnent, la marque qui porte la damnation est apposée par chacun sur sa personne. Mais bientôt le roi de Satan est détrôné, et lui-même emprisonné, et maintenant les héroïques opposants à son image et à sa marque vivent et règnent. Nous avons été introduits à cette compagnie

auparavant, dans les vainqueurs qui se tiennent sur la mer de feu. xv, 2. Comme ils ont particulièrement souffert pour Dieu, ils ont une gloire et une béatitude particulières.

Ces paroles ne peuvent être torturées pour témoigner en faveur de la théorie anti-millénariste. Les principes ne courent aucun danger d'adorer le Faux Christ ou son image. Ils n'ont ni front ni main droite sur lesquels imprimer la marque de l'adoration. Des hommes, des hommes seuls sont en question. De plus, il ne s'agit pas ici du témoignage fidèle d'un parti et de l'élévation d'un autre pour jouir de la récompense. Mais quiconque, sous peine de mort, confessait le Vrai Christ en présence de, et pendant le règne du Faux Christ, était récompensé par la béatitude millénaire.

Ceci est en contraste analogique avec le royaume de Satan. Il ouvre l'abîme, et de celui-ci sortent son Faux Christ, son Faux Prophète et les sauterelles. C'est sa première résurrection. Le Faux Christ et son coadjuteur sont des hommes d'une méchanceté spéciale, particulièrement dignes de la confiance du diable, comme en témoignent leurs vies antérieures. Il les appelle donc à ses côtés quand son jour de puissance est arrivé. De même, ces classes comprennent les fidèles de Jésus, comme en témoigne leur endurance particulière dans Sa cause, tant dans la vie que jusqu'à la mort.

Au chapitre xii, il nous a été montré une classe ou plus de martyrs, en lien avec la persécution de Satan contre eux jusqu'à la mort. Maintenant, quand Satan est jeté dans l'abîme, le royaume de Dieu et de Christ est venu sur terre, et ils règnent avec Christ.

Ces trois classes alors « vécurent et régnèrent avec le Christ mille ans ». Les compagnies de saints nommées dans les chapitres v, 9, 10 ; vi, 9 ; vii, 9 ; xii, 11 ; xv, 2 ; se rencontrent toutes dans ce temps de récompense. Les trois classes consistent (en général) en des morts rendus à la vie. Le mot hébreu « vécurent » inclut l'idée d'un retour à la vie. « L'âme de l'enfant revint en lui, et il retourna à la vie » : 1 Rois xvii, 22. « Comme on enterrait un homme... quand l'homme fut descendu et toucha les os d'Élisée, il reprit vie (retourna à la vie) et se tint sur ses pieds » : 2 Rois xiii, 21 ; xx, 7 ; Ésa. xxxviii, 9. C'est également le sens du grec, comme nous le trouvons dans ce livre, i, 18, où il est parlé du retour de Jésus à la vie après la mort.

Dans quel sens devons-nous considérer comme vivants ceux qui furent décapités ?

1. Pas spirituellement. La vie dans l'esprit, ils la possédaient dans leur vie antérieure ; non seulement jusqu'au moment de leur mise à mort, mais au-delà, ils « vivaient pour Dieu ». Ceci est une récompense : ce que la vie spirituelle ne peut être, étant donné qu'elle est conférée entièrement par grâce à ceux qui méritent la mort éternelle. C'est une seconde vie, qui annule la malice des persécuteurs ayant ôté leur première vie.
2. C'est la vie littéralement ou physiquement prise. C'est une vie avec le Christ. Or, la vie de Christ après Sa crucifixion est une vie littérale dans Son corps ressuscité. Apoc. ii, 8. « Qui était mort et est revenu à la vie »*. Ainsi est la leur. Le Christ sur le cheval blanc est-il une figure ? Sinon, ces figures ne le sont pas non plus, ni la vie dont elles jouissent. C'est « la résurrection de vie » pour ceux qui ont déjà vécu sur la terre et ont « fait le bien » dans cette vie. Jean v.

***[NBP]*** *Εζησα*

C'est dans le même sens que nous avons déjà pris le récit concernant la Bête Sauvage. « Il a la blessure (de mort) par l'épée, et est revenu à la vie ». Il ne s'agit pas de vie spirituelle là : car la Bête Sauvage est spirituellement morte tout en étant physiquement vivante.

C'est dans le même sens que nous avons interprété le récit donné des deux Témoins. Ils furent tués. xi, 7. Leurs corps morts gisaient dans la rue. 8. « L'esprit de vie venant de Dieu entra en eux, et ils se tinrent sur leurs pieds » : 11. C'était aussi un retour littéral à la vie. Nous avons donc trois instances d'une résurrection antérieurement à ce point. Celle de Jésus le Vrai Christ, celle des deux Témoins, et celle de la Bête Sauvage, ou Faux Christ.

C'est dans ce sens que nous comprenons les récits d'événements semblables dans les vies de notre Seigneur et de Ses apôtres. « Ta fille est morte, ne fatigue pas le maître ». « Jeune fille, lève-toi ». « Et son esprit revint, et elle se leva à l'instant » : Luc viii, 49, 53-55. « Voici, on portait un mort ». « Jeune homme, je te le dis, lève-toi ». « Et celui qui était mort s'assit » : Luc vii, 12-16. Dorcas « fut malade et mourut ». « Tabitha, lève-toi ». « Elle ouvrit les yeux, et ayant vu Pierre, elle s'assit » : Actes ix, 36-40.

À Daniel personnellement est donnée la promesse de la résurrection quand le temps de la plus grande détresse sera passé, et qu'Israël sera délivré. Dan. xii, 1, 2, 13. Daniel n'a jamais rêvé que, non pas lui-même, mais ses principes seraient récompensés, et son parti rendu à la vie, sans qu'il le sût lui-même.

Les souffrances des martyrs étaient réelles, personnelles, consciemment endurées. Leur résurrection doit-elle être figurée et impersonnelle ? Que cela soit loin du Juge Juste ! Dois-je être décapité, et d'autres récolter ma récompense dans la prospérité de l'église, tout cela sans que je le sache moi-même ?

Accordez un tel mode d'interprétation, et les ennemis de la foi peuvent facilement détruire la doctrine de la résurrection du corps. Si cette résurrection n'est pas réelle, celle à la clôture des mille ans ne l'est pas non plus.

Les promesses du Sauveur doivent clairement être accomplies pour l'individu. « Quiconque voudra sauver sa vie (âme) la perdra : mais quiconque perdra sa vie (âme) à cause de moi la trouvera. » Quand ? et comment ? « Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de Son Père, avec Ses anges : et alors Il RÉCOMPENSERA CHACUN selon son œuvre » : (Grec :) Matt. xvi, 25, 27. Voici la venue du Fils de l'homme (chap. xix), et voici maintenant le temps de la récompense (xx). « Celui qui aura trouvé sa vie (âme) la perdra : et celui qui aura perdu sa vie (âme) à cause de moi la trouvera » : Matt. x, 39.

L'identité de celui qui souffre et de la personne qui jouit est aussi clairement établie que la rétribution pour le mal de celui qui refuse de se séparer de la vie pour l'amour de Christ. Ce dernier doit-il être puni par des hommes animés d'un même esprit de lâcheté surgissant dans l'église après sa mort ? Est-ce là tout ce qu'il a à craindre ? « Celui qui aime sa vie (âme) la perdra : et celui qui hait sa vie (âme) dans ce monde la gardera (Grec) pour la vie éternelle » : Jean xii, 25.

Cette période de joie commence après que l'Antichrist, l'homme de péché, est détruit. Et cela se fait par la PRÉSENCE MANIFESTÉE de Christ. 2 Thess. ii. « Que le Seigneur détruira par le souffle de Sa bouche, et frappera d'impuissance par la manifestation de Sa présence » : (Grec :) 2 Thess. ii, 8. Alors la venue et le règne du Sauveur sont personnels et pré-millénaires. Le Saint-Esprit est déjà venu, et demeure avec l'église jusqu'au retour de Christ.

En xi, 18, les anciens nous parlent de la colère des nations, et de la colère de Dieu, puis vient une saison de trois choses :

1. Des morts devant être jugés.
2. De la récompense aux serviteurs de Dieu.
3. De la destruction des destructeurs de la terre.

Ici, la résurrection des morts est remarquée comme étant antérieure à la récompense. C'est la saison de la récompense : car elle se situe après l'avènement de Christ. Apoc. xx, 12. C'est donc aussi la saison de la résurrection des morts.

Dans la foi en cela réside la consolation spéciale de ceux appelés à subir la persécution jusqu'à la mort pour l'amour de Jésus. « Si tous les sauvés doivent posséder la même durée de gloire, pourquoi tant de personnes devraient-elles traverser la vie tranquillement, alors que je dois endurer la souffrance, l'emprisonnement, le martyre ? Pourquoi ne devrais-je pas céder pour l'amour de la paix, et pour l'amour de l'instinct de conservation (la première loi de la nature), ce qui m'est demandé ? »

Voici la réponse vivement donnée : « Parce qu'en agissant ainsi, vous perdez la gloire spéciale des mille ans, et rencontrez le visage mécontent de Christ. Abandonnez la vie, et mille ans de joie et de gloire sont prévus par Dieu pour compenser cette petite perte endurée pour Son amour. » « Cette parole est certaine : car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui. Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec Lui ; si nous Le renions, Lui aussi nous reniera » : 2 Tim. ii, 11, 12. Le « nous » qui souffrons est le « nous » qui régnons. Aussi réelle que soit la hache du bourreau maintenant, aussi réel est le trône pour celui qui souffre. Le martyr peut-il être une partie, et la récompense être donnée à un autre qui n'a jamais souffert, ni ne doit souffrir ? Est-ce là l'acte du « Juge juste » ?

Ils n'ont pas seulement vécu, « ils ont régné avec le Christ. » Comment alors le Christ doit-Il régner ?

Personnellement et littéralement. « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il régnera sur la maison de Jacob pour toujours » : Luc i, 32, 33. Le trône de David n'est pas un trône au ciel, mais sur la terre, et dans le pays de Palestine. Jésus est-Il né sur terre, comme prédit, dans la ville de David ? Dans la ville de David, « la cité du GRAND ROI », Il doit régner. Le Seigneur établira Son roi sur Sa sainte montagne de Sion. Ps. ii. Le Sauveur désigne pour Ses douze apôtres « un royaume, comme le Père » Lui en a désigné un, afin qu'ils puissent « manger et boire à Sa table dans Son royaume, et s'asseoir sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël » : Luc xxii, 29, 30.

Comment les anti-millénaristes exposent-ils un tel passage ? Barnes dit : « Ils avaient vu comment Dieu Lui avait désigné (à Christ) un royaume. Ce n'était pas avec pompe et splendeur, et gloire éternelle. Mais c'était dans la pauvreté, le besoin, la persécution et l'épreuve (!) Ainsi leur désignerait-Il un royaume. » « Tous les chrétiens entreront dans le royaume du ciel à la manière de leur Seigneur, à travers beaucoup de tribulations. » Oui : mais la « tribulation » n'est pas « le royaume » ; la « pauvreté » n'est pas le « trône » ; le « besoin » n'est pas le « manger et boire à la table de Christ dans Son royaume » ; et la « persécution » par les méchants n'est pas « le jugement leur fut donné » ; ni le « pouvoir sur les nations », le « les diriger avec une verge de fer », et les briser en éclats comme des vases de potier. ii, 26, 27.

Beaucoup comprennent par ce passage de Luc, que les apôtres siégeront aux côtés de Christ et approuveront Sa sentence, quand Il jugera les morts. Mais quand les morts sont jugés (1.) il n'y a pas de « manger et boire à la table de Christ » : Son royaume est terminé. (2.) Un seul trône est placé pour le jugement des morts, et non treize ; (3.) les parties que les douze doivent juger ne sont pas les morts, mais les tribus vivantes d'Israël, et chacun une tribu, et chacun une seule ; (4.) enfin, approuver la sentence d'un autre n'est jamais dans l'Écriture appelé juger, et la possession d'un royaume.

Que le Sauveur doive régner à Jérusalem est enseigné par de nombreux passages. Dans Zach. xiv, la venue du Seigneur et Son maintien debout à nouveau sur l'Olivet est annoncé. 4. Alors Il détruit toutes les nations liguées contre Jérusalem. « Et l'Éternel sera roi sur toute la terre. » « Quiconque restera de toutes les nations qui seront venues contre Jérusalem montera chaque année pour adorer le roi, l'Éternel des armées » : 16.

« L'Éternel des armées régnera sur la montagne de Sion et à Jérusalem, et devant Ses anciens glorieusement » : Ésa. xxiv, 23 ; ix, 7. Voir aussi Jér. iii, 17 ; xxiii, 5 ; Mich. iv, 7 ; Ézéch. xliii, 7.

Quand régnera-t-Il ? Quand Il reviendra, comme le montre la parabole des Mines. Luc xix. « Quand le Fils de l'homme viendra dans Sa gloire, et tous les saints anges avec Lui, alors Il s'assiéra sur le trône de Sa gloire » : Matt. xxv, 31.

Le royaume et la résurrection littérale sont deux fois conjoints dans 1 Cor. xv, 22-25. Comme Adam a apporté à tous la mort physique, ainsi Christ apportera à tous la résurrection. Mais pas à tous à la fois. Christ est déjà ressuscité il y a des siècles. Son peuple doit être ressuscité à Sa venue (présence). À Sa venue, Son royaume arrive. Matt. xxv, 31-34 ; 2 Tim. iv, 1. Après, Il remet le royaume, quand toute puissance hostile a été soumise devant Lui, et que la mort est à son terme. Mais la mort n'est pas à son terme tant que le royaume du Christ n'est pas passé, et que les méchants, ainsi que le peuple de Christ, n'ont pas été ressuscités.

Une seconde fois l'apôtre se réfère au changement du corps qui doit précéder l'entrée dans le royaume. « La chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. »

Ces privilégiés « règnent » avec Christ. La « Vie » et un « royaume » ne sont nullement connectés nécessairement. Ceci nous communique donc la nouvelle d'un privilège frais. Ils ne vivent pas seulement avec Christ ; avec Lui ils règnent. Leur règne ne commence qu'après la résurrection. Le Credo du Pape Pie suppose que les saints règnent avec Christ comme des esprits nus. « De même que les saints régnant ensemble avec Christ doivent être vénérés et invoqués » : 7ème Article.

C'est le temps du royaume de Jésus. Il ne s'est jusqu'à présent assis que sur le trône de Son Père. Enfin Il s'assoit sur le Sien. Comme dans le ciel nous avons vu un trône central et suprême auquel les trônes inférieurs rendaient hommage, ainsi en est-il alors sur la terre. Le trône central est celui de Christ : les trônes subordonnés sont ceux de Ses serviteurs de confiance. Même les dix rois, durant le temps du royaume de Satan, ont-ils consenti à se tenir tout à fait subordonnés au Faux Christ ? Combien plus ces rachetés rendront-ils toute soumission joyeusement à Christ ?

Ce n'est pas « ils régnèrent avec Christ », comme si Christ était un nom propre. C'est « avec le Christ ». C'est le royaume longtemps promis du Messie, dont les prophètes juifs ont si souvent parlé. Mais cette vue du martyre pour le Messie, et du règne avec Lui, était quelque chose de nouveau pour les Israélites. « Comment », demanderaient-ils, « peut-on être tué pour le roi Messie ? Ne vient-Il pas dans Sa gloire comme un guerrier irrésistible ? » Ils ne connaissaient pas le secret de Dieu, que le Messie devait être tué par Sa nation, et caché dans le ciel pendant que la nouvelle de Sa résurrection est envoyée aux Gentils, et crue par une élection parmi eux, tandis qu'Israël et le monde continuent dans l'impénitence et les persécutent.

Enfin ils règnent un temps : pendant mille ans, tant que la terre dure. Après, quand la terre est détruite, ils règnent aux siècles des siècles. xxii, 5. Si le règne ici n'est que figuré, alors le règne là-bas l'est aussi.* Avons-nous le règne de « principes » dans la cité éternelle de Dieu ? ou le règne d'hommes ?

***[NBP]*** Si les rois ne signifient que des « formes de gouvernement », quelle est la signification de régner dans xxii, 5 ?*

Sur qui ces privilégiés règnent-ils ? Sur « les nations ». Le pouvoir de Satan sur elles est parti. Ces rois prennent sa place, et exercent son pouvoir. Lors de l'éjection de Satan du ciel, ils ont succédé à son pouvoir. Maintenant que le Méchant est en plus chassé de la terre, ils succèdent à son autorité sur les nations. Il les a séduites, et les a menées contre Christ : ceux-ci les instruisent, et les maintiennent en soumission à Dieu et à Son Christ. Satan entravait le royaume de Dieu ; c'est pourquoi, afin que le royaume ait son plein pouvoir, il est lié.

À ce point, la plupart des interprètes de l'année-jour sont incohérents. Car si un jour dans la prophétie signifie une année, alors les mille ans de béatitude entendent une période de 360 000 ans ! Ou s'ils affirment que les mille ans ne sont que des années littérales, alors nous les tenons à l'inférence que les mille et quelques jours doivent être des jours littéraux. Cela découle, non seulement du principe de cohérence dans le calcul, mais aussi sur le terrain de l'équité. Peut-il être conforme à la justice que le Faux Christ règne deux cent soixante ans de plus que le Vrai Christ ?

### Ch 20. 5

*« Et le reste des morts ne vécut pas* jusqu'à ce que les mille ans fussent finis »*

***[NBP]*** *Ainsi lisent les meilleurs manuscrits et les éditions critiques.*

Assurément ceci est assez clair. Cette vie qui est affirmée d'une portion des morts est déniée de l'autre reste des morts. Certains, décapités par une hache, reviennent à la vie pour régner mille ans. Certains, tués dans la violence et mourant naturellement, ne ressuscitent pas pendant mille ans. « Les morts » est une phrase prise dans le même sens, tant dans la première que dans la seconde résurrection.

Les deux résurrections sont liées l'une à l'autre comme deux parties composant ensemble un tout. Telle est l'une de ces parties, par conséquent, telle est l'autre. Si la première résurrection est figurée, la résurrection des « morts, petits et grands », est figurée aussi. Si cette dernière résurrection est littérale, alors la première résurrection l'est aussi. « Un tiers de l'armée il tua : le reste il le vendit comme esclaves. » Or nous ne pouvons avoir un tiers de l'armée figuré, et le reste de chair et de sang. Si l'armée est composée d'hommes quand une partie est asservie ; elle ne peut être des principes, quand une partie est tuée. Ceux qui ressuscitent dans la seconde résurrection sont le complément de ceux qui ressuscitent dans la première. Faites donc votre choix ! Soit les deux résurrections sont figurées, soit les deux sont littérales. Certains se permettent de parler de la résurrection des morts comme si c'était une chose familièrement connue pour être employée dans le Nouveau Testament dans un sens figuré. Ils se trompent.

Qu'est-ce qui nous empêche de prendre l'expression « la vie d'entre les morts », dans Rom. xi, 15, littéralement ? La résurrection des ossements desséchés dans Ézéchiel était une vision (pour tout ce que je peux voir au contraire) de la future résurrection des corps des saints d'Israël. Il y a un endroit où le mot grec est utilisé sans signifier résurrection, mais cela n'aidera pas la cause. C'est un relèvement seulement de ceux qui sont tombés spirituellement, non des morts. Luc ii, 34.

Ce qui n'est pas tombé ne se relève pas. Les âmes des bénis ne sont pas tombées : leurs corps le sont. Ce sont leurs corps qui ressuscitent. Si ce passage se réfère aux morts spirituellement, l'universalisme s'ensuit. « Le reste des morts de l'âme ne vécut pas jusqu'après les mille ans. » Par conséquent tous ressuscitent après cette période à une nouveauté de vie ! En plus, cela fait des bénis de la première résurrection des morts de l'âme !

« C'est ici la première résurrection. » C'est une parole d'explication, à prendre littéralement. « C'est ici la première résurrection. » Alors ce n'est pas le réveil d'un parti : des réveils du parti de Christ ont eu lieu souvent auparavant. « La première résurrection. » Par conséquent il y a une seconde résurrection : tous ne ressuscitent pas en même temps.

Si ceci est le réveil d'un parti d'hommes saints, ce n'est pas « la première » ou la vingtième. « Mais », répond-on, « il y eut aussi une résurrection de personnes mortes avant celle-ci, comme la fille de Jaïrus, Lazare, et d'autres. » (Matt. xxvii, 52, 53.) Le Saint-Esprit ne compte pas ces cas comme la première résurrection. La

résurrection n'est pas le simple acte de se lever ; elle inclut la gloire alors possédée. Le temps de jouissance et de règne avec Christ s'ensuivant sur la résurrection d'entre les morts est ici pris en compte. Les enlèvements des saints se produisent en différents bataillons. Mais toutes les résurrections, commençant à être comptées à partir des mille ans, et introduisant leurs participants dans le royaume de Christ, constituent ensemble la première résurrection.

La dispensation millénaire n'est pas, comme les anti-millénaristes voudraient le faire, une dispensation ne différant que par degré de celle qui précède maintenant ; elle est différente dans toutes ses grandes caractéristiques.

1. Maintenant le peuple de Dieu marche par la foi : alors il y aura la vue.
2. Maintenant c'est le temps de la miséricorde ; alors sera le « jour de la justice » (ou « du jugement »).
3. Maintenant le monde, le diable et la chair s'opposent au peuple de Dieu : alors la chair seule résistera.
4. Les fils de Dieu sont maintenant non révélés : alors ils seront vus comme Siens dans la résurrection. Ils doivent souffrir maintenant, et non se venger eux-mêmes : alors ils doivent diriger en justice, et retrancher les offenseurs.
5. Maintenant la terre est principalement méchante, Israël est dans l'incrédulité, les nations sont rebelles. Alors Israël reconnaîtra le Messie Jésus, et les nations seront en soumission à Israël, à Christ, et à Ses rois ressuscités.
6. Maintenant Jésus est absent, et attend la soumission de Ses ennemis par Son Père. Jésus alors sera revenu, et Son Père aura remis tout pouvoir entre Ses mains.
7. Jusqu'à présent seuls les précurseurs de l'Antichrist sont apparus, et Satan est encore dans les lieux célestes. Éph. i, vi. Alors lui et son roi auront régné, et auront été jetés en bas.
8. Il n'y aura pas de Cène du Seigneur alors ; car celle-ci doit être célébrée seulement « jusqu'à ce qu'Il vienne ». Le baptême ne sera pas non plus célébré alors : car l'appel hors du monde par la mort emblématique à celui-ci cessera d'être la position du peuple de Dieu.

« C’est ici la première résurrection. » Voici une parole d'explication, ressemblant à beaucoup de passages semblables dans le livre. Cela doit être pris littéralement, quoi qu'il en soit du symbolique. Alors la résurrection n'est pas figurée ici, mais littérale. L'écrivain sacré en disant « la première résurrection » implique qu'il y en a une seconde. Il implique aussi que, bien que les résurrections diffèrent en regard du temps ou de l'ordre, elles sont de la même description en regard de leur essence comme résurrections.

Pour beaucoup ce passage est le seul qui parle du millénium. Il est vrai que c'est le seul qui nomme mille ans comme la période de la béatitude. Mais ce n'est qu'un parmi des centaines qui décrivent ce temps. Il se tient révélé dans ces passages qui décrivent le royaume de Dieu dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau ; dans ceux qui parlent d'une résurrection spéciale, et de récompense et de menace pour les croyants en Christ à Sa venue.

Il y a sept passages dans ce livre même qui se réfèrent plus ou moins distinctement à ce temps.

1. Jésus est « Prince des rois de la terre » : i, 5. Quand est-Il vu l'être ? Pas maintenant. Mais Il l'est quand le ciel est ouvert et qu'Il sort. Alors est Son nom sur Sa cuisse ; alors Sa puissance est mise en œuvre pour les détruire. xix, 16. Nous aussi avons été faits « rois et sacrificateurs » par le sang de Jésus. Dirigeons-nous maintenant ? Non. Jean était dans la « tribulation » et la « patience en Jésus » alors. i, 9. Mais « à travers beaucoup de tribulations » maintenant nous devons plus tard entrer dans le royaume. Actes xiv, 22 ; 2 Tim. ii, 12.

2. Jésus promet à Ses saints vainqueurs, observateurs de Ses commandements même jusqu'à la fin de leur temps d'épreuve, un pouvoir légitime sur les nations. ii, 26, 27. Est-ce exercé maintenant ? Bien sûr que non. L'épreuve n'est pas finie : le temps n'est pas encore venu pour les saints de diriger. Et quel doit être le style de leur domination ? Avec des paroles de tendresse, avec des offres de l'Évangile ? Non, mais avec une verge de fer, brisant en éclats tous les opposants. Si quelqu'un ne peut voir ici la preuve d'une autre dispensation, il doit être aveugle en effet. Ceci ne peut être que durant l'existence de la terre présente, et par conséquent seulement pour une saison : car il n'y a pas de rebelles parmi les nations dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

3. Au saint vainqueur Jésus promet une place sur Son trône comme distinct de celui de Son Père, place qu'Il occupe maintenant. iii, 21. Où voit-on le trône de Christ comme étant distinct de celui du Père ? Pas dans les chapitres iv et v. Là Jésus est entre le trône et les anciens. Pas dans l'état final des choses dans la cité. Là c'est « le trône de Dieu et de l'Agneau » : xxii, 1. Ce doit être alors dans ce chapitre, xx, 4. Là le trône du Christ est établi, et des privilégiés règnent avec Lui.

4. Les anciens, quand Christ prend le livre, confessent Sa dignité, à cause de Sa mort, et reconnaissent ceux qu'Il a faits sacrificateurs et rois, et qui régneront sur la terre. v, 9, 10. Ceci n'est nulle part affirmé ou contemplé, si ce n'est accompli en xx, 4. Car après cela, la terre est totalement détruite.

5. Quand la septième trompette sonne, « Le royaume du monde devient celui de notre Seigneur et de Son Christ » : xi, 15. Et les anciens décrivent plus loin les résultats qui s'ensuivent. Dieu exerce Sa puissance et règne. Les nations sont courroucées, et la colère de Dieu descend. Ni l'un ni l'autre n'est le cas maintenant. C'est le temps de la miséricorde : les nations sont indifférentes. C'est alors le temps de la récompense pour le peuple de Dieu, et de la destruction pour les destructeurs de la terre. Aucune de ces choses ne se passe maintenant. C'est le jour mauvais, pour l'instant, du combat avec Satan. Éph. vi, 10-18. Ce n'est pas la destruction des méchants maintenant. Mais Dieu est « réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs offenses » : 2 Cor. v, 19.

6. Le royaume est venu au ciel, quand les saints privilégiés, s'éveillant d'entre les morts dans des corps de résurrection, sont enlevés vers le trône de Dieu, et sont ravis là afin qu'ils puissent diriger les nations avec une verge de fer. xii, 5-12. Ils règnent, après que Satan est jeté en bas, d'abord du ciel, et ensuite dans l'abîme. Aucune de ces choses n'a encore été effectuée. Pas encore n'est-ce « Malheur à la terre, parce que Satan n'a qu'un peu de temps ! » Ou bien, « malheur aussi aux saints » : parce que le jour du Seigneur, le grand et très terrible est sur eux ! Contre cela le Saint-Esprit réconforte Ses veilleurs. La présence du Seigneur nous rassemblera à elle-même avant que l'apostasie du Christianisme n'ait lieu, et que le grand apôtre du Mensonge de Satan n'apparaisse. 2 Thess. ii. Pas encore un roi de Rome n'est ressuscité d'entre les morts ; pas encore Satan n'est adoré comme le seigneur des rois de la terre ; pas encore ne sont apparus les dix rois qui règnent aussi longtemps que l'Antichrist. xvii.

De la résurrection de récompense il y a plusieurs notices.

1. Jésus conseille à Ses disciples de faire des festins pour ceux qui ne peuvent pas les rembourser, parce qu'ils seraient « bénis » et seraient « récompensés à la résurrection des justes » : Luc xiv, 14. Il y a donc deux résurrections : une pour les justes seuls. Quand distinguons-nous ? Quand il y a deux choses toutes deux connues par le même nom. Pourquoi parlons-nous d'une « Chapelle Épiscopale » ? Pour la distinguer des chapelles utilisées par les dissidents.

2. Jésus dans Sa réponse aux Sadducéens, dit : « Ceux qui seront jugés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts [non, « de la mort »] ne se marient ni ne sont donnés en mariage. Ils ne peuvent non plus mourir, car ils sont égaux aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection » : Luc xx, 34-36. Cette résurrection dans laquelle nul ne peut entrer excepté les

personnes « jugées dignes », doit être une résurrection des justes seulement. Elle est identifiée à une portion spéciale de temps — « ce siècle-là ». Tous ceux qui y participent sont fils de Dieu, parce qu'ils y participent. Cela ne pourrait être vrai si les méchants et les justes ressuscitaient ensemble. Ce doit être alors la résurrection d'Apoc. xx, car « Béni et saint est celui qui a part à celle-là. » Les justes seuls y participent.

3. Il y a une « résurrection de vie », pour ceux « qui ont fait le bien » : Jean v, 29. Après elle vient la résurrection de jugement, pour ceux qui ont fait le mal. Combien clairement les deux résurrections d'Apoc. xx exposent ceci !

4. Dans Phil. iii, 11, Paul nous dit ce qu'était « le prix de son appel » vers lequel il s'empressait. « Si je puis par quelque moyen parvenir à la résurrection sélective d'entre les morts » : (Grec.) Voici une résurrection qui en laisse beaucoup dans leurs tombes, — une résurrection sélective. C'est une résurrection de privilège, non obtenue même par tous les croyants. Car Paul n'était-il pas un croyant, lorsqu'il écrivit ces mots ? Pourtant il la cherchait, comme un prix proposé aux croyants. Il craignait que, « ayant servi de héraut aux autres, il ne soit lui-même rejeté » à l'égard de ce prix. 1 Cor. ix, 27. (Grec.)

5. Il confirme ceci dans Rom. vi, 5. Parlant de ceux qui furent immergés sur la profession de foi en Christ, et ainsi ensevelis et ressuscités avec Christ dans le baptême, il ajoute : « Car SI nous sommes devenus une même plante avec Lui par la ressemblance de Sa mort, nous le serons aussi par Sa résurrection » : (voir Grec.) Veille, croyant, à ce que ce « si » n'empêche pas ton entrée dans le royaume !

### Ch 20.6

*« Béni et saint est celui qui a part à la première résurrection ; sur ceux-ci la Seconde Mort n'a point d'autorité, mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et régneront avec Lui mille ans. »*

L'état général des trois classes de ressuscités nous est maintenant notifié. Bien que rassemblés à partir de plusieurs dispensations, ils jouissent de nombreuses distinctions en commun. Ils constituent ensemble « le peuple de Dieu », dont le Saint-Esprit parle dans les Hébreux, nous disant d'abord qu'un « repos de sabbat » leur est réservé (iv, 9). Et ensuite, après que quelques beaux spécimens des serviteurs de Dieu sous l'ancienne alliance ont été nommés, il nous informe que tous ceux-là, bien que reconnus comme le peuple de foi de Dieu, n'ont jamais encore obtenu la promesse, parce que le Très-Haut a l'intention de les embrasser, eux et nous, dans une même saison de jouissance (xi, 39, 40).

La description générale des ressuscités comme « bénis et saints » est le résultat du jugement préalable de Jésus à leur égard. Le roi a appelé Ses serviteurs devant Lui ; mais certains se sont comportés de manière indigne de leur appel en tant que serviteurs, et ont été renvoyés comme indignes de participer à cette récompense. Ceux qui entrent dans le royaume sont « bénis ». Ils sont heureux dans leurs circonstances : ils sont « saints » par rapport à leur état.

« Béni » est le mot continuellement utilisé par notre Seigneur pour décrire le sort de ceux qui participent au royaume millénaire. « Bénis sont les pauvres en esprit ; car le royaume des cieux est à eux » (Matt. v, 3-11 ; Luc vi, 20 ; xii, 37, 38, 43). « Tu seras béni : car tu seras récompensé à la résurrection des justes » (Luc xiv, 14, 15).

Leur béatitude semble avoir une référence spéciale à leur situation en tant que rois ; leur sainteté est en lien très étroit avec leur sacrificature. Le monde les a raillés comme des hypocrites dans leur vie, les a méprisés comme des fous et des fanatiques qui jetaient les bonnes choses et les jouissances du monde pour rien. Mais ils ont cru aux promesses de Dieu et ne sont pas déçus. Leur sainteté est reconnue, et en tant que cœurs purs, ils ont accès à Dieu. Leur souffrance pour Christ est confessée et récompensée par le royaume de Dieu.

Le bonheur et la sainteté sont maintenant mariés ensemble pour ne plus jamais être séparés. Ici-bas, la sainteté est souvent conduite dans le trouble le plus profond, par la puissance de Satan, la méchanceté du monde, la faiblesse et les luttes de la chair. C'est ici la résurrection et le royaume des « saints », tel que prédit par Daniel (vii, 18, 22, 27). Ceux-là donc qui, bien que croyants, ont manifesté un esprit et une conduite non sanctifiés, seront exclus.

1 Cor. vi, 8-11 : « C'est VOUS qui faites le tort et qui fraudez, et cela envers vos frères. Ne savez-vous pas que les injustes n'hériteront point le royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les sodomites, ni les voleurs, ni les cupides, ni les ivrognes, ni les outrageux, ni les ravisseurs, n'hériteront le royaume de Dieu. Et c'est là ce que vous étiez quelques-uns d'entre vous : mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés, au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu. »* L'apôtre estimait qu'il s'agissait d'une déduction si claire, d'un principe si bien connu, que les personnes non sanctifiées ne participeraient pas au royaume des saints, qu'il s'étonnait de la manière dont un chrétien pouvait l'ignorer.

***[NBP]****Pour les corrections, voir le Grec*

Et il les avertit de ne laisser aucune pensée d'élection ou de conversion, ou des privilèges des croyants en Christ, les enhardir à persévérer dans la voie du péché, avec l'espoir qu'aucune menace de Dieu ne pourrait s'appliquer à Ses élus.

Trois résultats bénis s'attachent à leur position de confiance et d'honneur.

1. « Sur ceux-ci la SECONDE MORT n'a point d'autorité »

Nous avons d'abord l'avantage négatif. Aucun châtiment n'est le leur. Il y a dans l'Apocalypse deux Morts, une présente et une future. Toutes deux sont des lieux. La première Mort, ou l'abîme, existe maintenant. Jésus en tient les clefs (i, 18). La Seconde Mort est l'étang de feu ; comme le chapitre l'enseigne (v. 14). L'exemption de cette dernière est une promesse aux vainqueurs des églises.

La promesse faite aux vainqueurs des églises durant le temps de leur vie précédente est maintenant accomplie. « Celui qui vaincra ne sera point blessé par la seconde mort. » Ceux-ci sont donc en grande partie les vainqueurs parmi les églises de Christ. Et la perception de cela lève l'une des objections de M. Brown, qui est à cet effet : « En supposant que la résurrection réelle de tous les sauvés soit ici décrite, les mots "Sur ceux-ci [et non "tels"] la seconde mort n'a point de pouvoir" sont insignifiants ». Le sophisme réside dans le fait de supposer que le règne avec Christ appartient à chaque croyant, et qu'aucun croyant ne peut être touché par la Seconde Mort.

Le fait de ne pas être blessé par la Seconde Mort est une promesse faite principalement à celui qui subit la mort littérale pour Christ. À lui est donc promise, comme sa récompense, non pas une résurrection figurée de quelqu'un d'autre ; mais il est consolé par l'exemple de Jésus, qui a subi la mort littérale et a reçu la résurrection littérale (Apoc. ii, 8). Au vainqueur donc qui passe par la mort littérale dans la cause de Christ est promise, comme consolation, une résurrection littérale, ayant lieu mille ans avant ceux qui n'ont pas été tentés, ou qui n'ont pas vaincu comme lui.

Cette déclaration résonne étrangement à nos oreilles : car nous sommes tout à fait habitués à oublier que même ceux qui sont justifiés par la foi seront récompensés selon leurs œuvres (Matt. xvi, 24-27 ; Apoc. xxii, 12). Ici, il est implicite que sur certains croyants ayant grandement offensé, la Seconde Mort peut avoir autorité.

« Et son maître, étant en colère, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qui lui était dû. C'est ainsi que mon Père céleste vous fera aussi, si vous ne pardonnez pas de tout votre cœur, chacun à son frère, ses fautes » (Matt. xviii, 34, 35).

« Non dans la passion de la convoitise, comme les Gentils qui ne connaissent pas Dieu. Que personne n'outrepasse et ne fraude son frère dans cette affaire : parce que le Seigneur est le vengeur de tous de tels actes, comme nous vous l'avons aussi dit d'avance et témoigné » (1 Thess. iv, 5, 6).

La promesse d'échapper à cela fut faite à l'ange de Smyrne lorsqu'il était en danger de mort pour la cause de Christ. Mais qu'en est-il si un croyant, par peur de la mort, a renié Christ ? Quelle semble être l'implication manifeste de Luc xii, 4, 5 ?

« Et je vous dis, mes amis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et après cela n'ont rien de plus qu'ils puissent faire. Mais je vous avertirai qui vous devez craindre : Craignez Celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter en enfer ; oui, je vous le dis, Craignez-Le. »

La crainte de Dieu doit contrebalancer la crainte de l'homme. La référence dans le verset devant nous est manifestement au cas des amis de Daniel, qui résistèrent à l'idolâtrie au péril de leur vie. Ils furent jetés dans le feu le plus ardent que l'homme puisse créer : mais il ne put leur faire aucun mal.

« Et les princes, les gouverneurs et les capitaines, et les conseillers du roi, étant rassemblés, virent ces hommes sur le corps desquels le feu n'avait eu aucun pouvoir, et dont aucun cheveu de la tête n'était roussi, et dont les habits n'étaient point changés, et sur lesquels l'odeur du feu n'était point passée » (Dan. iii, 27).

« Voulez-vous donc nier, avec les Wesléiens, la persévérance des élus de Dieu ? » Nullement ; c'est une vérité qui repose sur des bases solides. Mais même Jean, qui dans son Évangile enseigne si fortement cela, affirme tout aussi fortement dans les paroles du Sauveur le châtiment des croyants qui croupissent dans le péché sans se repentir. Que dit ce passage mémorable ?

« Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment, et il sèche ; puis on les ramasse, et on les jette au feu, et ils brûlent » (Jean xv, 6).

Et les promesses du Sauveur sur la persévérance des saints sont faites d'une manière dont la force a été manquée par nos traducteurs. « En vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort pour toujours » (Jean viii, 51, 52).

« Je leur donne [à mes brebis] la vie éternelle, et elles ne périront point pour toujours : et personne ne les ravira de ma main. » « Je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours » (Jean xi, 25, 26).

« Voulez-vous dire alors que tous ceux qui sont exclus de la gloire millénaire goûtent à la mort pendant mille ans ? » Nullement. Certains seront simplement mis dehors, comme indignes de récompense. Mais certains sont de grands offenseurs : certains ont été retranchés dans leurs péchés : voyez Ananias et Saphira.

2. « Mais ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ »

Par sacrificateurs, nous comprenons ceux qui sont plus saints que les autres, acceptés par le Dieu qu'ils adorent, admis plus près de Lui que les autres, et porteurs de messages de Sa part et vers Lui. Toutes ces choses appartiennent aux privilégiés de cette scène. Tous les croyants se préparent maintenant pour ce jour-là. Ils sont faits sacrificateurs pour Dieu par le sang de Christ. Le baptême leur est assigné, comme

l'immersion l'était autrefois aux sacrificateurs de la lignée d'Aaron. « Tu les baigneras dans l'eau » (Ex. xxix, 4). Ils sont reconnus par les anciens comme consacrés. « Tu les as faits pour notre Dieu rois et sacrificateurs » (v. 10). Ils sont plus saints que les autres, vêtus de corps de résurrection, privilégiés pour entrer dans le Lieu très saint du temple dans le ciel. Ils sont intercesseurs pour la terre en ce jour-là : ils portent à Dieu les pétitions des hommes : ils reçoivent en retour de Dieu Ses réponses aux hommes.

En ce temps-là, il y a deux temples, et deux groupes de sacrificateurs ; le temple terrestre et les sacrificateurs de la lignée d'Aaron, qui offrent des sacrifices qui purifient la chair (Héb. ix, 13). Il y a aussi les sacrificateurs ressuscités qui servent dans le temple de la nouvelle alliance. Le temple d'en bas n'est que « le parvis extérieur » du temple d'en haut. Mais dans le temple d'en bas, Jésus en tant que Christ prend Son siège.

La vie d'un croyant en Jésus maintenant est destinée à être une préparation pour ce jour-là. Il est déjà constitué sacrificateur pour « offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ » (1 Pi. ii, 5, 9 ; Héb. xiii, 15, 16). Il est dirigé vers la prière et la louange pour tous (1 Tim. ii, 1, 2). Il apprend à discerner entre le bien et le mal (Héb. v, 14). Il s'efforce d'instruire les autres et de les tourner vers Dieu. Enfin, s'il est obéissant à son appel, il est « jugé digne » d'exercer sa sacrificature au jour du royaume du Messie, tant que la terre dure encore ; de voir avec le Messie le fruit du travail de son âme jusqu'à la mort. Les nations ne contestent pas leur sacrificature, comme les Israélites le firent pour celle des fils d'Aaron ; elle est scellée, non par le signe de la résurrection, mais dans sa réalité.

Ils sont sacrificateurs de « Dieu et du Christ ».

Si la théorie anti-millénaire échoue à étayer son idée de principes régnants, il est encore moins possible de montrer comment des principes peuvent être sacrificateurs. Le sang de Christ a fait de certaines personnes des sacrificateurs ; et celles-ci peuvent régner et être sacrificateurs.

Dieu et Jésus en tant que Christ sont adorés durant l'âge millénaire, en préparation à l'adoration finale de « Dieu et l'Agneau ». Jésus est donc Dieu : car le sacrificateur est un ministre de Dieu. Le titre « le Christ » n'est utilisé que quatre fois dans ce livre, et dans les quatre occasions, il se réfère au royaume millénaire. Quand la septième trompette sonne, elle dit que le royaume est devenu celui « du Seigneur et de Son Christ » (xi, 15). Quand Satan est expulsé, la gloire est donnée à Dieu parce que l'autorité de Son Christ est apparue (xii, 10) ; et deux fois l'expression est utilisée dans ce paragraphe. Ce titre de Jésus — « le Christ » — introduit toutes les promesses de l'Ancien Testament envers Israël et la terre.

Ces sacrificateurs prennent la place du Faux Prophète. Ce dignitaire du royaume de Satan utilisait tout son pouvoir en présence du Monarque des Monarques, par sa permission, en tant que son adjoint de confiance. Il faisait en sorte que la terre adore le Faux Christ. Ceux-ci utilisent toute leur autorité pour faire en sorte que le monde s'incline devant Dieu et Son Christ.

Nous comprendrions ce que l'on voudrait dire si nous lisions chez les historiens romains les « sacrificateurs de Jupiter et d'Auguste ». Nous percevrions que les Romains reconnaissaient à la fois Jupiter et Auguste comme des dieux coordonnés : et que leurs sacrificateurs étaient dévoués à leur service, et servaient les adorateurs. Tel est le sens ici, bien que le dieu ne soit qu'un. Les anti-millénaristes devront lutter contre la doctrine de la sacrificature des jours millénaires, tout comme contre son autorité royale.

Tout en étant des chefs de culte pour les autres, ils sont aussi des adorateurs eux-mêmes. En cela se voit l'inspiration du livre de Dieu. Il nous dit que les privilégiés de ce jour-là « règnent avec le Christ ». Mais il ne dit pas qu'ils étaient « adorés avec le Christ ». Il y a une supériorité de nature au-dessus d'eux-mêmes : comme dans le passage cité par l'apôtre. « Ton trône, ô Dieu, [le Fils] est aux siècles des siècles. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint (Messie) d'une huile de joie au-dessus de

tes compagnons » (Héb. i, 8, 9). Ce passage aussi nous donne les points de distance — « ô Dieu » ; et de proximité — « tes compagnons ».

La Grande Multitude que nous avons vue au chapitre vii, qui sert Dieu comme sacrificateurs jour et nuit dans Son temple d'en haut, fait partie de ceux qui règnent durant les mille ans.

Ils suivent Christ comme leur chef, et Il les amène sur la terre pour régner, de même qu'Il les conduit à la cité d'en haut et à sa source de vie.

Ozias fut frappé par Dieu parce que, bien que roi, il n'était pas sacrificateur, et ne pouvait entrer dans le sanctuaire pour offrir l'encens. Lorsqu'il fut fait lépreux, il fut virtuellement détrôné, si la loi de la lèpre était pleinement appliquée. Mais ceux de la première résurrection sont à la fois rois et sacrificateurs ; et personne ne les chassera de leur temple, ni ne leur arrachera leur sceptre. Il est très remarquable qu'il ne soit pas dit de ceux qui jouissent de l'état final qu'ils sont sacrificateurs pour toujours : mais seulement qu'ils règnent pour toujours.

3. « Ils régneront avec lui mille ans »

Le Christ doit régner mille ans sur le trône de David, selon la promesse de Dieu faite à Lui pour Ses souffrances (Ésa. liii, 10-12 ; ix, 6, 7). Ceux-ci règnent avec le Christ. Le Christ est-il un « principe » ou un « parti » ? Sinon, ceux qui partagent le royaume avec Lui ne le sont pas non plus.

Le royaume promis est-il une session avec Christ sur Son trône pendant que les morts sont jugés, à la clôture des mille ans ? Non, l'autorité royale est exercée durant mille ans, préalablement au jugement des morts. Et quelle place y a-t-il pour la sacrificature pendant que les morts sont jugés ?

Au lieu du Faux Christ, le Vrai Messie règne maintenant. Le règne du Faux Christ est un règne littéral ; il en est de même de celui du Vrai Christ. Au lieu des dix rois de l'Antichrist, les douze apôtres règnent. Les dix rois règnent littéralement : de même les douze apôtres. Au lieu des rois de la terre, les ressuscités, qui sont venus avec Christ, exercent le sceptre. Les rois de la terre règnent maintenant littéralement : de même régneront les futurs rois de la terre créés par Christ. Si Christ n'est pas personnellement présent, ce n'est pas le règne de Christ. L'Esprit nous demande d'appeler Christ : il ne suffit pas que le Saint-Esprit soit descendu ; notre espoir est la venue de Jésus. C'est à l'homme que le royaume doit être accordé.

Les sujets de ces rois sont les Gentils ; l'autorité sur les douze tribus d'Israël étant donnée par promesse aux douze apôtres juifs. Quel serait le plus grand privilège, un siège à côté de Jésus pendant qu'Il prononce la sentence sur les morts, et notre assentiment à celle-ci, ou mille ans d'autorité subordonnée sur des cités ou des peuples ? (Luc xix, 17, 19).

Des deux alternatives, nous pouvons être assurés que la plus grande est celle que Dieu a promise. La royauté de l'autre serait totalement illusoire.

Voici enfin l'union légitime des offices de roi et de sacrificateur. Sous la Loi, les rois ne pouvaient être sacrificateurs : et aucun sacrificateur ne devenait roi. Sous l'Évangile, les saints étaient sacrificateurs, mais il leur était interdit d'être rois (1 Cor. iv, 8-14). Maintenant, les ressuscités sont à la fois sacrificateurs et rois. Voici la perfection du gouvernement. Car les dirigeants sont les justes, n'étant plus tentés par le péché ou Satan. Avec une pleine connaissance, une parfaite impartialité et l'amour de Dieu et de l'homme, ils dirigent leurs sujets. S'il y a un mal quelconque, il provient des gouvernés, non des gouvernants.

Il y a, je le crois, une analogie et un contraste voulus entre ce chapitre et le chapitre ix. Dans le chapitre ix, un mauvais ange ouvre l'abîme, et il en sort de la fumée, un roi et sa troupe. Durant son règne, le ciel est fermé (xi, 6). Dans le chapitre xix, le ciel est ouvert, et un roi et sa troupe viennent avec les nuées du ciel ; et durant le règne de ce roi, l'abîme est fermé (xx, 1, 2). La troupe qui sort de l'abîme est dirigée par l'ange de l'abîme, dont le nom est Destructeur. La troupe qui sort du ciel est conduite par un chef bien supérieur à Son

armée, et Son nom est Sauveur, bien qu'Il vienne alors en justice, puissant pour sauver par la puissance. Aux sauterelles est donné le pouvoir sur les hommes, pour les tourmenter cinq mois. Aux armées du ciel, le jugement est donné, pour diriger les hommes avec une verge de fer mille ans. Les hommes de la terre sont, à la première période, de deux classes — ceux marqués du sceau de Dieu sur leur front, et ceux qui ne le sont pas. Ces derniers sont tourmentés et possèdent une terrible immortalité dans la douleur. Bien qu'ils souhaitent mourir, et tentent de se suicider, ils sont incapables d'accomplir leur but. Les hommes de la terre, lors de la seconde occasion, sont les marqués de la Bête Sauvage, et ils sont retranchés. Ceux qui restent jouissent d'une vie grandement prolongée.

Les sauterelles étaient comme des chevaux préparés pour la bataille. Les armées du ciel viennent sur des chevaux blancs. Les sauterelles possédaient quelque chose comme des couronnes comme d'or. Les armées du ciel s'assoient sur des trônes et règnent. Les sauterelles avaient des visages comme des hommes : l'armée céleste consiste en hommes.

Il y a aussi une allusion, apparemment, au prochain malheur. Alors quatre anges, avec deux cents millions de cavaliers sont relâchés d'en bas pour tuer les hommes. La troupe du ciel est une troupe de cavalerie, et devant eux les armées des impies sont foulées aux pieds. Les quatre anges sont relâchés pour une année, un mois, un jour et une heure. L'armée du ciel descend sur terre pour demeurer mille ans.

Mais ce n'est pas l'état final. Ce n'est que pour mille ans. C'est une période de transition entre la vieille terre et la nouvelle, participant des caractéristiques des deux. Alors est accomplie la parole des anciens — « Ils régneront sur la terre ».

## LA DERNIÈRE RÉBELLION

### Ch 20.7 – 10

*« Et quand les mille ans sont accomplis, Satan sera délié de sa prison, et il sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, pour les rassembler pour la bataille ; leur nombre est comme le sable de la mer. Et ils montèrent sur la surface de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la cité bien-aimée : et un feu descendit du ciel de la part de Dieu et les dévora. Et le diable qui les séduisait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont et la Bête Sauvage et le Faux Prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles. »*

Les prophètes juifs n'ont généralement aucun aperçu au-delà de la période millénaire, au cours de laquelle leur nation atteint son apogée distincte de suprématie et de gloire. Mais ce livre nous mène bien au-delà, dans l'éternité, là où la position distinctive du Juif n'est plus maintenue. Le paragraphe présent n'est pas une vision, mais de la prophétie pure. Jean n'a pas vu ce relâchement avoir lieu ; il en a été informé.

L'Église de Smyrne est avertie que le diable allait « jeter quelques-uns d'entre vous en prison » (ii, 10). À présent, la dispensation de la miséricorde, durant laquelle les saints sont mis à l'épreuve, est passée : le jour de la justice est venu. « On se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servis. » Mais les mille ans étant passés, il est libéré. Il est maintenant appelé « Satan » et « le diable » ; il n'est plus nommé « le dragon », et il n'apparaît plus à la tête de ses forces angéliques.

La prison, dans les deux cas, est tout aussi réelle, et la détention forcée ainsi que l'incapacité d'agir sur le monde extérieur sont les mêmes dans les deux cas.

Dès qu'il est délié, il se livre une fois de plus à son ancienne occupation : le péché. La punition chez les hommes sert fréquemment à réformer la conduite, même là où le cœur reste inchangé. La main est retenue dans la vie future par l'expérience des conséquences désagréables du péché. Mais le long confinement et l'infliction de mille ans ne réforment pas Satan, même en apparence. Il n'est pas seulement mauvais intérieurement, il s'attache à séduire les autres. Ni le jugement ni la miséricorde ne l'affectent en bien. Mis à sa dernière épreuve, autorisé à jouir de sa liberté une fois de plus, il n'est toujours que le Destructeur.

Aucun espoir charitable de son rétablissement n'est suggéré. Il nous est dit précisément ce qu'il fera. Dieu montre, par ce bref intervalle de liberté qui lui est accordé, qu'il ne peut y avoir ni paix ni bonheur tant qu'il est en liberté. La terre a été grandement soulagée par son absence temporaire ; maintenant, il sera consigné en prison pour toujours.

La position de l'homme et de Satan est alors quelque peu semblable à ce qu'elle était en Éden. La Palestine est comme le jardin du Seigneur (És. li, 3 ; Ézék. xxxvi, 35). La tentation renouvelée prouve que l'homme et Satan sont les mêmes : Satan aussi prêt à tenter, l'homme déchu aussi prêt à être terrassé par la tentation. C'est pourquoi sa semence est rejetée d'entre la semence de la femme pour toujours, et sa tête est finalement écrasée.

Il séduit les nations. Il place devant elles des perspectives calculées pour les rendre mécontentes des grâces dont elles jouissent richement. C'est ainsi que Satan lui-même et ses anges, si je ne me trompe, sont tombés. Ils ont refusé de reconnaître le droit de Dieu de placer l'homme au-dessus de toutes les œuvres de Ses mains et, par conséquent, de lui donner une place plus élevée qu'eux-mêmes. C'est ainsi que les Juifs à Jérusalem furent exaspérés contre Paul et les Gentils, à cause des miséricordes qui leur étaient envoyées (Actes xxii, 21, 22).

Il en fut ainsi dans le Jardin. Satan a conduit nos premiers parents à être mécontents : il conduira ainsi les nations. Mais quel mode adoptera-t-il ? Je pense que nous pouvons raisonnablement conjecturer qu'il excitera les Gentils contre les Juifs. Il est naturel pour l'homme d'être jaloux d'un supérieur. Le Juif, pendant le millénium, est amené à occuper une hauteur bien au-dessus des nations ou des Gentils.

« Et les fils de l'étranger rebâtiront tes murs, et leurs rois te serviront ; car je t'ai frappée dans ma colère, mais dans ma bienveillance j'ai eu pitié de toi. Tes portes seront toujours ouvertes : elles ne seront fermées ni jour ni nuit, afin qu'on t'apporte les richesses des Gentils, et que leurs rois soient amenés. Car la nation et le royaume qui ne te serviront pas périront ; oui, ces nations seront entièrement dévastées... » (És. lx, 10-12, 14, 16).

« Et des étrangers se tiendront là et paîtront vos troupeaux, et les fils de l'étranger seront vos laboureurs et vos vignerons. Mais vous, on vous appellera les Prêtres de l'Éternel... vous mangerez les richesses des Gentils, et vous vous glorifierez de leur gloire » (És. lxi, 5, 6).

Ces paroles irritent de nombreuses âmes de Gentils aujourd'hui. Combien plus tourmenteront-elles les esprits des non-convertis alors ? Voici donc le combustible qu'il saura embraser.

« Gentils ! Êtes-vous assez lâches pour vous soumettre plus longtemps aux Juifs — cette race disgraciée, avide d'argent et abjecte, que vos pères méprisaient et détestaient ? À qui sont les grands guerriers dont parle l'histoire ? À qui les rois puissants ? Les grands dans les arts ? Les géants qui ont découvert la science ? Gentils ! Vos pères ! Allez-vous alors vous incliner plus longtemps docilement aux pieds de ces parias ? Pourquoi le Juif détiendrait-il la primauté ? "Le Gentil serait son inférieur ?" C'est un mensonge contre la nature et l'histoire : le passé et le présent. Affirmez votre supériorité native ! Levez-vous et arrachez le sceptre à ces oppresseurs ! Décidez que vous serez libres ! Voulez-le, et la liberté est à vous ! Montez à Jérusalem une fois de plus, non pour y rendre hommage, non pour confesser qu'elle est la métropole de la terre, mais pour la détruire et établir un centre qui soit le vôtre ! »

C'est ainsi qu'il les séduit. Il leur fait imaginer que c'est une dégradation de se soumettre à l'ordre établi par Dieu. Toutes les miséricordes passées sont oubliées dans une profonde ingratitude. Ils ne veulent pas que le Saint règne sur eux ; ils refusent le Christ lui-même, le Roi Parfait.

Satan détourne leurs yeux de l'abondance des bénédictions dont ils ont joui sous cette constitution des choses. Il les séduit quant aux moyens d'atteindre le but qu'ils proposent, et quant à l'issue de leur marche. Quelle folie que de tenter de modifier cet arrangement révélé de Dieu ! Quelle futilité que de tenter par l'épée ou le canon d'élever le Gentil au-dessus du Juif, défendu par Jésus en personne, par Ses légions ressuscitées et les armées de Ses anges ! N'était-ce pas assez que cette guerre inégale ait déjà été tentée une fois, et que les oiseaux se soient assemblés en foule pour banqueter sur les vaincus ? Non ! À nouveau, ils sont séduits. L'anarchie et l'estime de soi sont les sources de péchés innombrables.

Il est intéressant d'observer que notre Seigneur teste par ce principe la femme syro-phénicienne qui s'était adressée à Lui, non comme au Sauveur des hommes, mais comme au Messie, le fils royal de David (Matt. xv, 22). Puis Il l'éprouve par les conséquences de ce titre. Accepterait-elle la place du Gentil et des nations cananéennes, étrangères à Israël, refusées par la Loi ? Prendrait-elle la place du chien, reconnaissant Israël comme les enfants ? Elle le fait. Alors le diable n'a plus aucun droit sur sa fille. À la parole de Jésus, il s'en va. Elle est l'une des personnes de Dieu parmi les Gentils, une enfant de la foi.

Satan n'essaie pas maintenant de séduire Israël ou leur roi, bien qu'autrefois il ait prévalu contre David et attiré le déplaisir de Dieu sur Israël et Jérusalem (1 Chron. xxi, 1). La promesse de Dieu les préserve de toute autre ruse de sa part (És. lix, 21). La sacrificature d'Aaron, après la conspiration de Koré, devait préserver Israël de la colère de Dieu (Nom. xviii, 5). Combien plus la sacrificature de la meilleure alliance, après la défaite du Faux Christ et de sa clique, préservera-t-elle les douze tribus du péché et du malheur !

Le diable s'en va aux quatre coins du globe pour cette mission, tel un nouveau Pierre l'Ermite, prêchant la croisade de plusieurs races contre une seule. Son encouragement est grand. Des multitudes innombrables répondent à son appel. Les nations sont, dans l'ensemble, toujours sa semence. La semence de Satan doit être purgée d'entre les hommes, afin que dans la nouvelle terre il y ait une paix jamais troublée. La génération mauvaise n'aura pas passé avant que la terre elle-même ne soit détruite.

Mais c'est une pierre d'achoppement pour certains. « Qui trouvera-t-il de disposé ? Seuls les saints restent sur la terre après que l'épée du Sauveur et Son jugement ont séparé les méchants d'entre les bons » (Apoc. xix ; Matt. xxv, 31-46). Il est vrai qu'au commencement du millénium, seuls les saints seront trouvés. Mais la progéniture des saints est-elle sainte pour autant ? La grâce ne doit-elle pas intervenir, sans quoi l'enfant de parents pieux n'est qu'un fils déchu d'Adam ? Cela explique donc facilement les dernières armées terrifiantes du péché. À la clôture du millénium, il y a des milliers de personnes non régénérées.

Au milieu des nations, ou comme les incluant, deux noms sont donnés : « Gog et Magog ». Magog est mentionné comme l'un des fils de Japhet (Gen. x, 2). Gog est nommé, si nous nous fions à la Septante, dans Nombres xxiv, 7 : « Son roi sera plus élevé que Gog ». « Magog », si je ne m'abuse, se retrouve encore de nos jours, adouci en « Mogol ».

L'Asie au nord de l'Oxus était décrite par les écrivains arabes comme habitée par des Turcs. « Turc » est chez eux un terme largement diffusé, appliqué comme celui de Scythes par les anciens, pour désigner tous les nomades de ces vastes régions. Ils semblent avoir déjà été perçus avec une part non négligeable de crainte et d'horreur... Les Tartares sont mentionnés comme une race de Turcs plus au nord, et encore plus sauvages... Gog et Magog étaient, par les écrivains arabes, considérés comme situés dans ces contrées.

L'écrivain observe que de l'est de l'Asie, presque jusqu'aux confins de l'Allemagne, s'étend une vaste plaine plane ressemblant à l'océan. C'était ce que les anciens appelaient la Scythie. Les modernes, en séparant la partie européenne, appellent le reste la Tartarie. Leurs mœurs étaient féroces et sauvages... La série

d'invasions qui se sont déversées de ces régions a toujours été comptée parmi les calamités les plus terribles... De là vinrent les hordes de Goths, de Huns, de Turcs, puis les Tartares Mogols sous Gengis Khan.

Nous devons comprendre alors que les nations du nord, particulièrement les Tartares, les Russes et les nations adjacentes, seront en vue dans cette invasion. Nous devons cependant la distinguer de l'invasion de Gog et Magog dans Ézéchiel xxxviii. C'est après celle-là que les temps millénaires surviennent. Après cette incursion plus tardive, la terre est consumée par le feu.

« Dont le nombre est comme le sable de la mer. » Satan n'a plus de roi avec lui : tous les rois sont nommés par Christ ; ils sont les ressuscités favorisés. Auparavant, le diable envoyait des esprits malins avec des miracles pour persuader, et il avait deux assistants humains surnaturels. Maintenant, il est seul. Alors, il avait établi une fausse religion comme base de la rébellion. Maintenant, son temps étant probablement beaucoup plus court qu'auparavant, il ne vise qu'à rassembler une armée pour la bataille.

Au commencement des mille ans, peu de gens sont laissés en vie sur terre, à cause de la destruction terrible des impies. Mais maintenant, comme résultat de la paix et de l'abondance pendant mille ans, la population de la terre est énorme. Dans leur grand nombre, ils placent leur confiance : oubliant que Dieu, autrefois, a détruit des armées caractérisées par les mêmes proportions incalculables. Telles étaient les armées des Cananéens (Josué xi, 4). Mais Josué les frappa jusqu'à ce qu'il n'en restât aucun. Telles étaient les armées de Madian (Juges vii, 12). Mais Gédéon les détruisit.

Le passage suivant de Moses Stuart jettera une lumière supplémentaire sur le sujet de Gog et Magog : « Les relations avec des nations aussi lointaines et sauvages étaient à peine possibles dans les temps anciens ; et par conséquent, à cause de leur nombre et de leur force, elles étaient considérées avec une grande crainte et horreur... Nous pouvons retracer cette opinion, à savoir que Gog et Magog étaient les Scythes de l'Est... Jérôme dit de Magog qu'il désigne les "nations scythes, féroces et innombrables, qui vivent au-delà du Caucase... et s'étendent même jusqu'à l'Inde". »

Il cite ensuite un auteur syriaque du VIe siècle environ... presque en parfait accord avec ce que Mahomet a donné dans le Coran... Dans la Sourate xviii, 94, Mahomet représente un peuple barbare du nord... [qui construit] un mur haut et fort... Par cela, Gog et Magog sont exclus... jusqu'à la dernière période du monde. Alors le Seigneur renversera le mur... Dans la Sourate xxi, 95... Mahomet dit qu'ils ne seront pas renouvelés "jusqu'à ce qu'une ouverture soit faite pour Gog et Magog, qui viendront en hâte de toutes les hautes montagnes", c'est-à-dire la chaîne du Caucase. En d'autres termes, les villes ne seront jamais reconstruites ; car Gog et Magog ne doivent venir, selon le Coran, qu'à la fin des temps.

Par l'expression « dans les quatre coins de la terre », nous semblons être conduits à comprendre les nations à la distance la plus éloignée de la Palestine et de Jérusalem. C'est une crise semblable à celle précédemment décrite au chapitre xi, 1, 2. Les nations y montent contre Jérusalem. Mais elle est alors livrée entre leurs mains pour un temps, à cause du péché. Ici, elle est défendue.

Il est digne de remarque que le point pour lequel ceux-ci montent combattre contre Dieu est accordé dans la dispensation suivante, et sur la nouvelle terre. Dans le nouveau monde, toutes les nations occupent le même niveau. Bien sûr, les rebelles n'y ont point de place. Mais Dieu, dans Sa miséricorde, y ôte cette pierre d'achoppement. Et s'ils avaient attendu seulement une brève période, ils auraient atteint l'objet qu'ils cherchaient si illicitement et si ingratement.

La dernière ressource de Satan est la guerre. Une fois il a combattu dans le ciel ; une fois sur la terre. Il le tente maintenant pour la troisième et dernière fois. Mais certains disent de cette scène : « Il est incroyable, si tout ce qui a précédé est littéralement vrai, que jamais des hommes soient assez frénétiques pour se ruer sur Jérusalem alors qu'elle est défendue par le Fils de Dieu visiblement assis en gloire là-bas ! »

Ceux-là connaissent peu ce que sont l'homme et Satan. Ceux-là ont peu profité des récits du passé. Est-il incroyable qu'après dix plaies envoyées surnaturellement, et confessées comme venant de Dieu, Pharaon et ses armées assaillent encore le peuple d'Israël visiblement défendu par la colonne de nuée ? Est-il incroyable qu'après que la terre se fut ouverte et eut englouti l'assemblée de Dathan et d'Abiram... le lendemain « toute l'assemblée d'Israël murmura contre Moïse et contre Aaron, disant : Vous avez fait mourir le peuple de l'Éternel » (Nom. xvi, 41) ? Était-ce un fait ? Il en sera de même ici.

« Ils montèrent sur la surface [la largeur] de la terre. » Je ne suis pas sûr de comprendre cette expression. Leur « montée » est claire. Tout progrès de la côte vers l'intérieur est une montée. C'est particulièrement vrai aussi de la Jérusalem des derniers jours ; parce que tout le pays alentour est une plaine, et elle est élevée par le dernier tremblement de terre au-dessus de toutes les montagnes environnantes.

Mais qu'est-ce que « la largeur de la terre » ? C'est utilisé une fois pour la terre ou le globe en général (Job xxxviii, 18). Mais je suis enclin à penser que dans ce passage, nous devrions le traduire par « sur la largeur du pays », se référant à l'expression concernant le pays d'Israël, comme dans És. viii, 8 : « Le déploiement de ses ailes remplira la largeur de ton pays, ô Emmanuel ». Et encore, Habacuc dit : « Voici, je vais susciter les Chaldéens, nation cruelle et impétueuse, qui traverse la largeur du pays pour s'emparer de demeures qui ne sont pas à elle » (Hab. i, 6). Voir aussi la promesse à Abraham (Gen. xiii, 17). Tous ces trois passages se réfèrent au pays de Palestine.

L'expression [« sur la largeur de la terre »] semble indiquer, de leur part, un dessein d'encercler la totalité du pays d'Israël, de manière à tout couper, ne laissant personne s'échapper.

Zacharie xiv, 16-19 nous enseigne que, d'une manière générale, les nations seront peu disposées à entreprendre le long pèlerinage annuel à Jérusalem pour célébrer la fête des Tabernacles. Car les menaces de Dieu visent leur refus d'y monter. Mais dans ce cas-ci, il y a un empressement trop grand : ils y montent, non pour adorer, mais pour la guerre. Et sans aucun doute, cela semble, tant à Satan qu'à eux-mêmes, être un coup de maître politique que de retourner contre le Christ le commandement jusqu'alors imposé de monter à Jérusalem. « S'il veut que nous y allions, nous irons : non pour nous courber devant lui, mais pour renverser son trône ! » Ce pèlerinage forcé est le point où leur sujétion au Juif apparaît de la manière la plus frappante.

Dans la guerre précédente contre Dieu, il semblait que Celui-ci avait été insensé en asséchant l'Euphrate, et les Orientaux en profitèrent pour combattre Israël. Maintenant, le commandement de monter à Jérusalem semble être une autre faiblesse de la part du Très-Haut, dont ils vont se prévaloir. Mais la folie de Dieu est plus sage que l'homme. L'Éternel voit le cœur de ces pèlerins belliqueux ; leurs complots Lui sont connus. Il les rassemble, comme de la mauvaise herbe, pour la destruction.

Poursuivant leur but, « ils environnèrent le camp des saints ».

Que signifie « le camp des saints » ? L'expression, bien comprise, est pleine d'intérêt. Quand Israël sortait d'Égypte sous la direction de Dieu, vers la terre promise, il devint l'armée du Seigneur (Ex. xii, 17, 41, 51). Lorsque ses tentes étaient dressées, il devenait le camp du Seigneur (Ex. xiv, 19 ; xvi, 13). Dieu était au milieu de lui, et par conséquent le camp était saint (Deut. xxiii, 14). Ce qui était impur devait être mis dehors. « Hommes et femmes, vous les mettrez dehors... afin qu'ils ne souillent pas leurs camps au milieu desquels j'habite » (Nom. v, 3, 4 ; Josué vi, 18).

À présent, sous la direction du plus grand Josué, « les armées » du ciel sont descendues d'en haut (xix, 11). Elles sont désormais le camp du ciel sur la terre : car l'aspect du ciel envers la terre est militaire. Bien qu'au repos, ils sont préparés pour la guerre.

Je ne peux être d'accord avec ceux qui croient que les saints qui règnent avec Christ ne seront pas sur la terre. Ils peuvent, sans aucun doute, monter au ciel et à la Nouvelle Jérusalem — leur véritable centre — quand ils le veulent ; mais Christ sera souvent sur terre, et sûrement ils y seront aussi.

Le millénium est la « domination » du Messie « au milieu de ses ennemis » (Ps. cx, 2). La « verge de fer » parle de la loi martiale proclamée. C'est la destruction pour les adversaires. La terre est traitée comme conquise au combat. Le Messie descend pour « juger et faire la guerre » « avec justice ». C'est donc contre cela, comme obstacle principal au projet de Satan, que leur avance est principalement dirigée. Ce corps de rois célestes peut être, à l'occasion, des guerriers aussi. Ils l'étaient au début : on les voit tels à la fin. Cela confirme notre déduction selon laquelle les armées qui viennent du ciel deviennent les rois assis sur des trônes en xx, 4. Ils veillent sur Jérusalem et son temple.

Auparavant, quand Jérusalem et son temple furent abandonnés, deux saints se défendirent dans cette ville. Et quand quelqu'un voulait leur nuire, le feu sortait de leur bouche et dévorait les ennemis. Maintenant, une armée veille sur Jérusalem et son temple, car tous deux sont saints ; ils ne sont plus abandonnés, et le feu descend de Dieu pour détruire ceux qui voudraient nuire à la ville ou au temple.

Le fait que « le camp des saints » se réfère à l'armée des ressuscités qui viennent avec Christ semble être corroboré par les occurrences immédiatement précédentes du mot « saints ». Ce sont ceux qui sont particulièrement saints devant Dieu. « Réjouis-toi sur elle, ciel ! et vous, les saints ». « Le fin lin, ce sont les actes justes des saints » (xviii, 20 ; xix, 8). « Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection » (xx, 6).

Il y a sans doute une référence supplémentaire, cachée dans le mot remarquable traduit par « camp » (*parembolè*), à ce qui se passe dans les Actes. Là, le mot est traduit par « forteresse » [ou caserne] et apparaît en évidence dans l'histoire du dernier appel de Paul à Jérusalem. La ville était alors impure, tenue par ceux qui s'appelaient faussement Juifs, qui cherchaient à mettre Paul à mort parce que, comme ils se l'imaginaient faussement, il avait souillé leur temple. Leur temple ne pouvait plus être souillé alors, car Christ l'avait abandonné comme « leur maison » laissée déserte. De plus, les Gentils régnaient sur la ville coupable. « La forteresse » ou tour Antonia surplombait le temple et était tenue par une garnison de soldats romains. Le capitaine de ceux-ci, en apprenant le tumulte dans la ville à cause de l'arrestation de Paul, descendit précipitamment avec ses soldats et intervint pour sauver la vie de Paul (Actes xxi). Il ordonna que l'apôtre soit transporté dans ses murs, et là, il fut sauvé deux fois de la fureur des Juifs (xxii, 24 ; xxiii, 10).

« Le camp des saints » occupe maintenant la place de la tour Antonia d'alors. Ses possesseurs étaient alors les hommes du quatrième empire de la terre. Mais maintenant, les hommes du cinquième empire, ou empire céleste, tiennent le camp. De même que, lorsque l'iniquité était à son comble, une armée fut donnée à l'Antichrist contre le sanctuaire et le sacrifice perpétuel (Dan. viii, 11, 12) ; de même, quand le Juste se lève, une armée lui est donnée pour veiller sur le sanctuaire. Le camp est maintenant tenu, non par des Juifs, mais par une autre race : non par des ennemis, mais par des amis. Israël est dans son bon sens, et ne sera plus livré aux ennemis. Les saints n'ont plus besoin d'être défendus : ils sont forts pour protéger les autres. Et quand les Gentils se soulèvent contre la sainte Jérusalem, et pensent souiller le saint temple, cela se dresse comme une barrière puissante contre leurs plans. C'est probablement à cela que se réfère cette parole : « Sur toute la gloire, il y aura une défense » (És. iv, 5).

Mais le temple de Jérusalem n'est pas nommé : pas plus que la ville terrestre n'est appelée Jérusalem dans ce livre. Car le temple millénaire de la terre n'est que le parvis extérieur du vrai temple qui est au ciel. Et la ville de l'ancienne alliance a cédé son nom à la vraie ville, la Jérusalem de la nouvelle et meilleure alliance.

Il est probable que cette attaque des nations se produise au moment de la fête des Tabernacles, moment où le rassemblement de telles multitudes susciterait moins de soupçons, et où la majeure partie d'Israël serait montée au temple. Ce serait aussi le moment où la sujétion des Gentils aux Juifs se ferait sentir le plus douloureusement, et où les nations pourraient être le plus facilement rassemblées, puisque c'est l'époque où les fruits d'automne ont été récoltés.

De peur que certains ne s'imaginent que la méchanceté de la terre est due à une forme corrompue de gouvernement, et ne disent : « Ah, vous voyez, ces maux viennent des rois... le peuple a toujours le cœur sincère pour Christ... », l'Écriture nous montre que lorsqu'il n'y a plus de rois de la terre sinon les gouverneurs parfaits nommés par Christ, le peuple s'égare tout de même. Satan séduit les nations, même quand tout le poids du gouvernement est contre lui. Non ! le mal réside bien plus profondément que dans n'importe quelle forme de gouvernement.

Ils assaillent aussi « la ville bien-aimée ».

Le fait d'encercler à la fois le camp et la ville, et de remplir la largeur du pays, montre l'immensité de leurs multitudes. Car le pays d'Israël près de Jérusalem, là où il est resserré par la mer Morte, a une largeur de cinquante milles. Et la distance entre le temple millénaire et la Jérusalem millénaire d'Ézéchiel est d'environ quarante milles. Ils assaillent donc les deux par le nord, le sud et l'est, peut-être aussi par l'ouest.

Au-delà de tout doute raisonnable, la ville bien-aimée est Jérusalem. Elle est ainsi appelée dans les prophètes. « Pour l'amour de Sion je ne me tairai point, et pour l'amour de Jérusalem je ne me reposerai point. » « On t'appellera Hephzi-bah [MON PLAISIR EST EN ELLE], et ton pays Beulah [ÉPOUSÉ] ; car l'Éternel prend son plaisir en toi... » (És. lxii, 1, 4). « L'Éternel aime les portes de Sion plus que toutes les demeures de Jacob... Des choses glorieuses ont été dites de toi, ville de Dieu » (Ps. lxxxvii, 2 ; cxxxii, 13, 14 ; lxxviii, 68 ; Jér. xxxi, 3 ; És. xxvii, 3 ; liv, 5).

C'est le grand contraste avec Babylone, la ville détestée, avec laquelle le Faux Christ est allié. Celle-là est livrée pour être détruite par les dix rois : celle-ci est défendue contre les armées du monde. Elle n'est pas nommée Jérusalem, elle n'est même pas appelée « l'ancienne Jérusalem » ; un nom d'une plus grande tendresse la distingue. Mais elle est entièrement supplantée par la Nouvelle Jérusalem dès que son jour est terminé. « L'esclave [Ismaël] ne demeure pas pour toujours dans la maison ; mais le fils [Isaac] y demeure pour toujours » (Jean viii, 35).

Dans les chapitres xix et xx, nous sommes instruits sur la manière dont Dieu défait les plans de Satan, tels qu'ils ont été développés dans les chapitres xii-xiv. Les objets de sa colère au chapitre xii sont la Femme au ciel et son Enfant. Il craint et hait l'Enfant, destiné à prendre sa place comme souverain des nations, et il risque une bataille afin de l'empêcher d'entrer dans les lieux célestes. Il perd la bataille... Il livre bataille une seconde fois sur la terre, et la perd... C'est sa dernière guerre, et les objets de son inimitié particulière sont toujours la Femme et son Enfant. L'Enfant mâle est le corps des gouverneurs des nations, et ils apparaissent maintenant comme « le camp des saints ». La Femme est toujours « la ville bien-aimée », et comme la Femme et son Enfant sont tous deux sur terre, il tente de les encercler tous deux dans son filet. L'Enfant mâle a régné sur les nations, mais maintenant que Satan en a l'occasion, il les précipite avec un délice diabolique contre les saints qui l'ont supplanté sur terre comme au ciel. Mais combien son armée est inférieure maintenant à celle qu'il maniait d'abord en haut ! C'est le dernier coup désespéré du joueur, et il est perdu ! Alors viennent la nouvelle terre et le règne éternel sur les nations.

Les saints étaient au début ceux qui dressaient leurs tentes au ciel (xii, 12 ; xiii, 6). Ils dressent maintenant leur tente sur terre. « Le camp des saints » est nommé comme distinct de « la ville » : et ainsi le temple dans Ézéchiel est séparé de Jérusalem, et se trouve loin vers le nord. L'expression « le camp » renvoie à la fête des Tabernacles (ou des huttes, ou des tentes). Un assemblage de tentes est un camp. Les tentes du ciel comme celles de la terre s'unissent dans la fête.

Jérusalem était secrètement assistée auparavant (chapitre xii). Elle est maintenant ouvertement défendue. Satan hait cette ville par-dessus toutes les autres, parce qu'elle est « LA VILLE SAINTE », « la ville de Dieu ». Il la hait parce que Dieu l'aime. Il vise le pays de Dieu et Sa ville, espérant détruire Son empire. Comme un général avisé, il frappe au cœur de la cause.

Ses tactiques sont les mêmes : la force ouverte contre ceux qu'il ne peut séduire. Ses agissements secrets sont terminés, puisqu'il a été jeté hors du ciel. Et c'est pourquoi nous n'avons plus les symboles que nous trouvions au chapitre xii. Alors, Jérusalem était une Femme aux caractéristiques particulières... Maintenant, elle est la ville littérale, et son armée est décrite littéralement. Alors, elle était souillée par la culpabilité et obligée de fuir : maintenant elle est sainte et maintient son poste... Dans le jour mauvais, Satan a trouvé de nombreux amis à l'intérieur de la ville... Mais la souffrance des saints ressuscités est passée maintenant : et ils ne se protègent pas seulement eux-mêmes, mais aussi les autres. La terre a aidé la Femme au temps de sa fuite. Le ciel l'aide maintenant qu'elle est sainte, et ses portes sont préservées de l'ennemi. Elle n'est plus appelée spirituellement « Sodome et Égypte ». Elle est comme la Jérusalem de l'époque d'Ézéchias, et comme la Dothan d'Élisée.

Au milieu du désert, avant l'entrée dans la terre promise, les Lévites reçurent l'ordre de former un « camp » autour du tabernacle (Nom. ii, 17). Maintenant, une armée de guerriers célestes monte la garde sur le temple et la ville. Non pas qu'ils soient nécessaires en cette occasion : Dieu prend l'affaire entièrement entre Ses propres mains. Il avait été commandé alors : « L'étranger qui s'approchera sera puni de mort » (Nom. i, 51). Ceci est maintenant accompli, non par l'homme, mais par l'Éternel. Les Gentils présomptueux qui osent s'en approcher avec des rangs hostiles sont détruits par le feu.

« Un feu descendit du ciel de la part de Dieu, et les dévora. »

Pour l'offense de ne pas monter à Jérusalem pour adorer, Dieu menace de retenir la pluie : une punition lente qui permettrait, à tout moment, la repentance de la part de la nation. Mais, pour le crime de monter en appareil de guerre contre Sa ville et Son roi, le coup de la colère est instantané, et il n'y a pas de place pour la pénitence. Les transgresseurs sont retranchés dans leur péché en un instant.

Nous pouvons avantageusement comparer cela avec l'assaut précédent contre Jérusalem (xi). Là, le Très-Haut était lent à protéger Jérusalem, lent à frapper les nations. Israël et Jérusalem étaient impurs, et Il avait l'intention, par le châtiment du péché, de les amener à la repentance. Mais maintenant, tout Israël et sa métropole sont saints : les épreuves ne sont pas nécessaires pour les amener à Dieu. Alors c'était le temps de la miséricorde non encore totalement passée : maintenant c'est le « Jour de la justice ». C'est pourquoi, sur le péché flagrant de Satan et sur l'impiété ouverte de ses partisans, une vengeance instantanée descend.

Auparavant, les Deux Témoins vengeaient, par le feu sortant de leur bouche, toute tentative d'individus contre eux-mêmes personnellement. Maintenant, Dieu, par le feu du ciel, venge les saints et la ville. Au lieu de la destruction partielle des ennemis qui s'ensuivit lorsque les Témoins furent appelés en haut... le monde lui-même est déchiré et s'en va dans le feu.

Le règne du premier Adam s'est achevé par la destruction de la terre par l'eau. Le règne du second Adam se termine par la destruction du globe par le feu. Le premier souverain fut séduit et perdit son héritage et son royaume. Le second n'est pas séduit, et son héritage est agrandi, et son trône est pour toujours et à jamais. Satan a été jugé, après sa chute, comme un serpent ; sa tête est maintenant totalement écrasée. Sa semence est découverte dans toute son inimitié ouverte contre Dieu, et elle est déracinée pour toujours.

Ici, comme dans le cas précédent, on s'occupe d'abord des dupes de Satan, puis de Satan lui-même. En tant que Séducteur incorrigible, qui aime et pratique le mensonge, sa carrière s'achève dans le malheur : le feu tombe sur eux et les tue. Mais lui est jeté « dans l'étang de feu et de soufre ». Cet affreux séjour des perdus fut allumé dès que le millénium commença. Il le reçoit maintenant, lui pour qui, et pour les anges de qui, il est destiné (Matt. xxv, 41). Car Satan n'est pas consumé par le feu d'en haut, car il n'est pas dans la chair, comme le sont les armées qu'il conduit. Il doit demeurer visiblement dans le feu éternel, comme auparavant il était enfermé dans l'abîme, loin de la vue. Cet étang de feu et de soufre était typifié par la mer de verre et de feu au chapitre xv. Sur celle-là, les sauvés du Seigneur peuvent se tenir : dans celui-ci, ses ennemis sont jetés.

Ainsi, les ennemis et les accusateurs de Daniel sont jetés dans la fosse aux lions, de laquelle Daniel sort indemne.

Dans cet affreux gouffre de malheur, la Bête et le Faux Prophète ont gémi pendant toute la durée des mille ans. Ce sont les deux que Satan a délivrés pour un temps de l'abîme, au moyen de la clé qui lui fut accordée. Après l'accroissement de méchanceté dont ils firent preuve pendant le temps où ils étaient en liberté, ils furent consignés dans un lieu plus terrible encore.

Satan a maintenant péché après avoir goûté au jugement et expérimenté la miséricorde, tout comme ces deux-là l'avaient fait. Il est donc frappé comme ils l'ont été et le sont. Tous trois sont évidemment des personnes. Pendant mille ans, les deux fils des hommes furent punis plus sévèrement que lui, parce que plus de miséricorde leur avait été montrée. Car devant chacun d'eux, la bonne nouvelle d'un Sauveur avait été apportée et rejetée. Paul se tint devant Néron pour présenter sa défense (2 Tim. iv, 17), et fut finalement mis à mort par lui, avec d'innombrables autres chrétiens.

De même que les mille ans sont une période de gloire particulière pour les saints qui ont œuvré pour le royaume de Dieu, de même c'est un temps de malheur particulier pour ces ennemis, les plus acharnés.

Ainsi nous traçons l'ordre général établi par Dieu. À la mort, les âmes des perdus vont dans l'abîme. Elles en sortent pour être jugées ; et après avoir été condamnées en tant qu'hommes ressuscités, elles sont jetées en enfer, ou dans l'étang de feu.

Dans cet étang, eux et les trois mentionnés spécialement « seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles ». Plus de sortie pour ces tisons dans l'univers de Dieu ! Éternellement ils souffriront. Il n'est pas étonnant que, de nos jours, l'affreuse doctrine de la punition éternelle soit fréquemment attaquée : mais les preuves en sa faveur sont accablantes.

Ici, la différence entre la punition temporaire et l'éternelle apparaît directement. Nous sommes placés à la clôture de la vengeance temporaire : et là, le Saint-Esprit trace pour nous la ligne de la colère future. Ce n'est pas seulement la colère millénaire que les méchants doivent endurer. Une fois cette période terminée, nous sommes instruits que, désormais, sans interruption, le tourment doit continuer. Ce n'est pas l'annihilation, ni une punition relative suite à l'effacement des transgresseurs de l'existence consciente. C'est la vie, et une vie consciente dans la misère : « TOURMENTÉS AUX SIÈCLES DES SIÈCLES ».

## LE JUGEMENT FINAL

### Ch 20.11 - 15

*« Et je vis un grand trône blanc, et Celui qui était assis dessus, de devant la face de qui la terre et le ciel s'enfuirent : et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône : et des livres furent ouverts ; et un autre livre fut ouvert, qui est (le livre) de vie : et les morts furent jugés d'après les choses écrites dans les livres, selon leurs œuvres. Et la mer rendit les morts qui étaient en elle ; et la Mort et l'Hadès rendirent les morts qui étaient en eux : et ils furent jugés chacun selon ses œuvres. Et la Mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu. C'est ici la Seconde Mort, l'étang de feu. Et si quelqu'un ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, il fut jeté dans l'étang de feu. »**

***[NBP]****Voir Tregelles*

Certains fauteurs d'erreurs au jour de Paul affirmaient que la résurrection était déjà passée, et renversaient la foi de quelques-uns. Un autre fauteur d'erreurs, plus proche de notre époque, soutenait que le jugement était une chose spirituelle, et qu'il était accompli depuis longtemps. Ne l'a-t-il pas vu ? Qui peut en douter ?

> « Il m'a été accordé de voir de mes propres yeux que le dernier jugement est maintenant accompli : que les méchants sont jetés dans les enfers, et les bons élevés au ciel... Ce dernier jugement a commencé au début de l'année 1757, et fut pleinement accompli à la fin de cette année » : Swedenborg, *Le Dernier Jugement*, p. 40.

Dans les paroles du Saint-Esprit, nous avons la scène qui est habituellement appelée « le Jour du Jugement ». Elle est aussi fréquemment appelée « le Jugement Général ». On suppose qu'elle est introduite par le son de la trompette ; alors que la dernière ou septième trompette a sonné mille ans auparavant, et a alors introduit le royaume du Messie et la résurrection des justes. Ce n'est pas alors le moment de la résurrection et du jugement de tous les hommes. Les saints ont été jugés bien avant, en présence de Christ assis sur LE SIÈGE DE JUGEMENT, non sur LE TRÔNE.

« Mais toi, pourquoi juges-tu ton frère ? ou toi, pourquoi méprises-tu ton frère ? car nous comparaîtrons tous devant le siège de jugement de Dieu. Car il est écrit : Je suis vivant, dit le Seigneur, tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera Dieu. Ainsi chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu » : Rom. Xiv, 10-12.

***[NBP]****les éditions critiques lisent « Dieu » au lieu de « Christ »*

« Car il nous faut tous être manifestés devant le siège de jugement du Christ, afin que chacun reçoive les choses faites par le corps, selon ce qu'il a fait, soit (l'issue) bonne ou mauvaise » : 2 Cor. v, 10.

Ce trône est un trône différent de celui qui apparaît dans le temple (chap. iv). Celui-là était dressé pour le jugement sur les vivants, tant que la terre durait ; et l'arc-en-ciel l'entourait : car il y avait des promesses de miséricorde encerclant encore Israël et la terre. Mais maintenant la terre s'en va pour toujours : il n'y a pas d'arc-en-ciel ici. La terre et le ciel se tenaient devant ce trône : ils disparaissent de celui-ci. Tous deux continuent sous les trônes de Christ, et de Ses privilégiés, durant le millénium. Ils partent maintenant. Nul autre qu'un seul ne siège sur ce trône qui juge les morts. C'est donc une vue erronée que d'imaginer les saints comme co-assesseurs avec Christ lorsqu'Il prononce la sentence sur les morts. Ceux qui sont récompensés doivent siéger avec Lui lorsqu'Il dirige et brise en morceaux les nations vivantes réfractaires. ii, 26, 27 ; iii, 21.

Les mille ans étant maintenant terminés, les morts jugés sont « le reste des morts ». Et comme ces heureux de la première résurrection n'étaient pas en danger de la seconde mort, ceux-ci au contraire le sont. C'est « la résurrection de jugement », pour ceux qui ont fait le mal.

C'est un « grand trône ». Grande est l'occasion pour laquelle il apparaît : grande est la conclusion finale des affaires de la terre. C'est le trône suprême, en équilibre de lui-même dans les airs. Les trônes inférieurs, sur lesquels siégeaient les saints qui régnaient avec le Christ, n'apparaissent pas à côté de lui. Mais l'Unique, le monarque de tous, y siège.

C'est un trône « blanc ». C'est la couleur de la justice pure. Il jugera la terre en droiture. Seul dans sa pureté sans tache, les orbes du ciel retirés de devant lui, il attire et fixe chaque regard. Il est établi pour statuer sur les cas de tous les morts. La question de la vie éternelle ou de la mort éternelle est celle qu'il tranche.

Jean remarque ensuite la personne du Juge qui y a pris siège. Il n'est pas décrit ; mais il semble certain qu'il doit s'agir de Jésus. Car le Père a commis tout jugement au Fils. Jean v, 22, 27. Il est « désigné par Dieu pour

être juge des morts et des vivants » : Actes x, 42 ; xvii, 31 ; Rom. ii, 6 ; 1 Pi. iv, 5 ; 2 Tim. iv, 1. Ce n'est pas le trône du Père et du Fils.

Son aspect redoutable et Sa puissance merveilleuse sont sublimement décrits par leurs effets. La terre et le ciel s'enfuirent tous deux de devant Lui. C'est sans doute le moment décrit par Pierre, quand « les cieux passeront avec un grand fracas, et les éléments embrasés se dissoudront, la terre aussi et les œuvres qui sont en elle seront brûlées » : 2 Pi. iii, 10, 7, 12. C'est la conclusion du Grand Jour de Dieu. Ceux qui font que la conflagration ait lieu au commencement du jour, et avant le millénium, sont impliqués dans des difficultés totalement inutiles. « Le Jour de Dieu » est d'une durée de mille ans, comme Pierre nous le dit dans le même chapitre (v. 8). « Mais c'est plus de mille ans », disent les objecteurs. « Il y a le peu de temps de la dernière rébellion de Satan en plus ». Soit. Est-ce que quelqu'un pense qu'une telle expression doit être interprétée aussi strictement que la vérité commerciale selon laquelle « seize onces font une livre » ? Probablement aussi y a-t-il un double commencement des mille ans ; de sorte qu'il est possible que, calculé depuis un autre point de départ, ce soit exactement la période.

Comment la terre est-elle brûlée ? Sans doute par le « feu qui descendit du ciel de la part de Dieu ». De la force de cela, l'histoire d'Élie fournit des preuves. À la prière du prophète, « le feu de l'Éternel tomba, et consuma l'holocauste, le bois, les pierres et la poussière, et il lécha l'eau qui était dans le réservoir » : 1 Rois xviii, 36. Alors son ardeur n'opéra aucun mal au globe : car le sacrifice détourna ses terreurs. Mais maintenant il tombe sur la terre, sans être arrêté par une victime acceptée : il met le feu à la terre elle-même. Les gaz de la mer deviennent combustibles, et la terre est une nappe de feu roulant hors de son orbite vers la destruction.

Les hommes se tiennent en équilibre dans l'air devant le trône. Des corps d'argile ne les fixent plus au sol de la terre. Ressuscités d'entre les morts, ils attendent la sentence du juge.

« Mais cela ne rend-il pas nécessaire une troisième venue de Christ ? » Étrange que cette objection ait jamais été faite. Le Sauveur est déjà sur la terre : et quand la terre s'enfuit, Il est assis sur le trône qui occupe la place du globe disparu. Aucun mot n'est lâché ici sur une venue du Sauveur du ciel vers la terre pour juger, comme le suppose la théorie anti-millénariste. Il est venu bien avant (chap. xix, 11), et maintenant que Son règne est passé, la terre, scène de celui-ci, s'en va.

Beaucoup n'accepteront pas la doctrine scripturaire de la destruction totale et de la disparition du vieux globe. Quelle en est la raison, il est peut-être difficile de le dire. Mais la plupart soutiendront avec ferveur que le feu ne fera que purger le monde, et non le détruire. Peut-être est-ce dû à l'annexion ressentie entre la destruction entière de la demeure de l'homme et la souffrance éternelle des méchants. Pour certains, cela provient de raisons scientifiques imaginaires. « La matière ne peut être annihilée ». Certes, l'homme ne peut pas l'annihiler ; mais Dieu ne le peut-Il pas ? Ne l'a-t-Il pas amenée à l'existence à partir de rien ? Ne peut-Il pas la précipiter à nouveau dans le néant ? Cette réponse met souvent en évidence le fait que beaucoup ne croient pas en la création. Leur Dieu n'a pas fait toutes choses à partir de rien. Il les a seulement formées à partir d'une matière préexistante. De tels hommes sont en effet cohérents : mais ils s'opposent à la gloire de Dieu et au témoignage de Sa parole. Gen. i, 1. « Par la foi nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu, de sorte que les choses que l'on voit n'ont pas leur origine dans des choses qui paraissent visiblement » : (Grec :) Héb. xi, 3. De plus, l'apôtre argumente que la prophétie d'Aggée prédit un ébranlement final du ciel et de la terre, préparatoire à leur retrait entier, afin que la nouvelle création puisse leur succéder. Héb. xii, 26-28.

Tel est aussi le témoignage de ce type du temps de Moïse — la maison lépreuse. Lév. xiv, 34. Si la lèpre éclatait dans une maison, le sacrificateur devait leur ordonner de la vider. Ce vidage de la maison suspecte ne répond-il pas à l'emmener d'Israël captif ? Après cela, le sacrificateur devait entrer et voir la maison. Ceci fut typifié par la première venue du Sauveur. Il vit assez de signes de lèpre, et les dénonça. Alors le sacrificateur

devait quitter la maison, et faire en sorte qu'elle soit fermée sept jours. La maison devait être laissée à elle-même pour déterminer son état interne. C'est ainsi que Jésus s'en est allé, et le monde a été autorisé à poursuivre une carrière non interrompue par le miracle, ou la visitation du Fils de Dieu. Mais après sept jours, le sacrificateur doit revenir et regarder, et si les taches de vert ou de rouge augmentaient, il devait faire gratter la maison, et jeter dans un lieu impur la poussière ainsi grattée. Il devait aussi faire insérer de nouvelles pierres à la place de celles qui avaient été enlevées, et recrépir la maison.

La plaie est répandue en effet, quand l'ange d'en haut descend. chap. x. Jésus a prédit qu'elle le sera. L'esprit mauvais avec sept autres pires que lui est entré et souille la maison. Puis vient le changement et la restauration de la terre après sa chute, que la visite millénaire et le règne de Christ introduisent. Les méchants sont enlevés d'entre les vivants et jetés dans Tophet, tandis que ceux ressuscités d'entre les morts prennent leur place, et la terre porte une face nouvelle sous la nouvelle génération d'hommes. « Mais », il était commandé, si la lèpre éclatait à nouveau malgré cette restauration de la maison, elle devait être déclarée impue. « Il démolira la maison, les pierres, le bois, et tout le mortier de la maison ; et il les portera hors de la ville dans un lieu impur » : Lév. xiv, 45. La maison est alors totalement détruite : ses pierres, son bois et sa poussière impurs ne sont plus utilisés.*

***[NBP]*** Ne prouve-t-il pas que les vues anti-millénaristes sur le millénium sont incorrectes ? C'est une ère dans l'histoire du monde qui ne peut se glisser sans qu'on y prenne garde : car elle implique le retrait ouvert de l'ancien, et l'introduction du nouveau par la force.*

Voir aussi Ps. cii, 26, 27 ; Matt. xxiv, 35 ; Héb. i, 10-12.

Mais si une preuve supplémentaire était nécessaire, les mots de ce passage sont évidemment destinés à la fournir. Le résultat de la disparition du ciel et de la terre est que « IL NE FUT PLUS TROUVÉ DE PLACE POUR EUX ». Comment cela peut-il consister avec le fait que leurs atomes soient remodelés et constituent le lieu dans lequel les rachetés vivront, cela intriguerait le plus fin à découvrir. Et lorsque le sujet est traité ensuite, la disparition des cieux et de la terre est déclarée être suivie par l'apparition de nouveaux. xxi, 1.

L'apôtre alors « vit les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône ».

Si la première résurrection des morts est admise comme étant littérale, il s'ensuit naturellement que celle-ci l'est aussi. Lorsque les hommes vivants étaient frappés, les montagnes et les îles étaient ébranlées hors de leurs places, ou même non trouvées. Mais maintenant que les morts doivent être finalement jugés, la vieille habitation de l'homme, souillée par les transgressions de l'homme et la malédiction de Dieu, s'en va. « Le temps des morts pour être jugés » fut annoncé comme l'un des grands résultats de la septième trompette, et cela est maintenant accompli. Si l'on nie que ce soit une résurrection littérale, alors celle-ci ne l'est pas non plus. On parle bien moins de résurrection ici que là-bas. Le relèvement des morts n'est pas mentionné ici distinctement. Il est dit seulement qu'ils sont « vus » pour se « tenir ».

Ils apparaissent devant le juge comme « petits et grands ». Le sens physique et le sens politique de ces termes conviennent également bien à cet endroit. Côte à côte se trouvent l'enfant et l'adulte. Devant le même trône apparaissent l'empereur, le paysan et l'esclave. Aucune dignité n'est trop grande pour être traduite là : aucune insignifiance n'est assez petite pour être exemptée de ce tribunal.

Après que les coupables paraissent, la preuve contre eux est exhibée. « Des livres sont ouverts ». Ce jugement est tout à fait différent en principe de celui du chapitre xix, 11. C'était un roi prenant une vengeance soudaine sur des ennemis déclarés rangés en bataille contre lui. C'est ici le processus délibéré d'un juge qui

traduit les prisonniers longtemps détenus en garde. Il décide selon les preuves dérivables des actes passés et de l'état présent du cœur. Car ce juge connaît les secrets des hommes.

« Les livres » sont principalement les volumineux registres des péchés commis. Une biographie impartiale de tous les perdus témoigne de transgressions continuelles. Mais un autre livre d'un caractère différent apparaît, « le Livre de Vie ». Ces livres-là sont chargés de mort pour les offenseurs. Celui-ci apporte la vie. Les livres qui parlent contre les hommes sont nombreux, car ils enregistrent leurs nombreux actes mauvais, et ils occupent un grand espace. Mais le Livre de Vie, nous pouvons bien le supposer, contient les noms seulement, et non les actes, des sauvés.

Pourquoi est-il ouvert ? La plupart répondent qu'il n'affecte le jugement que négativement. Il n'est présenté que pour découvrir qu'aucun des noms des coupables devant le trône ne s'y trouve. Je suis persuadé que c'est une erreur provenant d'une erreur concernant le millénium — qu'il embrasse tous les croyants, tous les sauvés de chaque âge. Que ce soit une vue erronée, des preuves ont été données. Si une part dans le millénium découle de la foi, tous les croyants y auront part. S'il s'agit d'une « récompense » « selon les œuvres », un prix de la course placé devant le chrétien, alors certains seront « jugés dignes » de lui ; certains ne le seront pas.

Si les actes de quiconque se tiennent enregistrés contre lui, et qu'il n'a pas le pardon, cela ne suffira-t-il pas pour condamner ? Y a-t-il besoin de s'enquérir : « Mais sont-ils dans le Livre de Vie ? » Peuvent-ils être dans le Livre de Vie alors que leurs actes de mal en cette heure se tiennent contre eux non annulés ? Et s'ils sont écrits dans le Livre de Vie, leurs actes peuvent-ils encore se tenir contre eux ? C'est ici l'heure de la simple justification, ou l'entrée dans la vie éternelle par la grâce.

Le livre est ouvert, par conséquent, comme affectant positivement la scène devant nous. Certains des élus de Dieu sont là. Le livre décide du sort de certains, tant parmi les morts que parmi les vivants. Qui doit entrer dans la cité est réglé par le livre de vie de l'Agneau. xxi, 27. Il y a là une preuve de son emploi positif. Il est remarquable que la souveraineté de Dieu exprimée par ce livre fut affirmée lors de l'effondrement de l'ancienne alliance des œuvres sur le Sinaï. Après que la nation eut fait l'image taillée, et que toute l'assemblée gisait sous le mécontentement du Saint — « Je ferai grâce à qui je ferai grâce, et j'aurai miséricorde de qui j'aurai miséricorde » (Ex. xxxiii, 19), fut le témoignage du Très-Haut.

1. Certains donc parmi les morts sont parmi les élus. Ils n'ont pas été jugés dignes de récompense. En étant traités selon leurs propres œuvres, ils ne pouvaient qu'être exclus. Beaucoup n'ont jamais confessé Christ, mais étaient des disciples secrets. De tels hommes, Christ ne les confesserait pas à Sa venue. Matt. x, 32, 33 ; vii, 21. Certains, pour le péché, furent exclus des églises des saints, moururent impénitents, et ne furent jamais rétablis dans leurs places. Mais ce qui est lié sur terre était aussi lié au ciel. Matt. xviii, 15-18. Jésus réaffirma la sentence de l'église. Tous ceux jugés dignes d'une place dans l'église par leurs compagnons disciples n'entreront pas. Mais tous ceux justement jugés indignes de s'asseoir avec les saints sur terre seront assurément exclus du royaume des cieux. Il y a beaucoup d'autres classes d'exclus que le lecteur ferait bien de rechercher par lui-même.

Et à côté de ceux-là, il y aura ceux des Gentils et des Juifs qui meurent au cours des mille ans. Il y aura probablement aussi certains de ceux qui, tant durant les âges patriarcaux que sous la Loi, seront sauvés, tout en ne jouissant pas de la récompense.

2. Des multitudes de vivants sont dans le Livre de Vie. C'est à leur égard principalement, si je ne me trompe, qu'il est présenté. Les troupes de Satan furent consumées par le feu de Dieu. Mais le monde entier n'a pas rejoint cette expédition impie. Il y avait au moins une nation dont pas un seul membre ne fut trouvé dans ses rangs. Israël est tout entier juste.

Que deviennent alors les vivants de l'humanité quand la terre est brûlée ? Ils n'apparaissent pas parmi les morts. Nous ne l'apprenons que par déduction. Ils apparaissent sur la nouvelle terre comme « les nations ». Ils sont donc transférés vivants du vieux monde vers le nouveau. Mais avant qu'ils n'entrent dans ce monde, il est décidé s'ils sont de la semence du serpent, ou non. C'est le moment où la grande séparation a lieu : tous les non-élus sont exclus des nouveaux cieux et de la nouvelle terre où la justice habite. Comment le sort des enfants et des femmes, qui n'ont jamais rejoint l'armée des rebelles, est-il décidé ? Par le Livre de Vie !

S'ils n'y étaient pas trouvés, leurs vies ne seraient que pécheresses, et leur influence désastreuse. Le Livre de Vie admet donc tous ceux qui sont écrits dans ses pages, et exclut tous ceux qui n'y sont pas mentionnés. Selon ses inscriptions, il est déterminé si l'individu entre dans l'étang de feu, ou s'il est admis sur la nouvelle terre et dans la cité de Dieu.

Mais ensuite nous avons la sentence telle qu'elle est rendue contre les coupables parmi les morts. Ils furent « jugés d'après les choses écrites dans les (premiers nommés) livres ». Cette preuve seule était suffisante ; aucun témoignage oral, comme dans nos tribunaux, n'était nécessaire. Aucune déclaration erronée n'était là, aucune offense n'était omise. La mémoire de chacun, surnaturellement agrandie et éclaircie dans la résurrection, correspondait parfaitement aux registres accusateurs des livres des actions humaines. Par ceux-ci ils « furent jugés ».

En cela apparaît la force du témoignage précédent concernant les privilégiés de la première résurrection. EUX siégeaient et exécutaient le jugement sur les autres. « Le jugement leur fut donné ». Ceux-ci se tiennent passivement comme des criminels pour recevoir le jugement rendu sur eux. Ils ne sont pas dits « vivre », parce qu'ils sont jetés dans la seconde mort.

Ils furent jugés « selon leurs œuvres ». C'est le principe de la justice : ils reçurent leurs mérites. Le principe prend deux applications.

1. Premièrement, quant à la qualité des œuvres. Étaient-elles bonnes ou mauvaises ? Le mal est rétribué pour le mal fait.
2. Deuxièmement, quant à la quantité, ou au degré. L'homme du monde convenable ne sera pas aussi lourdement condamné que le pirate, le meurtrier, le blasphémateur, l'adultère. Le pécheur païen ne sera pas aussi lourdement condamné que celui qui refuse la lumière de l'Évangile. Le jeune homme retranché à quinze ans n'aura pas un fardeau aussi lourd à porter que le pécheur âgé de quatre-vingts ans. Voici le sort des morts en relation avec le trône, et les registres de sa cour. Tous sont condamnés pour des actes évidents de péché commis. Chacun est jugé selon l'intensité du tourment que ses actions méritent.

Bien entendu, les saints qui ont précédemment régné avec Christ et dispensé le jugement ne sont pas maintenant placés comme ennemis à la barre, pour subir leur procès pour la vie ou la mort.

Nous avons ensuite une notice donnée sur les lieux d'où les morts sortent. Ils sont trois : la mer, l'Hadès, la Mort. Cela nous donne la disposition des morts en relation avec leurs lieux de garde. Les espaces subordonnés du globe restituent leurs morts. À ces Assises Générales, tous les lieux de garde livrent leurs prisonniers.

1. Pourquoi la mer est nommée, je suis incapable de le dire. Il n'est pas dit : « La terre rendit les vivants sur elle », ou « la mer rendit les morts sous elle ». Les deux autres lieux gardent les âmes des hommes. Assurément la mer ne le fait pas. Elle détient les corps et les ossements en décomposition des noyés ; mais leurs âmes ne doivent-elles pas aller dans les deux lieux spécifiés après ? Je n'ai pas honte de me confesser perplexe ici.

La mer n'est pas jetée dans l'étang de feu, et elle n'apparaît pas dans la nouvelle terre. Elle s'enfuit alors avec les cieux et la terre. La mer est comptée comme l'une des parties impures de la terre, en tant que demeure des morts.

La mer fut l'instrument de destruction au jour de Noé : et nous avons vu combien nombreuses sont les références à cette période ; puisque l'alliance de Noé embrasse la terre aussi longtemps qu'elle existe. Son alliance finit maintenant : la terre cesse d'être.

La Mort et l'Hadès rendent ensuite les âmes qu'ils détiennent. Tous deux sont des noms de lieux. Jésus a la clef de l'un et de l'autre. Là où les deux sont mentionnés comme distingués l'un de l'autre, l'Hadès signifie le lieu des morts justes. La « Mort » est celui des âmes des perdus.

La « Mort » est placée avant l'Hadès en ce lieu. Ordinairement, l'ordre inverse prévaut. Job xxvi, 6 ; Prov. xv, 11 ; xxvii, 20. Mais ici, le sujet proéminent est la condamnation des perdus, et par conséquent le lieu des esprits perdus occupe dans les deux cas la position visible.

Les mille ans sont finis : c'est la seconde résurrection. Mais il n'est pas dit : « Maudit et impie est celui qui y a part ; sur ceux-ci la Seconde Mort a pouvoir, et ils demeureront avec le Faux Christ, le Faux Prophète et Satan, et seront tourmentés aux siècles des siècles ».

De ceci encore, il s'ensuit qu'il y a certains des sauvés qui se tiennent devant le juge. Tous ceux dont les âmes sortent du lieu des morts justes sont bien sûr sauvés. À la mort, les âmes des sauvés et des perdus sont séparées, comme nous l'apprenons par la parabole de notre Seigneur sur l'homme riche et Lazare.

La Première et la Seconde Mort sont ici toutes deux mises en étroite proximité. « La Mort rend les morts qui sont en elle ». « La Mort fut jetée dans l'Étang de Feu, qui est la Seconde Mort ».

Cette « Mort » est la Première Mort, par opposition à l'étang de feu, qui est la Seconde. Les méchants sont congédiés de l'une pour entrer dans leur pleine perdition dans l'autre. Ainsi en fut-il de la Bête Sauvage et du Faux Prophète : ainsi de Satan également. Dans plusieurs endroits de la partie précédente de ce livre, la « Mort » était appelée « l'abîme » ou le puits sans fond. Maintenant, elle est caractérisée par son usage en relation avec le châtiment des perdus.

De ceux qui montèrent, il est encore rapporté qu'« ils furent jugés chacun selon ses œuvres ». C'est le grand principe que le Saint-Esprit voudrait imprimer en nous. Une justice impartiale présidait. Par leurs œuvres, comme fruit bon ou mauvais, le caractère de l'arbre était décidé. Selon leurs œuvres, en nombre et en gravité, la mesure de la damnation fut décernée. Pour chaque semence de péché semée, apparaît le chardon correspondant au jour de la moisson. « Le salaire du péché, c'est la mort ».

Il n'y a aucun mot de récompense maintenant. C'est : Vie éternelle, ou Mort Éternelle ! — laquelle ?

L'annonce suivante ne peut être comprise par ceux qui supposent que la « Mort » ici nommée est une chose spirituelle. Mais comprenez que les deux sont dits de lieux, et le sentiment est facilement intelligible. Ces vieilles prisons ne sont plus nécessaires. La garde et le châtiment temporaires fusionnent dans le malheur éternel des perdus. Les vieux murs donc de la vieille prison sont jetés dans la nouvelle demeure des damnés. La Première Mort est engloutie par la Seconde.

Pourquoi sont-elles jetées au loin ? Parce qu'il n'y a plus maintenant d'état intermédiaire. Elles furent employées autrefois à détenir les âmes des justes et des méchants, jusqu'à ce que le jugement réunisse le corps et l'âme. Mais maintenant, elles fusionnent dans le lieu éternel des perdus. Il n'y a plus que ceux ressuscités d'entre les morts ; et l'Hadès souillé par les morts n'appartient pas au ciel. Il est donc jeté, avec la Première Mort, dans la Seconde, ou l'étang de feu.

Et alors suit une notice, que la Seconde Mort est un autre nom pour l'enfer, « l'étang de feu ». L'étang de feu est un lieu réel, non moins que les autres. Le feu et le soufre sont réels, tout aussi véritablement que les corps de résurrection des condamnés. Étrange, que certains expliquent le feu par des métaphores, comme signifiant seulement les tourments de la conscience ! Des tourments de conscience, il y en aura sans doute. Mais pourquoi pas aussi des tourments du corps ? Spécialement, si Dieu dit qu'il y en aura.

La Seconde Mort est un lieu. Elle est nommée la Seconde Mort seulement à la Seconde Résurrection.

« Et si quelqu'un ne fut pas trouvé écrit dans le Livre de Vie, il fut jeté dans l'étang de feu. »

En relation avec les livres exhibés à ce jugement, le même ordre que celui observé au premier apparaît. Les livres des actions humaines sont nommés en premier : puis le Livre de Vie. L'écrivain énonce l'effet de ces livres des actions humaines dans l'attribution des places des morts.

Mais il y avait une autre classe, dont les places ne pouvaient être ajustées par leurs actions. Il y avait des nourrissons, fauchés dans leur plus tendre jeunesse, qui n'avaient pas commencé à agir. Il y avait ceux vivant sur la terre quand le trône est placé. La sentence pour ceux-là est donnée, si je ne me trompe pas, par le Livre de Vie. Après les effets des livres des actions humaines pour condamner, vient l'entremise du Livre de Vie pour sauver. Le relatif qui introduit la phrase exprime une nouvelle classe, comme une expression semblable au ver. 4 introduit un nouveau corps de personnes. Le Livre de Vie vient en dernier, comme étant spécialement connecté aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre, et à l'entrée dans la cité de Dieu, qui sont les sujets devant être traités ensuite. Ceux écrits dans ce livre constituent les habitants des nouveaux cieux et de la terre. « Si quelqu'un » — il n'est pas ajouté « des morts » : et j'en conclus donc que cela se réfère dans sa pleine portée tant aux vivants qu'aux morts.

Les livres sont connectés à la levée d'écrou des prisons. Leur sentence était pour la mort. Voici la souveraineté, se réjouissant de sauver sans les œuvres, ou contre le mérite.

Je ne peux que croire que ce verset insinue que tous les morts, et encore moins tous les vivants, ne furent pas jetés dans l'étang de feu. Nous n'avons que la moitié des effets du livre énoncés. Ceux qui n'y sont pas furent jetés dans le feu. Mais ceux trouvés dedans, qu'en est-il d'eux ? Nous en déduisons qu'ils n'y furent pas jetés. Et s'ils y sont, ils ont eu une entrée dans la terre des vivants, ou même dans la cité de Dieu.

Le temps passé est utilisé, donnant une grande complétude à la scène. « Si quelqu'un n'était pas trouvé dans le livre, il était jeté dans l'étang de feu ». C'est ainsi que cela parut en vision : c'est ainsi que ce sera en réalité.

Son aspect est ici énoncé seulement négativement, et en référence au lieu de châtiment, « l'étang de feu ». S'il n'est pas dans ce livre, la personne était jetée dans l'étang. Son aspect positif comme introduisant dans la cité de la vie n'apparaît pas avant que cette cité nous ait été montrée. Si certains ne sont pas élus, ils sont la semence du serpent. Si ils sont la semence du serpent, ils ne sont que mauvais, et découvriraient leur inimitié par des actes de péché, comme auparavant. C'est pourquoi ils sont exclus du lieu des saints, enfermés parmi les enfants du Malin, leur parenté.

Il n'y a finalement que deux états, le ciel et l'enfer. L'étang de feu est l'enfer, ou « la Géhenne de feu ».

Par trois fois, les mots « l'étang de feu » ferment les phrases attenantes à la conclusion du chapitre. Le Saint-Esprit voudrait que ces sons redoutables demeurent à nos oreilles et s'enfoncent dans nos cœurs. C'est la consommation de l'autel et de la cuve dans le temple. La cuve était le lieu de l'eau pour laver ce qui était impur. L'autel était le lieu du feu pour consumer la victime. Le lieu des perdus réunit donc ces points. C'est le lieu de l'impureté permanente ; c'est un étang. C'est le lieu des victimes de la colère divine ; c'est un autel de feu brûlant perpétuellement.

Sodome, la cité de la colère de Dieu, fut visitée par le feu et devint l'étang de la mort. C'était typique du transfert des impies de leurs cités de péché vers l'étang de feu.

Puisque alors les places de tous les occupants de la terre ont été décidées pour toujours, et que nul autre que l'élu n'entre dans la nouvelle terre, l'état final doit être stable.

1. Le Tentateur est pour toujours enfermé dehors. 2. Sa génération est radicalement extirpée. Aucun alors de ceux-ci ne tombera jamais. Dieu entreprend leur maintien. La nouvelle alliance repose entièrement sur la puissance de Dieu, non sur celle de l'homme.

## SECTION TYPIQUE

**NOÉ : Gen. vi-viii.**

Aux jours de Noé, l'iniquité de l'homme, excitée par celle des anges déchus — « les fils de Dieu » — atteignit son comble. Le temps de la patience divine était fini : le jugement était venu. Une arche à trois étages fut fournie, dans laquelle les favorisés de Dieu entrèrent ; et alors l'océan inférieur fut autorisé à inonder la terre, et les eaux de l'atmosphère furent versées en déluge sur elle. L'augmentation des eaux continua jusqu'à ce que chaque sommet de montagne fût submergé de vingt ou trente pieds.

Cela répond au grand et terrible « jour du Seigneur », et à la destruction qu'il est sur le point de lancer contre les pécheurs vivants de notre monde. Il n'y avait de sécurité que dans l'arche de la conception de Dieu. Ainsi, dans le jour à venir, il n'y a d'échappatoire pour aucun des fils de l'homme que dans le désert, ou dans le ciel. « Les eaux prévalurent sur la terre cent cinquante jours. » À cela correspond la saison des Coupes de colère, et de leur fin redoutable, quand Christ descend.

Ensuite nous lisons que « Dieu se souvint de Noé », et de sa famille dans l'arche. Il envoie un vent sur la face du globe qui apaise les eaux. Cela répond au millénium, et au Saint-Esprit se mouvant, selon la promesse dans Joël, « sur toute chair ». Alors les profondes brèches souterraines, par lesquelles l'océan intérieur avait fait irruption, furent fermées, et les flots d'eaux d'en haut cessent. À cela correspondent la cessation des Coupes de colère, et la fermeture de l'abîme par l'ange. xx, 1, 2.

À partir de ce moment, les eaux ne cessent de se retirer de dessus la terre, et l'arche se repose au septième mois sur le mont Ararat. Ainsi, dans les jours millénaires, le Seigneur donne du repos à Son peuple ; l'agitation de ce présent âge mauvais est arrêtée ; le règne de Christ repose sur l'alliance de Dieu.

Après un temps, le patriarche ouvrit la fenêtre de l'arche, et « envoya un corbeau qui allait et venait, jusqu'à ce que les eaux fussent séchées de dessus la terre. » Le corbeau, un oiseau de proie noir et impur, se nourrissant des carcasse des morts, typifie Satan autorisé par le Très-Haut à être une fois de plus en liberté. Mais il y a une limite énoncée — « jusqu'à ce que les eaux fussent séchées de dessus la terre. » Ainsi le Méchant va et vient, seulement jusqu'à ce que la nouvelle terre soit prête, et que le jugement cesse dans la destruction de lui-même et de sa semence.

La colombe est ensuite envoyée ; trois fois elle est envoyée par Noé ; jusqu'à ce que, à la troisième mission, elle ne revienne plus. Sur ce point, je ne me sens pas au clair : sauf seulement que trois missions du Saint-Esprit sont visées. Si je ne me trompe pas, la première peut symboliser la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte, et Son retour quand l'église de Christ est enlevée vers Dieu. La seconde sortie du Saint-Esprit répondrait à celle décrite au ver. 6 ; quand nous lisons au sujet des « sept esprits de Dieu envoyés par toute la

terre. » Le retour de la colombe avec la feuille d'olivier correspondrait à la résurrection et à l'ascension des Deux Témoins*, un emblème béni et un avant-goût de la résurrection générale des saints.

La dernière sortie du Saint-Esprit serait dans les jours millénaires ; dont il est écrit que l'Esprit, une fois accordé à Israël, ne cessera jamais de reposer sur eux. Ésa. lix, 20, 21. La grande objection à cette vue est que la première mission est datée si longtemps après son temps.

***[NBP]*** Les Deux Témoins sont comparés à des oliviers. Apoc. xi.*

**II. JOSEPH : Gen. xli-xlvii.**

Nous avons vu comment l'exaltation de Joseph après sa profonde souffrance répond à la glorification de notre Seigneur, au chapitre v. Joseph prédit des années d'abondance, suivies par des années de famine. Or on supposerait naturellement que les années d'abondance typifient le jour millénaire. Mais contre cette idée s'élèvent plusieurs objections insurmontables.

(1.) Joseph n'est pas réconcilié avec ses frères avant que les années d'abondance ne soient finies, et que la famine n'ait commencé à les opprimer. Mais la réconciliation de Joseph et de ses frères est certainement typique du pardon d'Israël par notre Seigneur Jésus-Christ. Il doit d'abord les amener au souvenir de leurs péchés par une discipline sévère. Jusqu'à présent, Israël ne connaît pas Joseph, ni ne croit à son élévation au pouvoir sur la terre et le ciel. Joseph se fait connaître à ses frères. Il pleure sur eux et les console. xlv, 1-15. C'était un aperçu de la scène prédite par Zacharie, quand toutes les tribus pleureront sur leur percement de Jésus, le Messie. Zach. xii. Pharaon se réjouit, et tous ses serviteurs, à la nouvelle ; de même que les anges et les ressuscités se réjouiront de la repentance des tribus.

Je suppose donc que nous devons comprendre par les années d'abondance, qui précèdent les années de famine, « l'année de grâce du Seigneur », ou la grande grâce de l'Évangile. Durant cette période, nous n'entendons rien des fils de Jacob en lien avec l'Égypte. C'est seulement dans les temps de pression et d'épreuve qui suivent qu'ils entrent en vue.

Bien qu'il y ait encore des années de détresse à venir, pourtant Pharaon dit : « Je vous donnerai ce qu'il y a de meilleur au pays d'Égypte, et vous mangerez la graisse du pays » : 18. Ainsi Israël doit jouir du meilleur des bénédictions de la terre, alors que le jour du Seigneur et du jugement suit encore son cours. Jacob et ses fils, avec leurs familles, sont descendus en Égypte, sur des chariots préparés par Pharaon, de même que les enfants d'Israël doivent être restaurés dans leur pays par des moyens de transport et des bêtes rapides fournis par les Gentils. Lorsqu'ils sont présentés devant Pharaon, il lui plaît de faire de certains d'entre eux des chefs sur son bétail. xlvii, 6. Joseph les établit dans la meilleure partie du pays de Ramsès. « Et Joseph nourrit son père et ses frères, et toute la maison de son père, avec du pain, selon leurs familles. » Ainsi Israël est entouré d'abondance sans labeur : type des temps millénaires.

Mais Joseph se sert de la famine pour amener tous les Égyptiens en soumission au trône de Pharaon. Ils vendent leur bétail et leur terre pour du pain. « Et quant au peuple, il les réduisit en servitude* d'un bout des frontières de l'Égypte jusqu'à l'autre bout. » Combien cela est-il complètement en unisson avec le dessein du règne de Christ ! « Car Il doit régner jusqu'à ce qu'Il ait mis tous Ses ennemis sous Ses pieds. »

***[NBP]***Ainsi le Samaritain, la Septante (LXX) et la Vulgate.*

« Quand toutes choses Lui seront soumises, alors le Fils aussi Lui-même sera soumis à Celui qui Lui a soumis toutes choses » : 1 Cor. xv, 25, 28.

« Seulement les terres des sacrificateurs, il ne les acheta pas : car les sacrificateurs avaient une portion assignée par Pharaon. » À cela correspond la position élevée de ceux faits sacrificateurs de Dieu et de Christ dans la résurrection. Leur portion n'est pas touchée par la soumission de la terre à Christ.

Mais Joseph ne se reposera pas en Égypte. Gen. l, 24. Il est sûr que Dieu les fera monter hors d'Égypte, et en vue de ce jour, il fait jurer à Israël d'emporter ses os hors d'Égypte. Ainsi la mort de Joseph signifie la clôture de la période millénaire. Mais il y a encore au-delà une meilleure dispensation, voire un transfert de la vieille terre de péché vers la nouvelle terre de justice.

## III. MOÏSE.

### 1. Sa Commission : Ex. iv.

Moïse craignait qu'Israël ne le crût pas s'il apparaissait devant eux sans preuves qu'il était envoyé de Dieu. Le Seigneur là-dessus lui en donna trois.

« Et l'Éternel lui dit : Qu'est-ce que tu as dans la main ? Il répondit : Une verge. L'Éternel dit : Jette-la par terre. Il la jeta par terre, et elle devint un serpent ; et Moïse s'enfuit de devant lui. L'Éternel dit à Moïse : Étends ta main, et saisis-le par la queue. Il étendit sa main, et le saisit, et il redevint une verge dans sa main » : Ex. iv, 2-4.

La verge ou le sceptre est le signe du pouvoir royal. Jetée par terre, elle devient un serpent. Ceci nous est exposé par Apoc. xii. Le Dragon est seigneur de sept têtes et dix cornes, et il est jeté sur la terre. Tout pouvoir royal devient ouvertement celui de Satan après son expulsion du ciel. Moïse fuit devant le serpent, tout comme la Femme — la cité principale de la Loi — fuit devant le dragon.

Moïse reçoit alors l'ordre de saisir le serpent par la queue, et il redevient une verge dans sa main. Ainsi Jésus sort du ciel avec puissance, trouve tous les rois de la terre rangés en bataille contre Lui, et arrête sans crainte les chefs, spécialement le Faux Prophète. Le prophète qui dit des mensonges est la queue. Ésa. ix, 15. Alors les dirigeants de la terre deviennent réellement des rois que Dieu peut reconnaître. Le serpent est à nouveau un sceptre.

2. Le second signe est ainsi décrit, ver. 6, 7. « L'Éternel lui dit encore : Mets ta main dans ton sein. Il mit sa main dans son sein ; puis il la retira, et voici, sa main était lépreuse, blanche comme la neige. L'Éternel dit : Remets ta main dans ton sein. Il remit sa main dans son sein ; puis il la retira de son sein, et voici, elle était redevenue comme sa chair. »

La main devenant lépreuse après avoir été mise dans le sein signifie le cœur d'incrédulité d'Israël infectant enfin ouvertement ses actes. Longtemps le cœur du peuple avait été rebelle contre Dieu : le crucifiement de Christ et le rejet du Saint-Esprit manifestèrent cette incrédulité en actions. Mais après leur péché, le Seigneur renouvellera le cœur d'Israël, et alors leurs actes seront restaurés à nouveau à la sainteté. Ces deux signes sont achevés au commencement du millénium, dans le cas de celui qui est plus grand que Moïse.

3. Le troisième signe est ainsi décrit, ver. 9. « S'ils ne croient pas même à ces deux signes, et n'écoutent pas ta voix, tu prendras de l'eau du fleuve, et tu la répandras sur la terre sèche ; et l'eau que tu auras prise du fleuve deviendra du sang sur la terre sèche. »

C'est un type de la grande rébellion des nations à la clôture du millénium. Les eaux sont des peuples et des nations. Les eaux prises du fleuve et répandues sur la terre typifient la marche des Gentils envahisseurs contre le pays d'Israël. Mais ainsi répandues, les eaux sont devenues du sang. Leur invasion se termine par

leur destruction. Il n'y a pas de restauration pour eux, comme dans le cas du serpent et de la main lépreuse. Et de même l'attaque de Gog et Magog se termine par la destruction de la terre.

Après ce troisième signe, il n'y aura plus de doute sur la mission du prophète semblable à Moïse : mais son peuple sera tout entier juste, et cela pour toujours.

**2. REPHIDIM ET SINAÏ : Ex. xvii-xix.**

Dans l'attaque et la défaite d'Amalek par Moïse et Josué conjointement, nous obtenons, je le crois, un type de la grande bataille du Jour du Dieu Tout-Puissant dans Apoc. xix.

Alors Jethro, la femme et les fils de Moïse rencontrent le chef d'Israël et sa nation. Ils se réjouissent ensemble, et festoient devant le Seigneur. À cela correspond la grande assemblée d'Israël, des ressuscités et des anges dans la béatitude millénaire. Le jugement a lieu le jour suivant, et Moïse est conseillé par Jethro d'établir des dirigeants qui l'aideront à décider les diverses causes qui viennent devant lui. Ils devaient être des personnages dignes : des hommes de choix, « des hommes capables, craignant Dieu, des hommes de vérité, haïssant la cupidité. » À ce conseil Moïse cède, et des dirigeants sont nommés. Ainsi notre Seigneur donne autorité à Ses compagnons-rois au commencement du millénium, et « Bénis et saints » sont tous de tels élus. Jethro s'en va ; et ainsi les vingt-quatre anciens angéliques ne sont plus vus.

Les élus de Christ sont les rois et sacrificateurs maintenant d'une meilleure alliance. Et le Seigneur descend sur terre afin de bénir Israël et les nations.

Le festin des soixante-douze anciens devant Dieu au sommet du Sinaï, après que l'alliance est achevée, aura son antitype dans le festin qui doit encore être dressé lors de la nouvelle alliance faite avec Israël et Juda. Alors vint la gloire comme un feu, qui couronna la Montagne pendant sept jours. Les anciens « virent Dieu, et ils mangèrent et burent. » Ainsi, au sujet du royaume des cieux, il est écrit : « Bénis sont ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

Le millénium est Israël encore dans le désert, nourri au pied de la Montagne. La mer Rouge est passée, et tous les ennemis sont retranchés. Mais le pays de la promesse n'est pas encore entré. Les espions apportent des signes du pays et ses premiers fruits ; mais les nouveaux cieux et la terre ne sont pas encore venus.

**JOSUÉ : Jos. iii, iv.**

L'histoire de la traversée de Josué du désert vers le pays de promesse et de bénédiction est, comme nous devrions naturellement nous y attendre, typique du passage de la vieille terre vers la nouvelle. Pourtant, après pas mal d'étude, je ne suis pas capable d'énoncer la comparaison à ma pleine satisfaction. Telle qu'elle est, cependant, je la recommande à l'étude ultérieure des saints de Dieu.

Qui est désigné par Josué ? (« Jésus », en grec.) Clairement le Seigneur Jésus, le grand chef de l'armée de Dieu ; appelé Jésus en référence à l'ancien capitaine d'Israël.

L'armée d'Israël loge près du Jourdain avant de passer. Que signifie le Jourdain ? Je suppose, la Mort ; et que le passage à travers lui est la résurrection. Des instructions sont données aux tribus avant qu'elles ne passent. Elles ne devaient pas bouger de leur place jusqu'à ce qu'elles voient l'arche de Dieu, et les sacrificateurs la portant. L'arche de la Nouvelle Alliance parut dès que la septième trompette sonna. xi, 19. Et maintenant les sacrificateurs sont aussi vus. « Ils seront sacrificateurs de Dieu et de Christ. » « Sanctifiez-vous », dit Josué, « car demain l'Éternel fera des merveilles au milieu de vous. » « Béni et saint est celui qui a part à la première résurrection. »

Les sacrificateurs doivent marcher les premiers : il doit y avoir une distance entre eux et le peuple de 2 000 coudées par mesure. Cela ne correspond-il pas assez bien à l'intervalle mesuré de mille ans interposé entre la première et la seconde résurrection ? L'espérance de la nouvelle alliance est la résurrection : c'est ici la première résurrection, et ceux qui y participent sont, en vertu de celle-ci, « sacrificateurs. »

Mais qu'est-ce que l'arche ? Ici je m'arrête, incertain. (1.) Est-ce celle du chapitre xi, 19, qui est vue dans le temple en haut ? L'arche de Josué passe le Jourdain et est visible de l'autre côté. Mais l'arche d'Apoc. xi, 19, n'est plus vue. (2.) Est-ce le trône de Jésus Messie, durant le millénium ? (3.) Est-ce la Nouvelle Jérusalem, à laquelle les saints ressuscités appartiennent spécialement ? La Nouvelle Jérusalem apparaît avant le millénium (xix, 7, 8) et est montrée plus pleinement après celui-ci. (4.) Ou est-ce « le grand trône blanc », en présence duquel la terre et le ciel s'enfuient, comme les eaux du Jourdain devant l'arche ? Ce trône demeure jusqu'à ce que toute l'humanité soit entrée dans sa portion éternelle.

C'est l'un de ceux-là sans doute. Mais alors que les sacrificateurs de l'Ancien Testament portaient leur arche, ceux du Nouveau ne portent pas la leur.

Le millénium correspond, je le crois, aux sacrificateurs se tenant immobiles dans le Jourdain, par l'ordre de Josué. Bien qu'au milieu du fleuve, le courant ne les touchait pas. « Le Dieu vivant » est avec eux. « Ils vécurent et régnèrent avec le Christ mille ans. » « Sur ceux-ci la Seconde Mort n'avait point de pouvoir. »

Josué donne à comprendre à Israël que la puissance qui effectuait un si grand miracle les établirait sûrement dans le pays de la promesse, de l'autre côté. Et même ainsi, le millénium est un avant-goût et un gage de la nouvelle terre, et de sa bienheureuse éternité.

Par cette traversée merveilleuse, Josué devait être exalté aux yeux du peuple de Dieu, comme Moïse l'avait été avant lui. La gloire millénaire élève ainsi le nom de notre Seigneur Jésus-Christ comme le plus grand de tous au ciel ou sur terre. « En ce jour je commencerai à t'élever. » En conséquence, la gloire de Jésus ne cesse pas sur la nouvelle terre ; mais y est pour toujours établie.

Quand les pieds des sacrificateurs entrent dans le Jourdain, « les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent et s'élevèrent en un monceau. » L'arrêt des eaux d'en haut répond, j'imagine, à la cessation des coupes du déplaisir du Tout-Puissant, et à l'enfermement de Satan et de ses anges, après qu'ils ont été jetés d'en haut. Les eaux inférieures s'écoulèrent dans la mer Salée. Les méchants de l'humanité sont retranchés à l'apparition du Sauveur, et jetés dans Tophet.

Les sacrificateurs alors « se tinrent fermes sur le sec au milieu du Jourdain. » Dans un monde de mort ils jouissent d'une vie inébranlable et éternelle. Le pouvoir de la mort est grandement émoussé durant les mille ans de la sacrificature des ressuscités, selon la promesse du Seigneur. Ésa. lxv, 20, 22. Mais leur station là n'est que temporaire, « jusqu'à ce que tout le peuple eût achevé de passer le Jourdain. » Ainsi le millénium est simplement une période de transition ; il fusionne dans l'état éternel.

Après que tous ont traversé, Josué ordonne à douze hommes, un de chaque tribu, de prendre une pierre du Jourdain sur son épaule, et de la porter au lieu où ils logent cette nuit-là. Cela semble clairement typifier les douze portes de la Nouvelle Jérusalem, sur lesquelles sont inscrits les noms des douze tribus d'Israël. Ce n'est pas, cependant, maintenant un lieu de logement pour une nuit, mais la cité éternelle. Elle n'est pas bâtie par l'homme, comme les douze pierres l'étaient, mais c'est l'édifice de Dieu. Ces douze pierres devaient être des mémoriaux de la traversée du désert vers le pays de promesse. De même les douze portes sont des mémoriaux de l'ancienne alliance et de l'ancienne terre.

Douze pierres sont aussi dressées par Josué au milieu du Jourdain, là où s'étaient tenus les pieds des sacrificateurs qui portaient l'arche. Celles-ci typifient sans doute les douze pierres de fondement de la Nouvelle Jérusalem, sur lesquelles sont gravés les noms des douze apôtres de l'Agneau. Tant les sacrificateurs que le peuple sont transférés de l'ancien pays vers le nouveau : de même qu'il y a un double

transfert de l'ancienne terre vers la nouvelle ; la traversée de ceux ressuscités d'entre les morts ; et le transfert de ceux qui ne subissent pas la mort, mais d'une nouvelle manière passent de l'autre côté.

Josué remporte deux grandes victoires avant que le pays ne soit pleinement soumis et hérité. La première a lieu près de Gabaon, et pour sa défense. Après sa fin, et quand le peuple était retourné au camp en paix, Josué ordonne que la grotte soit ouverte dans laquelle les cinq rois étaient entrés, et qu'ils soient amenés dehors, et placés sous les pieds de ses capitaines. Il les tue ensuite, et les jette dans la grotte qui formait leur cachette. Il semble y avoir en ceci une référence à la fois au triomphe sur l'Antichrist et ses dix rois, et aussi aux prisonniers menés hors de prison à la fin, pour entendre leur sentence finale à la clôture du jour millénaire.

À la fin de sa vie, Josué supplie Israël d'observer l'alliance de Moïse. Il renouvelle leur acceptation de celle-ci. Mais il n'en est pas ainsi avec la meilleure alliance. Le vrai Josué la met à l'intérieur des âmes des hommes.

**JUGES : Juges. 2. 11-23**

Dans le passage cité, le Saint-Esprit donne un résumé du cours des événements qui, pendant de nombreuses années, s'ensuivirent lors de l'entrée d'Israël dans le pays.

Israël échoua à exterminer les nations. En continuant à être en paix avec elles, ils furent conduits à s'allier et à se lier d'amitié avec elles, et de là tombèrent dans l'idolâtrie. Alors Dieu fit des nations leurs oppresseurs et des maîtres sévères, jusqu'à ce qu'Israël fît appel au Seigneur. Lui, dans Sa compassion, leur suscita un chef et un libérateur, qui les conduisit à la bataille et à la victoire. La conséquence de cette victoire était le repos pour un temps, souvent pendant quarante ans.

Dans l'Apocalypse, ce cycle de choses se reproduit. L'idolâtrie est déplorée (ix, 20). Puis Israël est opprimé par les nations (xi, xiii), leur ville et leur temple sont pris et souillés. Dans Sa miséricorde, le Seigneur leur suscite un libérateur — « le lion de Juda » : xix, 11. Une bataille terrible sans parallèle s'ensuit : et un repos, non de quarante ans, mais de mille ans. Le pays cesse de faire la guerre. Il n'y a pas de chute, sauf celle des Gentils, après cela.

Il y a en effet une tentative de subjuguer Israël, alors qu'ils ne sont pas coupables d'idolâtrie, et pendant que leur grand juge est encore vivant. Comme on pouvait s'y attendre, la tentative est non seulement vaine, mais destructrice pour ceux qui la tentent. Ce cycle de malheur ne revient plus. Les méchants des nations n'entrent pas dans la terre promise, et toutes les sources de transgression sont retranchées.

**SAMSON : Juges xiv.**

Samson propose à ses invités — invités d'une autre nation — une énigme, qu'ils sont incapables de découvrir par eux-mêmes. L'antitype de cela réside dans l'ouverture par le Sauveur du livre aux sept sceaux, que nul autre ne peut voir.

Avant l'énigme, Samson avait déchiré un lion avec la plus grande facilité. Avant que le livre aux sept sceaux ne soit proposé, Jésus rencontra le lion rugissant dans le désert, et sans épée ni lance le défit (Matt. iv).

Quand Samson repasse par là, il va regarder le cadavre du lion. À l'intérieur se trouve un essaim d'abeilles et du miel. Il prit du miel et en mangea ; il en donna aussi à son père et à sa mère. De même Jésus, à Son second avènement, trouve que Son ennemi vaincu, Satan lui-même, a rassemblé contre Lui les guerriers de la terre, des pillards armés d'armes terrestres et possédant un butin abondant. Le Sauveur détruit alors ces maraudeurs avec facilité, et remet leurs dépouilles à Israël.

**DAVID : 2 Sam. ii.**

Les deux règnes successifs de David et de Salomon typifient les deux formes du royaume de Dieu : le premier, le millénaire ; le dernier, l'éternel. Dans le premier règne David, « roi de justice », retranchant les méchants, « les destructeurs de la terre ». Dans le second règne « le roi de paix ».

Saül, possédé par un esprit malin, fait la guerre à David : comme le Faux Christ le fait contre le vrai (Apoc. xix). Mais Saül est enlevé, et David prend le royaume. Ainsi, après la grande bataille d'Armaguédon, Jésus monte sur le trône. David règne d'abord à Hébron sur deux tribus : puis à Jérusalem sur les douze entières. Le royaume vient d'abord au ciel, puis sur la terre. David prend la ville de Jérusalem et en fait sa métropole. Il se marie aussi de nouveau, après son entrée à Jérusalem. En cela, il est un type de Jésus, dont l'épouse est la cité céleste, la Nouvelle Jérusalem.

Après que David est pleinement reconnu comme roi d'Israël, les Philistins se rangent en bataille contre lui et sont défaits deux fois, de sorte qu'ils ne bougent plus durant son règne. Cela répond à la grande bataille avant la période millénaire qui vient d'être remarquée.

Quand David prend le royaume, les hommes vaillants de son armée, qui avaient longtemps et fidèlement combattu à ses côtés durant son rejet, apparaissent dans le royaume avec lui, et sont disposés dans l'ordre de leur mérite martial (1 Chron. xi, 16-47). Nous avons ici un aperçu des serviteurs de Christ exaltés dans le royaume à côté du capitaine de leur salut, « selon leurs œuvres ».

Le règne de David était essentiellement militaire. Il n'a jamais cessé de maintenir une armée permanente, car les nations autour de lui se soulevaient par moments pour la guerre (1 Chron. xiv-xx). Ainsi, il devient un type approprié du règne du Sauveur sur les Gentils avec une verge de fer. Celui de David était un règne qui n'était pas totalement exempt du déplaisir de Dieu. La guerre, la famine, la peste l'assaillirent. Satan, à la clôture des jours de David, le tenta et prévalut.

Par David, l'arche fut conduite hors de son ancien lieu vers une tente dressée pour elle dans la ville. David avait versé trop de sang pour être autorisé à bâtir le temple. Il y avait deux lieux de culte en ses jours : l'autel sur le Haut Lieu de Gabaon, et l'arche dans la ville de Jérusalem. Cela répond à des imperfections semblables dans le royaume millénaire. Il y a à la fois le temple et la cité en haut, distincts l'un de l'autre. Dans le règne éternel, le temple disparaît.

**SALOMON.**

Salomon signifie « le Pacifique », et son règne fut sans trouble de guerre. Ainsi, le royaume éternel de Dieu est tout à fait paisible. Les nations ne se rebellent pas sur la nouvelle terre. Les deux règnes étroitement liés de David et de Salomon typifient les deux dispensations étroitement liées du millénium et de l'état éternel. La mort de David à la fin de quarante ans de règne signifie la conclusion du royaume du Christ, après l'écoulement de mille ans.

À la clôture du règne de David vient la rébellion d'Adonija (1 Rois i), la seconde grande tentative contre l'autorité de David. Ainsi, c'est la contrepartie de la grande conspiration à la fin des mille ans. Elle a lieu près de Jérusalem, et est réprimée avec facilité.

Ensuite Salomon juge. Il se souvient du passé et dispense à chacun selon ses œuvres. Les péchés passés non visités durant le règne de David reçoivent alors leur dû. Tous les conspirateurs sont retranchés ; et la conspiration ne lève plus la tête. Il juge aussi des questions survenant en son propre temps ; comme nous le voyons par l'histoire des deux prostituées. Les secrets du cœur sont manifestés en sa présence. Tout ceci a

lieu au commencement de son règne, et préfigure intentionnellement le jugement des morts et des vivants, dès que le règne millénaire prend fin.

« Le grand trône blanc » du juge suprême apparaît dans l'histoire suivante du temps de Salomon.

« Le roi fit aussi un GRAND TRÔNE D'IVOIRE, et le couvrit de l'or le plus pur. Ce trône avait six degrés, et la partie supérieure en était arrondie par derrière ; il y avait des bras de chaque côté du siège, et deux lions se tenaient près des bras. Douze lions se tenaient là de chaque côté sur les six degrés : il ne s'est rien fait de pareil dans aucun royaume » (1 Rois x, 18-20).

**ÉLISÉE : 2 Rois vi.**

Après l'ascension d'Élie, Élisée rend à chacun « selon ses œuvres ». Il bénit Jéricho, il retranche les moqueurs de Béthel. Il avertit le roi d'Israël contre les intentions hostiles du roi Gentil de Syrie. Le roi Gentil est grandement irrité et décide de se venger. Il apprend secrètement où le prophète se trouve (v. 13). « Et il dit : Allez, et voyez où il est, afin que je l'envoie prendre. Et on lui rapporta, disant : Voici, il est à Dothan. »

Le jeune homme, serviteur du prophète, est effrayé au spectacle de la troupe environnante. Mais son maître demande pour lui l'œil ouvert. Alors « voici, la montagne était pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Élisée ». En cela nous voyons l'union du « camp des saints », qui défend « la cité bien-aimée », et du « feu » qui descend du ciel et détruit les derniers rebelles.

Mais les Gentils ignorants du jour d'Élisée ne furent pas aussi sévèrement punis. Ils sont frappés de cécité, et conduits au milieu de la ville principale du royaume. Quand le roi d'Israël aurait voulu les détruire, il lui est interdit de le faire. Ils sont renvoyés en miséricorde, et ne reviennent plus jamais. Mais ceux qui sont finalement aveuglés par « le diable qui les séduisait » sont, pour leur méchanceté bien plus grande, détruits immédiatement.

Il est observable que dans les deux cas, les armées célestes occupent le poste de défenseurs, mais ne sont pas utilisées pour la destruction des assaillants.

**ÉZÉCHIAS : 2 Rois xviii, xix.**

Quand Jérusalem est sous le sceptre d'un roi fidèle, elle est troublée par Sanchérib. Le roi expose son besoin dans la prière devant Jéhovah. « Je protégerai cette ville pour la sauver », est la réponse de Jéhovah. En une nuit, non par l'épée, et avant qu'ils n'aient campé devant la ville, 185 000 des Assyriens sont retranchés. Le chef de la troupe est puni séparément. En ceci, nous pouvons voir la contrepartie de la dernière marche contre Jérusalem.

**DANIEL. (1.) L'Image : Dan. iii.**

Schadrac, Méschac et Abed-Nego confessent le Vrai Dieu au péril de leur vie. Ils ne veulent pas adorer l'image du roi, quand tous les autres se prosternent. Ils sont jetés dans le feu, mais y marchent sans dommage. Le roi est frappé d'étonnement devant le miracle manifesté en leur faveur, et ils sont retirés de la fournaise. Non seulement cela : « alors le roi fit prospérer Schadrac, Méschac et Abed-Nego dans la province de Babylone ». Dans le parallèle encore à venir, les saints qui refusent d'adorer l'image du roi souffrent jusqu'à la mort, puis sont ressuscités pour régner dans le meilleur royaume du Christ.

**(2.) La Fosse aux Lions : Dan. vi.**

Daniel, le fidèle serviteur de Darius, est accusé par ses ennemis comme désobéissant au roi. Ils séduisent le monarque pour qu'il s'exalte à la place de Dieu. Nul ne doit offrir de supplication à Dieu ou à l'homme pendant trente jours, sauf au seigneur de Babylone. Le roi consent.

Daniel continue d'adorer son propre Dieu. Il est trouvé coupable, et jeté dans la fosse aux lions, et un sceau est mis sur la pierre qui gardait la fosse. Mais le roi n'est pas entièrement mauvais, comme l'est le monarque, l'Homme de péché, dans les derniers jours. Quand il voit l'issue de la loi, il est mécontent de lui-même et cherche à délivrer son serviteur éprouvé. Pas ainsi l'Antichrist. Daniel, au matin, est élevé hors de la fosse : la figure de la mort et de la résurrection a passé sur lui. Il sort indemne et prospère dans le royaume de Darius.

Mais la vengeance prend son tour sur les injustes, ses ennemis. Ils sont jetés dans la fosse, et aussitôt les lions les dévorent. De même Satan, l'accusateur des frères, est enfin jeté dans l'abîme et dans l'étang de feu. Daniel n'est plus troublé ensuite. De même, après que Satan est jeté dans la piscine de feu, aucune accusation ne pèse sur les ressuscités d'entre les morts.

Ainsi ce chapitre manifeste en type la mort et la résurrection des témoins de Dieu contre la Bête Sauvage, et le châtiment de Satan le Grand Accusateur.

**PAUL : Actes xx, xxi, xxii.**

L'apôtre désire vivement monter à Jérusalem pour y célébrer une fête. On lui dit de ne pas monter, mais il persévère. Les Juifs de Jérusalem sont jaloux de Paul. Ceux qui croient ne l'aiment pas, à cause de son admission des Gentils croyants à tous les privilèges de la foi sans l'observation de la Loi. Les Juifs qui ne croient pas sont en colère contre lui, à cause de sa supposée profanation du temple par l'intrusion de Gentils incirconcis. Le cri au secours sort, tout Jérusalem est en tumulte ; la vie de l'apôtre est en danger imminent. Des nouvelles de ces choses parviennent au capitaine du « camp »*, ou forteresse de Jérusalem. Il descend aussitôt avec ses soldats, qui se saisissent de l'apôtre, l'élèvent hors de portée de ses ennemis, et le portent en sécurité dans la forteresse.

***[NBP]*** Παρεμβολη. Le mot utilisé dans Apoc. Xx*

Dans le parallèle apocalyptique, les Gentils sont en colère de leur exclusion de la primauté, cherchent à tuer les Juifs, et à prendre leur ville et leur temple. La multitude d'Israël est séduite par de fausses nouvelles concernant Paul : « Paul hait sa nation et Moïse ». Les Gentils, en cette occasion, défendent Paul. Maintenant, les Gentils sont séduis par des représentations erronées contre les Juifs, et ils haïssent Israël, et les assaillent.

Le « camp » ou forteresse au jour de Paul est entre les mains d'une puissance étrangère, les conquérants du quatrième empire, qui règnent sur le pays, la ville et le temple. Dans l'Apocalypse, le camp des saints ressuscités protège la Jérusalem fidèle contre les Gentils infidèles. Le gouverneur de la forteresse est le personnage principal de la ville. Mais il ignore tout du cas de Paul et ne peut comprendre la raison de la colère des Juifs contre lui ; si bien que l'apôtre est en danger d'être puni comme un malfaiteur. Il n'en est pas ainsi du chef du camp, dans les derniers jours. La forteresse romaine était destinée à empêcher la révolte de la ville. « Le camp des saints » est destiné à la défendre.

Comme c'est le temps de la miséricorde, Paul fait son appel aux citoyens en colère sur les degrés de la forteresse. Dans l'Apocalypse, comme c'est le temps du jugement, le feu détruit les ennemis. Le point

essentiel du discours de l'apôtre aux hommes de Jérusalem est que c'est la Volonté Divine d'admettre les Gentils aux pleins privilèges de la bonne nouvelle. Cela attire leur explosion de fureur contre lui. Dans Apoc. xx, les Gentils à leur tour refusent de manière impie et impuissante le Décret Divin évident selon lequel le Juif sera supérieur. Pendant des années après le discours de Paul, Jérusalem fut épargnée. Mais les Gentils sont justement détruits sur-le-champ.

À l'intérieur du camp, Paul est en sécurité face à la foule des Juifs ; mais une conspiration est formée contre sa vie. Plus de quarante se lient sous une grande malédiction pour le tuer, avant de manger ou de boire. Mais leur plan est déjoué sans bataille. Leurs intentions sont portées à la connaissance du gouverneur, et il transporte l'apôtre en danger vers une autre ville, hors de portée de ses adversaires juifs. Ainsi les Juifs sont transportés de la vieille terre et de leurs ennemis Gentils vers la sécurité de la nouvelle terre : alors que nul autre que le saint ne peut entrer dans sa cité.

Paul est jugé devant le conseil, et acquitté. Il est jugé devant les Gentils, et acquitté là aussi. Ainsi, après que le dernier complot de Satan est contrecarré par sa ruine et celle de ses associés, le jugement vient.

# Chapitre 21

## L’ÉTAT FINAL

### Ch 21.1

*« Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre : car le premier ciel et la première terre avaient disparu et la mer n’existe plus »*

Ce chapitre nous présente le nouveau monde et sa métropole, nous révélant ses points de différence avec les choses anciennes, et sa vaste supériorité sur elles.

Il y aura un « nouveau ciel ». D’après cela, il semblerait qu’une nouvelle atmosphère et de nouvelles étoiles entoureront le nouveau monde. Les anciennes étoiles sont tombées, l’ancienne atmosphère est partie.

Ici commence une autre époque. Il y a une nouvelle création en l'honneur du second Adam ; tout comme il y avait une création préparée pour le premier. De même qu'une surface fraîche de terre accueillit Noé après sa sortie de l'arche, de même après le dernier déluge de feu, les rescapés sortent sur un nouveau monde. Ses positions physiques et morales sont altérées.

Comme l'observe Hengstenberg, la corruption de la création a commencé par les personnes, puis elle s'est saisie des choses matérielles ; ainsi Dieu restaure d’abord les personnes déchues, puis la création. Maintenant, Christ rassemble des citoyens pour Sa nouvelle Jérusalem, et quand ils seront prêts pour elle, elle leur sera apportée.

Il y a aussi une référence à l'entrée d'Israël dans la terre promise : la nouvelle alliance se manifeste pleinement sur le nouveau globe. Le ciel et la terre ne font plus qu'un dans leurs sympathies maintenant : les anges foulent la terre et la cité.

L'terre est neuve. Deux promesses de nouveaux cieux et d'une nouvelle terre se trouvent dans Ésaïe.

1. La première est donnée juste après que le Très-Haut nous a découvert la dernière forme du mal sur la terre, et a déclaré les parts contrastées de Ses amis et de Ses ennemis. « Car voici, je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; on ne se rappellera plus les choses passées, elles ne reviendront plus à l'esprit » : Ésa. lxv, 17.
2. À nouveau, le Saint-Esprit les promet, au milieu de l'une des prophéties les plus claires de la béatitude millénaire : la nation d'Israël doit subsister, ainsi que ses noms et ses tribus, aussi sûrement « que les nouveaux cieux et la nouvelle terre que je vais créer » : Ésa. lxvi, 22.

C’est une promesse réitérée et élargie par Pierre. 2 Pi. iii, 5—13. C’est une promesse commune tant au Juif qu’à l’Église de Dieu.

Ce verset se connecte à Apoc. xx, 11. Là, la fuite de la vieille terre et des vieux cieux est enregistrée : ici se trouve le déploiement ultérieur du plan de Dieu. Les cieux et la terre sont tous deux **« nouveaux »**. Ils sont faits de nouveaux matériaux : pas seulement une purification des anciens. La création fut d'abord libre : puis liée par le péché de l'homme ; maintenant, avec la restauration de l'homme, elle est elle aussi nouvellement créée.

Nous sommes ici informés dans quel sens le futur ciel et la future terre sont nouveaux. Ils ne sont pas nouveaux parce qu'ils sont une fraîche modification des anciens matériaux. Si une dame fait découdre une

vieille robe, la fait reteindre, retourner, et lui donne une autre coupe, elle l'appellerait difficilement neuve, bien qu'elle puisse sembler l'être à ceux qui ne connaissent pas le processus. Mais ceci nous enseigne que les cieux et la terre sont nouveaux dans leurs matériaux, aussi bien que dans leur forme.

« La terre est neuve, car la vieille terre a disparu. » Si je dis : « Un nouveau navire de guerre a honoré le port de Plymouth, car le vieux *Victory* a sombré dans l'Atlantique », personne ne me soupçonnerait d'affirmer que le vieux vaisseau a été repêché et que ses bois réarrangés constituent le nouveau navire.

« La première terre et le premier ciel avaient disparu. » Le chapitre précédent exposait la destruction de la vieille création : elle n'avait plus aucune localité. Puis vinrent le jugement des morts, et leur part. Maintenant nous sommes mis en présence de l'état final qui succède. La part des sauvés est étalée devant nos yeux. Le grand trône blanc nous dit : « Tout est nouveau ».

Chez les prophètes juifs, la saison millénaire est celle qui est pleinement développée et sur laquelle on insiste grandement : de l'état final, à peine un aperçu est accordé. Dans ce livre, au contraire, qui donne la pensée de Dieu bien plus complète, le jour millénaire n'apparaît que comme un bref épisode ; et les arrangements éternels du Très-Haut prennent la place proéminente qui leur convient. Que sont mille ans par rapport à l'éternité ?

« La mer n'existe plus »

Combien clairement ce sont là les paroles de quelqu'un regardant la scène ! Non pas « la mer n'existera plus ». Mais « Je vis le ciel et la terre et la mer n'existe plus ».

Comment cela doit-il être pris ? Pas symboliquement, comme le suppose Hengstenberg. Cela ne signifie pas que les nations ne se trouveront pas sur la nouvelle terre. Les nations existent bel et bien sur le nouveau globe.

Cela doit être interprété littéralement, tout comme dans le premier chapitre de la Genèse. Il y a une comparaison tacite avec celui-ci. « Dieu appela le sec terre ; et il appela l'amas des eaux mers : et Dieu vit que cela était bon » : Gen. i, 10. Ce trait du nouveau globe frapperait particulièrement un œil accoutumé à l'ancien, et plus particulièrement celui de Jean, le pêcheur habitué à naviguer sur la mer en quête de subsistance. La mer occupe aujourd'hui environ trois parties du globe : mais alors le monde entier sera habitable.

Dieu, autrefois, amena l'océan sur la terre pour détruire ses habitants. Il l'utilise pour frapper les coupables dans les derniers jours. Mais sur la nouvelle terre, il n'y aura plus d'eaux de stérilité et de mort ; seulement des eaux de vie. La nouvelle terre ne doit pas être le champ du commerce et de ses tromperies, ou de la guerre et de ses luttes. La grandeur militaire et navale s'en va avec Babylone engloutie à cause de ses péchés. Au jour de notre Seigneur, les poissons de la mer étaient utilisés pour subvenir aux nécessités humaines. Mais sur le nouveau monde, il semblerait, comme nous le verrons, que la nourriture animale ne sera pas utilisée.

Avant ce temps, et durant l'existence du vieux monde, nous lisons : « Afin que le vent ne soufflât point sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre » : vii, 1-3. « Il posa son pied droit sur la mer, et son gauche sur la terre » : x, 2, 5. « Qui a créé le ciel et les choses qui y sont, et la terre et les choses qui y sont, et la mer et les choses qui y sont » : x, 6. Après cela, nous ne trouvons plus la mer nommée.

La mer apparaît fréquemment dans les descriptions de l'Ancien Testament du jour millénaire. La domination du Sauveur doit être de mer en mer. Zach. ix, 10. L'abondance de la mer sera convertie à Israël. Ésa. lx, 5. La mer Morte doit être guérie, et être pleine de poissons, que les pêcheurs prendront. Ézéch. xlvii.

Ceci forme un grand trait de distinction entre l'alliance avec Noé et la nouvelle alliance. L'alliance avec Noé regardait spécialement la mer comme l'instrument de la colère de Dieu, et lui fixait des limites, « tant que la

terre subsisterait ». Les habitants de la mer ne furent pas pris dans l'alliance avec Dieu à cette occasion. C'est pourquoi ils n'apparaissent pas parmi les quatre « êtres vivants » ; bien que les poissons soient mentionnés parmi les animaux livrés entre les mains du patriarche et de ses fils. Gen. ix, 2.

Des indices de la disparition de la mer furent ainsi donnés dès le jour de Noé. Quand Israël fut délivré, une partie de la mer fut mise à sec. Quand Israël sera à nouveau restauré dans son pays, ce bras de la mer d'Égypte doit être desséché. Ésa. xi, 15. Les méchants ressemblent à la mer ; et quand ils sont retranchés pour toujours, la mer disparaît aussi.

Mais comment le monde pourra-t-il être approvisionné en eau, sinon par la mer ? Dieu ne nous a pas fait part de Son conseil en cette matière : mais pour le Créateur Tout-Puissant, il ne peut y avoir aucune difficulté. Nous ne pouvons imaginer les choses se passer que comme elles le font : mais l'Ingénieur infiniment Sage possède des ressources infinies.

Si la mer est littérale ici, alors elle l'était dans les parties précédentes du livre. Et si le ciel, la terre et la mer sont littéraux, alors la cité qui descend sur l'un d'eux l'est aussi.

## LA NOUVELLE CITÉ ET SES BÉNÉDICTIONS

**Ch 21.2 - 4**

*« Et (je vis) la ville sainte, la Nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse parée pour son mari. Et j'entendis une grande voix sortant du trône* disant : 'Voici, le tabernacle de Dieu est avec les hommes, et Il tabernaclera avec eux, et ils seront Son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux et sera leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, ni deuil, ni cri, ni douleur n'existera plus : car les premières choses ont disparu. »*

***[NBP]****Certaines copies, spécialement le Sinaïtique et l'Alexandrin, lisent "Hors du trône". Cette lecture est acceptée par Lachmann et Tischendorf. Elle est confirmée par le fait que, dans les deux autres cas, nous avons apo, et non ek, comme ici. xvi, 17 ; xix, 5.*

D'abord, le nouveau système nous est montré dans ses traits les plus larges ; ensuite son grand centre. D'abord la terre, puis Éden : d'abord l'écrin, puis le bijou à l'intérieur. C'est sur la base de la présence de la cité que tout le système du nouveau monde est fondé.

C'est « la ville sainte ». Les chapitres précédents ont mis devant nous deux cités : l'une, la Prostituée qui a provoqué Dieu et fut enfin totalement détruite. L'autre, tout comme la Jérusalem maintenant devant nous, était appelée « la ville sainte ». Mais elle fut foulée aux pieds par les impies et polluée par le meurtre du plus saint des hommes. Celle-ci est « la ville sainte » dans laquelle aucun mal ne peut entrer. Au sujet de la Jérusalem millénaire, il est écrit :

> « Et vous saurez que je suis l'Éternel, votre Dieu, habitant à Sion, ma montagne sainte : Jérusalem sera sainte, et les étrangers n'y passeront plus » : Joël iii, 17.

Cela doit être l'avant-goût de la pleine perfection révélée ici.

« La Nouvelle Jérusalem. » En appelant celle-ci « la nouvelle », il a rendu la première ancienne. « Or ce qui devient ancien et ce qui vieillit est près de disparaître. » Les noms des douze tribus sont transférés aux portes

de la nouvelle cité. L'Ancienne Alliance avait sa cité principale, ses rois et ses sacrificateurs. Avec la Nouvelle Alliance vient la nouvelle cité, avec ses nouveaux rois et sa nouvelle sacrificature. L'Ancienne Jérusalem est Agar, qui ne doit pas demeurer pour toujours. Nous l'avons vue comme la mère-esclave féconde, criant dans ses douleurs (**xii**). Mais celle-ci est la Jérusalem d'en haut qui est libre, la mère de tous les vivants.

Dans les Hébreux, l'Apôtre, après avoir disserté sur la nouvelle alliance, détourne les cœurs des croyants de la vieille cité vers la nouvelle. La vieille ne devait pas continuer ; « nous cherchons celle qui est à venir ». Les gloires de l'Ancienne Jérusalem, telles qu'elles se trouvent dans les temps millénaires, demeurent dans la Nouvelle pour toujours. Ses défauts et ses imperfections n'ont aucune place. Le fleuve de Dieu l'arrose. Son soleil ne se couche pas : sa lune ne se retire pas. Des arbres de beauté, de fruit ainsi que d'ombrage la parent. Les nations y montent. Sur l'ancienne terre, la cité et le temple sont séparés. Ici, la cité et le temple ne font qu'un. Tous les citoyens de la Nouvelle Jérusalem sont rois. Il n'y a plus de mariage ni de mort dans ses murs.

Jean la voit « descendant du ciel d'auprès de Dieu ». Elle ne fait partie d'aucune création qui doit être ébranlée et, par conséquent, disparaître. Elle appartient à une nouvelle création, et doit donc demeurer pour toujours. Héb. xii.

Dans Hébreux xi, le Saint-Esprit place devant nous, côte à côte, la foi et la cité meilleure, comme l'espoir et la part tant des croyants de l'Ancien Testament que du Nouveau Testament. Nous, comme Abraham, habitons sous des tentes, attendant la cité de Dieu dans la résurrection.

C’est pourquoi ce livre distingue entre les hommes de foi et les hommes de maisons, les habitants de la terre. Vers cette cité sainte, nous sommes venus en esprit quand nous avons cru. Elle est le lieu de repos de ceux qui sont « étrangers et voyageurs sur la terre ».

Le pays, la cité, le temple, la sacrificature et les sacrifices de l'Ancienne Alliance étaient liés ensemble : de même ces choses sont connectées dans la Nouvelle. Le tabernacle fut formé avant qu'Israël n'entre dans le pays ou ne voie la cité. Il en est de même dans ce livre.

Dans les Hébreux, l'apôtre ne parle pas de la nouvelle cité avant d'avoir parlé de la venue de Christ. Dans l'Apocalypse, elle ne fut pas contemplée par Jean avant que le pays céleste n'apparaisse. La Nouvelle Jérusalem existe bel et bien durant le millénium (xix, 7, 8), tout comme le temple céleste, et tous deux exercent ensemble une puissance puissante pour le bien. Mais Jean ne la contemple pas avant que le millénium ne soit fini. Ce n'est qu'alors qu'elle descend vers les hommes et la nouvelle terre.

L'omission de la gloire donnée à l'Ancienne Jérusalem est un trait remarquable de ce livre, manifestant une grande différence entre les prophètes de l'Ancien Testament et les prophètes du Nouveau. La gloire de l'Ancienne Jérusalem est transférée à sa rivale, la Nouvelle ; elle appartient à un autre lieu et à un autre temps. C'est la cité du Nouveau David. C'est en vérité « la cité de Dieu ».

Avant l'époque d'Abraham, il n'y avait que les cités des hommes. La première cité fut une cité impie, bâtie par le premier meurtrier, qui avait quitté la présence de Dieu et cherchait à se faire un nom et une demeure sur terre.

Après le déluge, la grande cité de Babel fut une cité impie, bâtie par les hommes en opposition à Dieu, et son achèvement fut interrompu par Sa colère. Au temps d'Abraham, la ville de Salem était le lieu du roi et du sacrificateur de Dieu. Sous la Loi, Dieu se choisirait une cité au milieu du pays. Jusque-là, ce n'était qu'une cité d'hommes et d'impies Cananéens. Là, Dieu mettrait Son nom. Étant bâtie par l'homme et étant le lieu d'hommes impies, elle était sujette au péché, à la souillure, à la violence, à la destruction. Mais celle-ci est la cité qui descend dans sa complétude, bâtie par le grand Architecte de toutes choses. Elle est le lieu de Son trône : et de Son illumination, et de Sa demeure visible constante.

Caïn bâtit sa cité ; le peuple de Dieu attendait que le Grand Auteur de tout bâtisse la leur. À Israël, Dieu donna des villes qu'ils n'avaient pas bâties ; mais pas une cité qu'Il avait Lui-même bâtie. La cité est unique : elle est le lieu de demeure de tous les ressuscités d'entre les morts.

À la fin, à cause des péchés des hommes contre l'Ancienne Jérusalem, « un feu descendit du ciel d'auprès de Dieu » et brûla la terre. Maintenant une cité de sainteté, de beauté et de miséricorde « descend du ciel d'auprès de Dieu » pour bénir la nouvelle terre pour toujours. Dieu dresse ce tabernacle, de même qu'Il le fabrique.

Cette Nouvelle Jérusalem est « préparée comme une épouse parée pour son mari. » L'apôtre explique cela plus loin (xxi, 18-21). La référence est manifestement à l'histoire d'Adam. Dieu « bâtit » Ève à partir d'une côte prise de l'homme, et « l'amena » à l'homme ; de même que Jéhovah bâtit maintenant cette cité et la fait descendre pour le second Adam. C'est la « cité bien-aimée » de la nouvelle terre. Le « profond sommeil » du second Adam est terminé ; voici son épouse complète. Cette Ève n'est pas nue, comme l'était l'ancienne. Elle est vêtue, elle est ornée des joyaux les plus précieux, qui étincellent tandis qu'elle descend. Le jour de l'innocence qui finit par le péché est passé : le jour de la justice qui ne sera plus jamais tachée est venu. Cette cité n'est pas tirée de la poussière de la terre, ni du côté de l'homme, et le processus de construction n'est pas vu : elle descend complète.

Il y a également une seconde référence à l'histoire d'Isaac. Après qu'il a été offert comme sacrifice, le serviteur de son père est envoyé pour amener son épouse. Éliézer met à Rébecca des anneaux et des bracelets, et lui donne des joyaux d'argent et des joyaux d'or, en préparation pour la rencontre avec son mari. Gen. xxiv, 22, 30, 53.

Il y a deux descentes de la cité. La première, de sa demeure invisible vers la visibilité. Cela a lieu avant le millénium (xix, 7-9). Durant le millénium, elle semble être suspendue au-dessus de la terre, le sommet de l'échelle qui unit la terre et le ciel. La seconde est sa descente vers la nouvelle terre, pour y demeurer pour toujours, après que le millénium est passé. De même, il y a deux descentes de notre Seigneur. La première dans les airs, la seconde sur la terre. De même, Il ressuscita d'abord au niveau de la terre, y resta quarante jours, puis monta en haut.

Jean contemple la cité descendant au moment opportun, tout comme il voit le trône être placé alors que la nouvelle dispensation commence. Il contemple sa première entrée sur la terre, et reçoit l'enseignement, dans les paroles qui suivent, des grands résultats qui découlent de ce nouveau mouvement de Dieu.

À qui appartient la voix qui suit ? Si nous lisons « Sortant du trône », c'est celle de Dieu. Le trône de jugement décide de la position finale de tous les hommes. Si nous lisons « Du ciel », c'est la voix d'un ange interprète, révélant à Jean la signification de ce qu'il a vu.

Les paroles sont très importantes, car elles nous enseignent les conséquences bénies qui découlent pour la terre de la demeure de la cité sur elle. La voix explique sous quel caractère la cité vient, et décrit la position qu'elle donne à tous les habitants du nouveau monde.

« Voici, le tabernacle de Dieu est avec les hommes. » Le mot « Voici » est destiné à lier les paroles qui suivent avec la vision de Jean de la descente de la cité. La Nouvelle Jérusalem avait été mentionnée précédemment comme la « cité » ; elle prend maintenant une phase nouvelle. Elle est « le tabernacle de Dieu ». Sous la Loi, on l'appelait « le tabernacle d'assignation » ou « le tabernacle de l'Éternel » : 1 Rois ii, 28, 29 ; Ps. xv, 1. Le dernier des deux désignations donnait le titre particulier du Créateur en alliance avec Israël : mais maintenant Dieu est le Dieu des hommes, et Son nom particulier est abandonné.

Il ne s'agit plus pour le Très-Haut de prendre un peuple d'entre le reste de l'humanité pour être Sien, laissant tous les autres à distance de Lui-même et impurs : mais tous les hommes, ou toutes « les nations », constituent le peuple de Dieu.

Il fut promis à Israël comme l'un des bénéfices conditionnels de la Loi : « Si vous marchez dans mes statuts, si vous gardez mes commandements et les mettez en pratique », « je mettrai mon tabernacle au milieu de vous, et mon âme ne vous aura point en horreur. Je marcherai au milieu de vous, je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple » : **Lév. xxvi, 3, 11, 12**. Sous ces conditions, Israël échoua, et la gloire de Dieu se retira. Mais ici la promesse est souveraine, dépendante d'aucune condition devant être remplie par l'homme.

La promesse est aussi faite par grâce, et accomplie pour Israël durant le millénium. Jéhovah déclare qu'il rassemblera Israël et les restaurera dans leur pays, et qu'ils ne pècheront plus contre Lui. « Ainsi ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. »

> « Dis-leur : Ainsi parle le Seigneur, l'Éternel : Voici, je prendrai les enfants d'Israël d'entre les nations où ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts, et je les ramènerai dans leur pays. Je ferai d'eux une seule nation dans le pays, sur les montagnes d'Israël ; ils auront tous un même roi... Ils ne se souilleront plus par leurs idoles, ni par leurs abominations, ni par toutes leurs transgressions ; je les retirerai de tous les lieux qu'ils ont habités et où ils ont péché, et je les purifierai ; ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu » : Ézéch. xxxvii, 21-23.

> « Je traiterai avec eux une alliance de paix, et il y aura une alliance éternelle avec eux ; je les établirai, je les multiplierai, et je placerai mon sanctuaire au milieu d'eux pour toujours. Ma demeure [tabernacle] sera parmi eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et les nations sauront que je suis l'Éternel, qui sanctifie Israël, lorsque mon sanctuaire sera pour toujours au milieu d'eux » : Ézéch. xxxvii, 26-28.

Mais le millénium n'est qu'une copie imparfaite de l'état final. Il est flétri par le péché de Satan et des hommes, et il est finalement retiré. Mais enfin « le Tabernacle de Dieu est avec les hommes ».

Des bénédictions étaient dispensées à Israël, et des jugements détournés d'eux, en vertu du tabernacle, de la présence de Dieu et des sacrificateurs qui y servaient. Il en est ainsi plus pleinement dans ce cas. Le tabernacle du chapitre vii était « le tabernacle du témoignage dans le ciel ». Celui-ci est « le tabernacle de plénitude et de réalisation sur la terre ». Les sacrificateurs alors étaient loin des hommes : maintenant ils sont à leur portée.

Alors, du temple, les plaies de Dieu descendaient sur les hommes pécheurs : et les hommes cherchaient la mort, tourmentés, pourtant impénitents et incapables de mourir. Maintenant, le tabernacle sort du ciel vers les hommes avec des bénédictions. Alors, les hommes souillaient autant du temple de Dieu qu'il était à leur portée (xi, 2). Maintenant, nul autre que le saint ne peut s'approcher.

La cité descend sur terre, je le suppose, avec tous ses sacrificateurs et ses rois complets ; oui, Dieu lui-même est là, et trouve des hommes sur la terre. « Le tabernacle de Dieu est avec les HOMMES ».

Voici la grande gloire de la nouvelle terre. Les « hommes » sont décrits ensuite comme « les nations » (24, 26). Les mots gardent la même signification à la clôture de l'Apocalypse qu'ils possèdent à son début. Seulement, avant cette période heureuse, les hommes étaient tourmentés par Dieu, cherchaient par le suicide à échapper à Ses plaies, et étaient tués par Ses cavaliers vengeurs, pourtant les survivants continuaient impénitents. Ils adoraient la Bête Sauvage et Satan, et blasphémaient Dieu à cause de Ses plaies. Ligués ensemble comme « nations », ils foulaient aux pieds la ville sainte et se réjouissaient sur les prophètes de Dieu mis à mort : ils étaient enivrés par la Prostituée et en colère contre Dieu.

Mais maintenant chaque homme individuel est élu, pour ne plus jamais tomber. C'est pourquoi les nations sont saintes pour toujours. La position donnée à Israël par grâce durant le millénium est maintenant étendue aux hommes dans la chair universellement. Depuis les jours d'Abraham, le plan de Dieu avait été de prendre une nation pour Sienne du milieu de l'humanité. Mais ce n'était que par voie de préparation pour cet affichage final de Sa bonté en faisant de tous les hommes Son peuple.

Les privilèges d'Israël ne sont plus distinctifs. « Mais n'est-ce pas injuste envers Israël ? » C'est la question que Jésus examine et tranche par la négative dans la parabole des Ouvriers de la Vigne. Matt. xix, 16 - xx, 16.

Ce que Dieu promet à Israël dans Ézéchiel xxxvii est enfin accompli envers les hommes. Dieu les rassemble de la vieille terre, les purifie de leurs souillures et promet qu'ils ne se souilleront plus. Un seul sera leur roi, et Son tabernacle sera au milieu d'eux. À cause de la demeure de celui-ci dans leur pays, Dieu sanctifierait Israël. Maintenant, parce que le tabernacle de la propre construction de Dieu est sur terre, Il sanctifie les hommes en général.

Il existe cependant une grande distinction entre les sacrificateurs et les rois, les habitants du tabernacle ; — et les nations à l'extérieur de celui-ci. Ceci s'obtenait dans les temps millénaires. Israël avait une position, les sacrificateurs une autre. Les « hommes » et « les nations » dans la chair sont distingués des « serviteurs » de Dieu ressuscités d'entre les morts. Cela apparaîtra plus pleinement par la suite.

Pourquoi est-il appelé « le tabernacle » ? Pourquoi pas « le temple » ? Si je ne me trompe pas, c'est afin de rejeter notre regard vers le temps où Dieu a d'abord établi Sa demeure avec Son peuple dans le désert. Alors le tabernacle se tenait au milieu, le grand centre d'unité de toutes les douze tribus. Elles étaient toutes rangées en bon ordre autour de la demeure de Dieu, qui habitait avec elles dans leur camp. Maintenant la cité est le tabernacle, et est le grand centre des nations. Elles sont rassemblées autour d'elle, comme j'en conclus d'après la disposition des trois portes sur chacun des quatre côtés de la cité. Les sacrificateurs devaient dresser leur tente dans un cercle intérieur autour du tabernacle. L'esquisse est maintenant remplie par la purification entière des sacrificateurs de la nouvelle alliance. Ils sont capables de demeurer dans le tabernacle de Dieu, d'habiter dans Sa sainte montagne. La chair, dans sa faiblesse ou son péché, n'interfère plus.

Ces mots nous enseignent que nous ne sommes plus engagés maintenant dans des arrangements millénaires de la vieille terre. Car durant le millénium, Israël seul est le peuple terrestre de Dieu. Il y a la distinction entre circoncis et incirconcis, entre le peuple de l'alliance de Dieu et « l'étranger » : Ésa. lx, 10 ; lxi, 5 ; lxii, 8 ; Ézéch. xliv, 9 ; xlvii, 23 ; Jér. li, 51 ; Joël iii, 17. Alors le temple d'en bas est bâti par l'homme, et la mort existe encore. Alors aussi le tabernacle d'en haut est incapable d'être approché par les hommes sur terre, car il est « dans le ciel ». Mais maintenant, alors qu'auparavant il était dit de la Multitude ressuscitée : « Dieu (tabernaclera ou) dressera sa tente sur eux », il est dit des fils des hommes dans la chair : « Dieu tabernaclera avec eux ».

« Et Il tabernaclera avec eux. » Dans Éden, Dieu entra, « marchant dans le Jardin », et l'homme était coupable et effrayé de Sa présence. Ici Dieu habite ; et les ressuscités sont innocents, et vêtus, et joyeux de Sa demeure avec eux.

À Abraham, Dieu apparut alors qu'il était assis dans sa tente, et daigna prendre part à son repas. Mais Il ne resta qu'un court moment, et retourna à Sa place.

Sous la Loi, Dieu habiterait avec Israël conditionnellement comme leur Dieu d'alliance. Ils devaient donc Lui former un pavillon royal. « Ils me feront un sanctuaire, afin que j'habite au milieu d'eux » : Ex. xxv, 8.

> « Ce sera l'holocauste perpétuel, qui sera offert par vos générations, à l'entrée de la tente d'assignation, devant l'Éternel : c'est là que je me rencontrerai avec vous, pour te parler. Je me rencontrerai là avec les enfants d'Israël, et le tabernacle sera sanctifié par ma gloire. Je sanctifierai la tente d'assignation et l'autel ; je sanctifierai aussi Aaron et ses fils, pour qu'ils soient à mon service dans le sacerdoce. J'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je serai leur Dieu. Ils connaîtront que je suis l'Éternel, leur Dieu, qui les ai fait sortir du pays d'Égypte, pour habiter au milieu d'eux : je suis l'Éternel, leur Dieu » : Ex. xxix, 42-46.

En conséquence, dès que la tente fut achevée, Jéhovah entra, et la gloire du Dieu d'Israël prit possession de Sa demeure. Comme conséquence de cela, Israël devait retirer hors du camp tout ce qui était impur de chair (Nomb. v, 1-4), et tous ceux coupables de meurtre, une fois que le pays avait été pénétré par eux (Nomb. xxxv, 33, 34).

La présence de Dieu était alors conditionnelle à leur obéissance. Elle était liée à l'expiation quotidienne de l'agneau, et à la sacrificature acceptée d'Aaron. Quand ils péchèrent, Dieu déclara qu'Il enverrait « un ange devant eux » : Il ne « monterait pas au milieu » d'eux, de peur que dans Son mécontentement Il ne les détruisît. Ex. xxxii, 34 ; xxxiii, 3.

Combien il en est autrement maintenant, sous la sacrificature selon Melchisédek et « l'Agneau de Dieu » ! Maintenant Dieu bâtit Sa propre demeure et celle de Ses sacrificateurs, Il retranche le meurtrier, et l'impur Il le retire à l'extérieur de la ville.

Ce fut l'observation surprise de Salomon, lorsqu'il regarda le temple qu'il avait bâti : « Mais Dieu habitera-t-il vraiment avec les hommes sur la terre ? Voici, le ciel et le ciel des cieux ne peuvent Te contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! » (2 Chron. vi, 18). Maintenant c'est accompli ; accompli bien plus largement et glorieusement que Salomon ne l'avait rêvé.

La demeure de Dieu dans le magnifique temple du roi juif était soumise à une stipulation.

> « Et la parole de l'Éternel vint à Salomon, disant : Au sujet de cette maison que tu bâtis, si tu marches dans mes statuts, si tu exécutes mes jugements, et si tu gardes tous mes commandements pour y marcher, j'accomplirai envers toi ma parole que j'ai dite à David ton père. J'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je n'abandonnerai point mon peuple Israël » : 1 Rois vi, 11-13.

> « Et l'Éternel lui dit : J'ai exaucé ta prière et ta supplication que tu m'as faites : j'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie pour y mettre mon nom à jamais, et mes yeux et mon cœur y seront toujours. Et toi, si tu marches devant moi comme a marché David ton père, avec intégrité de cœur et avec droiture, en faisant tout ce que je t'ai commandé, et si tu gardes mes statuts et mes jugements, j'affermirai pour toujours le trône de ton royaume sur Israël, comme je l'ai promis à David ton père, en disant : Un homme ne te manquera point sur le trône d'Israël. Mais si vous vous détournez de moi, vous ou vos enfants, et si vous ne gardez pas mes commandements et mes statuts que je vous ai prescrits, et si vous allez servir d'autres dieux et vous prosterner devant eux, je retrancherai Israël du pays que je leur ai donné ; et cette maison, que j'ai sanctifiée pour mon nom, je la rejetterai de devant ma face ; et Israël sera un sujet de proverbe et de risée parmi tous les peuples. Et si élevée qu'ait été cette maison, quiconque passera près d'elle sera étonné et sifflera ; et l'on dira : Pourquoi l'Éternel a-t-Il ainsi traité ce pays et cette maison ? Et l'on répondra : Parce qu'ils ont abandonné l'Éternel leur Dieu, qui a fait sortir leurs pères du pays d'Égypte... c'est pour cela que l'Éternel a fait venir sur eux tout ce mal » : 1 Rois ix, 3-9.

Alors l'homme bâtissait pour Dieu : maintenant Dieu bâtit pour Ses rois et Ses sacrificateurs.

Après que Dieu se fut retiré en haut, Jésus descendit et « tabernacla avec nous », mais fut rejeté, et le temple fut détruit, « le temple de Son corps ». C'est sur la base de ce tabernaclage, du sacrifice alors offert, et de la sacrificature du Fils de Dieu ressuscité, que le présent tabernaclage a lieu.

Durant le millénium, Dieu habitera en grâce à Jérusalem. « Béni soit l'Éternel de Sion, qui habite à Jérusalem ! » (Ps. cxxxv, 21 ; lxviii, 16, 18 ; Zach. ii, 10 ; viii, 3, etc.). « J'habiterai au milieu des enfants d'Israël pour toujours » (Ézéch. xliii, 7).

Le tabernacle de Dieu n'est pas un spectacle vide, le Dieu du tabernacle est là. Il n'y entre pas non plus pour le quitter à nouveau, Il y habite pour toujours.

Les hommes « seront Son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux comme leur Dieu »

Cette promesse implique que le cœur de l'humanité sera ouvert pour aimer et obéir à Dieu. Et en retour, il est implicite que les bontés de Dieu s'écouleront sans entrave vers eux. Ceci se voit dans Jér. xxiv, 7 ; Ézéch. xi, 18-20. L'humanité dans la chair occupe la place de l'Israël millénaire, avec certains grands progrès même sur cette position.

Ces deux points de promesse sont généralement placés côte à côte. Tracons un instant la promesse, depuis son premier bourgeon jusqu'à ce fruit mûr.

1. La première apparition de cette bénédiction est dans la parole adressée à Abraham concernant sa semence circoncise. « J'établirai mon alliance entre moi et toi, et ta semence après toi, dans leurs générations, pour une alliance éternelle, pour être ton Dieu et celui de ta semence après toi. Je te donnerai, et à ta semence après toi, le pays où tu séjournes comme étranger, tout le pays de Canaan, en possession éternelle, et je serai leur Dieu » (Gen. xvii, 7, 8). Alors c'était la loi. C'était conditionnel ; et ainsi la déchéance et la colère pouvaient intervenir. L'enfant qui n'était pas circoncis à huit jours devait être considéré comme un transgresseur de l'alliance, et retranché (v. 14).

2. La promesse apparaît à nouveau, alors qu'Israël est en servitude en Égypte. Dieu rachèterait les tribus de leur esclavage. « Je vous prendrai pour mon peuple, je serai votre Dieu, et vous saurez que je suis l'Éternel, votre Dieu, qui vous affranchis des travaux dont vous chargent les Égyptiens. Je vous ferai entrer dans le pays que j'ai juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob ; je vous le donnerai en possession, moi l'Éternel » (Ex. vi, 7, 8). Dans ce passage, Jéhovah serait le Dieu d'Israël, et le prouverait en les faisant sortir d'Égypte vers la Palestine. Mais maintenant Dieu est le Dieu de tous les hommes, et Il les amène dans une terre tout à fait nouvelle.

3. Dans la première ouverture de l'alliance sur le Sinaï, Jéhovah déclare qu'Il habiterait dans le tabernacle qu'Israël Lui fabriquerait dans le désert. Là Dieu rencontrerait le Médiateur et Lui parlerait, là Il permettrait à Ses sacrificateurs de Le servir. « J'habiterai au milieu des enfants d'Israël, et je serai leur Dieu. Ils connaîtront que je suis l'Éternel, leur Dieu... afin d'habiter au milieu d'eux » (Ex. xxix, 42-45). Mais la condition sur laquelle reposait l'alliance fut brisée par le péché du Veau, avant même que Moïse ne fût descendu de la Montagne.

4. Après que le tabernacle eut été dressé, sous l'alliance renouvelée à Moïse comme représentant et médiateur d'Israël, la même bénédiction fut offerte sous condition. « Si vous marchez dans mes statuts. » — « Je marcherai au milieu de vous, je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple ». Mais cela fut brisé dès qu'ils entrèrent dans le pays. Et Dieu leur reproche dans les prophètes cette rupture d'alliance. « J'ai commandé à vos pères, au jour où je les ai fait sortir du pays d'Égypte, de la fournaise de fer, en disant : Écoutez ma voix, et faites tout ce que je vous commanderai ; alors vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu » (Jér. xi, 4 ; vii, 23).

5. Juste avant le millénium, les nations sont les ennemies de Dieu qu'Il est sur le point de frapper ; elles sont courroucées contre Lui, et Lui contre elles (xi, 18). Israël est à nouveau le peuple de Dieu, appelé à sortir de Babylone, et à frapper ses oppresseurs.

6. Dans la période millénaire, Israël est expressément appelé le peuple de Dieu, et des bénédictions en abondance sont déversées sur leurs têtes, parce que Dieu est leur Dieu. Dieu aurait pitié du reste. « Je leur donnerai un cœur pour qu'ils connaissent que je suis l'Éternel ; ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu » (Jér. xxiv, 7). Le Seigneur restaurerait Israël dans son pays, et Dieu multiplierait la nation, et punirait leurs oppresseurs. « Vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu » (Jér. xxx, 18-22). Dans la nouvelle alliance qui doit encore être faite avec les deux tribus et avec les dix, la même bénédiction est répétée. « En ce temps-là, dit l'Éternel, je serai le Dieu de toutes les familles d'Israël,

> et ils seront mon peuple » (Jér. xxxi, 1). Au verset 33 se trouve le passage bien connu, cité comme étant encore futur, dans Héb. viii, 10-12.

Le même témoignage est rendu par Ézéchiel. Dieu purifierait les tribus de leurs idolâtries et leur donnerait un cœur nouveau. « Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères ; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu » (Ézéch. xxxvi, 28). Voir aussi Ésa. lxv, 10-22 ; Ézéch. xi, 20 ; xiv, 11 ; xxxvii, 23-27 ; Zach. viii, 3-8 ; xiii, 9.

Mais durant cette période de béatitude naissante, une extension supplémentaire des desseins de Dieu a lieu.

> « Pousse des cris de joie et réjouis-toi, fille de Sion ! Car voici, je viens, et j'habiterai au milieu de toi, dit l'Éternel. Beaucoup de nations s'attacheront à l'Éternel en ce jour-là, et elles seront mon peuple ; j'habiterai au milieu de toi » : Zach. ii, 10, 11.

Dieu ne s'appelle plus maintenant « le Dieu qui a fait sortir Israël d'Égypte », comme Il le fit au début, ni « le Dieu qui a racheté Son peuple du pays du nord et de tous les pays où ils ont été dispersés », comme Il le fera au moment de la future délivrance d'Israël (Jér. xxiii, 7, 8). Il ne s'appelle pas non plus Emmanuel, Dieu avec Israël, pour retrancher les nations confédérées contre Ses tribus (Ésa. viii, 8-10 ; vii, 14). Dieu est le Dieu de toutes les nations. Le denier est donné à la fin à tous les ouvriers de la vigne, qu'ils aient été appelés aux premiers jours du monde ou aux derniers.

On nous présente ensuite la vie bénie qui suit cette nouvelle position des habitants de la terre.

1. « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux »

Il y a beaucoup de sources de larmes dans le monde actuel. Et longtemps après que Dieu eut choisi Israël pour être Son peuple, ils pleurèrent. Parfois c'était à cause de leurs convoitises, parfois à cause des châtiments de Dieu. Nomb. xi, 4-20 ; xiv, 1 ; Deut. i, 45 ; Jug. ii, 4. Ils pleurèrent la mort de Moïse et d'Aaron ; ils portèrent le deuil sur Josué, Samuel et David.

Tous avaient versé des larmes auparavant : maintenant les chagrins passés seront guéris et oubliés. Le chagrin, les larmes, les cris étaient les conséquences de la chute (Gen. iii, 16, 17). Maintenant ces conséquences sont effacées.

Cette heureuse portion fut accordée il y a longtemps à la Grande Multitude ravie vers le trône de Dieu dans la résurrection (Apoc. vii, 17). Il y eut des pleurs de rois, de marchands et de marins sur la chute de Babylone, alors qu'il y avait de la joie en haut.

Cette promesse est faite à Israël dans le millénium. « Le peuple habitera en Sion, à Jérusalem ; tu ne pleureras plus » (Ésa. xxx, 19). Elle s'accomplira pour eux lors de la bienheureuse première résurrection, quand le voile du dieu de ce monde sera déchiré de dessus les yeux des nations. « Il engloutira la mort dans la victoire ; et le Seigneur, l'Éternel, essuiera les larmes de tous les visages » (Ésa. xxv, 7, 8 ; xxxv, 10 ; Jér. xxxi, 16).

Ce qui fut accompli pour Israël durant la béatitude millénaire est maintenant vrai pour tous les hommes.

« La mort ne sera plus, ni deuil, ni cri (scream). »

La mort et le deuil sont étroitement liés. La mort était le fruit principal de la chute. Le dernier ennemi, même la Mort, est maintenant détruit.

Il est promis à la Jérusalem millénaire : « On n'y entendra plus le bruit des pleurs, ni le bruit des cris » (Ésa. lxv, 19). Aux affligés de Sion, Dieu donnera de la joie pour le deuil (Ésa. lxi, 3). « Les jours de ton deuil seront finis » (lx, 20 ; Jér. xxxi, 13).

Mais la mort survient durant les mille ans (Ésa. lxv, 20 ; lx, 7) tant sur l'homme que sur la bête. Le transgresseur est retranché sur-le-champ dans son péché (Jér. xxxi, 30 ; Ézéch. xliv, 25-27). C'est pourquoi il est maintenant dit « la mort ne sera plus ». Elle a existé jusqu'à ce moment-là.

Mais alors, comme le péché et les pécheurs ont disparu pour toujours, de même la mort et le chagrin n'ont plus d'entrée sur la nouvelle terre. Le mot traduit par « cri » (crying) dans la Version Autorisée semble signifier le cri sonore de la souffrance de toute cause, de la douleur, ou de l'oppression, ou de la vengeance de Dieu. Ex. xi, 6 ; xii, 30 ; 1 Sam. iv, 14 ; Gen. xxvii, 34 ; Ésa. v, 7.

Le passage suivant illustrera de manière vivante ce mot.

> « Alors que nous passions dans les rues, des cris (screams) perçants, comme ceux d'une personne folle de rage et de douleur, attirèrent notre attention vers une misérable cabane, d'où nous vîmes sortir précipitamment une femme avec un berceau contenant un nourrisson. Ayant placé l'enfant sur l'aire devant sa demeure, elle retourna aussi vite à l'intérieur : nous la vîmes alors frapper quelque chose violemment, tout en remplissant l'air des hurlements (shrieks) les plus perçants. Accourant pour voir quelle était la cause de ses cris, nous observâmes un serpent énorme qu'elle avait trouvé près de son enfant, et qu'elle avait complètement achevé avant notre arrivée. Jamais sentiments maternels ne furent dépeints de manière plus frappante que sur le visage de cette femme. Non contente d'avoir tué l'animal, elle continuait ses coups jusqu'à ce qu'elle l'eût réduit en atomes, ne prêtant attention à rien de ce qu'on lui disait, et ne détournant son attention de son corps déchiqueté que pour jeter occasionnellement un regard sauvage et momentané vers son enfant » : Dr. E. Clarke's Travels, ii, 439.

« Ni la douleur n'existera plus » — πονος.

Le mot grec utilisé peut décrire à la fois le labeur de l'homme infligé par la chute, et les douleurs imposées à la femme. Les conséquences lugubres de chagrin et de mort suivirent bientôt dans le vieux monde le fait que Dieu avait conduit Ève vers Adam. La descente de cette nouvelle Ève sera-t-elle aussi désastreuse pour le nouveau monde ? Non ! Le péché n'entrera pas, ni aucun de ses compagnons vêtus de noir.

« Car les premières choses ont disparu »

Les anciennes dispensations sont passées : la vieille terre, avec ses scènes et ses matériaux, n'est plus. Voici plus que les bénédictions d'Israël, sans les conditions imposées aux hommes faillibles. Le mal dans ses racines, aussi bien que dans sa tige, est retranché pour toujours pour les rachetés. Ces malheurs étaient attachés aux anciens cieux et à la terre, et l'ancienne alliance ne pouvait les enlever : mais la nouvelle balaye les deux à la fois.

## LE JUGEMENT DES SAUVÉS ET DES PERDUS

### Ch 21.2-4

*« Et Celui qui était assis sur le trône dit : "Voici, je fais toutes choses nouvelles." Et il dit : "Écris : car ces paroles sont fidèles et vraies." Et il me dit : "C'est fait [ou : Elles sont faites] . Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. Je donnerai à celui qui a soif de la fontaine de l'eau de la vie gratuitement. Celui qui vaincra héritera ces choses*, et je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais pour les lâches, et les incrédules, et les abominables, et les meurtriers, et les sorciers, et les idolâtres, et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang qui brûle avec du feu et du soufre, ce qui est la Seconde Mort. »*

***[NBP]****C'est la vraie lecture, comme les éditions critiques en conviennent.*

Le trône ici est « le grand trône blanc » duquel la sentence sur les morts est sortie. La vieille création jaillit du chaos : celle-ci surgit à la conclusion de la vieille terre et au milieu de ses ruines.

Ce passage se rapporte au sort de tous ceux vers qui « la prophétie de ce livre » viendra. Nous avons entendu parler du sort des « nations » de la nouvelle terre. Mais il y a une position bien plus haute, la part des citoyens de la nouvelle cité. Les citoyens sont les « serviteurs » de Dieu (**xxii, 3**), qui voient Sa face toujours. Les nations sont le « peuple » de Dieu qui monte à Sa maison par moments comme pèlerins. Ceux à l'extérieur de la cité sont des « hommes », ceux à l'intérieur sont les « fils » de Dieu. Les citoyens sont tous rois : ceux à l'extérieur sont les sujets des habitants des parvis du Seigneur. La distinction entre l'appel céleste et terrestre, ou celle de l'église et d'Israël, subsiste, en substance, pour toujours.

Comme notre sentier est maintenant semé de plus grandes difficultés et éclairé par une lumière particulière, ainsi notre position sera plus élevée par la suite. La description du jugement au chapitre xx était très générale : ici elle est bien plus spéciale, et décrit le sort des sauvés de cette dispensation, et de tous les autres qui pourraient entendre ce témoignage de Dieu, jusqu'au temps de l'apparition de notre Seigneur. Le jugement précédent ne nous parlait que de la destinée des damnés.

« Voici, je fais toutes choses nouvelles »

C'est une parole du Très-Haut à Jean concernant toute la scène venant d'être décrite. Elle était entièrement nouvelle : un substitut pour l'ancienne, qui était partie. Pour chaque excellence de la vieille création, il y avait quelque chose de perfection dans la nouvelle. Un nouveau soleil, une lune et des étoiles irradient le nouveau globe.

C'est une parole de Celui qui créa toutes choses au début. Mais cette création s'est tristement déréglée : cette seconde création rectifiera la première, et demeurera pour toujours inchangée.

Ces mots nous découvrent aussi l'incomplétude du millénium. C'est le point de jonction entre les choses anciennes et les nouvelles, et un éclat des anciennes déchire la dispensation. Désormais Dieu a l'intention que tout soit d'une seule qualité, tout nouveau. Tout est neuf. Ceci est en opposition avec le millénium, car celui-ci est le jour de la restauration des choses anciennes. Dieu ne dit pas : « Je purifie les anciens matériaux », mais « Je fais toutes choses nouvelles ».

Les changements de temps sont à observer ici.

1. « Celui qui siégeait sur le trône dit »
2. « Il dit : Écris »
3. « Et il me dit ». Le premier et le dernier ont un mot différent du milieu.

Il semblerait que l'instance du milieu se réfère à l'ange ; comme au chapitre xix, 9. « Et il me dit : Écris ». « Et il me dit : Ce sont là les véritables paroles de Dieu ». Jean tente l'adoration. « Et il me dit : Garde-toi de le faire » (**10**). Le premier de ces deux ordres d'« Écrire » se réfère à l'état millénaire de la cité : le dernier à ses habitants éternels.

Le mot « Écris » suppose des lecteurs, et des auditeurs vers qui ces paroles de Dieu viendront. Quelque difficile que ce soit à réaliser, ces mots expriment la volonté de Dieu ; et Sa puissance les exécutera assurément. Par conséquent, ils doivent être pris littéralement. La terre et sa cité doivent être prises telles qu'elles sont représentées. Les mots dévoilent un département des sauvés.

Ils nous disent les bénédictions destinées à la terre en général et à ses habitants.

6. « Et Il me dit : C’est fait. »

Avec ces mots commence la description de la part des habitants de la cité. Jean vit d'abord la terre, puis la cité. Il décrit ensuite les bénédictions communiquées aux nations par le moyen de la cité, et clôt ensuite le récit de la part des nations. Mais maintenant le Saint-Esprit nous fait connaître l'héritage plus béni des citoyens : et les conditions d'une entrée là, ou de l'exclusion de ses portes.

La première fois qu'une expression semblable fut utilisée par le trône dans le ciel, le jugement sur les nations vivantes était complet. À la septième coupe vint une voix du temple dans le ciel. — C'EST FAIT ! Dans ces coupes est accomplie la juste colère de Dieu. En cette seconde occasion de l'emploi du mot, la Miséricorde est complète.

Toutes les bénédictions, toutes les menaces ici sont si certaines, qu'aux yeux de Dieu qui parle de Ses desseins comme de choses accomplies, on peut dire — « C'est fait ». Nul ne peut entraver Son conseil. Ces mots « C'est fait » impliquent que cette nouvelle création adviendra certainement, et qu'elle demeurera. Dieu parle des choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Elle doit demeurer. Comme c'était le cas quand Pilate répondit aux Juifs qui trouvaient à redire au titre sur la croix, et voulaient qu'il le modifiât ; ainsi en est-il maintenant. « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit », dit le gouverneur. « C'est fait », dit Dieu. Qui le défera ? La fin revient au commencement. Le plan de Dieu, qui semblait souvent brisé par la malice de Satan et les fautes des hommes, est enfin complet. Dieu, qui commença la création dans la Genèse, n'en prend pas congé avant l'Apocalypse, quand elle est complète au-delà de tout renversement possible.

Il y a une référence dans cette nouvelle création au récit de l'ancienne. « Qu'il y ait une étendue ! » « Et cela fut ainsi. » « Que le sec paraisse ! » « Et cela fut ainsi ». Les choses anciennes ne demeurèrent pas, mais celles-ci le feront.

« Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin »

Ceci, je le suppose, est destiné à nous assurer que tout le système des choses, de la Genèse à l'Apocalypse, malgré les différentes phases des choses et les nombreux contrastes, procède réellement d'un seul Concepteur. Le Créateur du premier monde crée aussi le second. Le Très-Haut a un seul plan en vue dès le commencement, et finit par le perfectionner, malgré les entraves de Satan, et les longs intervalles qui s'écoulent entre l'achèvement des parties. Celui qui bâtit Ève, bâtit aussi la cité qui occupe sa place sur la nouvelle terre. L'Épouse est la dernière lettre du Grand Alphabet du Créateur. Une notice semblable introduisait le livre de cette prophétie (i, 8). L'auteur de l'Église est le Dieu d'Israël : le Souverain des nations est le Seigneur que les ressuscités serviront dans Sa cité.

L'eau de la vie est maintenant promise à celui qui a soif. Ces eaux appartiennent à la cité (**xxii, 1**). Et ce passage nous ramène à la Grande Multitude. Ils ne devaient plus avoir soif, parce que l'Agneau les conduirait aux « sources des eaux de la vie ». La cité est alors le point où la conduite de l'Agneau aboutit. Son livre de vie admet aux eaux de la vie.

Il y a deux soifs, une naturelle et une spirituelle : et il y a deux eaux répondant à et désaltérant chacune de celles-ci respectivement. L'eau de la nature peut être atteinte par la main du sens — l'eau de l'Esprit par la foi. Mais après la résurrection, il y a une eau littérale dans la cité de Dieu.

Comment devons-nous comprendre la soif ici ? Si prise littéralement, l'impie serait sauvé. Il semble y avoir alors deux références. L'une à l'Évangile de Jean : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (Jean vii, 37). Et à nouveau à cette parole d'Ésaïe : « O vous tous qui avez soif, venez aux eaux, même celui qui n'a point d'argent... sans argent et sans rien payer » (Ésa. lv, 1).

Il semble que nous devions connecter ce verset très étroitement avec le suivant. Ceux qui ont soif sont ceux qui souffrent sous les vexations, la lassitude et les douleurs de la chair dans ce monde mauvais, mais qui sont

victorieux dans leur résistance contre lui. Dans ce passage se trouve une référence à plusieurs scènes de l'Ancien Testament.

1. Agar et son fils sont chassés de la maison d'Abraham, et, perdant leur chemin dans le désert, sont en danger de périr de soif. Mais, aux larmes de la mère et de son fils, Dieu eut compassion, et Il « lui ouvrit les yeux, et elle vit un puits d'eau ; elle alla remplir l'outre d'eau, et donna à boire à l'enfant » (Gen. xxi, 19). Mais Ismaël habite dans le désert. Le vainqueur doit être assis par la suite dans le Paradis de Dieu.

2. Israël, conduit par le Seigneur dans le désert, arrive à REPHIDIM. Il n'y a pas d'eau pour le peuple. Alors s'élèvent l'impatience et l'incrédulité. Ils crient contre Moïse et le Seigneur. À Moïse ils disent : « Donne-nous de l'eau pour que nous buvions ». Du Seigneur ils disent : « Est-Il parmi nous ? » « Et le peuple eut soif d'eau là ». Ils murmurent contre Moïse comme s'il les avait amenés dans le désert exprès pour les faire mourir de soif. Sa vie est en péril.

Alors le Seigneur se lève, et accorde l'eau du rocher frappé sans rien payer. Ce fut l'endroit qui fut dès lors dénommé d'après la Tentation et la Querelle du peuple (Ex. xvii, 1-7).

L'événement suivant est l'attaque d'Amalek sur Israël. Moïse, comme intercesseur avec la verge de puissance, se tient en haut. Josué, avec les guerriers en bas, maintient le combat. Le conflit a ses vicissitudes : mais enfin la troupe du Seigneur est victorieuse. Les Amalécites, en tant qu'ennemis de Dieu et de Son peuple, doivent être détruits entièrement. Moïse reçoit l'ordre : « Écris cela pour mémoire dans un livre ».

Dans quel parallélisme manifeste cette histoire se tient-elle par rapport à ce passage ! (1.) Soif. (2.) Victoire. (3.) « Écris ». (3). « Écris ; car ces paroles sont fidèles et vraies ». (1.) « Je donnerai à celui qui a soif de l'eau de la vie ». (2.) « Celui qui vaincra héritera ces choses ».

Le monde actuel est le désert — le lieu de la sécheresse, comme autrefois (2 Sam. xvii, 29 ; Deut. viii, 7, 15 ; xi, 11). Mais le chrétien ne doit pas murmurer, de peur que, comme les Israélites désobéissants, sa carcasse ne tombe dans le désert. Il est tenu de combattre, il est revêtu de l'armure de Dieu, il est appelé à vaincre. À Israël l'eau fut donnée avant la bataille. Au chrétien, la force du Saint-Esprit et Ses gracieuses consolations sont données. Mais il doit jouir de la victoire à la fin, tant dans son corps que dans son âme. Et alors le désert sera terminé ; et les bénédictions, tant spirituelles que naturelles, seront siennes pour toujours. L'eau devant être donnée est future — « Je donnerai ».

« Je serai son Dieu, et il sera mon fils » Dans ces mots, il y a sans doute un coup d'œil à la scène sur le mont Sinaï. Par l'alliance qui y fut ratifiée, Jéhovah serait le Dieu des tribus, et elles seraient un « royaume de sacrificateurs et une nation sainte », si elles étaient obéissantes. Maintenant les vainqueurs par la grâce doivent être fils de Dieu.

3. Quand Israël demanda la permission de passer par Édom, ils dirent : « Si moi et mon bétail buvons de ton eau, j'en paierai le prix » (Nomb. xx, 19). Ainsi le Seigneur leur commanda : « Vous achèterez d'eux de la nourriture pour de l'argent, afin que vous mangiez ; et vous achèterez d'eux de l'eau pour de l'argent, afin que vous buviez » (Deut. ii, 6, 28). Édom refusa grossièrement ceux qui voyageaient sur leur chemin vers le pays de Dieu. Mais il n'en est pas ainsi maintenant. Le Dragon rouge et la Bête Sauvage écarlate sont maintenant retirés ; les vainqueurs n'ont pas besoin d'acheter l'eau, elle est à eux dans le pays de la promesse « sans rien payer ». Les méchants sont comme Ésaü, « abominables » — « J'ai haï Ésaü ».

4. À Kadès-Barnéa (Nomb. xx, 1-13), il n'y a pas d'eau : il y a l'incrédulité de la part d'Israël, et aussi de Moïse. Tous deux sont exclus du pays : ils sont des types de ceux qui sont vaincus ; même si l'eau est donnée abondamment pour leur boisson.

Dans le mot « Celui qui vaincra héritera ces choses », nous pouvons voir une référence à Deut. ii, 31. « Et l'Éternel me dit : Vois, j'ai commencé à te livrer Sihon et son pays ; commence à t'emparer, afin que tu hérites son pays ».

5. Juges iv. Sisera l'ennemi d'Israël est vaincu par Barak. Il s'enfuit à pied, et se cache dans la tente de Jaël. Il est un menteur, et un idolâtre, aussi bien que vaincu. Il lui ordonne de se tenir à la porte de la tente, et si quelqu'un demandait s'il y avait là un homme, il lui dit de dire « Non ». Il a soif, et demande de l'eau. Elle lui donna du lait. Mais il est retranché : il n'hérite pas du pays. Il est un type des lâches, des menteurs et des idolâtres, dont la part est dans l'étang de feu.

6. Mais un incident encore plus clair et plus intéressant destiné à illustrer ce passage se produit dans la vie de Samson (Jug. xv). Ce juge d'Israël exaspère les Philistins. Ils montent en Juda et réclament Samson. Les hommes de Juda livrent leur champion, mais promettent qu'ils ne le tueront pas. Alors que les Philistins poussent des cris contre lui, l'Esprit du Seigneur rompt ses liens. Il se précipite sur la troupe païenne avec une mâchoire d'âne fraîche [neuve], et avec elle frappe mille hommes. Jésus tue les armées assemblées du monde par l'épée sortant de Sa bouche. Samson tue ceux qui ont en partie vengé sur lui sa femme-prostituée. Jésus détruit les dix rois qui ont ignoramment exécuté Sa colère sur la Grande Prostituée. L'arme de Samson est une arme « neuve » ; bien plus l'est celle de Christ.

Samson a « vaincu » : mais il a « une soif extrême », et craint pour sa vie. Devrait-il mourir de soif et être une moquerie pour les incirconcis ? Le Seigneur fend une cavité, et l'eau en sort. « Et quand il eut bu, son esprit revint, et il reprit vie : c'est pourquoi il appela le nom de cette source En-Hakkoré — [la Fontaine de celui qui pria] — laquelle est à Léchi jusqu'à ce jour. Et il jugea Israël aux jours des Philistins vingt ans ».

Jésus a soif avant Sa victoire : Samson après elle. Jésus tombe entre les mains des méchants. Sa propre nation, et Juda spécialement, conduits par Judas [Judah], Le livrent à Ses ennemis pour être mis à mort. Samson dans son heure de trouble crie. De même Jésus sur la croix — « J'ai soif » (Jean xix, 28). Il invoque Son Père, et une eau spirituelle rafraîchissante jaillit. Dieu glorifiera encore Son nom, et pour toujours. Le Prince du monde sera éjecté, et tous seront attirés vers Christ (Jean xii, 27-33). Enfin vient le royaume pour les amis de Jésus. Le Prince du monde est enchaîné : son peuple dirige. L'abîme est ouvert pour ses ennemis. Mais la fontaine de vie à laquelle Jésus conduit est éternelle. Elle est le résultat de Sa soif et de Son appel à Dieu. Elle jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau. C'est « LA SOURCE DE CELUI QUI PRIA ». Elle est de Son obtention en tant qu'« Agneau ».

Samson ne fut que près de la mort, et son retour à la vie ne fut que figuré. Mais Jésus mourut réellement. La source de Samson fut appelée la source de Léchi [DE LA VIE]. Celle de Jésus l'est en réalité. Samson jugea Israël aux jours des Philistins vingt ans. Jésus dirige mille ans au milieu de Ses ennemis, et comme résultat de la victoire accomplie par lui seul.

7. Dans les jours des Juges, Dieu teste deux filles de Moab idolâtre. L'une est vaincue, et choisit les dieux de son père. Mais Ruth vainc : elle choisit le Dieu de sa belle-mère pour être son Dieu. Elle vainc les superstitions de son pays, et les liens de sa terre natale, et va dans le pays d'Israël. Elle est nourrie de manière inattendue, et son ami lui dit : « Quand tu auras soif, va aux vases, et bois de ce que les jeunes hommes auront puisé ». Elle pouvait le faire sans payer, le maître l'avait accueillie. Mais combien pauvre était son morceau de pain trempé dans le vase de vinaigre, comparé aux fraîches gorgées des eaux de la vie !

8. Le dernier que je mentionnerai est la soif de David (1 Chron. xi, 17-19). David, en guerre contre l'armée des Philistins, a soif, et soupire après une gorgée d'eau du puits qui était près de la porte de sa ville natale. Trois de ses hommes vaillants entendirent l'expression de son souhait, percèrent l'armée des Philistins, et lui en apportèrent. Mais il ne voulut pas boire de l'eau quand elle fut apportée. Elle

était trop coûteuse. Les trois avaient « vaincu » au péril de leurs vies. Il répandit l'eau comme une offrande à l'Éternel. Mais maintenant les vainqueurs boiront eux-mêmes, non au péril de la vie, non d'un puits ; mais de la source de la vie.

Cette promesse de Dieu est adressée aux hommes maintenant vivants, afin d'influencer leur conduite. Celui qui siège sur le trône juge la place de chacun qui entend. Soit sa soif doit être étanchée dans les fontaines d'eaux de la nouvelle cité ; soit elle doit l'oppresser de manière inextinguible dans l'étang de feu. Celui qui a soif est celui qui peut être atteint maintenant par les paroles de l'Esprit : « Que celui qui a soif vienne ». « Que celui qui veut prenne de l'eau de la vie gratuitement » (**xxii, 17**). Ces mots n'appartiennent pas aux nations millénaires dans la chair. Elles ne seront pas appelées à combattre, ou à sortir victorieuses. Elles marchent par la vue, non par la foi. Elles n'ont pas besoin d'avoir soif.

« Celui qui vaincra obtiendra ces choses »

Que deviendront les saints qui régnèrent mille ans avec Christ, après que ces années seront passées ? Où seront placés ces saints qui ne parviennent pas à la récompense du royaume ? Ce passage, je le crois, nous l'apprend. Ici sont dépliés les principes de jugement de Dieu en référence aux citoyens. Les versets précédents énonçaient les bénédictions inconditionnelles dont jouissent les habitants de la nouvelle terre. Maintenant nous avons la condition de l'entrée des citoyens dans la nouvelle cité de Dieu.

Le vainqueur doit jouir de ces choses. La référence se fait prioritairement aux saints de l'église, comme le prouvent les paroles de conclusion de chacune des Sept Épîtres aux Églises (ii, iii). Mais la référence semble ne pas être faite à eux seuls. Il y a ceux qui combattent contre et vainquent l'Antichrist. Il y a aussi les sauvés sous la Loi.

Et probablement peut-il y avoir deux aspects du fait de vaincre : vaincre de manière à être récompensé, et alors participer à la gloire millénaire ; et vaincre par comparaison avec l'incrédulité totale du monde. « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde — savoir notre foi », et l'entrée finale dans la vie éternelle dans la cité des ressuscités.

L'enfant de la Femme au ciel « a vaincu » : xii, 11. Alors il fut enlevé vers le temple. Maintenant il habite dans la cité. Ceux qui ont soif et les vainqueurs sont des vues différentes des mêmes parties. La Grande Multitude eut soif autrefois, mais lorsqu'elle fut reçue en haut, « elle n'aura plus soif ». Et ils sont le même corps que l'Enfant du chapitre xii, qui vainc.

Les nations à l'extérieur ne sont pas des conquérants. Elles n'ont jamais été appelées à lutter, comme nous le sommes, avec le monde et Satan. Elles vivaient dans la joie millénaire.

Ce mot « Celui qui vaincra » semble se référer à l'entrée d'Israël sur la terre promise, l'épée à la main. Ils sortirent du désert comme d'un lieu de sécheresse et de soif. Dans le désert se trouvaient à la fois les ennemis et la chaleur. C'est maintenant le pays : ici se trouvent la paix et les fontaines d'eau.

Jésus est le second David et Salomon. Sienne est la métropole peuplée par les conquérants.

Le vainqueur doit « hériter » de ces choses. Nous entendons par « hériter » quelque chose de différent de ce que l'hébreu et le grec du Nouveau Testament entendent. Cela ne signifie pas avoir un droit sur un domaine en vertu de la naissance. Cela signifie seulement « obtenir un lot » ou une « portion » ; comme le montre le verset suivant : « Les lâches auront leur portion dans l'étang. »

De quelles choses le conquérant obtiendra-t-il une portion ? De toutes les choses nouvelles que Dieu créera : spécialement de la cité et de ses fontaines d'eau vive.

« Et je serai son Dieu, et il sera mon fils. » Ce sentiment ressemble grandement à celui exprimé plus haut (au verset 3) concernant les hommes de la nouvelle terre en général. Mais examinées de plus près, les différences

sont très grandes. Dans le premier cas, les hommes sont traités en masse. « Dieu sera avec eux. » « Ils seront Son peuple. » Ici, l'application est individuelle. « Son Dieu. » « Il sera mon fils. » Et combien le fait d'être « fils » de Dieu l'emporte sur le fait d'être seulement l'un de Son « peuple » !

L'omnipotence de Dieu est en faveur tant des « nations » que des ressuscités : mais les uns vivent sur la terre de Dieu, les autres dans Sa maison. Que sera la filiation, quand non seulement l'esprit seul sera racheté, mais le corps aussi dans la résurrection ?

Mais quel sera le sort de ceux qui ont été vaincus dans cette guerre ? L'alternative redoutable nous est maintenant présentée. Ils sont répartis en huit classes. Ils sont décrits en termes clairs ; non point, comme le sont les sauvés, par des mots figurés.

1. Les premiers nommés sont les « lâches ». Ceci ne se réfère pas au croyant timide et doutant, mais à ceux qui refusent de recevoir Christ, ou qui abandonnent leur foi en Lui par crainte des hommes. Ceux-ci sont le premier et le grand contraste avec les vainqueurs. « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, et sa mère, et sa femme, et ses enfants, et ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple » : Luc xiv, 26. Ceux-ci donc n'ont pas peur de Dieu, mais des hommes ; non du péché, mais de la sainteté.

La référence s'adresse surtout au sujet principal du milieu du livre — savoir l'Antichrist, et ses menaces de mort. Beaucoup de ceux qui appartiennent à l'église sont tentés de craindre l'homme. Mais ceux qui viennent après l'église sont éprouvés plus pleinement encore par la peur. Ils sont aussi plus en danger : pour eux, tomber, c'est être perdus pour toujours ; tant les menaces de Dieu sont terribles pour ceux qui adorent la Bête Sauvage. Les vainqueurs de la Bête Sauvage règnent les mille ans. Voici l'issue pour ceux qui sont vaincus par elle.

Dieu interdisait la peur, quand Il était du côté de Son peuple. Deut. xx, 1-8. La foi voit Dieu et n'a pas peur : ainsi David put vaincre le géant. Le sens voit la chair et sa puissance, et se mesure à ses adversaires.

1. Il y a ici une référence à Israël lorsqu'il fut amené tout près de la terre promise, et qu'il reçut l'ordre d'y entrer. Mais ils craignent les Anakim, les géants qui habitent dans le pays. « Alors je vous dis : Ne vous épouvantez pas, et n'ayez pas peur d'eux. L'Éternel, votre Dieu, qui marche devant vous, combattra lui-même pour vous » : Deut. i, 29, 30. Mais ils ne voulurent pas écouter. « Dieu les avait amenés dans le pays seulement pour les tuer, eux, leurs femmes et leurs familles : ils voulaient retourner en Égypte » : Nomb. xiv.

2. Il y a une référence aussi à l'armée de Gédéon. Juges vii. La proclamation est faite : « Que celui qui est craintif et qui a peur s'en retourne et s'éloigne du mont Galaad »*. « Et il s'en retourna vingt-deux mille hommes du peuple » : 3.

***[NBP]****Sans doute devrions-nous lire Mont Guilboa, comme Le Clerc, Houbigant, Geddes, Booth et d'autres critiques le proposent.*

Nous devons alors, je pense, distinguer deux classes de lâches : ceux qui le sont partiellement, et ceux qui le sont totalement. David et Élie, bien que dans l'ensemble courageux soldats de Dieu, furent pourtant en certaines occasions lâches. Ceux qui le sont partiellement sont des personnes converties, qui croient au Christ, mais craignent de Le confesser ouvertement, ou jusqu'à la fin. Mais il y a ceux qui, par crainte de l'homme, ne se jettent jamais sur Lui comme leur Sauveur. C'est de ces derniers, et de leur portion éternelle, que, je le crois, le texte parle maintenant. Ainsi, il y eut ceux qui vinrent à Gédéon, et furent un temps Ses soldats, mais s'en allèrent par peur ; et il y eut ceux qui ne rejoignirent jamais Son armée du tout. Il y a une

menace de Dieu contre ceux qui, par peur de l'homme, refusent de confesser Christ jusqu'à la mort ; une menace qui se réfère clairement à des personnes converties. « Je vous dis, à vous mes amis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus. Je vous montrerai qui vous devez craindre : Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne ; oui, je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre » : Luc xii, 4, 5.

2. « Et les incrédules. » Ceux-ci ne craignent pas les menaces de Dieu, et ne croient pas ni ne désirent Ses promesses. Les deux choses sont étroitement liées. Que peuvent devenir ceux qui ne veulent pas faire confiance à Dieu ? Qui déclarent par leurs vies que la Vérité est indigne de confiance ? Les hommes sont en colère si nous ne leur faisons pas confiance. Combien plus grande raison Dieu a-t-Il de frapper ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance en Lui ? « C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi » : 1 Jean v, 4.

Sédécias avait peur des Juifs qui étaient passés aux Chaldéens. Dieu promit que s'il se rendait, il serait délivré d'eux. Mais il ne voulut pas se fier aux promesses du Seigneur, et son sort fut lamentable. Jér. xxxviii, 17. Le sommet de l'incrédulité sera atteint au jour de l'Antichrist, quand le blasphème contre Dieu coulera à flots.

3. « Et les abominables. » Ceci semble se référer aux personnes coupables de crimes contre nature. Lév. xviii, 22, 26, 27 ; Éph. v, 5. De tels péchés, Sodome en fut coupable, et sa condamnation au feu du ciel, et la plaine transformée en lac, fut un avant-goût de la destinée de ceux condamnés à cause de telles offenses.

4. « Et les meurtriers. » L'alliance de Noé infligeait la mort à de telles personnes. L'alliance avec Israël affirmait la même peine. Mais il y a une autre sentence au-delà de la mort du corps, qui est ici révélée, pour détourner tous les hommes de cet effacement traître de l'image de leur Créateur.

5. « Et les fornicateurs [débauchés]. » Le déplaisir de Dieu contre ce péché fut manifesté dans le désert, quand Israël forniqua avec les filles de Moab. Salomon a une parole terrible concernant cette offense. Prov. xxii, 14. L'Évangile réitère l'avertissement. Héb. xiii, 4. L'Antichrist dénonce le mariage.

6. « Et les sorciers [magiciens]. » Le commerce avec les esprits malins est une triste réalité. C'est l'une des convoitises de la chair, et l'homme y a toujours été enclin. Gal. v, 19, 20. Moïse menaçait ce péché de la mort temporelle : mais ceci montre sa condamnation finale. Au jour de l'Antichrist, Satan lui-même est adoré. Le mot ici utilisé inclut aussi l'usage de drogues pour l'empoisonnement. Ces deux classes de péchés allaient souvent ensemble. Combien, de nos jours, l'empoisonnement s'étend !

7. « Et les idolâtres. » Prise strictement, l'idolâtrie semble signifier l'adoration d'images mortes façonnées par l'homme. Mais l'adoration de n'importe quels dieux autres que le seul Vrai Dieu, ou le polythéisme, semble être incluse. Dieu n'accordera aucune demeure avec Lui-même à ceux qui donnent ce qui Lui est dû à d'autres. Sa Majesté la Reine Victoria considérerait comme coupables de haute trahison ceux qui reconnaîtraient quelqu'un d'autre qu'elle-même comme souverain de Grande-Bretagne. Cette transgression atteint son sommet dans les jours de l'Antichrist, dont l'image est adorée comme Dieu.

8. « Et tous les menteurs. » L'article précède cette classe. N'inclut-il pas plus de péchés que de simples mensonges ? Satan fut le premier menteur, et sa place, comme nous l'avons vu, est dans l'étang de feu. Le plus grand des mensonges est celui de l'Antichrist, qui nie le Père et le Fils. 1 Jean ii, 22.

Toutes ces classes doivent trouver leur héritage éternel dans l'étang de feu et de soufre. La théorie du salut final de l'homme et des démons ne trouve aucune place dans l'Écriture. La damnation, tout comme le salut, fait partie du message de l'Évangile. Il n'est pas dit que les méchants doivent souffrir mille ans, et après cela

être ramenés purifiés. La porte se ferme sur une vue de leur péché et de leur châtiment sans fin, après que les nouveaux cieux et la terre nous sont présentés.

Le lieu du châtiment final n'est pas une prison, mais un étang. Ceci n'est pas conforme aux idées humaines. C'est l'affreux contraste avec la portion des bénis. Le feu s'oppose à l'eau ; une piscine à une fontaine, la vie à la mort. L'une désaltère la soif : l'autre l'échauffe jusqu'à une fureur intolérable. L'homme riche, en tant qu'esprit séparé, demanda une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Sa soif et son angoisse seront augmentées, quand son corps sera repris au jour du jugement.

La cité avec sa source pour les sauvés est le contraste de l'étang avec ses pécheurs tourmentés. **xxii, 14, 15**. Attachés aux temples égyptiens et grecs se trouvaient souvent des étangs ; comme à Saïs en Égypte, à Babylone, et à Délos. Herod. ii, 170. À l'extérieur du temple final de Dieu se trouve l'étang de feu.

La mer Morte, mémorial du péché et du châtiment de Sodome, se tenait en vue de la cité choisie de Dieu. De même, l'étang de feu semble faire partie de la nouvelle terre. De même que, lorsque Sodome fut engloutie, la mer Morte surgit ; de même lorsque Babylone est engloutie, l'Étang de la Mort apparaît.

C'est un lieu de « soufre » aussi bien que de feu. Combien sont suffocantes les fumées de soufre ! Être toujours étouffé dans une telle atmosphère, comme c'est terrible !

« C'est la Seconde Mort ». Pour les sauvés, plus de mort : pour les perdus, plus de vie ! Leur demeure n'est pas « l'Ombre de la Mort », mais c'est maintenant la Seconde Mort dans sa pleine réalité.

## DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LA CITÉ

### Ch 21.9 -14

*« Et il vint l'un des sept anges qui avaient les sept coupes remplies des sept dernières plaies, et il parla avec moi, disant : "Viens ici, je te montrerai l'Épouse, la femme de l'Agneau." Et il m'emporta en esprit sur une montagne grande et haute, et il me montra Jérusalem la ville sainte, descendant du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu. Son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme une pierre de jaspe cristallin. Elle avait une muraille grande et haute ; elle avait douze portails, et aux portails douze anges, et des noms écrits dessus, qui sont les noms des douze tribus des enfants d'Israël. À l'orient trois portails ; et au nord trois portails ; et au midi trois portails ; et à l'occident trois portails. Et la muraille de la ville a douze fondements, et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. »*

L'apôtre nous donne maintenant une vue plus proche de la cité, révélant ses traits principaux. Nous avons devant nous une véritable cité, mais à bien des égards contrastée avec les deux qui ont précédé : — l'Ancienne Jérusalem et Babylone.

Un ange, porteur de l'une des sept dernières plaies, révèle à Jean à la fois Babylone et la Nouvelle Jérusalem. Les anges ne se limitent pas à l'exécution de la colère de Dieu. Comme Dieu est le Dieu à la fois de miséricorde et de justice, les anges accomplissent Ses deux desseins. Il est remarquable que le lieu des perdus n'ait pas été distinctement montré à Jean, même par l'un des anges de la vengeance. En observant concernant le messager qu'il porta autrefois la plaie de Dieu, il était prévu de nous amener à contempler les ressemblances et les différences entre la Nouvelle Jérusalem, l'Ancienne, et Babylone. Nous allons maintenant les considérer.

La cité du chapitre xii est décrite mystiquement de bout en bout. Dans ce cas, l'ange donne à la cité un nom mystique, mais la montre littéralement. La Femme au ciel est d'abord annoncée comme « Une femme ».

Celle-ci est « l'Épouse, la Femme de l'Agneau ». L'une est un « signe » : l'autre la cité réelle et permanente de l'espérance du chrétien.

La Femme au ciel est « revêtue du soleil ». L'Épouse possède « la gloire de Dieu ». L'Ancienne Jérusalem a « la lune sous ses pieds ». La Nouvelle a douze fondements sur lesquels elle repose ; et sur eux se trouvent les noms des apôtres de l'Agneau. Elle repose, non sur la loi, mais sur la grâce. Par conséquent, alors que la cité de la terre est contrainte de fuir, la cité du ciel demeure inébranlable sur ses fondements. La Femme au ciel a « sur sa tête une couronne de douze étoiles ». La Nouvelle Jérusalem a autour de sa tête une muraille, et douze portes, sur chacune desquelles est un nom de l'un des douze patriarches.

Comparons maintenant la Nouvelle Jérusalem avec Babylone. Toutes les trois cités ont deux phases. (1.) L'Ancienne Jérusalem est la Grande Cité, meurtrière des prophètes de Dieu (xi). Puis elle est la Femme au ciel (xii). (2.) Babylone est d'abord la Grande Prostituée (xvii). Puis le grand centre commercial des rois et des nations (xviii). (3.) La Nouvelle Jérusalem est d'abord remarquée comme l'Épouse connectée au millénium et à la vieille terre (xix) ; et ensuite comme la cité éternelle.

Quand l'ange s'approche de Jean (xvii, 1), c'est pour lui montrer « le jugement de la Grande Prostituée ». À l'apôtre sont maintenant présentées les bénédictions de la Cité Sainte, l'Épouse de l'Agneau. La Prostituée était assise sur les grandes eaux, qui sont expliquées comme signifiant les nations qu'elle a séduites. Elle a commis la fornication avec les rois. La Nouvelle Jérusalem est en relation à la fois avec les nations et les rois, comme nous le verrons à la fin de ce chapitre : mais elle est la cité sainte, et aucune souillure ne peut y entrer.

Pour voir Babylone, Jean est emmené dans un désert. Mais quand il contemple la Cité Sainte, il est placé sur une grande montagne, et voit le Paradis de Dieu. La Prostituée repose sur une Bête Sauvage écarlate. L'Épouse appartient à l'Agneau blanc de Dieu. La Bête Sauvage s'attribue, blasphématoirement, les titres de la Divinité. À l'Agneau, ils appartiennent de droit. Les sept têtes et les dix cornes de la Bête Sauvage ne répondraient-elles pas aux douze apôtres et aux douze patriarches de l'Agneau ? La Prostituée est parée de toute la gloire de l'homme : l'Épouse possède la gloire de Dieu.

La Grande Babylone est vêtue de pourpre et d'écarlate, marquant ses mauvaises actions. L'Épouse est vêtue de fin lin blanc, qui sont les actes de justice des saints. La Prostituée est dorée d'or, de pierres précieuses et de perles. L'Épouse est d'or pur, transparent comme du verre ; elle est fondée sur des pierres précieuses : ses portails sont de perle. Au lieu de la coupe d'or d'abomination de la prostituée, elle a le fleuve de vie. La cité de l'homme est « la Grande Babylone, la mère des prostituées et des idoles de la terre. » La cité de Dieu est la Sainte Jérusalem, mère de tous les ressuscités, et centre du vrai culte de la nouvelle terre.

Dix rois détruisent l'une : tous les rois saints honorent l'autre. L'une règne sur les rois de la vieille terre : l'autre gouverne les rois du nouveau globe. Aucun mal n'entre dans l'une : les démons habitent dans l'autre. Les fruits de l'une s'en vont : ceux de l'autre sont renouvelés tout au long de l'année. Heureux ceux qui entrent dans l'une : « Sortez d'elle » est le cri concernant l'autre. L'une n'aura plus de lumière pour ses ténèbres : l'autre n'a point de nuit et n'a pas besoin du soleil, car la gloire de Dieu l'éclaire toujours.

La Femme au ciel est « la cité bien-aimée », centre terrestre et temporaire des dispensations imparfaites passées de Dieu. Elle nous est montrée comme étant en partie au ciel, en partie sur terre. La cité de l'homme est la cité haïe entièrement sur terre, sur la chute de laquelle on se réjouit en haut. La cité de Dieu est l'Épouse entièrement en haut, avec laquelle tous les sauvés doivent se réjouir.

La Nouvelle Jérusalem est appelée « l'Épouse ». C'est un nom qui ne doit probablement pas durer pour toujours. C'est un titre donné à une nouvelle mariée. La Loi reconnaissait cette particularité : « Lorsqu'un homme aura pris une nouvelle femme, il n'ira point à l'armée, et on ne lui imposera aucune charge ; il sera libre dans sa maison pendant un an, et il réjouira la femme qu'il a prise » : Deut. xxiv, 5. L'Ancienne

Jérusalem est comparée à une épouse, mais n'est pas directement appelée ainsi. Ésa. xlix, 18 ; lxi, 10 ; lxii, 5 ; Jér. ii, 32.

Par le titre de « femme de l'Agneau », cette cité est identifiée à celle qui est mentionnée avant le millénium (xix, 7). Le Messie, comme Abraham, a deux femmes : l'une la Jérusalem terrestre, l'autre la céleste. Ésaïe fut autorisé à parler de la Jérusalem céleste comme de la mère longtemps stérile, mais enfin remplie d'enfants sans douleur. Jean la voit maintenant comme l'Épouse.

Elle est « la femme de l'Agneau ». Les noms de Ses apôtres sont sur ses fondements : Son livre de vie donne l'entrée dans ses portes. Son propre trône et celui de Son Père y sont : Il est la lampe de la cité. Son titre « l'Agneau » Le désigne comme la Victime et le Sacrificateur. Le sang d'Abel chassa Caïn loin de Dieu, pour bâtir sa propre cité. Le sang de Christ nous amène près de Dieu et nous admet dans Sa cité.

Pour que Jean puisse voir la cité, il est emmené, non corporellement, mais « en esprit sur une montagne grande et haute. » Autour du mont Sinaï il n'y avait pas de cité, seulement le désert aride. La meilleure alliance a à la fois la montagne et la cité unies, si je ne me trompe pas. La montagne sur laquelle Jean fut placé était, je le crois, le sommet des douze fondements de la cité. La cité a douze mille stades de hauteur, quand les fondements sont ajoutés au total. Supposons que les fondements occupent les trois quarts de la hauteur ; alors Jean se tiendrait sur une grande et haute montagne, au meilleur point de vue possible pour embrasser les diverses gloires de la cité.

L'observation de Stanley sur la Jérusalem terrestre est très illustrative de cela : « La situation de Jérusalem est singulière à plusieurs égards parmi les villes de Palestine. Son élévation est remarquable ; non pas parce qu'elle est au sommet de l'une des nombreuses collines de Judée, comme la plupart des villes et villages, mais parce qu'elle est sur le bord de l'un des plateaux les plus élevés du pays. Hébron en vérité est plus élevée encore, de quelques centaines de pieds, et du sud, par conséquent, l'approche de Jérusalem se fait par une légère descente. Mais de tous les autres côtés, la montée est perpétuelle ; et pour le voyageur s'approchant de Jérusalem par l'ouest ou l'est, elle a dû toujours présenter l'apparence, plus que toute autre capitale du monde connu, nous pourrions ajouter, plus que toute cité importante ayant jamais existé sur terre, d'une ville de montagne ; respirant, comparé aux plaines étouffantes du Jourdain ou de la côte, un air de montagne ; trônant, comparé à Jéricho ou Damas, Gaza ou Tyr, sur une forteresse de montagne » : *Sinai and Palestine*, p. 170.

Son élévation est donnée par Robinson comme étant à 2500 pieds au-dessus de la mer. Vol. i, 437. Cette élévation est accrue juste avant le millénium par le grand tremblement de terre, alors que tout le pays adjacent est transformé en plaine autour d'elle. Ésa. ii ; Zach. xiv. Ainsi Dieu donne des indices de Son dessein final de faire en sorte que Sa cité soit placée sur une haute montagne. Les nations et Israël cherchaient pour leur culte des « hauts lieux » comme les points les plus appropriés. Le Très-Haut donne enfin effet à cette tendance de l'esprit humain.

Ceci est encore confirmé par le témoignage de l'histoire sacrée et profane sur la structure de Babylone. Le plan des bâtisseurs de Babel était le suivant : « Allons ! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel » : Gen. xi, 4. « Et l'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes » : Gen. xi, 5.

Dans la structure de Dieu, la cité est bâtie sur la tour, et son sommet atteint le ciel.

Écoutons le témoignage d'Hérodote sur l'un des édifices de Babylone : « Le Temple de Jupiter Belus occupe l'autre (côté), dont on peut encore voir les énormes portes d'airain. C'est un bâtiment carré, dont chaque côté a deux stades de long. Au milieu s'élève une tour, d'une profondeur et d'une hauteur massives d'un stade ; sur laquelle, reposant comme base, sept autres tourelles sont bâties en succession régulière. La montée se fait par l'extérieur, laquelle, serpentant depuis le sol, continue jusqu'à la plus haute tour ; et au milieu de toute la

structure se trouve un lieu de repos pratique. Dans la dernière tour se trouve une grande chapelle, dans laquelle est placé un lit magnifiquement orné, et près de lui une table d'or massif ; mais il n'y a aucune statue dans le lieu. »

Il y a dans cette conjonction de cité et de montagne une référence évidente à la tentation du Sauveur par le Malin. Il est emmené par le Tentateur dans la Ville Sainte, et il Lui est ordonné de Se jeter en bas, parce que les anges prendraient soin de Lui. Le texte qu'il cite est vrai pour les ressuscités qui sont au-delà de la tentation. Mais notre jour est le temps de l'obéissance, et le Sauveur ne tentera pas Dieu présomptueusement. L'Adversaire emmène ensuite Jésus avec lui sur une montagne très haute, et Lui montre les royaumes du monde et leur gloire. Tout sera à Christ s'Il veut adorer Satan. Jésus refuse. La ville sainte et la haute montagne sont gagnées par Christ pour Son peuple. Elles ne sont désormais plus un Éden où peut entrer le Destructeur.

Les fruits de la victoire de Jésus paraissent enfin visiblement : les anges qui Le servaient alors servent après les citoyens de cette cité.

Combien la perfection de Jésus est dissemblable de Jean, à qui est montrée la gloire en haut, la ville sainte et la montagne, par un saint ange qui ne l'invite pas à l'adorer. Mais Jean tombe deux fois, là où Jésus prévalut deux fois.

Si nous supposons que la montagne est distincte de la cité, nous devons supposer que la montagne est près de la cité et la surplombe, comme le mont Sinaï surplombait le tabernacle, et comme le mont des Oliviers surplombe Jérusalem. Mais je préfère la première idée. L'Église de Christ devait être spirituellement une cité placée sur une montagne : maintenant sa demeure littérale est sur elle, et son luminaire est la lumière du monde.

Il y a également une référence à Ézéch. xl, 2. « Dieu me transporta, dans des visions divines, au pays d'Israël, et il me déposa sur une montagne très haute, sur laquelle se trouvait au midi comme une structure de ville. » Dans Ézéchiel, la maison est décrite : la cité est vue, mais non décrite. Le pays céleste ici n'est pas décrit, mais la cité seulement.

L'ordre de Dieu dans l'histoire d'Israël fut (1.) le Désert, (2.) la Montagne, (3.) la Cité. Il en est de même ici. Le Désert, nous l'avons au chapitre xii ; le mont Sion au chapitre xiv, et maintenant à la fin, la Cité. La Grande Babylone avait sept têtes : et elles étaient à la fois les rois précédents de la cité et les sept montagnes sur lesquelles la cité se tenait. La cité de Jésus n'a qu'une seule tête dans les deux sens.

Dans quel sens devons-nous considérer cette cité ?

1. Est-ce une description mystique de l'Église de Christ, ou d'un corps spirituel ?
2. Est-ce une cité réelle, et sa description doit-elle être comprise littéralement ?
3. Certains l'ont imaginée mystique. C'est quelque état glorieux de l'Église militante ou triomphante. George Fox l'a rapportée à l'Église militante.

« Tandis que j'étais sous cette souffrance spirituelle, l'état de la Nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel, me fut ouvert : que certains esprits charnels avaient considérée comme étant comme une cité extérieure, tombée des éléments. J'en vis la beauté et la gloire, la longueur, la largeur et la hauteur, le tout dans une proportion complète. Je vis que tous ceux qui sont dans la lumière de Christ, et dans Sa foi, dont Il est l'auteur, et dans l'Esprit, le Saint-Esprit, dans lequel étaient Christ et les saints prophètes et apôtres ; et dans la grâce, et la vérité, et la puissance de Dieu, qui sont les murs de la ville ; — ceux-là sont dans la ville, en sont membres, et ont le droit de manger de l'arbre de vie, qui rend son fruit chaque mois, et dont les feuilles sont pour la guérison des nations.

« Mais ceux qui sont hors de la grâce, de la vérité, de la lumière, de l'Esprit et de la puissance de Dieu : ceux qui résistent au Saint-Esprit, éteignent, tourmentent et affligent l'Esprit de Dieu ; qui haïssent la lumière, tournent la grâce de Dieu en débauche, et outragent l'Esprit de Grâce ; ceux qui se sont égarés de la foi, et ont fait naufrage de celle-ci et d'une bonne conscience ; qui abusent de la puissance de Dieu, et méprisent la prophétie, la révélation et l'inspiration, ceux-là sont les chiens et les incrédules qui sont hors de la ville. Ceux-là constituent la grande ville de Babylone, la confusion, et sa cage, la puissance des ténèbres ; et l'esprit mauvais de l'erreur les entoure et les couvre. Dans cette grande ville de Babylone se trouvent les faux prophètes, dans la fausse puissance et le faux esprit ; la Bête dans la puissance du dragon, et la Prostituée qui s'en est allée se prostituer loin de l'Esprit de Dieu, et de Christ, son mari. Mais la puissance du Seigneur est au-dessus de toute cette puissance des ténèbres, des faux prophètes et de leurs adorateurs, qui sont pour l'étang brûlant de feu. » (*Journal of George Fox*, vol. ii, p. 87).

Avec Swedenborg, bien sûr, la cité est mystique. Mais sa vue est très différente de celle du Quaker. « La raison pour laquelle Jean ici se nomme lui-même, disant : "Moi Jean", est parce que par lui, en tant qu'apôtre, est signifié le bien de l'amour envers le Seigneur, et, par conséquent le bien de la vie ; raison pour laquelle il était aimé plus que les autres apôtres, et au souper reposait sur le sein du Seigneur : Jean xiii, 23 ; xxi, 20 ; et de la même manière cette église dont il est maintenant traité. Que par Jérusalem est signifiée l'église, on le verra dans l'article suivant ; laquelle est appelée une cité, et décrite comme une cité à partir de la doctrine, et d'une vie en accord avec elle, car "cité" dans un sens spirituel signifie doctrine. Elle est appelée "sainte" à partir du Seigneur, qui seul est saint, et à partir des vérités divines qui sont en elle, dérivées de la parole venant du Seigneur, lesquelles sont appelées saintes ; et elle est appelée "nouvelle", parce que Celui qui était assis sur le trône a dit : "Voici, je fais toutes choses nouvelles" : ver. 5 ; et elle est dite descendre de Dieu hors du ciel, parce qu'elle descend du Seigneur à travers le nouveau ciel chrétien dont il est traité au premier verset de ce chapitre ; car l'Église sur terre est formée à travers le ciel par le Seigneur, afin qu'ils puissent agir comme un seul et être associés » (*Spiritual Exposition of the Apocalypse*, vol. iv, p. 477).

Qu'il ne s'agisse pas d'un état béni de l'Église décrit mystiquement, cela est clair par de nombreuses considérations. L'Église est balayée, comme nous l'avons vu, avant que les parties prophétiques ne puissent commencer. Si elle devait être prise mystiquement, ce ne serait pas une révélation. L'état de l'Église est décrit en termes littéraux dans ce livre même. Cela, c'est de la révélation : ceci serait une énigme. La cité fait partie de l'espérance de l'Église. Elle commence à lui être montrée alors qu'elle est militante (Apoc. iii, 12), elle en jouit une fois la bataille terminée.

Pourquoi ne serait-ce pas une cité réelle, prise littéralement ?

Barnes soutient que cela est absurde. « L'idée d'une cité descendant littéralement du ciel et étant placée sur la terre avec de telles proportions — trois cent soixante-dix milles de haut (**ver. 16**) faite d'or, et avec des perles uniques pour portes, et des gemmes uniques pour fondations — est absurde. Aucun homme ne peut supposer que cela soit littéralement vrai, et par conséquent cela doit être considéré comme une description figurée ou emblématique. C'est une représentation de l'état céleste sous l'image d'une belle cité, dont Jérusalem était, à bien des égards, un emblème naturel et frappant. »

« La description est absurde. » Pourquoi ? Non pas comme contenant une contradiction dans ses termes, ou dans ses idées, mais comme hautement improbable. Il ne peut croire que quiconque puisse la concevoir comme littéralement vraie. Mais beaucoup le peuvent, et la prennent littéralement. Vraiment, avec des hommes pour architectes, une telle cité ne pourrait pas être descendue d'en haut, prenant doucement sa place sur sa zone préparée. Mais est-ce impossible pour Dieu ? Ses proportions sont en vérité vastes — bien plus vastes qu'il ne les énonce ; mais y a-t-il quoi que ce soit dans les proportions que Dieu ne puisse accomplir ? Si tous les sauvés qui ressuscitent d'entre les morts doivent être rassemblés dans une seule cité, ne doit-elle pas être stupéfiante dans ses dimensions ? L'homme ne peut se procurer autant d'or qu'il en est nécessaire,

encore moins de l'or cristallin : mais Dieu n'a-t-Il pas la chose en Son pouvoir ? Ceci n'est donc pas absurde, sauf pour ceux qui considèrent tous les miracles, ou l'action directe de Dieu, comme tels.

Betsaleel et Oholiab n'auraient pas pu fabriquer de telles portes ou établir de tels fondements ; mais sont-ils au-delà de la puissance du Créateur ? Le lecteur voudra-t-il parcourir toute la description de la cité jusqu'à xxii, 6 ?

Que pense-t-il de la description suivante d'une cité ?

« Les Assyriens sont maîtres de nombreuses villes capitales ; mais leur lieu de plus grande force et renommée est [Babylone], laquelle, après la destruction de Ninive, fut la résidence royale. Elle est située sur une grande plaine, et est un carré parfait : chaque côté, par chaque approche, a cent vingt stades de longueur ; l'espace, par conséquent, occupé par le tout est de quatre cent quatre-vingts stades : telle est l'étendue du terrain que [Babylone] occupe. Sa beauté interne et sa magnificence dépassent tout ce qui est venu à ma connaissance. Elle est entourée d'un fossé, très large, profond et plein d'eau ; la muraille au-delà de celui-ci a deux cents coudées royales de haut, et cinquante de large : la coudée royale dépasse la coudée commune de trois doigts.

« Je pense ici qu'il est juste de décrire l'usage auquel la terre creusée du fossé fut convertie, ainsi que la manière particulière dont ils construisirent la muraille. La terre du fossé fut tout d'abord déposée en tas, et quand une quantité suffisante fut obtenue, on en fit des briques carrées, et on les cuisit dans un four. Ils utilisèrent, comme ciment, une composition de bitume chauffé, qui, mélangée à des têtes de roseaux, était placée entre chaque trentième rangée de briques. Ayant ainsi revêtu les côtés du fossé, ils procédèrent à la construction de la muraille de la même manière ; au sommet de laquelle, et se faisant face, ils érigèrent de petites tours de guet d'un étage, laissant un espace entre elles à travers lequel un char et quatre chevaux pouvaient passer et tourner. Dans la circonférence de la muraille, à différentes distances, se trouvaient cent portes massives d'airain, dont les charnières et les cadres étaient du même métal. À une distance de huit jours de voyage de [Babylone] se trouve une cité appelée Is, près de laquelle coule une rivière du même nom, qui se jette dans l'Euphrate. Avec le courant de cette rivière, des particules de bitume descendent vers [Babylone], au moyen desquelles ses murailles furent construites. Le grand fleuve Euphrate, qui, avec ses courants profonds et rapides, prend sa source dans les montagnes arméniennes et se déverse dans la mer Rouge, divise [Babylone] en deux parties. Les murailles se rejoignent et forment un angle avec le fleuve à chaque extrémité de la ville, où un parapet de briques cuites commence, et se prolonge le long de chaque rive. La cité, qui abonde en maisons de trois à quatre étages de hauteur, est régulièrement divisée en rues. À travers celles-ci, qui sont parallèles, il y a des avenues transversales vers le fleuve, ouvertes à travers la muraille et le parapet, et sécurisées par un nombre égal de petites portes d'airain.

« La première muraille est régulièrement fortifiée ; l'intérieure, bien que moindre en substance, est d'une force presque égale. En plus de celles-ci, au centre de chaque division de la cité, il y a un espace circulaire entouré d'une muraille. Dans l'un de ceux-ci se dresse le palais royal, qui remplit un espace large et fortement défendu. »

« De tous les pays qui sont venus sous mon observation, celui-ci est de loin le plus fertile en blé. Les arbres fruitiers, tels que la vigne, l'olivier et le figuier, ils n'essaient même pas de les cultiver ; mais le sol est si particulièrement bien adapté au blé, qu'il ne produit jamais moins de deux cents pour un ; dans les saisons qui sont remarquablement favorables, il s'élèvera parfois jusqu'à trois cents : l'épi de leur froment, ainsi que de l'orge, a quatre doigts de dimension. L'immense hauteur à laquelle le millet et le sésame pousseront, bien que je l'aie vue moi-même, je ne sais comment la mentionner. Je sais bien que ceux qui n'ont pas visité ce pays jugeront tout ce que je pourrai dire sur le sujet comme une violation de la probabilité. Ils n'ont pas d'huile, si ce n'est celle qu'ils extraient du sésame. Le palmier est une plante très commune dans ce pays, et généralement fructueuse : ils le cultivent comme les figuiers, et il leur produit du pain, du vin et du miel. »

Est-ce une cité littérale ? Nul n'en doute. Combien sont étroites les ressemblances avec celle qui est devant nous ! C'est un carré exact de 120 stades de chaque côté. Pourquoi la Nouvelle Jérusalem ne serait-elle pas une cité, un carré exact de douze mille stades de chaque côté ? Babylone avait une muraille de briques de cinquante coudées royales de large, et deux cents de hauteur. Pourquoi, alors, la muraille ne peut-elle pas être réelle, elle qui est de jaspe, haute de cent quarante-quatre coudées communes ? Babylone avait cent portes de bronze. Pourquoi la cité future n'aurait-elle pas douze portes de perle ? Le fleuve Euphrate coulait au milieu de la cité de l'homme : pourquoi le fleuve de vie ne coulerait-il pas à travers celle de Dieu ? La cité de l'homme avait ses temples, ses autels et ses idoles. Pourquoi Jean ne parlerait-il pas d'une véritable cité, quand il dit qu'il n'y a pas vu de temple ? Nous considérons la description d'Hérodote des productions végétales et de la nourriture de la cité comme littérale. Pourquoi l'arbre de vie et ses douze fruits ne seraient-ils pas littéraux aussi ?

Nous avons vu que deux autres cités sont nommées dans ce livre — Jérusalem l'Ancienne, et Babylone la Grande. Celles-là ne sont-elles pas littérales ? Elles le sont. De même, donc, la cité qui les supplante toutes deux. Ce doit être une cité réelle : car la dernière trompette a sonné, et le mystère a cessé, comme promis (**x, 7**). Quand Babylone la Grande fut montrée à Jean, elle fut représentée en mystère ; et Jean s'étonna, et l'ange expliqua. Ici Jean ne s'étonne pas, et l'ange n'interprète pas, car il n'y a dans la description rien de mystique à expliquer.

L'Éden n'était-il pas littéral ? Son arbre de vie n'était-il pas une réalité visible, tangible ? Il en est de même ici également. C'est le Paradis de Dieu. Le tabernacle de Moïse n'était-il pas quelque chose de plus qu'une figure ? Le temple n'a-t-il pas été réalisé en bois, en pierre et en or, sous la direction de Dieu ? Si une magnificence si grande et matérielle accompagnait l'ancienne alliance, qui devait être abolie, combien plus une gloire semblable accompagnera-t-elle la meilleure alliance ?

Pour ceux qui imaginent qu'à la mort le croyant entre immédiatement au ciel, et jouit, en tant qu'« esprit glorifié » (une idée inconnue de l'Écriture), de la béatitude de la présence de Dieu, il n'est pas étonnant que l'attente d'un monde et d'une cité matériels semble absurde ; mais c'est seulement parce qu'ils ont laissé si longtemps de côté la résurrection du corps — cette doctrine cardinale et particulière du christianisme. Les philosophes pouvaient disputer sur l'immortalité de l'âme ; mais Jésus, par Sa résurrection, a mis en lumière l'incorruptibilité finale du corps.

Une autre question de grand intérêt peut être notée ici.

Dans les idées de beaucoup, la description de la Nouvelle Jérusalem qui suit est millénaire. Pour ma part, je suis persuadé que nous avons dans les versets qui suivent un récit des relations éternelles de la cité de Dieu. Je vais donc brièvement considérer la question :

1. Que la position éternelle de la cité soit en question, je le déduis de xxii, 3, « Il n'y aura plus de malédiction ». Or, à la clôture du millénium viennent le péché et la colère de Dieu les plus terribles, avec la seconde Mort.

2. Je tire la même conclusion de xxi, 24-26, « Les rois [et les nations] y apporteront leur gloire ». En conséquence, les portes sont laissées ouvertes tout le jour pour permettre leur entrée. Mais nul n'est autorisé à entrer sauf ceux écrits dans le livre de vie de l'Agneau. Or l'entrée dans la cité céleste ne serait pas possible durant le millénium : car alors la cité est seulement suspendue au-dessus de la terre : elle ne descend pas sur elle. Pour répondre à cette difficulté, les tenants de la vue opposée traduisent les versets 24 et 26 par — « apporteront leur gloire *vers* elle », et non « *dans* elle ».

À cela je fais deux réponses :

1. Qui sont les rois de la terre durant le millénium ? Ce sont les fils de Dieu ressuscités d'entre les morts. Ne vont-ils donc pas plus loin que les portes de la cité ? Je suppose qu'il sera admis qu'ils entrent. De même donc font les nations, au sujet desquelles la même phrase est utilisée.

2. Mais deuxièmement, l'amendement proposé de la traduction est sans fondement. Chaque fois qu'un verbe de mouvement capable de signifier la pénétration ou l'entrée dans un sujet pénétrable tel qu'une rivière, une maison, etc., est suivi par la préposition (εις) « dans » — l'entrée est affirmée. « Il a aussi introduit des Grecs *dans* le temple, et a souillé ce saint lieu » : Actes xxi, 28.

« Ceux qu'ils supposaient que Paul avait introduits *dans* le temple » : 29. « Comme Paul était sur le point d'être conduit *dans* la forteresse » : 37. De même dans l'Ancien Testament : Gen. vi, 19 ; viii, 9 ; xxiv, 67 ; etc.

Là où l'on suppose que la personne s'arrête à l'extérieur de l'espace clos ou pénétrable, une autre expression est employée (επι). « Elle prendra deux jeunes pigeons, et les apportera au sacrificateur *à* la porte de la tente d'assignation » : Lév. xv, 28. « Quiconque égorge un bœuf... et ne l'amène pas *à* la porte de la tente, etc. » : xvii, 4-5. « Il les amena *au* sommet du rocher » : 2 Chr. xxv, 12.

Chaque langue doit posséder et reconnaître cette distinction, qui est de la plus haute importance pour les hommes dans leurs communications les uns avec les autres. Même le sauvage doit avoir deux expressions, par l'une desquelles il peut informer sa femme que la flèche est arrivée *jusqu'à* son corps, et par l'autre, qu'elle est entrée *dans* sa chair pour le blesser.

Mais ce n'est pas là toute la preuve. Le contexte suffirait à lui seul à régler la question. Pourquoi les portes doivent-elles rester ouvertes, sinon pour l'entrée des rois et des nations ? Les nations ou les rois pourraient-ils avoir l'habitude d'apporter leurs présents à la cité, alors que celle-ci serait haut au-dessus de leurs têtes, ne devant jamais être atteinte par aucun effort de leur part ? Pourrait-on dire qu'ils les apportent *à* la cité ? Cela ne suppose-t-il pas que l'extérieur de la cité est atteint ?

Qu'on me laisse poser un cas parallèle. Un écrivain parle du Crystal Palace à Sydenham, et il écrit ainsi : « Les jeunes gens de Londres y emmènent leurs amies. Et les parents de Londres, et de ses banlieues, y amènent leurs enfants. Or personne n'y est admis sauf ceux qui ont un billet à la journée ou un abonnement ; mais tout le monde est le bienvenu en payant le droit d'entrée. Les portes sont ouvertes tant que dure la lumière du jour. » De tels mots n'impliqueraient-ils pas l'entrée des parties *dans* le Crystal Palace ? Bien sûr qu'ils le feraient. Même le fait de les y emmener ne signifierait pas les laisser à l'extérieur de celui-ci. Les mots affirmeraient, comme une chose habituelle, que les jeunes gens et les parents ont trouvé les billets ou les droits nécessaires, et qu'en conséquence ils ont été admis. Dans l'autre cas également donc, il est implicite que, selon le cours habituel des choses, les nations et les rois étaient admis, n'étant pas impurs, et étant dans le livre de vie. L'usage du présent dénote le mouvement habituel des rois et des nations vers la cité.

Mais le mouvement ne serait pas habituel, si l'entrée était refusée ou impossible. Entrer est le cours ordinaire des choses : que certains soient exclus est leur marque de disgrâce. De certains, il est affirmé qu'ils ont le droit d'« entrer par les portes dans la cité ».

Mais contre cette vue il y a une forte objection — une si forte que de là est née, sans doute, l'idée que je combats maintenant.

« Les feuilles de l'arbre étaient pour la guérison des nations. » « Que faites-vous de cela ? Cela ne prouve-t-il pas que le péché et la mort sont encore présents ? Et si c'est le cas, quel autre temps que le millénaire peut être celui supposé ? »

Je ne pense pas que l'expression utilisée implique ni le péché ni la mort. Il est certain d'après **xxi, 4**, que dans la nouvelle terre il n'y aura ni mort ni douleur. Mais ne peut-il y avoir d'infirmité ? Je veux dire, dans le cas

de ceux qui sont encore dans des corps de chair. Je suppose que cela se peut. À mesure que la vieillesse s'insinue, il peut y avoir un déclin de force, nécessitant l'application des feuilles de l'arbre de vie, afin de restaurer la pleine vigueur. Il y a d'autres cas d'infirmité qui peuvent être suggérés. Le retrait de telles infirmités expliquerait et satisferait l'expression utilisée.

« Viens, je te montrerai l'Épouse. » Voici le nom mystique. « Et il me montra la ville sainte. » Voici la réalité littérale, décrite par le nom précédent, à cause de ses connexions avec les actes passés de Dieu.

Nous contemplons maintenant la cité dans ses aspects internes, tels qu'ils se rapportent aux habitants. Les habitants ne sont pas encore entrés. Jean la voit, comme un prophète aurait pu contempler le temple de Salomon, complet, avant même que les sacrificateurs n'aient commencé leur culte à l'intérieur.

La terre et ses habitants ont une position meilleure que l'ancienne. La cité, le centre du culte et du gouvernement du nouveau globe, a une position encore plus élevée. Salomon n'a pas rendu chaque maison de Jérusalem glorieuse : il n'a bâti que son propre palais et le temple. Mais ici toutes les demeures sont des palais, et bâties par le Très-Haut.

La Nouvelle Alliance ne se termine pas avec la béatitude millénaire. La vraie femme est Jérusalem la céleste, et elle ne nous est pas montrée avant que la vieille terre soit détruite. La Prostituée était établie sur la terre ; l'Épouse descend du ciel. C'est, comme l'observe Hengstenberg, son cortège nuptial.

Le puissant Ingénieur laisse descendre doucement, amoureusement, cette cité pesante. Babylone descend avec violence, précipitée dans la destruction comme une pierre qui tombe. Celle-ci descend comme le don de Dieu, pour bénir. Moïse fut emmené en haut pour voir les originaux célestes du tabernacle.

Ils étaient encore réservés au ciel. Ils ne devaient même pas être vus, sauf par le Médiateur. Mais maintenant la cité de Dieu sort de la réclusion du ciel, non seulement pour être vue par les nations, mais pour être habitée par les ressuscités.

Lors de la mention précédente de sa descente, on en parlait comme d'une « épouse préparée pour son mari ». Ici, une gloire encore plus haute nous est découverte. Elle descend, étant en possession éternelle de « la gloire de Dieu ».

La cité de l'homme « s'est glorifiée elle-même ». Dieu glorifie Sa propre cité. La cité des déchus avait la gloire de l'homme l'encerclant ; celle-ci jouit de cet éclat qui marque l'immédiate présence de Dieu.

Une histoire s'attache à cette gloire.

Dieu marchait en Éden : nous ne sommes pas informés si un lustre particulier accompagnait Ses pas. Mais quand l'alliance au Sinaï fut ratifiée, « la gloire de l'Éternel reposa sur la montagne de Sinaï, et la nuée la couvrit pendant six jours. » Son apparence était comme un feu dévorant. Ex. xxiv, 10-17.

Jéhovah promit que Sa présence en éclat sanctifierait le tabernacle, et cela en lien avec la sacrificature d'Aaron et le sacrifice quotidien. Ex. xxix, 43. En conséquence, quand le tabernacle fut achevé comme résidence de Dieu, la gloire quitta la montagne pour habiter dans le Pavillon Royal. Ex. xl.

De plus, il fut promis, en signe de l'acceptation par Dieu du sacrifice et de la sacrificature d'Aaron, que Sa gloire apparaîtrait à Israël. Il en fut ainsi. Lév. ix, 6, 23, 24.

Et quand Israël fut complètement établi dans le pays, et que le royaume fut venu au fils choisi du roi de Dieu, la gloire entra dans le temple de Salomon.

Elle ne fut pas contemplée là seulement. Alors que Dieu habitait dans le camp dans le désert, il Lui plut de laisser Sa gloire être vue à plusieurs occasions critiques ; — avant que la manne ne soit donnée, quand le

peuple refuse par crainte d'entrer dans le pays, et quand les tribus et leurs chefs murmurent contre la direction et la sacrificature de Moïse et d'Aaron, Dieu apparaît, environné de cet éclat intense. Ex. xvi ; Nomb. xiv-xvi.

Ézéchiel eut le privilège de voir cette gloire (souvent appelée « la Shékinah ») quitter le temple, la cité et la terre. À lui aussi, il fut donné de contempler la vision de sa restauration sur la terre et dans le temple. Ézéch. xliii.

Mais alors on l'appelait « la gloire de l'Éternel », « la gloire du Dieu d'Israël ». Maintenant c'est « la gloire de Dieu ». Dans les occasions antérieures, elle était accompagnée d'une « obscurité ». La nuée demeurait sur la montagne et remplissait la maison. Maintenant la nuée a disparu. Ézéch. xliii, 2 ; Ésa. lx, 2-7 ; xl, 5 ; lx, 1 ; Hab. ii, 14.

Le Juif aura toutes ses promesses, et bien plus que ses mérites ; mais il n'en jouira pas seul. La gloire auparavant devait tarder jusqu'à ce que l'homme eût achevé son travail du tabernacle et du temple. Ici l'édifice descend tout complet, et la gloire y est déjà. La gloire fut contrainte de quitter le temple, à cause du péché. Mais maintenant elle demeure pour toujours : car le péché est ôté. C'est la première fois que la gloire de Dieu est nommée dans ce livre. Jéhovah a été représenté auparavant ; mais Sa gloire n'était pas encore apparue, parce que c'était le temps de l'indignation. Son action de venger le sang n'est pas le temps du plein affichage de Sa gloire.

La cité occupe la place du temple d'autrefois.

« Son luminaire était semblable à une pierre très précieuse, comme une pierre de jaspe cristallin »

Le mot « lumière » utilisé dans la version anglaise est pris dans le sens où on le trouve dans l'histoire de la création : « Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue ». « Et Dieu fit les deux grands luminaires » : Gen. i, 14—16.

Ce luminaire est-il le même que « la gloire de Dieu » ? Je suppose que non. En plus de l'éclat de la présence de Dieu, il y a un globe de lumière visible surplombant la cité. C'est un luminaire local comme l'étoile de Bethléem, et c'est pourquoi il est dit « son luminaire [ou sa lumière] », rendant la cité indépendante de tout autre, et faisant de la métropole un moyen de lumière pour toutes les nations vivant aux alentours.

Cette dualité de l'illumination de la cité semble être clairement prouvée par sa seconde occurrence. « La gloire de l'Éternel l'a éclairée, et l'Agneau est son flambeau [lampe] » : ver. 23.

Le tabernacle d'autrefois avait deux centres de lumière. Le sanctuaire était éclairé par les sept lampes du chandelier. Le Lieu Très Saint était éclairé par la gloire de la présence de Dieu.

La référence s'adresse particulièrement à Ex. xxvii, 20, 21.

> « Tu ordonneras aux enfants d'Israël de t'apporter de l'huile pure d'olives concassées pour le luminaire, afin d'entretenir les lampes continuellement. C'est dans la tente d'assignation, en dehors du voile qui est devant le témoignage, qu'Aaron et ses fils la prépareront, pour que les lampes brûlent du soir au matin en présence de l'Éternel. C'est une loi perpétuelle pour leurs générations, de la part des enfants d'Israël. »

Ce que l'homme devait accomplir par des moyens terrestres sous l'ancienne alliance, Dieu lui-même l'entreprend maintenant.

Ainsi, dans le temple au ciel — nous avons (1.) sept lampes dans le Sanctuaire : et (2.) sept torches dans le Lieu Très Saint (Chap. iv).

Avec la gloire accompagnant la présence de Dieu autrefois, il y avait de la « nuée » mêlée (Ex. xl, 34, 35), tant lorsque Jéhovah entra dans le tabernacle, que lorsqu'Il prit possession du temple (1 Rois viii, 10-12).

Maintenant, il n'y a plus de colonne de nuée, tout est éclat. Nos luminaires sont des corps opaques, diffusant la lumière depuis une surface lumineuse : mais le luminaire, à la fin, est de cristal.

La Nouvelle Jérusalem, considérée comme le temple, a « la gloire de Dieu ».

Regardée comme la cité, elle a un luminaire qui lui est propre. Elle diffuse, non pas une lumière blanche, comme celle du soleil, mais des rayons colorés, comme ceux de certaines étoiles. Son luminaire est comme le jaspe, quant à sa couleur : il est supérieur au jaspe, en ce que celui-ci est un quartz opaque, alors que celui-là est un cristal transparent. Quelle est la couleur de la lumière, on ne saurait le dire, vu notre ignorance du genre exact de pierre visé par l'écrivain.

La cité a en outre une « muraille grande et haute ». Des murailles, dans les cités de la terre, sont nécessaires pour la sécurité : « grande », pour la force ; « haute », afin qu'elles ne soient pas escaladées par les ennemis.

Quand Salomon monta sur le trône, il leva un impôt pour bâtir le temple et son palais, « et la muraille de Jérusalem » (1 Rois ix, 15). Des étrangers doivent bâtir les murailles de la Jérusalem millénaire (Ésa. lx, 10). Et Dieu lui-même doit être pour elle comme une muraille de feu contre les ennemis (Zach. ii, 5).

Sur la nouvelle terre, la muraille n'est pas nécessaire contre des ennemis, mais elle est utile pour définir les limites de la cité, et en interdire l'accès, sauf par les portes. Grande est sa beauté, une muraille de pierre précieuse de près de trois cents pieds de hauteur.

Les murailles larges et hautes de Babylone faisaient l'admiration de tous les étrangers.

Voici la description qui en est donnée par un écrivain de l'Antiquité [Hérodote] :

> « La muraille de briques cimentées avec du bitume est large de trente-deux pieds ; des chars y courant peuvent se croiser mutuellement en sécurité. La muraille a cent pieds de haut ; les tours la dépassent en altitude de dix pieds. Les remparts embrassent une ligne quadrangulaire de trois cent soixante-huit stades ; le travail de construction, selon la tradition, occupa autant de jours. De la muraille, les maisons sont détachées par un espace de près de cent soixante-dix pieds. Toute la cité n'est pas non plus remplie de rues : environ quatre-vingt-dix stades carrés sont des sièges d'habitations, qui ne sont pas en une masse connectée — j'appréhende que, par leur dispersion, le danger d'incendie ait été jugé diminué. La zone est labourée et semée, afin qu'en cas de siège, le lieu puisse être nourri par son propre produit. L'Euphrate, intersectant la cité, est contenu par des digues d'une solidité puissante ; attachées aux digues se trouvent d'immenses excavations, creusées profondément, pour recevoir le fleuve impétueux qui, lorsqu'il déborde, balaierait les maisons, s'il n'était détourné par des canaux souterrains dans les lacs. Ceux-ci, les plus grands travaux des ingénieurs, sont revêtus de briques, cimentées avec du bitume. Les deux parties de la cité communiquent par un pont de pierre, qui figure aussi parmi les merveilles de l'Orient... La citadelle a vingt stades de circonférence. Les fondations des tours sont reçues à trente pieds dans la terre ; leurs élévations s'élèvent à quatre-vingts pieds au-dessus d'elle. »

Dans ces murailles, les Babyloniens mettaient leur confiance. Elles étaient fortes — presque imprégnables — mais sont maintenant disparues. Combien supérieure est la muraille de notre cité !

La muraille est haute, par rapport aux demeures à l'intérieur de la cité ; mais elle est basse, en comparaison de la hauteur vaste des douze fondements. Une muraille basse de six coudées de haut doit courir autour du futur temple décrit par Ézéchiel (Ézéch. xl, 5).

La muraille de la Nouvelle Jérusalem était préfigurée par les tentures et les piliers qui clôturaient l'aire du tabernacle aux yeux et aux pieds des enfants d'Israël (Ex. xxvii, 9-19).

La Nouvelle Jérusalem a « douze portes ».

Même un regard occasionnel sur cette cité merveilleuse nous montre combien complètement le nombre « douze » la parcourt. Le nombre qui a été proéminent jusqu'à ce point est sept ; mais désormais il est écarté. Cinq est le nombre de la nature : quatre plus un, ou le monde et Dieu regardés comme un. Sept est le nombre de la perfection dispensationnelle. Mais chaque dispensation successive s'est terminée par un échec. Voici le système éternel et infaillible. Les deux nombres sept et douze sont magnifiquement liés l'un à l'autre, de manière à être significatifs de ce sentiment. Sept est subdivisé, comme nous l'avons souvent observé, en quatre et trois. Quatre indique la créature ; trois, le Créateur. Sept consiste en quatre et trois en juxtaposition, et représente Dieu et la créature en contact. Mais douze consiste en quatre multiplié par trois, et représente le Créateur et la créature dans une union intime et perpétuelle.

Six, ou un de moins que sept, et seulement la moitié du sacré douze, est le nombre du Faux Christ. À la cité de l'homme appartiennent sept montagnes, sur lesquelles la Prostituée repose. Mais la Nouvelle Jérusalem a douze fondements. L'Usurpateur a dix rois qui soutiennent sa cause : Jérusalem a douze apôtres, et deux fois 144 000 prémices.

Dix est le nombre qui, en général, caractérise les arrangements du tabernacle, et plus encore le temple de Salomon, et le futur temple d'Ézéchiel. Le tabernacle devait avoir vingt piliers dans sa longueur, dix pour sa largeur ; la longueur du parvis du tabernacle était de cent coudées ; sa largeur, de cinquante ; la hauteur de ses piliers, de cinq coudées. De même aussi dans le futur temple millénaire d'Ézéchiel (Ézéch. xl, 11, 14, 15, 17, 19, 21, &c. Voir 1 Rois vi).

Douze portes ne seront pas de trop pour l'entrée et la sortie d'une cité si vaste. Le tabernacle n'avait qu'une seule entrée : il n'était pas ouvert à tout le monde. L'accès à Dieu était gardé, et accordé seulement aux officiels du roi particulièrement purifiés. Dans la Jérusalem du millénium également, il doit y avoir douze portes (Ézéch. xlviii, 31-34).

Aux portes se trouvent « douze anges ». Nous comprenons d'emblée la raison de cela. Ils sont des « esprits serviteurs », placés comme sentinelles ; car rien de ce qui souille ne peut entrer dans la cité. Les anges ne dirigent pas alors : ils servent. Il est remarquable que ce soit la seule mention que nous ayons de la présence des anges près de la cité. Ils ne sont plus sur des trônes, mais portiers ; ils répondent aux gardiens, choisis parmi les Lévites, qui gardaient les entrées du temple (1 Chron. ix, 24).

> « Et il plaça les portiers aux portes de la maison de l'Éternel, afin qu'il n'y entrât personne qui fût souillé par quelque chose que ce fût » : 2 Chron. xxiii, 19.

Quelque chose de plus qu'une simple « porte » est entendu par le mot. Il signifie un porche ou une structure enfermant la porte, contenant probablement des chambres. Nous pouvons tirer nos idées de ce que Jean a vu, non improbablement, des portails massifs qui forment les entrées des temples d'Égypte.

Sur chacune des portes est gravé l'un des noms des douze patriarches. L'Ancienne Jérusalem est la pépinière de la Nouvelle ; comme elle fut reconnue dans toutes les dispensations précédentes, ainsi maintenant, quand la maison de la mère terrestre est démantelée, la Nouvelle recueille ses enfants. L'Ancienne Jérusalem était la métropole choisie des douze tribus d'Israël ; la Nouvelle Jérusalem est la cité choisie des nations saintes qui occupent la position d'Israël.

La cité mauvaise était « la Mère des Prostituées de la Terre » ; la Cité Sainte est le centre pour les Pères des tribus de Dieu. Les noms des douze tribus étaient gravés à la fois sur les pierres du pectoral du Souverain Sacrificateur, et sur les deux onyx qui reposaient sur son épaule. Ici, ils occupent leur place finale. Les anges et Israël, nous pouvons l'observer, sont à nouveau en contact étroit.

La cité n'appartient plus maintenant à une seule tribu, et elle n'est pas non plus incluse dans le lot de Juda ou de Benjamin : elle est le foyer de toutes les nations. C'est une cité neutre, comme le livre devant nous. Elle

reconnaît toutes les dispensations précédentes. Elle est bâtie comme le lieu de demeure des hommes de foi, qu'ils soient de l'Ancien Testament ou du Nouveau. Sous ce jour, elle est présentée par l'apôtre dans Hébreux xi ; xiii, 14. Elle est la mère de tous.

Les nations sont maintenant le peuple de Dieu ; pourtant un mémorial du choix ancien d'Israël par le Seigneur est placé sur la cité.

La disposition des portes est symétrique. La cité est un carré exact ; d'où le besoin d'accès à chaque quartier est le même. Elle n'est pas érigée, comme la plupart des cités des hommes, à différents moments et par divers bâtisseurs ; par conséquent un seul plan règne partout.

L'ordre dans lequel les points cardinaux sont nommés est singulier — E.N.S.O. Dans les Nombres, l'ordre est E.S.O.N. Dans le dernier chapitre d'Ézéchiel, l'ordre est celui qui prévaut habituellement chez nous ; mais au chapitre xlii, 16-19, c'est l'ordre ici observé. Que l'est soit noté en premier, et l'ouest en dernier, peut être dû à la parole du Sauveur, Matt. viii, 11 : « Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident. » Voir aussi Ésa. xliii, 5, 6.

Il y a ici une référence à la disposition des camps des douze tribus dans le désert. Elles devaient dresser leurs tentes en carré autour du tabernacle comme centre, trois tribus sur chacun des quatre côtés. Mais alors il n'y avait qu'une seule entrée, et cela vers l'est. Alors, aussi, les sacrificateurs étaient campés dans un carré intérieur autour du même centre. Maintenant qu'ils sont entièrement purifiés, ils peuvent habiter côte à côte avec la gloire de Dieu dans sa chambre intérieure.

Les douze pierres du pectoral du Souverain Sacrificateur étaient disposées sur les quatre côtés par rangées de trois, préfigurant ainsi l'arrangement final adopté dans la cité.

La muraille a douze fondements. Ce sont la grande particularité de la cité. Dans les autres cités, les fondements sont minces comparés à ceux-ci. Ils sont cachés à la vue. Ici, ils sous-tendent toute la cité, l'élèvent à une hauteur merveilleuse, et sont son ornement principal et le plus frappant. Ils la représentent comme la cité établie, ne devant jamais être ébranlée. L'Ancienne Jérusalem fut secouée par un tremblement de terre. Les cités des Gentils, juste avant que le Sauveur n'apparaisse, sont réduites en ruines par des chocs détruisant leurs fondations. Mais celle-ci demeure inébranlable.

Le tabernacle, en tant que structure mobile, n'avait pas de fondations. C'était une tente. Ses limites étaient définies par des piliers et des socles de cuivre.

Au sujet du temple nous lisons que : « Le roi ordonna de tirer de grandes et magnifiques pierres de taille pour poser les fondements de la maison » : 1 Rois v, 17 ; vi, 37. Mais combien pauvres étaient celles-là à côté de la magnificence de la Nouvelle Jérusalem !

Les pierres du pectoral étaient des « pierres de mémorial » : Ex. xxviii, 12. Elles devaient rappeler à Dieu et aux hommes l'espérance d'Abraham ; celle de la « cité qui a les fondements ». Dieu, son Dieu, donnerait enfin à ses fils une demeure fixe. Héb. xi, 10.

La Femme au ciel avait « la lune sous ses pieds ». Mais combien changeante est la lune ! Cette cité a douze fondements qui ne changent pas.

La Prostituée reposait sur une Bête Sauvage avec des noms de blasphème, et sur sept montagnes : l'Épouse sur douze noms des vrais serviteurs de Dieu. Au lieu des sept têtes et des dix cornes, elle a douze portails, et douze fondements. La fausse cité est une ennemie d'Israël et des apôtres. C'est pourquoi Israël la frappe, et les apôtres se réjouissent sur elle (xviii). Ici les tribus ont le droit d'entrer ; et les douze apôtres demeurent ici.

Les deux « douze » nous rejettent vers la partie précédente. Les anciens devant le trône sont deux fois douze. Les deux douzaines du royaume angélique sont perpétuées maintenant dans la cité des bénis.*

***[NBP]*** Cela nous enseigne que les 24 anciens = 2 x 12 ; non 3 x 8 ; ou 4 x 6.*

Au lieu des deux tables des exigences de Dieu sous l'ancienne alliance, nous avons ces deux séries des résultats des transactions passées de Dieu : — tribus-apôtres. Le vrai Souverain Sacrificateur porte toujours sur son sein et sur son épaule les noms des douze tribus bien-aimées de Dieu. Devons-nous prendre le reste des « 12 000 marqués de chaque tribu d'Israël » littéralement ? Oui, aussi littéralement qu'ici.

Sur les fondements sont gravés « les noms des douze apôtres de l’Agneau ». Le Dieu de la cité est l'auteur à la fois de la Loi et de l'Évangile. Jéhovah est le Dieu de justice, attestée par la Loi et ses tribus : et de miséricorde, comme en témoignent les apôtres et leur témoignage. Sur ces attributs de Dieu, la cité peut reposer en sécurité. La cité de la foi d'Abraham embrasse sa semence de foi ressuscitée, qu'elle soit de la Loi ou de l'Évangile. Ceux-ci avaient été offerts à notre attention au septième chapitre. Les 144 000 exposaient les douze tribus : la Grande Multitude était les fruits du ministère de Jésus et des apôtres. Les patriarches et les apôtres étaient tous deux Juifs : tous deux étaient serviteurs d'un seul Jéhovah, tous deux étaient fondés sur le bon olivier, savoir Abraham et ses promesses.

Les apôtres et les tribus d'Israël sont reliés par notre Seigneur. Matt. xix, 28 ; Luc xxii, 30. Douze apôtres devraient juger les douze tribus. Mais alors notre Seigneur parlait du royaume millénaire ; celui-ci est maintenant passé ; la cité est éternelle, et les « douzes » subsistent. Durant le millénium, il y avait deux Jérusalem : une en haut, et une sur terre. Maintenant les serviteurs de Jéhovah des deux dispensations sont unis dans une seule cité.

Les apôtres sont des témoins de la grâce : sur eux, comme fondations spirituelles, l'église reposait. Éph. ii, 20. Comme les fondations sont plus importantes que les portes, c'est à eux qu'est assignée la position la plus noble. Ils n'y ont pas inscrit leurs propres noms, mais Dieu les glorifie, quand les noms des conquérants et des monarques de la terre sont oubliés.

Les noms sont ceux des « douze apôtres de l’Agneau ». Il y eut beaucoup d'autres apôtres à côté des douze choisis à l'origine. Le Nouveau Testament en mentionne au moins douze autres. Actes xiv, 4, 14, &c. Mais les douze originaux furent ceux choisis par Jésus dans la chair.

Jésus est toujours l'Agneau. Quand Abraham voulut être assuré de son futur héritage du pays, Dieu lui ordonna d'offrir un sacrifice. Gen. xv. La certitude de la cité dépend du sacrificateur. C'est pourquoi les mémoriaux de la future cité de Dieu sont joints à l'éphod du Souverain Sacrificateur.

> « On attachera le pectoral par ses anneaux aux anneaux de l’éphod avec un cordon bleu, afin qu’il soit au-dessus de la ceinture de l’éphod et que le pectoral ne puisse pas se détacher de l’éphod » : Ex. xxviii, 28.

La cité est maintenant « l’Épouse de l’Agneau ». Le mariage l'a rendue une avec le sacrificateur et le sacrifice ressuscité. Seuls les « mémoriaux » de la cité de Dieu pouvaient être donnés avec la sacrificature d'Aaron : les réalités appartiennent au sacrificateur pour toujours selon l'ordre de Melchisédek.

# LES DIMENSIONS DE LA VILLE

**Ch 21. 15-17**

*« Et celui qui parlait avec moi avait un roseau de mesure d'or, afin de mesurer la ville, et ses portails, et sa muraille. Et la ville est située en carré, et sa longueur est aussi grande que sa largeur, et il mesura la ville avec le roseau sur douze mille stades. La longueur, la largeur et la hauteur en sont égales. Et il mesura sa muraille de cent quarante-quatre coudées, (selon) la mesure d'un homme, qui est celle d'un ange. »*

La mesure de la ville de Dieu est effectuée avec un instrument différent de celui qui fut donné à Jean (xi, 1). Entre ses mains fut mis « un roseau semblable à une verge ». Son matériau n'était pas nommé. Ici, c'est un roseau de mesure d'or. Quand Ézéchiel voit le nouveau temple, un homme a « un cordeau de lin dans sa main » et un roseau de mesure, dont le matériau n'est pas spécifié (Ézéch. xl, 3).

L'or du roseau proclame une mesure incorruptible, adaptée à une ville qui ne sera jamais détruite. Auparavant, le prophète devait déclarer tout ce qu'il voyait aux « Enfants d'Israël » (ver. 4). Mais maintenant, Jésus envoie Son ange pour déclarer ces choses aux églises (xxii, 6, 16).

En xi, 1, une partie seulement du temple fut mesurée, et la ville sainte fut laissée hors de la mesure. Par conséquent, une partie du temple était en insécurité, et la ville entière fut livrée aux ennemis. Maintenant, la ville est mesurée, et elle est entièrement en sécurité. C'est l'ange qui la mesure maintenant, et non Jean comme auparavant.

La Ville Prostituée ne fut pas mesurée, et fut entièrement détruite. La Jérusalem millénaire est mesurée, afin qu'elle puisse être habitée en sécurité, car Dieu sera comme une muraille de feu autour d'elle (Zach. ii, 1-5).

Seulement deux mesures sont nommées : d'abord la mesure générale qui parcourt les grandes dimensions de la ville, puis la hauteur de la muraille. Il est remarquable de voir combien peu de détails sont donnés ici, comparé aux récits du tabernacle et des temples de Salomon et d'Ézéchiel.

Les portails de la ville sont nommés, mais leurs dimensions ne sont pas données. Il n'est pas peu remarquable que, alors qu'il s'agit de la ville de nos demeures, aucune habitation individuelle des saints ne soit décrite.

Sans doute, la grande raison de ce manque de détails est que Dieu bâtit cette structure, tandis que l'homme a bâti les autres. L'homme a besoin de détails exacts. Dans la Nouvelle Jérusalem, nous jouirons des résultats de l'architecture parachevée de Dieu.

Quelle magnitude stupéfiante est ici ! « Alexandrie est dite par Josèphe avoir eu une longueur de 30 stades, une largeur de pas moins de 10 stades. Selon le même, le circuit de Jérusalem est défini par 33 stades ; celui de Thèbes, selon Dicéarque, par 13 stades ; celui de Ninive, selon Diodore de Sicile, par 400 stades. Hérodote, dans son premier livre, dit que Babylone avait 120 stades de chaque côté, et 470 stades dans son circuit, et que sa muraille était épaisse de 50 coudées et haute de 200 coudées. Toutes les villes du monde ne sont que de simples villages en comparaison de la Nouvelle Jérusalem » (Bengel).

La longueur du stade des anciens est de 606 pieds et 9 pouces. Il y avait huit stades par mille. Cela ferait de la ville une hauteur perpendiculaire de quinze cents milles. Comment, alors, l'une quelconque des nations pourrait-elle grimper à une telle altitude ? Certainement pas avec nos corps affaiblis actuels ; mais il faut tenir compte des pouvoirs qui pourraient leur être accordés quand la malédiction sera ôtée.

La ville est un carré parfait. Sous l'Ancienne Alliance, l'autel des holocaustes était un carré (Ex. xxvii, 1), de même que l'autel de l'encens (Ex. xxx, 2).

Mais les points sur lesquels repose la plus grande ressemblance avec la Cité Éternelle se trouvent dans le pectoral du Souverain Sacrificateur et dans le Lieu Très Saint.

1. Au sujet du pectoral du Souverain Sacrificateur, il est dit : « Il sera carré et double ; sa longueur sera d'un empan, et sa largeur d'un empan. Tu y enchâsseras une garniture de pierres, quatre rangées de pierres » (Ex. xxviii, 16).

À l'intérieur se trouvaient les URIM (LUMIÈRES) et THUMMIM (PERFECTIONS). Ceux-ci sont accomplis dans la ville de Dieu ; car il y a là le double éclat de Sa gloire, et là le luminaire permanent. En elle habitent aussi les perfections, tant négatives que positives, que les versets suivants nous feront découvrir plus pleinement. Le pectoral était le « Pectoral du jugement ». Dans notre ville, le trône de Dieu demeure.

Le mémorial de la ville était lié visiblement au Souverain Sacrificateur. Il n'y a pas d'entrée dans les demeures éternelles des rachetés, sinon par le Souverain Sacrificateur de la meilleure alliance, et Son expiation complète. Nous devrons parler tout à l'heure des pierres précieuses, qui forment un autre point de contact merveilleux.

Dans la tente de Dieu autrefois se trouvait le mémorial des fondements de la ville sainte. La Loi n'avait que l'ombre des bonnes choses à venir, non leur image parfaite ; elle possédait seulement une très pauvre représentation de notre ville. Sa sacrificature, ses sacrifices et sa justice n'étaient pas parfaits. Mais maintenant la réalité de toutes ces choses est venue, et par conséquent la véritable ville est montrée à la foi. Le pectoral était l'ornement principal du Souverain Sacrificateur. De même la ville est la beauté et la gloire de notre Souverain Sacrificateur, le centre de la terre sainte. Moïse ne contempla, pour autant que nous le sachions, que le temple en haut : la ville, il ne la vit pas.

2. Le Lieu Très Saint du temple de Salomon, recouvert tout autour d'or incorruptible, était un carré de vingt coudées (2 Chron. iii, 8). C'était le type de la future demeure de Dieu et de Ses sacrificateurs habitant avec Lui dans la vie éternelle.

Les dimensions du parvis du tabernacle étaient de 100 coudées sur 50 (Ex. xxvii, 9-13). Le temple de Salomon était de 60 coudées sur 20 (1 Rois vi, 16, 17, 20). Là, dix est la base, tandis que douze est le nombre complet. Les Dix Commandements sont imparfaits. Jésus est venu pour les parachever (Matt. v-vii). Les « dix » tapis du tabernacle sont imparfaits ; ils cèdent la place aux « douze » fondements.

Si nous multiplions les dimensions du tabernacle par celles du temple, nous obtenons 6 000 coudées. Mais notre ville est le double de ce nombre de stades.

L'ange et Jean semblent avoir traversé l'un des côtés de la ville en le mesurant. Ses dimensions étaient de 12 000 stades. La ville étant un carré, c'est là la mesure de chaque côté. Il n'était pas nécessaire de faire tout le tour de la ville. Nos traducteurs ont omis le petit mot « sur » (*for*), avant 12 000. D'après leur mesure, j'en déduis que le fondement le plus élevé possède un rebord tout autour à l'extérieur de la muraille.

Quand un carré est donné, il est habituel d'énoncer la mesure d'un seul des côtés. « Il y aura pour le sanctuaire cinq cents en longueur, sur cinq cents (roseaux) en largeur, formant un carré tout autour » (Ézéch. xlv, 2 ; xlviii, 16, 17). « Toute la portion prélevée sera de vingt-cinq mille sur vingt-cinq mille ; vous prélèverez la portion sainte en carré avec la possession de la ville » (ver. 20). Voir aussi les versets 30-35.

L'unité qui parcourt la longueur, la largeur et la hauteur de la ville est de 12 000 stades. Si la taille de chaque côté de la ville n'était que d'un quart de 12 000 coudées, la hauteur de la ville aurait été un nombre non nommé.

Mais quelle hauteur prodigieuse ! Comment cela peut-il être compris littéralement ? Par une considération de la hauteur à laquelle les fondements s'élevaient. Cette hauteur n'est pas donnée, sauf dans la description très générale selon laquelle la base de la ville était une montagne grande et haute. Si nous supposons que la

hauteur des fondements était les deux tiers de la totalité des 12 000 stades, nous obtiendrons, je pense, une vue bien plus réalisable de la ville que par toute autre conjecture. Voir le Frontispice.

Douze mille est le nombre des prémices, marqués de chaque tribu d'Israël : tout comme le nombre des portes est celui des tribus (Apoc. vii). Il est composé de 12 x 10. Le temple de Salomon était charpenté sur le type de 6 x 10.

La hauteur de la muraille au-dessus des fondements n'est que de 144 coudées. Les portes sont douze, les fondements douze ; la hauteur de la muraille est le produit des deux.

Mais quelle est la mesure de la coudée ? Chez Ézéchiel, la coudée était particulière : elle était plus grande que la coudée ordinaire d'une largeur de main (Ézéch. xl, 5 ; xliii, 13). La coudée utilisée par l'ange était une coudée ordinaire. La taille de l'ange n'était pas gigantesque : c'était la taille ordinaire d'un homme : et la coudée est une mesure tirée de la stature d'un homme. Cela ne prouve-t-il pas que la description est littérale ?

La ville, je le suppose, domine les murailles de chaque côté, rue après rue, et terrasse après terrasse, jusqu'à ce que son point le plus haut soit atteint dans le grand carré où se trouvent le trône de Dieu et l'arbre de vie.

## LES MATÉRIAUX DE LA VILLE

### Ch 21. 18 - 21

*« Et la superstructure de sa muraille était de jaspe ; et la ville était d'or pur, semblable à du verre pur. Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe ; le second, de saphir ; le troisième, de chalcédoine ; le quatrième, d'émeraude ; le cinquième, de sardonyx ; le sixième, de sardoine ; le septième, de chrysolite ; le huitième, de béryl ; le neuvième, de topaze ; le dixième, de chrysoprase ; le onzième, d'hyacinthe ; le douzième, d'améthyste. »*

Dans l'Exode, nous sommes informés de ce qu'étaient les matériaux à utiliser pour la demeure de Dieu. L'homme devait les fournir.

> « Voici ce que vous recevrez d'eux en offrande : de l'or, de l'argent et de l'airain ; des étoffes teintes en bleu, en pourpre, en cramoisi, du fin lin et du poil de chèvre ; des peaux de béliers teintes en rouge et des peaux de dauphins ; du bois d'acacia ; de l'huile pour le luminaire, des aromates pour l'huile d'onction et pour le parfum odoriférant ; des pierres d'onyx et d'autres pierres pour la garniture de l'éphod et du pectoral. Ils me feront un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux » : Ex. xxv, 3-8.

Dans le temple de Salomon, les mesures et les matériaux sont la base des informations qui nous sont données. Les matériaux et les mesures du temple au ciel n'étaient pas donnés : il ne devait pas subsister.

Combien les matériaux et les dimensions de la ville de Dieu sont-ils supérieurs à leurs premières et faibles typifications dans le Tabernacle et le Temple !

La muraille est considérée comme consistant en deux parties : sa superstructure et ses fondements. La partie s'élevant au-dessus du niveau le plus bas de la ville était de jaspe ; les fondements de la muraille dans leurs douze étages sont ensuite donnés. Dans les Hébreux, l'apôtre parle des fondements de la ville. Le Saint-Esprit parle ici des fondements de la muraille. Les mêmes pierres précieuses étaient les fondements des deux. La

ville fausse reposait sur sept montagnes : la Ville Sainte sur douze, ou sur une seule selon que nous notons les fondements séparément, ou que nous regardons l'unité de l'ensemble.

Le matériau de la ville en général est l'or, le métal le plus coûteux et le plus beau connu de l'homme. La maison de Salomon était charpentée de bois et de pierre, plaqués d'or. Cette ville est bâtie d'or massif. À Jérusalem, pendant que Salomon régnait, l'argent était méprisé.

Aucun argent n'est utilisé dans cette ville. Au temps de Salomon, ils devinrent curieux des meilleures sortes d'or ; et celles d'Ophir et de Parvaim étaient les plus demandées. 2 Chron. iii, 6. Voici un or au-delà de celui d'Ophir ; il est transparent comme du verre ! Pourtant, il est utilisé pour les parties les moins coûteuses de la ville. Le Lieu Très Saint de Salomon était entièrement plaqué d'or — un type de ceci.

La Ville Prostituée était « dorée d'or, de pierres précieuses et de perles » (xvii, 4). La Ville Épouse est bâtie d'or massif, de pierres précieuses et de perles.

La Jérusalem millénaire a des promesses concernant ses matériaux : mais combien sont-elles inférieures à celles de la ville céleste ?

> « Au lieu de l'airain je ferai venir de l'or, au lieu du fer je ferai venir de l'argent, au lieu du bois de l'airain, et au lieu des pierres du fer ; je te donnerai pour autorités la paix, et pour gouverneurs la justice. On n'entendra plus parler de violence dans ton pays, ni de ravage et de ruine dans ton territoire ; tu donneras à tes murs le nom de Salut, et à tes portes celui de Gloire » : Ésa. lx, 17, 18.

Concernant les douze pierres précieuses, peu de choses certaines peuvent être dites. Peu de choses sont connues des savants en général en ce qui concerne les pierres précieuses actuellement en usage. Moins encore semble être connu concernant les pierres précieuses d'autrefois, et quelles pierres des temps modernes répondent aux noms anciens.

1. Il y avait douze pierres dans le pectoral du Souverain Sacrificateur. Je donne leurs noms tels qu'on les trouve dans le grec des Septante (Ex. xxviii, 15) :

| | | |
|---|---|---|
| 1. Sardoine, | 2. Topaze, | 3. Émeraude, |
| 4. Rubis, | 5. Saphir, | 6. Jaspe, |
| 7. Ligure [ou Hyacinthe], | 8. Agate, | 9. Améthyste, |
| 10. Chrysolite, | 11. Béryl, | 12. Onyx. |

2. Les pierres précieuses entraient dans l'ornementation du temple. « Il orna la maison de pierres précieuses pour l'embellir » : 2 Chron. iii, 6.

3. Les pierres précieuses orneront la Jérusalem millénaire.

> « Malheureuse, battue de la tempête, et que nul ne console ! Voici, je garnirai tes pierres d'antimoine [ou de belles couleurs], et je te donnerai des fondements de saphir ; je ferai tes créneaux de rubis, tes portes d'escarboucles, et tout ton contour de pierres précieuses » : Ésa. liv, 11, 12.

Je vais maintenant faire quelques remarques sur les pierres nommées ici.

1. La première est le Jaspe. Celui-ci, tel que connu des modernes, est considéré comme une espèce de quartz, opaque, de diverses couleurs : vert nuancé de jaune, bleu, brun et blanc. Certains imaginent qu'un diamant de couleur bleue pourrait être visé. B. Taylor parle de « blocs énormes de jaspe de toutes les teintes imaginables ».

2. Saphir. On entend par là une pierre précieuse, d'un bleu plus profond que le lapis-lazuli, avec des veines de blanc ou des points d'or. Elle est très translucide, azur ou bleu ciel.
3. Chalcédoine. Elle est généralement d'une couleur uniforme partout, habituellement un brun clair, et souvent presque blanche ; mais d'autres nuances de couleur ne sont pas rares — comme le gris, le jaune, le vert et le bleu.
4. L'Émeraude est une pierre précieuse d'un vert profond. La plus grande connue autrefois fut envoyée de Babylone au roi d'Égypte : quatre coudées de long sur trois de large.
5. Sardonyx. « Une pierre précieuse, présentant une variété blanc de lait de l'onyx ou de la chalcédoine, entremêlée de nuances ou de bandes de sardoine ou de carnation : d'où le nom composé de sardonyx. »
6. Sardoine (*Sardius*). On croit généralement qu'il s'agit de la cornaline, d'une couleur chair.
7. Chrysolite. « La couleur dominante est le vert jaunâtre et le vert pistache de chaque variété et degré de nuance, mais toujours avec un lustre jaune et doré. » Le grec signifie « pierre dorée ».
8. Béryl est une pierre de couleur vert-mer, probablement celle connue aujourd'hui sous le nom d'aigue-marine.
9. La Topaze est une pierre précieuse dont « la couleur dominante est un jaune-vin de chaque degré de nuance ». Certains supposent qu'il s'agit de la pierre que les modernes appellent chrysolite.
10. Chrysoprase est « soit d'une couleur vert-pomme ou vert-poireau ». De son vert doré, comme celui du poireau, son nom semble avoir été dérivé. Le grec signifie « vert comme un poireau ».
11. L'Hyacinthe (*Jacinth*). Décrite comme une gemme de couleur violette, probablement une variété d'améthyste.
12. L'Améthyste est « d'une couleur qui semble composée d'un bleu fort et d'un rouge profond ; et, selon que l'un ou l'autre prévaut, présente différentes teintes de pourpre, approchant parfois du violet, et déclinant parfois même jusqu'à une couleur rose. »

« La déclaration suivante est presque vraie et sera facilement retenue : une certaine gemme, venant juste après le diamant en dureté et en éclat, était appelée hyacinthe par les anciens quand elle était de couleur violette ; améthyste, quand elle était rouge rosé ; saphir, quand elle était bleue ; et émeraude, quand elle était verte » (*Pictorial Bible*).

Puisqu'il existe de telles difficultés pour identifier les pierres et définir leurs couleurs, il est difficile de spéculer sur l'effet combiné de couleur présenté à l'œil de l'apôtre. Voici ce qu'énonce M. Stuart : « En examinant ces diverses classes, nous trouvons que les quatre premières sont d'un ton vert ou bleuâtre ; les cinquième et sixième, d'un rouge ou écarlate ; la septième, jaune ; les huitième, neuvième et dixième, de différentes nuances de vert plus clair ; et les onzième et douzième, d'un écarlate ou rouge splendide. Il y a donc une classification dans cet arrangement : un mélange non dissemblable à l'arrangement de l'arc-en-ciel, avec l'exception qu'il est plus complexe. »

Dans ce mot — « l'arc-en-ciel » — est fournie, je le suppose, la clé de cette structure merveilleuse.

Dans l'arc-en-ciel, la science découvre sept couleurs ; trois primaires : rouge, jaune, bleu ; et quatre dérivées : orangé, vert, indigo, violet. Si je ne me trompe pas — mais ici je parle sous réserve — le rouge apparaît deux fois dans la série. Car qu'est-ce qui fait la différence entre le bleu, l'indigo et le violet, sinon la présence du rouge ? Certainement, la couleur intérieure de l'arc-en-ciel, je l'appellerais « laque » ou rouge rosé ; et non « violet », qui contient tant de bleu dans sa composition.

Maintenant, si nous comparons les couleurs des pierres de fondement avec celles de l'arc-en-ciel, nous trouverons, je le crois, une ressemblance voulue, bien que, par notre ignorance concernant les pierres précieuses, nous ne puissions en arriver à une conclusion très étroite ou satisfaisante. Les pierres donc, avec leurs couleurs, et les teintes de l'arc-en-ciel, sont les suivantes :

| | |
|---|---|
| | 1. Jaspe, verdâtre ? Jaune ? |
| | 2. Saphir, azur |
| | 3. Calcédoine, douteux, vert et bleu. |
| L'ARC-EN-CIEL. | 4. Émeraude, vert. |
| • Rouge | 5. Sardoine, rouge. |
| • Orange | 6. Sardonyx, rouge et blanc. |
| • Jaune | 7. Chrysolithe, jaune. |
| • Vert | 8. Béryl, vert-mer. |
| • Bleu | 9. Topaze, jaune. |
| • Indigo | 10. Chrysoprase, vert-doré. |
| • Violet (laque) | 11. Hyacinthe, violet. |
| | 12. Améthyste, rouge-rose. |

Si nous omettons les quatre premières pierres, nous pouvons tracer une ressemblance très considérable entre les deux séries de couleurs. Il convient d'observer que chaque couleur du spec- tre n'occupe pas exactement le même espace, mais certaines occupent un intervalle beaucoup plus large que d'autres. La dé- claration suivante est tirée de l'ouvrage du Dr Lardner :— Si le spectre est divisé en 360 parties égales, la proportion de chacune sera la suivante :—

| | |
|---|---|
| Rouge ..... | 56 |
| Orange …..... | 27 |
| Jaune ....…..... | 27 |
| Vert ....…….. | 46 |
| Bleu ...…….. | 48 |
| Indigo …..... | 47 |
| Violet ..…..... | 109 |
| | 360 |

En correspondance avec cela, nous pouvons trouver dans les fondements une couleur occupant un espace plus grand qu'une autre, parce que deux fondements peuvent être de teintes similaires, même si chaque fondement précieux est de la même altitude. On remarquera que les couleurs qui, dans le monde actuel, sont au nombre de sept, car adaptées à sa disparition, sont au nombre de douze dans le monde futur, ce qui est en harmonie avec la nature permanente de la ville du nouveau monde.

Si nous choisissons une couleur pour certaines de ces pierres qui ont des teintes variées, nous arrivons à un arrangement régulier de la manière suivante :

1. Vert,
2. Bleu,
3. Bleu,
4. Vert,
5. Rouge,
6. Rouge,
7. Jaune,
8. Vert-mer,
9. Jaune,
10. Vert-doré,
11. Pourpre,
12. Pourpre.

Mais nous cherchons la signification spirituelle de ceci. Pourquoi l'arc-en-ciel devrait-il être la base de la nouvelle ville ?

À cause de sa connexion avec l'histoire de l'alliance avec Noé. Nous avons vu au chapitre iv combien cette alliance était dans la pensée de Dieu. L'alliance dans son premier aspect a été accomplie. Le trône prédit en elle a fait l'enquête pour le sang ; mais l'arche et la sortie de celle-ci étaient typiques des choses encore à venir.

Un déluge de feu a balayé le vieux monde et l'a détruit ; mais certains des habitants et de ses créatures ont été transférés dans une nouvelle arche vers un nouveau monde, sous la conduite d'un plus grand que Noé.

Quand le patriarche sortit de l'arche, il bâtit un autel et y offrit des sacrifices. « L'Agneau » de Dieu est le seul sacrifice maintenant ; et si Dieu a senti une « odeur de repos » dans le sacrifice de Noé, combien plus la sécurité éternelle doit-elle être basée sur l'effusion de sang de l'Agneau de Dieu ! Si Dieu pouvait dire qu'Il ne maudirait plus le sol à cause de l'homme, parce qu'il était entièrement mauvais, combien plus n'enverra-t-Il que la bénédiction, parce que l'homme est désormais bon ?

Les saisons devaient alors garder leurs cycles tant que la terre subsisterait : combien plus sur la nouvelle terre où la justice seule habite. Si le Seigneur pouvait prononcer la bénédiction sur les créatures et l'homme alors, combien plus maintenant ! Alors, les animaux pouvaient être tués pour la nourriture : nous ne lisons rien de tel sur la nouvelle terre, mais seulement des fruits de l'arbre. L'homme devait alors exécuter le jugement sur le meurtrier ; mais à cette période, Dieu lui-même a prononcé la sentence éternelle sur l'assassin, et il gît dans l'étang de feu. Alors le Très-Haut déclara Son alliance entre Lui et quatre groupes de créatures, qu'un déluge ne détruirait plus la terre. Et de cette promesse, l'arc-en-ciel devait être un signe et un mémorial.

Mais le nouveau monde est établi sur des promesses meilleures et plus solides. C'est pourquoi l'arc-en-ciel, qui était auparavant une vision passagère, est devenu solide. Il n'y a plus de nuée maintenant à amener en colère sur la terre : l'arc demeure dans une lumière perpétuelle. Mais en vérité, ce n'est plus un arc, une arme de colère ; c'est le fondement de la ville. Dans Ézéchiel et dans Apoc. iv, l'arc-en-ciel est vu comme l'accompagnateur du trône : mais l'arc n'est que d'une seule couleur. Maintenant, le trône est établi au sommet du mémorial de l'alliance, et la demeure des ressuscités est avec Dieu là. Ce qui dans l'alliance de Noé était

transitoire est maintenant perpétuel, et la meilleure sacrificature de Dieu, fixée dans la résurrection sur le pied du Grand Souverain Sacrificateur, demeure.

Dans certains édifices anciens, des traces de l'emploi de la couleur dans l'ornementation des murs et des édifices subsistent. De la ville d'Ecbatane, Hérodote dit :

> « Ses murs étaient forts et amples, bâtis en cercles les uns dans les autres, s'élevant les uns au-dessus des autres par la hauteur de leurs créneaux respectifs. Ce mode de construction était favorisé par la situation du lieu, qui était un terrain s'élevant doucement. Ils firent plus encore : la ville étant ainsi formée de sept cercles, le palais du roi et le trésor royal se trouvaient dans le dernier. Le plus grand de ces murs est presque égal en étendue à la circonférence d'Athènes ; il est de couleur blanche ; le suivant est noir ; le suivant, pourpre ; le quatrième, bleu ; le cinquième, orangé : ainsi les créneaux de chacun étaient distingués par une couleur différente. Les deux murs les plus intérieurs sont ornés différemment, l'un ayant ses créneaux plaqués d'argent, l'autre d'or. » (*Clio, 98*).

D'une des ruines de l'ancienne Babylone, un écrivain récent dit :

> « L'ornementation de l'édifice (le Birs Nemroud) se faisait presque uniquement par la couleur. Les sept étages étaient colorés de manière à représenter les sept sphères planétaires... l'étage de base étant noir, la teinte assignée à Saturne ; le suivant orangé, la teinte de Jupiter ; le troisième un rouge vif, la teinte de Mars ; le quatrième doré, la teinte du Soleil ; le cinquième un jaune pâle, la teinte de Vénus ; le sixième bleu foncé, la teinte de Mercure ; et le septième argenté, la teinte de la Lune. » (*Rawlinson's Herod.*).

Au quatrième et au septième étages, il y avait probablement un revêtement de métaux précieux. Nabuchodonosor, en décrivant ses temples et ses palais, parle souvent d'eux comme étant « vêtus d'or ».

Il semble très probable, voire presque certain, que l'aspect général de la ville soit pyramidal. Le fondement le plus bas dépasserait de loin le plus élevé en largeur. Je suppose aussi qu'autour de la surface supérieure de chacun des fondements court un large rebord, sur lequel les nations pèlerines se reposeront et camperont pendant leur voyage vers la ville. Cette idée de terrasse au-dessus de terrasse dans les fondements et dans la ville elle-même semble confirmée non seulement par les grands édifices de Babylone, mais par les structures en ruines d'Amérique Centrale et du Yucatan.

Les douze portes sont douze perles. Combien ces gemmes sont précieuses est connu de la plupart ! Job place la perle côte à côte avec l'or et les pierres précieuses (Job xxviii, 15-19). Le Sauveur parle de tout le bien d'un marchand vendu pour acheter une perle d'une valeur particulière. Les perles forment les ornements appropriés des monarques les plus riches. Mais combien la plus grande est petite ! Chez les hommes mortels, elles sont pour l'ornement, non pour l'usage. Elles doivent être manipulées avec précaution, car elles se brisent facilement. Dans la ville de Dieu, la perle forme les portails massifs.

La perle est utilisée par notre Seigneur dans Sa parabole pour signifier la justice. Le Juif fut envoyé pour chercher la justice par la Loi. Mais dès que le vrai Juif trouva la précieuse justice du Messie, il abandonna la sienne pour l'obtenir (Phil. iii).

Les fondements de la ville parlent de miséricorde : les portes de justice. Les tribus d'Israël sont les témoins de la justice de Dieu, comme les apôtres le sont de Sa grâce. L'entrée de tous les sauvés dans la ville de Dieu se fait par la grâce et la justice.

> « Afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur » : Rom. v, 21.

« Ouvrez-moi les portes de la justice : j'entrerai, je louerai l'Éternel. Voici la porte de l'Éternel : c'est par elle qu'entrent les justes » : Ps. cxviii, 19, 20.

Il y avait une préfiguration de cette partie du dessein du Saint dans une partie du vêtement du Souverain Sacrificateur. Ex. xxviii, 9-14.

Il n'était pas possible de graver des noms sur des perles telles qu'on les trouve dans ce monde : elles sont trop fragiles et trop minces pour supporter l'outil d'acier. De même, la justice de l'homme est trop fragile et imparfaite pour supporter la pression des exigences de perfection de Dieu : mais la justice de Dieu est capable de toute perfection.

Comme aucune perle ne pouvait être gravée, des onyx, qui sont des pierres précieuses présentant la plus proche ressemblance avec la perle par leur couleur, furent choisis par Dieu pour préfigurer les portes de perle de Sa future ville. Il n'y avait que deux onyx, chacun contenant six noms des tribus d'Israël. Ils étaient fixés au vêtement du souverain sacrificateur, tout comme le pectoral l'était. Ils étaient placés sur les épaules du chef des sacrificateurs, au-dessus du pectoral ; de même que les portes de la ville se tiennent au-dessus des fondements. Ils étaient reliés au pectoral par des chaînes d'or, de même que les fondements et les portes sont liés ensemble. Les onyx et le pectoral étaient enchâssés dans l'or ; de même que les fondements et les portes sont reliés par l'or cristallin de la ville. Les portes de justice reposent sur les fondements de la grâce. L'emblème moral et la réalité physique coïncident dans la ville de Dieu.

Il n'y a pas d'entrée dans la ville céleste par nos œuvres, mais par la justice du Messie.

Comment traduire le mot grec rendu par la version anglaise par « rue » (*street*) est difficile. Il doit y avoir beaucoup de « rues » dans une ville si vaste avec douze portes d'entrée. Mais il y a une « place » (**πλατεια**) ou « large espace ». Il semble qu'elle doive se trouver au centre de la ville, et à son point le plus élevé, là où le trône de Dieu est placé et où l'arbre de vie est planté. Vers celle-ci, comme vers un centre commun, toutes les rues de la ville convergent. C'est un arrangement très adopté dans certaines parties du monde, comme au Mexique, où on l'appelle — du mot grec utilisé ici — *plaza*.

Les rues des villes du monde, si magnifiques soient-elles, sont défigurées par la boue, qui souille les pieds et les vêtements des passants et des citoyens (**Ps. xviii, 42 ; Ésa. x, 6**). Les rues de la nouvelle ville sont d'or massif. Les rois considèrent comme un privilège que leurs repas soient servis dans des vases d'or. Mais le plus humble croyant foulera enfin un pavé d'or cristallin, sans l'ombre d'une tache.

## RELATION DE LA VILLE AVEC CEUX QUI HABITENT À L'EXTÉRIEUR

### Ch 21. 22 - 27

*« Et je n'y vis point de temple : car le Seigneur Dieu des Armées en est le temple, ainsi que l'Agneau. Et la ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune, pour l'éclairer : car la gloire de Dieu l'a éclairée, et son flambeau était l'Agneau. Et les nations marcheront par le moyen de sa lumière : et les rois de la terre y apportent leur gloire. Et ses portails ne seront point fermés de jour : car la nuit ne sera point là. Et ils apporteront la gloire et l'honneur des nations dans la ville. Et il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui commette l'abomination ou le mensonge : mais ceux-là (seuls) qui ont été écrits dans le livre de Vie de l'Agneau. »*

Dans la Nouvelle Jérusalem, Jean ne vit point de temple. Cela constitue l'une des grandes différences entre elle et l'Ancienne Jérusalem sous l'ancienne alliance. Le temple de Salomon était la gloire de l'Ancienne Jérusalem. Là, Dieu habitait. Même jusqu'aux jours de notre Seigneur, l'intérêt de la ville se concentrait dans le temple. Comment donc la Nouvelle Jérusalem est-elle supérieure à l'Ancienne, par l'absence d'un temple ?

Le temple d'autrefois était la preuve de la présence du péché. Dieu pouvait entrer en Éden et parler avec l'homme sans entrave avant sa chute ; mais après son péché, Il fut rarement vu, et seulement pour une brève heure, même par Ses serviteurs les plus favorisés. Même Moïse reçut l'ordre d'ôter ses souliers, quand Dieu se tenait dans le buisson au désert, et que nul autre que Son serviteur n'était proche. Quand le Seigneur descendit sur le Sinaï, Il était enveloppé d'une nuée épaisse, et Sa présence portait en elle un danger pour les pécheurs à proximité. Selon Sa grâce, Il entra dans le Pavillon Royal dressé pour Lui, mais seuls Ses serviteurs sacerdotaux pouvaient s'approcher : et un seul d'entre eux pouvait Le contempler, après des cérémonies particulières, une fois par an.

Dans le Temple de Salomon, Dieu demeurait toujours en secret. Le péché était tout autour. Le Dieu de sainteté devait tenir les impies et les pécheurs à distance. L'expiation devait être faite quotidiennement, de peur que la présence de Jéhovah ne détruisît le peuple au milieu duquel Il habitait. Même Son prophète inspiré craignit la mort pour lui-même en voyant la présence de Dieu (Ésa. vi).

Un temple, donc, avec son accès gardé, ses sacrificateurs et ses sacrifices, sont des preuves de l'impureté de l'homme ; il ne pouvait voir Dieu sans être détruit. Dieu ne peut habiter près de lui que sous des limitations et des conditions strictes. Mais alors, le péché a disparu. L'expiation la plus complète a été faite. L'homme ne pèche plus. Rien, par conséquent, ne sépare plus Dieu du regard et des pieds de Ses rachetés.

Il n'y a donc plus un seul endroit clôturé où Dieu seul se trouve — cet endroit étant saint, tandis que le reste de la ville serait profane : c'est maintenant « la Ville Sainte » partout. La présence de Dieu constitue l'ensemble de la ville comme un seul temple. Un temple est une maison dans laquelle Dieu habite : la ville entière est maintenant Sa maison.

C'est la gloire de la Jérusalem millénaire que « le nom de la ville dès ce jour sera : l'Éternel est ici » (Ézéch. xlviii, 35). Ici, le Père et le Fils habitent pour toujours.

D'après cela, nous pouvons être sûrs que le présent passage ne décrit pas les temps millénaires. Nous avons progressé bien au-delà de la dispensation par laquelle la partie prophétique de ce livre a commencé. Alors, il y avait un temple dans le ciel (chapitres i-xix), et le trône de Dieu y était placé, en faisant le foyer du culte et du gouvernement du ciel et de la terre.

Au sujet du temps précédant le millénium, nous lisons que les Grandes Multitudes « sont devant le trône de Dieu, et Le servent jour et nuit dans Son temple » (vii, 15). La Ville Sainte était sur terre ; le temple de Jérusalem était son parvis extérieur (xi, 1, 2). Le millénium se déroule sous cet arrangement. Les anciens rendent grâce à Dieu dans Son temple au ciel (xi, 16-19).

Il y a deux Jérusalem — une terrestre et une céleste. Il y a un temple, en partie sur terre, en partie au ciel, distinct des deux cités. Le péché n'est pas terminé. Dieu habite encore dans Son temple céleste : le Christ habite dans le temple d'en bas. Mais quand « le parvis extérieur » du temple céleste disparaît avec la terre embrasée, le temple, lui aussi (semblerait-il), est mis de côté. Désormais, nous ne voyons qu'une seule ville, et cette ville est aussi l'unique temple de Dieu. Elle a déjà été décrite comme « le tabernacle de Dieu » (xxi, 3).

Les noms locaux et particuliers de Dieu ont disparu. Ce n'est plus le temple du « Dieu d'Israël », comme au temps de la Loi et du millénium. Dieu est « le Seigneur Dieu des Armées » et « l'Agneau ».

Au début, la ville nous est découverte comme étant liée à Jésus seul : elle est Son « Épouse ». Maintenant, nous avons la ville comme étant liée à la fois au Père et au Fils. C'est un point que je ne suis pas capable d'expliquer, le fait que nous n'ayons aucune mention de la demeure du Saint-Esprit dans la ville ou sur la nouvelle terre. Mais Jésus est présenté deux fois comme distinct du Père. Les mots « l'Agneau » concluent les versets 22 et 23. Dans chaque cas, le Père (ou le Père et le Saint-Esprit inclus) ont précédé. « L'Agneau » n'est pas le nom d'une simple dispensation passagère. L'aspect de Jésus en tant que Sacrifice et Sacrificateur endure pour toujours. Et si le temple de n'importe quel dieu est le lieu où la divinité réside, alors Jésus, en unité avec le Père, est la divinité de la Nouvelle Jérusalem.

Le verset 23 répond à une question importante touchant la ville considérée comme un temple : « Comment est-elle éclairée ? » Sa position est particulière. La terre est alors éclairée par deux grands luminaires, comme autrefois — l'un régissant le jour, l'autre la nuit. La terre dépend principalement d'eux pour l'apport de lumière ; mais la ville est indépendante des deux. « La ville n'a besoin ni du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer. » Elle a deux sources d'illumination — la gloire de Dieu, et la lumière de l'Agneau.

Ainsi, elle répond au tabernacle et au temple. Le Sanctuaire était éclairé par la lampe à sept branches. Le Lieu Très Saint, qui était une chambre fermée à tous les rayons extérieurs, était éclairé par l'éclat de la présence de Dieu seule. La ville, alors, embrasse en elle-même à la fois le Sanctuaire et le Lieu Très Saint du Temple ; ou, si nous la comparons à la terre actuelle, le Père prend la place de son soleil, le Fils de Dieu est sa lune.

En cela, la ville est tacitement comparée aux deux autres cités de ce livre. La Femme au ciel est revêtue du soleil, et a la lune sous ses pieds. Cette ville est indépendante du soleil et de la lune, et possède une gloire dont le soleil et la lune ne peuvent témoigner que faiblement. La Bête Sauvage demeure dans l'Ancienne Jérusalem ; l'Agneau éclaire la Nouvelle. La Prostituée Babylone est précipitée dans l'abîme ténébreux : sa fumée monte pour toujours ; et même la faible illumination des lampes des hommes ne brillera plus en elle (xviii, 23).

Cette ville est supérieure également aux gloires millénaires de la Jérusalem d'en bas. Aux jours de la nouvelle alliance avec les deux tribus et les dix, « la lumière de la lune sera comme la lumière du soleil, et la lumière du soleil sera sept fois plus forte, comme la lumière de sept jours » (Ésa. xxx, 26). Il semblerait aussi que des luminaires locaux doivent être accordés alors à la Ville Sainte de la terre.

> « Le soleil ne sera plus ta lumière pendant le jour, ni la lune ton éclat pendant la nuit ; mais l'Éternel sera pour toi une lumière éternelle, et ton Dieu sera ta gloire. Ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne se retirera plus ; car l'Éternel sera ta lumière à perpétuité, et les jours de ton deuil seront finis » : Ésa. lx, 19, 20.

Le passage suivant semble aussi indiquer quelque chose de semblable :

> « L'Éternel créera, sur toute l'étendue du mont Sion et sur ses lieux d'assemblée, une nuée fumante pendant le jour, et l'éclat d'un feu flamboyant pendant la nuit ; car sur toute la gloire il y aura une défense » : Ésa. iv, 5.

Dans l'ancienne alliance, l'homme devait fournir le porte-lampe et l'huile, il devait allumer les lampes et moucher leurs mèches. Maintenant Dieu entreprend l'éclairage de la ville, et l'éclat qui coule de Sa présence diffuse un jour noble et éternel.

« Et son flambeau est l'Agneau. »

À nouveau, le Rédempteur est nommé distinctement du Père. La référence semble être évidemment à l'illumination du tabernacle d'autrefois. Jésus supplée à cela dans la ville de Dieu. Il y a aussi une référence au Sanctuaire du temple céleste. Le livre s'ouvre sur une vue des sept lampes de la sainte maison d'en haut.

Mais elles ne demeurèrent pas dans la splendeur, et furent retirées. Maintenant l'Agneau illumine le sanctuaire du ciel seul. Jésus n'apparaît plus maintenant comme Roi des rois — tel qu'Il fut exposé au chapitre xx — mais comme l'objet du culte et le donneur de lumière. Jésus, lors de Son apparition sur la vieille terre, était le donneur de lumière morale au monde (Jean i, 5-9 ; viii, 12 ; ix, 5). Maintenant, de Sa personne bénie jaillissent des rayons d'un jour perpétuel pour les habitants de la ville. Au sommet de la Montagne de la Transfiguration, Son visage brilla un temps comme le soleil ; mais maintenant Sa gloire demeure.

Dans le Lieu Très Saint du temple céleste, le Saint-Esprit était la lampe. « Il y avait sept torches de feu brûlant devant le trône, qui sont les sept Esprits de Dieu » (iv, 5). Cela rend l'absence de toute mention de l'Esprit Sacré, dans la description de la cité éternelle, d'autant plus remarquable.

Là où la ville est mentionnée, Jésus est nommé deux fois séparément du Père ; mais quand le Paradis nous est révélé, le Père et le Fils sont exposés en union : le trône est celui de « Dieu et de l'Agneau ».

« Et les nations marcheront par le moyen de sa lumière. »

La lecture « les nations de ceux qui sont sauvés » n'est pas authentique. Elle provient du fait d'avoir considéré par erreur tous les sauvés comme ne constituant qu'un seul corps — au lieu de percevoir que les nations sont une masse, et les citoyens une autre ; et ces mots, une fois introduits, ont entretenu l'erreur.

À certains égards, les arrangements de la vieille terre sont continués dans la nouvelle : à d'autres, ils sont modifiés. Dans les adresses aux Églises, Jésus distingue entre les nations, et les vainqueurs des églises qui seront autorisés à régner sur elles (ii, 26 ; xii, 5). Dans la partie prophétique, nous sommes introduits à la grande multitude des sacrificateurs ressuscités qui, durant cette dispensation, sont choisis parmi toutes les nations et servent Dieu dans Son temple en haut, tandis que les nations en bas sont les sujets des malheurs de Dieu (vii, 9 ; x, 11). Pendant de longs âges, Satan séduit les nations et Babylone les enivre.

Dans l'ancienne Jérusalem, les nations se trouvent, dès que Dieu dans Sa colère la leur livre, tuant Ses serviteurs les prophètes, qui néanmoins ressuscitent d'entre les morts et prennent une sphère en haut hors de leur portée (xi).

Quand la septième trompette sonne et que les arrangements millénaires de Dieu sont déclarés, « les nations sont courroucées », et une récompense doit être donnée aux « serviteurs » de Dieu.

Quand l'enchaînement de Satan cesse, les nations sont séduites, la Ville Sainte de la terre est attaquée par elles, et alors un autre corps — « le camp des saints » — entre en vue.

Cette division dédoublée de l'humanité subsiste durant toute l'éternité. Il y a encore « les nations » sur la nouvelle terre. Le mot désigne des hommes dans la chair ; tout comme maintenant, et durant le millénium. Mais les ressuscités d'entre les morts forment un autre corps plus noble. Ils habitent à l'intérieur de la ville ; les nations à l'extérieur. Les nations ont des terres qui leur sont assignées, comme sur la vieille terre. Les corps distincts des différentes races subsistent toujours.

Les nations « marchent » par le moyen de sa lumière.

Ceci est presque équivalent à « voyagent » ; la marche étant le mode ordinaire de voyager en Palestine. « Les enfants d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer » (Ex. xiv, 29). « Les enfants d'Israël marchèrent quarante ans dans le désert » (Jos. v, 6 ; Juges v, 6 ; 2 Sam. ii, 29). « Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères » (Matt. iv, 18). « Jésus marchait en Galilée, car il ne voulait pas marcher en Judée » (Jean vii, 1 ; Marc xvi, 1, 2).

Les nations voyagent donc par le moyen de la lumière de la Nouvelle Jérusalem. Ceci se réfère particulièrement aux moments de leurs pèlerinages vers elle ; un point qui est plus amplement ouvert dans les versets suivants. C'est la raison pour laquelle il n'est pas dit qu'elles travaillent aussi par elle.

Ces mots nous enseignent que, tandis que la ville est indépendante des sources de lumière de la terre, les nations ne sont pas indépendantes de la ville ; du moins quand elles montent pour paraître devant Dieu. Elles n'ont besoin d'aucun guide vers la ville, car ses luminaires forment un phare constant. Même de jour, plus elles approchent, plus les rayons de sa gloire les éclairent. Mais surtout de nuit, et quand il n'y a pas de clair de lune, elles trouvent le bénéfice de ses rayons. Très élevée est en effet la ville, et ses luminaires étant plus exaltés encore, sa lumière est diffusée très largement. Nos villes de nuit, pour celui qui arrive de la campagne, brillent au loin d'une lumière générale atténuée provenant de leurs lampes à gaz. Mais ces sources de lumière ne sont que petites, confinées à la nuit, et près du sol. La ville a non seulement de la lumière pour elle-même, mais une illumination de reste pour ceux du dehors.

Or, cet arrangement final de Dieu fut typifié autrefois par la colonne de feu qui brillait au-dessus du tabernacle la nuit, et fournissait de la lumière au campement des tribus.

La Nouvelle Jérusalem est le centre de la nouvelle terre et de ses nations, comme l'Ancienne Jérusalem était la métropole des douze tribus. Le nombre douze trouvé dans les tribus d'Israël marque la permanence des nations sur la nouvelle terre. Les nations ont enfin pris la position occupée par Israël autrefois. Or, il était commandé à Israël, sous les deux alliances faites au Sinaï, que trois fois chaque année tous leurs mâles paraissent devant Dieu.

> « Trois fois par an, tu célébreras des fêtes en mon honneur. Tu observeras la fête des pains sans levain... la fête de la moisson, des prémices de ton travail... et la fête de la récolte, à la fin de l’année... Trois fois par an, tous tes mâles se présenteront devant le Seigneur, l’Éternel » : Ex. xxiii, 14, 16, 17.

Quand l'alliance originelle fut brisée par l'idolâtrie du Veau, et qu'une nouvelle alliance fut faite avec le Médiateur, comme innocent de ce péché, le même commandement fut donné (Ex. xxxiv, 23, 24). Lorsqu'il est édicté une troisième fois, il est ajouté qu'ils devaient se présenter à l'endroit que Dieu choisirait (Deut. xvi, 16).

Cette partie du plan de Dieu est partiellement étendue aux nations durant la béatitude millénaire. Elles doivent monter vers Jésus, pour célébrer la fête des tabernacles ; sous peine de sanction si elles ne le font pas (Zach. xiv, 16-19).

Mais le pèlerinage fait aussi partie des plans du Très-Haut pour la nouvelle terre. Seulement, les différences sont très dignes de remarque. Aucune loi n'est donnée concernant la fréquence de la montée : aucune pénalité n'est fixée. Les lois du Créateur sont maintenant écrites sur le cœur, et observées librement : car tous sont les élus de Dieu, et tous sont enseignés par Lui.

Les références sont alors très claires. Ésa. ii illustrera pleinement la question pour nous.

> « Il arrivera, dans la suite des temps, que la montagne de la maison de l’Éternel sera fondée sur le sommet des montagnes, qu’elle s’élèvera par-dessus les collines, et que toutes les nations y afflueront. Des peuples s’y rendront en foule, et diront : Venez, et montons à la montagne de l’Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, afin qu’il nous enseigne ses voies, et que nous marchions dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem la parole de l’Éternel. Il sera le juge des nations, l’arbitre d’un grand nombre de peuples. De leurs glaives ils forgeront des hoyaux, et de leurs lances des serpes : une nation ne tirera plus l’épée contre une autre, et l’on n’apprendra plus la guerre. Maison de Jacob, venez, et marchons à la lumière de l’Éternel ! » : Ésa. ii, 2-5.

Une gloire reposera sur l'ancienne Jérusalem en son jour millénaire, laquelle attirera les nations.

> « Lève-toi, sois éclairée, car ta lumière arrive, et la gloire de l'Éternel se lève sur toi... Des nations marcheront à ta lumière, et des rois à la clarté de tes rayons » : Ésa. lx, 1, 3.

Il y a aussi une référence aux paroles de notre Seigneur dans l'Évangile de Jean. Jésus montait dans les environs de Jérusalem. Mais pour Lui c'était un péril, et pour Ses disciples aussi. Ils voulaient donc L'en dissuader. La réponse de Jésus est : « N'y a-t-il pas douze heures au jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais, si quelqu'un marche pendant la nuit, il bronche, parce que la lumière n'est pas en lui » : Jean xi, 9-10. Cette difficulté alors ressentie par le voyageur de nuit est ôtée pour les nations pèlerines par la gloire de la Nouvelle Jérusalem. Jésus monta en tant que Résurrection et Vie, et par Sa parole rappela à la vie Son serviteur endormi Lazare. L'histoire de cet acte merveilleux attira des multitudes à Jérusalem pour voir le Sauveur qui ressuscitait les morts, et ils entrèrent dans Jérusalem avec le Seigneur. Maintenant, Jésus et Ses disciples ressuscités d'entre les morts possèdent les demeures de la Nouvelle Jérusalem, et les nations montent pour les contempler. Voir aussi Jean xii, 35. La marche et la lumière qui étaient prises spirituellement, en référence à l'Église, sont maintenant littérales.

Voyez, dans la position de cette ville aussi, une autre référence aux paroles de Jésus concernant Ses disciples. « VOUS ÊTES LA LUMIÈRE DU MONDE. UNE VILLE SITUÉE SUR UNE MONTAGNE (ορος) NE PEUT ÊTRE CACHÉE. Et l'on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le porte-lampe, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » : Matt. v, 14-16. Ce que les disciples de Jésus devaient être pour le vieux monde, d'un point de vue spirituel, ils le sont maintenant, tant moralement que physiquement. Ils sont un ; un de cœur, un dans leur demeure. Le monde croit que Dieu a envoyé Jésus.

Leur demeure est enfin une lumière pour le monde : ils sont ensemble une cité placée sur la montagne de Dieu. Ils sont maintenant le sel de la terre ; non pas que la terre soit prête à se corrompre maintenant, mais ils sont ses juges et ses dirigeants incorruptibles.

Jésus est le vrai Noé. La Nouvelle Jérusalem est Son arche. Les nations répondent aux créatures portées à travers les vagues de feu vers le nouveau monde. L'arche cessa d'être utile quand la terre devint sèche, et elle fut laissée à pourrir sur sa haute montagne. Mais l'arche, maintenant sur sa haute montagne, est la demeure de Noé et de ses fils. Le monde est d'une seule langue. La ville et la tour ne sont pas l'édifice d'hommes rebelles, mais de Dieu. Elle n'est pas bâtie de briques et de bitume, mais d'or et de jaspe. Ils habitent sur la terre selon qu'il plaît à Dieu de disposer leur place. Le peuple est un, le peuple de Dieu, ne devant jamais être confondu ou dispersé.

La Nouvelle Jérusalem est le contraste de Babylone. Quand son jour vient, les rois de la terre la pleurent, « se tenant loin d'elle par crainte de son tourment », « quand ils voient la fumée de son embrasement », et se lamentant sur la grande ville de Babylone, dont le jugement est arrivé en une heure (xviii, 9). Ceci est en opposition marquée et voulue avec les rois de la terre entrant dans la Nouvelle Jérusalem, à cause de la beauté de son éclat et du sourire de son Dieu.

« Les rois de la terre y apportent leur gloire. »

Par « les rois de la terre », on entend les rois des nations. Comme les nations sont maintenant transférées vers le nouveau monde, elles ont aussi des rois. La subordination des rangs fait partie du plan permanent de Dieu pour l'éternité. Ils sont appelés « rois de la terre » pour les distinguer des rois de la cité. Car il y a deux classes de rois : ceux qui ont été faits rois et sacrificateurs pour Dieu par le sang de Jésus, qui sont ressuscités d'entre les morts et habitent avec Dieu ; et ceux qui sont des hommes dans la chair, et vivent parmi les

nations à l'extérieur de la métropole. Car les citoyens sont rois des rois, et « ils régneront aux siècles des siècles » (xxii, 5).

Les rois des nations, donc, conscients de leur infériorité et désireux de paraître devant Dieu et Ses serviteurs ressuscités, apportent des présents. Par leur « gloire », semble être visé tout ce qui est particulièrement précieux et beau dans leurs pays. Les fils de Laban disent : « Jacob a pris tout ce qui était à notre père, et c'est avec le bien de notre père qu'il s'est acquis toute cette gloire » (Gen. xxxi, 1). Assuérus montra « les richesses de la gloire de son royaume et la magnificence de sa grandeur pendant de nombreux jours » (Esth. i, 4). « Pour la gloire de mon royaume », dit Nabuchodonosor, « ma magnificence et mon éclat me furent rendus » (Dan. iv, 36). « Le Dieu des cieux t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire » (Dan. ii, 37). Des choses, donc, que les rois considèrent comme particulièrement précieuses et exquises, ils apportent des présents.

Ce fut effectivement le cas sous le règne de Salomon. « Et Salomon dominait sur tous les rois depuis le fleuve (Euphrate) jusqu'au pays des Philistins et jusqu'à la frontière d'Égypte : ils apportèrent des présents, et servirent Salomon tous les jours de sa vie » (1 Rois iv, 21)*

***[NBP]****« Je lis "rois" au lieu de "royaumes",*
*car le sens semble l'exiger, et comme c'est écrit dans 2 Chron. ix, 26. »*

Les rois de la terre et leurs sujets sont enfin d'un même esprit. Il n'y a plus maintenant, de la part des rois, comme autrefois, une jalousie envers une autre métropole, et une peur que leurs sujets ne soient attirés loin d'eux. Nous savons que dans le cas de Jéroboam, cela produisit le péché en lui-même et la ruine pour son peuple. « Si ce peuple monte à Jérusalem pour faire des sacrifices dans la maison de l'Éternel, le cœur de ce peuple retournera à son seigneur, à Roboam, roi de Juda, et ils me tueront » (1 Rois xii, 27). Il établit donc de nouveaux centres de culte, et une nouvelle religion, qui devint rapidement de l'idolâtrie pure.

« Tous les rois de la terre cherchaient à voir Salomon pour entendre la sagesse que Dieu avait mise dans son cœur. Et chacun d'eux apportait son présent, des vases d'argent, des vases d'or, des vêtements, des armes, des aromates, des chevaux et des mulets ; il en était ainsi chaque année » (2 Chron. ix, 23, 24). Le caractère des présents nous dit ce qu'on entend par la gloire des rois. Tels étaient les présents de la reine de Saba : or, aromates, pierres précieuses. Voir aussi 2 Rois xviii, 14. Les marbres et les inscriptions des monuments de Sanchérib qui subsistent montrent quels étaient les présents habituellement faits aux rois.

Il en sera ainsi dans les jours millénaires. « À cause de ton temple à Jérusalem, des rois t'apporteront des présents » (Ps. lxviii, 29). « Les rois de Tarsis et des îles paieront des tributs, les rois de Saba et de Seba offriront des dons » (Ps. lxxii, 10 ; Ésa. xlix, 7, 23 ; lx, 10–16).

Les rois de la terre apportent leurs présents « dans » la ville. C'est-à-dire qu'ils y entrent, et leurs dons avec eux. Mais s'il en est ainsi, alors ces versets ne peuvent pas se référer à un état millénaire de la terre. Car la Jérusalem céleste est haut au-dessus de la vieille terre. Certains ont vu cela, et voudraient donc rendre les mots par « ils apportent leur gloire *vers* elle ». Mais ceci n'est pas admissible, pour les raisons données précédemment. Et même si nous devions traduire par « vers », cela n'aiderait guère la théorie : car les hommes ne peuvent pas plus apporter leurs présents *près* de la ville qu'ils ne peuvent y entrer.

Les rois de la nouvelle terre sont un contraste béni avec les rois de la vieille terre. Au début, ils sont terrifiés, quand le trône commence à faire l'enquête pour le sang (vi, 15). Ceux de la vieille terre se sont prostitués avec la Prostituée. Ceux de la nouvelle obéissent à l'Épouse. Auparavant, ils combattaient le Roi des rois, quand Il vint assumer Ses droits, et les oiseaux furent appelés à se nourrir de leurs cadavres rebelles.

Maintenant, ils Lui rendent hommage, ainsi qu'à Ses compagnons rois ; et par des présents confessent leur infériorité. Auparavant, ils tiraient profit pour eux-mêmes et leurs revenus du commerce avec Babylone. Maintenant, ils se dépouillent d'une partie de leur gloire, pour en faire don à la cité de Dieu.

Ainsi la lumière de la ville en tant qu'interne, ou liée aux citoyens, nous est présentée au ver. 23. La lumière externe, ou sa relation avec ceux qui habitent au dehors, nous est découverte au ver. 24. Lors de leur voyage vers ou depuis la ville, ils sont éclairés et guidés par elle, tout comme l'étaient les Mages d'autrefois par l'étoile. Car le pèlerinage vers elle est un long voyage. Et même lorsque ses fondements sont atteints, une longue ascension se trouve devant eux.

Cela donne du sens à ce qui est rapporté de Ninive, la ville excessivement grande de la vieille terre — une ville de « trois jours de marche », dans laquelle Jonas entra durant « une journée de marche » avant de commencer à prêcher. Et il y a quinze Psaumes, commençant au 120ème, qui sont appelés « Cantiques des degrés », ou « de la montée ». En eux se trouvent des références à la montée millénaire vers Jérusalem, comme cité de Dieu. Ceux-ci ont sans doute aussi une référence à la montée ultérieure vers la Jérusalem céleste. Y a-t-il un lien entre les quinze « Cantiques des degrés » et les quinze cents milles de hauteur de la cité ?

« Et ses portails ne seront point fermés du tout de jour : car la nuit ne sera point là »

Une difficulté d'une ampleur considérable réside dans ces mots simples. L'ellipse ici peut être complétée de deux manières opposées. Il y a une ellipse de quelque chose. Le fait qu'il n'y ait point de nuit là-bas n'est pas la *cause* du fait que ses portes soient ouvertes de jour.

Nous pouvons arriver, alors, à deux conclusions opposées concernant cette déclaration, selon les mots que nous fournissons.

1. « Ses portails ne seront point fermés de jour » — « Et quand je dis "de jour", je veux dire qu'ils ne sont jamais fermés, car ce n'est que le jour, et jamais la nuit dans la ville. »
2. Ou bien : « Les portes ne seront point fermées de jour. » — « Mais de nuit elles le seront. Car il y a encore la nuit, bien que ce ne soit pas dans la ville. »

Lequel de ces deux est le complément authentique ? Cela dépend du sens que nous donnons au mot « jour ». Le « jour » se réfère-t-il à la ville ? Ou la référence est-elle du point de vue des nations ? La nuit aussi bien que le jour fait-elle sa ronde pour les nations, bien que ce ne soit pas pour les citoyens ?

Je crois que ce paragraphe donne particulièrement les relations de la ville avec ceux du dehors. Le jour et la nuit existent encore pour le monde en général. Cinq fois « le jour et la nuit » sont nommés dans ce livre.

1. Les êtres vivants glorifient Dieu « jour et nuit » dans Son temple en haut (iv, 8).
2. Satan accuse les saints du Seigneur « jour et nuit » avant d'être précipité (xii, 10).
3. Tant que la vieille terre subsiste encore, les sacrificateurs du sanctuaire céleste servent Dieu « jour et nuit » (vii, 15).
4. Ceux qui sont condamnés pour l'adoration du Faux Christ n'ont de repos ni « jour ni nuit » (xiv, 11). Ceci s'étend au-delà de la durée de la vieille terre.
5. Quand la vieille terre est sur le point d'être brûlée, et que Satan est jeté dans l'étang de feu, il est dit que lui et ses deux coadjuteurs doivent être « tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles » (xx, 10). Ceci prouve que le jour et la nuit alternent pour toujours.

La nuit existe encore pour les nations. Nous l'avons déduit de leur voyage à la lumière de la ville. Alors le mot « jour » se réfère à eux aussi. Les portes de la ville ne sont pas fermées tant que le soleil du monde est

au-dessus de l'horizon. Celui-ci brille pour les nations de la terre et leurs rois. Ils ont encore besoin des ténèbres et du sommeil qui les accompagne, en tant qu'hommes dans la chair*.

***[NBP]*** « Les gens du Paradis dorment-ils ? » demanda-t-on à Mahomet. Il répondit : « Le sommeil est le frère de la mort : les gens du Paradis ne dorment pas. »*

Et ceci est très intéressant, car lié aux vingt-quatre heures de notre journée. Les deux « douzes » du jour et de la nuit, ici aussi semblerait-il, doivent demeurer ; et être divisés comme ils le sont maintenant.

Quand donc il est dit : « Ils ne sont point fermés de jour » — il est implicite qu'« ils sont fermés de nuit ». Et cela explique l'introduction de la clause suivante : « car la nuit ne sera point là ». Comme si Jean avait dit : « Contre les nations pèlerines, ils sont fermés, car ils ont l'alternance du jour et de la nuit. Mais je ne veux pas contredire ce que j'ai dit de l'indépendance de la ville vis-à-vis des sources de lumière de la terre. "La nuit ne sera point là." Je me réfère au monde en général. » Les citoyens, je suppose, possèdent le privilège d'entrer en tout temps.

La référence ici est évidemment à Ésa. lx, 11, où le prophète parle de la gloire millénaire de la Jérusalem terrestre. « Tes portes seront toujours ouvertes, elles ne seront fermées ni jour ni nuit, afin qu'elles laissent entrer chez toi les forces [la "richesse", marge] des nations, et que leurs rois soient amenés. » Là, les portes doivent être ouvertes « jour et nuit », et le but de leur ouverture est donné. L'ouverture des portes est nommée aussi avant l'entrée des nations et de leurs rois ; alors que dans l'Apocalypse les portes ouvertes sont nommées *après* l'entrée des rois, et avant celle des nations.

Mais cette citation semble introduire une difficulté nouvelle. « La fermeture de la porte n'implique-t-elle pas une imperfection dans la Nouvelle Jérusalem, qu'on ne trouve pas dans l'Ancienne ? »

Il peut en sembler ainsi à certains. Les villes d'Orient, et Jérusalem en particulier, sont entourées de murailles pour la défense, et on y entre par des portes qui sont fermées au coucher du soleil. « Comme la porte allait se fermer sur l'obscurité, ces hommes sont sortis » (Jos. ii, 5). C'est une précaution nécessaire pour la sécurité dans un pays où les voleurs sont nombreux. La nuit est le temps du sommeil, et il y a ceux qui veillent pour le mal, afin de surprendre et de détruire. Les portes sont donc fermées pour exclure le voleur et le meurtrier. La nuit est le temps des ténèbres, et celui qui fait le mal emploie ses heures afin d'échapper à la détection. Cette fermeture de la porte est encore observée dans l'Ancienne Jérusalem, comme nous le disent les voyageurs.

Mais ces raisons n'affectent pas la Nouvelle Jérusalem ; il n'y a là ni ennemis, ni nuit. Ses habitants ne dorment pas : ils n'ont pas besoin de repos, car ils sont des hommes de résurrection. Aucune de ces raisons n'est non plus assignée à la fermeture des portes. Il semble implicite que c'est pour exclure pour un temps les nations qui sont venues vers elle en pèlerinage. Cela peut être lié à des réunions des citoyens entre eux : le jour peut être le temps de la réception des nations qui viennent de loin. Certainement, les nations pèlerines auront besoin de sommeil ; et la nuit sera le moment approprié pour elles de se reposer, avant d'entrer dans la ville.

Le pouvoir d'entrer de nuit serait un privilège supérieur des ressuscités. Ceci donnerait aussi une force particulière à certains passages du Nouveau Testament. Les chrétiens sont appelés « enfants de la lumière et du jour » maintenant, dans un sens spirituel. « Nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres. » Quand enfin ils seront pleinement rachetés, cela est vrai pour eux littéralement aussi. Ils sont enfants de la lumière, et fils du jour, car ils vivent dans un midi d'éclat sans interruption. 1 Thess. v, 5-8 ; Luc xvi, 8 ; Jean xii, 36 ; Éph. v, 8-14 ; 2 Cor. vi, 14, 15.

« Et ils apporteront la gloire et l'honneur des nations dans la ville »

Pourquoi n'est-il pas dit plus simplement et naturellement : « Les nations apporteront leur gloire dans la ville » ? Je crois qu'il est implicite que les nations sont introduites par les citoyens. Les citoyens sont les sacrificateurs du nouveau temple, les gardiens de la nouvelle ville. Le mode direct d'énoncé est adopté là où aucune introduction n'est requise. « Prenez sur ce qui vous appartient une offrande pour l'Éternel : tout homme dont le cœur est bien disposé apportera l'offrande de l'Éternel, de l'or et de l'argent » (Ex. xxxv, 5). « Ils vinrent, tous ceux que leur cœur y incitait et tous ceux que leur esprit disposait, et ils apportèrent l'offrande de l'Éternel » (21-27 ; xxxvi, 2-4). « C'est là que vous apporterez vos holocaustes. » « C'est au lieu que l'Éternel a choisi que vous apporterez tout ce que je vous commande » (Deut. xii, 6, 11 ; Jér. xvii, 26).

Un certain examen de ceux qui entrent est impliqué, je le crois, dans le verset suivant. Il semble supposé aussi dans le fait que les anges se tiennent comme sentinelles à chacune des portes. « Ils apporteront » implique que des parties accompagnent les nations. Ainsi dans le xlvème Psaume. Au sujet de la reine et de ses compagnes vierges, le Psalmiste écrit : « Elle sera amenée vers le roi vêtue d'une robe de broderie, les vierges ses compagnes qui la suivent te seront amenées. Elles seront amenées avec joie et allégresse : elles entreront dans le palais du roi » (14, 15).

La même chose est implicite dans certains passages bien connus du Nouveau Testament. Le Maître du Souper dit à Son serviteur : « Amène ici les pauvres et les estropiés » (Luc xiv, 21). L'accusation contre Paul était qu'il avait « amené aussi des Grecs dans le temple, et avait souillé ce saint lieu. Car ils avaient vu auparavant avec lui dans la ville Trophime d'Éphèse, qu'ils supposaient que Paul avait amené dans le temple » (Actes xxi, 28, 29). Et de manière encore plus frappante, le cas raconté par l'auteur de l'Apocalypse : Jean, en tant que connu du Souverain Sacrificateur, entre avec Jésus dans le palais. « Mais Pierre se tenait à la porte, au-dehors. Alors cet autre disciple qui était connu du Souverain Sacrificateur sortit, et parla à la portière, et amena Pierre » (Jean xviii, 15, 16). Jean, dans cette instance, représente le citoyen privilégié, une connaissance du Grand Souverain Sacrificateur. Pierre se tient dehors. Il y a une sentinelle à la porte : il ressent le besoin d'un motif d'entrée. Jean parle alors à la portière, et introduit son compagnon apôtre. Voir aussi Gen. xxiv, 67 ; xliii, 17 ; xlvii, 7 ; Juges xix, 3, etc.

Ils apportent « leur gloire et leur honneur » dans la ville. Ceci signifie, je suppose, la même chose que dans le cas des rois. Nous sommes renvoyés à des passages tels que Ézéch. xx, 6, 15 : « Un pays que j'avais cherché pour eux, découlant de lait et de miel, lequel est la gloire de tous les pays. »

Le sens du passage est aussi fortement illustré par Ésa. lxi, 6 : « Mais vous serez nommés les Sacrificateurs de l'Éternel : on vous appellera les Ministres de notre Dieu : vous mangerez les richesses des Gentils, et vous vous glorifierez de leur gloire. » Comme les nations prennent enfin la place d'Israël, ainsi la supériorité qui appartenait à Israël, seulement à un degré plus élevé, passe aux sacrificateurs et aux rois de Dieu.

Je lis dans ces mots que les différents pays de la nouvelle terre auront des produits différents et spéciaux, et que ce sera leur délice d'apporter avec eux des présents de tout ce qui est considéré comme le plus précieux dans leur terre. Les prophéties des temps millénaires confirmeront cela. « Tous ceux de Saba viendront. Ils apporteront de l'or et de l'encens » (Ésa. lx, 6). « Je dirigerai vers elle [Jérusalem] la paix comme un fleuve, et la gloire des Gentils comme un torrent qui déborde » (Ésa. lxvi, 12).

« Prenez dans vos vases des meilleurs fruits du pays, et portez à cet homme un présent, un peu de baume, et un peu de miel, des aromates et de la myrrhe, des pistaches et des amandes » (Gen. xliii, 11). Ainsi les espions, revenant de la terre promise, apportèrent des spécimens de sa fertilité. Ils « coupèrent de là un sarment avec une grappe de raisin, et ils le portèrent à deux au moyen d'une perche : et ils apportèrent des grenades et des figues » (Nomb. xiii, 23).

Ils apportent la gloire « des nations ». Auparavant, les rois des nations apportaient leurs présents. Maintenant, les nations qui accompagnent leurs rois le font. Les nations ne sont jamais appelées « habitants de la terre » ; ce qui semble montrer que l'expression était utilisée dans la partie précédente à titre de blâme. Les ressuscités ne sont pas des « nations » : ils ne sont pas dans la chair, ils ne sont pas établis en familles, ils sont une sélection d'entre toutes les nations.

Remarquez aussi que la division quadruple des hommes sur la vieille terre a disparu. Nous ne lisons plus rien sur les « langues et les tribus, les peuples et les nations ». Une seule langue, je suppose, se trouve maintenant sur terre.

Ils ne font pas qu'apporter leurs présents à ses portes, mais ils sont introduits à l'intérieur de ses murs. « Le présent d'un homme », dit Salomon, « lui fait faire place et l'amène devant les grands » (Prov. xviii, 16). Ce mot « apporter » [ou amener] montre qu'ils habitent habituellement à l'extérieur, mais qu'ils sont admis à l'intérieur lors d'occasions spéciales. À nouveau, cela prouve que le contexte parle des temps après le millénium. Durant le millénium, il y a un gouffre entre la vieille terre et la nouvelle ville. Et ce n'est qu'au dernier jour de la terre que le livre de vie est ouvert, duquel dépend l'entrée dans la cité de Dieu.

Les raisons de leur pèlerinage vers la cité sont assez évidentes. Elles sont semblables à celles qui menaient les tribus à Jérusalem sous la Loi. Après le péché du Jardin, l'homme se cacha de Dieu, fut condamné au labeur, et fut chassé du lieu de la présence de Dieu. Mais lors de l'entrée d'Israël en alliance avec le Seigneur vint le commandement de paraître devant Lui dans le lieu de Sa présence, à certaines saisons de fête, de repos et de réjouissance (Ex. xxiii, 14, 17, etc.).

Il était également exigé qu'ils « ne paraissent point devant l'Éternel les mains vides » (Ex. xxiii, 15 ; xxxiv, 20). « Chaque homme donnera selon ce qu'il pourra, selon la bénédiction de l'Éternel ton Dieu qu'Il t'aura donnée » (Deut. xvi, 16, 17). Ces dispositions expliquent très clairement les présents apportés.

Les nations montent avec joie pour adorer au trône de Dieu. Si les tribus avaient du plaisir à monter au temple où Dieu habitait sans être vu, et alors qu'elles étaient exclues de Son parvis, combien plus les nations entreront-elles maintenant avec joie dans cette ville resplendissante du Très-Haut, et contempleront-elles Sa gloire avec allégresse !

Les cas de controverse plus difficiles que leurs juges et leurs rois ne peuvent décider sont portés à cette métropole pour être résolus. Un conseil de nature similaire fut donné à Moïse, et accepté par lui (Ex. xviii). C'est ainsi qu'il fut commandé à Israël sous la Loi.

> « Si une cause est trop difficile à juger pour toi, une cause de sang, de litige ou de blessure, matières de controverse dans tes portes, tu te lèveras et tu monteras au lieu que l'Éternel, ton Dieu, aura choisi. Tu iras vers les sacrificateurs Lévites et vers celui qui remplira alors les fonctions de juge ; tu les consulteras, et ils te feront connaître la sentence du jugement. Tu te conformeras à ce qu'ils te diront dans ce lieu que l'Éternel aura choisi, et tu auras soin d'agir d'après tout ce qu'ils t'enseigneront. Tu te conformeras à la loi qu'ils t'enseigneront et à la sentence qu'ils auront prononcée ; tu ne te détourneras de ce qu'ils te diront ni à droite ni à gauche. L'homme qui, par orgueil, n'écoutera pas le sacrificateur placé là pour servir l'Éternel, ton Dieu, ou qui n'écoutera pas le juge, cet homme sera puni de mort. Tu ôteras ainsi le mal du milieu d'Israël, afin que tout le peuple entende et craigne, et qu'il ne se livre plus à l'orgueil » : Deut. xvii, 8-13.

Mais il n'y a plus de commandement maintenant, ni de menace. La loi est écrite dans le cœur.

Mais, peut-être, certains seront-ils surpris et demanderont : « Quels cas peut-il y avoir dans un monde racheté et saint qui nécessiteront un arbitrage ? » Il est vrai qu'ils seront peu nombreux comparativement, après que l'effet aveuglant des mauvaises convoitises des hommes aura été retiré ; pourtant il est facile, en regardant vers le passé, de voir que de nombreuses questions peuvent surgir concernant le partage des héritages, et

d'autres choses, qui demanderont pas mal de sagesse. La question des filles de Tselophchad était de ce genre. Moïse ne pouvait pas la résoudre ; elle devait être soumise à Dieu. Elle ne provenait pas, pour autant que nous puissions le voir, d'un mauvais esprit ; et la sagesse de Dieu y répondit.

Combien cet aspect des nations est différent de celui des jours de Moïse et de la Loi ! Alors le peuple de Dieu devait lutter contre elles et les détruire. Ils devaient se méfier d'elles comme étant idolâtres et prêtes à les séduire vers le péché et la destruction. Deut. xii, 30, 31. En temps de guerre, leurs vies étaient en danger par elles, en tant qu'ennemis ; en temps de paix, ils risquaient d'être égarés vers leurs idolâtries. Jos. xxiii, 1-13.

L'esprit des rois et des nations de la nouvelle terre est semblable à celui d'Israël au Sinaï, après que Dieu leur eut ordonné de Lui préparer un tabernacle, et de donner de leur richesse selon leur capacité. Ex. xxxv, xxxvi. Le tabernacle a maintenant cédé la place à la cité, mais il reste encore une ouverture pour les dons du peuple, et ils les apportent avec joie.

Les nations répondent maintenant aux tribus d'Israël. Les citoyens correspondent aux Lévites, aux sacrificateurs et aux rois d'Israël. À ces trois classes, il était exigé et attendu que des présents soient faits.

Pour les sacrificateurs, une partie du sacrifice et des offrandes déposées sur l'autel était réservée. Nomb. xviii, 9-26. Et par conséquent, aux époques où Israël était obéissant, ces redevances étaient offertes de bon cœur. Au temps d'Ézéchias, du blé, du vin, de l'huile, du miel et d'autres produits furent apportés et mis en tas. 2 Chron. xxxi, 4-12 : Née. x, 32-39 ; xii, 44 ; xiii, 12.

Aux Lévites, les dîmes devaient être apportées, et en plus de cela, les sacrificateurs devaient participer à leurs prémices, offrandes volontaires, vœux et premiers-nés. Deut. xii, 19 ; xiv, 22-29 ; xviii, 1-5. Ces redevances ne devaient pas être mangées à la maison, mais dans un lieu choisi par le Seigneur. Deut. xii, 5-7. Le commandement devait prendre effet, non dans le désert, mais quand ils seraient arrivés au repos et à l'héritage que Jéhovah leur donnerait. Cela, donc, est maintenant accompli ; le repos est atteint, le lieu choisi de Dieu est pleinement manifesté, et c'est ici qu'ils se dirigent, chargés des prémices de la bénédiction de Jéhovah.

La cité choisie devait être le lieu des fêtes du Seigneur. Deut. xvi, 2-17. Dans la Nouvelle Jérusalem, ils célèbrent leurs fêtes d'actions de grâces. Mais aucune loi de quantité n'est assignée, aucun moment de montée n'est fixé. En plus de cela, il y avait la taxe par tête d'un demi-sicle à payer quand Israël était dénombré. Ex. xxx, 12-16.

Des présents étaient faits également aux prophètes lorsqu'on les consultait. Ainsi Saül, après être monté vers la ville du prophète, fit à Samuel le présent d'une pièce d'argent. 1 Sam. ix, 7, 8, 11, 13, 14. Ainsi Naaman apporta dix talents d'argent, six mille pièces d'or et dix vêtements de rechange (2 Rois v, 5), lorsqu'il monta à Samarie pour recevoir une guérison du prophète. Ainsi encore, quand Ben-Hadad, roi de Syrie, voulut savoir d'Élisée s'il guérirait de sa maladie, il ordonna à son ministre Hazaël : « Prends avec toi un présent, et va au-devant de l'homme de Dieu. » En conséquence, il prit avec lui un présent, « tout ce qu'il y avait de meilleur à Damas, la charge de quarante chameaux » : 2 Rois viii, 8, 9.

Nous avons aussi des preuves fréquentes que des présents étaient faits aux rois par leurs sujets. Quand Israël était sous la domination d'Églon, roi de Moab, ils lui envoyèrent un présent par Éhud. Juges iii, 15. Les Moabites et les Syriens, lorsqu'ils devinrent sujets de David, apportèrent des dons. 2 Sam. viii, 2-6. Hosée, en guise de reconnaissance de la souveraineté de Salmanasar, lui donna des présents. 2 Rois xvii, 3 ; xx, 8.

L'Ancienne Jérusalem, avant le millénium, est saisie, pillée et opprimée par les nations. Là, les serviteurs de Dieu sont haïs, tués, et on leur refuse la sépulture. Dans la Nouvelle Jérusalem, les saints sont citoyens, dispensateurs honorés des feuilles de l'arbre de vie ; et les nations demandent humblement l'entrée, et apportent des présents.

Durant le millénium, les Israélites montent trois fois par an à Jérusalem. Les nations doivent y monter une fois par an. Israël est saint, et sa ville principale bien-aimée. Une image magnifique est donnée de Jérusalem comme centre de toute la terre dans les jours millénaires, et des nations y montant pour adorer.

> « Et il arrivera, quand vous aurez été multipliés
>
> et que vous aurez fructifié dans le pays, en ces jours-là, dit l'Éternel, qu'on ne dira plus : "L'arche de l'alliance de l'Éternel" ; elle ne leur viendra plus à l'esprit, ils ne s'en souviendront plus, ils ne s'en inquiéteront plus, et l'on n'en fera plus d'autre. En ce temps-là, on appellera Jérusalem le trône de l'Éternel ; toutes les nations se rassembleront à Jérusalem, au nom de l'Éternel, et elles ne suivront plus les penchants de leur mauvais cœur. En ces jours-là, la maison de Juda marchera avec la maison d'Israël, et elles viendront ensemble du pays du septentrion vers le pays que j'ai donné en héritage à vos pères » : Jér. iii, 16-18.

Les nations ne sont pas entièrement saintes. De là vient l'explosion à la fin des mille ans. Mais enfin tout est en harmonie avec Dieu, Ses rois, et les uns avec les autres. Il n'y a par conséquent plus de promesse maintenant que les nations ne convoiteront pas et n'envahiront pas leur pays quand il sera dépouillé de ses protecteurs mâles, comme dans Ex. xxxiv, 24. Les nations ne sont plus en colère contre Dieu, et Dieu n'est plus courroucé contre elles. Il n'y a plus de montée contre la ville sainte pour la guerre, mais avec les dépouilles de la paix. Satan ne séduit plus, et Babylone n'enivre plus.

La vieille terre avait sa ville sainte, et ses rois et sacrificateurs donnés par Dieu. Mais la malice de Satan brise cet arrangement temporaire, ce temps de transition, préparant la bénédiction finale et la complétude. Alors tout est établi sous Christ sur une base inébranlable dans le nouveau monde.

C'est là une dispensation tout à fait dissemblable de la présente, comme en témoigne Jean dans son Évangile : « Femme, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. » Jean iv, 21.

Alors le culte redevient local ; et Dieu Se révèle non pas comme le Père, mais comme le Seigneur des nations, le Dieu des armées. Ceux qui, au jour présent, ont appris à connaître Dieu comme le Père et le Fils, sont les sacrificateurs de la Nouvelle Jérusalem vers laquelle les nations montent.

Grande aussi est la ressemblance, et pourtant nombreux sont les contrastes entre la Nouvelle Jérusalem et Babylone. Babylone est la Prostituée qui enivre les nations. La Nouvelle Jérusalem est l'Épouse qui les éclaire. Sous sa dernière forme, Babylone l'Ancienne est le centre des voyages de commerce du monde. Vers elle montent les marchands, les marins et les rois. Tous sont enrichis par son luxe, et pleurent sur elle quand, pour ses crimes impies, elle est détruite.

Aussi différents que les rois, capitaines, marchands et marins sont des habitants de Babylone, aussi différents sont les nations et leurs rois des citoyens de la Nouvelle Jérusalem.

L'écrivain sacré nous dit en détail quelles sont les marchandises que les marchands apportent ; et confirme ainsi pour nous ce que l'on entend par les nations apportant leur gloire à la Nouvelle Jérusalem. Ils transportent de l'or, des pierres précieuses et des perles vers Babylone. Ceux-ci font déjà partie, dans leur massivité, des ornements de la ville. Mais un commerce nouveau et meilleur surgit entre les nations et la Nouvelle Jérusalem. Ils marchent par sa lumière, et en retour, Lui apportent de leur gloire.

Ils apportent à la cité de leur richesse : en elle se trouvent les eaux de vie, et d'elle ils emportent les feuilles de l'arbre de vie, qui y poussent pour leur guérison. Rois et nations montent maintenant non par cupidité égoïste, mais par amour pour Dieu et Ses serviteurs glorifiés. Au sujet de Babylone il était dit : « Elle s'est glorifiée elle-même et a péché, frappez-la, et rendez-lui selon ses méfaits. » Mais maintenant Dieu glorifie cette ville, et les hommes répondent à ses perfections et à ses bienfaits par la bonté.

Si les nations montent dans la Nouvelle Jérusalem, il semblerait probable qu'elles seront reçues dans les demeures des citoyens durant leur séjour ; à moins que nous ne supposions qu'elles bivouaquent dans la ville. Ici l'analogie des tribus montant à Jérusalem lors des fêtes ne nous égarera pas. Les visiteurs qui venaient à la ville utilisaient les chambres des citoyens, tout autant que le temple.

L'histoire de notre Seigneur et des douze fournit un cas précis.

> « Il envoya Pierre et Jean, en disant : Allez nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions. Ils Lui dirent : Où veux-Tu que nous la préparions ? Il leur répondit : Voici, quand vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au maître de la maison : Le Maître te dit : Où est la salle d'hôtes où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera une grande chambre haute, meublée : c'est là que vous préparerez la Pâque. Ils partirent, et trouvèrent les choses comme Il le leur avait dit ; et ils préparèrent la Pâque » : Luc xxii, 8-13.

N'est-ce pas en vue de l'arrangement final de Dieu que nous lisons, comme faisant partie du caractère chrétien, le précepte : « N'oubliez pas l'hospitalité [envers les étrangers] » (Héb. xiii, 2) ; « Exercez l'hospitalité » (Rom. xii, 13) ; « Exercez l'hospitalité les uns envers les autres, sans murmures » (1 Pierre iv, 9). Cette vertu est particulièrement imposée aux officiers de l'église. 1 Tim. iii, 2 ; Tite i, 8.

*« Et il n'y entrera rien de souillé [commun]*, ni personne qui commette l'abomination ou le mensonge ; mais ceux-là seuls qui sont écrits dans le Livre de Vie de l'Agneau. »*

***[NBP]*** Ainsi Tregelles, appuyé par les meilleurs MSS et éditions critiques.*

Ici, les questions de pureté ou d'impureté qui furent soulevées par la Loi semblent revenir. Devons-nous prendre le genre neutre strictement ? Si oui, nous affirmons que l'expression ne se réfère qu'aux choses, non aux personnes. Rien de « commun » — seuls les articles de don sacrés, splendides, excellents peuvent être portés à l'intérieur de la ville. Cela se poursuit alors en stricte conformité avec le verset précédent : le ver. 26 décrit l'aspect de ce qui est admissible ; celui-ci, de ce qui n'est pas autorisé à être introduit. La cité conserve sa propre gloire, que les nations et leurs rois ne peuvent emporter loin d'elle. Mais ils Lui apportent la gloire de la terre qui est au-dehors. Ainsi les marchands de Babylone laissaient ce qu'ils apportaient derrière eux pour l'usage de la ville.

Ou devons-nous le prendre dans un sens plus fort, comme incluant certaines impuretés cérémonielles qui peuvent pour un temps exclure des murs de la ville ? Marc vii, 20. De toute façon, cela prouve que nous traitons avec la chair. Ce mot s'applique seulement aux nations, et à leur admission. Les ressuscités ne sont pas des mortels dans la chair. La question de leur entrée, et de son lien avec les qualités morales, a déjà été énoncée. Versets 6-8.

« Ni quiconque commet l'abomination ou le mensonge »

Ici le genre change : cela se réfère évidemment à des personnes. Les qualités morales sont maintenant en question. L'expression dans le grec « commet l'abomination » a deux sens, qui, je pense, sont tous deux inclus ici.

1. Elle signifie : « fabriquer une idole » (Ésa. xliv). « Ceux qui fabriquent des images taillées ne sont tous que vanité... Il se fait un dieu, et il l'adore ; il en fait une image taillée, et il se prosterne devant elle... J'en ai brûlé une partie au feu... Et j'en ferais une abomination ! Je me prosternerais devant un morceau de bois ! » (9-18 ; xlv, 16 ; xlvi, 6). « Ils en ont fait les images de leurs abominations, de

leurs idoles » (Ézéch. vii, 20 ; xxii, 3). « Maudit soit l'homme qui fait une image taillée ou une image en fonte, abomination pour l'Éternel » (Deut. xxvii, 15).

2. Elle signifie aussi la commission de tout acte grave d'immoralité. Après avoir parlé de diverses convoitises illicites, le Seigneur dit à Israël : « Vous ne commettrez [Hébreu et Grec : 'ferez'] aucune de ces abominations... car c'est à cause de toutes ces abominations que les hommes du pays, qui y ont été avant vous, ont souillé le pays... car tous ceux qui commettront l'une quelconque de ces abominations, les personnes qui les commettront seront retranchées du milieu de leur peuple » (Lév. xviii, 20-30 ; Deut. xii, 31 ; Jér. viii, 12 ; xi, 15 ; Ézéch. xxxiii, 26). Celles-ci sont ensuite spécifiées comme idolâtres, sensuelles et magiques.

Une autre forme de péché est spécifiée — savoir celui qui fait [ou commet] « un mensonge ». Cela semblerait être pris généralement et largement pour toute forme de mensonge. Il est particulièrement parlé du dernier chef-d'œuvre de tromperie de Satan. Avec des « miracles de mensonge », il séduit les perdus. « Dieu leur envoie une puissance d'égarement pour qu'ils croient au mensonge » (2 Thess. ii, 11 ; 1 Jean ii, 22).

Nul de ceux-ci n'entrera ; Dieu habite à l'intérieur. Après le péché en Éden, nos premiers parents sont chassés du Jardin de Dieu. Quand le Seigneur habite dans le camp, ceux qui sont en permanence impurs dans la chair, comme le lépreux, sont mis dehors : ceux qui le deviennent doivent de temps en temps se retirer. Nomb. v, 1-4. La même exclusion de l'impur était commandée en référence au temple. David « plaça les portiers aux portes de la maison de l'Éternel, afin qu'il n'y entrât personne qui fût souillé par quoi que ce fût » (2 Chron. xxiii, 19).

Il semblerait donc, par parité de raison, que les anges-sentinelles décident de cette question. Ils sont les portiers de la ville : et la ville est le temple.

Alors cette ville est bien supérieure à la ville sainte de la terre. Dans celle-là, les Gentils entrent. Elle est polluée par les corps sans sépulture des saints assassinés, et par le trône de l'Antichrist là-bas. Et le Seigneur se plaint de ses souillures dans les jours anciens, par des convoitises illicites et des cadavres. Ézéch. xliii, 7-9 ; xxii, 26.

Mais la Jérusalem terrestre dans ses jours millénaires doit approcher de la gloire de la céleste. « Jérusalem, ville sainte ! Il n'entrera plus chez toi ni incirconcis ni impur » (Ésa. lii, 1). « Je suis l'Éternel, votre Dieu, habitant à Sion, ma montagne sainte : Jérusalem sera sainte, et les étrangers n'y passeront plus » (Joël iii, 17).

Des règlements maintenant la sainteté du temple millénaire de Jérusalem sont dictés à Ézéchiel ; ils affectent tant les sacrificateurs que les adorateurs. Ézéch. xliv, 7-31.

La cité céleste est ainsi le contraste de la Prostituée terrestre. Celle-ci, avec sa « coupe d'or remplie des abominations et des impuretés de sa prostitution », trompe les nations, et les pollue ainsi que leurs rois. Dans une juste indignation, elle devient par conséquent l'habitation des démons, des esprits des morts, et de tout oiseau impur et odieux.

Mais alors que l'aspect négatif a été traité, le positif reste encore à énoncer — Qui peut entrer ?

« Ceux qui ont été écrits dans le Livre de Vie de l'Agneau »

Ceci se réfère à tous, qu'ils soient citoyens ou individus des nations. Tous ceux qui entrent, que ce soit comme habitants ou comme pèlerins, entrent en tant qu'élus. C'est la seule base certaine et permanente pour la vie éternelle. Le décret et la puissance de Dieu rendent impossible la chute finale de Ses élus. C'est ici l'élection personnelle : non l'élection à l'usage de moyens ; mais à la jouissance de la béatitude éternelle.

Les paroles sont destinées à nous ramener au jugement final. Alors le livre de vie fut déployé pour la première fois (xx, 15). Il y fut utilisé en ce qui concerne l'échappement à la colère : ceux qui y étaient trouvés ne furent pas jetés dans l'étang de feu. Et ils étaient de deux classes :

1. Ceux qui étaient morts avant l'apparition du Seigneur, mais non jugés dignes de recevoir la récompense des mille ans. Ceux qui furent jugés dignes d'obtenir une part au règne de Christ entrèrent dans la cité céleste durant le millénium. Mais beaucoup entreront dans la cité de grâce, en tant qu'hommes de foi et sauvés par l'élection de Dieu, qui ne jouiront pas de la récompense. 1 Cor. iii, 15.

Il n'est pas dit que tous ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau jouissent du règne du Messie. Mais ils entrent bel et bien dans la ville dans son état final. Ici réside la distinction entre la vie éternelle, don gratuit de Dieu à tout croyant, et le royaume des cieux, récompense pour ceux qui font le bien. Matt. vii, 21.

Et dans les paroles maintenant sous considération apparaît le côté positif du livre de vie. Il ne fait pas que délivrer de la Seconde Mort : il admet dans la cité éternelle de Dieu.

2. L’autre classe était les hommes vivant dans la chair sur la terre, qui n’étaient pas coupables de la rébellion finale. Devaient-ils être autorisés à habiter sur la nouvelle terre, et à entrer comme pèlerins dans la ville sainte ? Cela est décidé par la souveraineté de Dieu. Les morts sont jugés selon leurs œuvres. Pour les vivants, la question est : « Sont-ils de la semence du serpent ? ou de celle de la Femme ? » Cela est décidé par la connaissance et l’élection de Dieu.

Ceux qui ne sont pas écrits dans le livre de vie de l’Agneau durant le temps de la Grande Tentation tombent dans le dessein de perdition de Satan, adorent la Bête Sauvage, et sont jetés dans l’étang. xiii, 8 ; xx, 15.

C’est le livre « de l’Agneau ». Les noms qui y sont écrits sont ceux qui Lui ont été donnés par le Père. Ils sont rachetés par Son sang et Sa justice. La ville est Son épouse : ceux qui y entrent sont ses enfants. Le trône appartient à Dieu et à l’Agneau.

Combien cette ville est différente de certaines que les hommes ont érigées ! De Gibraltar, on dit que par décret de Ferdinand d'Espagne, elle devait être une colonie pour les « escrocs, voleurs, meurtriers, ou femmes ayant fui leurs maris ». S’ils s’enfuyaient à Gibraltar, ils devaient être exempts de la peine de mort, et en y résidant un an et un jour, être pardonnés ! *Gibraltar*, par le Cap. Sayer.

# Chapitre 22

## LA VILLE, UN ÉDEN

### SES RELATIONS INTERNES

**Ch 22. 1-5**

*« Et il me montra le fleuve* de l'eau de la vie, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de sa place, et sur chaque côté du fleuve, était l'arbre de vie, portant douze (sortes de) fruits, et rendant son fruit chaque mois : et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations. Et il n'y aura plus de malédiction : et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle ; et Ses serviteurs Le serviront, et ils verront Sa face, et Son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit ; et ils n'auront pas besoin de la lumière de la lampe, ni de la lumière du soleil, car le Seigneur Dieu répandra la lumière sur eux : et ils régneront aux siècles des siècles. »*

***[NBP]****Voir Tregelles*

Quatre visions de la ville sont placées devant nous.

1. Elle est le TABERNACLE de Dieu. Sous cet aspect, elle est elle-même un temple, la résidence de Dieu et de Ses sacrificateurs, la source de toute bénédiction pour la terre.
2. Elle est l'ÉPOUSE de l'Agneau. À la fois l'Épouse, la Prostituée et la Femme se tiennent en relation avec les nations et leurs rois ; toutes trois sont reconnues de la même manière dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau. La Prostituée pèche avec les deux, et est détruite. La Femme est troublée par eux, est vengée, et disparaît. L'Épouse les dirige toujours, et demeure intacte et honorée pour toujours. 3. Elle est la VILLE. Elle nous est montrée d'abord telle qu'elle est en elle-même — dans ses mesures et ses matériaux ; puis comme le lieu de pèlerinage pour les nations au-dehors ; et ensuite la question cruciale de l'entrée en elle est discutée. Dans les versets 22-27 du chapitre précédent, nous avons vu la ville spécialement en relation avec les nations. Dans ce chapitre, les versets 1 et 2 présentent les vues qui sont principalement dignes de remarque en entrant dans la ville — à savoir, le fleuve et l'arbre de vie ; et ceux-ci se tiennent à mi-chemin, étant placés devant les citoyens et les nations de la même manière, et sont remarqués avant la gloire spéciale des citoyens eux-mêmes. 4. Mais elle est maintenant exposée comme LE PARADIS DE DIEU, et comme le lieu de résidence des citoyens. Elle est comme l'Éden, mais supérieure à lui. Elle est supérieure dans la communion Divine et la gloire, et dans le bonheur de l'homme en elle. Jean est emmené à l'intérieur, et à sa hauteur la plus élevée, afin qu'il puisse voir son fleuve* et son arbre de vie, si supérieurs à ceux de l'Éden.

***[NBP]****Dans les huit occurrences du mot ποταμος (« fleuve ») dans ce livre, il y a un arrangement symétrique singulier, que nous pouvons afficher ainsi :*

*{ A. Fleuves frappés. Trompette { 3ème. Fleuves en général.*
*{ { 6ème. Euphrate.*
*{B. Satan, et la Femme au ciel. xii, 15, 16.*

*{ A. Fleuves frappés. Coupe { 3ème. Fleuves en général.*
*{ { 6ème. Euphrate.*
*{B. Dieu, et l'Épouse au ciel. xxii, 1, 2.*

Sous l'Évangile, et en préparation pour l'Église de Christ, qui est appelée hors de la terre vers le ciel, Jésus parla d'eau, et fut mal compris ; car Il voulait dire des eaux spirituelles, et ils prirent Ses paroles littéralement.

Jean iv, 10-14 ; vii, 38. Maintenant que le temps du mystère est terminé, l'eau est prise par beaucoup spirituellement, et à nouveau le mot est mal compris. Les eaux de la Ville Prostituée étaient symboliques. xvii, 15. C'est pourquoi l'ange les explique comme étant des nations. Sans cette interprétation, nous n'aurions pas découvert leur sens. Mais ici, aucune interprétation n'est donnée, car elles sont littérales. Aucune interprétation n'est nécessaire : le mystère a disparu pour toujours. La coupe de la Prostituée était enivrante et pleine de souillure spirituelle. Le fleuve de l'Épouse porte avec lui une vie fraîche pour tous.

L'écrivain sacré traite maintenant des provisions internes de la ville. Comment est-il pourvu à ses habitants ? Vient d'abord la question de l'eau, comme nécessité principale de la vie dans l'Orient brûlant.

1. C'est l'un des points traités lorsque la première résidence de l'homme nous est décrite. « Et un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin ; et de là il se divisait, et devenait quatre têtes. Le nom du premier est Pison : c'est celui qui entoure tout le pays de Havilah, où se trouve l'or — et l'or de ce pays est bon ; là se trouvent le bdellium et la pierre d'onyx. Et le nom du second fleuve est Gihon : c'est celui qui entoure tout le pays de Cush. Et le nom du troisième fleuve est Hiddékel : c'est celui qui va vers l'orient de l'Assyrie. Et le quatrième fleuve est l'Euphrate » : Gen. ii, 10-14. D'après cela, il semblerait que les sources du fleuve du Jardin étaient en dehors de lui, dans le pays d'Éden. Ici, la tête du fleuve est à l'intérieur du Paradis de Dieu. Le fleuve d'Éden était divisé en quatre : le fleuve de la Nouvelle Jérusalem apparaît comme un seul tout au long. Il y avait de l'or bon et des onyx près de l'Éden d'autrefois ; il y a des matériaux meilleurs maintenant à l'intérieur du nouveau Paradis. Il est remarquable qu'il n'y ait aucune mention d'un écoulement du fleuve de la Nouvelle Jérusalem au-delà des limites de la ville. Les deux derniers fleuves nommés du Paradis, comme l'observe W. Kelly, jouent un rôle important dans la destinée de l'homme. Sur l'Hiddékel (ou le Tigre) fut fondée Ninive, à laquelle Dieu envoya Son message d'avertissement par Jonas, et dont Il se servit pour emmener captif les dix tribus de l'Israël désobéissant. Sur Babylone se tenait la ville de l'homme, qui apparaît même jusqu'à la fin comme la rivale de celle de Dieu — la ville à laquelle la souveraineté du monde sous la domination des Gentils fut donnée, dont le roi fut envoyé pour détruire la ville et le temple de Juda, et pour emmener son peuple captif. L'Euphrate était l'un des fleuves du Jardin du vieux monde. Dans le Jour du Seigneur, il nous est exposé comme la source de trouble et de mort. ix, 14 ; xvi, 12. Ses eaux sont l'endroit où les ennemis des hommes sont liés, et d'où ils sont relâchés pour tuer. Puis sous le règne de l'Antichrist ses eaux sont changées en sang : c'est « le fleuve de l'eau de la mort ». Ensuite son courant est séché : c'est un signe qu'il est prêt à disparaître pour toujours. Maintenant, il y a un fleuve meilleur bien que sans nom ; son contenu est sa gloire : c'est « le fleuve de la vie ». Il n'y a ni brume ni pluie dans la ville.

2. Dans l'histoire des patriarches, nous entendons beaucoup parler du besoin d'eau. Abraham a besoin de creuser des puits pour lui-même et ses troupeaux. Gen. xx, 25. Pourtant, même alors, ils sont pris à son fils Isaac par la force, et bouchés avec de la terre. xxvi, 15. Son fils est contraint d'en creuser de nouveaux ; mais même alors il est chassé de deux, avant d'être autorisé à jouir du troisième. xxvi, 18-23. Et le puits de Jacob est célébré dans le Nouveau Testament. Mais maintenant Dieu supplée à tout par Son fleuve qui coule toujours.

3. En Égypte, le fleuve suppléait au besoin d'Israël et des habitants ; mais par la ruse et la malice du roi, ses eaux devinrent un fleuve de mort pour le peuple saint, et spécialement pour les premiers-nés. Ex. i, 22. Mais Dieu délivre Sa nation, et les conduit hors du domaine de Pharaon. Il les amène dans le

désert brûlant, le lieu de la sécheresse dévorante. Il les éprouve par les eaux amères de Marah ; et ils murmurent, jusqu'à ce que les eaux soient adoucies par Sa puissance. Il les conduit à Élim : il y avait là douze fontaines d'eau, et soixante-dix palmiers. Maintenant, il y a un seul fleuve, et un seul arbre : au lieu du désert, le bon pays : au lieu d'un camp et de tentes, la ville et ses demeures. Ex. xv. Ils voyagent vers Rephidim, et là de nouveaux murmures éclatent, parce qu'il n'y a pas d'eau, et ils craignent de mourir de soif. Mais le Seigneur intervient à la troisième occasion pour répondre à leurs besoins, et des eaux vives coulent du rocher frappé par la verge de Moïse. Ex. xvii. Maintenant, au lieu du rocher, nous avons le trône ; et, au lieu de Dieu se tenant sur la pierre, Sa session permanente sur le trône. Ces scènes, et celle à Kadès, firent ressortir le péché de l'homme ; mais le péché est maintenant passé, et la grâce de Dieu coule sans obstacle pour toujours. Là-bas, les eaux coulaient à l'extérieur du tabernacle : car même les sacrificateurs ne pouvaient habiter à l'intérieur du Pavillon du Très-Haut ; mais enfin la tête du fleuve de l'eau de vie prend sa source à l'intérieur du tabernacle de Dieu.

4. Dans le tabernacle, qui fut érigé dans le désert, l'eau était nécessaire pour laver l'impureté des sacrificateurs et des sacrifices. L'homme était obligé de fournir de l'eau morte, et de fondre la cuve de cuivre comme vase pour la contenir. Maintenant il n'y a plus d'impureté à enlever ; et du fleuve de Dieu Son peuple boit. Alors, dans certaines des ordonnances commandées par Jéhovah, des « eaux vives » devaient être trouvées par l'adorateur. Maintenant le Très-Haut lui-même fournit « l'eau de la vie ».

5. Le peuple du Seigneur est conduit dans le pays de la promesse. Moïse leur décrit sa gloire comme un pays arrosé par le Seigneur, au lieu de l'être par le labeur humain. « Car l'Éternel, ton Dieu, te fait entrer dans un bon pays, pays de cours d'eau, de sources et de nappes souterraines qui jaillissent dans les vallées et sur les montagnes » : Deut. viii, 7. « Car le pays dont tu vas prendre possession n'est pas comme le pays d'Égypte, d'où vous êtes sortis, où tu jetais ta semence et l'arrosais avec ton pied, comme un jardin potager : mais le pays dont vous allez prendre possession est un pays de montagnes et de vallées, et il boit l'eau de la pluie du ciel » : Deut. xi, 10, 11. Et si cela était trop peu, ils devaient posséder des « puits creusés, qu'ils n'avaient pas creusés » : Deut. vi, 11. Combien cette ville est-elle supérieure à ce pays ! Leur fleuve principal, le Jourdain, suivait son cours au milieu du pays ; mais il agissait comme une séparation entre ses tribus : elles étaient divisées en « ce côté du Jourdain » et « au-delà du Jourdain ». Les gués étaient peu nombreux ; et au temps de la moisson venaient les inondations, quand le fleuve recouvrait les champs adjacents. C'était l'endroit où les Israélites étaient rattrapés et tués par des frères. Il fut séché en partie : signe de sa disparition finale. Il prenait sa source dans les montagnes ; il tombait dans le Lac de la Mort. Ici se trouvent à la fois un fleuve et un lac ; mais les deux sont séparés. Dans celui-là se baignait le lépreux, pour le purifier. Maintenant le lépreux est en dehors de la ville, et hors de portée du courant de vie.

6. Le Seigneur choisit un lieu pour Son nom après que Son roi est établi. La ville de Jérusalem possède quelques fontaines, mais dépend principalement pour son approvisionnement en eau de celle qui tombe du ciel ; c'est pourquoi des citernes et des réservoirs sont gardés dans les maisons privées. Ce fut la gloire de certains rois de conduire des aqueducs dans la ville pour l'approvisionner. Au sujet d'Ézéchias, il est écrit qu'« il fit l'étang [réservoir] et l'aqueduc, et amena l'eau dans la ville » : 2 Rois xx, 20 ; xviii, 17 ; 2 Chron. xxxii, 30. Pour le prophète Élisée, ce fut l'un des miracles qu'il guérit les eaux mauvaises de Jéricho (2 Rois ii, 19-22), et qu'il fournit de l'eau dans le désert pour une armée prête à mourir de soif. 2 Rois iii, 9. Nous lisons au sujet du réservoir de Siloé et de celui de Béthesda dans l'histoire de notre Seigneur. Mais que sont des réservoirs face au flot d'eau d'un fleuve ? Les fléaux de la cécité et de la maladie ont maintenant disparu.

7. Nous voyons dans les plaies qui sont amenées sur l'homme au jour de la colère combien l'approvisionnement en eau affecte l'humanité. Dieu change les eaux douces de la terre en amertume ; et des milliers meurent. Il les change ensuite en sang, et toutes dégoûtantes qu'elles sont, le contraste même en apparence et en goût avec les eaux éclatantes comme du cristal, les hommes doivent boire ou mourir. Les eaux de la terre sont faites eaux de mort : contraste frappant avec le courant de vie ! Ce fleuve est aussi le contraste avec le fleuve emblématique de mort que le Dragon vomit de sa bouche, afin d'emporter la Femme du ciel. C'est ici la consolation de l'Épouse, qu'elle possède un fleuve de vie coulant toujours hors du trône de Dieu.

8. La béatitude millénaire doit être signalée par des dons spéciaux d'eau à Jérusalem. Une fontaine doit être ouverte pour l'usage de la maison de David, et des habitants de Jérusalem, dans les cas de péché et d'impureté. Zach. xiii, 1. Mais dans la Nouvelle Jérusalem il n'y a ni péchés ni aucune impureté, et une telle fontaine n'est pas requise. Des eaux doivent jaillir dans les sables arides, au milieu desquels Israël peina pendant quarante ans. Ce désert doit devenir une portion de la Terre Sainte. « Dans le désert des eaux jailliront, et des ruisseaux dans la solitude. Le mirage se changera en étang, et la terre aride en sources d'eaux ; dans le repaire des dragons, où chacun se couchait, il y aura de l'herbe avec des roseaux et des joncs » : Ésa. xxxv, 6, 7. « Je ferai jaillir des fleuves sur les hauteurs, et des fontaines au milieu des vallées ; je changerai le désert en étang, et la terre aride en sources d'eaux » : Ésa. xli, 18. « Les bêtes des champs m'honoreront, les dragons et les autruches ; parce que je donnerai des eaux dans le désert, et des fleuves dans la solitude, pour donner à boire à mon peuple, à mon élu » : Ésa. xliii, 20. Un fleuve doit jaillir dans Jérusalem elle-même. Ps. xlvi, lxv ; Joël iii, 18. « En ce jour-là, des eaux vives sortiront de Jérusalem ; la moitié d'entre elles vers la mer orientale, et la moitié vers la mer occidentale : il en sera ainsi été comme hiver » : Zach. xiv, 8. Et à Ézéchiel fut donnée une vue détaillée des eaux saintes qui doivent jaillir du temple de Dieu dans les derniers jours, et couler vers la mer Morte. Ézéch. xlvii. Sur ce point, la différence entre la Jérusalem terrestre et la céleste peut être clairement vue. Sur la terre il y a une maison de Dieu ; au ciel enfin il n'y en a pas. Sur la terre il y a un autel ; dans la Jérusalem Sainte, aucun. Ver. 1. Dans le jour millénaire il y a une « mer » ; dans le jour éternel il n'y en a aucune. Sur la terre il y a des eaux à « guérir » : dans le ciel il y a des eaux de vie. Près de l'Ancienne Jérusalem il y a des pêcheurs et du poisson. Nous ne lisons rien de tel sur la nouvelle terre. Sur la vieille terre se trouvent des marais ne devant jamais être guéris, et pleins de sel. Il n'y a rien de tel, pour autant que nous le sachions, sur la nouvelle terre. Durant le jour du Seigneur il y a une mer de verre devant le trône. Maintenant que le ciel et la terre sont réunis en un seul, il n'y a plus de mer réelle sur terre, et plus de mer représentative devant le trône ; mais un fleuve de vie sortant du trône. Quand la Grande Multitude s'assembla devant le trône, il fut promis que Jésus les conduirait aux fontaines de vie. La fontaine des eaux de vie est à l'intérieur de la ville. Vers ce point, donc, Jésus conduit. Ici se trouve le repos des ressuscités ; ici se trouvent leurs demeures. vii, 17 ; xxi, 5 ; xxii, 17.

Dans la Nouvelle Cité nous ne lisons pas au sujet du vin. Les eaux de vie prennent sa place. Il n'y avait pas de vin en Éden. Nous en lisons pour la première fois après le Déluge ; et alors seulement pour apprendre la chute douloureuse de Noé par lui. Gen. ix, 21. Le vin semble se joindre de manière appropriée au manger de la chair des animaux alors accordé pour la première fois à l'homme. Le vin est reconnu par Dieu, comme utilisé par Melchisédek après le triomphe de la victoire d'Abraham. Gen. xiv, 18. Le vin n'est pas accordé dans le désert, mais l'eau seule. Deut xxix, 6. Mais quand le peuple de Dieu est entré dans le pays, le vin est nommé avec la farine et l'huile, comme l'une des nécessités de la vie. 1 Chron. ix, 29 ; 2 Chron. ii, 10-15 ; Ps. civ, 15 ; et Apoc. vi, 6. Ne pas boire de vin était une chose étrange, inouïe. Luc i, 15 ; vii, 33. Il était utilisé avec les sacrifices dans le temple de Dieu. Ex. xxix, 40 ; Lév. xxiv, 13 ; Nomb. xv, 5-10 ; xxviii, 14. Jésus changea l'eau en vin au mariage de Cana. Il promet aux disciples qu'Il boira du vin avec eux à Son retour dans Son royaume. Matt xxvi, 29 ; Marc xiv, 25. Dans le jour de gloire millénaire de la terre, il doit y avoir

un festin pour toutes les nations avec des vins vieux. Ésa. xxv. Mais cela ne doit pas durer. Il y avait des indications de sa cessation finale, du moins pour les ressuscités. Ceux particulièrement dédiés à Dieu, comme les Nazaréens, devaient s'abstenir de tout ce qui venait de la vigne. Nomb. vi. Jésus, partant de la terre, prit le vœu de Nazaréen, et l'a gardé jusqu'à présent. Matt. xxvi, 29. Il était interdit aux sacrificateurs de prendre du vin pendant qu'ils étaient engagés dans leurs fonctions. Lév. x, 9. Même dans les jours millénaires, ils doivent s'abstenir. Ézéch. xliv, 21. Les rois ne devraient pas boire de vin, dit Salomon. Prov. xxxi, 4. Les pensionnaires de la Nouvelle Jérusalem sont à la fois sacrificateurs et rois. Le vin doit être utilisé comme cordial pour l'affligé, dit le sage. Mais l'affliction a maintenant disparu pour toujours. Le vin dans le livre de l'Apocalypse est principalement le « vin de la fureur », et du péché. xiv, 8–10 ; xvi, 19 ; xvii, 2 ; xviii, 3 ; xix, 15. Mais le péché et la fureur sont tous deux passés. La nouvelle terre semble revenir aux fruits de l'arbre, et aux eaux de la terre — le premier arrangement du Seigneur Dieu pour la subsistance humaine. Des « eaux vives » étaient requises par la Loi, afin de purifier le lépreux guéri. Lév. xiv, 6, 50, 51, 52 ; xv, 13. Elles devaient être ajoutées aux cendres de la génisse rousse afin de purifier l'impur. Nomb. xix, 17. Ici les eaux de vie coulent pour ceux qui sont pour toujours propres.

Des « eaux vives » sont promises pour sortir de Jérusalem d'en bas. Zach. xiv, 8. Mais les eaux de vie sont l'héritage de Jérusalem d'en haut. C'est ici le fleuve de « l'eau de la vie », en vérité. L'eau de vie de la terre devrait plutôt être appelée eau de mort. Les eaux de Dieu sont « éclatantes comme du cristal ». C'est la gloire de l'eau d'être claire, exempte d'impureté et de sédiment, reflétant librement la lumière environnante.

Elles prennent leur source « du trône de Dieu et de l'Agneau ». Voici les preuves d'une dispensation très différente de celle qui s'est ouverte sur nous au chapitre iv. Là, le trône était le lieu du jugement. Le Père seul y siégeait alors ; c'est maintenant le trône de Dieu et de l'Agneau. Il n'y a maintenant ni arc-en-ciel ni nuée autour de lui ; car la nouvelle terre repose sur une meilleure alliance que l'ancienne. Il n'y a plus les vingt-quatre trônes subordonnés, ni les anciens les occupant. Mais tous les citoyens sont rois, régnant pour toujours. Il n'y a pas d'animaux représentatifs ; car la créature elle-même est devenue participante de la liberté de gloire appartenant aux fils de Dieu. Le livre scellé n'est plus contemplé ; il est remplacé par le livre de vie de l'Agneau ouvert. Les torches de feu ne sont pas nommées ; à leur place nous avons la gloire de Dieu, et le luminaire de la ville. Le feu cesse d'être vu ; car la fureur est à son terme. La mer de verre a fusionné dans l'étang de feu. Des éclairs et des tonnerres sortaient du trône alors ; mais maintenant des eaux de vie. Du trône de Dieu dans Daniel sortent des flots de feu. Le jugement vengeant le péché est alors à l'œuvre.

Devant le premier trône les eaux de la terre furent frappées, et portèrent la mort. Maintenant le trône rayonne de vie.

Nous n'avons plus non plus les trônes subordonnés du chapitre xx. Le règne de Jésus comme Messie est passé. Aux jours de Babylone, la cité dominait les rois de la terre : maintenant le trône de Dieu domine tout.

Bien que l'entourage du trône de Dieu au chapitre iv ait disparu, le trône de Dieu existe encore. Le gouvernement doit subsister pour toute l'éternité. Dans l'ancienne Jérusalem, le temple était le centre de la ville : l'arche était le centre du temple. Maintenant le trône remplace l'arche ; de même que la ville remplace le temple. Le trône contient un mémorial de l'ancien propitiatoire. C'est le trône « de l'Agneau », en mémoire du Sauveur réconciliant Dieu avec Ses créatures offensantes. Nous nous rappellerons toujours l'approche par le Médiateur.

Dans Apoc. xi, 15, la domination est décrite comme celle de « notre Seigneur et de Son Christ ». Les trônes sont séparés dans le millénium. Le trône de Dieu est en haut : le trône de Christ est en bas. Puis vient le trône de jugement. Enfin apparaît le trône commun, après que le jugement soit passé. La justice et la miséricorde se sont rencontrées ; et la vie pour toujours coule de la rencontre des deux. L'alliance de Noé reposait sur le sacrifice d'animaux : celle-ci repose sur le vrai sacrifice, l'Agneau de Dieu. Dieu est tout en tous.

Israël, en demandant un roi au lieu d'avoir Jéhovah pour souverain, sépara la maison de Dieu (ou le lieu du culte) du trône. Maintenant le trône de Dieu dans la ville est le foyer à la fois du culte et du gouvernement. Dans l'ancienne Jérusalem, deux témoins attiraient sur les hommes toutes sortes de plaies. Ici il n'y a « plus de malédiction ». Dans l'une régnait « la Bête Sauvage » : ici se trouve le trône « de l'Agneau ». La ville de Dieu ici-bas était « Sodome et Égypte » : celle-ci est Jérusalem et Éden. Pour le trône de Satan nous avons le trône de Dieu ; et pour la marque de la Bête Sauvage, le nom de Dieu sur le front de Ses serviteurs.

Dans l'Ancien Testament nous lisons au sujet du « trône de l'Éternel ». « Salomon s'assit sur le trône de l'Éternel comme roi » : 1 Chron. xxix, 23. « En ce temps-là on appellera Jérusalem le trône de l'Éternel » : Jér. iii, 17 ; Ésa. vi, 1. C'est le titre qu'il prend au jour millénaire.

> « L'Éternel a établi son trône dans les cieux, et son règne domine sur toutes choses » : Ps. ciii, 19.

Mais c'est maintenant « le trône de Dieu » : vii, 15 ; xii, 5. Le titre particulier de Dieu par rapport à Israël a disparu avec la position particulière d'Israël.

« Au milieu de sa place » se trouvait l'arbre de vie. Des raisons ont été données précédemment pour lesquelles le mot ici utilisé devrait être considéré comme quelque chose de plus qu'une « rue ». La Nouvelle Jérusalem doit avoir beaucoup de rues ; il n'y a qu'un seul emplacement comme son centre. Le mot signifie « un large espace ». Il semble désigner la partie supérieure et centrale de la ville. Il semble répondre au Saint des Saints ; comme la ville en général correspond au sanctuaire, et les fondements au parvis des sacrificateurs. Avec cette portion centrale toutes les autres rues, je suppose, communiquent : vers elle, comme vers leur centre naturel, elles tendent. C'est un arrangement naturel et magnifique, adopté par certaines villes d'Europe et d'Amérique.

Cyrus répondant à un ambassadeur lacédémonien, dit : « Que des hommes qui avaient un grand espace vide dans leur ville, où ils s'assemblaient dans le but de se tromper les uns les autres, ne pourraient jamais être pour lui un objet de terreur »... « Cyrus fit cette réflexion sur les Grecs à cause de la circonstance qu'ils avaient de grandes places publiques ». « Xénophon » (dit Larcher) « distingue proprement la place publique qui était occupée par les maisons des magistrats et celles appropriées à l'éducation de la jeunesse, de ces endroits dans lesquels les provisions et les marchandises étaient vendues ».

Au sujet des Babyloniens, Hérodote dit (chapitre 197) : « Ceux d'entre eux qui sont malades, ils les portent sur quelque place publique ; ils n'ont pas de professeurs de médecine, mais les passants en général interrogent la personne malade concernant sa maladie ».

« Au centre de la ville se dresse la Plaza, un carré de 150 yards de chaque côté » : *Stephen's Central America*, p. 116.

« La Plaza étant la place du marché, est habituellement un grand espace ouvert, donnant de l'effet à la vue de l'église ; et elle contient pour la plupart une fontaine d'eau en son centre, et possède une rangée d'arbres tout autour, ce qui ajoute aussi à l'effet général ». Le nom même de « plaza » en italien, « piazza » — semble être dérivé du mot grec utilisé ici (πλατεια).

Le Paradis et Jérusalem sont combinés. Comme c'est Éden, nous avons un fleuve et un arbre. Comme c'est une ville, nous avons un trône et une rue, ou place. C'est son progrès par rapport à ce que nous lisons autrefois. « L'arbre de vie était au milieu du jardin » : Gen. ii, 9 ; iii, 3.

Comment devons-nous comprendre « l'arbre de vie » ? Littéralement ou figurativement ? Nous demandons d'abord — est-il absurde de le prendre littéralement ? Nul ne peut dire qu'il l'est, s'il admet que l'arbre de vie en Éden doit être pris littéralement. Je ne discute pas avec ceux qui spiritualisent le Jardin d'Éden. Ils sont, presque nécessairement, mal affermis sur les fondamentaux de la foi chrétienne.

Il est tout à fait vrai que l'expression « arbre de vie » est utilisée figurativement dans l'Écriture. « Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse ». « Elle est un arbre de vie pour ceux qui la saisissent » : Prov. iii, 13, 18. « Le fruit du juste est un arbre de vie » : xi, 30. Mais dans ces cas tout le monde voit que l'expression est figurative. Il n'y a pas de description de ses fruits chaque mois, et des usages de ceux-ci.

Que dirons-nous de ce qui suit ? Parle-t-il d'un arbre littéral ?

> « Il n'y a rien de très plaisant dans la floraison, mais un arbre majestueux, vêtu de feuilles sombres et brillantes, et chargé de plusieurs centaines de gros fruits de couleur verte ou jaunâtre, est l'un des objets les plus splendides et les plus beaux que l'on puisse rencontrer parmi les paysages riches et diversifiés de Tahiti. Deux ou trois de ces arbres sont souvent vus poussant autour d'une chaumière rustique... L'arbre est propagé par des pousses de la racine ; il porte en environ cinq ans, et continuera probablement de porter pendant cinquante ou soixante ans ».
>
> « Pour les indigènes des îles de la mer du Sud, c'est l'article principal du régime, et on peut en vérité l'appeler leur bâton de vie. Ils en sont excessivement friands, et il est évidemment nutritif... Pour les chefs, il est habituellement apprêté deux ou trois fois par jour ; mais pour les paysans, etc., rarement plus d'une fois durant la même période ».
>
> « L'arbre sur lequel pousse le fruit-à-pain, outre le fait de produire deux et souvent trois récoltes en une année, donne une gomme précieuse, ou résine... L'écorce des jeunes branches est utilisée pour fabriquer plusieurs variétés de tissus indigènes. Le tronc de l'arbre fournit aussi l'un des types de bois les plus précieux que les indigènes possèdent... »
>
> « Il est probable que dans aucun groupe des îles du Pacifique, il n'y ait une plus grande variété dans les sortes de ce fruit précieux que dans les îles de la mer du Sud. Les diverses variétés mûrissent à différentes saisons... de sorte qu'il n'y a que peu de mois dans l'année où l'on ne trouve pas de fruits mûrs... les missionnaires connaissent près de cinquante variétés » : *Missionary Records*, p. 11.

Combien fortes sont les ressemblances ici ! Si l'un est un arbre littéral, l'autre l'est aussi.

« Mais comment un seul arbre peut-il se tenir dans trois endroits différents ? Comment peut-il être au milieu de la place, et sur les deux côtés du fleuve ? » Deux réponses peuvent être données :

1. Sa nature est comme celle du banian de l'Inde, qui s'étend sur un espace immense, n'ayant pas un seul tronc, comme chez nous, mais plusieurs : chaque branche envoyant vers le bas des fibres, qui après un temps deviennent de nouveaux troncs de l'arbre.
2. Le mot utilisé dans l'original est un mot singulier. Il signifie généralement « bois de charpente » (*timber*). Il désigne probablement une espèce d'arbre, non un seul spécimen individuel de celui-ci. L'arbre de vie était autrefois « au milieu du Jardin » : Gen. ii, 9 ; iii, 3. C'est encore sa place. L'arbre est au milieu de la place, et la place est au milieu de la ville.

L'âme de l'homme n'aime pas seulement la société de la ville, mais Dieu l'a fait aussi pour trouver son délice dans la beauté de la campagne. Autrefois un roi de Babylone tenta d'unir les deux, et le résultat de sa tentative fut les fameux Jardins Suspendus, dont nous lisons la description suivante :

> « Sur le sommet de la citadelle se trouvent les jardins suspendus — un thème banal chez les poètes grecs ; ils égalent en hauteur les murailles de la ville, et leurs nombreux arbres élevés offrent un ombrage agréable... Pour les soutenir se trouvent vingt murs denses, distants l'un de l'autre de onze pieds, surmontés de rangées de piliers en pierre, sur lesquels est étendue un pavé quadrangulaire de pierre, assez solide pour supporter de la terre amassée haut, et de l'eau fournie pour l'irrigation. Un spectateur distant de ces bosquets supposerait qu'ils sont des bois oscillant sur leurs montagnes... » (*Quintius Curtius*, vol. ii, p. 8).

Dans les temps millénaires, il y a une grande ressemblance avec cet arrangement de Dieu sur la nouvelle terre.

> « Sur le torrent, sur ses bords de chaque côté, croîtront toutes sortes d'arbres fruitiers. Leur feuillage ne se flétrira point, et leurs fruits ne cesseront point ; ils mûriront tous les mois, parce que les eaux sortiront du sanctuaire. Leurs fruits serviront de nourriture, et leurs feuilles de remède » : Éz éch. xlvii, 12.

Mais là-bas les arbres sont à l'extérieur de la ville, sur les bords du fleuve qui entre dans la mer Morte. Là les eaux procèdent du sanctuaire : ici il n'y a pas de temple, mais elles sortent du trône. Quel grand contraste se trouve dans le tableau suivant :

> « Juda est dans le deuil, ses portes sont languissantes... Les grands envoient les petits chercher de l'eau ; les petits vont aux citernes, ils n'y trouvent pas d'eau, et ils s'en retournent avec leurs vases vides... Parce que la terre est fendue, faute de pluie dans le pays... la biche même met bas dans la campagne et abandonne son faon, parce qu'il n'y a point d'herbe » : Jér. xiv, 2-5.

Combien contrasté aussi avec Ézéchiel iv ! Là Jérusalem la terrestre est assiégée ; et à l'intérieur de ses murs se trouvent la famine et la sécheresse. Le prophète doit mélanger ensemble des sortes de nourriture inférieures, et la manger au poids, pas la moitié de ce que la nature réclame. Il doit boire aussi une gorgée mesquine, craignant que les provisions de la ville ne fassent défaut. Ici il n'y a pas de peur d'un siège : et des provisions abondantes de toutes choses à l'intérieur de la ville.

L'herbe alors ne sera plus la nourriture de l'homme. Le fruit de l'arbre fut originellement désigné pour le nourrir. Mais le péché vint, et alors afin de contraindre au labeur, le Très-Haut fit de l'herbe son soutien. Combien est petite la proportion de nourriture que contient le blé, comparée à un pommier ? Le pommier n'a pas besoin de labourage et de semailles, de hersage et de désherbage. Année après année il rend sa récolte sans labeur. Le baron Humboldt trouva que, d'un lopin de terre qui, planté de blé, ne nourrirait que deux personnes, cinquante pourraient être nourries s'il était planté du bananier. Maintenant l'arbre est à nouveau destiné à nourrir les hommes. Le bâton de la vie n'est plus un roseau, mais un arbre. L'arbre de vie est rendu à l'homme : les chérubins et l'épée ne ferment plus le chemin. Ces gardes n'étaient pas autour de lui au début. Ils sont maintenant retirés : les marques de la chute ne sont plus, le Tentateur ne peut plus tenter. Les dégradations du plan originel de Dieu sont passées : le dessein ininterrompu est enfin déroulé devant nous. La Bible est l'histoire du trouble apporté par le diable au plan originel. Ce trouble est pour toujours enlevé, et la puissance de l'ennemi détruite.

Avec l'herbe comme nourriture l'homme fut chassé de la présence de Dieu, contraint au labeur et à la mort. Mais tout est inversé maintenant : sa nourriture est le fruit de l'arbre, sa demeure dans la présence de Dieu, il n'a pas besoin de travailler ; il ne peut mourir.

Le fleuve et l'arbre sont des retours manifestes à l'Éden. Ne doit-il pas y avoir par conséquent à d'autres égards un retour au terrain de l'Ancien Testament ? Et l'interprétation de ce livre spirituellement ne doit-elle pas de nécessité nous mener loin ? La Loi et l'Évangile découvrent tous deux Dieu : chacun a sa place dans le résultat final.

L'arbre de vie du tabernacle céleste était typifié sous l'économie mosaïque par la table des pains de proposition.

> « Tu feras une table de bois d'acacia ; sa longueur sera de deux coudées, sa largeur d'une coudée, et sa hauteur d'une coudée et demie. Tu la couvriras d'or pur, et tu y feras une bordure d'or tout autour. Tu y feras à l'entour un rebord d'une paume de large, sur lequel tu mettras une bordure d'or tout autour. Tu lui feras quatre anneaux d'or, et tu mettras les anneaux aux quatre coins, à ses quatre pieds... Tu feras les barres de bois d'acacia, et tu les couvriras d'or, pour que

> la table puisse être portée avec elles... Tu mettras sur la table les pains de proposition devant ma face continuellement » : Ex. xxv, 23-30.

La table de bois était couverte d'or incorruptible, afin qu'elle puisse signifier l'arbre de vie. L'homme ne peut fabriquer un arbre vivant : sa ressemblance la plus proche est une table couverte de pain. La table devait être couronnée autour de son rebord : car la mort est engloutie dans la victoire. Les obstacles au manger de l'arbre de vie par l'homme sont triomphalement enlevés. Il devait y avoir des anneaux d'or sur ses côtés, afin qu'elle puisse être portée çà et là par les hommes, selon les voyages des enfants d'Israël. Ce que la Loi ne pouvait rendre ferme, la grâce de Dieu l'établit. L'arbre est fermement fixé à la fin par Dieu, pour fleurir et porter pour toujours.

Sur la table devaient être disposés ses pains.

> « Tu prendras de la fleur de farine, et tu en feras douze gâteaux ; chaque gâteau sera de deux dixièmes de fleur de farine. Tu les placeras en deux piles, six par pile, sur la table d'or pur devant l'Éternel. Tu mettras de l'encens pur sur chaque pile, et il sera sur le pain comme un mémorial, comme une offrande consumée par le feu devant l'Éternel. Chaque jour de sabbat, on rangera ces pains devant l'Éternel continuellement : c'est une alliance éternelle qu'observeront les enfants d'Israël... ils les mangeront dans un lieu saint ; car ce sera pour eux une chose très sainte parmi les offrandes consumées par le feu devant l'Éternel : c'est une loi perpétuelle » : Lév. xxi, 5-9.

Les douze gâteaux étaient des signes des douze sortes de fruits ici, et de l'éternité de la provision de Dieu pour Son peuple. Ils devaient être disposés en deux rangées. De même, l'arbre de vie pousse de ce côté-ci et de ce côté-là du fleuve de vie. Ces pains étaient « un mémorial », comme les pierres du pectoral du Souverain Sacrificateur.

Ils devaient être un souvenir pour Dieu de Son dessein de conduire les fils d'Abraham dans la cité de Dieu, et de Son soin pour eux là-bas. Ils devaient être renouvelés chaque semaine ; au jour du repos, des pains frais devaient être placés en présence de Dieu. Ici, les fruits sont retirés une fois par mois. Le pain ne se garderait pas bon aussi longtemps. Mais maintenant le vrai repos est venu, et c'est Dieu, non l'homme, qui fournit et change le pain de Son peuple. Le fruit ne devait être que pour les sacrificateurs fils d'Aaron : comme notre Seigneur le remarque aussi. De même, les fruits de l'arbre n'appartiennent qu'aux citoyens de la Nouvelle Jérusalem. Il y avait en Israël le pain ordinaire, et le « pain de la présence », ou « pains de proposition ». C'est ici le « pain de la Présence » de Dieu, dans un sens bien plus élevé que ce qui était connu d'Israël. Il nourrit ceux qui habitent dans Sa maison pour toujours.

Et ceci est en accord avec l'enseignement plus ancien de l'Éden. Au début, nos parents étaient les bienvenus pour tous les arbres du jardin, excepté celui de la connaissance du bien et du mal. Après leur péché, ils sont chassés, de peur qu'ils ne mangent de l'arbre de vie, qui ne se trouvait que dans le jardin. Dans cette position se trouvait toute leur postérité déchue : ils étaient exclus de l'arbre de vie. Et c'est là la position, à certains égards, des nations de la nouvelle terre. Elles vivent à l'extérieur du Paradis ; et l'arbre de vie ne pousse que là. Mais elles sont autorisées par moments à monter vers Dieu et vers Son Paradis : alors qu'il y a des gardes aux portes, ils ne sont pas la terrible épée de feu qui tournait de tous côtés. Cela n'est perpétué que dans l'étang de feu. Les ressuscités d'entre les morts prennent la place de nos parents non déchus : ils habitent dans le Paradis de Dieu : l'arbre de vie est à eux.

Ce fut l'une des bénédictions de la terre promise, que le peuple jouît des fruits d'arbres qu'il n'avait pas plantés. Deut. vi, 11 ; Jos. xxiv, 13. Voici l'arbre planté de Dieu pour être joui en commun par tous Ses fils ressuscités. Des palmiers sculptés recouverts d'or et des fleurs épanouies ornent le temple de Salomon et celui d'Ézéchiel (1 Rois vi, 29, 32, 35 ; Ézéch. xi, 16), mais des arbres vivants, et des fleurs sans doute, ornent le Paradis de Dieu. Le Seigneur fit une fois fleurir et porter du fruit à la verge morte d'Aaron en Sa

présence, en signe de la supériorité de la sacrificature de Moïse sur le peuple des tribus. Ici, la puissance de la résurrection et de la vie éternelle est mise en avant par Dieu en faveur des ressuscités et de leurs provisions.

L'arbre portait douze sortes de fruits. Les mots « sortes de » ne sont pas exprimés, mais sont clairement sous-entendus. M. Stuart traduirait par « récoltes de fruits », ou « moissons de fruits » ; mais le mot n'a jamais ce sens. Douze récoltes de fruits sont impliquées dans le fait que l'arbre porte du fruit chaque mois ; mais chaque mois est une sorte de fruit différente.

Combien grande est la supériorité de cet arbre par rapport à n'importe quel autre sur la vieille terre ! Ici, nous n'avons qu'une seule sorte de fruit sur n'importe quel arbre, à moins qu'il ne soit greffé. Nous n'avons ordinairement qu'une seule récolte de fruits dans l'année ; et deux, ou tout au plus trois récoltes de fruits est la limite extrême. Mais là-bas, nourri par le fleuve de vie, et jouissant de la lumière non seulement du soleil et de la lune, mais des luminaires de la cité, il produit douze sortes de fruits, et porte douze récoltes dans l'année. C'est un arbre planté près des eaux, qui ne craint ni la sécheresse de l'été, ni le gel de l'hiver. Jér. xvii, 8 ; Ps. i, 3 ; Ézéch. xix, 10.

D'après cela, nous apprenons que la nouvelle terre possédera à la fois un soleil et une lune, comme maintenant. L'année sera divisée en « mois » par la lune ; et l'année consistera en douze de ceux-ci, déterminés par la course de la terre autour du soleil, comme maintenant. Douze est le nombre permanent ; et par conséquent survit à la destruction de la vieille terre. Mais il n'y a ni automne ni hiver dans la ville. Chaque mois est un mois de floraison et de fruit. Sur cette terre, la malédiction consécutive à la Chute a enfermé les puissances du sol et de l'arbre. Mais là-bas, le bon plaisir de Dieu fait que tous deux produisent une fertilité qu’on peut à peine imaginer.

Le Seigneur Dieu à la création donna tant l'herbe que l'arbre à l'homme pour lui fournir de la nourriture. Gen. i, 29. Ici, l'herbe est passée sous silence : l'arbre seul est nommé. De plus, nous traitons des privilèges de la ville seulement ; la nouvelle terre en général abonde sans doute tant en herbe qu'en arbre. Les arbres qui portent du fruit ne devaient pas être coupés par les Israélites lorsqu'ils assiégeaient une ville : car ils étaient la vie de l'homme. Deut. xx, 19, 20. Ils pouvaient en manger, mais pas les couper. Mais maintenant il n'y a plus de crainte d'un siège, et la hache ne sera pas entendue sur les branches de l'arbre de vie. Au milieu de l'abondance du Jardin, parmi ses arbres « agréables à la vue et bons à manger », un arbre était réservé pour Dieu. Maintenant il n'y a plus de restriction : l'arbre fatal de la connaissance du bien et du mal n'est plus là. Le sol ne porte pas non plus d'épines et de ronces maintenant : car la malédiction est passée.

Dans le désert, Israël se plaignit du manque de variété dans sa nourriture. « Il n’y a point de pain, et il n’y a point d’eau ; et notre âme est dégoûtée de ce pain si léger » : Nomb. xxi, 5. « Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Égypte gratuitement, des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et des aulx. Maintenant, notre âme est desséchée : plus rien ! Nos yeux ne voient que de la manne » : Nomb. xi, 5, 6. Ils soupiraient après des fruits dans le désert.

À Élim, l'une de leurs stations, il y avait soixante-dix palmiers et douze fontaines d'eau. Mais là seulement trouvons-nous des arbres fruitiers. En conséquence ils se plaignent. Ce n'est « pas un lieu où l’on puisse semer, et il n’y a ni figuier, ni vigne, ni grenadier, ni d’eau à boire » : Nomb. xx, 5.

Dans la cité de Dieu, il y a une variété constante de fruits : mois par mois la sorte est changée. Il n'y a pas besoin de magasins, ni de modes pour contrer la tendance du fruit à la corruption ; l'arbre porte pour tous les citoyens, et il n'y a pas de cessation dans ses récoltes.

Dans les promesses de nourriture de la Loi nous lisons — Le Seigneur bénira « le fruit de ton sol, ton blé, ton moût et ton huile, les portées de ton gros et de ton menu bétail » : Deut. vii, 13. Mais ici il n'y a ni troupeaux

ni gros bétail ; ni blé, ni vin, ni huile : car tout cela demande du travail pour être produit. Les citoyens de la Ville Sainte ont un emploi bien différent et plus noble.

En décrivant l'abondance du pays, Moïse dit — C'est « un pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers ; un pays d'oliviers et de miel » : Deut. viii, 8. Dans la ville du repos final, il n'y a que des fruits, et ceux-là ne sont pas spécifiés. Il est digne de remarque que lorsque le peuple dans le désert demande de la chair à manger, Dieu leur promet qu'ils en auront un mois entier. Nomb. xi, 13, 19, 20. Mais là c'était de la viande de chair, et ils en seraient dégoûtés, comme Dieu le prédit et le conçut. Mais ici c'est le fruit de l'arbre, dont l'homme ne se lasse pas aussi facilement.

Les fruits de Palestine apportés dans le désert révélèrent une partie de sa gloire aux hommes du désert. « Prenez des fruits du pays », dit Moïse. Nomb. xiii, 20. Ils le firent. « Ils arrivèrent jusqu'au torrent d'Eschcol ; là ils coupèrent une branche de vigne avec une grappe de raisin, qu'ils portèrent à deux au moyen d'une perche ; ils prirent aussi des grenades et des figues » : 23. Le fruit du Paradis céleste est spécial dans sa gloire : et il est ici présenté aux hommes de foi dans le désert.

La nourriture que Jéhovah administrait à Son peuple dans le désert ressemblait à du pain dans son goût. C'était « comme des gâteaux au miel ». Un omer devait en être conservé, afin que leurs descendants puissent « voir le pain avec lequel le Seigneur les avait nourris dans le désert » : Ex. xvi, 32-35. C'était le « blé du ciel ». Mais maintenant le fruit de l'arbre remplace en permanence le produit de l'herbe des champs.

Quand Israël entra dans le pays, leurs récoltes furent rendues dépendantes de leur obéissance. Si obéissants, « la terre donnera ses produits, et les arbres des champs donneront leurs fruits ». Si désobéissants, l'inverse suivrait. Lév. xxvi, 4, 20.

> « Tu porteras beaucoup de semence dans ton champ, et tu récolteras peu, car la sauterelle la dévorera. Tu planteras des vignes et tu les cultiveras, mais tu ne boiras pas de vin et tu ne récolteras pas de raisins, car les vers les mangeront. Tu auras des oliviers dans toute l'étendue de ton pays, mais tu ne t'oindras pas d'huile, car tes olives tomberont. Les sauterelles consommeront tous tes arbres et le fruit de ton sol » : Deut. xxviii, 38-40, 42.

L'abondance de pluie et de fruits devait être la gloire du pays ; la fermeture de ceux-ci la malédiction de la loi. Ici, il n'y a aucun danger de perte de l'un ou de l'autre. Les eaux de vie coulent toujours, fermes comme le trône de Dieu. L'arbre porte toujours ; il n'est pas seulement le soutien de la vie pour les autres, mais plein de vie en lui-même*. Le nom de la femme d'Adam était Heeva (« Vie »). L'Épouse du second Adam est la vie en vérité : ses arbres, son eau et son livre sont tous « de vie » : ses enfants vivent pour toujours.

***[NBP]*** Sur l'ourlet de la robe du Souverain Sacrificateur, il devait y avoir des grenades de bleu, de pourpre et d'écarlate. Ex. xxviii, 33, 34. Étaient-elles des ombres de l'arbre de vie et de ses fruits, dépendant du plus grand sacrificateur ?*

Dans les Actes nous trouvons que les grandes villes de Tyr et de Sidon furent obligées de se soumettre à Hérode, parce que leurs provisions dépendaient du pays du roi. Actes xii, 20. Mais cette ville est indépendante du reste de la terre. Sa nourriture et son eau sont suffisantes pour elle-même. Le Grand Roi fut une fois mécontent des citoyens, mais Son Chambellan devint leur ami, et les réconcilia avec Lui. Et maintenant ils habitent dans la présence de Dieu et de l'Agneau.

Dans le « Grand et terrible Jour du Seigneur », le déplaisir de Dieu contre l'humanité apparaît dans Son assaut contre leur nourriture et leur boisson. vi, 6, &c. Quand la vengeance du Seigneur tombe sur Babylone,

il est dit, en contraste fort et voulu avec ceci : « Les fruits que ton âme désirait se sont éloignés de toi » : xviii, 14. Ils sont pris littéralement dans les deux cas.

Dans la gloire des mille ans, de majestueux arbres de forêt doivent orner le temple de Dieu sur terre.

> « La gloire du Liban viendra chez toi, le cyprès, le pin et le buis, tous ensemble, pour orner le lieu de mon sanctuaire, et je glorifierai la place où reposent mes pieds » : Ésa. lx, 13.

Mais dans la Jérusalem céleste, seul l'arbre fruitier est nommé. En ce jour-là, les arbres des champs donneront leurs fruits, comme l'une des bénédictions promises. Ézéch. xxxiv, 27. C'était une partie de la gloire du règne de paix de Salomon, que « Juda et Israël habitèrent en sécurité, chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Beer-Schéba » : 1 Rois iv, 25.

« Les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations. »

L'arbre de vie ne se trouvait qu'en Éden. Dans le nouveau monde, il ne se trouve pas en dehors de la ville.

Dans chaque arbre il y a des parties supérieures et inférieures : les feuilles sont inférieures au fruit. Ainsi aussi parmi l'humanité telle qu'établie dans la nouvelle terre, il y a deux grandes classes : les ressuscités, et ceux encore dans la chair. Aux fils des hommes ressuscités appartiennent les fruits : et ils donnent des feuilles de l'arbre aux nations. Le pain saint de la Présence ne pouvait être mangé que par les sacrificateurs seuls dans le Lieu saint.

Il fut en vérité permis à David dans sa faim de participer aux pains saints, à cause de la pression de sa nécessité. Une telle nécessité n'existe plus maintenant ; mais peut-être est-il permis aux citoyens de donner du fruit aux nations pèlerines. En vérité, comment autrement doivent-elles être soutenues durant leur séjour dans la ville ? Le sacrificateur jugea licite de donner du pain saint à David et à ses hommes, s'ils étaient purs. Et le Sauveur approuve son action. Ses paroles sont dignes d'être remarquées :

> « Mais il leur répondit : N'avez-vous pas lu ce que fit David, lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui ? comment il entra dans la maison de Dieu, et mangea les pains de proposition, qu'il ne lui était pas permis de manger, non plus qu'à ceux qui étaient avec lui, et qui étaient réservés aux seuls sacrificateurs ? » : Matt. xii, 3, 4.

À la fin du dernier chapitre, nous avons eu exposés devant nous le temple et sa lumière, et les relations des nations avec les deux. Dans ce chapitre, le fleuve et l'arbre font leur apparition ; et maintenant nous avons la relation des citoyens et des nations avec ceux-ci.

Il n'est pas en vérité directement déclaré en ce lieu que les citoyens mangent des fruits de l'arbre : bien que cela soit très naturellement sous-entendu. Mais c'est la première promesse faite à l'église. « À celui qui vaincra je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu » : ii, 7. Et encore — « Heureux ceux qui lavent leurs robes, afin d'avoir droit à l'arbre de vie, et d'entrer par les portes dans la ville » : xxii, 14.

Le fruit de l'arbre n'est pas quelque chose de spirituel. Il n'est pas à déguster maintenant au temps du combat. Il doit être accordé une fois la victoire remportée. « À celui qui vaincra je donnerai. » La manne du désert est passée. Le pays, son arbre et son fruit sont atteints.

Le saint jugé digne de régner le possède, semblerait-il, durant les mille ans. Après cela, il appartient à tous les sauvés et ressuscités d'entre les morts, qu'ils soient d'Israël ou de l'église.

Les lampes et la table des pains de proposition étaient toutes deux à l'intérieur du tabernacle : et tandis qu'Israël répond à la table, l'Église de Christ correspond à la Lampe. Mais les deux classes de ressuscités sont des sacrificateurs non seulement du sanctuaire, mais du Lieu Très Saint.

L'homme fut chassé du Jardin, de peur qu'il ne mangeât de l'arbre de vie, et ne vécût pour toujours dans le péché. Mais maintenant qu'il possède la vie éternelle par le don de Dieu, il habite à côté de l'arbre de vie, et y possède un droit constant. C'est une bénédiction tant pour les hommes de la ville que pour les nations au-dehors.

Ses feuilles sont destinées « pour la guérison des nations ».

Ici une difficulté surgit. On pourrait dire — « Ceci prouve de manière concluante que le contexte parle des temps millénaires : car comment peut-il y avoir de la maladie après cela ? »

Je pense qu'il est tout à fait certain que la description de la ville n'appartient pas aux temps millénaires : et que ce passage est conciliable avec l'idée de sa référence à l'état éternel.

1. Ces mots n'appartiennent pas au millénium. Car celui-ci est un temps, non de guérison des nations, mais de leur brisement avec une verge de fer, et de leur mise en pièces comme des vases de potier. ii, 26, 27. Les hommes ne sont pas tous saints alors : mais à cette période, seuls les élus survivent.

2. Il doit en vérité être admis que dans l'état éternel il n'y a ni mort, ni douleur. xxi, 4. Mais pourtant il peut y avoir de la faiblesse et le déclin sans douleur du corps.

Les nations sont encore dans la chair. Certains pensent que l'arbre de vie, avant qu'Adam ne tombât, était destiné à renouveler sa vie de temps en temps, de manière à empêcher toute nécessité de mort. Il peut en être ainsi maintenant. Les corps des nations peuvent être ragaillardis par l'application des feuilles de l'arbre de vie. Il se peut qu'elles les emploient contre des blessures mécaniques aux parties de leur structure.

L'Écriture distingue entre les « infirmités », ou manque de force sous diverses formes, et les « maladies ». « Il a pris nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies » : Matt. viii, 17. À Timothée troublé par des infirmités, Paul recommande le fruit de la vigne. 1 Tim. v, 23.

Et ceci nous donne une autre raison pour le pèlerinage des nations vers Jérusalem ; une raison qui commença à être montrée sous l'Évangile, quand Dieu suscita les sacrificateurs célestes de la Nouvelle Alliance. L'Évangile devait commencer, non, comme le fit le Judaïsme, dans le désert ; mais dans la ville de Dieu, la Jérusalem terrestre. Là le Saint-Esprit descendit, et un aperçu éclatant de la béatitude finale des ressuscités fut donné. Tous les disciples furent remplis du Saint-Esprit ; il n'y avait point de pauvreté, ils avaient toutes choses communes ; aucun renoncement à soi-même n'était trop grand pour suppléer au manque de leurs frères. Ils étaient tous d'un seul cœur et d'une seule âme ; témoins de la résurrection de Jésus ; et une grande grâce reposait sur tous. Des miracles furent accomplis par les apôtres : ils se réunissaient pour le culte dans le temple, sous le portique de Salomon. Ils se tenaient distincts du reste de leur nation : mais même les Juifs qui ne croyaient pas les regardaient avec admiration. Puis nous lisons — Actes v, 16.

> « La multitude accourait aussi des villes voisines à Jérusalem, amenant des malades [infirmes] et des gens tourmentés par des esprits impurs ; et tous étaient guéris. »

Les esprits malins ne sont plus à l'œuvre : et il n'y a plus alors de Pharisiens ou de Sadducéens dans la Jérusalem céleste pour persécuter.

Jéhovah promit à Israël que s'ils étaient obéissants, aucune des mauvaises maladies d'Égypte ne leur serait infligée. Ex. xv, 26. Mais il était supposé sous la Loi que la lèpre se trouverait encore en Israël. Aux sacrificateurs sous la Loi aucun pouvoir de guérir ne fut donné. Ils étaient capables de discriminer entre l'homme sain et le lépreux. Mais ils ne pouvaient guérir le lépreux, qui sur leur parole était expulsé hors du camp. Aux disciples de Christ le pouvoir de guérir même la lèpre fut donné. Marc xvi, 16 ; Matt. x, 8. La non-possession de ce pouvoir par les croyants aujourd'hui est une preuve de combien l'Église de Christ est déchue.

Les sacrificateurs devaient porter les infirmités d'Israël, et expier pour leurs péchés. Mais alors il n'y a plus de pécheurs : et aux sacrificateurs du tabernacle céleste est donnée une provision inépuisable de puissance pour restaurer la vigueur aux faibles. Les feuilles de l'arbre de vie ne tombent pas, pour pourrir négligées sur le sol : elles suppléent au besoin des habitants du dehors. Les sacrificateurs n'en ont pas besoin. Ils ne sont pas dans la chair.

Il n'y a ni envie, ni conflit, ni murmure maintenant. Les nations ne s'irritent plus parce que certains occupent une position bien au-dessus d'elles. C'était là la cause de la dernière grande rébellion de la terre : mais le Serpent et sa semence sont partis.

À Israël entrant dans le pays il fut commandé qu'ils chassent, retranchent et détruisent les nations. Elles étaient méchantes devant Dieu, pleines de mal les unes envers les autres. Deut. iv, 38 ; vii, 1 ; xii, 29 ; xix, 1. Mais il n'en est plus ainsi : chaque individu est maintenant élu et saint.

« Il n'y aura plus de malédiction »

Jean décrit maintenant non ce qu'il a vu, mais ce qui doit encore avoir lieu. Cela ne serait pas vrai des mille ans. Il y a une malédiction alors. La malédiction de Dieu sur le serpent atteint alors ses pleines dimensions. Il marche maintenant sur son ventre : mais alors seulement il mangera la poussière. Ésa. lxv, 25. À la clôture du millénium descend l'affreuse et éternelle malédiction sur les méchants qui sont jugés devant le grand trône.

Cette parole de promesse intervient à ce point avec beaucoup de réconfort. Nous venons d'avoir la description de l'arbre de vie. Mais, par l'arbre du premier Paradis, le péché entra, et la mort. En sera-t-il de même à nouveau ? Non. L'arbre de la connaissance du bien et du mal a fait son œuvre. Tous les sauvés ont une conscience : mais elle ne condamne plus. Le reste de leur nature est amené en harmonie avec elle.

Un commencement d'accomplissement de ceci est donné dans la promesse à la Jérusalem millénaire. « Il n'y aura plus d'interdit [malédiction] ». Nos traducteurs y rendent « destruction totale » : Zach. xiv, 11.

La malédiction est venue de Dieu aussi souvent que des offenses ont surgi parmi Son propre peuple ou les nations. Ainsi le péché d'Acan amena l'anathème et la colère contre Israël. Jos. vii, 12. L'anathème causa le retrait de la présence de Dieu. Ceci fut et est encore plus terriblement accompli dans Jérusalem maintenant laissée déserte à cause de son péché. Matt. xxiii, 28, 29.

L’homme ne doit plus être mis à l’épreuve : la grâce fixe sa joie pour toujours. Nous ne lisons plus rien sur les anges en lien avec la ville. À xxi, 12, nous les trouvions sentinelles à l’extérieur des murs. Mais on ne les remarque plus, de peur que nos craintes ne soient excitées. Par un ange, le péché est entré. On ne nous dit rien de la création animale du nouveau globe. Car par un animal, le diable a déçu nos premiers parents. Sous le millénium, nous avons la promesse que les bêtes sauvages seront apprivoisées : ici, elles ne sont pas nommées. Par la création végétale, Noé a péché, et une nouvelle malédiction est tombée sur une partie des hommes. Mais maintenant il n’y aura plus de malédiction, ni de la part de Dieu, ni de la part des hommes.

À Abraham, Dieu dit : « Je bénirai celui qui te bénira, et je maudirai celui qui te maudira ». Mais maintenant les nations sont toutes le peuple du Seigneur ; et la malédiction n’entrera plus par elles.

Israël fut placé sous la malédiction conditionnellement. Sur les monts Ébal et Garizim, les conditions de la malédiction et de la bénédiction furent posées. Les bases sur lesquelles le Très-Haut enverrait Ses jugements ou Ses miséricordes furent pleinement énoncées. Deut. xxvii, 15-26 ; xxviii, 16-19. La nation désobéit, et mérita la malédiction avec justice. Mais les hommes ne sont plus placés devant Dieu pour être traités selon leurs mérites.

Combien grand est ici le contraste entre cette ville et les deux précédentes ! Dans la Ville Sainte de la terre, les Deux Témoins frappent de toutes sortes de plaies : dans la Ville Prostituée, il n’y aura plus de

bénédiction. « Donnez-lui du tourment et de la douleur : que ses plaies viennent en un seul jour ! Dieu la jugera et la brûlera ! »

« Et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle »

La ville est le centre du gouvernement de la nouvelle terre. Dieu y habite. En Éden, Il entra pour un temps : dans le temple de Jérusalem ici-bas, Il séjourna un moment. Ici, Il habite pour toujours. Son maintien du trône de David à Jérusalem de la vieille terre était conditionnel à l'obéissance de la famille du roi. Ps. cxxxii, 8, 11, 12. Mais ils brisèrent les lois de Dieu, et la famille fut retirée dans la disgrâce.

Maintenant Dieu Lui-même prend le trône. Il n'y a plus aucune loi ni sanction écrite à l'extérieur de l'homme. L'Esprit de Dieu a tout écrit à l'intérieur. Le Roi des rois occupe Son siège visiblement parmi Ses sujets obéissants. Il n'y a ni péché ni danger. Dans les temps millénaires, Jérusalem sera appelée « le trône de l'Éternel » : et les nations y monteront en pèlerinage. Jér. iii, 17 ; Ézéch. xliii, 7.

Ce sera alors « le trône de l'Éternel » ou de Jésus en tant que Fils de Dieu et Fils de David. C'est maintenant « le trône de Dieu et de l'Agneau ». Il ne faut jamais oublier que les sauvés sont tombés, et ont été secourus par la grâce.

Le Rédempteur demeure à la vue de Son peuple comme le sacrifice et le sacrificateur. Dans chaque vision de la ville, « l'Agneau » est nommé. Sept fois le mot apparaît en lien avec la Nouvelle Jérusalem. xxi, 9, 14, 22, 23, 27 ; xxii, 1, 3.

Le trône se dresse comme le point de distinction et de démarcation entre la position des nations et celle des citoyens. Immédiatement après, la place des citoyens est donnée.

Le trône de Dieu se tient enfin dégagé de tout l'entourage septuple que nous trouvions connecté à lui au chapitre iv. Ceux-là parlaient d'arrangements dispensationnels accompagnant la vieille terre et le péché existant encore. Mais ceux-ci ne sont plus nécessaires. Et le transfert du trône du temple vers la ville répond au transfert de l'arche et de ses vases de la tente dans laquelle elle fut placée durant le règne imparfait de David, vers la structure achevée fournie pour elle sous le règne du pacifique Salomon, devant qui il n'y avait « ni adversaire ni événement fâcheux ».

Ainsi, il y a les preuves évidentes de trois dispensations dans ce livre :

1. Il y a le Rédempteur dans le sanctuaire : aucun trône vu. Chapitres i-iii.
2. Le trône du Lieu Très Saint agissant durant le jour du Seigneur. iv-xx.
3. La ville, lieu du trône, après que le temple a disparu. xxi, xxii.

« Et Ses serviteurs Le serviront. »

C'est le titre des citoyens, distinct des nations. « Ses serviteurs ». Le terme « serviteurs » en général, par rapport au trône du roi, est équivalent à sujets. « Hiram, roi de Tyr, envoya ses serviteurs vers Salomon ». Et Salomon dit : « Ordonne qu'on me coupe des cèdres du Liban ; mes serviteurs seront avec tes serviteurs » : 1 Rois v, 1, 6.

Mais dans un sens plus spécial, il signifie les assistants les plus immédiats du roi. Ce sens est requis, quand nous trouvons les parties, comme c'est le cas ici, dites être au service du trône. Ainsi quand la reine de Saba vit « la tenue [l'assise] de ses serviteurs (de Salomon), les fonctions de ses officiers et leurs vêtements, et ses échansons », elle dit avec ferveur : « Heureux tes gens, heureux tes serviteurs qui se tiennent continuellement devant toi » : 1 Rois x, 5, 8.

Pharaon, le jour de son anniversaire, « fit un festin à tous ses serviteurs » : Gen. xl, 20. David « était agréé aux yeux de tout le peuple, et même aux yeux des serviteurs de Saül » : 1 Sam. xviii, 5.

Ici la distinction est donnée clairement. Au jour de Salomon, une séparation fut faite entre le reste des nations habitant dans son pays et les Israélites. Des uns, il fit des esclaves pour couper le bois et puiser l'eau.

Mais les Israélites étaient des « gens de guerre, et ses serviteurs, et ses princes, et ses capitaines, et les chefs de ses chars et de ses cavaliers » : 1 Rois ix, 22.

Israël en général est déclaré par Dieu être « Ses serviteurs » : Lév. xxi, 42, 55. Mais Moïse était le « serviteur » de Dieu dans un sens plus proche et plus particulier, que le Seigneur soutint contre les calomnies d'Aaron et de Marie. Nomb. xii, 7. Tous les Israélites étaient des adorateurs (Héb. ix, 9 ; x, 2). Mais les Sacrificateurs et les Lévites servaient Dieu dans un sens encore plus proche qu'Israël. Héb. viii, 5 ; xiii, 10. Les Lévites et les Sacrificateurs étaient consacrés particulièrement pour servir le tabernacle du Très-Haut. Nomb. xviii, 7, 23 ; iii, 7 ; iv, 23, etc.

Par le titre « Ses serviteurs », sont caractérisés ceux à qui le message de l'Apocalypse est envoyé. Apoc. i, 1 ; ii, 20. Mais il embrasse enfin tous les sauvés ressuscités d'entre les morts, qu'ils soient d'entre les patriarches, de la Loi ou de l'Évangile.

(1.) Le titre « serviteur » est utilisé dans ce livre pour désigner ceux qui appartiennent à l'Église. i, 1 ; ii, 20. (2.) Il est appliqué à Israël. vii, 3. Moïse est « le serviteur de Dieu » : xv, 3. Il est appliqué aux prophètes. x, 7 ; xi, 18 ; xix, 2.

Durant la dispensation de l'Église, Dieu reconnaissait deux classes d'hommes : « les nations » et Ses « serviteurs » (ii, 20, 26). Les serviteurs de Dieu qui appartiennent au sanctuaire deviennent les citoyens de la ville, quand le temple d'en haut disparaît. Les nations demeurent toujours en dehors du lieu saint.

Deux positions différentes de différentes classes d'hommes sont reconnues dans la seconde division du livre également. Un être vivant avec « une face comme un homme » rendait témoignage de l'Alliance de Dieu avec Noé. iv, 7. Mais les anciens parlent de certains rachetés spécialement pour Dieu « de toute nation », qui « règnent sur la terre » : v, 9, 10. Ce sont les citoyens de la Nouvelle Jérusalem, comme le montre le 5ème verset de ce chapitre.

Les distinctions entre les citoyens, selon qu'ils ont été éduqués par Dieu sous la dispensation patriarcale, mosaïque ou chrétienne, n'apparaissent pas dans cette vision finale de la ville. Comme les différences entre Israël et les Gentils sont effacées, ainsi peut-être celles-ci disparaîtront-elles finalement. La ville est présentée devant nous dans les Hébreux comme le lieu de repos des hommes de foi. Héb. xi. Et bien que la Loi ne fût pas de la foi, mais des œuvres, pourtant ceux qui obtinrent un bon témoignage sous elle l'obtinrent par la foi. Au jour de David, les différences entre ses hommes vaillants et le reste de ses sujets apparurent. Dans le règne de Salomon, elles disparaissent.

Il est dit que « Ses serviteurs » serviront. Pourquoi pas « leurs serviteurs » ? Parce que l'unité de la Divinité subsistera toujours. Dieu et l'Agneau sont un seul Dieu. « Moi et le Père nous sommes un. »

Ils « Le serviront. »

Le ciel, ou l'état final, n'est pas un état d'oisiveté, mais de service envers Dieu. Le mot utilisé signifie « service sacerdotal » : aucun travail servile n'est le leur. Pas de garde de troupeaux, ni de labourage du sol, ni de travail des métaux, ni de tissage de vêtements. Des promesses garantissant tout cela furent faites même à Israël dans les temps millénaires. Ésa. lxi, 5, 6.

Ce mot relie la Grande Multitude des sauvés qui apparaissent dans le temple, à l'ensemble du corps des ressuscités à la fin. La première compagnie des rachetés exerce son service sacerdotal dans le temple en haut. Mais même après que le temple a disparu, le service sacerdotal de Dieu continue. Il ne se peut que l'homme soit autrement qu'un adorateur ; bien que des chrétiens aient imaginé à tort que dans l'état bienheureux de

l’éternité, l’adoration sera son seul emploi. Il n’y a aucun indice qu’ils enseignent aux nations ou à leurs concitoyens les vérités du salut. Cela devait cesser, comme prévu par la Nouvelle Alliance. Héb. viii, 11.

« Et ils verront Sa face »

C’est là, parmi les souverains terrestres, le privilège des courtisans et des ministres du palais ; non des sujets du roi en général. Ainsi certains nobles de Perse sont distingués par leur nom, comme « les sept princes de Perse et de Médie qui voyaient la face du roi et qui occupaient le premier rang dans le royaume » : Esth. i, 14.

C’est aux rois et aux dirigeants de désigner qui paraîtra devant eux, à quels moments et sous quelles conditions. « Vous ne verrez point ma face, à moins que votre frère ne soit avec vous » : Gen. xliii, 3, 5. « Ne reparais plus devant moi ; car le jour où tu verras ma face, tu mourras » : Ex. x, 28. « Qu’il se retire dans sa maison, et qu’il ne voie pas ma face. Ainsi Absalom se retira dans sa maison, et ne vit pas la face du roi » : 2 Sam. xiv, 24, 28, 32 ; 2 Sam. iii, 13.

La référence est aussi sans doute à ces paroles de la reine de Saba qui ont été citées auparavant. 1 Rois x, 8.

Dieu Se découvre enfin à Ses rois-sujets comme le Roi des rois. Il Se laisse voir en tant que Dieu, par Ses adorateurs et Ses sacrificateurs.

Le Seigneur descendit sur le Sinaï devant tout Israël. Mais seuls soixante-quatorze des anciens virent Sa face. Ex. xxiv. Quand Moïse supplia Dieu de pouvoir voir Sa gloire, il lui fut répondu : « Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre » : Ex. xxxiii, 20. Ce n'est pas notre privilège maintenant : nous croyons en Lui bien que nous ne l'ayons pas vu. Jean xx, 29 ; 1 Tim. vi, 15, 16. Il habite maintenant une lumière inaccessible. Quand Jean contempla l'Agneau, il tomba à Ses pieds comme mort. Apoc. i.

Enfin la « vision béatifique » est accordée. Nous sommes égaux aux anges ; même aux plus favorisés d'entre eux. Car ce n’est pas à tous ces serviteurs de Dieu qu’il est donné de la voir ; mais de ceux qui agissent comme anges gardiens des élus, Jésus nous dit : « Dans les cieux leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux » : Matt. xviii, 10.

L’homme ne craint plus Dieu, et ne se cache plus comme coupable et nu. Il est vêtu, et adopté au sein de la famille sacerdotale et royale de Dieu, et vit en Sa présence.

« Et Son nom sera sur leurs fronts »

Ceci nous renvoie au Souverain Sacrificateur d'Israël. Il devait porter une tiare : et sur son devant était fixée une lame d’or, sur laquelle était gravé : « SAINTETÉ À L’ÉTERNEL » : Ex. xxviii, 36. Comme ceux-ci habitent dans le Lieu Très Saint, dans lequel le Souverain Sacrificateur d’autrefois n’avait qu’une admission momentanée un seul jour par an, la leur est une gloire particulière et permanente. Ils sont marqués du sceau de Dieu pour toujours. Le Souverain Sacrificateur mettait et ôtait sa tiare : le nom sacré n’était sur son front que durant un temps bref. Sur ceux-ci, il est écrit pour toujours ; il n’est pas gravé sur une lame d’or, mais brille sur le front lui-même.

À l’ouverture de la partie prophétique, les élus de Dieu de l’ancien Israël sont marqués du sceau par un ange sur leurs fronts. Mais ce sont des hommes dans la chair. vii. Ceux-ci sont les ressuscités. Alors, la marque de Dieu attirait le reproche, le mépris, le danger. C’est maintenant une gloire, une marque de dignité sacerdotale et royale.

Quand le Faux Christ surgit, le Faux Prophète exige de tous les hommes qu’ils expriment leur dévotion à ce blasphémateur par une marque sur le front ou sur la main droite. xiii. Prendre cette marque est la damnation : l’homme devient une cible pour les flèches les plus terribles du carquois de Dieu. xiv. Ceux qui sont marqués par Satan sont avec leur seigneur en enfer. Mais ceci est la preuve de la béatitude éternelle dans sa forme la

plus haute. Dans les cours des rois, les serviteurs et les favoris spéciaux portent des livrées ou des insignes, comme signes d'une faveur particulière. Le ruban qui distingue un Chevalier de la Jarretière ou de l'Ordre du Bain est hautement convoité. Ceci, le nom de Dieu sur le front, répond à ces décorations, et est bien supérieur.

Les descendants de la chair d'Abraham avaient une marque sur leur chair, mais une marque secrète. Ils n'ont pas gardé l'alliance, et ce n'était pas à leur gloire.

La Prostituée mystique a un nom sur son front exposé seulement au voyant sacré. Il n'est pas dit que les rois de la terre qu'elle dirigeait, et les nations sur lesquelles elle dominait, étaient marqués. Mais la marque littérale est placée, quand l'ennemi bien plus redoutable surgit, sur tous les hommes — rois et peuple. Cela montre une différence manifeste entre la Prostituée et la Bête Sauvage. Sa marque ne commence pas avant que la Prostituée soit détruite.

Cent quarante-quatre mille ont le nom de Dieu et de l'Agneau écrit sur leurs fronts avant que le millénium commence, et comme signe d'une gloire particulière. xiv. Car il leur est donné de suivre l'Agneau dans Sa progression d'une partie à l'autre de Ses domaines. Mais maintenant cette marque spéciale semble être communiquée à tous les habitants de la ville : et nous ne lisons plus rien sur les déplacements de va-et-vient du Sauveur.

La Prostituée a son nom mystique écrit sur son front, un nom de condamnation — son propre nom mauvais. xvii, 5. Mais à ceux-ci Dieu communique l'usage de Son propre nom. Comme ils servent Dieu, Il les reconnaît comme Siens.

« Et il n'y aura plus de nuit »

Il y a un certain doute sur la lecture ici. Certains lisent sur de bonnes autorités : « Et la nuit n'existera pas ». Mais la différence est mince. Pourquoi ce trait est-il nommé deux fois ? Il a deux références.

1. Premièrement, il est dit en référence aux nations pèlerines. Elles ont encore la nuit : pour elles le soleil se lève et se couche, comme l'indiquent aussi les mots pour l'orient et l'occident. xxi, 13. Durant leurs heures de ténèbres, la ville les éclaire comme une lune ; et elles marchent par ses rayons. Mais à l'intérieur de la ville il n'y a pas de nuit. « Il n'y aura pas de nuit LÀ ».
2. Mais maintenant l'apôtre nous décrit les privilèges spéciaux des citoyens ; et par conséquent il abandonne tous les mots de qualification. Au commencement du chapitre xxi, les privilèges généraux des habitants de la nouvelle terre sont donnés. Ici, à la fin du récit de la ville, la part spéciale des ressuscités d'entre les morts, les habitants de la ville de Dieu, nous est présentée.

L'absence de nuit est d'abord nommée par rapport à la ville : la seconde fois, par rapport à la Nouvelle Jérusalem en tant qu'elle remplace l'Éden, ou est le Paradis de Dieu.

Les citoyens n'ont pas besoin de sommeil, et par conséquent ils n'ont pas de nuit. En cela ce Paradis de Dieu se distingue de l'Éden d'autrefois. Alors l'homme n'était qu'une « âme vivante », possédant un corps animal. Maintenant les ressuscités sont les locataires immortels d'un corps spirituel. En cela aussi il se distingue de la Jérusalem millénaire. Les habitants, en tant qu'hommes dans la chair, auront besoin de sommeil, même s'il ne devait pas y avoir de nuit là-bas.

La gloire éclairait le Lieu Très Saint du temple : mais ses rayons ne brillaient pas dans le sanctuaire ; encore moins dans la région alentour. Ici cependant la gloire de Dieu éclaire, non seulement le Lieu Très Saint, mais le temple entier et toute la région alentour. Durant le Jour du Seigneur, sept torches éclairaient le Lieu Très Saint : car il faisait nuit au-dehors. Maintenant elles ont disparu ; car il n'y a plus de nouveaux actes de fureur.

Dans 1 Cor. xv, 40-49, l’apôtre distingue entre les deux sortes de corps, le terrestre et le céleste ; et la distinction de la gloire de chacun. Ceux-ci coexistent tous deux dans le royaume millénaire, et sont perpétués dans l’état éternel.

« Et ils n'auront pas besoin de la lumière de la lampe ni de la lumière du soleil : car le Seigneur Dieu leur donnera la lumière »

Quand le soleil se retire de nous, « la nuit vient où personne ne peut travailler » dehors. Le cultivateur, le bâtisseur, le bûcheron cessent leur labeur. Mais au moyen de la lampe, la lumière est fournie à ceux qui sont à l’intérieur, et des travaux de diverses sortes peuvent se poursuivre dans la maison. La lumière de la lampe est l'une des preuves de la civilisation. Mais maintenant les nécessités de la terre ont pris fin pour les citoyens de la demeure céleste.

Ils sont indépendants de la présence du soleil de jour. Bien que ses rayons tombent sur la cité céleste, ils ne constituent pas leur jour. Ils peuvent servir de jour ou de nuit, à l’intérieur ou au-dehors, sans avoir besoin de la lumière céleste ou terrestre dont le reste du monde a besoin.

Ce point a déjà été remarqué. « La ville n'avait besoin ni du soleil, ni de la lune pour l'éclairer ». Maintenant la même chose est déclarée du Paradis de Dieu. Ce ne sont pas deux endroits, mais un seul. Cela fut d'abord affirmé pour la ville, par rapport aux nations à l'extérieur ; maintenant c'est répété, par rapport aux habitants de la ville.

Et en conséquence, au lieu de n'avoir pas besoin de la « lune », comme auparavant, il est dit qu'ils n'ont pas besoin de la lumière de la lampe à l'intérieur.

En cela ils sont supérieurs aux sacrificateurs dans le tabernacle ; ils nécessitaient un porte-lampe avec sept lampes. Et, dans la dispensation de l'église, le sanctuaire en haut était éclairé par sept lampes et sept étoiles. C'est la nuit spirituelle à présent, alors ce sera le jour éternel.

En cela la Nouvelle Jérusalem se tient contrastée avec l'Ancienne Babylone. « La lumière de la lampe ne brillera plus chez toi », est sa sentence. xviii, 23. Babylone pourrait en avoir besoin, mais ne la possédera pas. Cette ville n'en a pas besoin.

La différence entre mâle et femelle n'est plus notée maintenant. Au sujet de Babylone, il est écrit : « La voix de l'époux et de l'épouse ne sera plus du tout entendue en toi ». Contre Jérusalem durant « les jours de vengeance », cette menace est proférée : « Alors je ferai cesser dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem la voix de l'allégresse et la voix de la joie, la voix de l'époux et la voix de l'épouse : car le pays sera un désert » : Jér. vii, 34 ; xvi, 9 ; xxv, 10.

Mais de son jour de prospérité millénaire, il est écrit : « Ainsi parle l'Éternel : On entendra encore dans ce lieu dont vous dites : Il est désert, il n'y a plus d'hommes ni de bêtes ; on entendra dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem, qui sont désolées, sans hommes, sans habitants et sans bêtes, la voix de la joie et la voix de l'allégresse, la voix de l'époux et la voix de l'épouse » : Jér. xxxiii, 10, 11.

Cela ne sera pas vrai pour la Jérusalem céleste ; car ils sont tous ressuscités d'entre les morts. Non plus, l'image suivante de la Jérusalem terrestre ne sera pas vraie pour la céleste : « Ainsi parle l'Éternel des armées : Des vieillards et des femmes âgées s'assiéront encore dans les places de Jérusalem, chacun le bâton à la main, à cause du grand nombre de leurs jours. Les places de la ville seront remplies de garçons et de filles jouant dans les places » : Zach. viii, 4, 5.

Des informations nous sont données concernant l'approvisionnement en eau et en fruits. Mais rien n'est dit sur le vêtement des habitants. Les marchands de la terre apportent les fournitures de ces choses à Babylone la Grande (xviii, 12, 13) et s'enrichissent par là. Aux disciples de Christ, tout souci de ces choses est maintenant interdit. Leur Père céleste donnera tout ce qui est nécessaire. Ils ne doivent pas amasser de provisions de

nourriture ou de vêtements sur la terre, car Dieu nourrira. Ils ne doivent pas s'inquiéter du vêtement, car leur Père céleste y pourvoira. Matt. vi, 19-34. Et si cela est vrai des fils de Dieu sur terre, combien plus de ceux d'en haut ?

Dans un passage précédent, il était dit : « La gloire de Dieu l'a éclairée, et l'Agneau est son flambeau » : xxi, 23. Ici, le titre du Très-Haut est modifié. C'est celui employé dans la Genèse où Dieu est vu comme le Créateur de la terre, et l'instituteur de l'Éden et de ses joies (Gen. ii, 4-22) — JEHOVAH ELOHIM. Dans le cas précédent, il était dit que Dieu éclairait la ville ; il est maintenant dit que Dieu éclairait « eux » — les citoyens. La ville est le Nouvel Éden, et les habitants à l'intérieur ne sont plus un couple dans la chair, mais des multitudes de ressuscités d'entre les morts.

Les nations marchent par la lumière de la ville ; les citoyens, par la lumière de la présence de Dieu. Sur cette terre, Dieu donne la lumière par des luminaires distants : là, Il habite parmi Son peuple perfectionné, et Sa gloire les éclaire immédiatement.

En cela nous remarquons le changement par rapport à l'arrangement à la création : « Et Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel pour séparer le jour d'avec la nuit ; que ce soient des signes pour marquer les époques, les jours et les années ; et qu'ils servent de luminaires dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre. Et cela fut ainsi » : Gen. i, 14, 15.

Le trône de la Bête Sauvage, même au jour de son règne, est obscurci par Dieu et tous ses sujets se mordent la langue de peur, de haine, de ténèbres et de douleur. xvi, 10, 11. Mais les rachetés de l'Agneau se réjouissent toujours dans la lumière et la joie de Dieu. Les citoyens de Babylone sont plongés dans une nuit sans fin par le Juge redoutable : mais le Seigneur souverain de grâce accueille Ses élus pour monter vers Son jour incessant.

« Et ils régneront aux siècles des siècles. »

Par conséquent, il est évident qu'il doit y avoir une distinction de l'humanité entre gouvernants et gouvernés. Si certains sont rois, d'autres doivent être sujets. Les rois dont il est parlé ici sont les serviteurs du trône de Dieu, qui se tiennent devant Lui et à Son service continuellement, et voient Sa face. Cela est vrai des citoyens, non des nations. Les citoyens sont donc les rois ; les nations sont leurs sujets. Les vainqueurs de l'église doivent dominer sur « les nations » : ii, 26. Le Fils mâle enlevé vers le trône de Dieu doit dominer sur « toutes les nations » : xii, 5. Au vainqueur est donné un avant-goût spécial de cette gloire durant les mille ans. Mais c'est la destinée générale des fils de Dieu ressuscités d'entre les morts. Les nations sont transférées de la vieille terre vers la nouvelle : mais elles doivent toujours être gouvernées.

Il y a deux sortes de rois. Il y a des rois spéciaux et locaux, qui gouvernent des tribus ou des nations particulières. Ceux-ci sont appelés « rois de la terre » : xxi, 24. Ils habitent à l'extérieur de la ville, et sont des hommes dans la chair, qui, à la tête de leurs nations respectives, apportent leur tribut aux rois de la ville. Les rois de la terre sont bien inférieurs à ceux qui ont été faits rois et sacrificateurs alors qu'ils étaient ici-bas par le sang de l'Agneau. Ceux qui servent au trône de Dieu sont des rois de rois.

De cet arrangement, des indications sont données ailleurs. Ainsi, quand le Faux Christ s'élève, il a ses dix rois spécialement dévoués à lui, et en qui il a confiance. Ils forment un corps tout à fait distinct des précédents « rois de la terre ». Babylone la Grande détient la domination sur « les rois de la terre » : xvii, 18. À plus forte raison la Nouvelle Jérusalem.

Le Faux Messie et ses dix rois détruisent la ville prostituée. Le Vrai Messie et Ses rois sans nombre habitent pour toujours harmonieusement dans les murs de la Ville Sainte.

Les rois des nations dans les temps millénaires montent à Jérusalem ici-bas, et pourvoient aux besoins de ses citoyens. Ésa. lx, 10. Les saints d'Israël et de Sion doivent lier les rois avec des chaînes, et les nobles avec des entraves de fer. Ps. cxlix, 8.

Les serviteurs du trône de Salomon étaient dans une certaine mesure supérieurs aux rois des Gentils : car ils les introduisaient selon la volonté de leur maître, et demeuraient toujours en sa présence ; alors que la reine de Saba les estime dignes d'envie. 1 Rois x.

Mais il y a une différence manifeste de principe entre le règne des ressuscités sur les rois de la terre alors, et celui qui prévalait durant les mille ans. Alors c'était un règne « avec une verge de fer » : car des transgresseurs devaient se trouver, qui devaient être détruits par l'épée de la justice. Il n'y a plus une telle nécessité maintenant. « La nation et le royaume qui ne te serviront pas périront » (Ésa. lx, 12) a été accompli tristement sur la vieille terre, et par rapport à l'Ancienne Jérusalem. Mais il n'y a point de rébellion contre la Nouvelle Jérusalem.

Rien n'est dit maintenant directement, comme c'était le cas dans les temps millénaires, de la sacrificature. L'absence de péché a modifié certaines choses. Les hommes n'ont plus besoin d'expiation. Durant le millénium nous lisons : « Ils seront sacrificateurs de Dieu et de Son Christ, et régneront ». À la fin, la mention de la sacrificature est abandonnée. Les sacrificateurs étaient utilisés en Israël comme juges : ils devaient distinguer entre le bien et le mal. Mais, comme au jour le plus heureux d'Israël, les sacrificateurs et les prophètes étaient subordonnés au roi, de même l'office royal est maintenant proéminent. Il est éternel. Cette expression — « Ses serviteurs Le serviront » — semble être la seule déclaration directe concernant la sacrificature éternelle des ressuscités. Le mot utilisé là est celui spécialement appliqué au service sacerdotal.

Ce passage jette la lumière la plus claire sur les emplois éternels des sauvés de l'église et d'Israël. Ils ne sont pas perpétuellement en train d'adorer et de chanter des louanges. Ils ont des engagements actifs : ils règnent. Ils règnent « aux siècles des siècles ». Voici une référence aux arrangements originaux à la création. L'homme devait dominer. « Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre » : Gen. i, 26.

La création originale consistait en : 1. Des créatures muettes. 2. L'homme, leur chef.
La nouvelle création consiste en : 1. Les nations. 2. Les ressuscités, leurs chefs.
L'homme gouvernait toutes les autres créatures au début, parce qu'il fut fait à l'image de Dieu. Les citoyens de la Nouvelle Jérusalem règnent sur tous les autres, parce que dans un sens nouveau et particulier ils sont faits, dans la résurrection, participants de l'image et de la ressemblance de Dieu.

L'Éden était la localité de l'homme comme chef sur les tribus animées. Jérusalem était le centre du chef des nations au jour de Salomon. Comme Éden pour la vieille terre, ainsi est le Paradis de Dieu pour le nouveau monde. Comme l'Ancienne Jérusalem pour les Gentils, ainsi est la Nouvelle Jérusalem pour les nations du nouveau globe. Le nouvel Adam et la nouvelle Ève gouvernent la terre pour toujours. La terre habitable future ne doit pas être soumise aux anges. Héb. ii, 5.

Au chapitre xi, le bon état des choses est inversé, à cause du péché. Les nations mauvaises foulent aux pieds la ville sainte, et tuent les serviteurs du trône de Dieu. Ici la ville sainte gouverne les nations, et ses citoyens sont ressuscités d'entre les morts, rois et sacrificateurs. Les nations alors ne sont pas terrifiées par les ressuscités, comme ces pécheurs sont terrifiés par la résurrection des Deux Témoins : mais elles reconnaissent la grande distinction accordée aux fils de Dieu, et aucun jugement ne tombe sur elles.

Saül, David, Ézéchias et d'autres n'étaient que des rois à l'essai. À Saül le royaume fut arraché : au fils de Salomon dix tribus furent ôtées à cause du péché. Mais ceux-ci demeurent dans la sainteté : il n'y a plus d'essai, plus de détrônement. Ils ont été éprouvés : ils sont dignes de confiance maintenant.

Les vingt-quatre anciens sont assis sur des trônes pour un temps ; mais cèdent la place à l'Agneau et à Ses rois. Le règne des vainqueurs avec Christ n'est que pour mille ans ; et il prend fin. Celui-ci est pour toujours. Cette domination n'est pas possédée par tous les ressuscités : celle-ci l'est. Alors les gouvernants montent au ciel quand ils veulent : les gouvernés sont sur terre. Maintenant les deux sont sur la même terre, et beaucoup plus près de Dieu.

Le royaume millénaire fut accordé à certains comme « compagnons » ou associés du « Christ » pour un temps. Héb. iii, 14. Car le règne de Jésus en tant que Christ doit être remis, après que tout soit soumis à Dieu. 1 Cor. xv. Mais ceux-ci règnent comme serviteurs du trône de Dieu, après que tout Lui soit soumis.

Les rois avant le millénium sont des rois de terre ; et c'est en vain qu'ils sont appelés à « baiser le Fils » : Ps. ii, 12. Ils s'élèvent contre Dieu et Son Christ. Mais après, seuls les saints sont promus à être rois ; et ceux-ci règnent pour toujours. Combien ces paroles sont différentes de celles de David lorsqu'il préparait le temple d'en bas ! Devant tous les princes de son pays, lui leur roi, dit : « Nous sommes devant toi des étrangers et des voyageurs, comme l'étaient tous nos pères : nos jours sur la terre sont comme l'ombre, et il n'y a rien de stable » : 1 Chron. xxix, 15. Il n'en est pas ainsi avec les rois de la Nouvelle Jérusalem. Ils ne sont pas « étrangers » mais de la maison de Dieu : ils ne sont pas « voyageurs » mais demeurent toujours dans Sa ville, dans des demeures que Lui-même leur a transmises comme étant les leurs. Sous l'Évangile, Paul pouvait dire : « Car nous n'avons point ici de cité permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir » : Héb. xiii, 14. Maintenant cette ville est venue : et elle subsiste, ainsi que ses citoyens en elle.

Les luminaires de la Femme au ciel sont le soleil, la lune et les étoiles. La Prostituée est enveloppée de nuages de fumée éternels, sombre dans la terre au-dessous des rayons du soleil, et en elle aucune lumière de lampe ne brillera.

La Femme au ciel est caractérisée par son passé de péché triple (xi, 8) et elle est pourtant la Ville Sainte et Bien-aimée. La Prostituée a un nom mauvais marqué sur son front. La ville de Dieu est la Sainte Jérusalem, devant laquelle l'Ancienne Jérusalem n'est pas digne d'être nommée.

La Femme au ciel a douze étoiles : la Prostituée est en lien avec sept têtes blasphématoires. L'Épouse a douze saints patriarches et douze apôtres.

La Femme au ciel est une femme en travail, dont les premiers enfants sont saints. La Prostituée est une mère parée pour plaire à de nombreux amants. L'Épouse est ornée pour son mari. La Prostituée est exposée comme étant proche du jugement : l'Épouse, comme devant toujours demeurer sous la miséricorde de Dieu et de l'Agneau.

La Femme au ciel est surveillée par le Grand Dragon Rouge, et poursuivie par lui. La Prostituée est assise sur la Bête Sauvage Écarlate, et elle est par elle dépouillée et dévorée. Avant que l'Épouse apparaisse sur la nouvelle terre, la Bête Sauvage et le Dragon sont emprisonnés pour toujours.

La Femme au ciel est foulée aux pieds par les nations et leurs rois, quand le malheur vient sur les deux. La Prostituée se prostitue avec les rois, et enivre les nations : l'Épouse éclaire les nations, et reçoit l'hommage des rois. La Prostituée domine les rois de la terre : l'Épouse domine les nations et leurs rois.

La Femme au ciel s'enfuit dans le désert, et là elle est nourrie surnaturellement pendant un temps. Sur la Prostituée la famine viendra en un jour, et ses fruits s'éloigneront d'elle. L'Épouse est nourrie par son propre arbre de vie à l'intérieur, et son cycle incessant de fruits.

Dans la ville sainte de la terre sept mille noms de hommes sont tués. Par la Prostituée des âmes d'hommes sont vendues. L'Épouse est le tabernacle de Dieu avec les hommes.

La place dans la Jérusalem d'en bas est le lieu où les corps des Deux Témoins de Dieu gisent morts. Sur ses arbres de mort stériles ils furent crucifiés, comme leur Maître. Dans la cité de l'Épouse se dresse l'arbre de

vie fructueux, où les serviteurs de Dieu vivent pour toujours. Autour des prophètes morts dans l'une, Juifs et Gentils se réjouissent méchamment ; et un tremblement de terre renverse une partie de la ville, tuant des multitudes. L'autre est la ville aux douze fondements qui ne seront jamais ébranlés, dans laquelle la mort ne peut entrer. Dans l'une est le trône de Satan et de la Bête Sauvage : dans l'autre, celui de Dieu et de l'Agneau. Contre la Femme au ciel sort le fleuve de mort de la bouche du Dragon. De l'autre coule le courant de vie du trône de Dieu.

La ville de Dieu est supérieure à n'importe laquelle de Rome ou de Grèce. Les vestiges de ces villes déchues nous montrent des ports, des ponts, des temples, des aqueducs, des théâtres, des stades, des amphithéâtres, des tombes. Ceux-ci ne se trouvent pas dans la ville de sainteté et de vie de Dieu. Il n'y a ni ouvrier, ni meule, ni voix d'époux ou d'épouse. Aucune description ne nous est donnée non plus d'un chant proféré là : un point que je suis incapable d'expliquer.

La nouvelle terre et la Nouvelle Jérusalem sont manifestement l'achèvement des plans précédents de Jéhovah. Elles possèdent toutes les perfections de la terre et de la ville précédentes ; elles ne sont pas encombrées de leurs imperfections.

Si nous comparons cette ville et ses règlements avec ceux du millénium désignés pour Israël et Jérusalem, nous trouverons tant des ressemblances que des différences. Ézéch. xl-xlviii.

Dans le temple d'Ézéchiel il y a encore des sacrifices sanglants.

Il y a encore des chérubins et des palmiers dans la maison : encore la dissimulation de Dieu dans le Lieu Très Saint. Il y a des lois que les sacrificateurs doivent observer : une porte qui doit être gardée fermée. Des Lévites sont en disgrâce : des étrangers ne peuvent entrer dans le sanctuaire. Il y a des lois concernant les vêtements des sacrificateurs, leur nourriture, leurs mariages, leur enseignement, leurs jugements, la souillure par les morts, et concernant l'entretien des sacrificateurs en général. Il y a l'expiation, il y a le péché ; il y a des fêtes, des sabbats, l'agneau quotidien. Le titre de Dieu est encore israélite. Le sanctuaire et la ville sont séparés. xlviii, 8, 15. Il y a encore des mers, et certaines parties de la terre non guéries.

La taille de la ville de la terre nouvellement bâtie est de quatre mille cinq cents coudées, avec des banlieues. La ville elle-même est profane (15). Dans l'Apocalypse, la ville est sainte, et est un carré de douze mille stades ; et il n'y a aucune banlieue, pour autant que nous le sachions.

## SECTION TYPIQUE DES CHAPITRES 11 ET 12

**1. ÉDEN.**

Le lecteur qui retracera les points de ressemblance et de différence entre la vieille création et la nouvelle trouvera beaucoup pour l'intéresser.

La vieille création fut appelée à sa perfection par des étapes successives : la nouvelle arrive à sa gloire d'un seul coup. La terre était au début enveloppée de ténèbres, et Dieu fit paraître la lumière, ordonnant au jour et à la nuit de prendre leurs tours réguliers. Dans la ville maintenant, il n'y a que de la lumière, et son jour est pour toujours (xxi, 25). La vieille terre fut créée informe et vide au début, pour être façonnée et peuplée ensuite. La nouvelle terre est façonnée dès le début, et immédiatement pourvue de nations. Un ciel est créé le second jour pour diviser entre les eaux d'en haut et d'en bas. Le ciel et la terre apparaissent complets ensemble quand Jean les contemple pour la première fois (xxi, 1).

Le troisième jour, Dieu retire les eaux salées de la terre, et nomme les deux. Dans la nouvelle création, il n'y a pas de mer. Le troisième jour, Il revêt la terre d'herbe, de plantes et d'arbres. Sur la nouvelle terre, l'arbre seul est nommé. Mais une seule sorte de fruit appartenait à chaque arbre du monde précédent : mais l'arbre de vie de Dieu porte douze sortes. Le quatrième jour, Dieu crée les luminaires du ciel ; l'une des grandes lumières pour régner sur le jour, l'une sur la nuit. Dans la nouvelle ville de Dieu, deux luminaires règnent, bien qu'il n'y ait pas de nuit (xxi, 23 ; xxii, 5). Le cinquième jour, les poissons et les oiseaux sont créés à partir des eaux ; et le sixième jour, les animaux terrestres. Mais ceux-ci ne sont pas nommés sur la nouvelle terre. Il n'y a pas de création de l'homme.

Après que l'ensemble de Son œuvre soit complet, Dieu bénit l'homme, et lui ordonne de multiplier, de remplir la terre, et de l'assujettir, régnant sur toutes les créatures inférieures. Il y a une bénédiction partielle de la terre, et de certains des ressuscités durant le millénium (xx, 6). Mais il y a une déclaration générale de la bénédiction éternelle des ressuscités à la clôture du livre : « Bienheureux ceux qui lavent leurs robes ».

Nous ne lisons pas maintenant que le Seigneur Dieu donne aux hommes l'usage de toute la création végétale pour nourriture. Mais dans le nouvel Éden se trouve l'arbre de vie avec ses nombreux fruits. Quand le fruit de l'arbre de la connaissance avait été mangé contre la prohibition de Dieu, les feuilles de l'un des arbres furent utilisées pour vêtir les coupables. Mais maintenant les feuilles de l'arbre de vie sont employées pour guérir ceux qui sont vêtus et acceptés devant Dieu.

Le Grand Jour de Dieu encore à venir commence d'abord par le soir du trouble, ensuite il s'obscurcit en une nuit de tempête, et puis éclate dans la gloire du matin millénaire.

Quand le travail des six jours fut terminé, le Seigneur Dieu se reposa le septième jour, et le bénit et le sanctifia (Gen. ii, 1-3). Ceci typifie le repos millénaire, et le saint jour de joie encore à venir. Après la mention de cela (dans la Genèse), un second récit de la création de la terre et des cieux commence, et il y a une description du lieu de demeure formé par Dieu pour la première paire de l'humanité (Gen. ii, 4-18). Ainsi, après que l'âge millénaire est passé, vient la description des nouveaux cieux et de la terre (xxi, 1). La vieille terre était belle : mais de toutes ses scènes de beauté, Éden était la plus splendide. Ainsi, alors que le nouveau ciel et la terre sont glorieux, la ville de Dieu l'est bien plus encore.

Dans la brève histoire d'Éden, les arbres sont nommés en premier, et ensuite le fleuve. L'inverse a sa place ici. Nous n'avons aucun récit de l'arrosage de la nouvelle terre par la brume ou la pluie. En vérité, sur les traits de la nouvelle terre, hormis ses traits moraux, nous ne sommes pas informés.

Combien grandement élevée est l'occupation des ressuscités d'entre les morts ! Ils ne sont pas chargés de cultiver le jardin et de le garder. Des anges gardent la ville ; l'arbre de vie semble n'avoir besoin d'aucun soin. Les ressuscités sont sacrificateurs de Dieu, et rois des hommes.

Devant Adam est amenée chaque sorte d'animal : il discerne les habitudes de chacun, et lui donne un nom convenable et permanent. Ainsi devant le second Adam sont amenés tous les fils des hommes, et il les discerne comme saints ou impurs, comme justes ou injustes. Il prononce leur destinée en conséquence ; et selon qu'il les déclare « Bénis » ou « Maudits », ainsi ils demeurent pour toujours.

Mais le premier homme sentit que dans toutes ces créatures il n'y avait pas de compagne pour lui-même. Dieu créa donc Ève pour être son aide semblable, la « bâtissant » à partir de l'une de ses côtes. Sur la nouvelle terre, la ville est la nouvelle Ève, « préparée comme une épouse parée pour son mari ». Elle vient à l'Agneau non pas nue comme Ève, mais vêtue et ornée de bijoux ; son fin lin blanc étant « les actes de justice des saints ». La première femme a deux noms ; l'un comme compagne de l'homme, tiré de lui-même — Femme : l'un comme mère — Ève : parce que mère de tous les vivants. Ève n'apparaît pas avant que les créatures ne soient nommées : ainsi la ville n'apparaît pas avant après le jugement final.

Le serpent est détruit avant que le nouveau Paradis ne nous soit montré : la vision de la ville n'est pas millénaire, mais après que les mille ans sont passés.

Les grands traits de la création sont tous traités dans ce livre, sous trois dispensations différentes.

1. Dans la première, nous avons le cours ordinaire des affaires, tel qu'il procède sous la culpabilité de l'homme et la miséricorde de Dieu.
2. Nous avons ensuite le temps de la fureur, dans lequel les péchés passés, spécialement ceux de la culpabilité du sang, sont vengés.
3. Enfin, nous avons la miséricorde seule sans le péché. Les vues justes de celles-ci se confirment mutuellement.

Nous voyons ces grands objets de la nature au début à peu près tels qu'ils procédèrent de la main de Dieu. Sous « le grand et terrible Jour », ils sont frappés de plaies fréquentes. La terre, ses herbes et ses arbres sont brûlés sous les Trompettes. Les eaux salées et douces sont frappées, les créatures meurent, et l'homme buvant, trouve que les eaux sont sa mort. Les grands luminaires du ciel sont frappés, et trop peu de lumière ou trop de chaleur afflige les habitants de la terre. Ensuite les hommes sont affligés dans leurs propres personnes : et des ulcères infligent une douleur constante. Mais sous le règne béni du trône de Dieu dans la Nouvelle Jérusalem, toutes les plaies disparaissent, et la nature dispense seulement des bénédictions, depuis chacun de ses départements, aux hommes élus.

**2. NOÉ : Gen. viii, ix.**

Le millénium répond à la diminution des eaux, tandis que Noé et sa famille demeurent dans l'arche. Mais enfin la face du sol est sèche, et le Seigneur ordonne à Noé et à toutes les créatures de sortir de cet abri temporaire. La terre dans laquelle le second Noé (« Donneur de Repos ») introduit les sauvés est réellement nouvelle, ne devant jamais être visitée par des infligions de jugement. Le temple du ciel n'est plus nécessaire. Tous entrent sur la base du sacrifice. Mais si le Seigneur a pu sentir « une odeur de repos » dans l'offrande de Noé, combien plus en trouvera-t-Il dans le sacrifice de l'Agneau de Dieu ?

Noé bâtit un autel, mais Dieu bâtit un tabernacle pour demeurer pour toujours (**xxi, 3**). Bien meilleure est l'alliance de la nouvelle terre que celle de l'ancienne. L'alliance de Noé respectait les créatures et l'homme. La nouvelle alliance embrasse les nations dans la chair, et les ressuscités d'entre les morts. Les créatures elles-mêmes sont délivrées de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des fils de Dieu (**Rom. viii**).

Quand Noé sortit dans le monde purifié, les créatures sortirent avec lui, tant les pures que les impures. Le transfert des sauvés finaux du vieux monde vers le nouveau n'est pas décrit. Mais seuls les purs sont admis sur la terre de Dieu : les impurs brûlent comme une offrande pour le péché pour toujours.

Dans le nouveau monde, il n'y a aucune crainte de l'homme imposée aux animaux : aucun commandement — « Croissez et multipliez ». Il n'y a aucun danger de collision, ou d'effusion de sang entre la bête et l'homme, entre l'homme et son semblable. Il semble n'y avoir aucune alimentation à base de chair d'animaux. Les meurtriers, jugés par le trône de Dieu, sont maintenant extirpés pour toujours. Il n'y a pas de condition — « Tant que la terre subsistera ». La vigne n'introduira pas le mal une seconde fois. Il n'y a ni loi ni pénalité : les eaux ne sont plus à redouter ; elles ne portent que la vie, non la mort. Le siège même du jugement dispense maintenant la vie : les marques et les pénalités du péché ont disparu.

**3. ABRAHAM.**

Les deux fils et les deux femmes d'Abraham sont des types de deux alliances. Le fils de l'esclave ne sera pas héritier avec le fils de la femme libre. Abraham est le père d'une double race. L'une prend poste dans la Jérusalem terrestre. Toutes les nations sont promues à la position de l'ancien Israël, et toutes sont bénies dans le fils et héritier d'Abraham.

La descente de la ville du ciel semble être typifiée par la conduite de Rébecca vers Isaac. Cet événement a lieu avant la mort de Sara : et ainsi la nouvelle ville est nommée avant que le millénium ne soit passé.

**4. MOÏSE.**

La scène finale du vieux monde n'est-elle pas typifiée par le passage de la mer Rouge par Israël ? Satan est le Pharaon à la poursuite, mais le feu l'engloutit lui et sa troupe. Israël et les sauvés du Seigneur se tiennent tranquilles, et voient Sa délivrance.

Le festin des soixante-douze anciens devant Dieu (Ex. xxiv) ne répond-il pas au millénium ? Puis vint la gloire de six jours de la Montagne, qui se termine le septième jour, par la voix de Dieu appelant Moïse vers une position plus élevée encore. Car après la gloire millénaire vient l'éternelle.

Combien l'alliance nouvelle est supérieure à l'ancienne ! Dans la loi de Moïse, l'homme était chargé d'imiter aussi près que possible l'œuvre de Dieu. Il devait observer, sous peine de sanction, le repos tant du septième jour, du septième mois, de la septième année, que de la septième fois septième année. L'homme ne peut pas faire un lac de feu jamais éteint, ni un arbre, ni un soleil, ni un fleuve : mais il lui est commandé de faire des choses qui s'en approchent quelque peu. Il bâtit par la direction de Dieu un autel, une table, un porte-lampe et une cuve. Il ne pouvait pas bâtir une ville d'or et de perle ; mais il pouvait faire un pectoral de pierres précieuses.

L'eau utilisée tant dans le tabernacle que dans le temple était stagnante, et employée pour le but inférieur de purifier ce qui était impur. C'est pourquoi les vases qui la contenaient étaient faits d'un métal ressemblant à l'or, mais bien inférieur à lui. Et maintenant, tant l'autel de cuivre que la cuve, qui se tenaient à l'extérieur de la maison, disparaissent. Ils étaient des témoignages du péché : ils appartiennent seulement à « l'étang de feu », où les méchants sont enfermés dans leur impureté pour toujours.

Le tabernacle et le temple étaient l'imitation par l'homme de l'Éden perdu, et de la ville future. Mais le Saint restaure enfin le Paradis, plus glorieux qu'au début, toutes ses imperfections ayant disparu.

« Ils me feront un sanctuaire, afin que j’habite au milieu d’eux », dit Dieu (Ex. xxv). Dieu et l'homme devaient habiter ensemble, si possible, sur la base de l'obéissance rendue par l'homme. Mais combien pauvre était la tente qu'il bâtit pour Dieu ! Combien fragile sa propre demeure ! Combien brisées ses promesses d'obéissance !

Les Israélites furent appelés à contribuer de leur substance pour la fabrication du tabernacle : « De l’or, de l’argent, du cuivre, du bleu, du pourpre, du cramoisi, du fin lin, du poil de chèvre, des peaux de béliers teintes en rouge, des peaux de dauphins, du bois d’acacia, de l’huile pour le luminaire, des aromates pour l’huile d’onction et pour le parfum odoriférant, des pierres d’onyx » et d'autres pierres précieuses (Ex. xxv, 3-7).

Combien supérieurs sont les matériaux de la ville que Jéhovah bâtit comme demeure pour Lui-même et Son peuple ! Il y a de l'or en vérité dans les deux constructions : mais combien supérieur est l'or de la Nouvelle Jérusalem, tant en qualité, en quantité, qu'en usage ! Au lieu de l'huile pour la lampe vient la gloire de la Présence Divine.

Au lieu de l'édifice ouvré par de nombreuses mains, la nouvelle ville descend complète, comme Ève lorsqu'elle fut introduite vers Adam. Quelle taille dérisoire que celle de la tente, quand l'homme doit bâtir : quelles dimensions vastes que celles de la ville, dont Dieu est l'architecte ! Combien mesquins les pains de l'homme, à côté des fruits de Dieu ; combien pauvres les piliers et les socles, les tentures de bleu, de pourpre, de cramoisi et de lin, à côté des fondements de pierres précieuses de chaque couleur éclatante ! Pour l'Urim et le Thummim [Lumières et Perfections] qui n'étaient que des noms sous l'ancienne sacrificature, il y a des luminaires permanents, et des perfections éternelles sous la nouvelle.

Une grande partie de l'ameublement trouvé dans le temple au ciel disparaît, maintenant que la vieille terre est partie. Il n'y a ni autel, ni mer dans la ville. Pour les sept torches, nous avons le luminaire de la ville et la gloire. Il n'y a ni table, ni arbre, ni source, dans le temple en haut. Une partie de l'ameublement du temple est pour des buts temporaires : une partie est éternelle, et sous une forme nouvelle elle demeure dans la ville.

L'étude recueillie de ce sujet ferait sans doute ressortir de magnifiques vérités. L'arche était un coffre fait pour contenir les conditions de l'alliance. C'était un témoignage contre la violation par l'homme de ces conditions. À l'extérieur se trouvait le propitiatoire, et là le sang, signe de l'expiation par la mort de l'Agneau, était aspergé. Ces choses ont disparu : mais l'Agneau demeure. Les chérubins ne sont pas vus : car la chose signifiée par eux est venue : la créature jouit de la liberté de la gloire des fils de Dieu.

Le peuple terrestre était typifié par la table et ses douze pains. Cela n'apparaît pas quand Jean voit le sanctuaire : car il n'y avait pas de vrais Juifs alors. Cela n'apparaît pas non plus dans le Lieu Très Saint, pas plus que le porte-lampe. Le peuple céleste de Dieu était typifié par le porte-lampe et ses lampes. Ils devaient être représentés par le « sel » aussi, une partie de l'alliance de Dieu qui ne devait jamais manquer. Maintenant le luminaire est comme un jaspe cristallin. Les deux peuples ont échoué dans leur témoignage sur terre, lorsqu'ils furent chargés de soutenir la gloire de Dieu : mais tous deux sont unis dans une seule ville, quand la grâce de Dieu apparaît dans sa plénitude. Le peuple céleste de Dieu n'a ni temple ni ville sur la terre ; parce qu'ils sont appelés hors de la terre vers le ciel. Leur temple et leur ville sont tous deux en haut, et nous sont ici découverts.

De même que Dieu conduisit Israël d'abord dans le désert, y érigea Sa tente, et ensuite les amena dans le pays et la ville, y établissant Son temple ; ainsi en est-il ici. Le désert éprouva Israël quand le monde gisait sous son péché. Pouvaient-ils faire confiance à leur Dieu pour leur donner du pain et de l'eau, de la fraîcheur le jour, de la lumière la nuit, une défense contre les ennemis ? Ils ne le purent pas. Ils murmurèrent, se défièrent, et furent abattus. Quand ils s'approchèrent de la terre promise, ils furent, pour ainsi dire, mis en position de rentrer en Éden par leur propre force. Les arbres à l'intérieur étaient bons pour la nourriture, comme les espions le prouvèrent par la nourriture qu'ils rapportèrent. Mais ils craignirent l'épée qui les gardait. Les chérubins et l'épée étaient réellement avec eux : mais ils se défièrent de Dieu, et craignirent l'homme. Ils ne veulent pas aller vers l'arbre de vie, bien que commandés. La porte alors se ferme : ils sont à nouveau exclus d'Éden. Et quand après ils tentent d'entrer, ils sont repoussés.

1. Le tabernacle de Moïse nous donne les meilleures indications de la cité de Dieu. Les sacrificateurs devaient camper près de lui sous des tentes, durant leur séjour dans le désert. Israël devait se tenir loin de lui, et toute tentative d'approche devait être vengée par la mort (Nomb. i). Maintenant les sacrificateurs de Dieu et les nations habitent sereinement à part ; et les sacrificateurs célestes possèdent les demeures éternelles dans Sa présence.

2. Quand le pays eut été pénétré et que le royaume fut pleinement venu, le Roi de Paix bâtit une maison pour Jéhovah. Sur son extérieur se trouvaient des chambres pour les sacrificateurs (1 Rois vi, 5-10 ; Jér. xxxv, 2 ; xxxvi, 10 ; 1 Chron. ix, 26). Celles-ci étaient plaquées d'or (2 Chron. iii, 9), un mémorial de l'éternité des demeures fournies pour les serviteurs qui jour et nuit servent le Dieu vivant.

3. Dans le temple millénaire qui doit encore être érigé à Jérusalem, il y aura des chambres : certaines près de la porte intérieure pour les chantres : certaines pour les sacrificateurs qui gardent la maison et l'autel. Il doit y avoir des chambres pour les vestiaires, et des chambres dans lesquelles les sacrificateurs mangeront les choses saintes. Ézéch. xl, 44 ; xli ; xlii.

**JOSUÉ : Josh. iii, iv.**

Le séjour d'Israël sur les rives du Jourdain, et le passage à travers celui-ci, semblent répondre aux temps millénaires, et à la transition du peuple de Dieu, tant ceux dans la chair que ceux dans des corps ressuscités, de la vieille terre vers la nouvelle.

La distinction entre les deux compagnies est très pleinement exposée dans les différentes parts assignées à Israël d'un côté, et aux sacrificateurs de l'autre. Les sacrificateurs portaient avec eux l'arche de l'alliance du Seigneur Dieu, et quand on voyait celle-ci se déplacer, le peuple devait se mettre en route et les suivre. Mais il devait y avoir un intervalle mesuré entre les deux bandes ; de même qu'il y a une différence grande et permanente entre la position des nations, et de ceux qui habitent dans le « tabernacle de Dieu ».

Alors les sacrificateurs portaient l'arche : à la clôture de toutes choses, « le tabernacle de Dieu » contient les sacrificateurs, et descend du ciel d'auprès de Dieu.

Le peuple est averti que le voyage qu'il devait entreprendre en était un qu'il n'avait jamais parcouru auparavant. La transition de la vieille terre vers la nouvelle est unique. Dans le passage du Jourdain, Dieu se manifesta comme le « Dieu vivant » (ver. 10). Sur la nouvelle terre, Dieu est le Dieu de vie, engloutissant la mort dans la victoire : et l'Agneau possède le livre de vie. À cette occasion, Josué ordonne aux Israélites de se sanctifier : car Dieu ferait le lendemain des merveilles parmi eux. Lors de la nouvelle occasion, Dieu fait de plus grandes merveilles, en transférant tous Ses rachetés de la vieille terre de la malédiction vers la nouvelle terre de la promesse. Dieu sanctifie ; et c'est fait pour toujours. Il est « le seigneur de toute la (nouvelle) terre » de manière évidente : car il n'y a plus d'ennemi ; et nul besoin de chasser des adversaires devant Son peuple, comme aux jours de Josué (ver. 10).

Dans le retranchement des eaux descendantes du Jourdain dès que les pieds des sacrificateurs touchèrent le fleuve, ne pouvons-nous pas voir un type de la puissance de la mort suspendue, tandis que la promesse des jours millénaires poursuit sa course ? Les sacrificateurs se tiennent sur un sol sec au milieu du lit du fleuve. Cela ne correspond-il pas aux ressuscités d'entre les morts prenant leur position, dans la puissance de la vie de résurrection, sur une terre qui a été, comme lieu du péché, si longtemps sous le pouvoir de la mort ? Ils occupent cette position jusqu'à ce que tout le peuple ait passé : alors l'arche pénètre dans la terre de la promesse. De même les promesses de béatitude aux sacrificateurs ressuscités de Dieu portent avec elles l'assurance que la gloire millénaire ne finira que par le débarquement en sécurité de tous les élus de Dieu sur la nouvelle terre, dans laquelle la justice habitera pour toujours.

Après que tout Israël a passé, deux mémoriaux du miracle doivent être laissés pour les générations suivantes. Sur ce point je ne vois pas toutes choses clairement. Mais ce que je vois, je l'énoncerai.

D'abord donc, douze pierres furent dressées sur la terre : douze au milieu du Jourdain. Ainsi il y a deux séries de douze dans la nouvelle ville de Dieu : les noms des douze tribus sur les douze portes, et les noms des douze apôtres sur les douze fondements.

Après que le peuple eut traversé le fleuve, le Seigneur commanda que douze hommes, un de chaque tribu, emportent du Jourdain, du lieu où les pieds des sacrificateurs se tenaient fermes, douze pierres sur leurs épaules ; et les dressent là où ils logeraient la première nuit. Ceci semble typifier les douze fondements de la Nouvelle Jérusalem gravés des noms des douze apôtres. Ces pierres étaient autrefois dans le Jourdain ; les

douze apôtres étaient autrefois sous le pouvoir de la mort. Ils sont maintenant établis pour toujours hors de son pouvoir, dans l'éternité de la résurrection. Le lieu de campement n'était qu'un lieu de tentes alors ; mais sous l'alliance meilleure, il est devenu la cité éternelle.

Quel est le but typique des douze pierres dressées dans le Jourdain, je ne peux le dire avec assurance. Elles semblent répondre aux noms des douze tribus gravés sur les douze portes de la Ville Sainte, et typifier les nations vivant dans la chair, mais soutenues contre la mort. Les deux sortes de vie, la vie naturelle et la vie de résurrection, se trouvent sur la nouvelle terre, et se concentrent dans la ville. Les sacrificateurs n'héritent pas avec le reste des tribus ; le Seigneur est leur héritage (Jos. xiii, 14, 33), la sacrificature est leur supériorité.

La circoncision de tout Israël après que le Jourdain est traversé (Jos. v) semble typifier l'exclusion éternelle de la nouvelle terre de tous sauf des élus. Seul le peuple du Seigneur qui est dans le livre de vie entre sur la nouvelle terre. C'est pourquoi la ville de la nouvelle terre est nommée JÉRUSALEM [HÉRITAGE DE PAIX]. Dès qu'ils sont de l'autre côté du Jourdain, la manne — le pain du désert — cesse. Les fruits du pays sont à eux.

À la fin de sa vie, Josué rassemble le peuple, et ajoute leurs promesses d'obéissance aux exigences de Moïse, les écrivant dans le livre de la loi (26). Ici les héritiers de la terre de la promesse sont sécurisés par la promesse de Dieu, et le livre de vie de l'Agneau. Il y avait des dieux étrangers même alors parmi certains de la nation favorisée. À la fin il n'y a ni idole ni idolâtre sur le nouveau globe. Josué dressa, comme témoin de leur alliance, une grande pierre sous un chêne, qui était près du sanctuaire du Seigneur. Mais à la fin, la nouvelle alliance repose sur le trône de Dieu près de l'arbre de vie, qui fleurit dans le tabernacle de Dieu.

**6. SALOMON : 1 Rois vi-xi.**

Après le règne de guerre de David vient l'empire de paix de Salomon. Ainsi, après le règne du Sauveur « au milieu de Ses ennemis » avec une verge de fer, vient Son influence paisible parmi les sauvés pour toujours. Il est la Semence de David, à qui appartient le royaume pour toujours. 2 Sam. vii, 12-16. Salomon devait bâtir une maison de culte ; et Dieu établirait, à certaines conditions, le trône de son royaume. Maintenant, la maison de culte et le trône de gouvernement sont tous deux unis et appartiennent à un seul. Ce n'est plus : « S'il commet l'iniquité, je le châtierai avec la verge de fer ». Il n'y a plus de péché, plus de châtiment.

La guerre était encore possible au temps de Salomon : il avait des chevaux et des chars. Mais il n'y a plus l'aspect de la guerre sous l'alliance meilleure.

L'épouse principale de Salomon était la fille de Pharaon : pour elle, il bâtit une demeure séparée. 1 Rois iii, 1. Mais dans l'arrangement final, l'Épouse et la ville sont une. xxi, 2.

Les Gentils étaient conduits à Jérusalem pour voir la gloire de Salomon, et pour contempler le temple de Jéhovah. 1 Rois viii, 40-43. Salomon prie pour que toutes les nations sachent que Jéhovah était le Dieu d'Israël. ver. 60. Ici, toutes les nations sont le peuple de Dieu. La reine de Saba apporte des présents, et admet avec joie la gloire du roi. Ce qui la frappe le plus est « l'ascension par laquelle il montait dans la maison de l'Éternel » : 1 Rois x, 5. Ceci est réalisé plus magnifiquement encore dans la nouvelle ville. Combien est étonnante l'ascension de milliers de stades sur des pavés de saphir, de jaspe et d'or, dans la ville de Dieu ! Et cette ascension est répétée douze fois : à chacune des portes se trouve la même ascension merveilleuse. La reine retourne dans son propre pays : elle n'habite pas avec Salomon. Les rois de la terre doivent vivre distinctement des rois célestes de la ville.

Au milieu de toute la splendeur de Salomon, il y avait des traces de sa chute. Son commerce par mer n'était pas selon la pensée de Dieu, ni sa marine. Ses nombreux chevaux et chars avaient été interdits. Ses

nombreuses femmes montraient son oubli de la loi de Moïse : et elles introduisirent à une époque peu éloignée les idoles des Gentils. Il bâtit des « hauts lieux » pour les « abominations » de Moab et d'autres nations. Mais à la fin, celui qui commet des abominations sera exclu de la cité de sainteté. xxi, 9, 22, 27.

Le Seigneur fut en colère contre Salomon, et lui infligea une peine. Mais dans le nouveau globe, il n'y aura plus de malédiction. Dieu arracherait le royaume à Salomon, et le donnerait à son esclave. Mais les sauvés règnent aux siècles des siècles. xxii, 4. Les douze tribus sont brisées, à sa mort, en deux divisions, à cause du péché. Mais dans la ville nouvelle, les douze portes gardent pour toujours les noms des douze tribus. Une tribu devait être laissée à David, pour lui donner « une lampe toujours » devant le Seigneur à Jérusalem. 1 Rois xi, 36. Mais maintenant le Fils de David est la lampe éternelle de la cité de Dieu.

L'alliance de Dieu était fondée sur la prière et le temple de Salomon. 1 Rois ix, 1-9. Mais il y avait en elle des conditions qui, peu de temps après, l'impliquèrent dans les flammes des mains des Gentils. Combien plus excellentes sont les conditions sur lesquelles repose enfin le tabernacle de Dieu, tandis que le monde se niche sous son ombre ! Le Seigneur nous fait connaître, dans l'histoire du temple de Salomon, les matériaux, l'ameublement et les mesures. De même nous informe-t-Il concernant le temple meilleur sous les mêmes rubriques. 2 Chron. ii. Les bâtisseurs du temple de Salomon sont humains : l'architecte du final sanctuaire est Divin. David a bâti la ville, Salomon le temple ; Jéhovah ici bâtit les deux.

Salomon avança au-delà du tabernacle de Moïse. Là où le législateur d'autrefois n'avait fait qu'une cuve, une lampe et une table, il en fit dix de chaque. Il ajouta deux chérubins nouveaux. Mais dix n'est pas le nombre parfait : dans la ville à venir, douze régit l'ensemble. Les fondements de pierres précieuses semblent correspondre au parvis du temple : la ville au sanctuaire : la place, dans laquelle se tient le trône de Dieu, au Lieu Très Saint.

## L'ÉPILOGUE

### Ch 22 . 6 - 9

*« Et il me dit : "Ces paroles sont fidèles et vraies : et le Seigneur Dieu des esprits des prophètes a envoyé Son ange pour montrer à Ses serviteurs ce qui doit arriver promptement. Et voici, je viens bientôt : heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. Et moi, Jean, j'ai entendu et vu ces choses. Et quand j'eus entendu et vu, je tombai pour adorer devant les pieds de l'ange qui me montrait ces choses. Et il me dit : 'Garde-toi de le faire : je suis ton compagnon de service, et celui de tes frères les prophètes, et de ceux qui gardent les paroles de ce livre : adore Dieu. »*

La structure de cette partie finale est très remarquable. La représentation des événements par l'ange est terminée. Le livre entier est maintenant conclu.

L'ouverture du livre était arrangée en trois sections, avec deux divisions subordonnées : la fin est divisée en quatre sections, contenant quatre divisions subordonnées, comme suit :

**I.**
{ 1. Origine de l'Apocalypse, ver. 6. « Prophètes ».
{ 2. Je viens, ver. 7.
{ 3. Heureux celui qui garde le livre, 7. « Prophétie ».
{ 4. Fausse adoration. Refusée. ver. 8, 9.

**II.**
{ 1. Ne scelle pas le Livre, ver. 10.
{ 2. L'injuste : le saint. Ver. 11
{ 3. Je viens, ver. 12, 13.
{ 4. Heureux ceux qui lavent leurs robes, ver. 14, 15.

**III.**
{ 1. Jésus a envoyé Son ange aux églises. Ver. 16.
{ 2. Je suis la racine de David.
{ 3. L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Ver. 17.
{ 4. Prends de l'eau de la vie.

**IV.**
{ 1. Ceux qui nuisent au livre, ver. 18, 19.
{ 2. Je viens, ver. 20.
{ 3. Viens ! Ver. 20.
{ 4. La grâce avec tous, ver. 21.

Dans la subdivision n°1 de chacun des grands compartiments, quelque chose est dit pour accroître notre intérêt pour l'Apocalypse, et notre conviction de son importance.

La structure du Prologue est différente. Elle est composée de trois divisions principales, chacune ayant deux subdivisions.

**I.** Révélation de Jésus :
{ donnée par Dieu,
{ envoyée par Jésus à Jean,
{ témoignée par Jean pour nous.

Heureux :
{ le lecteur,
{ les auditeurs,
Car le temps est proche. { les gardiens.

(Sept divisions inférieures)

**II.**

1. Jean aux sept églises. Grâce et paix de la part de :
   { (1.) Celui qui était, est, et doit venir.
   { (2.) Les Sept Esprits.
   { (3.) Jésus le Témoin,
   { le Premier-né,
   { le Prince des rois.
2. Gloire à Celui qui : { nous aime,
   { nous a lavés,
   { nous a faits sacrificateurs.

**III.**

1. Il vient avec les nuées { chaque œil verra,
{ ceux qui l'ont percé,
{ toutes les tribus se lamenteront

2. Je suis { Alpha et Oméga,
{ qui était, qui est, qui doit venir,
{ Jéhovah des Armées

Il y a une connexion étroite entre l'ouverture et la fin du livre. L'ouverture du livre témoigne que Dieu a donné à Jésus l'Apocalypse pour « montrer à Ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt ». La fin déclare que « le Seigneur Dieu des esprits des prophètes » a envoyé Son ange pour « montrer à Ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt ». Par « les esprits des prophètes », comme nous le supposons, étaient signifiées les deux classes différentes de révélation incarnées dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau. Ceci est confirmé par l'expression parallèle en **i, 2**, où nous lisons que Jean a rendu témoignage de la parole de Dieu (Ancien Testament) et du témoignage de Jésus-Christ (Nouveau Testament), « toutes les choses qu'il a vues ».

Une bénédiction suit, invoquée sur la tête de ceux qui gardent le livre dans chacune des deux premières divisions. Dans les deux également, il est déclaré que « la saison est proche ». Et enfin, Jésus nous dit dans l'avis aux églises qu'Il a envoyé Son ange : une chose qui est mentionnée au premier verset du premier chapitre.

Il est digne d'observation que la structure du Sermon sur la Montagne ressemble grandement, dans son ouverture et sa fin, à l'Apocalypse. Il commence par trois sections comprenant les Béatitudes, le dessein de Dieu en suscitant des Chrétiens, et la relation de Jésus avec la Loi et les Prophètes. Puis en dix divisions vient le corps du Sermon ; tandis qu'il se conclut par quatre sections.

Trois fois la mention — « Ces paroles sont fidèles » — apparaît. xix, 9 ; xxi, 5 ; xxii, 6. Elle indique à l'étudiant du livre les principaux résultats pratiques. Elle se réfère à ce qui vient de précéder, et appelle l'attention sur cela.

La première fois, elle se trouve annexée à l'ouverture des temps et des joies millénaires pour ceux d'en haut. xix, 9. La Nouvelle Jérusalem, l'Épouse de l'Agneau, est alors nommée pour la première fois. La dédicace de la Cité de Dieu a lieu alors.

La seconde fois, l'annonce succède à l'énoncé des termes éternels de bénédiction pour le monde en général. xxi, 5.

Elle appelle maintenant pour la troisième et dernière fois l'attention sur la béatitude finale des citoyens de la Nouvelle Jérusalem. Ce sont les résultats permanents du sacrifice et de la sacrificature de l'Agneau. La Pâque et l'agneau quotidien apportèrent à Israël de nombreuses bénédictions sous la loi. Par là, ils obtinrent une délivrance temporaire, et une possession temporaire de la terre et de la cité de promesse terrestres. Mais par la mort du Fils de Dieu et sa sacrificature ressuscitée, la délivrance est complète et éternelle, et les joies de la cité bénie seront nôtres pour toujours.

Le titre donné ici au Très-Haut est singulier : si singulier qu'il a été altéré par les copistes en un titre plus facile à comprendre. Au lieu de « le Seigneur Dieu des esprits des prophètes », ils voudraient lire « Le Seigneur Dieu des saints prophètes ». Mais la phrase la plus difficile est évidemment la vraie. L'action du Saint-Esprit sur les inspirés du Seigneur est visée. Deux passages ressemblant à celui-ci à certains égards apparaissent dans 1 Cor. xiv : « De même vous, puisque vous aspirez aux esprits [dons spirituels], cherchez à en être abondamment pourvus pour l'édification de l'église » (12) ; « Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes » (32).

L'écrivain sacré fait ici allusion, nous le supposons, aux différentes inspirations de l'Ancien Testament et du Nouveau. La Loi fut donnée sous l'esprit de servitude et de crainte. L'Évangile est donné avec l'esprit d'adoption. Mais le Dieu de l'Ancien Testament et du Nouveau est un seul. Les dispensations de miséricorde et de justice tirent toutes deux leur origine d'une seule source divine, et toutes deux conduisent à une seule demeure céleste. Les noms des patriarches et des apôtres sont portés sur le front de la cité.

« Prophètes » signifie ici, comme d'habitude, des hommes inspirés prédisant l'avenir.

Jésus est « le Seigneur Dieu ». Comparez ensemble ce qui est dit de Jésus, et ce qui est dit du Seigneur Dieu. « La Révélation de Jésus-Christ, que Dieu Lui a donnée pour montrer à Ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt ; et Il l'a envoyée et signifiée par Son ange à Son serviteur Jean » (i, 1). « Le Seigneur Dieu a envoyé Son ange pour montrer à Ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt ». « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous témoigner ces choses dans les églises » (xxii, 16).

Les « serviteurs » de Dieu doivent connaître ces choses, et les croire avant qu'elles n'arrivent. « Les nations » de la nouvelle terre n'existent que bien plus tard. Une parole est délivrée aux nations de la vieille terre, juste avant que l'heure de la vengeance ne sonne (xiv, 6). Mais ceux à qui ce livre est envoyé, qui y obéissent et sont reconnus comme serviteurs de Dieu sur terre, deviennent dans la résurrection les serviteurs du trône dans la Ville Sainte d'en haut. La différence entre la position des croyants en Jésus tout au long des Épîtres de Paul, et celle donnée dans l'Apocalypse, est très grande. En tant que membres de Christ, ils sont « fils de Dieu ». Ici ils sont seulement dénommés « serviteurs ». La raison de cela est, je le suppose, parce que ce livre regarde le salut final tel qu'il affecte à la fois ceux de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau. C'est pourquoi il prend nécessairement le ton le plus bas qui s'appliquera aux deux classes de la même manière.

Les événements ici prédits « doivent » arriver. Dieu l'a dit : Sa parole ne peut être brisée. Les plaies doivent descendre, à cause du péché. Les joies doivent être accordées, à cause du dessein et de la promesse de Dieu en Christ. Ils doivent être faits « bientôt ». Mais les heures sont calculées par l'horloge de Dieu : et celle-ci avance bien plus lentement que celle de l'homme.

La venue de Jésus est l'espérance du Chrétien. L'Antichrist vient : mais cela ne doit pas être sa terreur. Car si nous sommes vigilants, nous serables rassemblés vers le Sauveur, avant que cet être redoutable ne fasse son apparition. 2 Thess. ii ; Apoc. iii, 10. Ce livre cru et observé placera le disciple dans une position vraie. L'application est individuelle. Quand la venue de Jésus aux nations de la vieille terre est annoncée, ce n'est pas, comme ici, à la première personne, mais à la troisième. Ce n'est pas — « Voici je viens », mais « Voici, Il vient avec les nuées » (i, 7). La raison est évidente. Les saints connaissent celui qui parle : le monde ne le connaît pas.

« Heureux celui qui garde la prophétie de ce livre »

Dieu voudrait désigner à une attention et une bénédiction spéciales ce livre : l'homme dans sa folie, oui, même des saints de Dieu, le méprisent. Gardons ses paroles ! Retenons ses vérités dans notre intelligence et notre cœur ! Là où il est pratique, prenons garde ! Babylone et ses leurres sont autour de nous : fuyons-les ! Prenons garde au Grand Antichrist, et soyons préservés de son jour de tentation, en priant que nous soyons jugés dignes d'y échapper !

Cette prophétie peut être comprise, avant que ses paroles ne s'accomplissent.

Combien le livre de Dieu est dissemblable des productions de l'homme ! Les livres des hommes cherchent à se glorifier eux-mêmes. Mais voici Jean confessant deux fois son péché. Combien les meilleurs des saints de Dieu sont fragiles ! Deux fois Jean adore l'ange, en une période très courte : deux fois il est réprimandé. Les saints anges refusent un tel hommage. Pour un être, adorer un inférieur est absurde ; adorer un égal, ne l'est guère moins. Mais ne pouvons-nous pas adorer quelqu'un d'un ordre manifestement supérieur à nous, quelqu'un lié à nous, et capable de nous aider, oui, envoyé dans le but même de nous aider ? C'est ici la question tranchée.

L'homme est enclin à l'idolâtrie : seulement par la grâce il en est préservé. Si Jean, un apôtre si grand et si saint, est tombé deux fois, quel prodige si l'église entière nominalement chrétienne y est tombée pendant des centaines d'années : oui, elle est maintenant prise au piège, et des protestants y retournent ? « Incroyable ! » dit Rome. Mais le livre de Dieu raconte une autre histoire. Jean avoue candidement son péché. Il indique, dans les paroles de l'ange, le remède. « Adore Dieu ». L'homme doit adorer quelqu'un ; mais toute adoration n'est due qu'à Dieu seul. « Tu serviras Lui seul ». Si nous ne pouvons pas adorer même un ange, parce qu'il est un compagnon de service ; encore moins Pierre ou Marie : encore moins des images et des statues ! Jean fut réprimandé pour la posture d'adoration qu'il prit devant l'ange, avant même qu'aucune parole d'adoration ne fût prononcée. « Tu ne te prosterneras point devant elles » étaient aussi les paroles de la Loi.

Mais d'où vint-il que Jean offensa une seconde fois ? La raison, j'en juge, est que Jean imagina d'après les paroles qui venaient de précéder que l'ange était Jésus. « Voici je viens bientôt ». Il nous dit que ce qu'il « a entendu et vu » a produit cela. « Quand il eut entendu et vu », il tomba. Deux fois dans ce verset, ce qu'il « a entendu » précède la mention de ce qu'il « a vu ».

Aucune parole telle que « Je viens » n'apparaît lors de l'occasion précédente. Il n'est pas non plus facile de comprendre comment un ange pourrait dire de telles paroles.

Deux fois cette offense est commise : étant destinée, je le crois, à nous enseigner que ce qui fut autrefois permis sous l'Ancien Testament est maintenant retiré pour toujours. Jésus, à plusieurs occasions sous la Loi et avant elle, apparut comme un ange et reçut l'adoration, sans qu'aucun blâme soit jeté sur la partie la rendant. Il apparaît comme un ange même dans ce livre : mais seulement avant le millénium. Nous devons apprendre maintenant, quelles que soient les paroles qu'un ange peut utiliser, que Christ ne prendra plus une telle forme. Car il n'y a plus besoin de Son humiliation : tous Ses adversaires et les nôtres sont renversés, tous Ses élus sont rachetés. Dès lors, l'adoration de n'importe quel ange est illicite.

Combien il est instructif de comparer l'adoration que Jean rend à Jésus dans le premier chapitre, et son acceptation par Lui, avec l'hommage rendu deux fois à l'ange, et deux fois prononcé illicite. Quand Jean tomba aux pieds de l'ange, il est deux fois accueilli par — « Garde-toi de le faire ». Quand il tombe aux pieds de notre Seigneur, il est adressé par les mots — « Ne crains point ! ». L'ange se déprécie lui-même et élève Jean à son niveau. « Je suis ton compagnon de service, et celui de tes frères les prophètes ». Mais Jésus prend sur cela le titre de supériorité qui implique la Divinité et justifie l'adoration. « Je suis le Premier et le Dernier ». L'ange ordonne à Jean de diriger son adoration vers la personne de Dieu seul. Mais Jésus, ayant accepté l'adoration comme Son dû, donne des ordres à Son serviteur Jean — « Écris donc les choses que tu as vues ».

Ce que le Prince des anges déchu demandait, et voulait acheter, l'ange saint le refuse quand il lui est offert.

Les anges élus ne tomberont pas par la suite : ils ne tenteront plus l'homme, ni ne seront plus la cause de sa chute.

L'ange saint n'était que « compagnon de service » de Jean, et des croyants et du prophète tant de l'Ancien Testament que du Nouveau. Les anges le sont maintenant, envoyés pour servir à nos besoins, en tant

qu'héritiers du salut. Ils seront des serviteurs pour toujours. L'Agneau est suprême : Sien est le trône conjointement avec le Père. « Que tous les anges de Dieu L'adorent ! »

Le Faux Christ prend des « noms de blasphème », et accepte l'adoration due à Dieu seul. Jésus reçoit les titres de Divinité et l'adoration de la part des princes des anges en présence du trône de Dieu.

Ce que l'ange montra à Jean était la raison de son adoration de l'ange : ce que Jésus est et a fait sont les raisons données pour l'adoration de Jean, et pour l'adoration des anciens et des êtres vivants.

### Ch 22.10 - 15

*« Et il me dit : "Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre : car la saison est proche." Que celui qui commet l'injustice, commette l'injustice encore : et que le souillé, soit souillé encore ; et que le juste, pratique la justice encore : et que le saint, soit sanctifié encore. Voici, je viens bientôt : et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon ce qu'est son œuvre. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui lavent leurs robes*, afin qu'ils aient droit à l'arbre** de vie, et qu'ils entrent par les portails dans la ville. Dehors sont les chiens, et les sorciers, et les fornicateurs, et les meurtriers, et les idolâtres, et quiconque aime et pratique le mensonge. Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous témoigner ces choses dans les églises. Je suis la racine et la progéniture de David, l'étoile brillante et matinale. Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens ! Et que celui qui entend dise : Viens ! Et que celui qui a soif vienne ! Quiconque le souhaite, qu'il prenne de l'eau de vie sans prix. Je témoigne à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies qui sont écrites dans ce livre. Et si quelqu'un retranche des paroles du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part de l'arbre de vie, et de la ville sainte, qui sont écrits dans ce livre. Celui qui témoigne de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. Amen. Viens Seigneur Jésus ! ****

***[NBP]****Ainsi lisent Tregelles, Theile, Buttmann et Lachmann, avec les manuscrits Alexandrin et Sinaïtique, la Vulgate et la version éthiopienne, et les versions arméniennes en manuscrit. C'est la lecture la plus difficile*
***[NBP]*****Ainsi lit Trgelles*
***[NBP] ***** *"Christ" omis par les meilleurs manuscrits*

1. « Ne scelle pas le livre. » Voici un contraste avec l'ordre donné en x, 4. Là, une voix du ciel dit : « Scelle les choses que les sept tonnerres ont fait entendre, et ne les écris pas. » Ce point devait être un secret spécial au milieu d'un livre rempli de révélation. Le livre en général est conçu par Dieu, non pour rester un mystère impénétrable, mais pour être compris par Ses saints. Ne pouvons-nous pas dire que le livre n'est pas au-delà de notre compréhension, si seulement nous nous asseyons pour son étude sur de bons principes ? Interprétez-le sur des bases communes aux autres Écritures, et son sens est clair, non seulement dans ses grandes lignes, mais plus profondément encore.

2. « Ne scelle pas le livre. » Ceci est en contraste avec Dan. xii, 4, 8, 9. « Toi, Daniel, tiens secrètes ces paroles et scelle le livre jusqu'au temps de la fin. » Alors je dis : « Ô mon Seigneur, quelle sera la fin de ces choses ? » Et Il dit : « Va, Daniel, car les paroles sont cachées et scellées jusqu'au temps de la fin. » Même à celui qui était un prophète, aucune lumière ne devait être donnée sur les secrets de ce livre à ce moment-là. Il n'en est pas ainsi de l'Apocalypse. Elle doit faire rayonner la lumière vers les serviteurs de Dieu, qu'ils soient de l'Église ou d'Israël.

Pourquoi cette différence ? Dans le cas de Daniel, une autre dispensation — le Mystère de Dieu — devait intervenir avant que l'accomplissement des paroles ne soit donné. Mais l'église est placée dans la dernière des dispensations avant l'accomplissement de ces choses. Christ est venu, et Ses disciples sont appelés à être Ses compagnons dans la gloire, et Il revient pour introduire les espérances de Daniel. Il n'y a rien qui doive intervenir entre nous et cette venue. C'est le dernier temps : sur nous les fins des âges se sont rencontrées.

3. « Ne scelle pas le livre. » C'est le contraste avec les paroles de Jésus en Matt. xiii ; où, en jugement pour le blasphème contre le Saint-Esprit, Il parla à Israël en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient pas, et qu'en entendant ils ne comprennent pas.

La raison donnée ici pourquoi le livre doit être laissé ouvert est que la saison de son accomplissement est proche. Le temps nous semble prolongé : mais Dieu ne compte pas le temps comme nous le faisons.

« Que celui qui commet l'injustice, commette l'injustice encore. »

Si je ne me trompe pas, dans ces deux paires de personnages bons et mauvais, réside une référence aux deux classes de serviteurs de Dieu qui parcourent ce livre. Par « les justes » on entend les saints de la Loi. Le mot est utilisé dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau de la même manière pour décrire de tels hommes. Matt. x, 41 ; xiii, 17 ; xxiii, 28, 29. Comparez Rom. v, 7, 8. Par les « saints », par opposition aux souillés, on entend les sauvés des églises, qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau.

Ces mots et les suivants semblent être généralement regardés comme affirmant « que lorsque ces événements seraient consommés, tout serait fixé et immuable : que tous ceux qui seraient alors trouvés justes le resteraient pour toujours ; et qu'aucun de ceux qui seraient impénitents, impurs et méchants, ne changerait jamais son caractère ou sa condition. »

Mais les paroles devant nous sont prononcées, non sur les résultats du jour du jugement, mais sur « le livre de cette prophétie » et sur le temps où il fut envoyé pour la première fois par l'apôtre. Elles semblent donc signifier que Dieu avait ici ouvertement exprimé Sa pensée quant à l'avenir, et présenté les motifs les plus terribles à la sainteté, et les dissuasions contre le péché. Mais en dépit de ces découvertes affreuses, les deux grandes classes des saints et des méchants subsisteront encore, chacune mûrissant pour le jugement et la sentence finale. Semblables à celles-ci sont les paroles de l'ange à Daniel, quand il annonça au prophète le scellement du livre.

> « Plusieurs seront purifiés, blanchis et éprouvés ; les méchants feront le mal et aucun des méchants ne comprendra, mais ceux qui auront de l'intelligence comprendront » : Dan. xii, 10.

Combien se trompent donc ceux qui s'imaginent que l'Évangile, même avec ses révélations les plus claires des résultats terribles pour les impies, et ses joies merveilleuses pour les saints, convertira jamais le monde ! Certains tournent l'Apocalypse elle-même contre eux-mêmes. Loin d'être avertis, ils n'en sont que plus endurcis. « Qui peut comprendre un tel mystère ? »

Nous aurions pu penser que des découvertes claires faites aux méchants sur les résultats éternels de leurs actions, et les horreurs sans fin désignées pour les pécheurs, les détourneraient de leur voie. Non : Dieu prédit qu'il n'en sera pas ainsi. Ce livre ne tendra qu'à endurcir les impies. Mais que le juste ne soit pas ébranlé par les mauvais exemples. Si eux persévèrent dans le péché, faites-le vous dans la sainteté ! Car la récompense de ces choses est proche ! Dieu soit recevra la gloire de la part des sauvés volontairement, soit tirera gloire pour Lui-même dans la destruction des perdus. Pharaon englouti dans la mer, et Israël conduit à travers elle, honorent également Jéhovah.

Que les actes des hommes soient ce qu'ils seront, le jugement vient, et Christ vient pour les amener en jugement. Il vient comme « le rémunérateur de ceux qui Le cherchent diligemment » ; et comme payant de retour ceux qui Le haïssent en face.

Sa première récompense est millénaire ; pour ceux qui pratiquent la justice. De tels hommes entreront dans Sa gloire. Matt. v, 20 ; vi, 33 ; 2 Cor. ix, 9, 10. Mais cela est maintenant supposé être passé : ceci parle de la récompense éternelle.

« Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le commencement et la fin »

Ces titres de Dieu appartiennent à Jésus. Trois fois sont-ils utilisés dans ce livre : une fois au début ; deux fois à la fin. Ils sont conçus, j'en juge, pour nous assurer que les diverses dispensations depuis la création du monde sont toutes l'arrangement d'un seul Dieu. Aussi divers que soient les principes de certaines économies de Dieu, tous procèdent d'une seule source, et tendent à la gloire du seul vrai Dieu. Les mots nous renvoient à Ésa. xl, 10 : « Voici, le Seigneur, l'Éternel vient avec puissance, et de son bras il commande ; voici, son salaire est avec lui, et ses rétributions le précèdent » ; lxii, 11 ; et nous assurent que Jésus est le Jéhovah de l'Ancien Testament.

« Heureux ceux qui lavent leurs robes. »

Cette variante du texte reçu est très saisissante. Elle est lue par les Manuscrits Alexandrin et Sinaïtique, par la Vulgate, l'Éthiopique, et certaines copies arméniennes, et par Lachmann, Buttmann, Ewald, Theile et Tregelles, parmi les critiques. C'est aussi la lecture la plus difficile.

Il semble qu'il doive y avoir eu une corruption intentionnelle de la part de certains. Probablement certains craignaient-ils qu'elle ne soit prise littéralement : comme si la propreté était l'ensemble de la piété. Mais le septième chapitre et sa vision de la Grande Multitude sont bien suffisants pour préserver de l'erreur tous sauf les aveugles volontaires. Ils sont entrés dans le temple, en lavant leurs robes dans le sang de l'Agneau. Mais le temple n'était qu'une condition transitoire. L'Agneau devait les conduire aux fontaines de vie dans la cité éternelle. Ce sentiment nous découvre donc que le même lavage qui admet comme sacrificateurs au temple admettra finalement à la ville, et à son repos éternel.

La différence des temps utilisés aux deux occasions est instructive. « Ce sont ceux qui viennent de la Grande Tribulation, et ils ont lavé leurs robes. » En tant qu'élevés vers le trône de Dieu, leur besoin de lavage est terminé. Ils avaient cessé de laver : ils étaient au-delà de la souillure alors. Mais ceci est une parole pour le saint vivant. Ce doit être sa coutume de laver. Ici se trouvent des souillures fréquentes, et le besoin de lavages fréquents. Heureux ceux qui demandent fréquemment le pardon par leur Sacrificateur et leur Sacrifice. Jésus a lavé une fois pour toutes de nos péchés nous qui croyons, quand nous sommes venus à Lui pour la première fois. i, 5, 6. Mais pour les offenses commises après cela, nous avons besoin d'un pardon spécial.

Ici le Saint-Esprit contraste tacitement « le saint » et « le souillé ». L'un lave chaque tache à mesure qu'elle surgit : l'autre laisse sa robe se salir continuellement, et n'a jamais cherché le lavage. Une seule souillure a dépouillé Adam de sa part dans l'arbre de vie. Mais ce lavage nous rend l'arbre perdu, et nous fait citoyens de la Cité de Dieu.

L'Agneau fut tué par l'épée de feu qui gardait l'arbre. Mais en Lui Sa flamme fut éteinte : et par ce sang nous y sommes accueillis maintenant. La vie éternelle et son arbre sont à nous.

Voyez aussi dans ces mots un point de comparaison avec Israël au Sinaï. Le peuple lava ses robes, à l'ordre de Moïse et de Dieu. Mais cela ne leur donna aucun arbre de vie, aucun accès à la présence de Dieu, aucune entrée dans la cité de Dieu. Ils étaient mis en demeure de mériter par leur obéissance la vie éternelle. Mais la grâce de la meilleure alliance l'accorde comme un don. Quand Israël était sur le point d'entrer dans la terre de promesse, Moïse les dissuade d'entretenir de hautes pensées sur leurs propres mérites. Leur propre justice n'était pas la base de leur entrée : c'était la miséricorde de Dieu envers leurs pères. Deut. ix. Il en est ainsi ici. « Heureux ceux » — non pas, « qui n'ont jamais souillé leurs vêtements » — mais qui les ont lavés dans le

sang de l'Agneau après leur souillure. La place éternelle du justifié est le don de Dieu, contrairement à nos mérites.

Mais en quoi consiste la béatitude du lavage ?
*« Afin qu'ils aient droit à *l'arbre de vie »*
« Afin qu'ils entrent par les portails dans la ville »

***[NBP]**** *Littéralement : « Afin que leur pouvoir soit sur l'arbre. »*

Les deux aspects de la béatitude éternelle des ressuscités sont ici conjoints. Leur demeure est le Paradis ; et par conséquent l'arbre de vie est à eux. Celui qui commença par cette découverte de Sa miséricorde finit par elle. Leur demeure est la cité de Dieu : et par conséquent c'est leur béatitude d'entrer par ses portes à leur gré.

La position des ressuscités est définie. Il y a deux classes différentes, qui prennent des positions différentes tout au long du livre. Le peuple céleste est enfin fixé dans la cité céleste. Le peuple terrestre occupe les terres à l'extérieur de la métropole du Très-Haut. Les lavés dans le sang de Christ sont rois et sacrificateurs. Ceux du dehors sont sujets et peuple. L'arbre de vie appartient non pas aux nations, mais aux citoyens. Ceux qui maintiennent leur position propre ont un droit à l'arbre de vie : tant à ses fruits qu'à ses feuilles. Ils peuvent manger de ses fruits : ils peuvent donner de ses feuilles aux nations.

Ce passage relie la compagnie innombrable du chapitre vii avec les citoyens de la cité éternelle. Par ses portes cette assemblée entière entre. Là il était dit — « L'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie. » Voici enfin l'accomplissement de cette parole. Les fruits de l'arbre de vie sont maintenant leur nourriture : les eaux du fleuve de vie sont maintenant leur boisson. Dans Apoc. vii, ils étaient vus sur la Montagne. Mais la terre était le lieu de repos d'Israël. Ici la Grande Multitude trouve alors son repos. Les soixante-douze anciens furent nourris sur la Montagne devant Dieu. Dans la ville les sauvés habitent pour toujours.

« Afin qu'ils entrent par les portails dans la ville »

L'expression précédente semble appartenir à ce second privilège également — « Afin qu'ils aient un droit d'entrer par les portes. » Les nations saintes peuvent entrer à certains moments, et par faveur, au moyen de quelque introducteur : mais les citoyens sont libres d'entrer et de sortir à leur gré. La parole est prononcée sans limitation de temps, comme au chapitre xx ; et elle se réfère maintenant à l'état éternel.

Auparavant, ils demeuraient dans le temple jour et nuit : maintenant ils entrent dans la ville. La ville est le temple. Il n'y a plus de différence maintenant entre le sanctuaire et le Lieu Très Saint : plus d'interdiction d'une porte et de permission d'entrée par d'autres.

Au sujet de Babylone il est dit : « Sortez d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous n'ayez pas de part à ses plaies » (xviii, 4). Mais celle-ci est la cité de sainteté et de joies, et heureux sont tous ceux qui peuvent entrer par ses portes.

Un type de ceci fut donné, me semble-t-il, lors des prémices de la résurrection. « Plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent. Étant sortis de leurs sépulcres, après la résurrection de Jésus, ils entrèrent dans la ville sainte, et apparurent à un grand nombre de personnes » (Matt. xxvii, 52, 53).

Jérémie fut chargé par Jéhovah d'exiger la sainteté de la part des citoyens de l'Ancienne Jérusalem. « Écoutez la parole de l'Éternel, vous tous, hommes de Juda, qui entrez par ces portes pour vous prosterner devant l'Éternel » dans le temple. « Amendez vos voies et vos œuvres, et je vous laisserai demeurer dans ce lieu. » Mais ils ne voulurent pas entendre, et leur ville fut prise, leur temple brûlé, et eux-mêmes faits exilés.

S'ils voulaient observer le sabbat, « Alors entreront par les portes de cette ville des rois et des princes assis sur le trône de David, montés sur des chars et sur des chevaux, eux et leurs princes, les hommes de Juda et les habitants de Jérusalem, et cette ville subsistera pour toujours. » Et d'autres viendraient du nord et du sud, apportant des sacrifices et des louanges dans la maison de l'Éternel. Jér. xvii, 20-27. Mais ils n'observèrent pas la parole du Seigneur, et la fureur vint sur la ville et sur le temple. Sur quelle base bénie notre cité de la nouvelle alliance repose-t-elle !

Ainsi ces vues de la ville sont destinées par Dieu à agir pratiquement sur Ses saints. Ses promesses et Ses menaces sont des motifs qui doivent influencer notre conduite. La foi, mêlée au récit du bon et céleste pays et de la cité, nous préservera de la désobéissance.

« Dehors sont les chiens. »

C'est une allusion à l'état des villes orientales. Les chiens sont les seuls éboueurs, et ils rôdent dans la ville, surtout la nuit, dérangeant les dormeurs par leurs hurlements. Ps. lix, 6.

Il y a ici une référence encore plus distincte à Jéhu le Vengeur. Alors qu'il entrait par la porte de Jizréel, Jézabel fut précipitée en bas de sa chambre, et dévorée à l'extérieur du mur par les chiens. 2 Rois ix. Jézabel était « cette femme maudite ». Elle était une persécutrice, meurtrière, idolâtre, sorcière, fornicatrice, menteuse. Elle ne lava pas ses robes, mais se peignit les yeux, juste au moment où la fureur l'atteignit enfin. La conduite rapide de Jéhu, et sa prompte exécution de la vengeance, sont typiques de la venue soudaine du Seigneur et de Sa prompte destruction des pécheurs. Joram et Achazia furent tués comme idolâtres. À la parole de Jéhu, les têtes des fils idolâtres d'Achab furent mises en tas à l'extérieur de la porte de la ville. 2 Rois x, 8.

Dans la perfection qui doit venir, les chiens ne seront pas autorisés à entrer dans la ville sainte, comme ils le furent dans l'Ancienne Jérusalem.

Bien sûr, la référence ici est morale. Les chiens étaient impurs aux yeux de la loi : les choses saintes n'étaient pas pour eux. Matt. vii, 6 ; Phil. iii, 2. Par ce mot, il semble que soient désignés ceux qui sont coupables de crimes contre nature. On en trouvait dans la terre sainte d'autrefois. 1 Rois xiv, 24 ; xv, 12 ; 2 Rois xiii, 7 ; Lév. xx, 13. Mais dans la ville sainte à venir, ils n'entreront jamais.

« Dehors ». Les saints et les méchants doivent vivre dans des lieux appropriés. Le Paradis n'était pas un lieu pour les déchus : nos parents coupables furent chassés à l'extérieur. À plus forte raison doivent vivre à l'extérieur ceux qui ont refusé la grâce, et préfèrent vivre dans leur impureté.

Ce mot « dehors » fait allusion aux distinctions de lieu que Dieu désigna pour Israël, afin d'indiquer la séparation finale des saints et des méchants. Le lépreux, et celui qui avait touché un mort, devaient être placés hors du camp, car Dieu habitait à l'intérieur. Nomb. v, 3, 4. Hors du camp, l'offrande pour le péché devait être brûlée. Nul ne pouvait entrer dans le tabernacle, excepté celui qui était pur, même parmi les sacrificateurs.

En comparant cette description des perdus avec celle donnée précédemment en xxi, 8, il semble être enseigné que le lieu du châtiment éternel se trouvera sur la nouvelle terre. Les perdus doivent gésir dans l'étang de feu et de soufre, et cet étang est hors de la ville. De même que le lac de Sodome était près de Jérusalem : de même Tophet doit être plus près encore de la Jérusalem millénaire.

Dans la ville sainte des jours anciens, toutes sortes de maux étaient commis, et des offenseurs circoncis de toutes sortes y habitaient. Mais il n'en sera pas ainsi à la fin. Dans la Jérusalem millénaire, l'incirconcis et l'impur n'entreront plus. Ésa. lii, 1.

Quand le trône royal du Fils de David sera érigé, hors de la ville se trouvera le lieu de Tophet ; dans lequel seront rassemblés les rebelles méchants qui se sont assemblés pour combattre contre le vrai Christ. Et des

adorateurs venant de pays lointains sortiront et regarderont les coupables souffrant la vengeance du feu éternel. Ésa. lxvi, 22-24.

Sous la Loi, l'homme devait mettre dehors ceux qui étaient temporairement impurs : maintenant Dieu met dehors ceux qui sont pour toujours impies.

Les rois mauvais de Juda entassèrent dans Jérusalem toutes sortes de pollutions. Dans le temple même de Jéhovah, on trouva les enseignes et les instruments de l'idolatrie. Et Josias, afin de purifier la ville, transporta ces pollutions hors de la ville au torrent du Cédron et les brûla. 2 Rois xxiii, 6. La purification cependant ne fut que partielle dans son étendue, et temporaire dans sa durée. Et c'est pourquoi toute la ville, et même la maison du Seigneur, furent brûlées, parce que les habitants étaient identifiés au péché. 2 Rois xxv, 9. Enfin les mauvais sont emportés loin de la ville sainte, et le feu ne descend que sur les coupables.

Les sorciers doivent être enfermés dehors. Ils préfèrent les esprits impurs au Saint-Esprit : ils sont nécromanciens, souillés par les morts. Combien ce péché est-il en augmentation de nos jours ! Et on le défend aussi, comme si Jésus avait mis de côté la prohibition de Moïse ! On affirme que la scène sur la Montagne de la Transfiguration est une preuve que Jésus a abrogé la vieille loi contre cette iniquité. Ses partisans oublient de prouver qu'Élie et Moïse étaient des esprits séparés.

Dans la ville mauvaise de Babylone, les meurtriers, les sorciers et les méchants en général, vivent. Celle-là est engloutie et brûlée. Cette ville sainte s'élève prééminente : les mauvais existent encore, mais leur place est loin des demeures des saints.

Les fornicateurs sont jetés dehors. Ils furent typifiés autrefois par ceux qui avaient des flux.

Les meurtriers n'ont pas la vie éternelle. Le meurtrier, même s'il s'était enfui vers la ville de refuge, dès que sa culpabilité était prouvée, devait être mis dehors et tué. Nomb. xxxv, 30-34. Il n'était pas seulement souillé lui-même, mais il polluait la terre dans laquelle il habitait. Le meurtrier ose défigurer l'image de Dieu, portée même par les déchus de l'humanité. Pour cette haute trahison, le criminel est pour toujours banni de la vue du Saint. La ville de refuge n'existe plus : la fureur atteint le coupable.

Les « idolâtres » aussi sont mis hors de la ville : ils outragent les droits de Dieu. Tandis que l'idolatrie est considérée par l'homme comme un péché insignifiant, elle est comptée par le Très-Haut comme la plus haute trahison. Et ce livre nous en montre les deux dernières formes : d'abord celle de Babylone, la Mère des abominations, ou l'idolatrie christianisée ; le paganisme importé dans le christianisme, ou les anciens dieux et déesses de Rome baptisés d'un nom chrétien. On dit que la statue de Pierre dans la cathédrale du Pape n'est qu'une vieille image de Jupiter, tenant maintenant les clés au lieu du foudre. Mais cela prépare la voie pour la dernière idolatrie éhontée de l'Antichrist, qui est une opposition directe et voulue à Dieu et à Son Christ. Pour cela, il n'y a point de pardon.

Enfin, les « menteurs » sont exclus*. Ils forment, dans les deux énumérations des perdus, la dernière classe. Dieu est un Dieu de vérité. Les faux Lui sont odieux, et seront mis à part. Ils apprendront Son déplaisir dans l'horreur de leur destin.

L'opposition entre les habitants de la ville et les méchants jetés hors d'elle est évoquée dans un passage de Lév. xxiv, 5-16. Là, les pains de proposition sacrés pour les sacrificateurs, et le lieu où ils devaient les manger, étaient décrits ; et vient ensuite l'offense du blasphémateur. On ordonna de le mener hors du camp et de le lapider.

***[NBP]*** « Dit Darius le roi : "Toi qui pourras être roi par la suite, garde-toi entièrement des mensonges. L'homme qui pourra être menteur, détruis-le totalement. Si tu observes ainsi, mon pays demeurera dans son intégrité" » : Rawlinson's Herod. ii, 610. (Note de bas de page, page 532).*

Tous les hommes sont impurs. Mais certains ne veulent pas se laver ; ils demeurent dans leur impureté. Ceux-ci sont finalement retirés d'entre les purs. L'une des classes peut entrer dans la ville : l'autre en est exclue de force. La cuve du tabernacle recueillait la souillure des sacrifices et des sacrificateurs. Elle devint « la mer » du temple : et là elle servait au même but. Mais maintenant, de même que la ville n'est plus le lieu de refuge pour le coupable, ainsi la cuve est devenue le dépositoire des impurs.

Combien clairement ce passage prouve-t-il que, comme résultat de la rédemption de Dieu, tous ne sont pas purifiés, tous ne sont pas sauvés. Les moyens de purification sont utiles pour beaucoup, mais pas pour tous. Tous ne sont pas à l'intérieur de la ville. Combien pernicieuse est la doctrine de l'universalisme !

Le châtiment sans fin est le lot des perdus. C'est leur sentence sur trois bases :

1. Il est juste qu'ils soient enfermés hors du lieu des saints, à cause de leurs actes passés de mal.
2. Il est convenable qu'ils soient exclus, à cause de leur présent état impie d'esprit. Ils ne sont pas aptes à s'associer avec les saints et les serviteurs de Dieu. Ils n'ont aucune sympathie avec les renouvelés. Ils sont la semence du Serpent.
3. Il est sage que les deux parties soient séparées. Les perdus sont des tisons ardents, toujours prêts à mettre le feu à tout ce qui s'approche d'eux. Ce sont des plantes vénéneuses, portant les semences du mal, et prêtes à les disperser tout autour. Ils sont malheureux eux-mêmes, et détruiraient, dans une grande mesure, le bonheur des sauvés s'ils étaient autorisés à venir parmi eux. Or toutes ces raisons demeurent éternellement : de même leur châtiment.

« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous témoigner ces choses dans les églises »

Jean adora par erreur l'ange qui fut envoyé.

Il aurait dû adorer l'Envoyeur seul. Il adora l'ange, qui appartenait à Christ — « mon ange ». Il n'aurait dû adorer que le Créateur et le Conservateur des anges.

À Jésus appartiennent tous les rachetés, qu'ils soient déchus ou non déchus. « Mes serviteurs ». « Mes deux témoins ». « Mon ange ».

Un mot différent est utilisé ici pour décrire les visions de celui qui est employé en i, 1. Ici, le fait du témoignage de l'ange est seul remarqué : là, la manière de son témoignage, par des visions présentées à l'œil, est dénotée.

À nouveau l'importance du livre est pressée à notre attention par une considération de la grandeur de la personne qui le présente. Il est conçu pour être l'étude spéciale des églises. Bien qu'il parle de choses qui se passeront sur terre après que les vigilants des églises seront retirés, il n'en est pas moins rempli de lumière et d'instruction pour nous durant le temps de la patience de Dieu.

Les versets précédents, de six à quinze, sont adressés aux serviteurs de Dieu en général. Les versets six à neuf semblent s'appliquer spécialement à Israël. Le Seigneur Dieu qui envoya les prophètes d'autrefois a donné ce livre. L'ange de l'alliance vient : mais aucun ange ne doit plus être adoré, comme c'était le cas dans l'Ancien Testament.

Ensuite, des versets dix à quinze, les serviteurs de Dieu en général sont instruits concernant la conduite droite, le jour de la récompense, la part finale des sauvés, et le chemin du salut, avec la place des perdus.

Mais les versets seize et dix-sept s'adressent aux églises. Nous sommes revenus, maintenant que la partie prophétique du livre est close, à la position habituelle de l'église dans cette dispensation, telle que placée parmi les choses qui sont. La Personne de l'Époux est présentée pour attirer les affections de l'épouse après Lui. Mais les deux titres de Jésus sont tirés de l'Ancien Testament.

Auparavant (i, 1), ce livre était présenté comme donné aux « serviteurs de Dieu » : maintenant, aux « églises ». Les églises sont une classe bien plus étroite que « les serviteurs de Dieu ». Mais le livre fut d'abord envoyé seulement aux « églises » : car Israël en ce jour n'était que l'ombre incrédule de ce qu'il était autrefois. Jusqu'à ce que les églises soient retirées, il n'y a que ces corps pour écouter le témoignage de Dieu.

Jésus prend deux titres par rapport à David. Il est « la postérité » du roi d'Israël : Il était un homme de la race de David. C'est le témoignage de Dieu contre la tromperie gnostique, selon laquelle le Christ n'était pas né, mais était un esprit qui vint sur Jésus après Son baptême. C'est le témoignage de Dieu contre les Swedenborgiens, qui soutiennent que le Sauveur après Sa résurrection a déposé tout ce qu'Il reçut de Sa mère Marie. Cette vérité, Timothée, qui vivait parmi les gnostiques, devait l'affirmer et la tenir ferme : « Souviens-toi que Jésus-Christ [non "Jésus" seul] est ressuscité d'entre les morts, de la semence de David, selon mon Évangile » : 2 Tim. ii, 8 ; Rom. i, 3.

Stuart et Barnes voudraient traduire le mot grec pour « racine » par « rejeton de racine » : mais il n'a jamais ce sens. Le passage Ésa. xi, 1, cité par eux, est contre eux. « Un rameau sortira de ses racines ». Le rameau sortant de la racine n'est pas la racine : l'idée ordinairement donnée est la vraie.

Jésus est « la racine de David ». Avant que David ne vienne à l'existence, Jésus existait. Jean viii, 55-59. Il est le Fils de Dieu, le Créateur de David. Ainsi, et ainsi seulement, pouvons-nous répondre à l'énigme sacrée que Jésus posa devant les incrédules d'Israël. Les Juifs admettraient que le Messie était le fils de David : mais comment était-Il aussi le Seigneur de David ? Matt. xxii, 41-46.

Jésus, en tant que postérité de David, règne sur le trône de David dans la Jérusalem terrestre. En tant que racine de David, Il habite dans la cité éternelle, et siège sur le trône de Dieu. David prit la vieille cité, et la rebâtit. La nouvelle cité de Jérusalem est l'acquisition de Jésus pour les rachetés. Sous ce point de vue, Jésus est très étroitement lié à Israël.

Il est « l'étoile brillante et du matin ».

Notre Seigneur prend trois titres. Il accomplit la promesse prononcée par Balaam : « Un astre sort de Jacob, et un sceptre s'élève d'Israël » : Nomb. xxi, 17. Il est l'étoile régnante de l'ascendant. Il est l'étoile conductrice promise à Abraham ; le héraut du jour éternel à venir. La semence d'Abraham devait être comme les étoiles. Mais cette « semence » comptait parmi elle une semence spéciale. La Semence individuelle d'Abraham est aussi l'étoile spéciale des étoiles. Les rachetés sont conduits vers Lui, comme les mages d'autrefois : et ils demeurent là où Il habite, non comme l'enfant dans le berceau, mais comme le roi sur Son trône.

Les sept étoiles des églises étaient des étoiles de la nuit, s'éteignant à mesure que le jour approchait. Lui demeure seul : Il annonce le jour bienheureux à venir. Il descendit dans l'obscurité autrefois, mais Il est ressuscité maintenant de la mort dans l'éclat pour toujours. Il brille comme l'étoile du matin pour nous, veilleurs dans la nuit.

« Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens ! »

Maintenant suit la réponse de trois parties intéressées par la description que le Sauveur a donnée de Lui-même.

C'est ici la dernière mention du Saint-Esprit. Il n'est pas nommé dans la ville, bien qu'Il soit représenté comme servant auprès du trône du temple, et comme l'Orateur Divin aux églises.

Le Saint-Esprit descendit à la Pentecôte comme résultat de la pétition de Jésus pour qu'Il demeure avec l'église, et prépare un corps spirituel pour le Christ. Le Saint-Esprit désire donc le retour de Christ — l'accomplissement des desseins bénis de Dieu. Combien sûrement par conséquent Ses désirs seront-ils accomplis ! Combien grande est Sa grâce en séjournant au milieu des péchés du monde et de l'église !

L'Épouse fait écho à la parole de l'Esprit. Qui est l'Épouse ? C'est, je pense, l'église, comme on le suppose communément. Ces paroles sont spécialement adressées aux « églises » : mais ensemble elles forment enfin une unité. L'Église de Christ, comme étant particulièrement destinée à Christ, désire Sa venue.

Mais c'est là, je le crois, le seul endroit où les sauvés de cette dispensation nous sont présentés dans ce livre comme un seul corps. Les deux mentions précédentes de l'Épouse se rapportaient à la ville seulement. xix, 7 ; xxi, 9, 10. La raison de cette double référence sera vue si nous gardons à l'esprit la différence des dispensations impliquée dans les deux occurrences différentes. En xix, 7 ; xxi, 9, 10, nous étions occupés des choses qui doivent encore paraître, après que l'Église, comme témoin de Dieu, a cessé d'être sur la terre. Mais ce verset final, venant après que la partie prophétique du livre est terminée, revient à notre position actuelle, et ainsi pour un moment le Saint-Esprit utilise une expression enseignée dans les Épîtres de Paul.

Balaam vit le Messie comme l'étoile. Mais il ne dit pas : « Viens ! ». Ce n'était pas un jour devant être désiré par lui-même. Il serait chassé loin de son éclat. Cet appel « Viens ! » n'est pas, comme beaucoup le prennent, le cri du Saint-Esprit au pécheur de venir à Christ. C'est l'appel de l'Esprit et de l'Épouse à Jésus, pour qu'Il vienne, « étoile brillante du matin », et amène le jour de joie.

« Que celui qui l'entend dise : Viens ! »

Le croyant est « celui qui entend ». « Je vous dis, à vous qui écoutez » : Luc vi. « Heureux », disait l'ouverture du livre, « celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de cette prophétie » : i, 3. « Que celui qui a des oreilles entende » : xiii, 9. Le croyant seul désire la venue du Seigneur. Comme le Seigneur adressa aux saints des églises un appel individuel à la clôture de chaque épître, de même une réponse individuelle est requise ici.

Cette parole à l'auditeur demeurera en pleine force même après que les vigilants de l'église ou l'église entière seront emmenés. La venue de Jésus est, pour Israël aussi bien que pour nous-mêmes, le grand point d'espérance sur lequel toutes leurs bénédictions pivotent.

Trois fois dans l'Épilogue, Jésus annonce Son retour. Trois réponses désirant la venue du Sauveur sont suscitées. Les affections des saints sont droitement attirées après le Rédempteur, non après l'ange. Nous nous tenons comme Israël, au pied de la Montagne, attendant la descente du Seigneur. Israël craignait cet avènement : nous le désirons.

« Et que celui qui a soif vienne ! »

Voici un changement complet dans la référence du mot — « Viens ». Auparavant, l'auditeur devait désirer qu'un autre vienne : maintenant c'est lui-même qui doit se déplacer. Mais vers où ? Qui doit venir ? Ce sont là les paroles de Jésus invitant certains à venir, pendant qu'Il est absent. Elles doivent signifier que le pécheur lassé doit venir à Lui-même. Et sa soif, si c'est le cas, et la venue, doivent être spirituelles ; et la référence doit être comme celles de l'Évangile de Matthieu : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos ».

David avait soif, mais n'osait s'approcher du puits de Bethléem ; car des ennemis armés l'entouraient. Mais celui qui a soif peut venir à Christ. Quand le Seigneur ordonna à l'eau de jaillir pour Israël dans le désert, aucune n'était clôturée. Leur soif était une garantie suffisante pour leur venue.

« Que celui qui veut, prenne de l'eau de la vie gratuitement. »

Comment devons-nous comprendre cette invitation ? L'eau de la vie est-elle ici littérale ou figurée ?

Notre vision de celle-ci dépendra de si nous considérons le temps supposé être présent ou futur. Si l'invitation est de participer à l'eau pendant que nous sommes dans la chair, et avant que Christ ne vienne, alors l'eau doit être spirituelle. Car jusqu'à la résurrection d'entre les morts, il n'y aura pas d'accès à la ville de Dieu. Et

inversement, si l'eau est spirituelle, le présent est le temps à la fois de la soif et du boire. Alors ces mots se connecteront naturellement avec l'invitation du Sauveur dans Ésaïe lv, 1 : « Ô vous tous qui avez soif, venez aux eaux, et celui qui n'a pas d'argent, venez, achetez et mangez ; oui, venez, achetez du vin et du lait, sans argent et sans prix. » Il convient de remarquer aussi que le chapitre précédent du prophète juif décrit les deux cités de Dieu. Ainsi aussi cela se connecterait avec les passages de l'Évangile de Jean, qui parlent des eaux spirituelles comme du don de Christ.

Nous pouvons ajouter que ces mots sont spécialement dits à ceux dans « les églises », après que les descriptions de la prophétie ont pris fin. Ainsi les gracieuses invitations de l'Évangile aux pécheurs sont toujours en vigueur. L'eau de la vie est figurée et spirituelle dans cette section, comme l'Épouse l'est aussi.

Les auditeurs et les assoiffés ne sont pas de l'Église : bien que la venue et le boire de l'eau de la vie spirituelle dans ce désert aride soient la préparation pour désirer la venue de notre Seigneur. Pour tous les autres, le retour du Sauveur n'est que jugement et destruction. Comment peuvent-ils le désirer ?

« Je témoigne * à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies qui sont écrites dans ce livre »

***[NBP]*** Le mot "car" est omis par les meilleurs MSS. (manuscrits), Versions et Éditions*

Le Sauveur est toujours l'orateur. Une classe d'offenses et de pénalités, non remarquées ailleurs, est ici établie par l'autorité du Rédempteur. De même qu'il y a une bénédiction spéciale pour les lecteurs et les auditeurs du livre ; ainsi pour ceux qui en abusent, il y a un malheur spécial en réserve. « Chaque auditeur » est adressé : d'où il apparaît que cela s'étend au-delà des membres de l'Église de Christ.

Cette menace n'encercle-t-elle pas ceux qui, dans les premiers jours, ont écrit des Apocalypses forgées au nom de Pierre et d'autres ?

Ceci nous découvre l'un des grands sujets du livre. Il traite de « plaies », et elles doivent être prises littéralement. Elles ne sont pas une variété de descriptions de la calamité de la guerre. Comment en vérité la guerre serait-elle menacée à des individus privés ?

Mais que se passe-t-il si l'offense est le retranchement de certains des mots du livre ? Alors "Dieu retranchera Sa part de l'arbre de vie*, et de la ville sainte."

***[NBP]*** « L'arbre de vie" est la vraie lecture. Ainsi lisent Tregelles, &c. »*

L'offense est individuelle, et la pénalité aussi. Elle ne se réfère pas à ces corps « les nations » qui n'apparaissent qu'en capacité collective. Il y a sans doute un danger particulier de contrefaçon dans une œuvre prophétique : c'est pourquoi la sagesse Divine y répond par une garde spéciale. Cette menace est une épreuve pour tous les chrétiens, tout comme la prohibition faite à Adam et à sa femme de manger de l'arbre était une épreuve pour eux. Tout comme aussi le commandement concernant la circoncision du nouveau-né mâle juif, et celui concernant le manger du pain levé durant les sept jours de la Pâque, était une épreuve pour le Juif.

Cette menace des plaies, et de la privation de l'arbre et de la ville, est une preuve que l'arbre et la ville ne sont pas des symboles de l'église, ou de Christ. Ils sont quelque chose devant être encore joui par le croyant.

Ces menaces sont aussi conçues pour nous enseigner l'importance profonde que Dieu attache à ce livre. Il n'est pas dit de tout le volume de l'Écriture, ni du Nouveau Testament en général, mais de ce livre en particulier.

L'Éden est présomptivement restauré à chaque croyant. Sien est l'arbre de vie, à moins qu'il ne le perde par sa violation de cette loi. L'arbre de vie, que ce soit dans ses feuilles ou son fruit, est la part éternelle présomptive des serviteurs de Dieu après le millénium.

Son nom sera, s'il est coupable de cela, retiré du livre de citoyenneté, et la permission d'entrer dans ses murs, et d'habiter dans ses demeures, sera perdue.

L'arbre et la ville vont ensemble. Deux fois ils ont été présentés en union. Éden et Jérusalem sont les types de la gloire éternelle destinée à ceux qui sont sauvés de cette terre mauvaise. Ils appartiennent, non aux nations, mais à ceux qui entendent ou lisent maintenant le livre de cette prophétie. Le crime est pris littéralement ; la pénalité aussi. Il y a non seulement la perte possible de la gloire millénaire, mais aussi de la part des ressuscités.

L'ouverture du livre nous donne des lampes et des étoiles figurées, que le Sauveur explique. La fin nous offre la réalité de l'arbre et de la ville de Dieu. Ils ne sont ni appelés mystères, ni expliqués.

À nous, en tant qu'hommes de foi, l'arbre de vie et les demeures de félicité sont présentés comme notre part spéciale. Les nations de la terre renouvelée sont des hommes de vue, non de foi. Ils voient dès le début ce que nous avons longtemps lu et espéré.

À nouveau, le Sauveur fait résonner la note dominante de ce livre, Sa venue ! Nous ne pouvons pas y accorder trop de pensée. C'est par cette vérité que le livre s'ouvre : c'est par elle qu'il se conclut de manière appropriée. La venue de Jésus apportera la félicité promise.

À cela Jean répond avec un désir saint — « Viens, Seigneur Jésus ! »

La grâce de Jésus embrasse les deux classes de serviteurs de Dieu. Seuls les sanctifiés à la fin seront trouvés à l'intérieur de la ville. La grâce est le seul terrain sur lequel quiconque peut se tenir pour l'éternité.

# FIN

*Robert Govett*
*1813 - 1901*